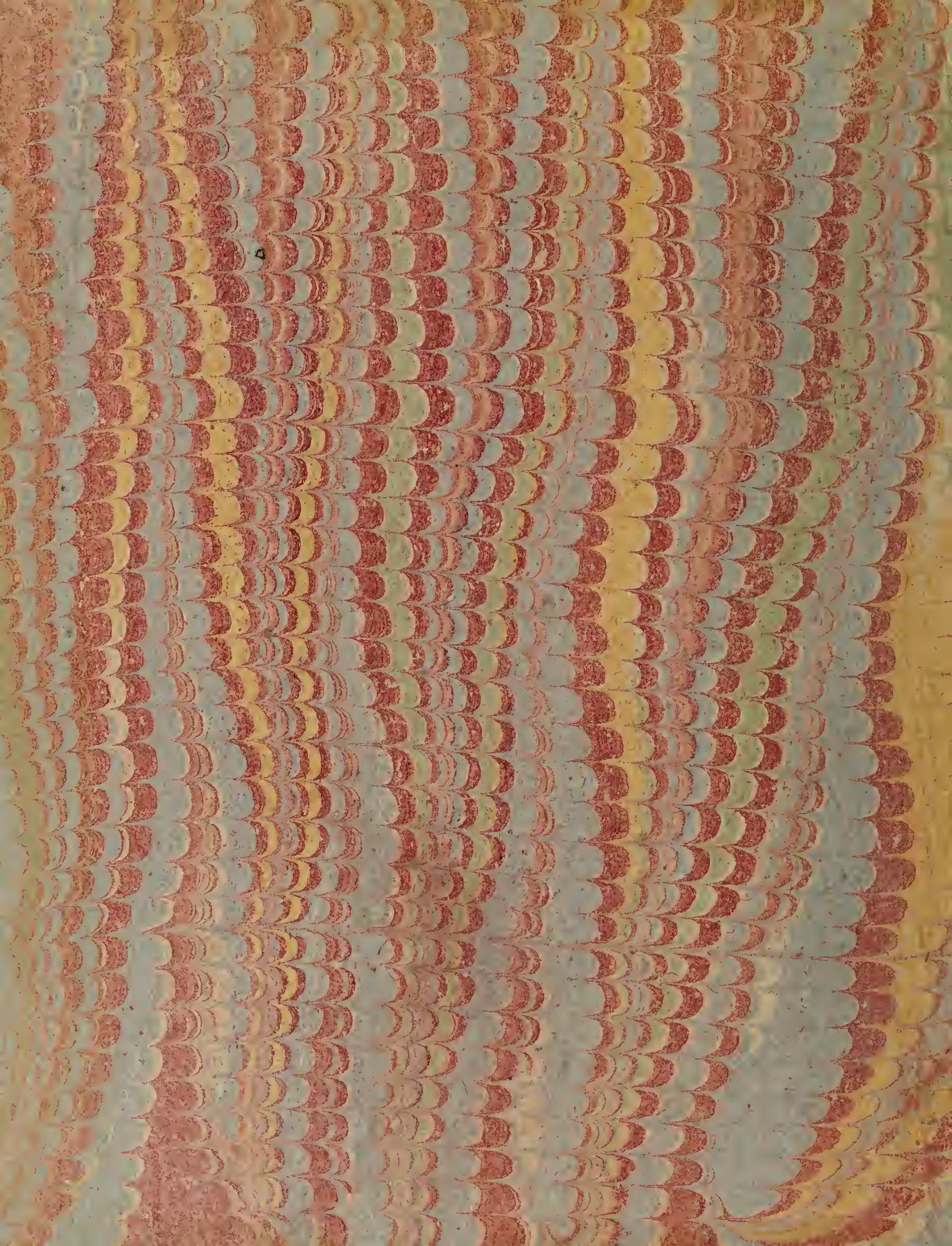






# TRAITÉ
## DES
# MALADIES
## DES
# FEMMES GROSSES,
## ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES;

*Enseignant la bonne & véritable méthode pour bien aider les Femmes en leurs Accouchemens naturels, & les moyens de remédier à tous ceux qui ſont contre nature, & aux indiſpoſitions des enfans nouveau-nés:*

Avec une Deſcription très-éxacte de toutes les Parties de la Femme, qui ſervent à la génération; le tout accompagné de pluſieurs figures convenables au ſujet.

*Par* François Mauriceau, *Maître ès-Arts, ancien Prévôt des Maîtres Chirurgiens-Jurés de la Ville de Paris.*

SEPTIE'ME EDITION.

Corrigée par l'Auteur, & augmentée de pluſieurs nouvelles figures, & de beaucoup d'Obſervations très-conſidérables; avec des Aphoriſmes qui contiennent tous les principaux Préceptes de l'Art.

*TOME PREMIER.*



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XL.
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





# PREFACE.

Comme vous ſçavez que la cinquiéme Edition d'un Livre & la Traduction que les Etrangers en font en leur langue vulgaire, ſont des marques ordinaires de l'eſtime qu'on en fait ; je crois qu'il ne me ſera pas difficile de vous perſuader que celui-ci que je fis imprimer la premiere fois en l'année 1668. la ſeconde en l'année 1675. & la troiſiéme en l'année 1681. a été bien reçû du Public ; puiſque le grand nombre des Exemplaires que j'en avois fait tirer dans ces trois précedentes Editions, a été entiérement diſtribué il y a déja du tems, & que M. *Chamberlen*, Médecin du Roi d'Angleterre, le plus renommé qu'il y ait en la Ville de Londres dans l'Art des Accouchemens, l'a jugé digne de la peine qu'il a priſe lui-même de le traduire en Anglois, & de le faire imprimer dès l'année 1672. comme ont encore fait la plûpart des autres Etrangers, qui l'ont auſſi fait imprimer en leur langue. C'eſt ce qui m'a obligé de travailler à vous donner une quatriéme & une cinquiéme Edition, qui étant plus ample & incomparablement plus achevée que les trois premieres, doit aſſurément vous ſatisfaire, ſi vous la liſez entiérement dans le ſeul deſſein de vous inſtruire. Vous pourrez vous fier au chemin que je vous montre ; puiſque pour vous y conduire, je vous fait un fidele récit de tout ce que j'ai remarqué de plus particulier avec un aſſez heureux ſuccès, depuis plus de trente-cinq ans, dans la pratique des Accouchemens ; avant quoi je vous donne pour guide, une exacte deſcription, & repreſentation de toutes les Parties de la Femme qui ſervent à la génération ; afin que vous puiſſiez mieux rechercher la cauſe des maladies des Femmes groſſes & accouchées, juſques dans leur ſource, pour en obtenir enſuite plus facilement la guériſon : & quoique ſelon le dire d'Hypocrate au Livre *des*

*Articles*, il ſoit très difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main; mais qu'il la faut imaginer de ce qui eſt écrit, je crois néanmoins avoir ſi exactement enſeigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec aſſez de facilité mettre en uſage les préceptes que je vous donne pour les bien faire. C'eſt pour ce ſujet que je vous communique gratuitement, ſans aucune réſerve, en cette derniere Edition, tous les ſecrets les plus cachez de l'Art *. Et j'oſe même vous aſſurer ſans trop de préſomption, que ſi tous ceux qui ont exercé depuis le tems d'Hypocrate quelque partie de la Médecine, comme j'ai pratiqué celle des Accouchemens & de la curation des Maladies des Femmes, avoient pris autant de peine que moi à ſe rendre capables en leur Art, & à le bien enſeigner aux autres, il eſt certain qu'il y auroit long tems que l'on pourroit dire que tout l'Art de Médecine ne ſeroit pas ſi long qu'Hypocrate l'a dit dans le premier de ſes Aphoriſmes. Le preſent Livre & celui de mes Obſervations marqueront aſſez, ce me ſemble, à la Poſterité, que je n'ai pas peu contribué à perfectionner cette partie de la Médecine, dont je fais depuis un ſi long tems une profeſſion particuliere, avec une réputation qui pourroit me tenir lieu de récompenſe, ſi la ſeule conſidération de l'utilité qu'on a déja reçûë de mon travail, & de celle que je préjuge qu'on en doit recevoir à l'avenir, ne me donnoit encore une plus grande ſatisfaction interieure, qui me fait croire, que s'il me reſte quelque penſée des choſes humaines en quittant ce monde paſſager, quand il plaira à Dieu m'en retirer, celle d'avoir fait mon devoir en ma Profeſſion, me ſervira pour lors d'une eſpece de conſolation. Lecteurs, je vous invite chacun dans la vôtre, à imiter la bonne intention que j'ai eûë de rendre ſervice au Public.

* *Ego verò cupio in te omnia quæ ſcio transfundere, & in hoc gaudio aliquid diſcere, ut doceam.* Senec. ad Lucil. Ep. 6.

*Mortali juvare mortalem, hæc eſt ad æternam gloriam via.*

Plinius, Hiſt. Nat. lib. 2. cap. 7.



# TABLE
## DES LIVRES ET DES CHAPITRES.

### DESCRIPTION ANATOMIQUE

Des parties de la femme qui servent à la génération, *P. 1.*


CHAP I. *Des vaisseaux spermatiques, appellez Préparans,* 7
II. *Des testicules,* 9
III. *Des vaisseaux deferens, autrement dits éjaculatoires,* 11
IV. *De la Matrice,* 17
V. *De l'entrée extérieure de la Matrice, appellée ordinairement la partie honteuse,* 28
VI. *Du* vagina, *ou col de la Matrice,* 35
VII. *De l'orifice interne de la Matrice,* 39
VIII. *Du propre corps & du fond de la Matrice,* 40
IX. *De la semence,* 42
X. *Du sang menstruel,* 46


### LIVRE PREMIER.

Des maladies, & des differentes dispositions des femmes grosses, depuis le moment de la conception jusqu'au terme de l'accouchement, 51.


CHAP. I. *Des signes de la fécondité, & de la sterilité des femmes,* 52
II. *De la conception, & des conditions qui y sont nécessaires,* 62
III. *Des signes de la conception,* 67
IV. *De la génération, & des conditions qui y sont requises,* 75
V. *Des differentes proportions du corps de l'enfant selon les differens temps de la grossesse,* 85
VI. *De la grossesse, & de ses differences, avec les signes de la*

*veritable, & ceux de la fausse,* 91
VII. *Le moyen de connoître les differens tems de la grossesse,* 65
VIII. *Sçavoir, si on peut connoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qui dénotent qu'elle est grosse de plusieurs enfans,* 98
IX. *De la superfétation,* 105
X. *De la mole & du faux-germe,* 109
XI. *De quelle façon la femme se doit gouverner pendant tout le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considérables, pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver,* 117
XII. *Du vomissement de la femme grosse,* 128
XIII. *Des douleurs des lombes, des reins, & des aînes,* 134
XIV. *De la douleur des mamelles,* 137
XV. *De l'incontinence & de la difficulté d'uriner,* 138
XVI. *De la toux, & de la difficulté de respirer,* 141
XVII. *De l'enflure variqueuse, & de la douleur des cuisses, & des jambes,* 144
XVIII. *Des hemorroïdes,* 147
XIX. *Du flux de ventre de la femme grosse,* 149
XX. *Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse,* 155
XXI. *De la perte de sang qui arrive à la femme grosse,* 158
XXII. *De la pesanteur & de la descente ou relaxation de Matrice de la femme grosse,* 172
XXIII. *De l'Hydropisie de Matrice,* 175
XXIV. *De l'enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse,* 179
XXV. *De la maladie Venerienne des femmes grosses,* 181
XXVI. *De l'avortement, & de ses causes,* 186
XXVII. *Ce qu'il faut que la femme grosse fasse quand elle est à terme,* 197

---

## LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui sont contre nature, avec la maniere d'aider les Femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres, 200.

CHAP. I. *Ce que c'est qu'accouchement, ses differences, & ses differens termes,* 201

II. *Les signes qui précédent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel,* 211
III. *Des membranes de l'enfant, & de ses eaux,* 215
IV. *Du* Placenta, *& des vaisseaux ombilicaux de l'enfant,* 224
V. *Des differentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa mere, selon les differens tems de la grossesse,* 232
VI. *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail,* 237
VII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel quand il y a un ou plusieurs enfans,* 243
VIII. *La maniere de délivrer la femme en l'accouchement naturel,* 248
IX. *De la maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice après que le cordon est rompu,* 251
X. *Des accouchemens laborieux & difficiles; & de ceux qui sont contre nature; de leurs causes, de leurs differences; & le moyen d'y remédier,* 259
XI. *Des accouchemens contre nature ausquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre,* 267
XII. *Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice,* 274
XIII. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers,* 280
XIV. *Le moyen de tirer la tête de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice,* 285
XV. *Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors,* 289
XVI. *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la tête la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment* 292
XVII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête, comme aussi en celui où il vient la face la premiere,* 297
XVIII. *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entierement sortie,* 302
XIX. *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant*

*presente une ou deux mains avec la tête,* 307
XX. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente une ou deux mains seules,* 309
XXI. *Le moyen de tirer l'enfant, quand il presente les pieds & les mains ensemble,* 313
XXII. *La maniere de tirer l'enfant quant il presente les genoux,* 316
XXIII. *De l'accouchement auquel l'enfant presente l'épaule, ou le dos, ou le cul,* 318
XXIV. *De l'accouchement auquel l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le côté,* 321
XXV. *De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy-devant dites,* 324
XXVI. *De l'accouchement auquel le cordon de l'ombilic sort avant l'enfant,* 328
XXVII. *De l'accouchement auquel l'arrierefaix se presente le premier, ou est tout à fait sorti devant l'enfant,* 331
XXVIII. *De l'accouchement qui est accompagné de grandes pertes de sang ou de convulsion,* 334
XXIX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique ou monstrueux,* 339
XXX. *De l'extraction de l'enfant mort,* 342
XXXI. *De l'extraction de la mole, & du faux-germe,* 347
XXXII. *De l'operation Cesarienne,* 352
XXXIII. *Des instrumens de Chirurgie qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur,* 368

## LIVRE TROISIE'ME.

Du traitement des femmes accouchées; Des Maladies & symptômes qui leur arrivent durant toutes leurs couches; Du traitement des enfans nouveau-nés; De leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions nécessaires au choix des Nourrices, 371.

CHAP. I. *Ce qu'il faut faire à la femme, aussi-tôt qu'elle est accouchée & délivrée naturellement,* 371

II. *Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mamelles de la nouvelle accouchée,* 374
III. *Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le tems de sa couche, quant elle n'est accompagnée d'aucuns accidens,* 378
IV. *Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices,* 382
V. *De la perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée,* 384
VI. *De la Descente & chute de la Matrice & du siege, & de la douleur des hemorroïdes de la femme nouvellement accouchée,* 390
VII. *Des contusions & des déchiremens des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement,* 399
VIII. *Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes,* 404
IX. *Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la femme; d'où elles viennent & les signes des bonnes & des mauvaises,* 410
X. *De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause,* 416
XI. *De l'inflammation qui survient à la Matrice après l'accouchement,* 419
XII. *Du schyrre de la Matrice,* 423
XIII *Du cancer de la Matrice,* 426
XIV. *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée,* 430
XV. *Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales,* 431
XVI. *De l'inflammation des mamelles de la femme accouchée,* 434
XVII. *Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite* le poil, 437
XVIII. *Des apostêmes des mamelles de la femme accouchée,* 439
XIX. *Des bouts des mamelles écorchez & emportez,* 443
XX. *De l'enflure des jambes & des cuisses de la femme accouchée,* 446
XXI. *De la passion hysterique appellée vulgairement suffocation de Matrice,* 447
XXII. *Des fleurs blanches des femmes,* 457
XXIII. *Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de lui lier, couper, & bander l'ombilic,* 464

XXIV. *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être nétoyé de ses excrémens, comme aussi la maniere de le bien emmailloter,* 468
XXV. *Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né,* 473
XXVI. *Des indispositions des petits enfans, & premierement de la foiblesse des nouveau-nés,* 480
XXVII. *Des contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né,* 484
XXVIII. *De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & des sutures trop ouvertes,* 487
XXIX. *Du fondement clos des enfans nouveau-nés,* 489
XXX. *Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans,* 491
XXXI. *Des tranchées & des douleurs de ventre des petits enfans,* 493.
XXXII. *Le l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés,* 495
XXXIII. *De la cuisson, rougeur, & inflammation des aînes, des fesses & des cuisses des petits enfans,* 498
XXXIV. *Des ulceres de la bouche des petits enfans;* 499
XXXV. *De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion,* 501
XXXVI. *Du flux de ventre des petits enfans,* 504
XXXVII. *du vomissement des petits enfans,* 506
XXXVIII. *Des hernies ou descentes des petits enfans,* 507
XXXIX. *Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans,* 510
XL. *De la petite verole & de la rougeole des enfans,* 512
XLI. *De la curation de la maladie venérienne des petits enfans,* 518
XLII. *Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, bossus, ou boiteux,* 520
XLIII. *Les conditions requises au choix d'une bonne Nourrice,* 524

# PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL ESTIENNE DAVID, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer, qu'il souhaiterait faire réimprimer & donner au public *les Œuvres de Scaron, tant en prose qu'en vers; l'Histoire universelle du feu Evêque de Meaux, avec la continuation, les Œuvres de Pierre & Thomas Corneille; la Géographie du sieur Robbe avec les Cartes; les Œuvres du Pere Malebranche, le Nouveau Testament du Pere Amelot Prêtre de l'Oratoire; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur; les Oeuvres du sieur de Racine; Journal des Audiences; Oeuvres de Moliere avec sa vie; Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers, par le sieur de la Quintinie; Oeuvres de Mauriceau; Histoire de Don Quichotte, avec la suite de Avellaneda; Œuvres du sieur de S. Evremont; Œuvres de Madame de Ville-Dieu; les Contes des Fées, par M. Daumois; Fables mises en vers, par le sieur de la Fontaine; les Loix Civiles par Domat, Histoire de la Bible, par Royaumont; l'Histoire de l'Empire, par le sieur Heiffe*, mais comme il ne les peut faire réimprimer sans s'engager à de très-grands frais, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & lui donner moyen de continuer à réimprimer, ou faire réimprimer les grands Ouvrages ci-dessus énoncez & qui sont très-utiles au public pour l'avancement des sciences & des belles lettres : Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits livres ci-dessus specifiez en tels volumes, forme, marge, caractere, & de toutes grandeurs qu'il jugera à propos, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangeres dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire lesdits livres ci-dessus mentionnez, en tout ni en partie; ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere, ou autrement, & sans le consentement par écrit dudit sieur exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous : un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état ou les approbations auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Daguesseau; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, Chancellier de France le Sieur Daguesseau : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant on ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée

comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-ſixiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cens vingt, & de notre Regne le cinquiéme.

Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, FOUQUET.

*Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Imprimeurs & Libraire de Paris, pag. 613. n. 658. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Aout 1703. A Paris le 9. Juillet 1720. Signé*, DELAULNE *Syndic.*

Et ledit ſieur Michel-Etienne David a fait part du preſent Privilege pour l'Hiſtoire de Don Quichotte aux Sieurs Cavelier, Charpentier & Conſorts.

---

## *APPROBATION*

*De Monſieur* BOURDELOT, *Conſeiller Medecin ordinaire du Roi, & de Monſeigneur le Chancelier, & Docteur de la Faculté de Medecine de Paris.*

J'Ay vû & lû le *Traité des Maladies des Femmes groſſes & accouchées*, composé par Monſieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, qu'il a augmenté de beaucoup d'Obſervations conſidérables, d'Aphoriſmes, & de pluſieurs figures pour une cinquiéme Edition, qui ſera très-utile au public. A Paris le 10 Juillet 1693.

BOURDELOT.

---

## *APPROBATION*

*De Monſieur* FELIX, *premier Chirurgien du Roy.*

NOUS premier Chirurgien du Roi, certifions avoir lû le *Traité des Maladies des Femmes groſſes & accouchées*, composé par Monſieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, que nous croyons très-utile & très-digne d'être donné au Public. Fait à Verſailles le 18 Août 1693.

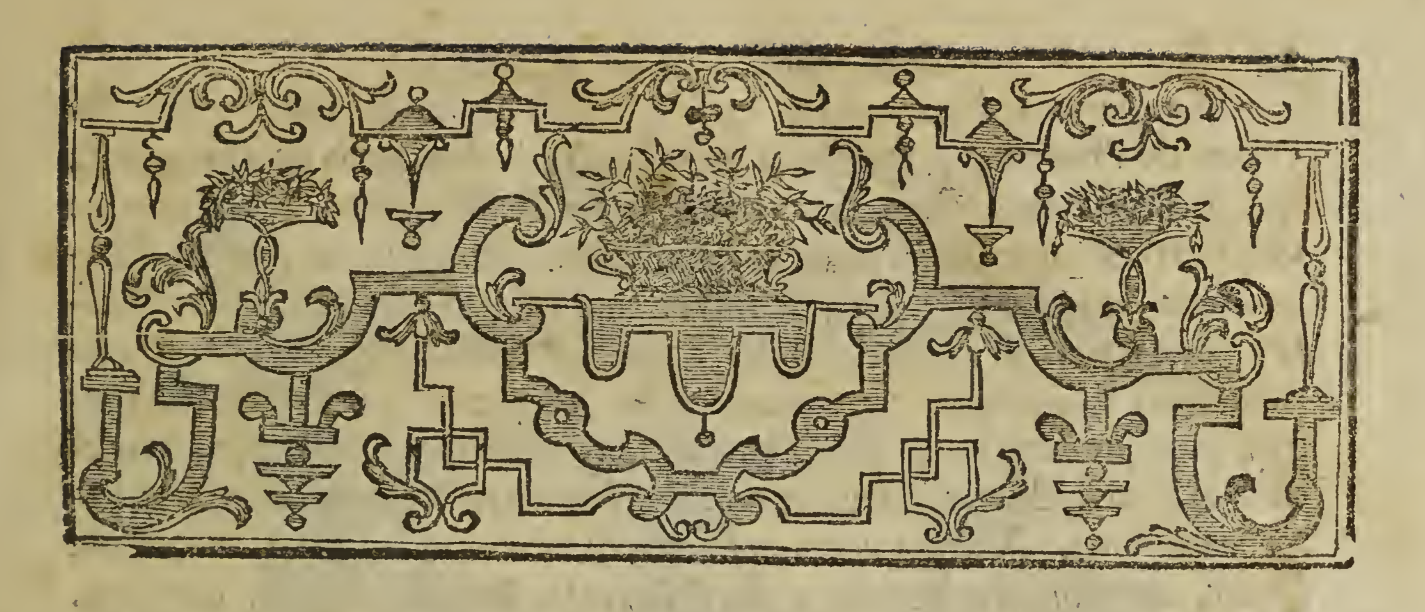
FELIX.

---

*In laudem* FRANCISCI MAURICEAU, *utiliſſimum de Mulierum partu Librum ſcribentis.*

LUCINAM auxiliis inopem jam abſiſte, Matres,
Partubus ut præſit, voce vocare DEAM :
Nam vos, ô Gravidæ, meliùs Liber iſte juvabit ;
Et proli, & vobis, hoc duce parta ſalus.

FRANC. DULAURENS.



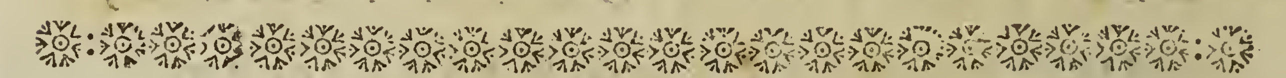
# DESCRIPTION
## *ANATOMIQUE*
## DES PARTIES DE LA FEMME,
## *QUI SERVENT A LA GENERATION.*



UISQU'IL eſt très-certain, comme *Hipocrate* a fort bien obſervé, que la Matrice eſt cauſe de la plûpart des maladies des femmes, j'ai crû qu'ayant deſſein de traiter de celles des femmes groſſes & accouchées, & de montrer la véritable methode de les bien aider & ſecourir en leurs accouchemens, il étoit pour ce ſujet très-utile & neceſſaire que je fiſſe avant cela une deſcription de la Matrice, & de toutes les autres Parties de la femme qui ſervent à la Génération. C'eſt pourquoi, à l'exemple de *Fernel*, qui défend la lecture de ſes œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je dirai qu'il eſt impoſſible de bien concevoir toutes les choſes que je prétens enſeigner ci-après, ſi on ne connoît parfaitement ces Parties. J'en parlerai le plus ſuccinctement que je pourrai, afin que les Sagefemmes en puiſſent plus facilement profiter, ne les voulant pas rebuter par quantité de controverſes anatomiques, que j'obmettrai à leur conſidération, parce qu'elles leur ſont entierement inutiles. Néanmoins la deſcription que j'en ferai, quoique courte, ſera ſi exacte, qu'étant jointe aux Figures que j'en ai fait repréſenter, elle ne laiſſera pas de leur en donner une ſuffiſante connoiſſance, pour ſe bien comporter dans l'art des Accouchemens.

On appelle ordinairement les Parties de la femme, aussi-bien que celles de l'homme, *Parties honteuses*. Mais disons avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication nécessaire de ces Parties naturelles, qui meritent notre admiration, ni de l'exposition de leurs Figures, & même que les personnes les plus chastes & les plus scrupuleuses les peuvent considerer aussi-bien que nous sans rougir, pourvû que ce soit à dessein d'en faire un bon usage, puisque sans connoître ces Parties, nous ne pouvons pas remedier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat necessariæ interpretationis. Natura veneranda est, non erubescenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit*, &c. Tertull. lib. de Anim. cap. 13.

Ces Parties sont les vaisseaux spermatiques, tant les préparans, que les déferans ou éjaculatoires, les testicules & la Matrice, avec plusieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premiérement des vaisseaux spermatiques appellez *préparans*.



## EXPLICATION DE LA PREMIERE FIGURE qui montre l'origine & distribution des vaisseaux spermatiques.

A. A. A. A. *montrent les muscles du ventre, & le peritoine, qui sont renversez en dehors, pour faire voir les Parties qui suivent.*

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C *Le ligament suspensoire du foye.*

D. *La vessie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La grosse artere.*

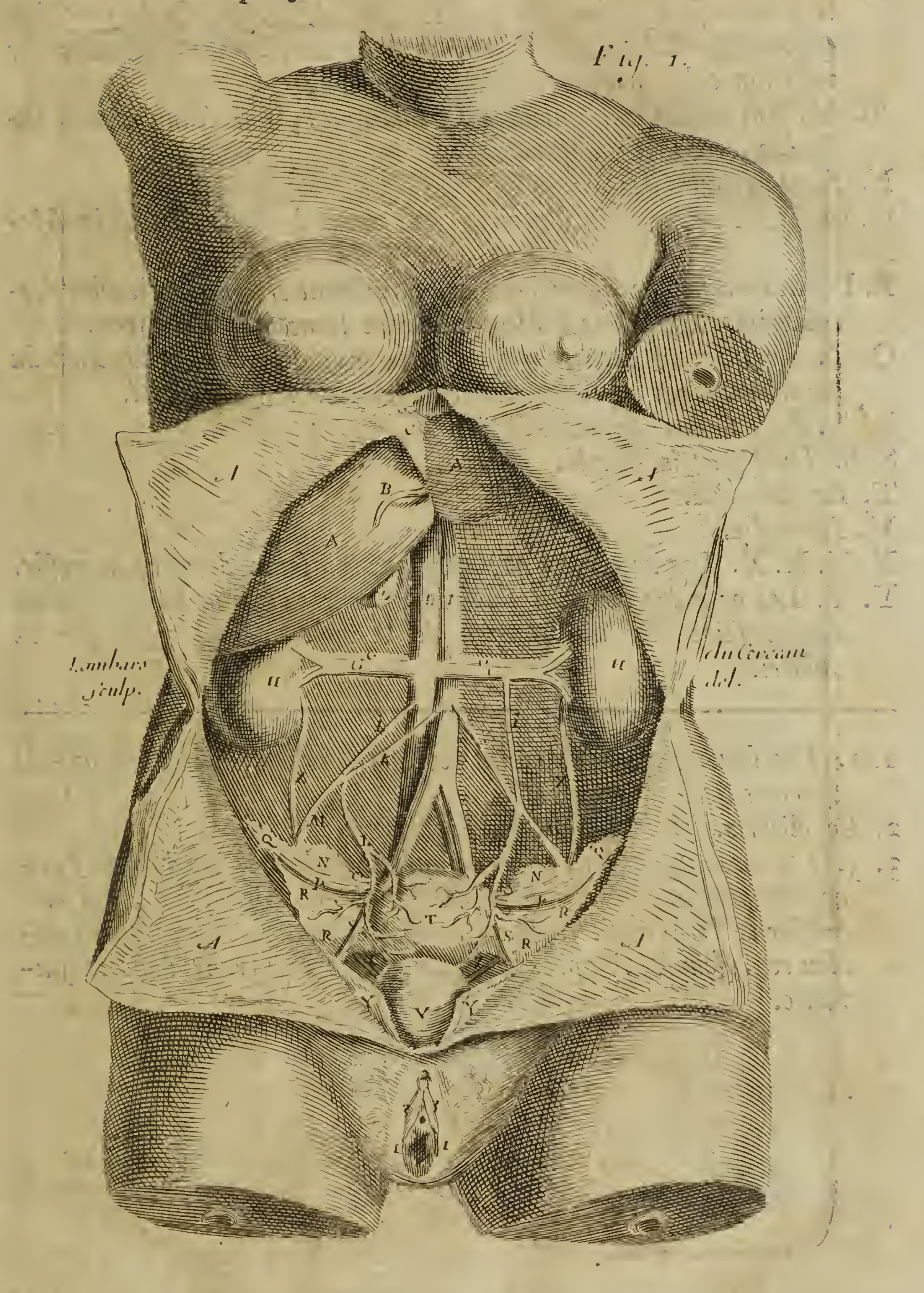
G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins.*

I. I. *Les veines spermatiques, dont la droite naît du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres spermatiques, qui prennent origine de la grosse artere, & se vont joindre avec les veines de chaque côté.*

L. L. *Deux branches des vaisseaux spermatiques qui descendent vers les côtez de la Matrice, où étant, chacune se divise en trois rameaux, dont le premier se va rendre au fond de la Matrice,*


Fig. 1.
A
B
C
A
A
A
G
G
u
u
N
N
R
R
R
S
R
R
T
V
Y
Y
A
A
Lombars sculp.
du Cerceau del.

*le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisiéme est conduit le long du côté de la Matrice, & vient se terminer vers son col, proche de l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres spermatiques, qui étant jointes ensemble, vont aux testicules.*

N. N. *Les testicules.*

O. O. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*

P. P. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement être les veritables éjaculatoires, ausquels* Fallope *a donné le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroît déchiquetée en son extrémité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. *Les ligamens ronds.*

T. *La Matrice.*

V. *La vessie.*

X. X. X. X. *Les uretéres, qui viennent s'inserer derriere la vessie.*

Y. Y. *Les os pubis qui sont séparés & écartés l'un de l'autre, pour mieux faire voir la situation de la vessie qui est posée sur la Matrice.*

---

1. 1. *Les deux grandes levres de la Partie honteuse, qui sont un peu écartées l'une de l'autre.*

2. *Le clitoris.*

3. 3. *Les deux nymphes, entre lesquelles paroît le conduit de l'urine, & plus bas on voit quelques formes de caruncules, qui sont autour de l'entrée du* vagina; *toutes lesquelles Parties sont très-bien représentées ci-après en la cinquiéme Figure & dans la suivante.*



EXPLICATION DE LA SECONDE FIGURE, qui represente les mêmes Parties que la premiere; mais en cette seconde, ces Parties sont plus grosses, & entierement separées du corps, afin d'être mieux considérées. Elles sont aussi accompagnées de toute la Matrice, & de ses ligamens, afin qu'on y remarque plus exactement la distribution des vaisseaux.

*A. A. montrent les muscles du ventre, & le piritoine qui sont renversés en haut*

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Une petite portion du ligament suspensoire du foye.*

D. *La vessie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La grosse artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins, d'où l'on voit sortir & descendre les uretéres qui sont coupés.*

I. I. *Les veines spermatiques, dont la droite vient du tronc de la veine cave, & l'autre naît de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres spermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la grosse artere, & se vont joindre au milieu de leur progrès, avec les veines de chaque côté.*

L. L. *Deux branches des vaisseaux spermatiques, qui descendent vers les côtés de la Matrice, où étant, chacune se divise en trois rameaux, dont le premier se va rendre au fond de la Matrice, le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisiéme est conduit le long des côtés de la Matrice, jusques vers son col, où il vient se terminer proche l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres spermatiques, qui étant jointes ensemble vont aux testicules.*

N. N. *Les testicules.*

O. O. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*

P. P. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement être les véritables éja-*

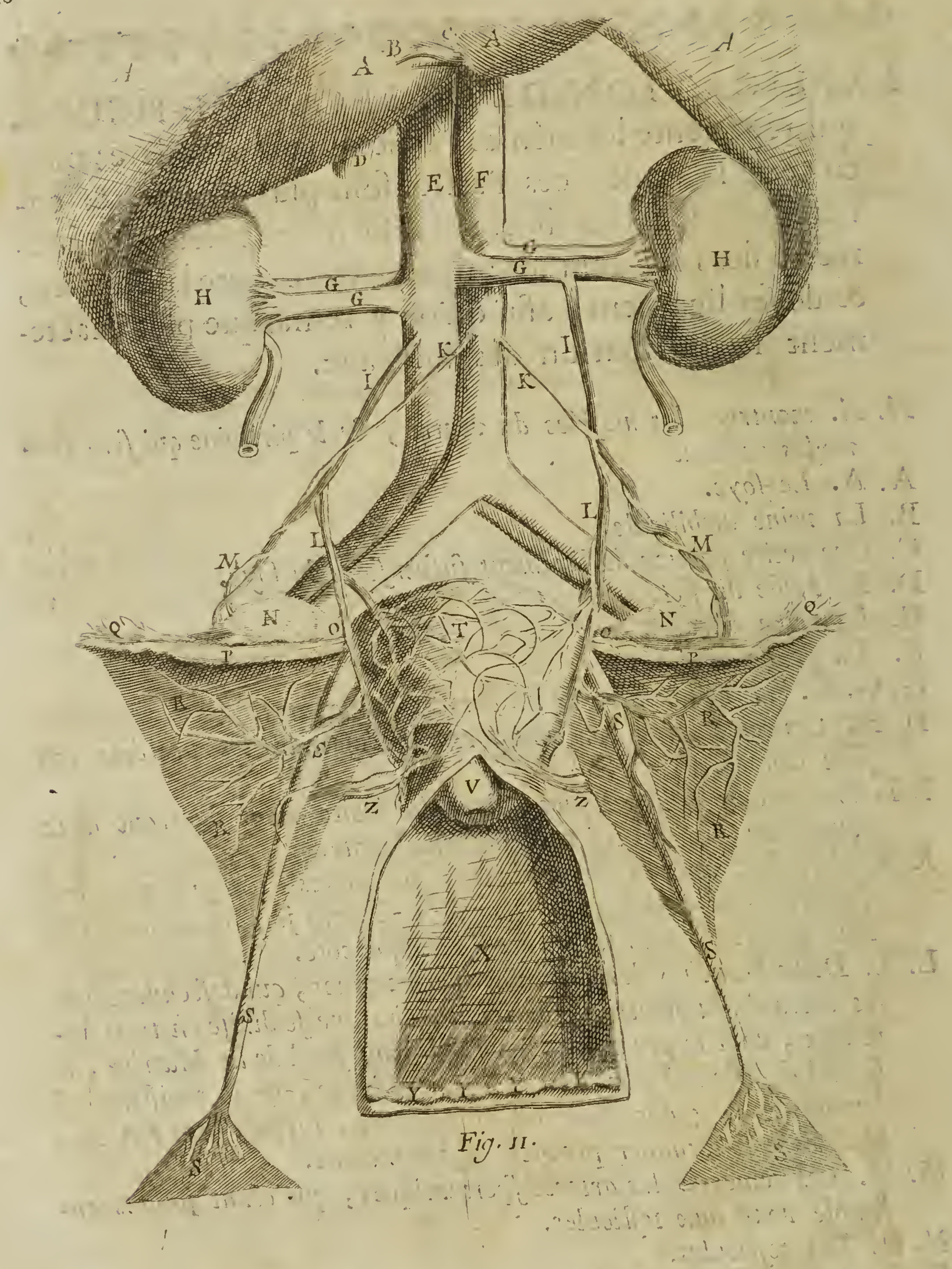



*Fig. II.*

*culatoires, qui se vont rendre aux cornes de la Matrice.* Fallope *a donné à ces vaisseaux le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré n'est seulement qu'une production du ligament large, qui paroît ainsi déchiquetée en son extrêmité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. S. S. S. S. *Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les cornes de la Matrice jusques aux aisnes, & à la partie superieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.*

T. *Le propre corps de la Matrice.*

V. *L'orifice interne de la Matrice.*

X. *Le* vagina, *ou col de la Matrice ouvert en toute sa longueur.*

Y. Y. Y. Y. *Les quatre caruncules myrtiformes, situées à l'entrée du* vagina, *près de l'exterieur.*

Z. Z. *Deux rameaux de veines & d'arteres, qui naissent des hypogastriques, & vont montant de bas en haut se terminer à la rencontre des rameaux des spermatiques qui descendent, avec lesquels ils ont communication.*

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des Vaisseaux spermatiques appellés* Préparans.

Les vaisseaux spermatiques, qui sont appellés *Préparans*, parce qu'ils apportent & préparent aux testicules le sang dont la semence est engendrée, ne sont point différens aux femmes, en nombre, en origine & en office, de ceux des hommes, mais bien en insertion, & en la maniere de leur distribution ; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres, qui naissent des mêmes endroits, & font les mêmes fonctions

Ces vaisseaux sont deux de chaque côté ; sçavoir, une veine & une artere. La veine du côté droit sort du tronc de la veine cave, & celle du côté gauche vient toujours de l'émulgente ; mais les deux arteres naissent de la grosse artere, au-dessous des émulgentes. La veine & l'artere étant assez distantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent se joindre vers le milieu de leur progrès, pour se porter ensemble au testicule ; mais avant que d'y arriver, elles produisent un rameau assez considerable, qui descend du côté de la Matrice, où étant il se sépare en trois branches,

dont la premiere eſt conduite vers ſon fond ; pour l'évacuation des menſtruës, lorſque la femme n'eſt pas groſſe, & pour la nourriture de l'enfant pendant qu'il eſt dans la Matrice : la ſeconde ſe diſtribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant auſſi quelques petits ſions au ligament rond : & la troiſiéme branche ſe gliſſe le long du côté de la Matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, pour ſervir à la décharge des mois quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle en ait beſoin, par une trop grande réplation de ſang. L'autre portion des vaiſſeaux ſpermatiques va toute entiere aux teſticules, & s'approchant d'eux, la veine & l'artere ſont tellement jointes, qu'il ſemble que ce ne ſoit plus qu'un ſeul vaiſſeau, & paroiſſent pour lors ſi confuſes entr'elles, qu'on ne peut preſque les ſéparer l'une de l'autre ſans les rompre ; ce qui a été fait ( ſi nous en croyons l'opinion commune ) afin que le ſang reçût plus facilement dans ce paſſage labyrintique quelque diſpoſition à être converti en ſemence par le teſticule, avant que d'y arriver. Mais ſi nous examinons de bien près cette union prétenduë de la veine & de l'artere ſpermatique, nous trouverons que ce n'eſt ſeulement qu'une jonction par proximité, laquelle ſe fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient enſemble, & nous reconnoîtrons qu'il ne ſe fait point de mélange, ni aucune confuſion du ſang qu'elles contiennent. C'eſt ce qui ſe peut aiſément remarquer par l'ouverture du corps d'une femme recemment morte : car pour lors ces vaiſſeaux qui ne ſont pas deſſéchés ( comme il arrive quelque tems enſuite ) ſont beaucoup plus évidens : mais ils paroiſſent encore bien plus diſtinctement, ſi on les fait enfler ſoufflant dedant avec un petit canal propre à cela, ce qui ſe fait après avoir introduit une des extrémités du canal dans les veines ſpermatiques, ou bien dans les hypogaſtriques, leſquelles ne ſont pas plûtôt pleines d'air, ou de quelque liqueur pouſſée dans leur capacité, qu'elles font en même tems enfler les veines ſpermatiques ; avec leſquelles elles font pluſieurs anaſtomoſes, & ont une communication réciproque ſemblable à celles que les arteres ſpermatiques ont pareillement avec les arteres hypogaſtriques, & font paroître par ce moyen pluſieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui ſe remarquent aux veines ſpermatiques, & non pas aux arteres, qui ſe conduiſent juſques au teſticule par un ſimple canal, qui ſeul y porte le ſang deſtiné à la génération de la ſemence, le ſuperflu duquel eſt enſuite reporté par les veines ſpermatiques, pour circuler & retourner au cœur, de la

la même maniere qu'il se fait par toutes les autres veines du corps.

On doit observer que non-seulement ces vaisseaux spermatiques, mais aussi tous ceux de la Matrice, qui viennent tant de ceux-ci que des hypogastriques, sont beaucoup plus gros lorsque les femmes ont leurs menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir; mais principalement durant la grossesse, auquel tems tous ces vaisseaux grossissent à proportion que la grossesse s'avance; ensorte que vers les derniers mois ils sont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cause de l'abondance du sang dont ils sont remplis.

---

## Chapitre II.

### *Des Testicules.*

TOUTES les femmes ont aussi-bien que les hommes deux testicules, qui ont pareillement le même usage, qui est de convertir en semence le sang qui leur est apporté par les vaisseaux préparans (nous entendons les arteres) dont nous venons de parler; mais ils different de ceux des hommes en situation, en figure, en grosseur, en substance, en température & en composition.

Les testicules des femmes sont situés au-dedans du ventre, vers chaque côté de la Matrice distans de ses cornes de la largeur d'un pouce ou environ. Ils ont eu cette situation intérieure, afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y sont tenus sujets par le moyen des ligamens larges de la Matrice, aux membranes desquels ils sont fortement attachés du côté qu'ils reçoivent les vaisseaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne sont pas si ronds que ceux des hommes, ni si gros; car ils paroissent assez petits, & plats en quelque façon, par devant & par derriere; & la superficie des testicules des femmes est plus inégale que celle des testicules des hommes. Leur substance ne paroît pas si molle, mais c'est seulement à cause de la dureté de leurs membranes; & comme le tempérament des femmes est plus froid & plus humide que celui des hommes, aussi la chaleur de leurs testicules est plus débile. Leur composition est encore bien différente, car ils n'ont aucun épididyme, & ne sont revêtus que d'une seule membrane: leur corps est composé de plusieurs petites glandes, & de petites vessies jointes les unes aux autres, lesquelles paroissent pleines d'une semence

qui eſt bien plus aqueuſe que celle des hommes. Ces petites veſſies, dont la ſubſtance des teſticules des femmes eſt preſque entierement compoſée, ont donné lieu à quelques Modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire, qui eſt, que les femmes ont des œufs auſſi-bien que les animaux volatils, & que l'enfant en eſt engendré de la même maniere que l'eſt un poulet de l'œuf dont il eſt formé; ſoûtenant avec opiniâtreté par de prétenduës experiences, & par des autorités, que ces petites veſſies ne ſont autre choſe que des œufs ſans coquille, couverts d'une ſimple membrane, leſquels ſe détachant de la propre ſubſtance des teſticules, quelques jours enſuite du coït (par lequel ils ont été rendus féconds) viennent à ſe gliſſer, & à tomber dans la Matrice, par les vaiſſeaux appellés *déferans éjaculatoires*, dont nous parlerons au chapitre ſuivant. *Van-Horne*, *Kerkring*, *Graaf*, *Suumerdam*; & quelques autres ſont de ce ſentiment, qui ne doit pas (ſi je ne me trompe) être aucunement ſuivi par les gens connoiſſans, pour pluſieurs raiſons qu'ils ſçavent auſſi-bien que moi, & que je n'alleguerai pas en ce lieu, afin de ne point paſſer les bornes que je me ſuis propoſées; mais je dirai ſeulement en paſſant, que ſi on demandoit à ces Meſſieurs le ſujet pour lequel ils ont tâché d'appuyer une opinion ſi extraordinaire, je crois que s'ils vouloient avoüer la vérité d'auſſi bonne foi que fit *Pythagore*, méthamorphoſé en ce Coq que *Lucien* fait parler dans ſes Dialogues, chacun d'eux feroit la même réponſe que le Coq fit à ſon Maître *Mycile*, qui lui demandoit étant en conference familiere avec lui, la raiſon pour laquelle il avoit inventé ſa *Métempſycoſe* extravagante: *Je n'en eus jamais aucune bonne ni valable*, lui dit-il ingénuëment; *mais comme je ſçavois bien que ſi je n'euſſe enſeigné que ce que les autres hommes avoient accoutumé d'enſeigner, on ne feroit pas grand cas de moi; & qu'au contraire, plus mes propoſitions ſeroient étranges & inconnuës, leur nouveauté me rendroit d'autant plus admirable. Ce fut pour ce ſujet que je formai le deſſein d'inventer quelque choſe d'extraordinaire, qui pût étonner tout le monde par ſa nouveauté.*

Les teſticules ſont donc naturellement diſpoſez, comme nous avons dit; mais il arrive quelquefois qu'ils ſe groſſiſſent ſi extraordinairement par pluſieurs indiſpoſitions auſquelles les femmes ſont ſujettes, telles que ſont les ſuppreſſions des menſtruës, les ſuffocations de Matrice, & autres paſſions hyſteriques, qu'on en voit excéder la groſſeur du poing, & être ſchyrreux & pleins de pluſieurs

matieres étranges, semblables à du pus, à du plâtre, à du suif, avec des especes d'*hydatides* de différente grosseur, lesquelles sont quelquefois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la substance des testicules. *Schenkius* en rapporte plusieurs exemples au quatriéme Livre de ses Observations; & *Vesale* parle d'un autre exemple encore bien plus remarquable, qui est d'une femme morte ensuite d'une prodigieuse hydropisie de Matrice, dont les glandes du testicule droit étoient si grosses, qu'elle ressembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient été enfermés en une membrane, & étoient pleines d'une humeur semblable en quelque façon à du blanc d'œuf, mais qui étoit un peu plus épaisse: & j'ai moi-même trouvé, en faisant l'ouverture du corps d'une femme âgée de vingt ans, après sa mort, ses deux testicules d'une si prodigieuse grosseur, que le gauche excédoit la grosseur de la tête d'un homme, & pesoit plus de quinze livres; étant d'une substance toute compacte, semblable à celle d'un schyrre graisseux; & le droit étoit de pareille substance, mais il n'excédoit pas la grosseur des deux poings, & contenoit en son milieu gros comme une noix de glaires semblables au blanc d'un œuf, la Matrice paroissant au reste assez saine, mais petite & toute émaciée.

Ces vices de conformation des testicules sont si communs aux femmes, à cause de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le déréglement & la suppression de leurs menstruës, que souvent on trouve par l'ouverture de leurs corps après leur mort, quelque disposition extraordinaire de quelqu'un de leurs testicules, & quelquefois même de tous deux, d'où procédoient plusieurs incommodités qu'elles ressentoient durant leur vie. Or la semence des femmes ayant été élaborée & perfectionnée dans leurs testicules, & y ayant reçû sa vertu prolifique, elle est portée dans les vaisseaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

---

## Chapitre III.

### *Des Vaisseaux déferans, autrement dits* éjaculatoires.

Ces vaisseaux sont deux qui sont attachés dans toute leur étendue par une appendice membraneuse au ligament large de la Matrice. Ils ne naissent pas des testicules, comme sont ceux

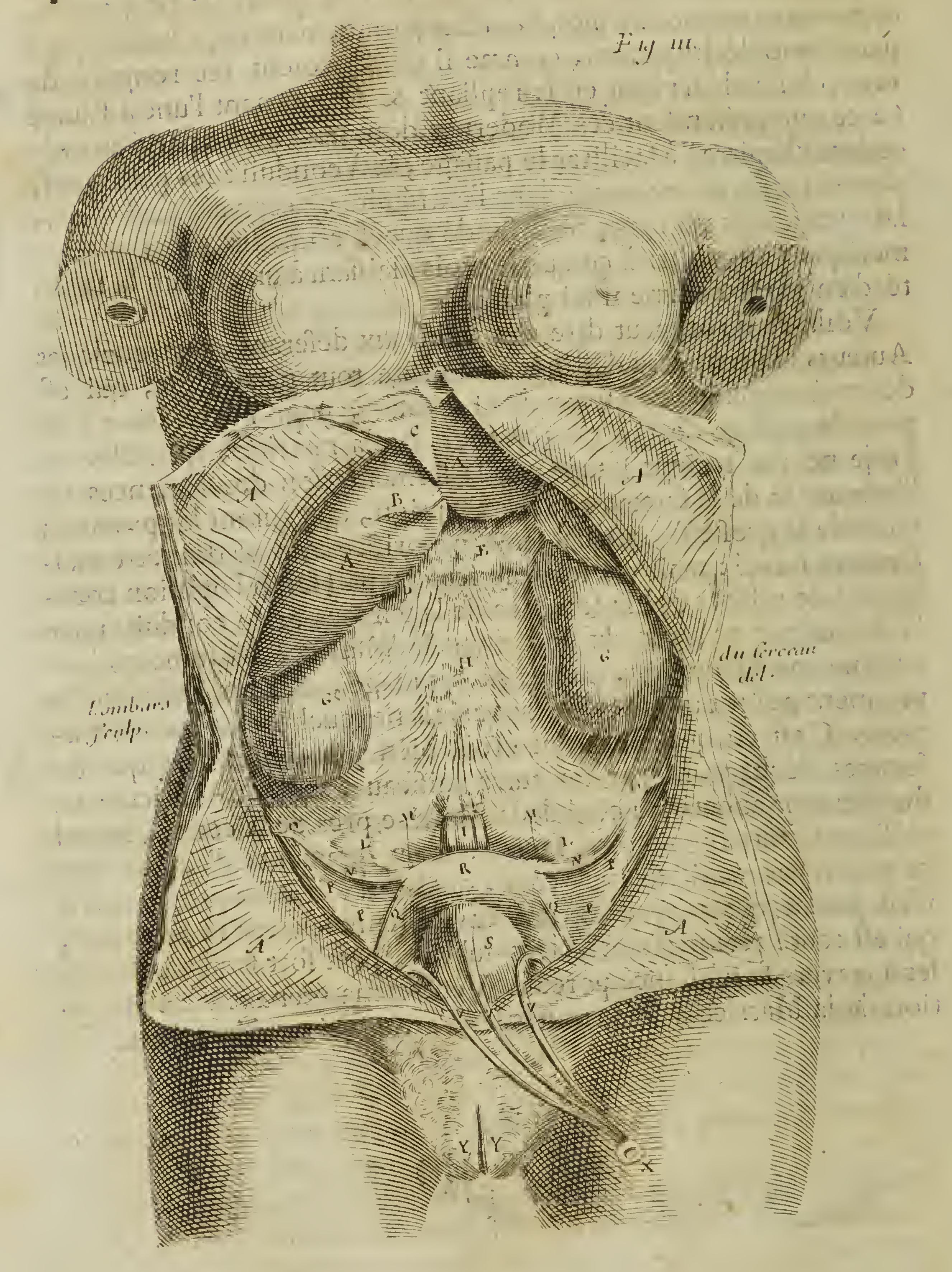
des hommes ; mais ils en sont éloignés de la largeur d'un bon travers de doigt ; ce qui fait qu'ils n'en succent & n'en reçoivent la semence que par de petits conduits presque imperceptibles, qui étant disposés en maniere de veines mesaraïques lactées, se traînent le long de cette distance membraneuse, qui est entre ces vaisseaux déferans & les testicules. Leur substance est comme nerveuse & médiocrement dure : ils sont ronds, caves, & un peu plus larges en leur extrémité qui aboutit à la corne de la Matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils soient plus larges vers leur extrémité qui regarde le testicule, & qu'ils soient greslès, & s'étrecissent à mesure qu'ils approchent de la Matrice. C'est ainsi que quelques Modernes nous les ont décrits & représentés par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf & Suumerdam :* mais dans les dispositions naturelles cela ne se rencontre pas de la sorte, parce qu'ils ressemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée ; car d'une extrémité étroite ils vont peu à peu en s'élargissant jusques à ce qu'ils s'inserent au côté de la Matrice, où étant, *Dulaurens* nous assure avoir remarqué par plusieurs fois qu'ils se séparent en deux conduits, dont l'un plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le côté du fond de la Matrice ; & l'autre (que quelques uns contraires à son opinion veulent être seulement quelque artere) étant plus étroit & plus long, va se terminer au commencement de son col, près de son orifice interne. Il dit que les femmes déchargent leur semence par le premier au fond de la Matrice, lorsqu'elles ne sont point grosses ; ce qu'elles ne peuvent faire que par le second, quand elles sont enceintes ; d'autant qu'après la conception l'orifice interne est étroitement fermé ; à quoi on peut ajoûter que ce passage est exactement bouché dans la suite par le *placenta* de l'enfant : de-là vient que, selon son sentiment les femmes grosses reçoivent plus de plaisir dans l'action du coït, que les autres, à cause que la semence fait pour lors un plus long chemin pour être déchargée ; mais plusieurs ne sont pas de ce sentiment. C'est pourquoi chacun peut (si bon lui semble) consulter les femmes sur ce sujet, pour en connoître la vérité par leur bouche.

L'autre extrémité de ces vaisseaux déferans n'est pas visiblement cave ; & ressemblant presque à l'appendice de l'intestin *cæcum*, elle n'est attachée à aucune partie, mais elle est vague & flotante de côté & d'autre : elle est plus ondoyante & plus tortueuse que l'autre, afin que par ces petits contours la brieveté du che-

min soit récompensée. On voit en ce lieu quatre ou cinq petites appendices membraneuses, flotantes pareillement deçà & delà, qui paroissent déchiquetées, comme si elles avoient été rongées de vers, lesquels servent en se repliant & se joignant l'une à l'autre ( à ce que prétendent ces Modernes dont nous avons parlé au précedent chapitre ) à faciliter le passage, & à conduire les petits œufs des testicules de la femme dans l'extrémité de ces vaisseaux éjaculatoires ; mais cet usage n'est fondé que sur une imagination chimérique ( au moins à ce que je crois ) laissant à un chacun la liberté d'en juger comme il lui plaira.

Voilà ce qu'on peut dire des vaisseaux déferans, que quelques Auteurs assurent être destinés à un usage tout particulier, qui est de servir comme une espece de cheminée, pour l'expiration, & pour le passage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élevent ( si je ne me trompe ) tant par la fermentation des semences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la grossesse, auquel tems son orifice interne doit être exactement fermé : mais ils servent seulement ( selon l'opinion commune ) de réservoir à la semence de la femme, & de conduits pour la décharger au tems du coït dans la Matrice. Néanmoins leur origine me fait un peu douter de cet usage, d'autant qu'ils ne la prennent point du testicule, auquel ils ne touchent en aucune maniere. C'est ce qui fait que je crois bien plus volontiers que les femmes déchargent par un autre vaisseau, qui du testicule va directement aboutir au côté de la Matrice près de sa corne, lequel plusieurs soutiennent être seulement un ligament, d'autant qu'il ne paroît pas manifestement cave, quoiqu'il soit assez gros ; mais il n'est pas nécessaire qu'il ait une cavité sensible, car la semence, qui est toute pleine d'esprits très-subtils, peut fort facilement passer à travers sa substance poreuse. Venons maintenant à la description de la Matrice, & de toutes les Parties qui en dépendent.



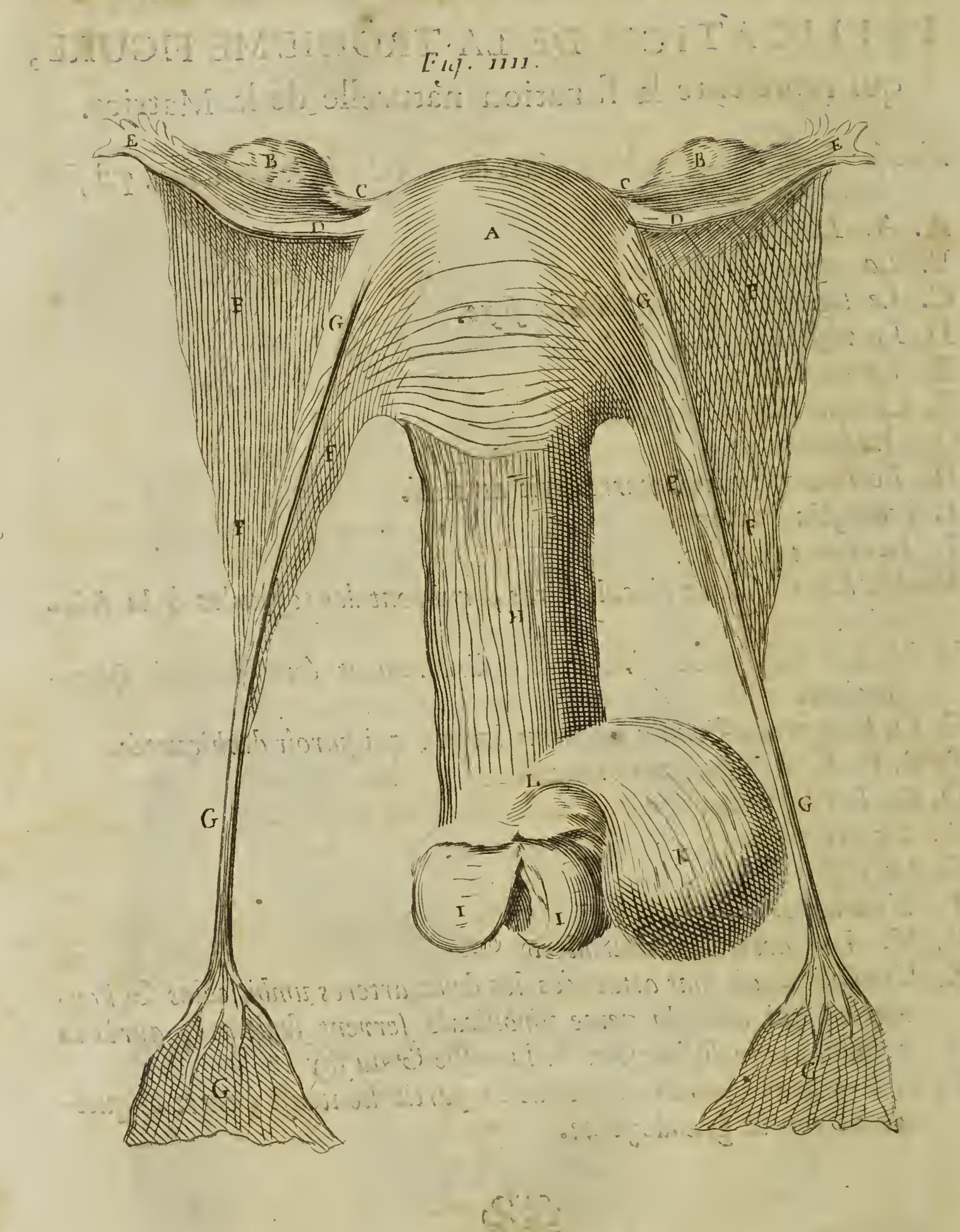

Fig III.
du Cerceau del.
Lombart sculp.

# EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGURE, qui repréſente la ſituation naturelle de la Matrice.

A. A. A. A. *montrent les muſcles du ventre, & le peritoine, qui ſont renverſés en dehors.*
A. A. *Le foye.*
B. *La veine umbilicale.*
C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*
D. *La veſſie du fiel.*
E. *Le pancreas.*
F. *Une portion de la rate.*
G. G. *Les reins.*
H. *Le lieu où le méſenterre étoit attaché.*
I. *L'inteſtin* rectum.
L. L. *Les teſticules.*
M. M. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la Matrice.*
N. N. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement être les vrais éjaculatoires.*
O. O. *Une production du ligament large, qui paroît déchiquetée.*
P. P. P. P. *Les ligamens larges.*
Q. Q. *Les ligamens ronds.*
R. *La Matrice.*
S. *La veſſie.*
T. *L'ouraque.*
V. V. *Les arteres umbilicales.*
X. *L'umbilic, où ſont attachées les deux arteres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale ſervent ſeulement après la naiſſance, de ſuſpenſoirs de la veſſie & du foye.*
Y. Y. *Les deux grandes levres de la partie honteuſe, entre leſquelles on voit la grande fente.*



*Fig. IIII.*




EXPLICATION



## EXPLICATION DE LA QUATRIEME FIGURE, qui représente les mêmes parties que la troisiéme ; mais en cette quatriéme, la Matrice est montrée toute entiere & séparée du corps, avec ses quatre ligamens, & la vessie.

A. *Montre le corps de la Matrice.*
B. B. *Les Testicules.*
C. C. *Les vaisseaux éjaculatoires qui vont des testicules à la Matrice.*
D. D. *Les vaisseaux que plusieurs estiment être les seuls & véritables éjaculatoires décrits par* Fallope *sous le nom de* Trompes.
E. E. *Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du ligament large qui paroît déchiquetée en son extrémité, comme si elle étoit rongée de vers.*
F. F. F. F. F. F. *Les ligamens larges.*
G. G. G. G. G. G. *Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les cornes de la Matrice jusques aux aisnes, & à la partie supérieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.*
H. *Le* vagina *ou col de la Matrice.*
I. I. *Les deux levres de la partie honteuse.*
K. *La vessie, qui étant vuide paroît petite & ridée, comme elle est dépeinte en cette figure,*
L. *Le col de la vessie, qui étant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au-dessus de l'entrée du col de la Matrice.*

---

## CHAPITRE IV.

### *De la Matrice.*

LEs vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes, dont nous avons parlé, n'ont été faits que pour la Matrice, qui est le lieu propre, & comme la terre destinée à recevoir la semence qu'ils lui préparent & perfectionnent, laquelle y étant reçûë avec celle de l'homme, sert à la génération de l'enfant. Nous comparons

avec juſte raiſon la Matrice à une terre fertile ; car comme nous voyons que les ſemences des plantes ne produiſent aucun fruit, & même qu'elles ne peuvent germer, ſi elles ne ſont miſes en une terre propre à exciter & réveiller leur vertu végétative, qui eſt aſſoupie, & comme enſevelie dans la matiere ; de même les ſemences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puiſſance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit être engendré, ne produiroient jamais un ſi admirable effet, ſi elles n'étoient verſées dans ce champ fertile de la nature, c'eſt-à-dire, dans la Matrice, laquelle les ayant reçûës toutes deux, les embraſſe étroitement, & par ſa chaleur, qui a une proprieté particuliere (ſe ſervant des eſprits dont ces ſemences ſont remplies, leſquels recevant dans ce même inſtant un mouvement divin, deviennent les véritables ouvriers de la génération) elle en débroüille auſſi-tôt le chaos, après quoi elle en ébauche en même tems, & trace toutes les parties du corps de l'enfant qu'elle perfectionne enſuite, nourrit & conſerve juſques au tems de l'accouchement.

C'eſt pour ce ſujet que l'Auteur de la nature a ſitué la Matrice dans le ventre de la femme, afin que ſa chaleur fût continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle eſt entourée. Elle a été placée au milieu de l'*hypogaſtre*, entre la veſſie & le *rectum* qui lui ſervent comme de couſſinets, ſur leſquels elle eſt mollement appuyée, afin qu'elle ne fût point bleſſée par la dureté des os qui forment la cavité de l'*hypogaſtre*. Ces os outre cela lui ſervent de fermes remparts pour la défendre des injures extérieures. Elle eſt ainſi ſituée dans la partie inférieure du ventre pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* pût plus facilement être mis dehors au tems de l'accouchement. Dans cette ſituation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la groſſeſſe ; & elle n'en eſt aucunement empêchée par le ventre, qui étant tout charnu, prête & obéït autant qu'il eſt néceſſaire à la diſtenſion de la Matrice.

Elle eſt d'une figure ronde un peu oblongue, ſemblable en quelque façon à celle d'une groſſe poire, car d'une baze large, qui eſt ſon fond, elle vient peu à peu ſe terminer en pointe à ſon orifice interne, qui eſt étroit. Sa rondeur eſt néanmoins un peu applatie par devant & par derriere ; ce qui a été fait, afin qu'elle ne vacillât pas ſi facilement de côté & d'autre, & qu'elle fût plus ſtable dans ſa ſituation. Quand nous diſons que la Matrice eſt d'une telle figure, cela ſe doit entendre de ſa principale partie, qui eſt ſon

propre corps seul, sans y comprendre son col, autrement dit le *vagina*. On y remarque aussi aux parties latérales de ce fond deux petites éminences, appellées *les cornes de la Matrice*, à cause qu'elles ressemblent en quelque maniere aux petites cornes qui commencent à pousser aux veaux ; auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires viennent se terminer.

La longueur, la largeur & l'épaisseur de la Matrice sont différentes selon l'âge, & selon la disposition du corps ; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ses dimensions ; & les femmes qui ont leurs menstruës en abondance, & celles qui usent ordinairement du coït, l'ont bien plus grosse que celles qui en ont modérément, & que celles qui sont vierges. Celles qui ont eu des enfans l'ont encore plus grosse que les autres, & principalement lorsqu'elles sont nouvellement accouchées ; car en ce tems elle est abreuvée de quantité d'humeurs : mais aux femmes de bonne taille, & qui sont bien formées, sa longueur depuis l'entrée de la partie honteuse jusqu'à son fond, est ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme la plûpart des Anatomistes l'ont écrit après *Galien*) & celle de son propre corps est de trois pouces, & à peu près de pareille largeur vers son fond, & d'un petit travers de doigt d'épaisseur quand la femme n'est pas grosse. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *sacrum* ; mais quand la femme est enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle remplit dans les derniers mois de la grossesse, la plus grande partie du bas ventre.

Presque tous les fameux Anatomistes, & une infinité d'autres Auteurs, nous assurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui est admirable par-dessus tous les autres) devient d'autant plus épaisse qu'elle s'étend, & se dilate, depuis le jour de la conception jusques au tems de l'accouchement : mais je m'étonne que *Dulaurent*, *Riolan* & *Bartholin*, ces précieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-mêmes eu si peu de lumiere en cette occasion, que de n'avoir pas reconnu une si grande fausseté, qu'ils nous ont débitée à l'exemple de plusieurs autres qui les ont précédés. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la chose comme j'ai fait, quand l'occasion s'en présentera, remarqueront aisément le contraire ; car il est très-certain, que plus la Matrice se dilate dans la grossesse, plus elle devient mince & déliée, parce que (comme dit fort bien *Galien* en termes exprès au huitiéme

chapitre du Livre de la Diſſection de la Matrice) ſon épaiſſeur en ce tems eſt conſumée par ſa grande extenſion ; ce qui fait qu'elle eſt très-foible pour lors. Voici ſes paroles : *Jam verò vulva in principio conceptûs, craſſa : quum propè tempus pariendi accedit, major quidem, ſed tenuis evadit : craſſitudo enim in longitudinem extenſa abſumitur : in reliquo intercedente tempore pro ratione multitudinis craſſitudinem habet.* Et au 14. Ch. du 14. Liv. de l'uſage des Parties, il répete encore la même choſe en ces termes : *tenuiſſimæ enim omnino Matrices ſunt quo tempore gerunt ; nempe quòd profunditas in longitudinem ſit abſumpta, eoque imbecillimæ.* La Matrice, dit-il, eſt épaiſſe dans le commencement de la conception, mais lorſque le tems de l'accouchement approche, elle eſt à la vérité plus grande, mais elle eſt bien plus mince, & beaucoup plus foible ; car ſon épaiſſeur eſt conſumée par ſon extenſion ; & entre ces deux tems cette épaiſſeur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicene, *Lib. 5. fol. 21. Tract. 2. cap.* 1. dit encore la même choſe. *Matrix attenuatur cum magnitudine embrionis : & ejus dilatatio eſt ſecundùm dilatationem corporis embrionis.* Aëtius *tetr. 4. ſerm. 4. c. 1.* eſt du même ſentiment, & compare la diſtenſion de la Matrice en la groſſeſſe, à celle de la veſſie. *Ubi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adeſt, tenuiſſimus evadit uterus : attenuatur autem velut veſicæ flatu repletæ ſolent craſſitudine in longitudinem abeunte.* Veſale & Charles Etienne ont auſſi été avec juſte raiſon de cette opinion, puiſqu'elle eſt véritable : car il arrive, ainſi que nous le voyons à la veſſie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroiſſe avoir l'épaiſſeur d'un demi-travers de doigt lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide, devient moins épaiſſe à meſure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y affluë, ou l'air qu'on peut ſouffler dedans ; en telle ſorte qu'étant entiérement pleine & étenduë, elle eſt ſi mince, qu'elle eſt preſque tranſparente ; puis enſuite venant à ſe vuider, elle devient derechef plus épaiſſe à proportion en ſe contractant & ſe ramaſſant en ſoi. De même la Matrice qui eſt fort épaiſſe étant vuide, perd peu-à-peu cette épaiſſeur à meſure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la groſſeſſe, & elle devient ſi mince dans toute ſa circonférence, & principalement dans ſa partie antérieure, que vers les derniers mois, elle l'eſt preſqu'autant que la veſſie étenduë, excepté ſeulement le lieu où l'arriere-faix lui eſt attaché ; auquel endroit elle eſt à la vérité un peu plus épaiſſe & plus ſpongieuſe ; mais incontinent après l'accouchement elle reprend ſa premiere

épaisseur, en contractant & ramassant en elle ses membranes, qui étoient grandement étenduës dans la grossesse, & elle paroît même plus épaisse en ce tems qu'en d'autres ; d'autant que pour lors elle est abreuvée (comme j'ai dit) de quantité d'humidités qui s'écoulent peu-à-peu par les vuidanges, après quoi elle demeure dans son épaisseur ordinaire.

Ce sentiment que je viens d'avancer, touchant la disposition de la substance de la Matrice durant la grossesse (comme j'ai déja fait dès l'année 1668. en la premiere impression de ce présent Livre) a fait connoître à plusieurs personnes depuis ce tems-là, l'erreur dans laquelle ils étoient, après avoir eux-mêmes examiné la chose, & en avoir vû des expériences qu'ils ont trouvées conformes à ce que je viens de dire, ainsi que m'ont témoigné M. *Rassicod*, M. *Passera* & plusieurs autres de mes confreres. Mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les désabuser leur apporter quelques raisons, afin de les convaincre de cette vérité, en attendant qu'ils ayent les occasions de la connoître par expérience.

Deux choses ont, à mon avis, trompé tous les Auteurs qui nous ont dit, que plus la Matrice se dilatoit dans la grossesse, plus sa substance devenoit épaisse. La premiere est, qu'ils se sont fiés à ce que tous les autres en disoient, sans examiner eux-mêmes la chose. La seconde est, qu'ils se sont fondés sur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent après leur accouchement, ils ont toûjours effectivement vû sa substance épaisse d'un ou de deux travers de doigt, ou environ ; & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la Matrice, ils ont reconnu qu'elle étoit fort épaisse, sans s'informer ni considérer quelle en pouvoit être la cause. Mais quoique la Matrice soit épaisse de la sorte incontinent après l'accouchement, il ne faut pas inférer de-là qu'elle avoit la même épaisseur lorsque l'enfant & ses eaux qui étoient contenuës en elle avec le *placenta*, en faisoient une grande distension : car elle n'acquiert cette épaisseur que par la contraction de la vaste étenduë de sa substance, qui vient à s'épaissir aussi-tôt, & à proportion qu'elle se réünit en soi-même ; ce qui arrive immédiatement après l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit être son épaisseur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une masse de cire, ou d'autre matiere capable d'extension, qui

ſoit proportionnée en groſſeur & en figure à celle dont la Matrice nous paroît incontinent après l'accouchement (qui eſt environ égale à la groſſeur du poing, ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle ſorte, que nous la rendions ſuffiſante pour environner & contenir l'enfant, le *placenta*, & les eaux qui étoient en la Matrice ; après quoi nous jugerons bien facilement par l'épaiſſeur de cette matiere ainſi étenduë en une grande circonférence, quelle pouvoit être celle de la Matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas auſſi conclure que la ſubſiſtance de la Matrice ſoit très-épaiſſe en toutes les femmes durant la groſſeſſe, à cauſe qu'on l'a quelquefois trouvée de la ſorte, en faiſant l'ouverture de quelques-unes après leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre, parce que *rara non ſunt artis ;* pour lors cette diſpoſition n'eſt pas naturelle : car, ainſi que nous enſeigne très-bien *Ariſtote* au premier Livre de la Génération des Animaux : *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Ce qui eſt naturel arrive le plus ſouvent, & non pas rarement, comme cette diſpoſition qui ne ſe rencontre jamais telle que par la maladie, comme par inflammation & fluxion d'humeurs ſur cette partie ; procédant auſſi très-ſouvent du détachement de quelque partie de l'arriere-faix, ou des douleurs de l'agitation d'un mauvais travail durant pluſieurs jours ; toutes leſquelles choſes font groſſir la ſubſtance de la Matrice ſi extraordinairement, que je l'ai quelquefois vûë excéder l'épaiſſeur de quatre travers de doigt, & principalement vers ſon fond, à cauſe de l'abondance des vaiſſeaux qui ſont en cet endroit. Mais pour bien examiner la choſe, il eſt néceſſaire que ce ſoit par l'ouverture d'une femme groſſe à terme, & morte ſans avoir ſouffert aucune altération en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne ſoient point écoulées de la Matrice : car ſi elles étoient évacuées, pour lors on trouveroit ſa ſubſtance un peu plus épaiſſe, à cauſe qu'elle ſe feroit contractée après leur évacuation ; & comme on trouve rarement des occaſions des femmes mortes de la ſorte, on peut en attendant faire d'autres expériences par l'ouverture du corps des animaux vivans ; comme, par exemple, d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choiſir : car ſi on ouvre le ventre d'une brebis qui ſoit pleine, & dans le tems qu'elle eſt bien-tôt prête à faire ſon petit, on reconnoîtra d'abord que la Matrice eſt ſi mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers ſa ſubſtance ; ce qui eſt à peu près de même

en la femme, dont la substance de la Matrice est ordinairement si mince & si foible vers les derniers mois de la grossesse, qu'il s'en est vû ausquelles on a trouvé après la mort, leur enfant être tombé dans la capacité du ventre, au milieu des intestins, & être entierement sorti de la Matrice, qui s'étoit crevée tout d'un coup, à cause de sa trop grande distension. Guillemeau *en son 2. Livre de l'Accouchement*, Schenkius *au 4. Livre de ses Observat.* & Fabricius Hildanus *en la 64. & 65. Observat. de sa 1. Cent.* rapportent des exemples très-considérables de cette nature : J'en ai vû aussi moi-même quelques-uns à Paris de la sorte, dont j'en ai rapporté un semblable en l'Observ. CCLI. de mon Livre d'Observations.

Je prévois bien qu'on me peut objecter, qu'il n'est pas de même de la femme que des autres animaux, ausquels la chose peut se rencontrer comme je le dis : mais que ceux qui en doutent se donnent la peine de consulter toutes les femmes grosses sur ce sujet, lesquelles voyant la maniere dont elles sentent mouvoir manifestement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main dessus durant les derniers mois de leur grossesse, les assureront que la Matrice est certainement très-mince en ce tems, puisque nonobstant l'interposition de tous les tegumens & des muscles du ventre, elles sentent fort près, & distinguent même souvent les membres de leur enfant, dans les mouvemens différens qu'il fait ; ce qu'elles ne pourroient pas faire, si elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaisseur, comme plusieurs se le sont imaginé contre la vérité. Qu'on se désabuse donc de cette vieille erreur, dont presque tout le monde est infatué, & qu'on ne croye pas que la Matrice soit épaisse de deux grands travers de doigt dans les derniers mois de la grossesse ; puisqu'il est très-véritable qu'elle n'est jamais si mince qu'en ce tems, & principalement en toute sa partie antérieure, où elle l'est extrêmement, ainsi que j'ai expliqué pour appuyer le sentiment de *Galien*, qui a bien connu cette vérité.

Or la Matrice a été faite d'une substance membraneuse, afin qu'elle pût plus facilement s'ouvrir dans le tems, & se fermer incontinent après pour la conception, s'étendre & se dilater pour l'accroissement du *fœtus*, & se contracter & resserrer pour le faire sortir & l'arriere faix, dans le tems de l'accouchement, & pour se retirer & se remettre après cela en son premier état ; comme aussi pour expulser les corps étrangers, qui peuvent quelquefois être contenus en elle.

Sa composition est de plusieurs parties similaires, qui sont ses

membranes, ses veines, ses arteres, & ses nerfs. Ses membranes sont deux, qui composent la principale partie de son corps, l'extérieure desquelles est la commune, qui naît du péritoine ; elle est très-mince, & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adhérer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui est comme charnuë, & la plus épaisse de toutes celles qui se rencontrent au reste du corps, lorsque la femme n'est pas grosse, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Elle est entretissuë de toute sorte de fibres, afin qu'elle puisse ( sans être en danger de se crever ) souffrir l'extension que l'enfant & ses eaux lui causent pendant la grossesse, & afin qu'elle puisse aussi se resserrer plus facilement de tous côtés après l'accouchement.

Ses veines & ses arteres viennent en partie des vaisseaux spermatiques, & en partie des hypogastriques. Ces vaisseaux vont tous s'insérer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice. Les arteres y portent le sang pour sa nourriture, lequel y étant en trop grande abondance, transsude au travers de sa substance, & distille en maniére de rosée dans la vacuité de son fond, d'où procédent les menstruës dans le tems que la femme n'est pas grosse, & le sang qui sert de nourriture au *fœtus* durant toute la grossesse. Je dis que les arteres y portent ce sang, d'autant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles seules sont capables de le faire ; ce que ne peuvent pas les veines, qui servent seulement à reconduire au cœur celui qui n'a pas été évacué de la sorte par la Matrice, ni consumé, tant pour sa propre nourriture, que pour celle du *fœtus*, quand la femme est grosse. Les rameaux qui naissent des spermatiques s'inserent de chaque côté au fond de la Matrice, & sont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogastriques, lesquels vont arroser toute sa substance. Il s'y rencontre encore de petits vaisseaux, qui naissans des uns & des autres, se conduisent jusques à l'orifice interne, par lesquels les femmes grosses se purgent quelquefois de la superfluité de leurs menstruës, quand il arrive quelles ont plus de sang que leur enfant n'en peut consumer pour sa nourriture ; ce que la nature sage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fût pas obligée de s'ouvrir pendant la grossesse, pour laisser passer ces excrétions, qui autrement causeroient fort souvent l'avortement.

Ses nerfs viennent de la sixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre, c'est d'où vient qu'elle

qu'elle a une si grande sympathie avec l'estomac ( qui en reçoit aussi de très-considérables de cette même sixiéme paire ) qu'elle ne peut être affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en ressente aussi-tôt ; ce qui se remarque par les nausées & par les fréquens vomissemens qui lui arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naissent de la médulle spinale, vers les lombes & l'os *sacrum* ; ce qui fait que la Matrice est doüée d'un sentiment très-exquis, qui incitant la femme au désir du coït, lui cause dans son action un tressaillement voluptueux de tout son corps. C'est ce qui a fait dire à *Platon* en son *Timée*, que la Matrice étoit si furieusement avide de ce désir, qu'elle étoit comme un animal sans raison, qui ne cesse jamais de tourmenter la femme par toutes sortes de maladies, jusques à ce que ce champ de la nature ait été cultivé par l'homme, & que les semences y ayent été répanduës, pour la génération de l'enfant. *Hipocrate* étoit aussi de ce sentiment ; car au Livre intitulé *de Genitura*, il dit que les femmes qui usent du coït, sont beaucoup plus saines que celles qui n'en usent pas, dont il allégue plusieurs raisons. *Mulieres si cum viris coëant, magis sanæ sunt ; si non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la composition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui servent à la tenir en état dans sa situation, & qui empêchent qu'elle ne soit perpétuellement agitée par le mouvement continuel des intestins dont elle est entourée. Deux de ces ligamens sont supérieurs, les deux autres sont inférieurs. Les supérieurs sont appellés *ligamens larges*, à cause de leur structure large & membraneuse : ce n'est autre chose ques des productions du péritoine, qui naissant à côté des lombes vers les reins, vont s'insérer aux parties latérales de la Matrice, afin d'empêcher que son corps ne s'affaisse sur son col, & qu'il ne s'en fasse une descente, ou une précipitation, comme il arrive lorsque ces ligamens sont trop relâchés, lesquels servent encore à contenir les testicules, & à conduire sûrement, tant les vaisseaux spermatiques préparans, que les éjaculatoires, qui se vont rendre à la Matrice. Les deux inférieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine du côté de la Matrice, près de ses cornes, depuis lequel lieu ils montent jusques aux aînes, en passant avec la production du péritoine, qui les accompagne, au travers des anneaux, ou trous des muscles obliques & transverses du ventre ; où étant ils s'élargissent en forme de patte d'oye, & se divisent en plusieurs petites branches, dont quelques-unes s'inserent aux os *pubis*, & au *clitoris*, & les autres vont se perdre & se confondre avec les

membranes, qui revêtent la partie ſupérieure & antérieure de la cuiſſe. C'eſt de-là que procédent quelquefois les ſtupeurs & les douleurs que les femmes reſſentent aax cuiſſes durant la groſſeſſe. Ces deux ligamens ſont longs, ronds, nerveux & aſſez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Colombus* & *Riolan* diſent même avoir remarqué qu'ils ſont caves en leur ſortie, & par tout le chemin qu'ils font juſques aux os *pubis*; auquel endroit ils ſont un peu plus petits, & s'applatiſſent pour s'inſérer, comme nous venons de dire: ce ſont eux qui empêchent la Matrice de monter trop haut. Or quoiqu'elle ſoit tenuë en état dans ſa ſituation naturelle par le moyen de ces quatre ligamens, elle a néanmoins la liberté de s'étendre ſuffiſamment dans la groſſeſſe, à cauſe qu'ils ſont très-lâches; pour lequel ſujet ils prêtent & obéïſſent facilement à ſa diſtenſion. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainſi bridée en haut & en bas, elle eſt encore attachée pour plus grande ſûreté par ſon col à la veſſie & au *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée; c'eſt d'où vient que quand il lui ſurvient quelque inflammation, elle la communique auſſi-tôt à ces parties voiſines.

Son action propre conſiſte à recevoir & à retenir les ſemences de l'homme & de la femme, & à les réduire de puiſſance en acte par ſa chaleur, pour la génération de l'enfant; c'eſt pourquoi elle eſt abſolument néceſſaire pour la conſervation de l'eſpéce. Elle ſert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulſer enſuite les impuretés de tout le corps, comme il arrive aux femmes qui vuident quantité de fleurs blanches, & pour purger de tems en tems la ſuperfluité du ſang, ainſi qu'il ſe fait ordinairement tous les mois par l'évacuation des menſtruës, quand la femme n'eſt pas groſſe. Or comme par le nom de *Matrice* en général, nous entendons tout ce qui eſt compris depuis la partie honteuſe juſques à ſon fond, qui eſt le lieu où ſe fait la conception, ce n'eſt pas aſſez que nous ayons fait connoître toutes les parties ſimilaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au-dehors; car il eſt néceſſaire, pour en donner une parfaire connoiſſance, de faire la deſcription de ſes parties diſſimilaires, qui ſont quatre; ſçavoir, ſon fond, ſon orifice interne, ſon col & ſon orifice externe, vulgairement dit, la *partie honteuſe*. C'eſt ce qu'il faut à préſent examiner, commençant par cette partie honteuſe, à cauſe que c'eſt l'entrée qui nous doit conduire au-dedans de ces autres parties, afin d'en bien conſidérer l'admirable ſtructure.

# EXPLICATION DE LA CINQUIEME FIGURE, qui représente la partie honteuse.

Cette Figure paroîtra peut-être aux yeux chastes en une posture indécente, mais ils la doivent souffrir, puisqu'elle est aussi nécessaire qu'elle est commode, pour faire voir plusieurs particules qui sont cachées sous cette Partie honteuse. *Ne itaque pudeat necessariæ demonstrationis.*

A. *Montre le pubis, qui est tout garni de poil.*

B. B. *Les deux grandes levres écartées l'une de l'autre, lesquelles sont pareillement revêtuës de poils en dehors, mais en leur partie interne elles sont sans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*
D. *La couverture du clitoris, qui ressemble à une espéce de prépuce.*
E. E. *Les deux nymphes.*
F. *Le conduit de l'urine.*
G. *La fourchette.*
H. *La fosse naviculaire.*
I. I. I. I. I. *Les Caruncules myrthiformes, entre lesquelles on voit l'entrée du* vagina.
K. *L'*anus.

---

## Chapitre V.

### *De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la* Partie honteuse.

POUR bien connoître cette Partie, il faut que nous en considérions plusieurs autres qui s'y rencontrent, dont les unes paroissent d'elles-mêmes à l'extérieur, & les autres sont cachées sous ces premieres, & ne se peuvent voir qu'en écartant les deux grandes levres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la partie honteuse. Celles qui se montrent d'elles-mêmes, sont le pénil, la motte, les deux grandes lévres, & la grande fente qui est au milieu. Celles qui sont cachées dessous, & qui sont entre celles-là, sont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules myrthiformes.

Le pénil est la partie supérieure de la partie honteuse, situé en la partie antérieure des os *pubis*; & la motte est cette partie charnuë qui paroît élevée comme une petite colline au-dessus des grandes lévres, qui pour cela est appellée le Mont de *Venus*. Ce pénil & la motte sont tous revêtus de poils frisés, qui commencent ordinairement à naître aux femmes, aussi-bien qu'aux hommes, dès l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes lévres ne sont autre chose que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque côté s'approchant & se joignant l'une contre l'autre, forment la grande fente. Ces lévres sont pareillement revêtuës de poils, & garnies de beaucoup de graisse, qui les rend fort épaisses & spongieuses. Elles sont assez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles sont mollasses & pendantes à celles qui usent très-souvent du coït, & encore plus à

celles qui ont eu des enfans ; à cause de la grande distension qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles servent à garentir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres ( comme on peut voir ci-devant en la troisiéme figure ) fait ce qu'on appelle la grande fente, parce qu'elle est beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la Matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la *petite fente*, la comparant à celle-ci. Or faisant un peu éloigner les cuisses de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en étoient cachées. On remarque en sa partie la plus élevée justement au-dessus du conduit l'urine, une petite partie rondelette, appellée par Fallope, *clitoris*, laquelle est couverte d'une petite portion de la peau redoublée, semblable à une espéce de prépuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* ( dont il s'attribuë la premiere découverte ) *amor*, *vel dulcedo Veneris*, l'amour ou la douceur de *Venus*, parce que c'est-là ( comme il dit fort bien ) le principal siege du plaisir & de l'appetit Vénérien aux femmes ; car elles y sentent une si grande volupté, que si on leur chatoüille doucement cette petite partie, lorsqu'elles ont été long-temps sans user du coït, elles en sont aisément excitées à décharger leur semence ; ce que les plus luxurieuses se font souvent elles-mêmes, ou réciproquement l'une à l'autre, pour se soulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib.* 3. *fen.* 21. *tract.* 4. Paul Æginet *lib.* 6. *cap.* 70. & plusieurs autres ont parlé de cette partie avant *Columbus*, qui se glorifie mal-à-propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont aussi enseigné les moyens de la retrancher, quand il arrive quelquefois que par sa longueur excessive elle est difforme, & incommode la femme en l'usage du coït. *Hipocrate* même, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous sous le nom de *Columella*.

Ce *clitoris* ne paroît presque point aux femmes mortes, parce qu'il est fort petit ; mais il est plus gros à celles qui sont vivantes, & il s'enfle & devient dur à mesure qu'elles entrent en appetit du coït ; ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection. C'est pour cela que quelques-uns l'ont appellé *la verge feminine*, voulant qu'il lui ressemble en quelque façon, tant par sa figure, que par sa composition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrêmement long ; & jusques-là même, qu'on dit qu'il s'en trouve qui en abusent avec d'autres femmes, ainsi que

faisoit cette *Bassa Tribade*, dont parle *Martial au 1. livre de ses Epigr.* à laquelle il dit :

*Esse videbaris, fateor, Lucretia nobis :*
*At tu, prô facinus ! Bassa, fututor eras.*
*Inter se geminos audes committere cunnos,*
*Mentiturque virum prodigiosa Venus.*

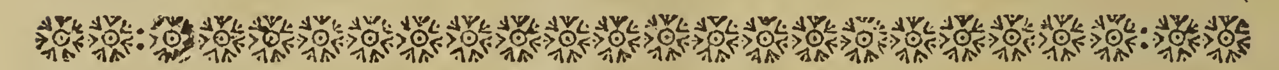
Au dessous du *clitoris* on voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui est beaucoup plus large aux femmes que celui des hommes, ce qui fait qu'elles pissent fort gros. On voit aussi en même-temps aux côtez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuses appellées *les nymphes*, un peu plus larges en haut qu'en bas, & assez longuettes, qui naissent de la partie interne des grandes levres, immédiatement au-dessous du *clitoris*, & qui ressemblent en quelque façon à ces crêtes que les poules ont sous la gorge. Elles servent à couvrir le trou de l'urine, pour préserver la vessie de l'air froid ; & lorsque la femme pisse, elles se contractent de telle sorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduisent l'urine, sans qu'elle se répande le long de la partie honteuse, & souvent même sans qu'elle en moüille seulement les levres. C'est pour ce sujet qu'on appelle ces petites aîles membraneuses *les nymphes*, à cause qu'elles président aux eaux de la femme, c'est-à-dire, à l'urine. Il y en a qui les ont si grandes & si allongées, qu'elles sont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excéde hors des grandes levres. Je fis il y a quelques années cette opération à une Demoiselle qui m'en requit fortement, tant parce qu'étant obligée, à ce qu'elle me dit, d'aller souvent à cheval, l'allongement de ses nymphes, qu'elle avoit très-grandes, lui causoit par leur froissement une douloureuse cuisson, que parce que cette indécence lui déplaisoit extrêmement aussi-bien qu'à son mari. J'en ai rapporté l'histoire en l'Obs. CLXXIV. du livre de mes Observations. Ces nymphes sont fort rouges aux vierges, & elles se soûtiennent assez aisément ; mais elles sont livides, & beaucoup plus mollasses & pendantes en celles qui usent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Après avoir considéré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inférieure de la grande fente, où on voit paroître (en écartant les grandes levres) une fosse, appellée *la fosse naviculaire*, qui est formée par la jonction de ces levres, qui fait comme une espéce de fourchette, sur quoi s'appuye la verge de l'homme, quand elle est introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

Ensuite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës disposées en rond, qu'on appelle ordinairement *caruncules myrthiformes*, outre lesquelles on en remarque une autre petite en la partie supérieure, justement au-dessous du conduit de l'urine. Elles sont rougeâtres & relevées aux vierges, & se joignent l'une à l'autre en leur parties latérales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant ainsi sujettes, les font ressembler en quelque façon à un bouton de rose à demi épanoüi. Une telle disposition de ces caruncules, est la plus véritable marque de la virginité (car ce seroit inutilement qu'on voudroit la chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere) & c'est de-là que venant à être froissées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre, étant forcées & rompuës dans le premier coït, il se fait quelquefois effusion de sang (ce qui n'arrive pas aussi toûjours) après quoi elles restent séparées, sans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui se perd ensuite, d'autant plus que les femmes usent souvent du coït, & s'applatit & s'efface presque tout-à-fait en celles qui ont eu des enfans, à cause de la grande distension que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles servent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puisse incommoder, comme aussi pour augmenter le plaisir mutuel dans l'action du coït; car ces caruncules étant dans ce temps fort grossies, & remplies de sang & d'esprits, serrent agréablement la verge de l'homme, de laquelle la femme est aussi bien mieux chatoüillée par ce moyen.

J'ai dit qu'il n'arrivoit pas toûjours, que dans le premier coït il se fît un épanchement de sang qui procéde ordinairement de l'effort que souffrent ces caruncules par l'introduction de la verge, d'autant que cela dépend entierement de la disposition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme, comme fait aussi la facilité ou la difficulté de cette premiere introduction; car il y a des gens si sots, qu'ils ne croiroient pas avoir eu le pucelage de leur femme sans cette marque, qu'ils estiment être certaine, fondez peut-être sur ce passage de l'Ecriture au *Deuter. chap.* 22. qui fait mention d'une coûtume que le pere & la mere de la mariée doivent avoir, qui étoit de montrer aux Anciens de la Ville les vêtemens de leur fille, où étoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de sa virginité, pour la justifier contre la fausse accusation que son mari lui pouvoit im-

poſer, prétextant, pour avoir lieu de la répudier, qu'elle n'étoit pas vierge quand il l'avoit épouſée. Cette coûtume s'obſerve encore préſentement parmi quelques Nations, qui le lendemain des nôces montrent à tous les conviez la chemiſe de la mariée, tachée du ſang de ſon pucelage. Mais ceux qui ſont de ce ſentiment méritent bien d'être trompez par les femmes, de la maniere qu'on ſçait aſſez qu'elle peuvent faire. C'eſt à-peu-près tout ce qu'on peut dire touchant cette partie honteuſe, & les autres qui s'y rencontrent. Mais ſi on déſire en avoir une plus particuliere connoiſſance, les plus curieux pourront (ſi bon leur ſemble) conférer la copie que je leur ai donnée ſur l'original vivant, puiſque ce ſont des parties qui ſe peuvent facilement voir ſans diſſection. Montrons maintenant ce que c'eſt que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.



## EXPLICATION DES TROIS FIGURES ſuivantes.

La premiere Figure montre toute la Partie honteuſe, & la Matrice entiere, ſituée entre l'inteſtin *rectum* & la veſſie.

A. *montre l'inteſtin* rectum, *ſur lequel le corps de la Matrice eſt ſitué.*
B. *Le propre corps de la Matrice.*
C. C. *Deux petites éminences, qui ſont à chaque côté du fond de la Matrice, appellées les* cornes. *C'eſt où les vaiſſeaux éjaculatoires vont aboutir, & où les ligamens ronds viennent s'attacher.*
D.D.D.D. *Toute l'étenduë extérieure du* vagina, *ou col de la Matrice.*
E. *La veſſie, ſituée ſur le* vagina, *laquelle paroît ainſi contractée en petit volume, lorſqu'elle eſt vuide.*
F. *Le col de la veſſie, qui eſt fort court aux femmes.*
G. G. *Les deux ureteres qui s'inſerent en la veſſie, près ſon col.*
H. H. *Les deux grandes lévres de la partie honteuſe.*
I. I. *Les deux nymphes.*
K. *Le* clitoris.
L. *Une eſpéce de prépuce qui couvre le* clitoris.
M. *Le conduit de l'urine, au-deſſous duquel on voit une petite caruncule, qui ſert à le boucher après que la femme a uriné.*
N. N. N. N. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui bordent toute l'entrée du* vagina, *que l'on voit entre ces caruncules.*

O. *La*

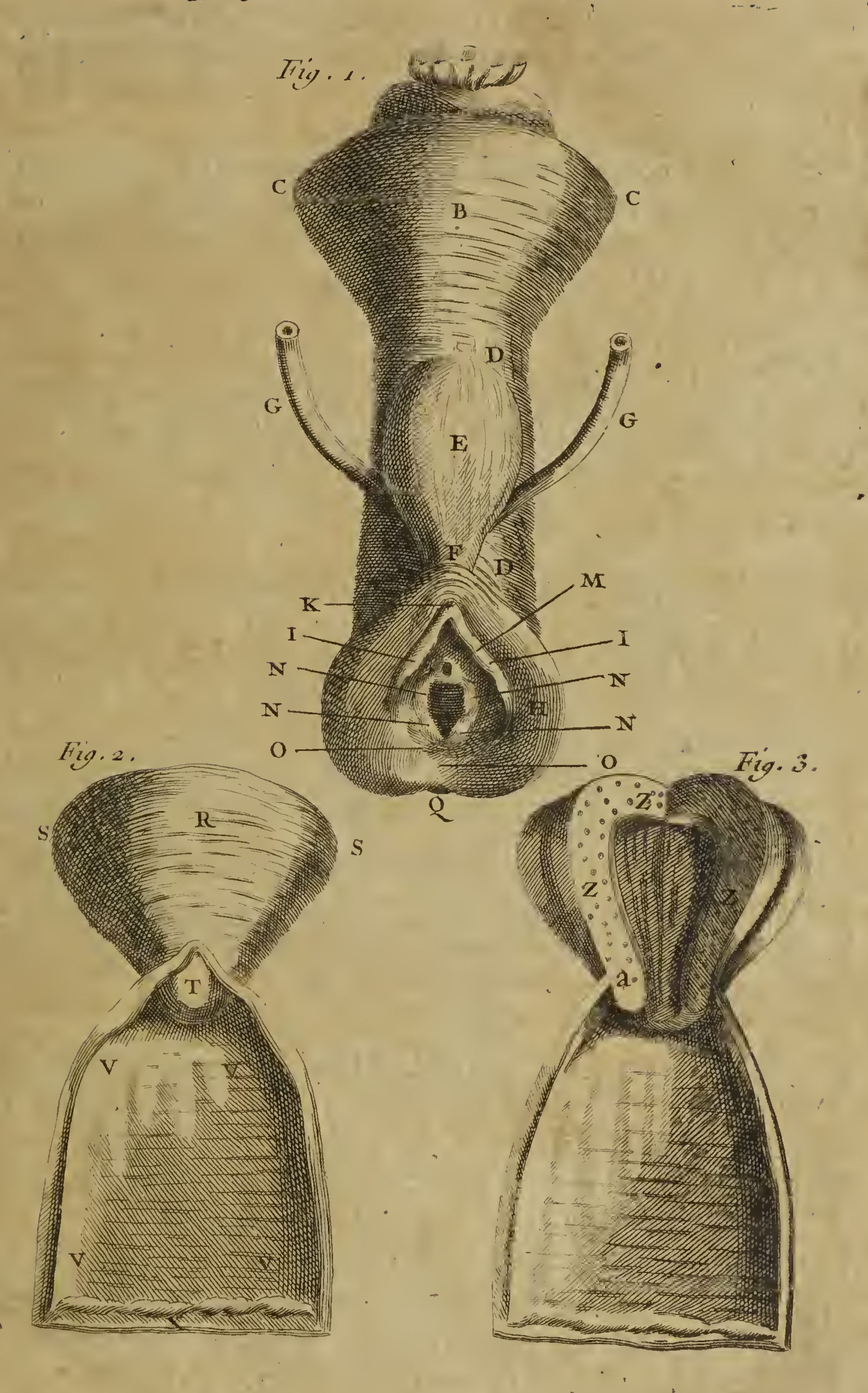


Fig. 1.
C
B
C
D
G
G
E
F
D
K
M
I
I
N
N
N
H
N
O
O
Q
Fig. 2.
R
S
S
T
V
V
V
V
Fig. 3.
Z
Z
Z
a

O. *La fosse naviculaire, qui paraît au bas de la partie honteuse.*

P. *La fourchette formée par la jonction des deux grandes lévres en leur partie inférieure.*

Q. *L*'anus.

LA SECONDE FIGURE représente encore le propre corps de la Matrice en sa partie extérieure, & le *vagina* ouvert en toute sa longueur jusques à l'orifice interne.

R. *Montre le corps de la Matrice.*

S. S. *Les cornes de la Matrice.*

T. *L'orifice interne.*

V. V. V. V. *Le* vagina *ouvert en toute sa longueur, pour voir les rides de sa partie interne, & les quatre caruncules myrthiformes.*

X. *Une chair graisseuse coupée tout proche le* vagina.

LA TROISIÉME FIGURE montre la même chose pour le *vagina*, mais elle représente la Matrice entiérement ouverte.

Y. *Montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une simple petite ligne selon sa longueur, & quelques petits pores à travers desquels transudent & distilent les menstruës dans le tems, comme aussi le sang qui afflue dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la grossesse.*

Z. Z. Z. *La propre substance de la Matrice qui est fort épaisse.*

a. *L'orifice interne.*

LES quatre Figures suivantes représentent des Matrices de plusieurs différens animaux, pour faire voir comme leur structure est bien différente de celle de la femme.

LA PREMIERE est celle d'une chienne.

A. A. *Montrent les deux côtés de la Matrice, qui ressemblent presque à un intestin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extrémité au-dessous des reins.*

B. *Une portion dn* vagina *fendu vers le bas.*

LA SECONDE est celle d'une lapine.

C. C. *Montrent les deux côtés de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extrémité vers les reins. On voit à chacun de ces côtés quelque trace de cellules où se logent les petits.*

D. *Une portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

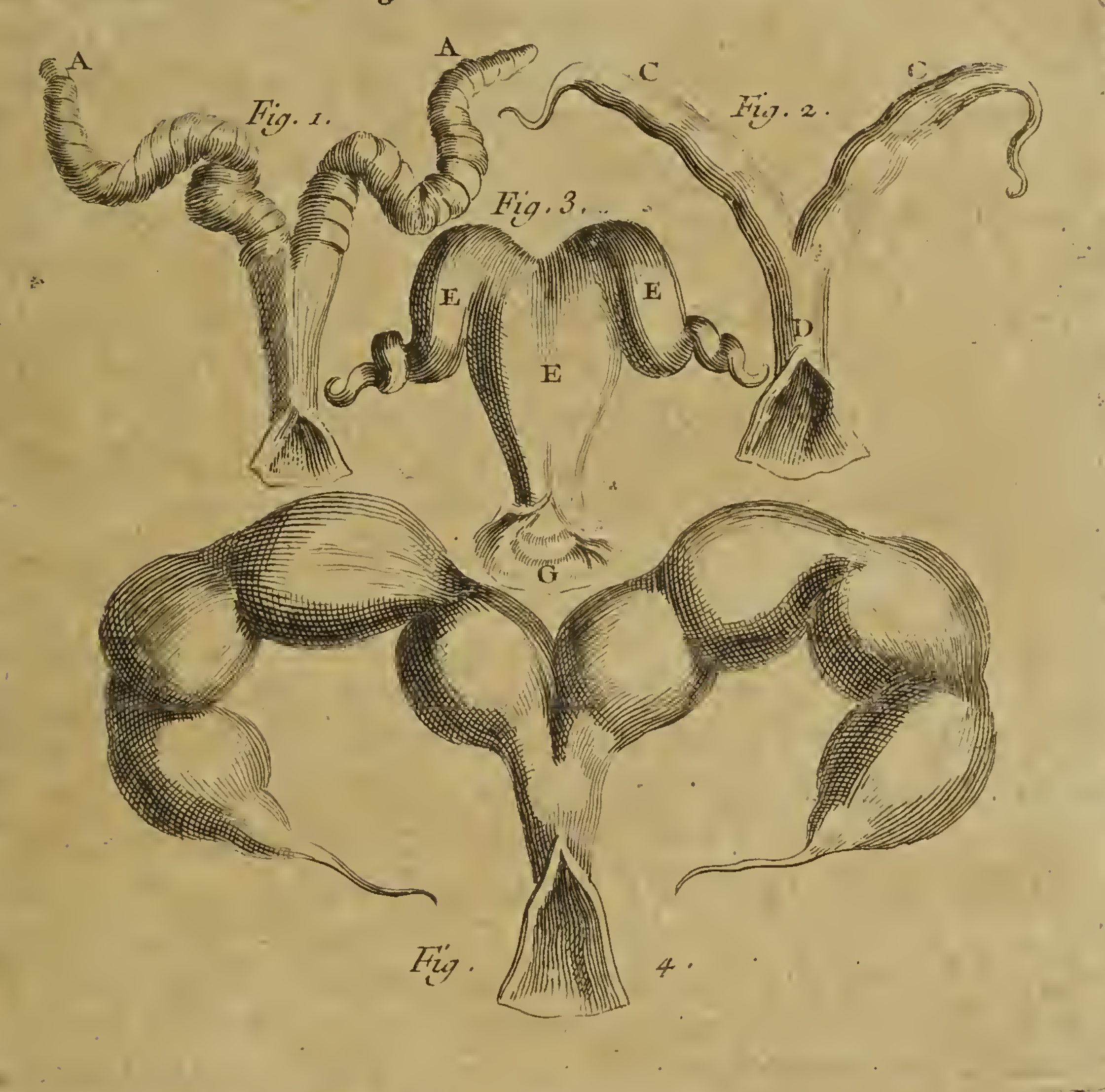
LA TROISIÉME FIGURE est celle d'une brebis.

E. E. *Les deux côtés, qui représentent fort bien la figure des cornes d'un bellier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Une petite portion du* vagina *ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroît.*

La Quatriéme Figure représente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun desquels a sa cellule particuliere, dans laquelle il est logé. J'ai remarqué une chose particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui est qu'elles y ont deux orifices internes bien figurés, qui aboutissent tous deux l'un proche de l'autre dans le *vagina*.




## Chapitre VI.

### *Du* Vagina, *ou col de la Matrice.*

Sous le col de la Matrice nous comprenons tout ce long & large espace membraneux qui est couché au-devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, jusques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït lui sert à loger la

verge de l'homme, comme dans un foureau, qui la conduit juſques à cet orifice interne, afin qu'elle y puiſſe éjaculer la ſemence; c'eſt pourquoi on l'appelle communément du nom de *vagina*, qui veut dire une gaîne.

Ce col eſt d'une ſubſtance membraneuſe, afin qu'il ſe puiſſe étendre ſuffiſamment pour donner paſſage à l'enfant dans l'accouchement. Il eſt compoſé de deux membranes, dont l'interne eſt blanche, nerveuſe & ridée en travers, comme un palais de bœuf; ce qui a été fait, afin qu'il pût ſe dilater ou ſe reſſerrer, & s'allonger ou s'accourcir, ſelon qu'il eſt néceſſaire, pour ſe proportionner toujours juſtement à la groſſeur & à la longueur de la verge de l'homme; & afin que par la colliſion qui s'en fait dans l'action du coït, le plaiſir en fût mutuellement augmenté: mais ſa membrane extérieure eſt rouge, & charnuë du côté de la partie honteuſe, comme un *ſphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en ſoit encore mieux ſerrée. C'eſt par ce moyen que ce col adhere fortement au col de la veſſie, & au *rectum*, avec leſquels, & principalement avec le *rectum*, il ſemble ne compoſer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que ſi l'un d'eux vient à être déchiré ou percé dans l'opération de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la ſuite par quelque ulcere, les excrémens paſſent facilement de l'un à l'autre, ſans que la femme les puiſſe retenir. Sa membrane interne eſt aſſez molle & doüillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui uſent ſouvent du coït; & elle ſe rend ſi dure, qu'à force de ſervir à ce métier, les vieilles l'ont preſque cartilagineuſe.

Il eſt à remarquer qu'il y a en tout ce col pluſieurs petits pores, dont les plus conſidérables ſont du côté de la partie honteuſe, auquel endroit la ſubſtance de ce col eſt plus épaiſſe & plus ſpongieuſe, & principalement vers le col de la veſſie, aux environs du conduit de l'urine, par leſquelles une eſpéce de pituite ſéreuſe ſuinte continuellement, qui ſert à humecter toute la partie intérieure de ce col, afin d'entretenir toujours ſon paſſage libre, & qui eſt exprimée, & s'écoule en ſi grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la ſemence de la femme, quoique ce n'en ſoit pas effectivement. C'eſt l'abondance de cette humidité (qui s'écoule toujours au-dehors dans le tems du coït, ou du moins incontinent après) qui a fait qu'*Ariſtote* a cru que la femme ne fourniſſoit aucune ſemence pour la génération, mais ſeulement le ſang

menstruel, qui étoit vivifié par la propre vertu de la semence de l'homme ; & c'est aussi sans doute cette même humidité qui a fait croire à *Hirophile*, & à plusieurs autres, que les vaisseaux spermatiques de la femme alloient s'insérer au col de la vessie, aussi-bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit sa semence par cet endroit, laquelle étoit ensuite succée par la Matrice avec celle de l'homme : mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion : au 2. *Livre de la Semence.* Neanmoins ce qui est de particulier est, que je crois que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant simples que veneriennes (ausquelles elles sont sujettes aussi-bien que les hommes) procéde certainement, non pas du propre corps de la Matrice, comme on croit ordinairement, mais des parties voisines du col de la vessie, & de cette substance spongieuse du *vagina*, laquelle sert aux femmes en quelque façon, comme les glandes prostates font aux hommes. C'est ce qui fait que les femmes ressentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu, qu'au propre corps de la Matrice, d'où procédent bien les fleurs blanches, & non point ces espéces de gonorrhées ; ce qui se peut facilement prouver par le signe qui fait précisément distinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre, qui est, que la matiere des gonorrhées ne laisse pas de couler dans le tems que la femme a ses menstruës ; ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroissent pas pour lors, à cause qu'elles procédent seulement du suintement des humidités qui s'écoulent des mêmes vaisseaux qui dégorgent les menstruës, & qui résudent de la propre substance de la Matrice ; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies différentes ont leurs siéges en différentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ce col de la Matrice n'a pas ordinairement plus de quatre travers de pouce de longueur (puisqu'au travers de lui on peut presque toujours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice, où il va finir) & un pouce & demi de largeur, ou environ ; mais en celles qui ont une fois accouché, il est beaucoup plus large, comme aussi plus court ; c'est ce qui fait qu'on leur touche bien plus aisément avec le doigt l'orifice interne. Néanmoins il est composé d'une substance si commode aux usages ausquels il est destiné, qu'il se proportionne de soi-même, & s'accommode facilement à toutes les espéces de verges, de quelque petitesse ou grosseur, & de quelque longueur & figure qu'elles puissent être ; en telle sorte qu'il attire & fait ap-

procher le corps de la Matrice au-devant de la petite ; il s'étend pour céder à la longue ; il se dilate pour recevoir la grosse , & se contracte pour embrasser étroitement la petite, servant par ce moyen, s'il faut ainsi dire, de chaussure à tous pieds.

Sa largeur est presque égale depuis un bout jusques à l'autre, à l'exception de son entrée extérieure, qui est un peu plus resserrée à l'endroit des caruncules myrthiformes ; & on ne trouve aucun *hymen* en son milieu, comme ont voulu plusieurs Auteurs, qui disent qu'il s'y rencontre une membrane située en travers, & percée seulement d'un petit trou, pour laisser écouler les mois, & les autres superfluités, laquelle reste ainsi tenduë jusques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à être forcée & déchirée ; à quoi on peut reconnoître que la femme est vierge, ou qu'elle ne l'est pas. Mais c'est un pur abus ; & si ( comme dit fort bien *Dulaurens* ) cette membrane se trouve en quelques femmes, il est très-certain que c'est contre le dessein de la nature, puisqu'elle ne se rencontre pas même aux *fœtus* feminins ( ce que je puis bien assûrer pour en avoir disséqué un grand nombre ) ni à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles soient, lesquelles n'ont aucune marque par laquelle on puisse conjecturer de leur virginité, que la disposition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoître ci-devant, qui étant situées à l'entrée du col de la Matrice, rendent le passage du col plus étroit. Je dis seulement conjecturer, & non pas connoître ; car souvent la trace & la voye du membre viril est aussi difficile à reconnoître en la femme, que celle de ces trois choses dont il est parlé dans l'Ecriture ; au 30. *chap. du livre des Proverbes*, qui sont, *Via aquilæ in cœlo, via colubri super petram, via navis in medio mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre sur une pierre, la voye d'un navire au milieu de la mer. C'est pourquoi il est dit ensuite, *talis est & via mulieris adulteræ*, telle est aussi la voye de la femme adultere. J'ai pourtant vû il y a quelques années deux filles, dont l'une qui étoit âgée de dix-sept ans, n'étoit aucunement perforée en la partie extérieure de la vulve, & l'autre âgée de quatre ans seulement, n'y avoit qu'un petit trou, de la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon. J'en ai rapporté les histoires ci-après, au premier chapitre du premier livre, en parlant de la stérilité des femmes ; mais ces dispositions procédoient d'un défaut de nature qui arrive très-rarement. Voyons à présent quelle est la structure de l'orifice interne.

## CHAPITRE VII.

### *De l'orifice interne de la Matrice.*

L'Orifice interne n'est autre chose que l'aboutissement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau-né, au milieu de quoi on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant, sert à donner entrée à ce qui doit être reçû dans la Matrice, ou à laisser sortir ce qui en doit être expulsé. Il est appellé *orifice interne*, pour le distinguer de l'entrée extérieure du col de la Matrice, qu'on nomme *l'orifice externe*. Les Sage-femmes l'appellent *le couronnement*, parce que dans le temps de l'accouchement il ceint la tête de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il se présente pour sortir naturellement.

Cet orifice est ordinairement fendu en travers en sa partie extérieure ; il est assez petit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ; mais celles qui en ont eu, l'ont plus gros, & d'une figure ronde un peu inégale : il est presque toûjours fermé, car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner passage à la semence de l'homme, qui par ce moyen est dardée jusques au fond de la Matrice, & pour donner issuë aux menstruës, dont elle se purge tous les mois, comme aussi pour l'expulsion des faux germes, & des corps étrangers qui peuvent s'y engendrer. Mais quoiqu'il soit très-exactement fermé après la conception, & durant la grossesse, il s'ouvre néanmoins si extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant passe à travers pour sortir de la Matrice ; auquel temps cet orifice disparoît, & la Matrice semble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large, comme celle d'un sac, depuis son fond jusques à l'entrée de son col. C'est ce qui a fait dire à *Galien au 15. liv. de l'usage des parties*, que nous pouvons bien admirer cette merveilleuse opération de la nature, mais non pas concevoir comment elle se fait.

Quand la femme n'est pas grosse, il est un peu plus longuet, & d'une substance un peu dure & resserrée ; mais dans le temps de la grossesse il s'amollit & grossit peu à peu jusques au sixiéme mois, ou environ. Après cela il s'accourcit ordinairement ; & son épaisseur commence à diminuer à proportion de la distension de la Matrice ; de sorte que dans le dernier mois de la grossesse cet orifice

paroît presque tout applani, & comme confus avec le globe de la Matrice, & non pas allongé, ainsi qu'il étoit quand la femme n'étoit pas grosse, & dans les premiers mois de la conception.

Vers le dernier mois de la grossesse il est enduit d'une humeur glaireuse & visqueuse, semblable à de la morve laquelle provient des humidités, qui transudant au travers des membranes de l'enfant, acquierent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le séjour qu'elles y font, & suintent ensuite & découlent de cet orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entr'ouvrir & à s'amolir par ces glaires; ce qui est un signe assuré que l'enfantement arrivera bien-tôt.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les différentes nécessités, est entiérement naturelle, & nullement volontaire, ce qui a été fait fort-à-propos; car si le mouvement de cet orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en usant du coït; & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conçûë, afin de s'exempter des incommodités de la grossesse, & d'être toûjours en état de satisfaire avec volupté au désir insatiable de cette partie, dont il est parlé dans l'Ecriture au 30 chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia..... infernus, & os vulvæ & terra.*

---

## CHAPITRE VIII.

### *Du Propre corps, & du fond de la Matrice.*

APrès avoir ci-devant fait connoître toutes les parties qui dépendent de la Matrice, il ne nous reste plus rien à considérer particuliérement, que ce que nous appellons son *propre corps*, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice. Il est couché sous le fond de la vessie, & appuyé sur le *rectum*, sans être attaché ni à l'un ni à l'autre, mais il est libre par devant & par derriere, afin de pouvoir s'étendre & se resserrer quand il est nécessaire. Il est néanmoins tenu sujet en quelque façon par le moyen des ligamens de la Matrice, qui viennent s'y attacher de chaque côté.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déja dit ci-devant

devant à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applati par devant & par derriere, afin qu'il soit plus stable dans sa situation. Toute la partie extérieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux côtés, où l'on remarque deux petites éminences, qu'on appelle *les cornes de la Matrice*, où les vaisseaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque côté, auquel lieu les ligamens ronds vont aussi s'attacher. Il est d'une substance membraneuse, épaisse d'un bon travers de doigt, ce qui fait que sa capacité intérieure est assez petite, afin qu'elle puisse embrasser étroitement, & toucher de toutes parts la semence après la conception. Ce corps de la Matrice est composé de deux membranes, l'une extérieure, appellée *la membrane commune*, qui vient du *péritoine*. Elle est très-mince, & paroît lisse & polie par dehors; mais elle est inégale du côté qu'elle adhere à l'autre membrane de la Matrice, nommée *la propre*. Celle-ci est très-épaisse, & d'une substance spongieuse, entretissuë de toutes sortes de fibres, laquelle, selon *Aëtius*, se peut encore séparer en deux, à cause de son épaisseur songueuse. C'est elle qui compose proprement ce que nous appellons *le corps de la Matrice*.

La plûpart des autres animaux (comme on peut voir dans les différentes figures que j'en ai fait représenter ci-devant en la page 35.) ont leur Matrice partagée en deux parties, l'une droite & l'autre gauche, dans chacune desquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une même ventrée, chacun desquels y a aussi ses eaux & ses vaisseaux séparément, & y est enveloppé de ses membranes particulieres: mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois plusieurs enfans ensemble, n'est pas ainsi disposée; car il ne s'y rencontre jamais qu'une seule & même cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne très-légere, semblable à celle qu'on remarque au-dessous du *scrotum* de l'homme; ce qui fait qu'*Hipocrate* divise ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela que les mâles soient plûtôt engendrés en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche; c'est ce qu'il nous veut faire croire par l'aphorisme 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, feminæ sinistrâ magis gestantur*. Mais à vrai dire, la cause de la différence du sexe ne procéde pas de la Matrice, mais bien de la semence, qui tant en l'homme qu'en la femme, est ou masculine, ou féminine, comme a remarqué le même *Hipocrate* au Livre intitulé *de Ge-*

*nitura*. Voici ses paroles : *Et est tum in viro fœmineum itemque masculum semen, tum itidem in muliere*. Il répete encore la même chose au Livre *de la Diette ;* c'est ce que fait aussi *Galien au Livre de la Semence*. Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la Matrice, qui ne peut pas changer l'essence des semences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une seule cavité, dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles, sont toûjours naturellement situés. On n'y voit pas aussi ces petites éminences qu'il appelle *cotiledons*, lesquelles ne se trouvent ordinairement que dans la Matrice des bêtes à cornes ; car celle de la femme est assez unie intérieurement, ou au moins fort peu inégale, dans la cavité de laquelle on ne remarque autre chose que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores qui paroissent être les extrémités des orifices des vaisseaux qui viennent y aboutir pour l'écoulement des menstruës, quand la femme n'est pas grosse, & contre lesquels l'arriere-faix est attaché pendant la grossesse, afin qu'il en puisse recevoir le sang de la mere, lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour servir ensuite à la nourriture & à l'accroissement de l'enfant durant tout le temps qu'il séjourne dans la Matrice.

Or ayant jusques ici suffisamment fait remarquer tout ce qu'on peut considérer aux parties de la femme qui servent à la génération, pour en avoir une parfaite connoissance, laquelle nous doit servir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultés qui se rencontrent dans la connoissance & dans la curation des maladies des femmes grosses & accouchées, il seroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles sont ces maladies, & de montrer les moyens de se bien comporter dans leur curation ; mais avant que de le faire, ajoûtons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes matériels de la génération, qui sont la semence, & le sang menstruel.

---

## CHAPITRE IX.

### *De la Semence.*

LA semence & le sang menstruel sont reconnus de tout le monde pour les deux principes de la génération de l'homme ; mais bien différemment, car *Aristote* soûtient, qu'il n'y a que l'homme qui fournisse de la semence pour la génération ; & outre cela,

qu'elle ne sert que de principe agissant, assûrant que la femme n'y contribuë autre chose que le sang menstruel, qui en est (à ce qu'il croit) le seul principe matériel. Mais cette opinion n'est pas suivie des plus éclairés, qui sçavent bien que la femme a effectivement de la semence aussi-bien que l'homme, & que sans elle la génération ne se pourroit jamais faire. *Galien au 2. livre de la semence*, réfute assez amplement cette opinion d'*Aristote*, & prouve très-bien que la femme doit avoir de la semence, puisqu'elle a des vaisseaux spermatiques, & des testicules, qui sans doute sont destinés aux mêmes usages que ceux des hommes ; à quoi il ajoûte encore plusieurs autres raisons très-convaincantes.

La semence n'est autre chose qu'une matiere humide, qui procéde d'une portion du plus pur sang artériel de tout le corps, converti dans la substance des testicules par leur chaleur, en une humeur blanche & visqueuse, écumeuse, & pleine de quantité d'esprits, pour servir à la génération : ou bien, pour mieux parler à la façon des modernes, nous dirons que la semence est une assemblage confus de quantité de petits atomes, qui ont une idée naturelle de toutes les parties du corps dont ils ont été extraits, lesquels sont séparés du reste de la masse du sang artériel en passant dans la substance des testicules, pour servir ensuite à la génération, qui n'est proprement qu'un parfait arrangement de tous ces petits différens atomes au lieu où ils doivent être.

Il suffira d'expliquer cette premiere définition pour rendre la seconde encore plus intelligible, & pour donner une suffisante connoissance de la semence. Je dis donc que la cause matérielle de la semence est un extrait du plus pur sang artériel ; car le mouvement circulaire que le sang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait assez connoître qu'il n'y a que les arteres qui soient capables de conduire ce sang aux testicules ; & il paroît bien qu'il est une portion du plus pur de tout le corps, par l'usage auquel il est destiné, qui est la génération, laquelle ne pourroit pas se faire naturellement, s'il ne portoit avec lui la vertu, & (s'il faut ainsi dire) une espéce de quintessence de toutes les parties du corps, dans lesquelles il a circulé plusieurs fois avant que d'être séparé pour être envoyé aux testicules.

Cette explication que je fais ainsi peut servir à nous faire concevoir facilement la pensée d'*Hipocrate*, qui dit, *lib. de aër. aq. & loc. Semen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à sanis quidem sanum, à morbidis morbosum, fitque ut ex calvis calvi gignantur,*

*&c.* La semence procéde de tous les membres du corps ; c'est d'où vient que les sains engendrent des sains ; les malades, des malades ; & les chauves, des chauves. Ce que nous devons entendre de ce sang plein d'esprits, qui en est la matiere future, & non pas de la semence déja faite, qui ne procéde que des testicules, dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la conversion du sang en semence, lui sert de cause efficiente. Sa cause formelle dépend de quantité d'esprits prolifiques dont elle est animée, & son usage est de servir (comme nous avons dit) à la parfaite génération de l'animal.

Il n'est pas bien difficile, ce me semble, après l'explication que je viens de faire de ce passage d'*Hipocrate*, de trouver la raison pour laquelle les boiteux engendrent assez souvent des enfans boiteux, ainsi qu'avoit fait entre autres un certain Maître d'Ecole, nommé Monsieur *Dufays*, chez qui j'étois en pension en la Ville d'*Orleans* dans le temps de ma jeunesse, lequel étoit très-connu du toutes les personnes de la Ville, à cause que trois grands fils qu'il avoit seulement, étoient tous trois boiteux de naissance aussi-bien que lui, & qu'une seule fille qu'il avoit aussi, qui étoit très-bien faite pour lors, ressembloit à sa femme qui n'étoit point boiteuse non plus que cette fille, parce que la semence de sa mere avoit apparemment dominé celle de son pere, dans le temps qu'elle en avoit été engendrée : Mais la difficulté consiste à sçavoir comment un homme & une femme qui seroient tous deux boiteux d'une même jambe, comme par exemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien formés de cette partie, ainsi qu'il s'est souvent vû ; auquel cas il sembleroit que la matiere de la semence, qui est ce sang artériel, ne contiendroit pas en soi, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps ; puisqu'étant ainsi, les boiteux devroient toûjours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Néanmoins je répondrai à cela avec distinction ; car si l'homme & la femme étoient tous deux boiteux naturellement, & dès leur premiere formation dans la Matrice, je crois qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monsieur *Dufays*, dont je viens de parler : mais s'ils ne l'étoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans qui ne participeroient aucunement à leur défaut, à cause que tout leur sang ne laisse pas de renfermer en puissance dans la moindre de ses gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'efface pas toû-

jours aussi-tôt par le défaut accidentel de quelques-unes, ni même par leur total retranchement, quand elle y a été une fois bien imprimée, laquelle se peut aussi perpétuer durant tout le cours de la vie, en se communiquant au nouveau sang qui s'engendre tous les jours, de la même maniere que fait la lumiere d'un flambeau, qui se peut communiquer à une infinité d'autres sans se diminuer. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiere, de crainte que nous ne fassions, comme on dit ordinairement, de la glose d'*Orleans*, qui seroit plus obscure que notre texte.

*Aristote au l. 3. chap. 22. de l'hist. des anim.* dit, que l'homme, à proportion de son corps, jette plus de semence que les autres animaux, & que celle de ceux qui ont du poil est plus visqueuse que celle des autres (aussi la femme qui a moins de poil que l'homme, a-t-elle sa semence plus aqueuse.) Il dit outre cela, que sa couleur naturelle est blanche en tous, par raison de quoi il réfute la ridicule opinion d'*Herodote*, qui croyoit que la semence des *Ethiopiens* étoit noire.

Plusieurs qui suivent le sentiment du même *Aristote au 19. ch. du 1. l. de la génér. des anim.* veulent que la semence ne soit qu'un excrement, procédant du reste du sang qui a été apporté aux testicules pour leur nourriture ; & disent pour adoucir cette pensée, qui semble être contre le bon sens, que c'est une espéce d'excrement utile : Mais c'est une absurdité de croire que cette noble humeur, qui est absolument nécessaire pour la propagation de l'espéce, (qui doit prévaloir la conservation de l'individu) doit être plûtôt qualifiée du nom d'*excrement* que le sang, qu'on pourroit dire par la même raison être un excrement procédant aussi du réste de la nourriture du cœur. C'est pourquoi *Pythagore*, au rapport de *Diogene Laërce*, répondit fort bien à celui qui lui demandoit en quel temps on devoit user du coït avec la femme : *Cùm tu voles, inquit, te ipse fieri deterior.* C'est, dit-il, dans le temps que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'es pas, faisant bien voir par cette belle réponse, que c'étoit une partie de la plus noble substance du corps qui s'écouloit en cette action. Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces sortes de controverses, & ne disputons pas des mots, pourvû que la chose soit bien comprise. Pour ce sujet demeurons seulement d'accord, que la semence ne doit être qualifiée du nom d'*excrement*, que lorsqu'elle est déchûë de sa disposition naturelle, & que la même chose peut être dite du sang & de toutes les autres humeurs du corps. Passons maintenant à

l'explication du second principe de la génération, qui est le sang menstruel.

---

## CHAPITRE X.

### *Du sang menstruel.*

LE sang menstruel est ainsi appellé, à cause qu'il s'évacuë périodiquement tous les mois, si la femme n'est pas grosse, ou nourrice, & qu'elle soit d'âge convenable & en bonne santé. Les menstruës sont encore appellées les purgations de la femme, parce que toute l'habitude de son corps est purgée par leur moyen de la superfluité du sang. Elles se nomment aussi *les fleurs des femmes*, à cause qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne sont précédés de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas grosse d'enfant devant que d'avoir eu ses fleurs. Ne nous arrêtons pas davantage à leur nom, qui est assez connu de tout le monde; mais tâchons seulement de faire connoître la chose. *Aristote au liv. 7. de l'hist. des anim.* dit que la femme entre tous les animaux a cette sorte de purgation en plus grande abondance; & *Pline au liv. 7. ch. 15. de son histoire nat.* assûre que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menstruës; mais il en faut excepter certaines Guenons. L'évacuation périodique du sang menstruel est une chose si commune & si ordinaire aux femmes, qu'il n'y a personne qui l'ignore; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce sang, & touchant les voyes par lesquelles il se purge, & les causes de son évacuation périodique: C'est ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce sang, plusieurs Auteurs qui ont suivi le sentiment de *Pline*, disent après lui, qu'il n'y a rien de plus monstrueux que ce sang, puisque par sa vapeur, ou par son seul attouchement, *les vins nouveaux s'aigrissent, les semences deviennent stériles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout desséchés, les jeunes plantes en sont brûlées, la glace des miroirs se ternit à leur seul aspect, le tranchant du fer en est émoussé, la beauté de l'yvoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enroüillent aussi-tôt, l'air en est infecté, & les chiens qui en goûtent enragent, &c.* Si tout cela étoit vrai, les hommes fuiroient assûrément plus qu'ils ne font la compagnie des femmes; & à considérer ce récit, je

me figure voir les excrétions de la Matrice d'une impudique vérolée au dernier dégré. Mais on peut facilement réfuter cette opinion de *Pline* par une simple distinction, qui est que le sang menstruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ces mauvaises qualités, quand il est déchû de son état naturel, mais non pas autrement : car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celui qui est au reste du corps de la femme, hors duquel il n'est rejetté que parce qu'il est simplement superflu ; & si on remarque quelque altération en sa substance & en sa couleur ; cela ne procéde que du mélange de quelques excrétions de la Matrice, lesquelles il entraîne avec soi, & de quelque séjour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cause de la situation du corps de la femme qui l'empêche quelquefois de s'écouler aussitôt qu'il est sorti de ses vaisseaux. C'est pourquoi suivons plûtôt en cela le sentiment d'*Hipocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a très-bien déclaré les conditions que doit avoir naturellement le sang menstruel aux femmes saines : *Procedit autem sanguis velut à victimâ, citò congelatur, si sana fuerit mulier.* Ce sang, dit-il, est semblable à celui d'une victime, & se caille promptement, si la femme est saine. Or on sçait que c'est la marque d'un bon sang de se cailler promptement, & que celui des victimes étoit très-beau, parce qu'on ne choisissoit que les animaux les plus sains pour servir aux sacrifices que les anciens faisoient.

Les voyes par lesquelles ce sang se purge sont encore contestées : car les uns veulent, comme *Columbus* & *Primerose*, que ce soit toûjours par les vaisseaux qui se terminent au col de la Matrice ; ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant plusieurs personnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Sainte*, qui avoit ses menstruës dans le tems qu'elle fut penduë, pour avoir défait son enfant, ayant trouvé les vaisseaux qui se terminent en cet endroit tous remplis de sang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutissent au fond de la Matrice. Et les autres soûtiennent au contraire avec bien plus de raison, que ce sang vient ordinairement, quand la femme n'est pas grosse, des vaisseaux qui se distribuënt au fond de la Matrice ; & seulement de ceux qui sont au col, quand la femme est grosse, s'il arrive qu'elle ait ses menstruës. C'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois, & fait observer devant plusieurs de mes Confreres, le 22. Janvier 1672. ayant l'honneur pour lors d'être Prevôt de la célébre Compagnie des Maîtres Chirurgiens Jurez de cette Ville de Paris. Ce fut en la dissection d'une femme

qui avoit aussi été penduë pour un pareil crime, dans le temps qu'elle avoit actuellement ses menstruës, sur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faisoit son chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifestement en cette femme le contraire de ce que disent *Primerose au 1. livre des maladies des femmes*, & *Columbus au 6. liv. de son Anat.* car toute la cavité du fond de sa Matrice étoit enduite de petits grumeaux de sang caillé, & ses vaisseaux étoient beaucoup plus gros que ceux du col, & même tout pleins de sang caillé vers les orifices qui se dégorgent dans le fond de la Matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menstruës ne s'écoulent aussi quelquefois par ce col en même-temps que par le fond de la Matrice, quand la femme n'est pas grosse ; mais je soûtiens seulement que l'opinion de *Columbus*, fondée sur une simple expérience, n'est pas véritable ordinairement. Car, comme dit *Aristote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt :* les choses qui sont naturelles se font le plus souvent. Or est-il qu'il est naturel pour cette raison, que les menstruës procédent du fond de la Matrice.

La dispute n'est pas moindre touchant la cause de l'évacuation périodique des menstruës, que touchant la nature de ce sang & les voyes par lesquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Aristote* l'attribuent à la Lune, qui a grande domination sur tous les corps humides, comme est celui de la femme, que l'on dit en raillant être Lunatique à cause de cela. C'est ce qui a fait donner crédit à ce vers.

*Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.*

D'autres qui sont du sentiment de *Galien*, *au 2. liv. de la Semence*, *au 14. de l'usage des parties*, rapportent cela au tempéramment froid, & à la vie sédentaire de la femme, laquelle ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qu'elle engendre, il arrive qu'étant en trop grande abondance, la nature s'en décharge de temps en temps sur les parties génitales de la femme, qui sont les parties les plus foibles de son corps : Et d'autres (avec assez de raison, ce me semble) veulent que la principale cause de cette évacuation soit une certaine fermentation qui se fait dans toute la masse du sang, laquelle jointe à son abondance, le fait sortir par les voyes les plus disposées à le laisser écouler, comme sont celles de la Matrice, ainsi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de sa fermentation, vient à se faire passage & à sortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

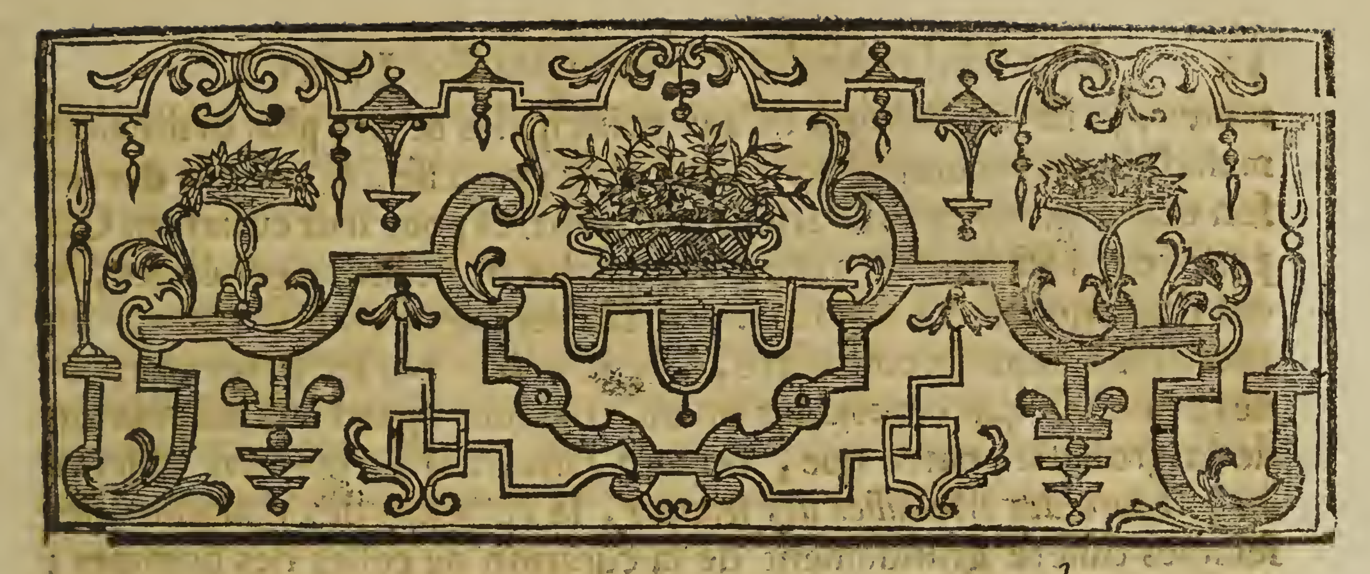
Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menstruel devant

l'âge

l'âge de treize ans, non plus qu'après celui de quarante-cinq ans ; toutefois quelques-unes l'ont devant & après ces deux âges, mais cela est rare. *Schenckius au 4. Liv. de ses Observ.* rapporte plusieurs exemples de l'une & de l'autre sorte, & entr'autres d'une femme qui avoit ses menstruës à l'âge de 103 ans, mais ces sortes d'évacuations ne doivent point être qualifiées du nom de menstruës aux femmes qui ont passé l'âge de 55 ans ; car pour l'ordinaire, ce sont plûtôt des pertes de sang qui leur viennent par maladie sans aucune regle, & qui sont pour lors presque toûjours symptomatiques, aussi-bien que sont celles qui continuent durant plusieurs mois, & même durant plusieurs années sans aucune interruption, comme étoit le flux de sang de cette femme, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, laquelle après douze années de cette fâcheuse maladie, fut guérie miraculeusement par Jesus-Christ. Cette évacuation, pour être naturelle, doit durer au moins trois ou quatre jours, ou tout au plus cinq ou six, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence jusques à la moitié de ce tems, & diminuer à proportion jusques à ce qu'elle cesse entierement. Les femmes qui l'ont moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres. La quantité de cette évacuation, si nous en croyons *Hipocrate au Livre des Maladies des femmes*, doit être en tout de deux *hémines*, ou environ, quand la femme se porte bien : l'*hémine* étoit une mesure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces : mais la quantité, ni le tems auquel les menstruës arrivent, ne peuvent pas être justement déterminés ; car cela dépend entierement de l'âge, du tempérament, de l'habitude du corps, de la région, de la saison, du régime de vivre, de l'exercice & de plusieurs autres choses qui contribuent beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle est souvent retardée, ou avancée, selon ses différentes dispositions. Pour ce qui est de l'intervalle du tems d'une évacuation jusques à l'autre, il est, comme chacun sçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menstruës sont principalement destinées de la nature pour servir de matiere à la génération de l'enfant, & à sa nourriture, durant qu'il est au ventre de la mere, & par accident à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la superfluité du sang en d'autres tems ; car les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé durant leur jeunesse, que lorsqu'elles sont bien réglées en cette évacuation naturelle ; & j'ai même remarqué que quand elles

ſont parvenuës à l'âge de quarante-cinq ans, ou environ, qui eſt le tems le plus ordinaire auquel elles commencent à être privées pour toûjours de leurs menſtruës, elles ſont preſque toutes fort valétudinaires durant pluſieurs années, juſques à ce que la nature, qui auparavant avoit coûtume d'être ſoulagée par cette évacuation menſtruelle, ſoit enfin tout-à-fait habituée à ce changement de diſpoſition, qui eſt cauſe qu'on voit beaucoup plus de femmes mourir depuis quarante-cinq ans juſques à cinquante-cinq ans, ou environ, & donner en ce tems plus de pratique & d'occupation aux Médecins, qu'en aucun autre âge de leur vie : néanmoins celles qui paſſent ce terme, après avoir réſiſté par leur forte complexion à toutes les incommodités qui ont coûtume de leur arriver enſuite de l'entiere privation de cette purgation menſtruelle, parviennent ordinairement juſques à l'extrême vieilleſſe. Mais ſans nous arrêter davantage ſur une choſe qui eſt ſi commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philoſophes, finiſſons notre Deſcription des Parties de la Femme, qui ſervent à la génération, pour examiner les Maladies des femmes groſſes & accouchées, & pour enſeigner les moyens d'y remédier.





# TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

## LIVRE PREMIER.

### *DES MALADIES ET DES DIFFERENTES DISPOSITIONS des Femmes grosses, depuis le moment de la conception, jusqu'au terme de l'Accouchement.*



IL peut arriver aux femmes beaucoup d'indispositions depuis le moment de la conception jusqu'au terme de l'accouchement, à cause que pour lors elles sont sujettes, non-seulement à celles qui sont causées par la grossesse, mais aussi à celles qui leur viennent en d'autres tems. C'est de-là que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes est très-malheureuse, puisqu'elles ne sont pas seulement sujettes à toutes les indispositions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes sont exempts. Mon dessein n'étant pas de m'étendre assez amplement pour les examiner

toutes, je ne m'arrêterai qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent souvent la grossesse, & qui ont durant son cours quelques indications particulieres pour leur curation. Car pour ce qui est de celles qui n'ont que les indications générales, & qui peuvent arriver à la femme indifféremment en tout tems, on peut facilement les connoître, & y remédier par les voyes communes, pourvû que cependant on ait toûjours égard à la disposition de la grossesse; parce que, comme *Hipocrate* a très-bien observé *au 1. Livre des Maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes; c'est ce qui fait que les Médecins qui traitent les unes comme les autres, sans s'informer exactement de leur cause, font une grande faute, dont il dit avoir vû plusieurs exemples; c'est pourquoi nous devons à plus forte raison user d'une bien plus grande précaution en traitant les maladies des femmes grosses.

Il seroit assez à propos, pour bien considérer suivant notre intention toutes les circonstances de la grossesse, de commencer par l'explication de la conception dont elle doit être précedée; mais comme elle ne se peut faire que par la femme féconde, je veux avant que d'en parler, afin de connoître la chose dès son origine, faire quelques observations des plus considérables sur la fécondité & sur la stérilité des femmes; car la stérilité procéde très-souvent de leur part, plûtôt que du côté des hommes, parce qu'il se remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas besoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur semence, & une seule fois pour la génération; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir & les conserver toutes deux, tel qu'est la Matrice bien disposée; de plus, une matiere destinée à la nourriture de l'enfant durant tout le tems qu'il y séjourne, comme est le sang menstruel: c'est ce qui fait que pour un homme impuissant, il se rencontre ordinairement plus de trente femmes stériles. Voyons donc avant toutes choses quelles sont les marques de la fécondité & de la stérilité des femmes.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des signes de la fécondité & de la sterilité des Femmes.*

PAR la fécondité de la femme, j'entends une disposition naturelle de son corps, & principalement de la Matrice, au moyen

de laquelle, avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer son semblable ; & par la stérilité qui en est le contraire, j'en conçois l'impuissance, qui provient des défauts & des vices qui se rencontrent en tout son corps, ou en quelques-unes de ses parties. Faisons quelque recherche des signes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroissent à la vûe, & au toucher, par lesquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus souvent ne sont pas trop certains : car ceux qui se tirent des différens tempéramens nous peuvent facilement tromper, d'autant qu'il se rencontre quelquefois des femmes très-mal habituées & cacochymes, qui ne laissent pas d'engendrer ; & d'autres qui bien qu'elles ayent une santé très-parfaite, sont néanmoins stériles, & tiennent en cela quelque chose de la nature des mules, qui le sont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a vû quelquefois des mules qui ont engendré, comme *Aristote* nous le témoigne au 22. *chap. du 6. Livre de l'Hist. des Animaux*, où il fait mention d'une, qui fit même deux petits en une seule fois, & au 24. chap. du même Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie aussi la même chose au 44. *chap. du 8. Livre de l'Hist. nat.* mais cela est très-rare en ce pays-ci.

Nous dirons donc premiérement que la Matrice est absolument nécessaire pour la fécondité, & qu'elle est la principale partie qu'on doit examiner pour en bien juger : mais comme nous voyons que toute sorte de terre n'est pas propre à rapporter, & qu'il y en a de très-ingrates qui ne produisent rien, aussi n'est-ce pas assez que la femme ait une Matrice pour être capable de concevoir, car il s'en rencontre beaucoup qui sont stériles. Nous avons ci-devant montré fort exactement quelle doit être sa composition & sa structure naturelle, pour pouvoir servir à une si admirable fin qu'est la génération ; c'est pourquoi nous n'ajoûterons rien à ce que nous en avons dit au Traité des Parties de la femme, qui servent à la génération, auquel on aura recours pour en avoir connoissance.

On doit donc sçavoir en général, que les signes de la fécondité de la femme sont, qu'elle ait sa Matrice bien disposée, qu'elle soit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoiqu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plûtôt ou plus tard, selon leur différente nature & disposition ; qu'elle soit de bon tempérament, &

médiocrement sanguin ; qu'elle ait pendant ce tems ses purgations d'un sang bon & loüable en couleur, quantité, qualité & consistance, & réglement de mois en mois, à une seule fois sans interruption, depuis qu'elles commencent à couler, jusques à ce que l'évacuation soit parfaite. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, ainsi qu'*Aristote* a très-bien remarqué *au 2. chap. du 7. Liv. de l'Hist. des Anim.* que des femmes conçoivent sans avoir jamais eu leurs menstruës, comme sont celles qui bien qu'elles n'ayent pas une si grande abondance de sang que la nature en fasse une évacuation sensible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reste ordinairement après l'évacuation des menstruës à celles qui les ont. *Schenckius au 4. Livre de ses Observ.* rapporte beaucoup d'exemples de la sorte, & j'en ai aussi vû quelques-unes de cette nature. J'en ai rapporté un exemple en l'Observ. CCCXIII. du Livre de mes Observations.

Nous disons que ces purgations doivent être d'un sang bon & loüable, parce qu'aux femmes qui ne sont pas grosses, & qui sont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'est qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celui qui est seulement superflu, lequel n'a en soi aucune malignité, comme plusieurs s'imaginent faussement ; car aux femmes bien saines, il ne doit presque pas différer en couleur, en consistance, & en qualité, de celui qui reste dans les vaisseaux, sinon par le peu d'altération que lui cause la chaleur des lieux d'où il sort, & par le mélange de quelques humidités dont la Matrice est toujours abreuvée. Cette évacuation se doit faire, pour le mieux, tous les mois une seule fois, quoique quelques femmes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout de trois semaines, selon qu'elles sont plus ou moins sanguines, où bilieuses, & qu'elles ont le sang échauffé : elle se doit faire pendant deux ou trois jours consécutifs au moins, ou pendant cinq ou six au plus, & peu-à-peu sans interruption, & encore plus ou moins, selon la différence des tempéramens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient sur l'âge avancé, elle devient stérile, d'autant que ce sang doit servir de nourriture à l'enfant, quand il est au ventre de la mere ; & pareillement si elle en a plus, parce que la femme en reste trop débile, & sa Matrice en est refroidie. Il y a néanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu-à-peu sans interruption, & non tout-à-coup ; car les grandes & subites évacuations font grande dissipation des esprits, qui sont nécessaires en quantité pour la génération, & l'interruption de cette

évacuation nous signifie quelque empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvaise disposition de la Matrice.

Si tous ces signes se rencontrent, nous pourrons vrai-semblablement dire que la femme est féconde. Je dis vrai-semblablement, car il y a beaucoup de femmes ausquelles ils se trouvent qui n'engendrent pas, quoiqu'elles fassent leur possible, & qu'elles usent du coït avec des hommes très-féconds, & observent pour cela toutes les conditions requises & nécessaires, comme nous dirons ci-après. On en voit aussi quelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laissent pas pourtant d'être fécondes. Mais si toutes les choses susdites se remarquent en une femme sans qu'elle puisse concevoir, & qu'on désire être éclairci plus à fond, & reconnoître plus certainement si elle en est capable, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de le sçavoir, auquel je n'ajoûte pas grande foi, parce que les raisons en sont fort obscures. C'est dans l'aphorisme 59. du 5. Livre, où il dit : *Si mulier non concipiat, & scire placet an sit conceptura, vestibus undique obvolutam subter suffito, ac si odor corpus pervadere videatur ad nares & os usque, non suâ culpâ sterilem esse scito.* Si la femme ne conçoit pas, & que vous désiriez sçavoir si elle doit concevoir ou non, il la faut envelopper de tous côtés des linges ou couvertures, & mettre sous elle un parfum ; & si vous voyez que son odeur pénétrant le corps se communique jusques au nez & à la bouche, soyez certain (dit-il) qu'elle n'est pas stérile d'elle-même. *Aristote au ch. 5. du l. 2. de la génér. des anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la sorte, un moyen de reconnoître la fécondité & la stérilité de la semence. Il dit que celle qui est féconde est épaisse, à cause qu'elle est bien cuite, & que la versant dans l'eau, elle descend au fond, mais que celle qui est stérile est aqueuse, & se disperse aussi-tôt, & nâge au-dessus. Mais cette expérience ne se pouvant pas faire en la semence de la femme, comme en celle de l'homme, nous ne nous y arrêterons point.

La fécondité étoit anciennement si estimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la stérilité étoit une marque de réprobation, pour raison de quoi la servante féconde méprisoit sa maîtresse stérile, ainsi que nous lisons au ch. 16. de la *Genese*, où il est fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayant point d'enfans, & voyant qu'elle étoit hors d'âge d'en pouvoir espérer, & que son mari en étoit tout déplaisant ; elle lui dit de prendre sa servante Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec lui, afin que par son moyen elle pût lui donner lignée, ce que le bon pere

*Abraham* fit aussi-tôt, & eut d'elle ensuite un fils, qui fut nommé *Ismaël :* Mais dès que cette servante eût conçû, elle n'eut plus que du mépris pour sa maîtresse *Sara*, qui étoit stérile pour lors. Les femmes de notre temps ne font pas néanmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit très-peu qui veüillent souffrir que leur mari caresse la servante, bien loin de l'y exciter charitablement à cet exemple, dont la coûtume est abolie parmi nous. C'est ce qu'*Ovenne* a très-bien exprimé par ces deux Vers.

*Quæ velit ancillam concedere nupta marito,*
*Res est hoc nostro tempore rara, Sara.*

J'admire aussi a ce sujet la forte passion qui se remarque en plusieurs personnes, qui n'ont point de plus grand regret que de se voir mourir sans enfans, & sans mâles principalement. Pour moi je crois que ceux qui sont de la lignée des Cesars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raison se laisser aller à cette superstitieuse & commune inclination par la conservation de leur espéce, & être travaillés de ces sortes d'inquiétudes, qui ne sont point convenables aux gens du commun, mais qui sont excusables & permises aux grands Monarques, & aux Hommes illustres.

Lorsque nous avons une parfaite connoissance des dispositions naturelles, il nous est aisé de discerner celles qui sont contre nature ; c'est pourquoi les signes de la fécondité que nous avons dits, nous font facilement connoître ceux de la stérilité. Les causes de la stérilité procédent ou de l'âge ou de la mauvaise température, & de la vicieuse conformation de la Matrice, & des parties qui en sont dépendantes, ou de l'indisposition & de l'intempérie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaise conformation de la Matrice rend lès femmes stériles, comme quand son col appellé *vagina* est si étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorsqu'il est tout-à-fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe, ou interne ( au cas qu'il s'y en trouve, ce qui est très-rare ) ou par quelque tumeur, ou par une callosité, ou par quelque cicatrice qui empêche que la femme ne puisse user librement du coït.

Mais ce n'est pas assez que la verge de l'homme soit logée dans le *vagina*, qui est comme l'anti-chambre de la Matrice ; car venant en l'action du coït à frapper à sa porte, qui est l'orifice interne, si elle ne lui est ouverte, c'est peine perduë, ou un plaisir inutile. Cet orifice est pareillement empêché de s'ouvrir par quelque callosité, provenant de l'abondance des mauvaises humeurs, qui s'écoulent ordinairement

nairement de la Matrice, ou par quelque tumeur qui lui survient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne se peut dilater pour recevoir la semence, comme fait l'épiploon ; ce qui arrive aux femmes grasses, au sentiment d'*Hipocrate* au Livre intitulé *De sterilibus*, & en l'Aphorisme 46. du 5. Liv. où il dit : *Quæ præter naturam crassæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priusquàm extenuentur, non concipiunt.* Les femmes grasses outre nature ne peuvent concevoir, à cause que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles soient devenuës maigres. Mais je n'admets pas bien volontiers entre les causes de la stérilité cette compression de l'orifice interne par l'épiploon, d'autant que le fameux *Aretin* y pourroit bien remédier par quelqu'une des postures du coït qu'il a inventées, en telle sorte que cet orifice ne seroit pas ainsi comprimé dans l'action.

Le sujet le plus fréquent pour lequel cet orifice ne s'ouvre pas en cette action pour recevoir la semence de l'homme, est l'insensibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaisir au coït ; mais lorsqu'elles y trouvent du goût, la Matrice désireuse & avide de cette semence s'entrouve, & se rend comme béante pour la recevoir, & s'en délecter dans cet instant. Néanmoins quoique la femme reçoive le membre viril dans le *vagina*, ou le col de la Matrice, & que son orifice interne s'ouvre pour donner passage à la semence, elle ne laisse pas assez souvent d'être stérile, à cause de la mauvaise situation de cet orifice, qui n'étant pas quelquefois placé directement, regarde en dessous vers l'intestin *rectum*, ou vers les parties latérales, ce qui empêche l'homme d'y pouvoir bien jetter sa semence, & par conséquent la femme de concevoir, à cause que la semence s'écoule aussi-tôt au-dehors, ou est entierement refroidie, n'étant pas reçûë au même moment dans la Matrice.

*Hipocrate* semble nous avoir marqué toutes les causes de la stérilité qui procéde de la mauvaise tempérance de la Matrice, en l'Aphorisme 62. du 5. Livre, où il dit : *Quæ frigidos & densos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt, extenguitur enim in ipsis genitura, & quæ plus æquo siccos & adurentes, nam alimenti defectu semen corrumpitur : Quæ verò ex utrisque moderatam nactæ sunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt.* Les femmes qui ont la Matrice froide & épaisse, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la semence s'éteint en elles, comme aussi celles qui l'ont trop seche & trop chaude, car par défaut d'aliment la semence se corrompt : mais celles qui sont de médiocre température sont fé-

condes. De toutes ces choses que récite *Hipocrate* en cet Aphorisme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes stériles, est cette continuelle humidité de Matrice entretenuë par une grande quantité de fleurs blanches, dont plusieurs femmes sont fort incommodées, provenant de la superfluité des humeurs de tout le corps, qui s'accoûtume à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que très-difficilement détourner, quand il est invéteré ; & la Matrice étant abreuvée de ces humidités vicieuses, se trouve intérieurement si onctueuse & si glissante, que la semence (quoique de consistance visqueuse) n'y peut adhérer, & y être retenue ; ce qui fait qu'elle s'écoule aussi-tôt, ou peu après qu'elle y a été reçûe ; ou bien y demeurant, elle en est entierement corrompue & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cet Aphorisme, dit que la semence est éteinte par ces humidités dans la Matrice, comme est le bled dans les terres marécageuses, lequel ne produit aussi aucune chose au défaut d'aliment, s'il est jetté en des terres sablonneuses & pierreuses, non plus que s'il est semé durant les grandes chaleurs de l'Eté, dans le temps de la Canicule.

La stérilité vient aussi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme est trop vieille, ou trop jeune ; car la semence des jeunes n'est pas encore prolifique, & elles n'ont point de sang menstruel, qui sont deux choses requises à la fécondité ; & celle des vieilles est en petite quantité, & trop refroidie, & le sang menstruel leur manque aussi : Mais quoique la femme soit d'un âge convenable, l'intempérature universelle de son corps la rend néanmoins stérile, comme il arrive quand elle est étique, hydropique, fébricitante, & valétudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles sont déchûes de leur température & constitution naturelle ; car pour l'ordinaire les femmes stériles sont bien plus valétudinaires que les autres. On voit toutefois plusieurs femmes qui nous paroissent stériles pendant un long-temps pour quelqu'une des causes susdites, & jusques à l'âge de trente-cinq & quarante ans, même quelquefois plus long-temps, qui ne laissent pas à la fin d'engendrer, étant guéries des indispositions qui les en empêchoient, ou ayant changé par l'âge de tempérament, dont nous avons vû un exemple bien remarquable en la personne de notre illustre Reine Anne d'Autriche, laquelle a été plus de vingt-deux ans après son Mariage sans avoir aucun enfant, ensuite de quoi elle eut au grand désir & contentement de toute la France, notre invincible Monarque Louis XIV. à présent regnant, à qui Dieu veuille don-

ner une longue & heureuse vie, pour l'entier accomplissement de toutes ses grandes & glorieuses entreprises.

On peut quelquefois remédier à quelques-unes de ces stérilités en ôtant leur cause, & procurant les dispositions que nous avons dit être nécessaires à la fécondité, & même à celle qui provient de l'intempérature universelle, en réduisant par un regime convenable le corps à un bon tempérament, suivant ses différentes indispositions. C'est pourquoi si la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, sans que ce soit pour quelques-unes des causes que nous avons dites, elle doit être associée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, si faire se peut; & si elle l'a si étroit que les plus petits n'y puissent entrer (ce qui se rencontre rarement) elle doit tâcher de le relâcher, & dilater avec axonges & huiles émollientes. Si le col de sa Matrice est comprimée par quelque tumeur, il faudra la résoudre ou faire suppurer, selon sa nature, & selon sa situation, ayant toûjours égard à empêcher la corruption de ces parties, lesquelles étant chaudes & humides y sont fort sujettes; ce qui arrive assez facilement, parce que la Matrice sert comme d'égoût, par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces tumeurs ne se convertissent en *cancer*, qui est une maladie très-fâcheuse, qui fait languir misérablement les pauvres femmes qui en sont affligées, & qui après beaucoup d'insupportables douleurs, les conduit toûjours à une mort inévitable.

Lorsque le *vagina* n'est pas libre en sa capacité, à cause de quelque cicatrice survenue après quelque déchirement, provenant de ce que la femme auroit été forcée & violée, ou d'un fâcheux accouchement, ou bien ensuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutimer les deux côtés, soit intérieurement ou extérieurement, on les séparera le plus adroitement que faire se pourra, avec le bistoury on autre instrument, selon que le cas le requiert, empêchant par des linges interposés qu'ils ne puissent se rejoindre. Avenzoar, 2. *Theïsir. tract.* 5. *c.* 1. dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remédier à la stérilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement. Néanmoins il est très-certain que si le défaut naturel est petit, & qu'il ne soit pas bien considérable, on y peut assez souvent remédier.

C'est pourquoi s'il se trouve (ce qui est très-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve, ou l'entrée extérieure de la Matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une incision longitudi-

nale. *Fabrice* dit qu'il a vû ce défaut à une jeune fille de treize ans, qui en pensa mourir, ses menstruës ne pouvant fluer, à cause quelle n'étoit pas perforée, pour lequel sujet il lui fit une pareille opération qui lui réüssit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de génération. J'ai aussi fait moi-même cette opération le 24. Septembre 1678. en présence de Monsieur *Aubert* mon confrere, à une fille âgée de dix-sept ans, qui m'avoit été adressée par des personnes qui croyoient qu'elle eût une descente de Matrice, à cause d'une tumeur plus grosse que le poing, qui lui sortoit hors de l'endroit où devoit être l'entrée de la vulve, laquelle tumeur grossissoit de temps en temps, lorsque la nature faisoit ses efforts pour se décharger du sang menstruel, qui remplissant avec grande abondance tout le col de la Matrice, & n'en pouvant avoir aucune issuë, poussoit ainsi en-dehors depuis deux ans entiers une membrane charnuë assez épaisse, dont la vulve de cette fille étoit entierement recouverte, & nullement perforée que du seul conduit de l'urine, qui étoit dans la situation ordinaire. Ayant fait une simple ouverture longitudinale au milieu de cette tumeur, à l'endroit où la nature avoit manqué d'ouvrir la partie extérieure du col de la Matrice, il en sortit aussi-tôt près de trois livres de sang grossier, noirâtre & verdâtre. Après quoi je mis dans cette ouverture une tente de plomb cannullée, de la grosseur du doigt, laquelle j'y laissai durant huit ou dix jours, au bout duquel temps cette fille fut entierement guérie, & délivrée de beaucoup d'accidens fâcheux, que ce sang retenu depuis un si long-temps lui causoit; & par cette opération, qui la rétablit en parfaite santé, lui faisant un passage capable de donner une libre issuë à ses menstruës, je la rendis en même-temps propre au mariage & à la génération. J'ai encore fait une semblable opération à une femme mariée, dont j'ai rapporté l'histoire en l'Obs. CDXCV. du Livre de mes Observations: Et il y a quelques années qu'une honnête femme me fit voir chez elle une sienne petite fille, âgée seulement de quatre ans, qui n'avoit l'extérieur de la vulve préforé que d'un simple petit trou, égal à la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon: Mais comme l'âge peu avancé de la fille ne rendoit pas encore nécessaire l'opération qui convenoit à ce vice de conformation, je conseillai à la mere de la différer jusques à ce que sa fille eût huit ou dix ans, afin qu'étant dans un âge plus raisonnable, & ayant le corps plus formé, on pût pour lors plus facilement faire l'incision qui seroit convenable, & la proportionner plus justement aux

parties de l'enfant, pour lui faciliter par ce moyen une libre évacuation de ses menstruës, & pour la rendre capable du mariage lorsqu'il en seroit temps.

Si l'orifice interne de la Matrice est situé & regarde en dessous, ou à côté, on y pourra en quelque façon remédier, en faisant observer à la femme dans l'action du coït, une situation par laquelle la semence de l'homme puisse être éjaculée vers cet orifice; & si les fleurs blanches, & autres impuretés de la Matrice rendent la femme stérile, comme elles viennent presque toûjours d'une décharge de toute l'habitude sur cette partie, on y remédiera par évacuations, par purgations, par usage des eaux minérales, & par un régime de vivre, selon leurs différentes causes, & selon la qualité de ces mauvaises humeurs, qui ne cessent jamais de fluer sur la Matrice jusques à ce que leur source soit entierement tarie. C'est pourquoi il faut toûjours user des remédes généraux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie, qui pourroient même causer quelque plus grande maladie, si on ne se servoit de cette précaution. Mais si nous ne reconnoissons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les causes de stérilité que nous avons marquées ci-dessus, & que néanmoins elle ne puisse pas concevoir, *Aëtius* conseille en ce cas de la purger avec du lait d'ânesse, & de lui fomenter & parfumer les parties génitales de drogues aromatiques, & propres à faire ouvrir la Matrice, & de la faire abstenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande aussi la même chose au Livre de la nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & sa Matrice, si on veut qu'elle devienne grosse: *Si prægnantem facere voles mulierem, ipsam & uteros purgato.*

Après avoir parlé des moyens de remédier à la stérilité de la femme, suivant les différentes causes, il ne reste plus qu'à faire connoître le temps le plus propre à l'usage du coït pour la conception. Quelques-uns veulent que ce soit lorsque les menstruës commencent à fluer, non en si grande abondance que la semence en soit éteinte, & qu'elle soit contrainte de s'écouler avec le sang, ou bien quand elles cessent, fluant toutefois encore un peu, à cause qu'elle est plus facilement reçûe dans la Matrice, qui est ouverte en ce temps pour l'écoulément des menstruës, & fermée (à ce qu'ils disent) en tout autre temps. Mais il est très-certain que le temps le plus propre est celui qui suit immédiatement après l'entiere évacuation des mois, ou à tout le moins quand elle finit; car pour

lors la Matrice étant parfaitement purgée de ces excrétions, retient bien plus facilement les semences. C'est pour cela que nous lisons dans l'Ecriture Sainte, au 15. *Chap. du Levit.* qu'il étoit ordonné que la femme fût séparée de l'homme durant sept jours dans le tems de ses menstruës, & qu'il étoit pour lors défendu à l'homme d'user du coït avec elle. Il est aussi très-à-propos d'observer que ce soit plûtôt le matin que le soir, à cause que dans ce temps la digestion des alimens étant faite, la semence est mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour plusieurs autres raisons qu'on peut voir au 5. Ch. du 2. Liv. des erreurs populaires de *Joubert*. Ayant fait connoître les plus certains signes de la fécondité, & les marques de la stérilité, il faut maintenant, afin de suivre l'ordre que je me suis proposé, parler de la conception.

---

## CHAPITRE II.

### *De la Conception & des conditions qui y sont nécessaires.*

LA conception n'est autre chose qu'une action propre & particuliere de la Matrice, par laquelle les semences prolifiques de l'homme & de la femme y sont reçûes & retenues, afin que l'enfant en soit engendré & formé. Il y a deux sortes de conceptions; l'une vraie, qui est selon la nature, à laquelle succéde la génération de l'enfant dans la Matrice; & l'autre fausse, que nous pouvons dire être tout-à-fait contre nature, ensuite de quoi les semences se convertissent en eau, faux germes, moles, ou autres matieres étranges.

Plusieurs sont en contestation pour déterminer précisément le temps de la conception: car les uns veulent qu'elle ne soit faite qu'au septiéme jour de la réception & la rétention de la semence dans la Matrice, se fondant sur une prétendue autorité d'*Aristote* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. qui dit: *Si semen in septimum diem intus permanserit, conceptum jam esse certum est.* Si la semence demeure dans la Matrice jusques au septiéme jour, la conception est pour lors certaine. *Rodericus à Castro, cap. 14. l. 3. de nat. mul.* abrége beaucoup plus ce temps, disant qu'on doit croire que la femme a conçû, quand la semence, après avoir été reçûe, est conservée par la chaleur de la Matrice, & qu'elle ne s'en-écoule pas dans l'espace de sept heures, ensuite de quoi la formation du *fœtus* est commencée. Et d'autres soûtiennent avec bien

plus de raison que la conception se fait dans le même moment de la retention des semences prolifiques en la Matrice. Mais ceux qui prolongent ainsi le temps de la conception jusques au septiéme jour, expliquent mal ce passage d'*Aristote*, qui n'a pas été de ce sentiment ; car quoiqu'il ait dit que la conception étoit certaine quand la semence a demeuré sept jours dans la Matrice, il ne faut pas conclure de-là qu'elle ne soit faite qu'en ce temps ; mais seulement que la conception de la semence, qui s'est conservée jusqu'au septiéme jour, est bien plus certaine, à cause que cette semence commençant pour lors à être enveloppée de membranes, qui sont déja formées en ce temps, n'est pas tant en danger de s'écouler, comme elle étoit durant les premiers jours de la conception ; c'est ce qu'il nous signifie bien par ces paroles qu'il ajoûte ensuite : *Nam quæ effluctiones vocantur, intra tot numero dies fieri solent.* C'est ce qui se peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce même Chapitre d'*Aristote* ; voici ce qu'il dit : *Indicium mulierem jam concepisse, cum statim à coïtu locus successit.* Une marque que la femme a déja conçû est, quand incontinent après le coït, le lieu devient sec ( c'est-à-dire la Matrice. ) Mais il parle encore plus précisément de la conception au 20. Ch. du 1. Liv. de la générat. des anim. *Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam.* J'appelle ( dit-il ) conception le premier mélange de la matiere de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaise explication de ce premier passage d'*Aristote*, est ce qui a fait que *Frederic Bonaventure*, au 51. Chap. de son 9. Liv. de l'Accouch. à huit mois, & *Alphonse à Caranza* au 1. Ch. de la concept. ( étendant la conception jusqu'au septiéme jour ) nous ont assûré qu'une femme pouvoit concevoir après la mort de son mari, quand il arrivoit qu'il mouroit incontinent après le coït, ou peu de jours ensuite, soit qu'il fut tué, ou qu'il mourût naturellement, comme il se voit quelquefois. Mais cette opinion me semble entierement ridicule, parce que la conception se fait toûjours dans le même moment de la réception & retention des semences, comme le mot nous le signifie suffisamment. C'est pourquoi sans disputer davantage sur cette matiere, arrêtons-nous à la définition de la conception que j'ai décrite ci-dessus, laquelle est à peu près conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel* au 8. Chap. du 7. Liv. de sa Phisiologie.

Les conditions requises à la femme pour la conception qui est selon nature, sont qu'elle reçoive & retienne en sa Matrice la se-

mence prolifique de l'homme, & la sienne, sans quoi elle ne se peut faire : car il n'est pas vrai, comme dit *Aristote* au 1. Liv. de la géner. des anim. & quelques autres qui l'ont voulu suivre, que les femmes n'ont, ni ne jettent aucune semence ; & c'est une grande absurdité que de le croire ainsi. On reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes fécondes, qui sont destinés à cet usage, lesquels sont tout remplis de cette semence, qu'elles rendent aussi-bien que les hommes dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une vérité si claire, doivent faire réfléxion sur la grande ressemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient que de ce que la semence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit ; ce qui arrive de même maniere, lorsque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir que la semence de la femme contribuë aussi-bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une chose si commune, qu'ils considerent encore la génération de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont été engendrés (quoique de différente espéce) ainsi que nous voyons tous les jours les ânes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui sont des animaux qui tiennent un milieu de nature & de ressemblance à l'un & à l'autre qui les ont produits. Nous connoissons donc par-là, que les deux semences sont nécessaires pour la véritable conception ; mais il faut encore qu'elles soient prolifiques, c'est-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps. Cela étant ainsi, la Matrice qui en est désireuse s'en délecte, & les retient facilement quand elle les a reçûes, autrement elle les laisse écouler bien-tôt après.

Beaucoup de personnes s'imaginent qu'une femme ne peut pas concevoir sans souffrir l'introduction du membre viril ; mais j'ai vû plusieurs filles qui abusées de cette fausse opinion, croyant seulement badiner avec des garçons dont elles étoient amoureuses, en ont été engrossées à leur grand étonnement, quoiqu'elles ne leur eussent permis aucune introduction effective de leur membre viril : car dans le temps de la passion amoureuse, la Matrice s'approchant de l'entrée extérieure de la vulve, & l'homme dans ces larcins d'amour dardant sa semence avec plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire, elle peut bien être reçûe par la Matrice, pourvû que la décharge s'en fasse au droit de son entrée extérieure, à laquelle corres-

corresponde justement l'orifice interne qui s'en est approché. J'en ai rapporté trois histoires très-considérables dans les Observations CCLXXXVI. CDLXXXIX. DLXXXIII. du Livre de mes Observations.

Ce n'est pas une nécessité absolue que les deux semences soient reçûes & retenues toutes entieres sans qu'il s'en échappe aucune chose, car il suffit qu'il y en ait médiocrement ; c'est pourquoi il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des semences n'étant pas reçûe dans la Matrice, soit cause que l'enfant qui en sera formé manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu assez de matiere ; d'autant que la faculté formatrice est toute en toutes les parties de la semence, dont la plus petite goutte contient en soi, par puissance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire ; ce qui nous est manifestement prouvé par les jumeaux, qui sont engendrés d'un même coït par l'abondance de la semence, dont chaque partie, quoique divisée, forme un corps aussi parfait que s'il ne s'en étoit engendré qu'un seul enfant. Mais à la vérité, si ces semences ne sont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien être plus petit & plus foible ; & si l'une seulement, ou toutes les deux n'ont pas les qualités requises, ou quoiqu'assez bien conditionnées, s'il arrive que la Matrice soit abreuvée de mauvaises humeurs, comme de menstruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle, pour lors s'il se fait quelque conception, elle sera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des moles, ou des hydropisies de Matrice mêlées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme jusques à ce qu'elle les ait vuidés.

C'est aussi-bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marqués de taches rouges & livides, qui défigurent extrêmement le visage de quelques-uns. On dit ordinairement ( toutefois sans raison ) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire du vin : mais bien que par cas fortuit quelques-unes assurent avoir été en effet travaillées de ces désirs passionnés durant leur grossesse, néanmoins il ne faut pas croire superstitieusement, comme on fait, que ces taches viennent de-là, mais bien d'une autre cause qu'il nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas procéder, est que presque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme aussi dans l'Anjou en France, j'y ai vû quantité de

personnes marquées de ces taches rouges : or si cela venoit de l'envie que leurs meres auroient eue de boire du vin, elles devroient être de couleur blanche, ou de couleur d'ambre, qui sont les couleurs des vins de ces pays ; c'est pourquoi il me semble qu'il y a plûtôt lieu de croire que cela se fait par quelque peu de sang sorti de son lieu ordinaire, dans le tems que l'enfant est formé, lequel demeurant ensuite fortement insinué dans la propre substance de la partie où il s'arrête, & faisant par ce moyen une confusion de la substance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui est située dessous, le tache ainsi, & le colore en quelque partie qu'il se rencontre de la sorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produisent un semblable effet, lorsqu'il en est imbu & abreuvé. Je ne veux pas pourtant nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature ; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la grossesse seulement, & principalement dans le moment de la conception ; car lorsque l'enfant est tout-à-fait formé, l'imagination ne lui peut aucunement changer sa premiere figure, & les femmes se doivent défaire de ces vaines appréhensions, qu'elles témoignent avoir de telle chose à chaque moment, qui servent à quelques-unes de prétexte pour favoriser leurs appétits étranges, & pour couvrir leur friandise.

Puisque mon discours est tombé sur le sujet des marques, dont le corps des enfans est quelquefois taché en naissant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus souvent, de l'imagination de leur mere, il me semble qu'il ne sera pas tout-à-fait hors de propos que je fasse le récit d'une circonstance bien particuliere qui se rencontra en moi lorsque je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont plusieurs fois racontée, qui est que ma mere étant grosse de moi, & sur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit, l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui étoit son premier enfant, âgé de six ans, qu'elle aimoit avec une tendresse & une passion toute extraordinaire, mourut en sept jours de la petite vérole, pendant lesquels elle demeura continuellement jour & nuit auprès de son lit à le solliciter en toutes ses nécessités, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on lui pût faire, de ne point tant se fatiguer & affliger comme elle faisoit de la maladie de son enfant, lui remontrant que dans l'état présent de sa grossesse elle devoit un peu songer à elle, & prendre

garde à ne pas causer la mort à celui qu'elle portoit en son ventre: Enfin son fils étant décedé au bout de sept jours de cette maladie, elle accoucha le lendemain de moi, qui apportai en naissant cinq ou six grains effectifs de petite vérole. Or il est certain que ce seroit fort mal raisonner, si on disoit que j'eusse pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite vérole, par sa forte imagination. Et si on me demande d'où cela pouvoit provenir, je répondrai que l'air contagieux qu'elle avoit respiré sans discontinuation, pendant toute la maladie de son fils décedé, avoit tellement infecté la masse de son sang, duquel j'étois nourri en ce tems, que j'en reçûs facilement à cause de la tendresse de mon corps, & bien plutôt qu'elle, l'impression de cette contagion. Disons donc que l'imagination ne peut produire aucun des effets ci-dessus, que dans le moment de la conception, ou très-peu de jours après, & qu'il faut souvent (si on la veut véritablement connoître) rechercher autre part la cause de plusieurs taches, marques & seings avec lesquels plusieurs enfans naissent.

---

## CHAPITRE III.

### *Des signes de la Conception.*

COMME il est bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts de connoître les plantes lorsqu'elles commencent à sortir de la terre, il n'y a aussi que les Chirurgiens experts qui puissent donner des assurances bien certaines de la conception de la femme dès son commencement : néanmoins quelques-uns de ses signes ayant ressemblance avec ceux de la suppression des menstruës, & de quelques autres maladies des femmes, font que plusieurs y sont souvent trompés.

Je ne m'arrêterai pas à faire le récit d'un grand nombre de signes de la conception, qui sont entierement incertains, tels que sont ceux qui se tirent des différences du poux & des urines, & de quelques autres, qui tendent plutôt à la superstition, qu'à une vérité effective; mais je rapporterai seulement ceux qui sont les plus essentiels & les plus ordinaires, par lesquels le Chirurgien la pourra connoître, dont les unes se montrent d'abord, & les autres ne paroissent qu'ensuite. Il examinera premierement, & s'informera si la femme a tous les signes de fécondité que nous avons dit en par-

lant d'elle, ou la plus grande partie, sinon il les faudroit rapporter à quelqu'autre cause ; & supposant qu'elle soit féconde, on connoîtra qu'elle a conçû, si les deux semences ont été reçues dans sa Matrice, & toutes deux déchargées ensemble, ou très-peu de tems l'une après l'autre, & si l'homme & la femme ont ressenti pour lors un plaisir plus grand qu'à l'ordinaire ; ce qui arrive à l'homme, parce que dans ce tems le *vagina* serre davantage sa verge, à cause que la Matrice qui s'ouvre pour recevoir la semence, succe ( pour ainsi dire ) se resserrant ensuite, le bout du membre viril, qui pour être doüé d'un sentiment très-exquis, en est fort agréablement chatouillé ; & venant elle-même à recevoir les deux semences dont elle est friande, & principalement de celle de l'homme, elle cause à la femme un trésaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de son corps, la résolution mutuelle augmentant le plaisir de l'un & de l'autre, ainsi qu'*Ovide* nous exprime très-bien par ces deux vers.

*Ad metam properate simul, tunc plena voluptas ;*
*Cùm pariter victi fœmina virque jacent.*

C'est ce qui a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque resolvunt.* Je haï le coït ( qui étoit tout son plus grand plaisir ) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur semence. Néanmoins j'ai vû beaucoup de femmes grosses, qui m'ont assuré avoir conçû sans s'en être apperçûes, par les sentimens de volupté qui arrivent ordinairement dans l'émission de la semence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conçû, quoiqu'elle ait reçû dans sa Matrice la semence de l'homme avec la sienne, il faut encore qu'elle se ferme à l'instant, & qu'elle les retienne. Elle connoîtra avoir retenu les semences, si après le coït elle ne sent rien s'écouler de la Matrice, laquelle se resserre aussitôt, & si la verge de l'homme en est retirée moins baveuse & plus seche qu'à l'ordinaire. La femme ressent aussi quelques momens après une petite douleur autour du nombril, & quelque broüillement du bas-ventre, provenant de ce que la Matrice se resserrant pour retenir les semences, se contracte en soi-même, afin de n'y laisser aucun vuide, & de les mieux contenir & embrasser plus exactement. Cette légere douleur du nombril vient de ce que la vessie de l'urine ( du fond de laquelle naît l'*ourage*, qui va s'attacher au nombril ) est un peu agitée par la contraction, & par cette espéce de mouvement qui arrive à la Matrice, quand elle se resserre pour retenir les semences ; & ce petit broüillement du ventre procéde

aussi de cette même agitation, à cause que la Matrice est située entre la vessie & l'intestin *rectum*, ausquels elle est fermement adhérente en toute la longueur de son col, autrement dit le *vagina*.

Ce sont-là les signes de conception qui se reconnoissent au moment qu'elle arrive; & on le sçait encore plus certainement, si quelque tems après mettant le doigt dans le col de la Matrice, on sent que l'orifice interne est exactement fermé sans aucune dureté, & dans une bonne situation, observant néanmoins que les femmes grosses qui ont déja eu des enfans n'ont pas ordinairement la partie extérieure de l'orifice interne si exactement fermée, que celles qui sont grosses de leur premier enfant, & qu'elles ont aussi cet orifice bien plus gros & plus inégal que les autres.

Outre ces signes de conception, il y en a d'autres qui ne se reconnoissent qu'avec le tems; comme si la femme ensuite de cela devient dégoûtée, sans avoir autre maladie; si elle perd l'appétit des viandes qu'elle aimoit, & s'il lui vient envie de manger des choses étranges, & qu'elle n'ait pas accoûtumée; ce qui arrive selon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont son estomac est abreuvé. Elle a aussi souvent des nausées & des vomissemens qui continuent long-tems; elle devient plus paresseuse, plus assoupie, plus chagrine, & de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire; le coït ne lui plaît plus tant; elle sent quelquefois des douleurs de dents, à quoi elle n'étoit point sujette, & crache beaucoup plus qu'à l'ordinaire: ses mois s'arrêtent sans qu'il en paroisse autre cause, leur évacuation ayant toûjours été bien réglée jusques alors, ses mamelles s'enflent, se durcissent, & lui font douleur, parce que le sang & les humeurs y affluent, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, les bouts en deviennent plus gros, plus fermes, & plus relevés; il s'y éleve plusieurs petits boutons qui les font paroître fraisés, & leur cercle d'autour devient plus grand, & plus brun qu'à l'ordinaire; son nombril paroît élevé, ses paupieres sont mollasses, & ont de la peine à se soutenir, elles sont fort obscures, & il se voit tout au tour un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncés, leur blanc est trouble, & leur regard est languissant, & le sang de la femme, qui a conçû il y a déja quelque tems, est toujours mauvais; d'autant que n'étant pas pour lors repurgé de ses superfluités, comme il avoit accoûtumé, il est altéré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un signe que toutes les femmes tiennent dans ce doute pour véritable, qui est qu'*en ventre plat enfant y a* (disent-elles.) A la vérité il y a de la rime en ce

proverbe, & aussi quelque sorte de raison, non pas comme elles s'imaginent que la Matrice se resserrant ensuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applatit; ce qui ne se peut faire, parce que son fond est libre & vague, sans être attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainsi retirer; mais bien à cause que les femmes par les indispositions de la grossesse maigrissent & deviennent plus gresles & menuës, non-seulement du ventre, mais aussi de tout le corps, comme il se reconnoît pendant les deux premiers mois de grossesse, auquel tems ce qui est contenu dans la Matrice est encore fort petit; mais quand le sang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre lui grossit toujours de-là ensuite, jusques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens se rencontrant en la femme qui aura usé du coït, ou la plûpart ensemble, & successivement selon les tems; nous feront préjuger qu'elle aura conçû, quoique beaucoup arrivent à cause de la suppression des menstruës, qui en produit presque de semblables: car chacun sçait qu'elle cause pareillement aux vierges des dégoûts, des nausées & des vomissemens (mais non pas si fréquens) des enflures, des duretés, & des douleurs aux mammelles & au ventre, comme aussi des appétits des choses étranges, lividité des yeux, & autres, à quoi il faut bien prendre garde. Sa Matrice peut encore être exactement fermée, sans que la femme ait conçû. Il s'en rencontre même à qui elle ne s'ouvre presque jamais, sinon très-peu pour laisser couler les menstruës; ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident, comme par quelque callosité qui aura été précedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque très-bien au Commentaire sur les Aphorismes 51. & 53. du 5. Liv. la clôture de l'orifice interne de la Matrice est un signe commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme; ce qu'il faut distinguer par sa dureté, parce qu'aux femmes grosses il est mollet, & dans une disposition naturelle; mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut être un phlegmon, ou une tumeur schyrreuse: *Os uteri gravidis enim molle est, & secundùm naturam: durum autem, in quibus est tumor præter naturam, sive sit inflammatio, sive tumor durus.*

Si tous ces signes de conception, qui ne laissent pas quelquefois de nous tromper (quoique rarement, s'ils se rencontrent tous ensemble) ne nous en donnent une certitude assez grande, & si nous

la voulons avoir toute entiere. *Hipocrate* nous enseigne un moyen de la reconnoître, que je ne crois pas plus assuré que les autres ; c'est en l'Aphorisme 41. du 5. Livre, où il parle ainsi : *Si velis noscere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulsam bibendam dato ; & si ventris tormina patiatur, concepit ; sin minus, non concepit.* Quand vous voudrez connoître si une femme a conçû, ou non, lorsqu'elle ira dormir, donnez-lui à boire de l'hydromel ; & si ce breuvage lui fait ressentir des douleurs de ventre, causées par ventosités, c'est un signe qu'elle a conçû, sinon elle n'a ( dit-il ) pas conçû. Il se fonde ( à ce que je crois ) sur ce que ce breuvage d'hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement sortir par bas, d'autant que la Matrice étant pleine, comprime par sa grosseur, ou par sa contraction en la conception, l'intestin *rectum*, sur lequel elle est située ; ce qui fait bruire ces vents, qui sont contraints de retourner dans les autres intestins.

S'il y a occasion où les Médecins & les Chirurgiens doivent être plus prudens, & faire plus de réfléxion à leur prognostic, c'est en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la grossesse des femmes, pour éviter les grands accidens & les malheurs que causent ceux qui s'y précipitent sans avoir une connoissance assurée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, sont en quelque façon excusables & pardonnables ; mais non pas celles qui sont causées par la témérité, lesquelles sont incomparablement plus grandes. Il ne s'est que trop vû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les médecinant & saignant, ne les ayant pas crûës grosses d'enfant : ce sont autant d'homicides que font ceux qui en sont cause par leur ignorance, ou par leur témerité. Outre la mort qu'ils donnent souvent à ces petites créatures innocentes, ils les privent de la félicité éternelle, en les faisant mourir au ventre de leur mere sans recevoir le Baptême, qui leur auroit procùré un si grand bien, sans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui sont en cet état. Riolan *au 2. ch. du 6. Liv. de son Anthropog.* rapporte l'histoire d'une femme nommée *Geneviéve Supplice*, qui après avoir été penduë pour ses insignes larcins, fut publiquement dissequée par lui dans les Ecoles de Médecine, & fut trouvée grosse d'un enfant de cinq mois, contre le sentiment des Chirurgiens & des Sagefemmes, qui l'ayant visitée avant sa mort, ne l'avoient pas jugée grosse, à cause qu'elle étoit d'une habitude fort grasse & replette. Nous avons vû à Paris en l'année 1666. un misérable exemple de cette nature en une femme qui fut

aussi penduë & dissequée ensuite publiquement vers la Cour des cuisines du Louvre, laquelle on trouva grosse d'un enfant de quatre mois, nonobstant le rapport des personnes qui l'avoient visitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fût exécutée à mort, qui assurerent contre la vérité qu'elle ne l'étoit pas. Ce qui les trompa, fut que cette femme avoit effectivement (quoique grosse) quelques menstruës. C'est à quoi on doit bien prendre garde, d'autant qu'il y en a beaucoup qui ne laissent pas d'avoir leurs menstruës, encore qu'elles soient enceintes, & j'en connois plusieurs qui les ont euës dans toutes leurs grossesses jusques au cinquiéme mois; ce qui arrive selon que quelques femmes sont plus ou moins sanguines, quoique la plûpart ne les ayent pas ordinairement; mais comme chacun sçait, il y a très-peu de régles générales qui n'ayent quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut aussi-tôt à la connoissance du Roi & de toute sa Cour; de quoi furent grandement blâmées les personnes qui par leur ignorance avoient été cause de l'exécution précipitée de cette pauvre malheureuse, avec laquelle avoit péri son enfant, qui étoit innocent des crimes de sa mere.

Il ne faut pas néanmoins que le Chirurgien se fixe tant à ce que lui peuvent dire ces sortes de femmes, qui ont peur d'être condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis; d'autant que pour avoir quelque délai de leur punition, elles disent presque toutes qu'elles sont grosses; c'est le sujet pour quoi il est très-à-propos que ceux qu'on commet pour cette visite y soient bien entendus. Il se trouve encore d'autres femmes, qui après avoir été maltraitées en leur personne, envoyent querir le Chirurgien à dessein qu'il leur donne un rapport, & pour se venger mieux de leur partie adverse, & obtenir des provisions d'autant plus facilement, elles se disent pareillement être grosses, & avoir reçû des coups sur le ventre, feignant y sentir de grandes douleurs; & si par cas fortuit il arrive que ce soit au tems de leurs mois, elles tâchent de faire croire que c'est une perte de sang, qu'elles simulent encore d'autre maniere; en quoi il ne faut pas se laisser tromper. Mais pour ne pas se faire estimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de précipiter son prognostic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent supposer être grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, aussi en voit-on qui nient le fait jusques à ce qu'elles soient accouchées, comme fit celle dont je vais faire le

le récit. Environ l'an 1654. étant en la Ville de *Saumur*, il y eut proche du logis où je demeurois la fille d'un Bourgeois, jeune & très-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers par un Médecin & un Apoticaire, comme hydropique qu'elle se disoit être; à la fin duquel tems, après avoir pris beaucoup de remédes violens qu'ils lui ordonnerent, elle guérit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobstant tout ce qu'ils lui avoient donné; ce qui étonna grandement le Médecin & l'Apoticaire, qui s'étoient ainsi lourdement trompés, en se fiant au dire de cette fille, qui contrefit si bien l'hydropique, qu'ils ne reconnurent jamais la vérité que lorsqu'elle fut accouchée. Quelques femmes aussi ne s'apperçoivent pas elles-mêmes de leur grossesse, comme il est arrivé à la femme d'un Conseiller de la Cour, laquelle après avoir encore été traitée & médecinée six ou sept mois entiers comme hydropique par un célébre Médecin, est enfin accouchée d'un enfant, aussi-bien que plusieurs autres femmes que je connois, qui ont été traitées de la même maniere. J'en ai rapporté beaucoup d'histoires très-véritables, qu'on peut voir dans le Livre de mes Observations. Mais qui ne pourra pas être quelquefois trompé (me peut-on dire) puisqu'*Avanzoar*, tout fameux Médecin qu'il étoit, nous dit l'avoir été lui-même en sa propre femme, laquelle il purgea par plusieurs fois très-fortement, ne la croyant pas grosse, quoiqu'elle le fût de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles soient effectivement hydropiques, ne laissent pas d'avoir des enfans, pour témoignage de quoi j'alléguerai l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle étant devenuë hydropique ensuite d'une couche, fut traitée durant plusieurs mois avec tous les remédes convenables à cette maladie, dont elle ne reçût aucun soulagement; après quoi, sans en avoir eu aucun soupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle étoit grosse d'enfant, nonobstant l'extrême hydropisie de son ventre, qui bien loin de diminuer après qu'elle fut accouchée, comme on espéroit, s'augmenta davantage, & demeura ainsi durant neuf ans entiers: Et ce qui est plus admirable, est qu'elle a encore fait depuis ce tems-là trois autres enfans, l'un desquels est une fille, qui à l'âge de cinq ans & demi, étoit si forte & si robuste pour son âge, qu'elle paroissoit avoir plus de sept ans, & un autre de ces enfans est un garçon qui se porte aussi très-bien, dont je l'ai accouchée il y a environ vingt-deux ans. On a beau feuilleter tous les Livres de Médecine, on n'y trouvera ja-

mais un exemple si rare que celui de cette femme, dont le ventre étoit d'une grosseur si prodigieuse, que je crois qu'elle y avoit plus de trente pintes d'eau dedans ; ce qui lui a enfin causé la mort après une chute de très-grande hauteur qu'elle fit malheureusement trois semaines auparavant, dans l'escalier d'un logis où elle étoit, laquelle lui ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cause de l'excessive grosseur & pésanteur de son ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ses jours. La rareté du fait n'est pas de voir une femme hydropique, car c'est une chose assez commune ; mais c'est de voir une femme l'être jusques à un tel excès durant neuf ans entiers ; & nonobstant cette maladie, accoucher heureusement de quatre enfans vivans. Lorsque je l'eus accouchée de ce dernier enfant, son ventre ne me parut pas plus diminué en grosseur, que s'il n'en fût sorti qu'un œuf de poule. *Schinckius* au 4. livre de ses Observations, rapporte l'histoire d'une femme, qui ayant été hydropique durant sept ans, ne laissa pas de faire aussi un enfant dans le tems de cette maladie ; mais celle-ci est incomparablement plus extraordinaire, comme est encore une autre bien plus admirable que j'ai rapportée dans l'Observation CCXLIX. du susdit Livre de mes Observations.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant être effectivement grosses d'enfant, n'ont que des hydropisies de Matrice, comme il est arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ai bien connuë, laquelle n'a jamais eu d'enfant, quoiqu'elle en ait eu des passions étranges, jusques au point d'en espérer à l'âge de cinquante-cinq ans, à cause qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menstruës. On persuada une fois à cette femme, sur le récit des signes qu'elle disoit avoir, durant l'espace de dix mois entiers, qu'elle étoit grosse, de quoi sa Sagefemme, & plusieurs autres l'assuroient ( aussi le croyoit-elle bien elle-même ; car il n'est pas difficile d'être persuadé de ce qu'une forte passion nous fait espérer ) à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & disoit même sentir mouvoir son enfant, & le croyoit si bien, qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, après avoir fait préparer une très-belle cassette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir sa Sagefemme, qui étant venue, lui dit que c'étoit effectivement pour accoucher ; mais un jour ou deux après, ayant toujours espéré un enfant jusques alors, elle vuida seulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice, sans autre chose, après quoi il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée. Ces

exemples nous font donc voir, qu'il ne faut pas si facilement ajoûter foi aux choses que la femme nous dit, s'il n'y a de la raison ; ce que nous pourrons reconnoître en examinant les signes de la conception que nous avons déclarés ci-dessus.

Mais après tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non-seulement la conception, mais même la grossesse des femmes, qui n'admirera l'incomparable science de *Democrite*, qui au rapport de *Diogene Laërce*, sçut si bien reconnoître la conception d'une fille qui étoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lorsqu'il le vint voir, saluant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit été effectivement corrompue en cette même nuit ? Néanmoins je crois qu'il est bien plus vraisemblable que c'étoit plûtôt par quelque conjecture qu'il avoit dit la vérité, que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immédiatement après la conception, dont nous venons de parler, la génération se fait, il faut examiner ce que c'est, & de quelle façon elle se fait.

---

## CHAPITRE IV.

### *De la Génération, & des conditions qui y sont requises.*

C'EST une vérité très-grande & reconnue de chacun de nous, que tout ce qui est en ce bas monde est sujet à la corruption, & enfin contraint de souffrir la mort. C'est ce qui a obligé la nature providente & soigneuse de sa conservation, de donner à toutes choses un certain désir de s'éterniser ; ce que ne pouvant faire en l'individu, d'autant qu'il est mortel, par une nécessité indispensable, elle le fait par la propagation des espéces. Elle vient à bout de son intention, à l'égard des animaux, par le moyen de la génération successivement réitérée : c'est ainsi qu'ils semblent tous se rendre aucunement éternels en engendrant leurs semblables, & que les hommes, comme dit *Platon* au 4. Dial. de son Livre des Loix, se rendent en quelque façon immortels, en laissant des enfans de leurs enfans après eux. C'est pour cela qu'il dit, que celui qui néglige de prendre femme en mariage, & d'avoir des enfans, commet un crime, parce qu'ainsi faisant, il se prive volontairement du bien de l'immortalité, qui est préférable à tout autre.

Par *Génération* nous entendons en général avec *Aristote* un ache-

minement ou mouvement de ce qui n'est pas à ce qui est : mais cette définition est un peu trop ample & trop obscure, pour venir à la connoissence que nous désirons avoir de la génération des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme ; c'est pourquoi, afin de faire plus facilement concevoir la chose, il en faut donner quelqu'autre, ou plutôt une description qui nous la représente plus précisément. Pour ce sujet nous dirons que par la génération de l'homme nous entendons une action propre & particuliere de la Matrice, qui par sa chaleur mettant en mouvement toutes les particules des deux semences qui y sont retenues, elle en forme & figure un corps, composé de quantité de parties qu'elle dispose avec ordre, pour être avec le tems l'organe de l'ame qui y doit être infuse. Il y a plusieurs conditions requises à la génération parfaite, sans lesquelles elle seroit entierement impossible : on les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales ; sçavoir, la diversité des sexes, leur attouchement, & le mêlange des deux semences : C'est ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme soit définie par *Aristote*, un animal qui engendre en soi, & que cela soit vrai, toutefois il est très-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui lui aura déchargé sa semence dans la Matrice ; & si nous voyons journellement les poulets & les autres volailles faire des œufs sans avoir aucun mâle avec elles, néanmoins ces œufs ne produisent jamais des poulets, d'autant que le mâle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui est absolument nécessaire pour ce sujet ; ce qui nous prouve que la diversité des sexes est nécessairement requise aussi-bien en ces animaux qu'aux autres qui sont plus parfaits, comme est l'homme.

La diversité des sexes seroit inutile, s'ils ne venoient immédiatement à l'attouchement, quoique quelques rusées, pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais été touchées par aucun homme qui les eût pû engrosser, comme celle dont parle *Averroës*, qui conçut dans un bain où un homme s'étoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé sa semence, qui avoit été attirée (à ce qu'il dit) & succée par la Matrice de cette femme ; mais c'est un conte qu'il faut faire a de petits enfans pour les amuser.

Or afin que ces différens sexes fussent obligés de venir à cet attouchement que nous appellons *coït*, outre le désir de produire son semblable, qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui servent à la génération ont été doüées d'une

chatouilleuse, délectable & mutuelle démangeaison, pour les exciter à cette action, sans laquelle il auroit été impossible à l'homme, cet animal divin, né pour la contemplation des choses célestes, de se joindre à la femme. Car en vérité n'en auroit-il pas été détourné par la saleté, & par la mauvaise odeur de cette partie, qui est le réceptacle de toutes les immondices du corps de la femme? Pourroit-il s'y résoudre, s'il considéroit qu'il lui faut loger ce membre qu'il chérit tant, à un doigt près d'un si puant retrait, qu'est l'*anus*? Pour ce qui est de l'homme, il faut avoüer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoûtant en toutes ses parties : & de l'autre côté, si la femme songeoit bien aussi à mille peines & incommodités que lui cause la grossesse, aux douleurs qu'elle ressent, & au danger de la vie où elle est en l'accouchement ; à quoi on peut ajoûter la perte de sa beauté, qui est le don le plus précieux qu'elle ait, & qui la fait toûjours chérir d'un chacun, quand elle le posséde, certainement elle en seroit bien détournée. Mais l'un & l'autre ne font toutes ces réfléxions qu'après l'action faite, & ne considerent rien devant, que le plaisir mutuel qu'ils y reçoivent. C'est d'où vient que *post coïtum omne animal triste*, tout animal paroît triste ensuite du coït. C'est donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le désir d'engendrer leur semblable, que la nature a obligé les deux sexes à cet attouchement.

Pour ce qui est du mêlange des deux semences, il est certain que la diversité des sexes & leur attouchement ne sont requis que pour ce sujet, sans quoi la génération ne se pourroit faire, encore bien que quelques-uns veuillent que celle de la femme ne serve de rien, & même qu'elle n'en ait point, comme a dit *Aristote* au 1. Livre de la génération des Animaux. Mais nous avons montré la preuve du contraire dans le chapitre de la Conception, par l'exemple des expériences journalieres.

Toutes ces trois conditions, sçavoir la diversité des sexes, leur attouchement, & le mêlange de leurs semences, doivent donc, comme nous avons dit, précéder la conception, à laquelle succéde la génération, qui se fait de cette façon. Aussi-tôt que la femme a conçû, c'est-à-dire, reçû & retenu en sa Matrice les deux semences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'unissent en ce même moment, de telle sorte que des deux il ne se fait plus qu'un seul & même corps, & qu'une même vertu, la Matrice se comprime de toutes parts pour les embrasser étroitement, & se ferme si exactement, que la pointe d'une aiguille n'y pourroit pas être in-

troduite sans violence ; après quoi elle réduit de puissance en acte par sa chaleur les diverses facultés qui sont dans les semences qu'elle contient, dont elle débroüille peu-à-peu le cahos, se servant des esprits dont ces semences écumeuses & bouillantes sont toutes remplies, lesquelles ayant reçû un mouvement divin dans le premier moment de la conception, sont comme les instrumens avec quoi elle commence à tracer les premiers linéamens de toutes les parties, ausquelles ensuite (se servant du sang menstruel qui y affluë) elle donne avec le tems l'accroissement & la derniere perfection, non pas en agissant seulement au-dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille sur une statuë, mais en formant divinement, tant au-dedans qu'au dehors, & figurant très-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la chose, disons qu'il arrive de même (s'il faut ainsi parler) à la semence dans la Matrice après la conception, qu'il arriva en la création du monde ; car la lumiere qui étoit pour lors universellement répanduë, & confuse avec la matiere du chaos, fut séparée pour en former le Soleil & les autres Astres qui régissent par leurs influences tous les autres corps : Ainsi la vertu qui agit dans toute la semence, qu'on peut comparer à une espéce de chaos, est toute ramassée pour en former le cœur, qui, comme *Aristote* a très-bien remarqué, est l'unique principe & l'astre de la vie qu'il distribuë à toutes les autres parties, qui se forment aussi par l'union des différentes parties de cette semence, chacune desquelles étant séparée l'une de l'autre, se vient joindre par la même opération à celle qui lui est semblable, & par l'assemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant est entiérement formé.

La génération se peut diviser en trois différens temps, qui sont son commencement, son milieu & sa fin. Pour le commencement, c'est celui auquel il n'y a aucune autre matiere dans la Matrice que les seules semences, qui dure jusques au sixiéme jour, selon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué : il appelle pour lors ces semences *géniture*, c'est-à-dire, la matiere dont la génération se doit faire. Il en parle au Livre de la nature de l'enfant, où il dit, que par l'expérience qu'il en apporte, on peut juger des autres temps. Il récite l'histoire d'une femme, qui au bout de six jours, jetta tout d'un coup avec bruit par la Matrice les semences qu'elle avoit conçuës, qui ressembloient à un œuf auquel on auroit ôté la coquille, & laissé la pellicule qui est au-dessous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point, laquelle pellicule étoit à l'extérieur quelque peu

colorée de sang, & enveloppoit cette semence, qui étoit de figure ronde : on voyoit en la partie interne des fibres blancs & rougeâtres, avec une humeur épaisse, dans le milieu de quoi il y avoit quelque chose qui paroissoit semblable à l'umbilic. Durant ce premier tems de la génération, on ne peut presque rien remarquer de figuré ni de distinct dans cette *géniture* ; mais on y voit seulement quelque commencement de disposition à recevoir la forme des parties ; ensuite de quoi vient le second tems, qui dure jusques au trentiéme jour, qui est le tems auquel le même *Hipocrate* assure que les mâles sont tout-à-fait formés, & au quarante-deuxiéme les femelles tout au plus tard. Après que ces six premiers jours sont passés, & que la Matrice a préparé, de la façon que nous avons expliqué, les semences qui y sont pour lors sans aucun mêlange de sang (parce que ne se faisant pas encore d'évaporation ni de dissipation considérable de leur substance, elles n'ont pas besoin en ce tems d'aliment pour la restaurer) elle les dispose à le recevoir, & il y est porté aux unes plûtôt, & aux autres plus tard, selon que les femmes étoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menstruës quand elles ont conçû ; ce qui produit des effets suivant ces différentes dispositions : car s'il y affluë trop-tôt & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent sur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les semences en sont noyées & corrompues ; ce qui en cause souvent l'effluxion, ou bien la génération d'un faux germe ; mais si elles en sont éloignées, la conception en est d'autant plus stable. Or ce sang abondant peu-à-peu à la Matrice de la femme qui a conçû il y a quelques jours, elle s'en sert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit seulement tracées avec la semence, de même que fait un Peintre, qui, après avoir fait quelques simples traits avec un crayon sur une toile d'attente, vient ensuite, y appliquant couleurs sur couleurs, à figurer petit-à-petit toutes les parties de la personne qu'il veut représenter. C'est quelque peu après le commencement du second tems de la génération, qu'on vient à reconnoître comme la figure de trois ampoules, ou plutôt de trois petites masses de cette matiere, qui représente grossiérement les trois parties qu'on nomme *principales* ; la premiere desquelles compose la tête, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye : on y voit aussi le *placenta*, & les vaisseaux umbilicaux qui y sont attachés, & les membranes qui enveloppent le tout ; après quoi de jour à autre toutes les autres parties du corps sont figu-

rées : en telle ſorte que, ſelon *Hipocrate*, les mâles ſont tout-à-fait formés au trentiéme jour, & les femelles au quarante-deuxiéme, qui eſt environ le tems auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à être animé ; quoique pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien ſenſible.

*Hipocrate* veut que le mâle ait plûtôt vie que la femelle, à cauſe, dit-il, de ſa chaleur qui eſt plus grande. Mais pour moi, je ne penſe pas que le mâle ſoit plûtôt formé que la femelle : car ſi cela étoit ainſi, il devroit pareillement être à terme plûtôt qu'elle, par la même proportion du tems que l'un & l'autre auroient été animés ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifféremment. Diſons donc, que vers le trentiéme jour, & encore même bien plûtôt, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, ( quoique petites & très-molles) ſont entiérement formées & figurées, auquel tems il n'eſt pas plus grand, ni plus gros que la moitié du petit doigt, & de-là enſuite, le ſang affluant toûjours de plus en plus à la Matrice ( non par intervales, comme quand les mois coulent, mais continuellement ) il acquiert accroiſſement de jour en jour, & ſe fortifie juſques à la fin du neuviéme mois, qui eſt le terme de l'accouchement le plus ordinaire. J'ai néanmoins remarqué dans les fauſſes couches de beaucoup de femmes, que le petit *fœtus* dont elles avortoient n'étoit pas quelquefois plus gros qu'une mouche à miel, bien qu'elles cruſſent pour lors être déja groſſes de près de trois mois, auquel tems l'enfant auroit dû être plus grand que le plus long doigt de la main : mais ayant examiné quelles pouvoient être les cauſes de cette extraordinaire petiteſſe du *fœtus*, j'ai trouvé que, ou les femmes avoient pû s'être trompées au compte qu'elles faiſoient du tems de leur groſſeſſe, ou que les indiſpoſitions qu'elles avoient ſenti durant un long-tems avant leur fauſſe couche, ayant extrêmement affoibli, ou bien fait périr le petit *fœtus*, avoient enſuite fait flétrir ſon corps, comme on voit que le défaut de nourriture & de vie fait flétrir un fruit mort à l'arbre où il eſt attaché, ce qui faiſoit qu'il paroiſſoit beaucoup plus petit qu'il ne devoit pas être en ce tems.

Quoiqu'il ſemble que j'aye ſuffiſamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la génération ſont faites, pour en donner une idée groſſiere qui puiſſe repréſenter paſſablement la choſe, néanmoins je ſçai bien que tout ce que j'en ai dit ne ſatisfait pas les

les curieux, qui désirent sçavoir précisément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel temps le *fœtus* est entierement formé, comme aussi en quel tems, & comment l'ame y est introduite.

*Aristote* au 4. Chap. du 2. Livre de la génér. des anim. veut que le cœur soit engendré devant toutes les autres parties du corps ; c'est pour cela qu il dit qu'il est le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce sont les vaisseaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raison, ce me semble, que toutes les parties soient engendrées en même temps, sans que l'une le soit plûtôt que l'autre ; mais que les plus grandes nous apparoissent les premieres, quoique toutefois elles ne soient pas engendrées devant les autres ; c'est ce qu'il nous enseigne au livre premier de la Diette, où il dit : *Discriminantur autem partes, & augescunt simul omnes, & neque prius alteræ alteris, neque posterius: Verum majores natura priores apparent minoribus, quum non priores existant.* Il déclare encore assez précisément la même chose par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum esse, sed omnia similiter principium, & omnia finis : circulo enim scripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout est commencement, & tout est fin, de la même maniere qu'en un cercle où l'on ne trouve aucun commencement.

La difficulté est encore plus grande pour sçavoir en quel temps le corps de l'enfant est tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre de le nature de l'enfant, dit que le mâle n'est pas entierement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* est aussi de ce sentiment ; mais le même *Hipocrate* se contredit manifestement au commencement du Livre de l'*âge*, nous assûrant que la semence qui a demeuré sept jours dans la Matrice a tout ce que le corps doit avoir ; ce qu'il dit avoir vû plusieurs fois par le moyen des Courtisanes publiques qui se font avorter, nous faisant observer que si on met dans l'eau la caruncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifestement toutes les parties du corps, jusques aux doigts des mains & des pieds, & même jusques aux parties honteuses. *Aristote* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. dit, que le mâle n'est formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'est pas plus grand qu'une grosse fourmi, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau, parce qu'autrement il se dissout & disparoît aussi-tôt : Il dit aussi que la femelle n'est pas

encore tout-à-fait formée au troisiéme mois, mais bien au quatriéme seulement. *Pline* au 4. Chap. du 7. Liv. de son hist. nat. assûre le contraire ; car il soûtient que la femelle est plûtôt formée que le mâle. Mais qui est celui qui ne s'étonnera pas après avoir suivi le sentiment d'*Aristote* touchant la longueur du temps qu'il prescrit pour la formation du *fœtus*, & après avoir été préoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en son Traité de la génération, nous assûre qu'il ne se rencontre pas même aucune semence en la Matrice des animaux durant tous les quinze premiers jours qui suivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de plusieurs biches, quand il entendra parler d'un autre côté *Kerckring*, qui dans un petit Traité de la génération du *fœtus*, qu'il a mis au jour depuis peu, nous assûre avoir trouvé en la Matrice d'une femme morte subitement, trois ou quatre jours après ses purgations menstruelles, un petit *fœtus*, duquel la tête avec toutes ses parties paroissoit distinctement formée & séparée du reste du corps, qui n'étoit encore que grossierement tracé, dont il a fait graver la figure ; comme aussi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui étoit entierement formé ? *Severin Pineau* nous a pareillement fait représenter la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui étoit encore plus parfaitement accompli en toutes ses parties ; c'est ce qui fait que je croi que le sentiment le plus véritable touchant le temps auquel le *fœtus* est formé, est celui que j'ai rapporté d'*Hipocrate* au commencement du Livre de l'*âge*, qui est que toutes les parties du corps de l'enfant sont entierement formées & figurées au septiéme jour, & même encore plûtôt, & ce qui fait que j'y ajoûte plus de foi, est un petit *fœtus* mâle de vingt-cinq ou trente jours, qui n'est pas plus grand que l'ongle du poulce, lequel je conserve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'esprit de vin, à cause que toutes les parties de son corps sont si parfaitement formées & figurées, qu'on les voit aussi distinctement que si c'étoit un *fœtus* de six mois. J'en ai encore un autre de sexe féminin environ de même terme, qui quoique plus petit, est aussi-bien figuré que ce premier. Mais l'on peut très-facilement voir au Chapitre suivant toutes les proportions du corps de l'enfant, selon les différens temps de la grossesse, jusques à la fin du troisiéme mois, lesquelles j'ai fait représenter comme je les ai souvent vûës de mes propres yeux.

Ce que nous avons dit doit suffirepour sçavoir, ou plûtôt pour conjecturer quelles parties du corps sont engendrées les premie-

res, & en quel temps il est tout-à-fait formé : Mais c'est un nœud Gordien des plus difficiles à développer, que de connoître en quel temps & comment l'ame est introduite au corps de l'enfant. Plusieurs croyent que c'est dès le commencement de la génération, & qu'elle est même dans les semences conçûes ; toutefois avec cette distinction, qui est qu'elle n'est encore qu'en puissance dans les semences, & seulement en effet quand le corps de l'enfant est entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit réellement & actuellement dans les semences, & qu'elle étoit elle-même l'architecte de son domicile qu'elle formoit dans la génération. *Hipocrate* a été de ce dernier sentiment, ainsi qu'il le déclare au Livre de la diette, par ces paroles : *Si quis non credat animam animæ misceri, demens est.* Tertullien *au 13. ch. de l'ame*, est aussi de l'opinion d'*Hipocrate* ; car il dit que la semence vient de toutes les parties du corps, & que dès le commencement elle contient en soi une humeur qui procéde très-certainement de la substance corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle soit immortelle, est néanmoins engendrée aussi-bien que le corps dans le même moment. Et d'autres ont bien osé passer plus avant, & dire que l'ame étoit même dans la semence lorsqu'elle étoit encore dans les testicules ; mais toutes ces opinions sont condamnées comme contraires à la foi, parce qu'on ne les pourroit pas admettre sans croire que l'ame de l'homme fût corporelle aussi-bien que celle des brutes. Néanmoins je croi que dès le premier jour de la conception des semences, l'ame est introduite au corps du petit *fœtus*, qui, suivant mon opinion, est entiérement formé dès ce temps, immédiatement après que toutes les particules des deux semences conçûës ayant été agitées par un mouvement divin, les plus nobles se sont assemblées & concentrées au milieu de leur masse liquide, pour en former, comme dans un point, le petit *embrion*, qui pour lors n'étant pas plus gros qu'un grain de millet, est presque inperceptible pour sa petitesse ; & je suis très-persuadé que ma croyance ne répugne point aux mysteres de notre foi, & que bien loin qu'elle soit d'une dangereuse conséquence, au contraire il seroit très-utile au public que tout le monde en fût aussi persuadé que moi. Si cela étoit, beaucoup de femmes auroient horreur de se faire avorter, comme elles font sans scrupule, dès le premier mois de leur grossesse, dans la pensée qu'elles ont de ne pas faire pour lors un grand mal, s'imaginant se procurer seulement un écoulement de simples semences conçûës, & non pas l'avor-

tement d'un enfant, qu'elles font ainsi misérablement périr par des artifices damnables, & par certains breuvages, & par autres mauvais remédes qu'on ne doit pas enseigner pour en éviter le dangereux abus.

*Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, avoüe franchement, qu'il ne connoît aucunement la cause efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philosophes qu'il a consultés sur cette matiere, ne lui en ont jamais pû donner la moindre raison démonstrative; mais que tout ce qu'il en peut assûrer est, qu'il y a en cette cause efficiente une souveraine sagesse, & qu'après que le corps de l'enfant est entierement formé, il est gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui sont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel* au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. *de abdic. rer. caus.* discourt amplement pour sçavoir si l'ame est en effet dès le commencement dans les semences, ou si elle n'y est pour lors qu'en puissance seulement; mais après avoir bien agité la question, il paroît assez par la conclusion du 7. Chap. qu'il étoit peut-être du premier sentiment, qu'il n'a pas voulu soûtenir ouvertement, s'étant contenté d'en faire alléguer les raisons en la conférence de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce semble, par celles de son adversaire *Eudoxus*, dit à la fin de sa dispute, qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache quelle des deux opinions est la véritable, & que les hommes connoissent seulement ce qui leur paroît plus vraisemblable. Il ne faut pas néanmoins juger de cela par ce qui peut paroître plus vraisemblable à nos sens; mais il s'en faut rapporter entierement à ce que l'Eglise nous oblige de croire, qui est que l'ame de l'homme est une substance entierement spirituelle & toute divine qui ne procéde aucunement du pere ni de la mere, comme veut *Tertullien*, mais qui vient de dehors, & est infuse au corps de l'enfant, au moment qu'il est entierement formé, de la maniere que j'ai ci-devant expliquée, qui, comme j'ai dit, ne répugne point aux mysteres de notre foi. Mais sans faire une plus grande digression, laissons cette matiere aux gens plus éclairés que nous, & retournons à la nôtre, pour parler de la grossesse & de ses différences; avant quoi néanmoins je trouve assez à propos de faire voir toutes les différentes proportions du corps de l'enfant selon les différens temps de la grossesse, qui sont bien représentées dans la planche suivante, & de faire ensuite le récit d'une Histoire très-considérable touchant un enfant que quelques-uns ont prétendu avoir été engendré dans le vaisseau éjaculatoire, appellé *tuba uteri*.

## Chapitre V.

### *Des différentes proportions du corps de l'enfant selon les différens temps de la grossesse.*

Je peux facilement prouver par démonstration, que les différentes proportions des enfans que l'on voit en cette planche, touchant les différens temps de la grossesse, sont très-justes, comme les expériences journalieres nous le font très-bien connoître : car si l'on considere toutes les proportions du corps d'un fort enfant du terme de neuf mois complets, par rapport à la proportion d'un *fœtus* qui n'est que de trois mois, on trouvera que celui de neuf mois pese ordinairement environ douze livres de seize onces chacune ; j'en ai même vû peser jusques à quatorze livres. Mais le *fœtus* de trois mois ne pesera pas au plus trois onces, c'est-à-dire, qu'il pesera soixante-quatre fois moins qu'un enfant de neuf mois qui pese douze livres. Or comme le terme de trois mois n'est que le tiers de celui de neuf mois, & que celui d'un mois est aussi le tiers de celui de trois mois, nous trouverons pareillement que la proportion du corps des *fœtus* de ces deux termes prématurés, répondant à cette premiere démonstration, le *fœtus* d'un mois ne pesera pas une demie drachme ; c'est-à-dire, qu'il pesera encore



soixante-quatre fois moins que ne pese un *fœtus* de trois mois. Et comme le terme de dix jours n'est aussi que le tiers de celui d'un mois, un *fœtus* de dix jours ne doit pas peser qu'un demi grain, ou environ. Ce sont des faits que l'expérience m'a montrés une infinité de fois, dans les différens avortemens des femmes où j'ai été appellé pour les secourir. C'est ce qui m'a fait connoître manifestement, en continuant cette égale division des temps de la grossesse, que tout le corps du *fœtus* dans le premier jour de sa conception n'est pas plus gros qu'un très-petit grain de millet.

*Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva après sa mort un petit* fœtus *de trois mois ou environ, avec une grande abondance de sang caillé, laquelle mérite bien d'être examinée, pour sçavoir si cet enfant avoit été engendré dans le vaisseau ejaculatoire, appellé* Tuba uteri, *comme plusieurs personnes le croyent.*

LE sixiéme jour de Janvier de l'année 1669. j'ai vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoît Vassal*, une Matrice dont la figure est représentée à la fin de ce chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui étoit morte après avoir senti de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui lui avoient causé de fréquentes syncopes, & des convulsions très-violentes. Cette femme qui étoit de sa profession Garde d'accouchée, paroissoit durant sa vie d'une santé très-parfaite, & avoit déja eu en différentes grossesses onze enfans; sçavoir sept garçons & quatre filles, dont elle étoit toûjours accouchée fort heureusement au terme de neuf mois: Mais étant devenuë grosse pour la douziéme fois, & sa Matrice ne s'étant dilatée que vers sa corne droite, cette partie devint enfin si mince & si foible, que ne pouvant souffrir seule une extension suffisante pour contenir plus long-temps l'enfant, elle se creva entierement au troisiéme mois de sa grossesse ou environ; ce qui en fit sortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les intestins de sa mere, avec une grande abondance de sang caillé qui s'étoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de personnes, qui furent aussi-bien que moi chez ce Chirurgien pour voir cette Matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur persuadant que la génération de cet enfant s'étoit

faite dans le vaisseau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*, crûrent d'abord, sans examiner davantage la chose, qu'elle étoit ainsi que le Chirurgien la leur disoit, & que cet exemple confirmoit plusieurs histoires de semblable nature que *Riolan* rapporte au 35. Chap. du 2. Liv. de son Anthropographie. Mais lorsque j'eus bien examiné & considéré toutes les parties de cette Matrice, je reconnus que ceux qui étoient de ce sentiment se trompoient aussi-bien que ce Chirurgien. C'est ce qui m'obligea d'en dessiner à l'heure même la figure dans la véritable disposition où je la vis pour lors, laquelle est incomparablement plus fidelle & plus correcte que celle que ce Chirurgien fit graver un mois après, dans le tems qu'elle n'avoit presque plus rien de sa premiere figure, qui avoit été toute corrompuë par le maniement de plus de mille personnes qui l'avoient vûe, touchée, remuée, & retournée de tous les côtés, pour la considérer à leur mode.

Je sçai que je pourrois paroître bien opiniâtre, en ne voulant pas demeurer d'accord que cet enfant ait été engendré dans le *tuba uteri*, après l'aveu de tant de Médecins & de Chirurgiens, qui le croyent comme une vérité très-constante, si je ne faisois connoître les raisons qui m'obligent à n'être pas de ce sentiment. C'est ce que je prétends faire, pour désabuser tous ceux qui ont cette opinion, en faisant voir manifestement par la simple démonstration de la véritable figure cette Matrice, que j'ai dessinée exprès de ma propre main sur l'original même, que cet enfant n'avoit point été engendré dans le *tuba*, mais dans une partie du propre corps de la Matrice, qui s'étoit étenduë & poussée vers sa corne, en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant étoit contenu, qui venant à croître avoit causé la rupture de cette partie.

J'ai, ce me semble, assez de raison de comparer le vice de conformation de cette Matrice à une espéce de hergne, & de dire que cet enfant avoit été engendré en une partie de la Matrice, qui s'étoit ainsi allongée peu à peu dans la suite; car les intestins ne laissent pas d'être contenus dans la membrane du péritoine. quoiqu'ils soient quelquefois poussez par le moyen de sa production ou de son allongement jusques dans le *scrotum*, ainsi qu'il arrive aux hergnes de cette partie. Et voici comme je prouve très-bien que cette même partie, en laquelle étoit contenu l'enfant avant qu'il en fût sorti par la rupture qui s'y fit, étoit une portion du propte corps de la Matrice, & non pas le *tuba uteri*: C'est qu'il

est constant que le ligament rond s'attache immédiatement à la partie latérale du propre corps de la Matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu sa substance avec celle de la Matrice. Or cela étant de la sorte, il est certain que la partie où le ligament rond aboutissoit, & à laquelle il étoit fortement attaché du côté droit, où étoit le vice de conformation de cette Matrice, étoit une portion de la substance même de la Matrice, aussi-bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du côté gauche, qui étoit sain, & d'une disposition naturelle, & que par conséquent cet enfant avoit été engendré dans une partie de la Matrice qui s'étoit ainsi allongée. C'est ce qui se peut manifestement connoître par la seule inspection de la figure que j'en ai fait représenter, en laquelle le propre corps de la Matrice paroît beaucoup diminué de ce même côté droit, à cause que cette extension particuliere avoit consumé, & emporté par cet allongement une partie de sa substance, qui s'étoit trouvée seulement en cette derniere grossesse plus débile à cet endroit qu'aux autres; à quoi toutes les autres fréquentes grossesses que cette femme avoit eües auparavant avoient peut-être beaucoup contribué, ou bien quelqu'autre accident qui lui pouvoit être survenu en cette derniere, qui avoit empêché que tout le propre corps de la Matrice ne se dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres grossesses.

Plusieurs personnes se sont servi depuis peu de cet exemple, pour nous prouver que les testicules des femmes sont pleins de petits œufs, qui se détachant du propre corps des testicules, dans le temps du coït, sont conduits par le *tuba* dans la Matrice, pour servir ensuite à la génération de l'enfant, & qu'un de ces prétendus œufs étant resté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, sans tomber dans sa Matrice, avoit été cause de sa mort. *Graaf* entr'autres est de ce sentiment, & a donné au public, pour l'autoriser, la figure de cette Matrice, qu'il a copiée sur celle que ce Chirurgien dont j'ai parlé avoit fait graver, comme on peut voir en son Livre intitulé : *De mulierum organis generationi inservientibus*. Mais ceux qui se donneront la peine d'examiner sans aucune préoccupation celle qui suit, qui est très-fidelle & correcte, aussi-bien que mes raisons, connoîtront bien qu'il nous faut donner d'autres démonstrations pour nous faire croire cette opinion véritable.



EXPLICATION

## EXPLICATION DE LA FIGURE SUIVANTE, en laquelle la Matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, sont présentées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'étoient.

A. A. *montrent le propre corps de la Matrice ouvert dans toute sa longueur, & l'épaisseur de sa substance spongieuse, parsemée de plusieurs vaisseaux très-considérables, qui paroissent dans toute cette substance.*

B. *La cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voyoit plusieurs petits grumeaux de substance fongueuse, semblable à celle de l'arriere-faix.*

C. *L'orifice interne de la Matrice, qui étoit d'une figure inégale, comme il est ordinairement à la plûpart des femmes qui ont eu plusieurs enfans.*

D. *Le* vagina *ou col de la Matrice ouvert en sa longueur.*

E. E. *Le ligament rond du côté gauche.*

F. *Le testicule gauche.*

G. *Le vaisseau éjaculatoire gauche, qui va du testicule à la corne de La Matrice.*

H. *Le vaisseau éjaculatoire gauche appellé par Fallope* tuba uteri.

I. *Le morceau déchiré du côté gauche, qui n'est qu'une production du ligament large, qui paroît ainsi déchiquetée vers l'extrêmité du vaisseau éjaculatoire.*

L. *Une espéce de poche membraneuse, dans quoi l'enfant étoit contenu avant qu'elle se fût rompuë & crevée de la maniere qu'elle paroît; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre substance de la Matrice, allongée à ce côté en maniere de hergne, elle s'étoit contractée de même que fait la Matrice, aussitôt que l'enfant en fut sorti par cette grande rupture qui s'y fit, ne restant rien de contenu en sa capacité que plusieurs caillots de sang, & quelques parties de l'arriere-faix qui s'y trouverent après la mort de la femme.*

M. *Un étrécissement de même substance, qui étoit entre cette poche & le propre corps de la Matrice.*

N. N. *Le ligament rond de le Matrice, qui étoit attaché de ce côté droit à cette poche.*

O. *Le testicule droit.*



P. *Le* tuba uteri, *ou vaisseau éjaculatoire droit.*
Q. *Le morceau déchiré du côté droit.*
R. R. *Le ligament large du côté droit.*
S. S. S. S. S. *Tous ces endroits marqués de points au côté droit montrent l'étenduë que la Matrice devoit avoir en ce côté, & la situation en laquelle devoient aussi être le ligament rond & le* tuba uteri, *pour être proportionnés au côté gauche, où les parties paroissent dans une disposition naturelle.*
T. *L'enfant qui est plus petit d'un tiers qu'il n'étoit, la grandeur & la grosseur en ayant été diminuées dans la présente figure, à proportion de la Matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*
V. *Une partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

---

## CHAPITRE VI.

### *De la grossesse & de ses differences, avec les signes de la veritable, & ceux de la fausse.*

LA grossesse de la femme proprement prise est une tumeur du ventre, causée par l'enfant situé dans la Matrice. Il y a une grossesse selon la nature, qui est celle où se rencontre un enfant vivant que nous appellons *véritable*, & une autre contre nature, en laquelle au lieu d'un enfant, il n'y a que des corps étranges qui se sont engendrés dans la Matrice, comme des ventosités mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropisie de Matrice*, ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de sang & de semences corrompuës; & pour cette raison elle est appellée *fausse grossesse*. Nous avons déja parlé en traitant de la conception & de la génération, des causes & des signes de la grossesse dans son commencement; néanmoins nous en répéterons encore les plus certains & les plus ordinaires, qui sont nausées, vomissemens, dégoût pour les choses que la femme avoit accoûtumé de manger & de trouver bonnes, désir des étranges & mauvaises, suppression des menstruës sans fiévre ni frisson, ou autre cause, douleur & enflure des mammelles, toutes lesquelles choses arrivent aussi aux vierges, par la rétention des mois; mais le plus assuré est, que si l'on met le doigt dans le *vagina*, on sent l'orifice interne exactement fermé sans aucune dureté, & dans une bonne situation, comme aussi la distension du corps de la Matrice considérable, selon que la femme

eſt plus ou moins groſſe, & l'enſant remuant dans la Matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'être pas trompé à ce que l'on ſent remuer dans la Matrice, d'autant que l'enfant a de ſoi un mouvement de totalité & de partialité ; de totalité, quand il remuë tout ſon corps ; & de partialité, quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la tête, un bras, ou une jambe, le reſte de ſon corps demeurant ſtable ; mais la Matrice gonflée en la ſuffocation, & même quelques moles, ont par accident quelque eſpéce de mouvement de totalité, & n'ont point celui de partialité. Celui de la ſuffocation eſt convulſif, & celui de la mole n'eſt qu'un ſimple mouvement de décidence : car la femme qui a une mole de groſſeur conſidérable dans la Matrice, de quelque côté qu'elle ſe puiſſe mettre ou tourner, ſon ventre ſuit incontinent la même voye, & y tombe comme une boule peſante. Vers le tems que l'enſant ſe meut manifeſtement, ſi la femme eſt effectivement groſſe, les humeurs qui ſe ſont portées aux mammelles, par la rétention des mois, ſe convertiſſent en lait ; & alors ce ſigne nous eſt ordinairement un témoignage aſſuré de groſſeſſe, quoiqu'il ſe ſoit vû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) ſans être groſſes, ou ſans avoir jamais eu d'enfans ; ce qui nous eſt confirmé par *Hipocrate*, en l'Aph. 39. du 5. Livre, qui dit : *Si mulier quæ nec prægnans, nec purpera eſt, lac habet, ei menſtrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles ſans être groſſe, ou ſans être accouchée, cela vient de ce que ſes menſtruës ſont retenuës. Mais ce ſont plûtôt des ſéroſités que du lait, lequel en ce cas n'a pas de conſiſtance, ni une couleur blanche, comme celui de celle qui eſt accouchée, & même celui de la femme groſſe eſt encore tout aqueux, & ne s'épaiſſit & blanchit que lorſqu'après être accouchée elle vient à nourrir ſon enfant.

L'enfant ſe remuë manifeſtement vers le quatriéme mois, & plûtôt ou plus tard, ſelon qu'il eſt plus ou moins fort : quelques femmes le ſentent dès le deuxiéme mois, & même encore plûtôt, & d'autres vers le troiſiéme ſeulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens ſont fort petits, & aſſez ſemblables à ceux que fait un petit moineau lorſqu'il vient d'éclore ; après quoi ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & ſe fortifie ; & ils ſont à la fin ſi violens, qu'ils obligent la Matrice à ſe décharger de ſon fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune eſt, que les mâles ont plûtôt mouvement

que les femelles, à cause de leur chaleur qui est plus grande ; mais cela est à peu près bien égal, car il y a des femmes qui sentent plûtôt leurs filles, & d'autres leurs garçons ; ce qui arrive indifféremment, tant aux mâles qu'aux femelles, selon qu'il y a eu une disposition plus ou moins vigoureuse en leur génération.

Les femmes qui usent journellement du coït sont assez souvent sujettes à se tromper ; car elles croyent ordinairement être grosses, si leurs mois sont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur qui les provoque à vomir ; ce qui n'est pas toujours vrai, parce que la fausse grossesse cause presque les mêmes accidens que la véritable ; ce qu'on ne reconnoît le plus souvent que par la suite. Les femmes qui ont une fausse grossesse ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtés ; & celles qui sont grosses d'enfant l'ont toujours beaucoup plus éminent vers le devant, & le nombril bien plus élevé que les autres ; de sorte que dans les soupçons douteux de grossesse avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, si l'on trouve que le nombril de la femme soit enfoncé, & l'orifice interne de sa Matrice petit & duret, l'on peut être assuré par ces deux signes, qui sont des plus remarquables en cette occasion, que la femme n'est pas ordinairement grosse d'enfant : car dans la véritable grossesse avancée au terme que je viens de dire, le nombril paroît toujours plus élevé, & l'orifice interne plus tuméfié, & d'une substance plus souple & molasse, que dans la fausse grossesse, qui est, comme nous avons dit, quelquefois, causée par des vents, qui enflent & font distension de la Matrice, par laquelle certaines femmes les rendent avec aussi grand bruit que si c'étoit du fondement, comme faisoit cette *Galla*, dont parle *Martial* au 7. Livre de ses Epigr. à laquelle il dit : *Offendor cunni garrulitate tui, &c.* J'en ai rapporté des exemples dans les Obs. CV. & CX. du Livre de mes Observations. D'autres fois ce ne sont que des eaux, qui s'y amassent en telle quantité, qu'il s'est vû des femmes en jetter plein un seau sans aucun enfant, quoiqu'elles crussent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ai ci-devant rapporté l'histoire à la fin du troisiéme Chapitre de ce premier Livre, laquelle ne vuida des eaux de la sorte qu'à la fin du dixiéme mois, jusques auquel tems elle avoit toujours eu opinion d'être grosse. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des moles ; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ses mouvemens différens, comme j'ai dit, & que la mole reste quelquefois dans la Matrice, après le terme

ordinaire de l'accouchement ; ce qui est néanmoins très-rare.

Les moles procédent toûjours de quelques faux germes, qui restans en la Matrice, s'y accroissent à cause du sang qui y afflüe, par l'accumulation duquel ils sont peu-à-peu augmentés. Si la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme, ou le troisiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germes ;* & les uns ne sont quasi que les semences enveloppées d'une membrane, comme étoit cette géniture, que vuida au bout de six jours cette femme dont parle *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant :* les autres sont un peu plus solides, & comme charnus, ressemblans en quelque façon au gésier d'une volaille, & sont gros plus ou moins, selon le tems qu'ils ont demeuré dans la Matrice, & aussi selon la quantité du sang dont ils y ont été abreuvés. Les femmes vuident ces faux germes plûtôt ou plus tard, selon qu'ils sont adherens à la Matrice ; ce qu'elles font presque toujours avec grande perte de sang, avant la fin du troisiéme mois.

Il est de très-grande importance de bien connoître distinctement la véritable grossesse d'entre la fausse ; car les fautes qui se commettent au mauvais jugement qu'on en fait, sont toujours très-considérables, d'autant qu'en la véritable grossesse l'enfant doit demeurer dans la Matrice, jusques à ce que la nature l'en fasse sortir elle-même par un accouchement naturel ; mais au contraire, la fausse grossesse nous indique de procurer, le plûtôt que faire se peut, l'expulsion de ce qu'elle contient. C'est pourquoi, aux occasions où les signes équivoques rendent la chose douteuse, il ne faut pas en faire avec précipitation un prognostic entiérement décisif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans ; car les plus fins peuvent quelquefois être trompés en cette matiere, s'ils n'usent d'une très-grande précaution ; pour témoignage de quoi je pourrois citer plus de deux cens exemples de différentes femmes qui m'ont consulté plusieurs fois pour des soupçons de grossesse qu'elles avoient, à cause de l'extrême grosseur de leur ventre, & d'autres signes qui leur faisoient croire durant des années entieres qu'elles étoient grosses d'enfant, quoiqu'elles ne le fussent pas effectivement. Mais pour ne pas faire un si long discours, contentons-nous seulement de rapporter un exemple connu de tout Paris, qui est celui de Madame la Présidente de Nesmond, qui en l'année 1668. fut jugée être grosse d'enfant durant plus d'un an, par plusieurs Médecins, Chirurgiens & Sagefemmes, qui étoient tous de ce sentiment contre la vérité, s'étant fondés sur la grosseur de son ventre, & sur quel-

ques autres signes équivoques de grossesse qu'elle avoit ; mais enfin après avoir été l'espace d'une année & demie en cet état, la montagne des fausses espérances qu'on lui avoit données n'enfanta qu'une souris ; c'est-à-dire, que la tumeur de son ventre disparut, sans vuider autre chose que quelques eaux, & autres corps étranges, dont la nature ne se déchargea qu'au bout de tout ce tems. On peut encore voir beaucoup d'autres exemples de fausses grossesses que j'ai rapportés dans le Livre de mes Observations.

Ces fausses grossesses arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas tout-à-fait bien réglées en l'évacuation de leurs menstruës, soit pour leur quantité, soit pour leur qualité, ou pour le tems auquel elles doivent fluer ; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cause que cette évacuation commence en cet âge à n'être pas si bien ordonnée qu'elle étoit auparavant : c'est pourquoi dans tous ces soupçons de grossesse, il faut avant toutes choses s'informer particuliérement de la maniere que les femmes avoient coutume d'avoir leurs menstruës, aussi-bien que de toutes les dispositions qui ont précedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent, observant sur toutes choses les deux plus notables circonstances que j'ai marquées ci-dessus touchant la disposition du nombril, & de celle de l'orifice interne de la Matrice.

Il arrive quelquefois que ces fausses grossesses sont bonnes comme cause ; car après qu'elles sont terminées, il se fait un changement de la disposition de la Matrice, qui est cause que dans la suite les femmes deviennent effectivement grosses d'enfant, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne très-bien par ces paroles du 2. Livre des Prédictions. *Postquam ventris tumiditas exsoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, si non aliud quoddam impedimentum ipsis fiat : nam hæc affectio bona est ad mutationem in utero faciendam, ut post hoc tempus in utero concipiant.*

---

## CHAPITRE VII.

### *Les moyens de connoître les différens tems de la grossesse.*

SI les Médecins, les Chirurgiens & les Sagefemmes ont besoin d'une grande prudence pour assurer qu'une femme est grosse, ou qu'elle ne l'est pas, & d'une véritable ou d'une fausse grossesse,

elle ne leur est pas moins requise, pour juger de combien elle la peut être, afin qu'ils puissent être assurés si l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore ; ce qui est de très-grande considération : car si la femme grosse avorte pour avoir été blessée, celui qui l'a frappée mérite la mort, si son enfant étoit certainement vivant, sinon il doit être seulement condamné à une amende pécuniaire. Il faut aussi que les Sagefemmes prennent bien garde à n'être pas elles-mêmes cause de la mort des enfans, & quelquefois aussi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il soit temps, comme font celles qui ne se connoissant aucunement en leur art, s'imaginent toujours, quand la femme grosse se plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce sont celles de l'enfantement ; ce qui fait qu'au lieu de tâcher à les faire cesser, au contraire elles les excitent, & la font ainsi accoucher très-malheureusement avant terme. Je connois une femme, qui étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de grandes douleurs qu'elle sentoit dans le ventre, à-peu-près comme si elles eussent été celles de l'accouchement ; ce qui l'obligea de mander sa Sagefemme, qui étant venuë, & connoissant la chose à sa mode, fit tout son possible pour la faire accoucher, en lui excitant un redoublement de ses douleurs par lavemens âcres, & la faisant promener par la chambre, ainsi que si elle eût été à terme : mais cette femme voyant que nonobstant ces continuelles douleurs qu'elle eut durant deux jours, elle n'accouchoit point, elle m'envoya querir pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre. Je fus incontinent chez elle, ou l'ayant trouvée en cet état, je sentis en la touchant par bas l'orifice interne de la Matrice dilaté à y mettre l'extrêmité du petit doigt en sa partie interne, & encore plus ouvert vers l'extérieur : mais considérant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis aussi-tôt mettre au lit, où elle demeura huit ou neuf jours, pendant lesquels toutes ses douleurs cesserent, & sa Matrice se referma exactement, ainsi que je le connus, l'ayant touchée quelques jours ensuite, & elle ne laissa pas de porter encore son enfant trois mois entiers, & accoucha à terme d'une fille forte & robuste, que j'ai vûe vivante jusqu'à l'âge de cinq ans. Or si je l'eusse fait continuer comme on avoit commencé, cette femme seroit indubitablement accouchée à six mois ; ce qui auroit causé la mort à son enfant en son ventre, ou peu de tems après son avortement. Il se faut gouverner de la maniere en pareille occasion, pourvû que ces douleurs ne soient pas accompagnées d'accidens, qui mettroient

la

la mere en danger de la vie, si on ne la faisoit accoucher promptement, comme de fréquentes convulsions, ou de quelque perte de sang considérable, ainsi que nous dirons en son lieu.

Pour bien connoître les différens temps de la grossesse, on se peut servir du propre témoignage de la femme, à quoi néanmoins il ne faut pas toûjours se fier; car il ne nous doit servir que de conjecture, d'autant que plusieurs se trompent elles-mêmes, s'imaginent être grosses depuis le temps qu'elles ont rétention de leurs mois, ou elles se réglent par celui auquel elles ont senti mouvoir leur enfant; ce qui n'est pas toûjours une chose certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la grosseur du ventre; mais bien plus assûrement, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la grossesse nous ne la reconnoissons que par les signes de la conception; d'autant que ce qui est pour lors dans la Matrice n'est pas de grosseur assez considérable pour tumefier le ventre, qui bien au contraire devient plus plat en ce temps, pour les raisons que nous en avons dites en un autre lieu ci-devant; mais après le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu-à-peu, & de-là ensuite jusques au neuviéme. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le sent exactement fermé & un peu allongé, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau né; mais de-là ensuite il grossit & s'amollit peu-à-peu, jusques au sixiéme mois, ou environ; après quoi il commence ordinairement à diminuer en toutes ses dimensions, à proportion que la Matrice s'étend: tellement que quand la femme approche de son terme, il est tout applani, & presque confus avec le globe de la Matrice, ne faisant pour lors qu'un petit bourlet, ou cercle un peu épais à son entrée, dont le couronnement est fait au temps de l'accouchement. Néanmoins il se trouve quelquefois des femmes qui ont encore cet orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la grossesse, à cause des humidités glaireuses dont il commence d'être abreuvé en ce temps; mais alors il est beaucoup plus laxe & plus molasse, & non pas si compacte & si fermé qu'il a coûtume d'être dans les premiers mois.

Il ne faut pas aussi juger toûjours du temps de la grossesse par la grande tumeur du ventre, d'autant qu'il y a des femmes qui sont plus grosses à demi terme, que d'autres ne le sont étant prêtes d'accoucher; car cela dépend de la grosseur de leurs enfans, comme aussi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui sont contenuës avec eux dans la Matrice: Mais il en faut plûtôt

juger par cet orifice interne, qui devient ordinairement moins épais, & d'autant plus racourci & applani, que les femmes sont proches de leur terme ; ce qui arrive ainsi que nous voyons diminuer l'épaisseur d'un cuir molasse à mesure que nous l'étendons ; de même cet orifice devient moins épais, par l'extension qu'en fait la tête de l'enfant, qui donne & pese ordinairement contre lui dans les derniers mois. On se sert fort de cette remarque pour la réception des femmes grosses qui viennent faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu de Paris, laquelle j'ai très-souvent observée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permission que m'en fit donner pour lors Monseigneur le Premier Président, n'y ayant point de lieu plus propre à se perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une opération si nécessaire, à cause du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes sortes. La régle est, que toutes les femmes grosses y sont reçûes charitablement, quinze jours ou environ avant leur terme ; & pour ce sujet on les visite devant que de les y admettre, à cause qu'on en voit quantité, qui étant bien aises d'être nourries à ne rien faire, s'y présentent deux ou trois mois plûtôt qu'elles ne doivent, se disant & assûrant être prêtes d'accoucher : Mais par les considérations que j'ai dites ci-dessus, on peut facilement juger & sçavoir à fort peu près celles qui y sont recevables & celles qui ne le sont pas ; c'est-à-dire, quand elles sont sur le point de leur temps, & par ce moyen connoître aussi quand il est besoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il est nécessaire & possible, lorsque la femme n'est pas encore à terme.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Sçavoir si on peut connoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qui dénotent qu'elle est grosse de plusieurs enfans.*

On peut bien contenter la curiosité des femmes qui désirent sçavoir si elles sont grosses ou non ; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on passe outre, & qu'on leur dise si c'est d'un garçon ou d'une fille ; ce qui est absolument impossible, quoiqu'il n'y ait presque point de Sagefemme qui ne se vante de le deviner ; (en effet c'est bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela ar-

rive, c'est assûrément plûtôt par hazard que par aucune science, ou raison qu'elles ayent eüe pour le pouvoir prédire. Mais on est quelquefois si fort pressé & importuné d'en dire son sentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, & même par leurs maris qui n'en sont pas moins curieux, qu'on est obligé de les satisfaire au mieux qu'il est possible sur ce sujet, par l'examen de quelques signes très-incertains.

Il y a beaucoup de signes sur lesquels cette connoissance est fondée (si tant est qu'on la puisse avoir, ce que je ne crois pas) dont les deux principaux sont tirez d'*Hipocrate*. Le premier est en l'Aphor. 42. du 5. Liv. où il dit : *Mulier gravida si marem gerit, benè colorata est ; si verò fœminam, malè colorata*. La femme grosse d'enfant mâle a bonne couleur ; mais si c'est d'une fille, elle a mauvaise couleur. Et l'autre est en l'Aphor. 48. du même Liv. *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ majis gestantur*. Le plus souvent les enfans mâles sont situés au côté droit, & les femelles au côté gauche. De plus, on dit que la femme grosse d'un fils est plus gaillarde & plus réjoüie, qu'elle se porte beaucoup mieux, qu'elle n'est pas si dégoûtée, qu'elle le sent remuer plûtôt, qu'elle a le poulx de la main droite plus élevé, plus fort, & plus fréquent que celui de la main gauche, que sa mammelle droite grossit devant la gauche, & est aussi plus ferme, que le bout de toutes deux est relevé, & regarde vers le haut, que le lait en est plus épais, & enfin que toutes les parties droites de son corps sont plus robustes & plus promptes à tous mouvemens ; comme, par exemple, si elle est assise, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera sa premiere démarche avec le pied droit ; mais si c'est une fille, elle a des signes tout contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des personnes qui prétendent le connoître par les urines en les voyant ; mais ce dernier signe n'est pas plus assûré, car il se rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces signes d'être grosses d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'espérance qu'on leur avoit donnée du contraire ; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des signes tout-à-fait opposés, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoître que tous les autres, par la considération du temps de la conception ; car ils disent, que si la femme a conçû pendant que la Lune étoit en son croissant, elle doit avoir un garçon ; & au contraire que ce doit être une fille si elle étoit en son déclin ; mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il est aisé de le connoître par la remarque que j'en ai faite

à l'Hôtel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours aussi-bien que moi, qui est que j'y accouchai une fois en un seul & même jour de l'année 1660. onze femmes qui étoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les six autres firent des filles. Or il est à préjuger qu'elles avoient toutes conçû à peu près en même-temps, puisqu'elles accoucherent toutes à terme en même jour : c'est pourquoi elles auroient dû, si cela y faisoit quelque chose, avoir été régies par la domination de cet Astre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles, & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainsi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au même lieu, où on voit naître, comme par tout ailleurs, des mâles & des femelles indifféremment : c'est ce que prouvent bien aussi les Registres de tous les enfans nouveaux nés qu'on porte journellement baptiser dans toutes les Paroisses de cette Ville de Paris, lesquels on peut aisément consulter pour la confirmation de cette vérité ; mais particulierement ceux des Paroisses de Saint Eustache & Saint Sulpice, en chacune desquelles on baptise ordinairement plus de 160. enfans par mois. Mais ce qui doit encore mieux confirmer que l'influence de la Lune ne contribuë en rien à déterminer le sexe de l'enfant, c'est que nous voyons souvent des femmes accoucher d'enfans jumeaux qui sont de différent sexe, quoiqu'ils ayent été engendrés dans le même-temps : de sorte que l'on peut bien connoître par-là, que les femmes qui sont lunatiques ne le sont ordinairement que par la tête, & non point par la partie qui sert à la conception.

Il y en a d'autres qui croyent que les mâles sont plûtôt engendrés de la semence qui vient du testicule droit, que de celle qui procéde du gauche, l'estimant être plus chaude & moins séreuse, à cause que la veine spermatique droite vient du tronc de la veine cave, & que celle du côté gauche prend son origine de l'émulgente ; mais s'ils connoissoient de quelle maniere se fait la circulation du sang, ils sçauroient que le sang de la veine émulgente n'est pas plus séreux que celui qui est dans la veine cave, d'autant qu'il a été purgé par le rein de sa sérosité superfluë avant que d'entrer dans cette émulgente, & que la semence des deux testicules est toute semblable, parce qu'elle est faite d'un même sang qui leur est apporté, non point par les veines, mais seulement par les deux arteres qui naissent du tronc de l'*Aorte*, autrement dite *la grosse artere*, pour lequel sujet le gauche est aussi disposé à produire des mâles que des femelles. C'est pourquoi ces Pastres s'abusent en liant l'un

ou l'autre testicule de leurs taureaux, selon qu'ils souhaitent avoir des mâles ou des femelles. *Hipocrate* au Livre de la Superfétation, recommande à l'homme de faire la même chose dans l'action du coït ; mais cette ligature lui seroit fort incommode & très-douloureuse, outre qu'elle lui seroit entiérement inutile pour la raison que j'ai dite, comme les deux exemples qui suivent le peuvent assez justifier.

J'ai connu autrefois à Rome un Italien qui n'avoit que le testicule gauche (ayant perdu le droit en quelque bonne occasion) lequel depuis cette accident, ne laissa pas après s'être marié de faire deux enfans, que j'ai vû vivans & fort sains, l'un desquels étoit un garçon, & l'autre une fille, sans tous ceux qu'il peut avoir eus depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun soupçon que sa femme eût été aidée en sa besogne par quelqu'autre, comme il arrive assez souvent en ce païs. Je connois encore présentement un autre homme, qui est un Maître Armurier de cette Ville de Paris, qui n'a aussi que le testicule gauche, le droit lui ayant été amputé dans sa jeunesse pour le guérir d'une hergne qu'il avoit, duquel la femme est accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles ensuite. Mais ce qui prouve manifestement que tous les signes sur lesquels on prétend fonder la préconnoissance qu'on peut avoir du sexe de l'enfant qui est au ventre de sa mere, sont tout-à-fait incertains ; c'est que les enfans jumeaux qui ont été engendrés d'un seul & même coït, sont assez souvent, comme j'ai dit, tous deux de différent sexe. On voit donc bien par tout ce que nous venons d'alléguer, que l'on ne peut pas avoir aucune connoissance certaine du sexe de l'enfant qui est dans le ventre de sa mere, ni sçavoir les véritables moyens d'engendrer plûtôt un garçon qu'une fille ; Dieu ayant exprès caché cette préconnoissance à l'homme pour éviter qu'il n'en abusât, au préjudice de la propagation de l'espéce, parce que la plûpart désirant des garçons, il arriveroit qu'il y auroit manque de filles.

Les personnes qui se vantent de pouvoir prédire quel doit être l'enfant qui n'est pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaisance, au souhait que les femmes grosses & leurs maris font touchant ce sujet ; car si la Sagefemme sçait qu'on désire un garçon, elle assûrera que ce doit être un garçon, & qu'elle en jureroit ; & si c'est une fille qu'on demande (comme cela arrive aussi à des femmes qui aiment mieux les filles) elle dira de même, & qu'elle gageroit que ce doit être une fille. Si cela réüssit à la bon-

ne heure suivant son prognostic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le sçavoit bien ; mais quand la chance tourne au contraire de la prédiction, elle se fait réputer pour ignorante & présomptueuse.

Pour moi je voudrois agir tout autrement, & reconnoître avant que d'en rien dire l'inclination des personnes, & donner toûjours en une chose si douteuse mon avis contraire au souhait qu'on fait ; car s'il arrive que par cette voye la Sagefemme rencontre bien (quoique ce soit par hazard) on dira que c'est une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit ; & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & son mari ayant ce qu'ils ont souhaité, n'y prendront pas de si près garde, d'autant qu'on reçoit toûjours de bon cœur le bien qui arrive, quoiqu'on ne l'ait pas espéré. Je dirai néanmoins ce que l'expérience m'a fait connoître de plus vrai-semblable dans cette incertitude, qui est, que les femmes qui ont déja eu plusieurs enfans, peuvent mieux que tout autre deviner de quel sexe est l'enfant dont elles sont grosses, en conférant les dispositions où elles se trouvent avec celles de leurs précédentes grossesses ; car souvent ces dispositions sont presque semblables toutes les fois qu'elles sont grosses de garçons, & changent ordinairement & se trouvent différentes lorsqu'elles sont grosses de filles.

Ayant montré qu'il n'est pas possible de sçavoir précisément de quel enfant la femme grosse doit accoucher, à cause de l'incertitude des signes sur lesquels on se fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en est pas de même de la connoissance qu'on peut avoir si la femme est grosse de plusieurs enfans. Beaucoup d'Auteurs ont crû que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cause qu'elle n'a que deux mammelles, comme aussi parce qu'elle n'a que deux cavités dans la Matrice, à la différence de beaucoup d'autres animaux qui y ont plusieurs cellules, le nombre desquelles correspond ordinairement à celui de leurs mammelles ; ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel est souvent égal à celui des cellules de leur Matrice. Cela est bien vrai à l'égard de ces autres animaux ; mais la Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, dans laquelle il y a seulement une simple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve sans autre séparation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une même portée, & quelquefois de trois, mais très-rarement de quatre. J'ai connu néanmoins autrefois un nommé M. *Hebert* Couvreur des Bâtimens du Roy, qui étoit si bon Cou-

vreur, que sa femme accoucha, il y a environ quarante-trois ans, de quatre enfans tous vivans en une seule fois ; ce que sçachant Monseigneur le Duc d'Orléans défunt, auprès duquel il étoit assez bien venu pour son humeur joviale, il lui demanda en présence de quantité de personnes de qualité, s'il étoit vrai qu'il fût si bon compagnon que d'avoir fait à sa femme ces quatre enfans tout d'un coup ; il répondit tout froidement qu'oüi, & qu'assûrément il lui en eût fait une demie-douzaine, si le pied ne lui eut point glissé ; ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Aristote* au 4. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de vingt enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la plûpart ont pû être nourris jusques à l'âge d'adolescence. *Pline* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. nat. rapporte encore cette même histoire, ou une autre toute semblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Horaces* & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fausta*, qui du temps d'*Auguste* en la Ville d'*Ostie*, fit quatre enfans en une fois, sçavoir deux mâles & deux femelles ; disant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font jusques à sept, & au 11. Chap. il parle d'une autre femme qui avorta de douze en une seule fois ; & *Albucasis* au 75. Chap. du 2. Liv. de sa Méth. dit qu'il se forme quelquefois quatre, cinq, six, sept, & même plus de dix enfans ensemble dans la Matrice, & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de sept, & une autre de quinze, qui étoient tous bien formés. Mais j'estime pour miracle, ou pour fable, l'histoire ou le conte de cette Dame Marguerite Comtesse d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cens soixante & cinq enfans, en une seule & même fois, qui reçurent tous le Baptême, & moururent le même jour aussi-bien que leur mere ; ce qui lui arriva, dit-on, par l'imprécation que lui fit une pauvre femme, qui souhaita qu'elle en pût faire autant qu'il y a de jours en l'an, à cause que lui demandant l'aumône, en lui représentant sa misere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit entre ses bras, cette Dame lui répondit, que si elle en souffroit de l'incommodité, elle avoit eu du plaisir à les faire, lui reprochant aussi qu'elle ne pouvoit pas avoir conçu ces deux enfans d'un seul homme. *Schinkius* au 4. Liv. de ses Observat. a transcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'histoire de cette Comtesse, laquelle il dit être gravée sur un marbre dans un Bourg appellé *Lausdun*, qui n'est pas éloigné de la Ville de *Leïde* en Hollande.

Il ne m'est pas encore arrivé, depuis trente-six ans que je pratique les accouchemens, d'exemple plus remarquable pour le nombre des enfans, que celui de la femme d'un Peintre nommé M. *Pierret*, demeurant en la ruë saint Martin, laquelle j'ai accouchée le 6. Novembre 1675. de trois enfans assez gros, au terme de huit mois de sa grossesse, sçavoir deux garçons & une fille : mais ce qui est le plus extraordinaire est, que le mari de cette femme étoit paralytique de la moitié du corps depuis deux ans entiers, nonobstant quoi il n'avoit pas laissé de faire tout d'un coup ces trois enfans à sa femme, qu'il croyoit exempte de tout soupçon d'avoir commis en leur génération aucune infidélité envers lui. Cet exemple confirme assez, ce me semble, le dire de nos bonnes gens, qui soûtiennent qu'un homme est capable de génération, tant qu'il a la force de soulever un boisseau de son. Mais comme le plus souvent le nombre de deux est celui qu'ont les femmes qui font plusieurs enfans à la fois, nous en dirons les signes, qui ne paroissent pas néanmoins toûjours dans les premiers mois, & qui même se remarquent fort peu jusques à ce que les enfans ayent un mouvement manifeste. Il y en aura quelque apparence, si la femme est extraordinairement grosse, sans qu'il y ait en elle aucun soupçon d'hydropisie, & bien plus, si on voit une éminence à chaque côté de son ventre, & qu'il ait en sa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu ; & la chose sera presque certaine, si en un même instant on sent plusieurs & différens mouvemens aux deux côtés, & si ces mouvemens sont beaucoup plus fréquens qu'à l'ordinaire ; ce qui se fait à cause que les enfans étant pressés, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à se mouvoir de la façon, quoiqu'ils soient séparés par les membranes, & contenus dans des eaux différentes. Outre cela, j'ai souvent observé, que les femmes qui ont plusieurs enfans sont beaucoup plus incommodées durant tout le cours de leur grossesse, qu'elles ont aussi le ventre de tous côtés bien plus tendu en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que les autres qui n'en ont qu'un, & que vers les derniers mois elles ont toûjours les jambes & les cuisses fort enflées, & même quelquefois les deux lévres de la vulve, & tout le pubis. Si tout cela est ainsi, pour lors on peut être assûré que la femme est très-certainement grosse de plusieurs enfans.

Plusieurs Auteurs sont de l'opinion d'*Aristote* & de *Pline*, qui disent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoiqu'ils soient de différent sexe ; mais qu'au contraire, très-peu

de

de ceux de la femme peuvent être élevés, étant très-difficile que la nature se puisse bien régler à conserver ces enfans de différent sexe dans la Matrice durant tout le temps qui seroit nécessaire, à cause que le mâle & la femelle recevant (à ce qu'on prétend) leur perfection plus promptement l'un que l'autre, il arrive presque toûjours que l'un vient à en sortir devant le temps; mais nous voyons tous les jours le contraire, car les jumeaux tant d'un même que de différens sexes, vivent indifféremment aussi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Castro* au 13. Chap. du 3. Liv. *de la nature des femmes*, confirme très-bien cette vérité par l'exemple qu'il apporte de son propre frere & de sa sœur, tous deux jumeaux, âgés de près de 40. ans, qui étoient en très-parfaite santé, & tous deux remarquables, non-seulement pour les forces du corps, mais aussi pour toutes les perfections de l'esprit. Mais à quoi bon citer des autorités, pour prouver une chose que l'expérience nous fait connoître journellement? C'est pourquoi finissons ce discours pour parler de la superfétation.

---

## CHAPITRE IX.

### *De la superfétation.*

LA superfétation est une conception réïterée, qui se fait lorsque la femme, qui est déja grosse, vient à concevoir pour une seconde fois: Mais il y a beaucoup de contestation pour sçavoir si la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous conçus d'un même coït, ou de plusieurs. *Seneque* au 1. Chap. du 7. Liv. *des biens-faits*, met cette chose au rang de celles qui sont les plus difficiles à connoître, aussi-bien que la cause du flux & reflux de la Mer Oceane. Nous voyons à la vérité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire plusieurs petits pour avoir été convertes une seule fois; ce qui peut bien faire préjuger que cela arrive à la femme de la même maniere, comme il est bien justifié *au 38. chap. de la Genese*, par l'exemple des deux enfans que *Thamar* conçut tout d'un coup de son beau-pere *Juda*, qui ne l'avoit connuë qu'une seule fois. Il y en a d'autres qui veulent que cela se fasse par superfétation; mais il y a des signes qui nous en font connoître la différence, par le moyen desquels on sçaura si les deux enfans ont été engendrés ensemble d'un seul coup, ou bien successivement l'un après l'autre.

Ce qui fait croire à plusieurs que la superfétation ne peut arriver, c'est à cause qu'aussi-tôt que la femme a conçû, sa Matrice se comprime & se ferme très-exactement ; après quoi la semence de l'homme, qui est absolument nécessaire à la conception, n'y trouvant pas de place ni d'entrée, ne peut (à ce qu'ils disent) y être reçûë ni contenuë pour faire cette seconde conception ; joint à cela que la femme grosse décharge sa semence, qui n'y est pas moins requise que celle de l'homme, par un vaisseau qui aboutit à l'extrêmité de l'orifice interne, laquelle se répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans la Matrice, ainsi qu'il seroit nécessaire pour la superfétation. Néanmoins on répond à ces objections, qui sont très-fortes, qu'il est bien vrai que la Matrice est pour l'ordinaire exactement fermée & reserrée quand la femme a conçû, & outre cela que la femme jette pour lors sa semence par un autre conduit ; mais que cette régle générale a quelques exceptions, & que la Matrice ainsi fermée s'entr'ouvre quelquefois, pour laisser passer quelques excrémens séreux & glaireux, qui par leur séjour l'incommodent ; ou principalement lorsque la femme est animée d'un extraordinaire désir du coït, & que venant aux prises amoureuses dans la chaleur de cette action, elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de sa Matrice, lequel est dilaté & ouvert derechef, par l'impétueux effort de sa semence agitée & échauffée plus que de coûtume ; & cet orifice s'ouvrant ainsi quelque peu dans ce temps, si la semence de l'homme y est dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, ce qu'on appelle *superfétation:* ce qui est confirmé par l'histoire que *Pline* rapporte au 11. Chap. du 7. Liv. de l'hist. nat. d'une servante, laquelle ayant exercé le coït en un même jour avec deux différentes personnes, fit deux enfans, l'un ressemblant à son Maître, & l'autre à son Procureur ; comme aussi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un semblable à son mari, & l'autre à son adultere, faisant encore mention en ce même lieu d'une autre histoire fabuleuse, d'une femme qui ayant vuidé au septiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux deux mois ensuite de ce premier, tous lesquels exemples il a tiré mot à mot d'*Aristote* au 4. Chap. du 7. Liv. *de l'hist. des anim.*

Cette seconde conception est effectivement une chose aussi rare, que nous en voyons la décision incertaine ; c'est pourquoi il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont plusieurs enfans d'une même portée, il y ait eu superfétation ; car ils sont

presque toûjours faits d'un même coït, par l'abondance des deux semences, lesquelles sont quelquefois partagées en la Matrice, à cause que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en différentes reprises. Il ne faut pas croire aussi que la superfétation se puisse faire en tous les temps de la grossesse; car si elle se fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier, ni dans le second jour de la conception, d'autant que d'autre semence venant à être reçûe dans la Matrice, il s'en feroit un mélange & une confusion avec la premiere, qui pour lors n'est pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit séparer, laquelle n'est entiérement formée qu'au sixiéme ou septiéme jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre *de la nature de l'enfant*, qui jetta cette géniture vers ce temps-là; outre que la Matrice se rouvrant de nouveau, il se feroit un écoulement de la premiere semence, qui ne seroit pas enveloppée de cette petite membrane qui la pourroit conserver. C'est ce qui fait que je ne crois pas que cette servante dont parle *Pline* eût accouchée de deux enfans qui ressembloient à leurs différens peres, pour la raison qu'il en allégue, qui est qu'elle avoit exercé en un même jour le coït avec ces deux différentes personnes, parce que le dernier auroit certainement causé cette confusion de semence, comme j'ai dit, & auroit ainsi détruit l'ouvrage commencé: Mais je crois que si cette superfétation se fait quelquefois, elle ne se peut faire seulement que depuis le sixiéme jour de la conception, ou environ, jusqu'au troisiéme tout au plus, parce que pour lors les semences sont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui est contenu dans la Matrice est encore très-petit; mais après ce temps, cela est impossible, ou tout au moins très-difficile, à cause que la Matrice s'emplissant de plus en plus par l'accroissement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle semence, & ne pourroit pas aussi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par sa plénitude, l'ayant reçûe en cet état: & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il est très-difficile que la superfétation se puisse même jamais faire, est que la Matrice embrasse toujours si étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laisse aucun vuide en sa capacité, quand même ce seroit un corps étrange qui y seroit retenu.

*Hipocrate* au Livre de la superfétation, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoître si deux enfans sont jumeaux, c'est-à-dire, s'ils ont été faits tous deux d'un même coït, ou s'ils sont engendrés l'un après l'autre par la superfétation, disant que

comme la femme conçoit les jumeaux en un même jour, elle en accouche aussi en un même jour : *Quæ gemellos gestat, eadem die parit, velut concipit.* Mais cela n'est pas toûjours vrai ; néanmoins on connoît les jumeaux, en ce qu'ils sont tous deux à peu près d'égale grosseur & grandeur, & qu'ils n'ont assez ordinairement qu'un seul & commun arriere-faix, & ne sont séparés l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les enveloppent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne sont pas tous deux dans une même membrane & en mêmes eaux, comme quelques-uns croyent contre la vérité. Mais s'il y a plusieurs enfans, & qu'il y ait eu superfétation, ils seront pareillement séparés par leurs membranes ; néanmoins ils n'auront pas leur délivre commun, mais chaque enfant aura le sien particulier, & ils ne seront pas aussi d'égale grandeur, d'autant que celui qui aura été fait par superfétation sera beaucoup plus petit & plus foible que celui qui aura été engendré le premier, qui, à cause de sa force & vigueur, aura pris pour lui la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainsi que nous le connoissons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de très-petits, qui sont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celui qui est premierement noüé & affermi à l'arbre, emporte toute la nourriture de son voisin provenu de la fleur qui s'est épanoüie, lorsque le premier avoit déja acquis quelque grosseur. Il se voit aussi quelquefois que les jumeaux ne sont pas toûjours de pareille grandeur ; ce qui arrive selon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchai une femme qui étoit à terme, à laquelle je tirai par les pieds une fort grosse fille vivante, qui s'étoit présentée en cette mauvaise posture, après quoi la voulant délivrer, j'amenai avec l'arriere-faix un autre enfant, qui étoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiere fille lequel ne paroissoit pas à sa grandeur & à sa grosseur avoir plus de quatre à cinq mois, quoique ces deux enfans eussent été engendrés ensemble en un seul & même coït, comme il se reconnoissoit, en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un seul & même délivre ; ce qui en est la véritable marque, ainsi que nous avons dit ; & ce deuxiéme enfant étoit si petit, que je le tirai tout d'un coup avec l'arriere-faix, & encore enveloppé de ses membranes que j'ouvris aussi-tôt pour voir s'il étoit vivant ; mais il étoit

mort il y avoit bien long-temps, ainsi qu'il me parut par sa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait soûtenir que la superfétation ne se fasse quelquefois, je dirai seulement qu'elle arrive très-rarement; & qu'aux femmes qui accouchent de deux enfans, qui n'ont qu'un seul délivre commun à tous deux, c'est un signe très-certain qu'il n'y a point eu de superfétation, ce qui est beaucoup plus sûr que les indices qui se tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent servir que de conjecture; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir chacun leur délivre entierement séparé l'un de l'autre, aussi-bien que leurs corps le sont: c'est pourquoi ce signe, qui est équivoque, ne nous peut pas bien prouver la chose. Pour conclure cette dispute, je dirai qu'il est toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la superfétation, si elle s'abstient du coït durant les premiers mois après qu'elle aura conçû, mais il n'en est pas de même de la génération des jumeaux, car elle ne dépend point d'elle en aucune façon.

---

## CHAPITRE X.

### *De la Mole & du faux germe.*

DE toutes les espéces de grossesse de la femme, il nous reste à examiner celle qui est causée par la Mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulsion aussi-tôt qu'elle est reconnuë, parce qu'elle est tout-à-fait contre nature. La Mole n'est autre chose qu'une masse charnuë, sans os, sans articulation, & sans distinction des membres, qui n'a aucune véritable forme ni figure réguliere & déterminée, engendrée contre nature dans la Matrice ensuite du coït, des semences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il est très-certain que les femmes n'engendrent pas de Moles, ni de faux germes, si elles n'ont usé du coït, parce que les deux semences y sont aussi-bien requises que pour la vraye génération. On en voit, à la vérité, quelques-unes qui n'ayant eu aucune habitation avec l'homme, vuident après des pertes de sang quelques corps étrangers, qui semblent être charnus en apparence; mais si on y prend garde de bien près, on trouvera que ce ne sont que des grumeaux de sang caillé, qui n'ont aucune consistance ni tissure charnuë ou membraneuse, comme ont toûjours les Moles

& les faux germes. Il y a même quelques femmes qui vuident aussi tous les mois dans le temps de leurs menstruës de petits corps, qui paroissent comme membraneux, & en quelque façon charnus ; mais ce n'est qu'un sang glacé & une pituite visqueuse, qui se condense par la chaleur du lieu tout au tour des parties internes de la Matrice, d'où venant ensuite à se détacher par l'affluence du sang, elle est expulsée avec les menstruës.

Quelques Auteurs font plusieurs différences de Moles, & disent que les unes sont aqueuses & venteuses, & les autres membraneuses & charnuës, dont quelques-unes sont sans forme ni figure déterminée, & d'autres ont quelque espéce de figure humaine grossiere, & même quelque sentiment & mouvement : Mais suivant la définition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour véritables Moles que ces corps étrangers charnus, contenus en la capacité de la Matrice, qui sont entierement séparés de sa propre substance, à laquelle ils adherent seulement par quelques endroits d'où ils tirent leur nourriture. C'est pour cela que nous ne suivons pas la définition qu'*Aëtius* au 80. Chap. du 16. Liv. & *Paul Æginete* au 69. Chap. du 3. Liv. nous donnent de la Mole : car ils disent que ce n'est autre chose qu'une tumeur endurcie de la Matrice, causée, selon *Aëtius*, ou par quelque inflammation qui a précedé, ou par quelque ulcere, auquel une excrescence de chair est survenuë, laquelle tumeur on appelle *Mole*, à cause de sa grande pesanteur : Mais cette définition convient plûtôt au schirre de la Matrice, & à l'ulcere avec chair superfluë, qu'à la véritable Mole, & les eaux & les vents se doivent rapporter aux hydropisies de Matrice ; & si ce qui est contenu en capacité a de soi quelque sentiment & mouvement animal, en ce cas c'est un monstre, & non une Mole.

Les Moles s'engendrent ordinairement lorsque la semence de l'homme, ou celle de la femme, ou toutes les deux ensemble sont débiles ou corrompuës originairement, ou par accident ( car la Matrice ne travaille à la véritable génération que par le moyen des esprits, dont les semences doivent être toutes remplies ) mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve est éteint, & comme étouffé, ou noyé par la quantité de sang menstruel grossier & corrompu, qui quelquefois y affluë peu de temps après la conception, lequel ne donne pas le loisir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grand peine, & troublant ainsi son ouvrage, en y mettant la confusion & le désordre, il se fait des se-

mences, & de ce sang une espéce de *chaos*, que nous appellons *Mole*, laquelle ne s'engendre que dans la Matrice de la femme, & ne se rencontre jamais, ou très-rarement, dans celle de tous les autres animaux, parce qu'ils n'ont pas de sang menstruel comme elle; joint à cela que souvent les deux semences, tant celle de l'homme, que celle de la femme, ne sont pas fécondes, à cause qu'ils exercent trop fréquemment le coït; ce que ne font pas la plûpart des autres animaux, qui n'en usent que très-rarement, & seulement en certain tems, lorsque leurs testicules & leurs vaisseaux spermatiques en regorgent de plénitude: car comme *Galien* dit très-bien à la fin du 10. Chap. du 11. Livre de l'usage des parties, & *Charron* au 14. Chap. du 3. Livre de la Sagesse, les hommes ne songent ordinairement qu'à la volupté en usant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que souvent ils y réüssissent mal.

La Mole n'a point d'arriere-faix ni de cordon qui lui soit attaché, comme l'enfant a toujours, d'autant qu'elle-même est adherente à la Matrice, au moyen de quoi elle reçoit sa nourriture de ses vaisseaux, elle est aussi quelquefois enduite d'une espéce de membrane, au-dedans de laquelle il se trouve une chair confusément entrelassée de quantité de vaisseaux, & elle grossit & durcit plus ou moins, selon l'abondance du sang qu'elle reçoit, & selon sa disposition, comme aussi selon la température de la Matrice & le tems qu'elle y séjourne: car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient schyrrheuse, & difficile à être rejettée, à cause de sa grosseur. La Mole est pour l'ordinaire seule, néanmoins il s'en rencontre quelquefois plusieurs, & les unes sont fort adherentes à la Matrice, & d'autres le sont très-peu; elles y séjournent ordinairement plus ou moins de tems qu'elles y sont plus ou moins adhérentes. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troisiéme mois, on les nomme *faux germes;* lorsqu'elles les gardent plus long-tems, & que ces corps étranges viennent à grossir, on les appelle *Moles*. Les faux germes sont plus membraneux, & sont ordinairement remplis d'eaux ou de semences corrompuës, mais les moles sont tout-à-fait charnuës.

Ayant souvent examiné des faux germes que des femmes avoient vuidé, j'ai presque toujours trouvé leur surface extérieure, par laquelle ils avoient été adherens à la Matrice, un peu plus rouge & plus charnuë que leur partie interne, qui paroît ordinairement noirâtre & livide, à cause du sang, qui ne pouvant plus li-

brement circuler, quand les faux germes ont commencé à se détacher d'avec la Matrice, se coagule dans leurs vaisseaux, & qui s'insinuant peu-à-peu dans les espaces vuides de la propre substances des faux germes augmente de beaucoup la grosseur de ces corps étranges, qui dans leur état naturel étoient bien plus étendus, & plus membraneux qu'ils ne paroissent ordinairement quand les femmes les vuident ; car la Matrice contribuë beaucoup par sa contraction à leur donner la figure d'une matiere compacte & rassemblée, semblable au gésier d'une volaille, après que les eaux & les semences corrompuës, qui étoient contenuës dans les faux germes, sont entiérement écoulées : & je puis même assurer que l'expérience m'a très-souvent fait connoître que tous ces prétendus faux germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception, & que ce sont effectivement de petits arriere-faix, dont les membranes sont farcies du sang caillé, qui en augmente la grosseur, & qui, après que les eaux qu'elles contenoient en sont écoulées, étant, comme je viens de dire, ramassées toutes en un globe par la contraction de la Matrice, & étant comme moulées dans sa cavité avec la substance charnuë de ces petits arriere-faix, & avec les caillots du sang qui est extravasé, en prennent pour lors la figure ; ce qui fait ressembler toute cette masse confuse au gésier de quelque volaille : & comme assez souvent dans ces sortes de fausses couches des femmes on ne s'apperçoit pas d'aucun *fœtus*, tant à cause de leur extrême petitesse ( s'étant flétris de même que font les fleurs & les fruits avortons d'un arbre, dès le moment que le principe de vie a été détruit en eux ; ce qui arrive quelquefois dès les premiers jours après la conception ) que à cause de l'extrême mollesse de leur petit corps, dont la figure se corrompt & s'efface, & la matiere se confond avec la substance des caillots de sang que les femmes vuident dans ces accidens, & aussi parce qu'on ne leur voit vuider ensuite que ces sortes de corps étranges, on les prend ordinairement pour de simples faux germes, quoiqu'en effet ce soient de vrais arriere-faix. Plusieurs femmes vuident d'elles-mêmes ces sortes de faux germes sans beaucoup de peine, & sans aucun accident considérable ; mais il s'en rencontre quelques autres qui courroient risque de la vie, si elles n'étoient aidées de l'art, comme j'enseignerai ci-après en son lieu.

On remarque en la femme qui a une Mole presque tous les signes de conception & de grossesse d'enfant ; mais elle en a aussi quelques-uns qui sont différens des autres : car son ventre est bien

plus

plus dur & plus douloureux, & paroît plus également tendu de tous côtés, & non pas si en pointe vers le devant, & il se tuméfie aussi plus promptement dans le commencement, que si elle étoit grosse d'un enfant; & comme la Mole est tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de véritable vie, ni de mouvement animal, & qu'elle n'est point environnée d'eaux, comme est l'enfant, la femme en est extrêmement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant; parce que de quelque côté qu'elle se tourne, la Mole y tombe quand elle est un peu grosse, comme si c'étoit une boule pesante: elle a une grande lassitude aux cuisses & aux jambes, des difficultés d'uriner, & elle ressent une grande pesanteur au bas du ventre, d'autant que cette masse de chair par son poids entraîne la Matrice en bas, laquelle comprime la vessie de l'urine: la femme outre cela n'a pas ordinairement les mammelles si enflées, & elle n'y a point de lait (nous entendons de véritable lait) car on voit quelquefois des femmes qui sont grosses de Moles, ou d'autres fausses grossesses, faire sortir du bout de leurs mammelles certaines sérosités qu'on ne doit pas qualifier du nom de lait. On le connoît encore plus facilement, quand avec tous ces signes on ne sent rien mouvoir dans la Matrice, après les quatre ou cinq premiers mois de la grossesse; & certainement quand le terme de l'accouchement est passé, & que tous les signes susdits restent & continuent de la façon. Ce n'est pas que la femme qui a une Mole dans la Matrice ne sente quelquefois une espéce de mouvement, comme je l'ai vû arriver à plusieurs femmes: mais ces sortes de mouvemens sont bien différens de ceux d'un enfant, ainsi que je l'ai déja expliqué ci-devant au 6. chap. car l'enfant a de soi un mouvement volontaire de totalité & de partialité: mais la Mole n'en a aucun, si ce n'est par accident; & si la femme qui a une Mole sent remuer quelque chose d'extraordinaire dans son ventre, ce sont des tréssaillemens ou espéces de mouvemens convulsifs de la Matrice, qui sont causés par l'irritation du corps étrange qu'elle contient. J'ai vû des femmes en avoir de si violens, qu'on eut dit qu'elles auroient eu effectivement plusieurs animaux enfermés dans leur ventre. *Fabricius Hildanus* en l'Observ. 55. de sa 2. Cent. fait récit de l'histoire d'une femme qui avoit porté une Mole beaucoup plus grosse que la tête durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir, durant tout lequel tems elle avoit plusieurs fois conjuré les Médecins & les Chirurgiens de lui vouloir ouvrir le ventre, pour lui tirer de très-horribles & cruelles bêtes qu'elle croyoit y

avoir. On voit même quelquefois des femmes, qui sans avoir aucune Mole dans la Matrice, ont aussi de ces espéces de mouvemens convulsifs, qui sont excités par quelques humeurs étranges, qui se fermentant dans sa cavité, ou dans sa propre substance, aussi-bien que dans celle du mésantere, causent de violens trésaillemens de ces parties, par l'irritation qu'elles y font. Monsieur *Rodier* mon Confrere amena en l'année 1666. en notre Chambre d'Assemblée de S. Côme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour sçavoir quelle pouvoit être la cause des grands & très-fréquens mouvemens douloureux qu'elle sentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demi, lesquels étoient si manifestes, qu'on voyoit souvent son ventre être aussi fortement agité en plusieurs différens endroits, que si elle eût eu deux ou trois enfans dedans, & elle l'avoit même aussi gros, & le sein, que si elle eût été prête d'accoucher; ce qui lui a toujours duré de la sorte depuis ce tems-là jusques au mois de Juin de l'année 1674. que je vis encore cette femme dans toutes les mêmes dispositions ausquelles je l'avois vûe il y avoit près de huit ans, faisant au reste assez passablement bien toutes ses fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que lui causoient ces violens & fréquens mouvemens qu'elle sentoit, ou plûtôt qu'elle feignoit sentir dans son ventre qui étoit toûjours très-gros. Mais je découvris pour lors qu'elle faisoit volontairement tous ces mouvemens par une pure affectation de faire admirer en elle une chose qui paroissoit si extraordinaire aux yeux de tous ceux qui la voyoient.

Les Moles sont nourries, comme il est dit, dans la Matrice, à laquelle elles adherent presque toûjours par quelque endroit, & sont entretenuës du sang dont elles sont abreuvées, ainsi que les plantes le sont par l'humidité de la terre. Il se rencontre quelquefois un enfant avec la Mole, duquel elle est quelquefois séparée, si nous en croyons *Hipocrate*, comme étoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours après être accouchée au neuviéme mois d'une fille vivante, dont il fait mention au 5. Liv. *des Malad. Pop.* & d'autres fois aussi elle se trouve adhérente à son corps; ce qui le fait devenir contrefait & monstrueux, comme étoient ceux dont je vais parler.

En l'année 1665. étant chez M. *Bourdelot*, très-renommé Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, chez qui on faisoit publiquement tous les Lundis des Conférences Académiques, com-

me on fut tombé sur le discours de la circulation du sang, que j'expliquois pour lors selon mon sentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie supérieure de la tête, n'ayant aucun crane ni cerveau, ni même aucun cuir chevelu; mais il avoit seulement, au lieu de toutes ces parties, une Mole où masse charnuë platte & fort rouge, de l'épaisseur & de la largeur d'un arriere-faix, recouverte d'une simple membrane assez forte: cet enfant avoit, nonobstant cela, toutes les autres parties du corps bien saines, & bien composées & figurées. Cette disposition monstrueuse lui causa la mort aussi-tôt qu'il fut né, & encore étoit-il bien admirable & étonnant tout ensemble de voir comment il avoit pû vivre ainsi sans cerveau, comme aussi bien difficile de connoître si cette masse charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il étoit au ventre de sa mere. Elle étoit entretissuë de quantité de vaisseaux, comme une espéce de *placenta*, toutefois de substance bien plus ferme. M. *le Clerc* & M. *Juillet* mes Confreres & bons amis étoient au même lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige aussi-bien que moi.

J'ai encore vû depuis ce tems-là deux autres enfans qui étoient presque semblables en figure à ce premier. L'un étoit un enfant qu'un Ministre de santé avoit fait à une fille, lequel étoit aussi monstrueux que ce premier. Ce fut le 11. Décembre 1671. que je fus requis de me transporter conjointement avec M. *Lamy* mon Confrere au logis d'une Sagefemme du Fauxbourg S. Germain, chez laquelle cette fille étoit accouchée le jour précédent, pour faire notre rapport de ce qui pouvoit avoir causé la mort à cet enfant, la mere voulant éviter qu'on la pût accuser de l'avoir elle-même défait, à cause qu'elle étoit en grand procès contre celui qui lui avoit fait l'enfant, qu'elle poursuivoit en Justice pour l'obliger à l'épouser; après avoir bien examiné cet enfant mort, qui étoit de sexe féminin, nous reconnûmes par la grandeur de son corps qu'il étoit vraisemblablement venu au terme de sept mois, & que la mort lui étoit très-assûrément arrivée par la disposition monstrueuse de sa tête, qui n'étoit recouverte en toute sa partie supérieure que d'une simple substance fongueuse, rouge comme du sang, tant intérieurement qu'extérieurement, épaisse d'un demi travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ni aucun cuir chevelu par-dessus, ni même aucun de tous les os du crâne, sinon la seule partie antérieure & inférieure du coro-

nal, & quelque petite portion de l'occipital qui étoit recourbée en-dedans, & de figure tout-à-fait irréguliere, aussi-bien que de substance extraordinaire. Toute cette partie supérieure & principale de la tête de cet enfant étoit entiérement applatie sur sa face, qui étoit jointe immédiatement & fermement attachée sur le haut de la poitrine & sur les épaules, sans aucun col qui en fît la séparation, mais toutes les autres parties de son corps étoient assez bien conformées. Or après avoir interrogé la mere sur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cause de la disposition monstrueuse de son enfant, & qu'elle nous eût déclaré que lorsqu'elle n'étoit grosse que d'un mois ou environ, elle avoit eu une extrême & subite frayeur, en voyant tomber son Amant du haut de la fenêtre d'un second étage du logis où elle étoit avec lui sur le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il se fût brisé toute la tête; nous certifiâmes par notre rapport, que cette disposition monstrueuse de son enfant procédoit indubitablement de cette extrême frayeur, qui ayant en cet instant fait une subite & violente agitation de tout son corps, aussi-bien que de son imagination, qui lui figuroit un homme ayant la tête cassée & tout en sang, avoit causé par analogie de semblable substance la même impression à la tête de l'enfant dont elle étoit grosse, qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit été facilement offensé en cette partie, qui est en ce tems-là d'une substance très-molle.

Le 29. Mai 1672. M. *Auguy* mon Confrere me mena chez une femme vers le Cloître de Nôtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle étoit récemment accouchée à sept mois, lequel avoit encore la tête d'une figure monstrueuse, semblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits; ce qui étoit aussi arrivé à cette femmes par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur subite qu'elle nous dit avoir euë dans le commencement de sa grossesse.

La femme qui porte une Mole est bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui est grosse d'enfant; & si elle la garde long-tems, elle ne vit pas cependant sans danger de la vie. Il y en a qui les portent (à ce que disent quelques Auteurs) durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois même durant tout le reste de leur vie, comme *Aristote* a remarqué au 7. Chap. *de la Génération des Anim.* & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroise Paré* fait mention en son Livre de la Génération, qui en porta une 17. ans, dont à la fin elle mour ut. Mais

ce qui est très-digne d'observation, c'est que si la substance de la Mole est confuse avec celle de la Matrice, en telle sorte qu'il ne s'en fasse que comme un même corps (ce qui est plûtôt une excrescence de chair carcinomateuse qui succéde à quelque ulcere, qu'une véritable Mole) pour lors il est impossible que la femme en réchappe, car elle ne peut être en aucune façon expulsée ni tirée; ce qui fait qu'elle augmente toûjours, jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme. C'est ce que nous enseigne *Hipocrate* au 1. Livre des Maladies des Femmes: *Si quidem una caro fiat, mulier perit: neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Nous déclarons les remédes qui sont convenables à la véritable Mole, en parlant de son extraction au 31. Chap. du 2. Livre. Cependant il est bon d'être averti que nous n'admettons pas pour véritables Moles ces grosses tumeurs schirreuses & carcinomateuses de la Matrice, qui après avoir fait languir durant plusieurs années les pauvres femmes qui les portent, les font enfin mourir, & que les Moles que nous croyons seulement vrayes, procédent toûjours originairement d'un faux germe, qui restant plus long-tems qu'à l'ordinaire dans la Matrice, sans en être expulsé, y grossit de telle sorte qu'il passe alors pour Mole. Je n'ai jamais vû de ces sortes de véritables Moles rester plus de sept ou huit mois dans la Matrice sans en être expulsées.

---

## CHAPITRE XI.

### *De quelle façon la femme se doit gouverner durant tout le cours de sa grossesse, lorsquelle n'est accompagnée d'aucuns accidens considérables, pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver.*

QUOIQUE la femme grosse se porte bien, néanmoins elle doit en quelque façon être considérée comme malade, à cause de l'état neutre où elle est (aussi appelle-t-on vulgairement la grossesse, *une maladie de neuf mois*) parce que pour lors elle est sujette à plusieurs incommodités que la grossesse cause ordinairement à celles qui ne se gouvernent pas bien. *Aristote* au 6. Chap. du 4. Livre *de la Génération des Anim.* dit, que les femmes différe beaucoup en cela des autres animaux; car les animaux se portent presque toujours bien durant qu'ils ont leurs petits dans le ventre, mais au contraire les femmes sont le plus souvent malades quand

elles sont grosses, tant à cause de leur vie oisive & sédentaire, qu'à cause de la suppression de leurs menstruës. C'est pourquoi comme le bon Pilote qui est embarqué sur une mer orageuse & pleine d'écueils, en évite le péril, s'il s'y conduit avec prudence ; mais autrement, ce n'est que par hazard s'il n'y fait pas naufrage ; de même la femme grosse se met souvent en danger de la vie, si elle ne fait son possible pour éviter & prévoir quantité d'accidens ausquels elle est sujette en ce tems, pendant quoi il faut toûjours avoir égard à deux, c'est-à-dire, à elle & à l'enfant qu'elle porte en son ventre ; car d'une seule faute il en résulte un double mal, d'autant que la mere ne peut pas être incommodée sans que son enfant ne s'en ressente. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne au Livre de la Nature de l'enfant : *Puer vivit de matre in utero, & quali mater sanitate prædita est, talem etiam puer habet.* Or afin qu'elle se puisse maintenir en bonne santé, autant qu'il est possible en cet état neutre, il faut sur toutes choses qu'elle observe un bon régime de vivre qui soit convenable à son tempérament, à sa coutume, & à sa condition & qualité ; ce qu'elle fera par un bon usage de toutes le choses suivantes.

L'air auquel elle fera sa résidence ordinaire sera bien tempéré en toutes ses qualités ; s'il n'est pas ainsi naturellement, on le corrigera autant que faire se pourra, en le rectifiant par différens moyens : elle évitera celui qui est trop chaud ; d'autant que faisant grande dissipation des humeurs & des esprits, il cause souvent des foiblesses aux femmes grosses, & particuliérement aussi celui qui est trop froid & plein de broüillards ; parce que causant de grands rhumes & des distilations sur la poitrine, il excite la toux, qui par son subit & impétueux mouvement, faisant de puissans efforts qui poussent en bas, peut causer l'avortement à la femme. Elle doit aussi éviter de faire sa demeure dans ces ruës étroites, pleines d'immondices, comme encore de se tenir proche des égoûts de la Ville, ou des retraits de la maison ; car il y a des femmes si délicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte est capable de les faire accoucher avant terme, ainsi que *Pline* nous enseigne au 7. Chap. du 7. Livre de l'Histoire nat. & que *Liebaut* nous assure avoir vû lui-même. C'est ce que peut bien pareillement, & encore plûtôt causer la fumée du charbon, comme j'ai vû une fois en une Blanchisseuse, qui avorta au quatriéme mois pour en avoir été entêtée, laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit de rendre du linge dont on la pressoit, n'ayant pas la patience de faire allumer

son charbon dans la cheminée, le mit tout noir sous sa platine, la vapeur duquel se portant à son cerveau, lui causa cet avortement la nuit du même jour, dont elle pensa mourir. Mais comme nous disons que la femme grosse doit fuïr le mauvais air, & toutes sortes de mauvaises senteurs, aussi doit-elle éviter les parfums, & toutes les odeurs trop suaves, principalement si elle est sujette à des suffocations de Matrice ; c'est pourquoi elle tâchera de résider en un air exempt de toutes ces choses, autant que sa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes sont tellement dégoûtées, & ont tant de différentes envies, & de si fortes passions pour plusieurs choses étranges quand elles sont grosses, qu'il est bien difficile de leur prescrire précisément les alimens dont elles doivent user : Mais je leur conseille de suivre en cette occasion le sentiment d'*Hipocrate* en l'Aphorisme 38. du 2. Livre, où il dit : *Paulò deterior & potus & cibus, suavior tamen, melioribus quidem, sed insuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger est préférable & plus convenable, si on le trouve bon & agréable au goût & à l'appétit, encore qu'il soit un peu plus mauvais que celui qui (quoique meilleur) n'est pas si agréable. C'est, à mon avis, la régle & la mesure qu'elles y doivent garder, pourvû que les choses dont elles ont envie soient viande de commun usage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excès.

Si la femme grosse n'est pas travaillée de ces dégoûts ordinaires, elle usera de viandes qui soient d'un bon suc, en telle quantité qu'elles suffisent pour sa nourriture & celle de son enfant, & son appétit lui servira de régle pour la quantité. Elle doit en ce temps se dispenser d'abstinences & de jeûnes, parce qu'échauffant le sang de la mere, ils l'empêchent d'être propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit être douce & bénigne, & le rendent par ce moyen très-fluet & débile, ou le contraignent de sortir avant le temps, pour chercher autre part ; elle ne s'emplira point aussi de trop de viandes à la fois, & principalement le soir ; d'autant que la Matrice occupant par son étenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de sa grossesse, empêche que l'estomach n'en puisse contenir beaucoup ; ce qui lui cause souvent des rapports aigres à la bouche, à cause de la mauvaise digestion des alimens, & une grande difficulté de respirer, à cause de la compression qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de se

mouvoir. C'eſt pourquoi elle mangera plûtôt peu & ſouvent ; ſon pain ſera de pur froment, bien cuit & blanc, comme eſt à *Paris* celui de *Goneſſe*, ou autre ſemblable, & non ces gros pains bis, ou de ces pains chalans qui ſe gonflent dans l'eſtomach, ou d'autres de pareille nature qui ſont fort étouffans. Elle mangera auſſi de bonne viandes bien nourriſſantes, comme ſont celles des plus tendres endroits de bœuf & celle de veau, de mouton, d'agneau, & de volailles, telles que ſont bonnes poules graſſes, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôti ou bouilli, ſelon qu'elle déſirera. Les œufs frais lui ſont encore fort bons ; & comme les femmes groſſes n'ont jamais de bon ſang, elle uſera dans ſes potages d'herbes qui le purifient, telles que ſont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourroche. Elle ne doit point manger de toutes ces pâtiſſeries de haut goût, & principalement de leur croûte, d'autant qu'étant fort indigeſte, elle charge beaucoup l'eſtomach ; ſi elle déſire manger du poiſſon, qu'il ſoit frais & non ſalé, & de celui qui ſe nourrit aux rivieres & aux eaux courantes, d'autant que celui des étangs ſent la bourbe, & eſt d'un mauvais ſuc.

Mais ſi les femmes groſſes ne peuvent abſolument refréner leurs envies étranges, il vaux mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiſer un peu dans leur régime de vivre ( pourvû que ce ſoit modérément ) que de s'obſtiner à tant contra ier leurs appétits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien tempéré d'eau, plûtôt rouge que blanc, lequel leur ſervira à faire bonne digeſtion, & à conforter leur eſtomach, qui eſt toûjours débile pendant la groſſeſſe ; & ſi elles n'en buvoient point auparavant, elles tâcheront de s'y accoûtumer petit à petit ; elles doivent auſſi prendre garde à ne pas boire à la glace ni trop frais, de peur qu'il ne leur arrive le même accident qu'on nous a dit être arrivé au mois de Juillet 1677. à l'Impératrice, qui avorta au troiſiéme mois & demi de ſa groſſeſſe par une grande colique, dont elle fut ſurpriſe tout d'un coup pour avoir mangé des fraiſes & bû à la glace ; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choſes échauffantes, ſalées, acres, ameres, apéritives & diurétiques ; d'autant que provoquant les menſtruës, elles peuvent facilement cauſer l'effluxion des ſemences dans le commencement, ou l'avortement dans la ſuite. Et comme beaucoup de femmes ſont aſſez ſouvent ſujettes aux aigreurs de l'eſtomach, celles qui s'en voudront préſerver doivent s'abſtenir de manger des fruits, de la ſalade, du ſucre, & même de boire du vin : car
le

le vin contribuë fort à faire aigrir ces sortes d'alimens dans leur estomach, lesquels y font aussi réciproquement aigrir le vin qu'elles boivent, & elles doivent toûjours tenir leur ventre assez libre.

C'est par le moyen du dormir modéré, que toutes les fonctions naturelles de la femme seront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans l'estomach, qui est pour lors très-sujet aux dégoûts, aux nausées, & aux vomissemens; c'est aussi par son moyen que l'enfant s'affermit dans la Matrice. Nous disons qu'il doit être modéré, car comme les veilles excessives dissipent les esprits, le trop dormir les étouffe. La régle sera aux femmes grosses, que de vingt-quatre heures elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce soit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtôt que durant le jour, ainsi qu'ont accoûtumé les personnes de qualité qui fréquentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Néanmoins celles qui auront pris cette mauvaise habitude, la continueront plûtôt que de la changer tout d'un coup, d'autant que cette coûtume leur est comme naturelle.

Pour ce qui est de l'exercice & du repos, il faut garder des mesures selon les différens tems de la grossesse; car dans les premiers jours de la conception, si la femme s'en appercevoit, elle devroit (si faire le pouvoit) se tenir au lit au moins jusques au cinquiéme ou sixiéme jour, & même sans user aucunement du coït. C'est un précepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *De Sterilibus*, où il dit: *Si mulier genituram se concepisse cognoverit, primo tempore non ampliùs ad virum accedat, sed quiescat*, à cause que les semences n'étant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce temps, comme nous avons dit autre part, sont du commencement, par l'agitation du corps, très-faciles à s'écouler en quelques personnes à qui le simple éternuëment peut aussi produire le même effet. Elle ne doit point aller en charette, ni en coche ou carosse, ni à cheval pendant toute sa grossesse, & d'autant moins qu'elle est plus avancée, & qu'elle approche de son terme, parce que ces sortes d'exercices redoublent la pésanteur de ce qui est contenu dans la Matrice par les secousses qu'elle en reçoit, & causent souvent des avortemens; mais elle peut bien aller doucement à pied, ou se faire porter en chaise ou litiere. Elle ne doit point porter ni lever de pesans fardeaux, ni même hausser trop les bras. Pour ce sujet la femme ne se coëffera point elle-même comme de coûtume, d'autant que pour ce faire elle est obligée de les

étendre fort par dessus la tête ; ce qui en a fait accoucher plusieurs avant terme, à cause que les ligamens de la Matrice se relâchent tout d'un coup par ces extensions violentes ; elle doit s'éxercer en se promenant doucement à pied, être chaussée de souliers à talons bas, d'autant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cause de l'éminence de leur ventre, sons fort sujettes à tomber ; & si après avoir fait quelque faux pas, ou pour quelque autre accident, ou même sans cause manifeste, la femme grosse s'apperçoit qu'elle vuide par la Matrice quelque sang, ou sérosité sanglante, ou même de simples eaux, elle se reposera au lit durant quelques jours sans user du coït, jusques à ce que l'évacuation de ces excrétions soit entiérement cessée, & qu'elle ne sente plus aucune douleur de reins, ni dans le ventre. Enfin elle se doit gouverner en ses exercices en telle sorte qu'elle péche plûtôt au trop de repos qu'au trop d'agitation ; car le danger est bien plus grand dans le mouvement immodéré, que non pas dans le repos. Je sçai bien néanmoins qu'[r] *Aristote* dit au *6. ch. du 4. liv. de la génér. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui méne une vie sédentaire ; mais il faut sous-entendre que ce travail soit modéré, & qu'il ne soit pas périlleux en son espéce à la mere & à l'enfant. C'est pourquoi il m'est impossible d'être sur ce sujet du sentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde suive en cela leur mauvais & dangereux conseil, qui est qu'ils veulent que la femme grosse s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de sa grossesse ; afin, disent-ils, de faire descendre l'enfant en bas. Mais s'ils considéroient bien la chose, ils reconnoîtroient que c'est-là sans doute la seule cause de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire le repos lui seroit plus propre en ce temps, comme je vais le prouver par l'explication suivante.

Premierement on doit sçavoir & poser en fait, que la sortie de l'enfant doit être laissée à l'œuvre de nature bien réglée, & qu'on ne doit pas l'exciter en le secoüant par cet exercice à déloger avant qu'il en soit tout-à-fait temps ; ce qui arrivant (quoique ce ne soit trop tôt que de sept ou huit jours) ne laisse pas d'être quelquefois aussi préjudiciable à l'enfant que nous le voyons être au raisin, qui quelquefois, à quatre ou cinq jours près du temps qu'il lui faudroit pour son entiere maturité, est encore presque demi verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette compa-

raison, que ces sortes d'exercices causent souvent de mauvais travaux, ainsi que nous avons dit, il faut considérer que l'enfant est naturellement situé dans la Matrice, la tête en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de sa mere jusques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois. Pour lors, & quelquefois plûtôt, quelquefois aussi plus tard, sa tête étant fort grosse & pesante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui est la seule & véritable situation en laquelle il doit venir au monde, toute autre étant contre nature. Or justement dans le temps que l'enfant a coûtume de se tourner ainsi à chef, au lieu de se tenir de repos, on se met à sauter, marcher, monter, descendre, & à s'éxercer de toutes façons plus qu'à l'ordinaire; ce qui est assez souvent cause qu'il se tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire; & d'autres fois la Matrice s'affaisse & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogastre par ces secoüemens, qu'elle ne laisse pas la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle, pour raison de quoi il est contraint de venir en sa premiere situation; sçavoir est, par les pieds, ou en autre posture encore plus mauvaise. On voit souvent aussi que ces exercices extraordinaires que les femmes font dans les derniers mois de leur grossesse, faisant détacher l'arriere-faix d'avec la Matrice avant le temps de l'accouchement, leur causent des pertes de sang qui sont fort dangereuses en ce temps, & très-souvent mortelles à la mere & à l'enfant.

Il seroit outre cela fort à propos que la femme s'abstînt du coït pour ce sujet, pendant les deux derniers mois de sa grossesse, d'autant que par son moyen le corps est extrêmement agité, & même le ventre comprimé dans l'action; ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaise situation. C'est pourquoi je ne suis pas de l'opinion d'*Aristote*, qui dit au 4. *chapitre du 7. Livre de l'histoire des animaux*, que les femmes qui usent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement, ce qui est entiérement contraire au sentiment d'*Hipocrate*, qui dit au Livre de la superfétation: *Mulier prægnans si coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Je crois que ceux qui feront bien réfléxion à ces choses, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont causé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à plusieurs autres, pour les raisons que j'ai dites.

On a vû des femmes avorter par le seul bruit des fortes artilleries, comme aussi par celui des grosses cloches; mais principa-

lement par de grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à frapper leurs oreilles sans qu'elles s'y attendent, à quoi contribuë beaucoup la frayeur subite qu'elles en ont.

Les femmes grosses sont souvent sujettes à être constipées, d'autant que la Matrice par sa pésanteur pressant le boyau *rectum*, empêche le ventre de se décharger facilement de ses excrémens, à quoi contribuë aussi beaucoup une certaine chaleur d'entrailles, dont la grossesse des femmes est très-souvent accompagnée, laquelle chaleur desseche extraordinairement en ce temps les excrémens du ventre. Celle qui sera travaillée de cette incommodité usera de pommes & de pruneaux cuits, de figues récentes, de meures, de pain miellé, ou de pain de ségle, de boüillon au veau, & de potage aux herbes, & prendra de temps en temps des lavemens de simple eau tiéde, avec quoi on lui pourra doucement humecter & lâcher le ventre; & pour le même sujet on lui fera prendre aussi quelquefois une demie once de casse mondée, ou bien un boüillon au veau ou aux herbes, dans lequel on fera fondre une once de bon miel de Narbonne. Si ces choses ne sont pas suffisantes, on lui donnera quelque clystere doux d'une décoction de mauves, guimauves, pariétaire, & anis, dans laquelle on dissoudra deux onces de sucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile, ou bien fait avec le boüillon d'une poignée de son, deux onces de miel, & un morceau de beurre frais, ou on lui en fera d'autres, suivant l'exigence des cas; mais il faut bien prendre garde à ne lui pas donner pour ce sujet aucuns lavemens âcres, ni drogues qui puissent lui exciter le flux de ventre, & faire une trop grande évacuation, car cela la mettroit en danger d'avorter, ainsi que nous enseigne fort bien *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. Livre. où il dit: *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimùm fluat, periculum est ne abortiat.* Si la femme grosse a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle se doit bien conduire dans l'observation des choses que nous avons dites ci-dessus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & modérer ses passions, comme à ne pas se laisser aller à la colere par excès, ni séduire par la jalousie, ainsi que plusieurs ont coûtume de faire, & on doit éviter sur tout de faire peur à la femme grosse, comme aussi de lui dire subitement quelques nouvelles qui la puissent attrister; car ces passions, quand elles sont violentes, sont capables de mettre la confusion & le désordre dans la génération, comme le prouvent assez les histoi-

res dont j'ai fait le récit au précédent Chapitre en parlant de la Mole, & même de faire accoucher la femme sur l'heure, à quelque terme qu'elle puisse être, ainsi qu'il arriva à la mere de mon cousin, nommé Monsieur *Dionis* Marchand, le pere duquel ayant été tué subitement par un de ses domestiques d'un coup d'épée qu'il lui donna en trahison au travers du corps, le rencontrant par la Ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit que son Maître quelques jours avant l'avoit chassé de son logis; & la mauvaise nouvelle ayant été aussi-tôt annoncée à cette femme, qui étoit pour lors grosse de huit mois; à laquelle on apporta incontinent après son mari mort, elle fut d'abord surprise d'un si grand tremblement pour ce subit effroi, qu'elle en accoucha tout sur l'heure du même *Dionis*, auquel (ce qui est bien remarquable) il est demeuré un perpétuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere quand elle le mit au monde, n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoiqu'il soit venu à huit mois par un accident si extraordinaire, & paroissant même présentement avoir dix ans moins que son âge, qui est de plus de 78. ans. Quand il signa son Contrat de Mariage, où mon pere, qui me l'a plusieurs fois raconté, étoit présent, ceux qui ne sçavoient pas la chose crurent, lui voyant ainsi trembler les mains, que c'étoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent désabusés lorsqu'ils eurent appris la cause funeste qui avoit avancé sa naissance. C'est pourquoi, si on a des nouvelles à dire à la femme grosse, que ce soit plûtôt de celles qui lui peuvent donner une joye modérée; car l'excessive peut aussi-bien porter préjudice en cet état; & si c'étoit une nécessité absoluë qu'elle en sçût quelque mauvaise, pour lors on doit chercher des moyens les plus sûrs pour la lui faire connoître peu à peu, non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes se sentent grosses, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent point se serrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps de robes garnis de fortes branches de Baleine, dont elles se servent pour paroître de belle taille; ce qui leur blesse assez souvent le sein; & enfermant ainsi leur ventre dans un moule si étroit, elles empêchent que leurs enfans ne puissent prendre leur libre accroissement dans la Matrice, & souvent elles les font venir avant terme, & quelquefois même contrefaits. Ces femmes sont si folles, qu'elles ne prennent pas garde que voulant ainsi paroître de belle taille nonobstant leur grossesse, elles se gâtent tout le ventre, qui pour ce sujet leur reste ensuite de leur couche

ridé, & pendant comme une besace; & encore après, disent-elles, que c'est la pauvre Sagefemme, ou la Garde qui leur a gâté de la sorte, pour ne l'avoir pas oint d'une bonne pomade, ni bien pansé & bandé comme il falloit, & ne considérent pas que c'est d'avoir été trop serrées durant leur grossesse par le haut; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous côtés, il est obligé de se dilater seulement vers le bas, où tout le fardeau est ainsi poussé & porté. Il leur arrive quelquefois aussi pour le même sujet des hergnes, qui leur sont très-incommodes dans la suite. C'est pourquoi elles se serviront d'habits, dans lesquels elle soient fort au large, & ne porteront point pareillement de ces buscs, dont elles pressent leur ventre pour le redresser. Les femmes observeront aussi de ne point se baigner en quelque façon que ce soit, depuis qu'elles se reconnoissent grosses, de peur que la Matrice ne soit excitée à s'ouvrir avant qu'il soit nécessaire. C'est le conseil d'*Avicenne*, *Livre* 3. *fen.* 21. *trait.* 2. *chap.* 2. qui dit que le bain leur est exécrable en ce tems.

Presque toutes les femmes grosses ont encore la coûtume par un ancien usage de se faire saigner à demi terme, & à sept mois; & elles sont si infatuées de cette coûtume, que si elles y avoient manqué (quoiqu'elles se portassent bien d'ailleurs) elles ne croiroient pas pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant assurer, & faire croire par-là ce que dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 31. du 5. Livre: *Mulier in utero ferens, sectâ venâ abortit, eoque magis si sit fœtus grandior.* Si, dit-il, on saigne la femme grosse, elle avorte, & d'autant plûtôt si l'enfant est grand. Cet Aphorisme ne nous doit pas défendre l'usage de la saignée, quand le cas le requiert; mais il nous fait seulement connoître qu'il s'en faut servir avec une grande prudence, d'autant qu'il y a telle femme qui a besoin d'être saignée trois ou quatre fois, & même quelquefois davantage durant sa grossesse, & à une autre deux seulement suffisent: car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur surviennent pendant qu'elles sont grosses, sont saignées jusqu'à neuf ou dix fois en peu de tems, & ne laissent pas après de porter leur enfant à terme, aussi en voit-on qu'une seule saignée un peu copieuse feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en cet Aphorisme.

C'est encore un grand abus que de croire que pour une saignée d'élection, il faille toûjours attendre que la femme soit grosse à demi terme; car souvent elle seroit bien plus utile si on la pratiquoit dès les premiers mois, à cause que l'enfant qui est contenu en ce

tems dans la Matrice étant très-petit, ne peut pas consumer pour sa nourriture tout le sang qui est retenu ; ce qui fait qu'il en reste souvent du superflu, qui vient ensuite à causer plusieurs accidens, dont les femmes grosses sont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menstruës en abondance avant qu'elles devinssent grosses. C'est ce qui fait que nous voyons tous les jours de ces sortes de femmes avoir des fausses couches, avant même le troisiéme mois de leur grossesse, duquel funeste accident elles seroient souvent garanties par une simple saignée du bras, faite d'assez bonne heure. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la saignée des femmes grosses, que les deux exemples qui suivent ? Le premier est de la femme de Monsieur *Jamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir saignée quarante-huit fois durant tout le cours d'une seule grossesse, sçavoir quarante-cinq fois du bras, deux fois du pied, & une fois à la gorge, ne l'ayant pas pû soulager d'une continuelle oppression qu'elle avoit par d'autres remédes que par la saignée si souvent réïtérée, nonobstant quoi elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien.

Le second exemple est d'une jeune femme de dix-huit ans, que je vis le 31. Mars 1688. qui étoit heureusement accouchée à terme depuis trois mois de son premier enfant, qui étoit un garçon, qui se portoit assez bien & elle aussi, quoiqu'elle eût été saignée quatre-vingt-dix fois dans tout le tems de sa grossesse, & notamment vingt-deux fois du bras par l'ordonnance d'un célébre Médecin, étant dans le huitiéme mois de sa grossesse, & même deux fois du pied : mais selon mon sens, ces fréquentes saignées, nonobstant l'événement qui en fut heureux par fortune, avoient été fort peu judicieusement conseillées à cette femme par plusieurs Médecins, pour remédier, à ce qu'ils prétendoient, à une grande oppression accompagnée de foiblesse, dont elle étoit presque journellement travaillée, qui n'étoient en effet (à ce que je crois) qu'une suffocation de Matrice ; à quoi on auroit bien pû remédier plus sûrement par d'autres voyes, que par ces saignées si fréquentes, qui contribuoient plûtôt par la grande inanition qu'elles faisoient, à lui causer quelquefois des mouvemens convulsifs, & de fréquentes récidives de cette maladie, qu'à l'en guérir véritablement ; parce que le sang nouvellement engendré à la place de celui qu'on lui tiroit journellement par toutes ces saignées étant plus sujet à se fermenter par l'infection de quelque vapeur hystérique, réïté-

roit par son boüillonnement les grandes suffocations dont cette femme étoit fort souvent incommodée. Je n'allegue pas ces deux prodigieux exemples pour en approuver la pratique, qui est fort blâmable, mais seulement pour faire connoître jusques à quel point certaines femmes grosses peuvent supporter la saignée.

Mais comme toutes les natures sont différentes, on ne doit pas se gouverner en toutes de la même maniere, ni croire aussi qu'il soit nécessaire de saigner toutes les femmes grosses, & d'attendre toûjours qu'elles soient à demi terme pour le faire. On en connoîtra la nécessité, selon qu'elles seront plus ou moins sanguines, & selon les accidens qui leur surviendront. Il en est de même de la purgation, laquelle doit être administrée prudemment aussi-bien que la saignée, selon l'éxigence des cas, se servant toûjours de remédes doux & bénins quand elle est nécessaire, comme sont la casse, la rhubarbe, la manne & les tamarins, avec l'infusion d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon sené. Ces purgatifs pouvant servir à la femme grosse, on ne doit point mettre en usage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume considérable, comme la scamonée, l'hellebore, l'absinthe, l'aloës, & la coloquinthe, qui seroient capables de provoquer l'avortement. Si elle observe bien toutes les choses que nous avons dites ci-dessus, elle aura pour lors tout sujet d'espérer une bonne issuë de sa grossesse. Ayant déclaré assez amplement de quelle maniere la femme grosse se doit gouverner, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du régime qu'elle doit tenir pour les prévenir, il nous faut maintenant examiner plusieurs indispositions ausquelles elle est principalement sujette pendant sa grossesse.

---

## Chapitre XII.

### *Du Vomissement de la Femme grosse.*

Le vomissement & la suppression des menstruës sont souvent les premiers signes par lesquels les femmes s'apperçoivent elles-mêmes de leur grossesse. Ce vomissement n'est pas toûjours pour lors excité; ainsi qu'on croit, par des mauvaises humeurs amassées dans l'estomach par la suppression des mois. Ces humeurs corrompuës sont bien cause ordinairement de l'appétit dépravé des femmes grosses, quand elles y affluent, ou s'y engendrent; mais non

non pas de ce vomissement qui leur arrive dans les premiers jours de la grossesse ; ce n'est pas que par succession de tems, il ne puisse être entretenu par celles qui s'y corrompent ensuite ; mais ces premiers vomissemens viennent par la sympathie qui est entre l'estomach & la Matrice, à cause de la similitude de leur substance, & de ce que les nerfs qui viennent s'insérer à l'orifice supérieur de l'estomach, ont communication par une même continuité, avec ceux qui vont à la Matrice, lesquels sont portions de la sixiéme paire de ceux du cerveau. De sorte que la Matrice qui a un sentiment très-exquis, à cause de sa composition membraneuse, venant à se dilater en la grossesse, en reçoit quelque douleur, qui se communiquant en même tems par cette continuité de nerfs à cet orifice supérieur de l'estomach, lui cause ces nausées & ces vomissemens qui lui arrivent ordinairement. Mais pour faire voir que cela se fait ainsi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces prétenduës mauvaises humeurs, c'est que beaucoup de femmes vomissent dès les premiers jours de leur grossesse, lesquelles étoient en parfaite santé avant leur conception si récente ; auquel tems aussi la suppression des menstruës ne peut pas encore causer cet accident qui arrive par cette sympathie ; de même que nous voyons ceux qui sont blessés à la tête, ou aux intestins, & ceux qui ont des coliques néphrétiques, avoir des nausées & des vomissemens, sans pour cela qu'ils ayent aucune humeur corrompuë dans leur estomach. Les nausées & les vomissemens qui sont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc ordinairement aux femmes grosses dans les premiers jours, pour le sujet que nous venons de dire.

La nausée n'est autre chose qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel l'estomach se souléve vers son orifice supérieur sans rien rejetter ; & le vomissement est un autre effort plus violent, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui étoit contenu en sa capacité. Dans ces premiers tems le vomissement n'est qu'un simple symptome, qui n'est pas bien à craindre ; mais s'il continuë long-tems, il débilite extrêmement l'estomach, qui pour ce sujet corrompt les alimens au lieu de les bien digérer, d'où il s'engendre ensuite de mauvaises humeurs qui ont besoin de purgation. Ces vomissemens continuent souvent jusques au troisiéme ou quatriéme mois de la grossesse, qui est le tems auquel l'enfant se remuë ordinairement, après quoi ils commencent à cesser, & les femmes recouvrent l'appétit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois ; d'autant que l'enfant qui vient à être

fort & grand, ayant besoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, consume pour lors quantité d'humeurs; ce qui empêche qu'il ne refluë plus tant de superfluités dans l'estomach, outre qu'en ce tems la Matrice s'est accoûtumée peu-à-peu à recevoir extension. Ils continuent en d'autres jusques à ce qu'elles soient accouchées; ce qui les met souvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme est avancée sur son terme, à cause de la pésanteur du fardeau qui est alors poussé en bas avec bien plus de violence. Il y en a qui en sont aussi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur grossesse, que dans son commencement; car pour lors l'estomach ne peut pas s'étendre assez pour contenir à son aise les alimens, à cause qu'il est comprimé par la grande extension de la Matrice. Ce vomissement venant ainsi sur la fin de la grossesse aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne cesse point pour l'ordinaire devant qu'elles soient accouchées.

On ne se doit pas beaucoup étonner, ni mettre en peine de ces vomissemens dans le commencement, pourvû qu'ils se fassent doucement & sans trop grands efforts; mais s'ils continuent après le quatriéme mois de la grossesse, on y doit remédier, d'autant que les alimens étant journellement rejettés, la mere & l'enfant (lequel a besoin de beaucoup de sang dont il est nourri pour lors) en seroient tous deux extrêmement affoiblis; joint à cela que ces subversions continuelles de l'estomach causant grande agitation, & compression du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à sortir avant terme, ainsi qu'il a été dit; ou bien pourroient être cause de quelque relaxation de Matrice, ou de quelque hergne du ventre, ou des aînes.

Pour empêcher que le vomissement ne travaille pas si fort ni si long-tems la femme grosse (car il est bien difficile de l'arrêter tout-à-fait) elle usera de bons alimens, tels que nous les avons spécifiés en parlant de son régime de vivre; elle n'en prendra que peu à la fois, afin que son estomach les puisse contenir sans peine, & qu'ils ne soient contraints de regorger, comme ils feroient, si elle en prenoit quantité (d'autant que la grossesse lui empêche sa libre étenduë) & pour le réjoüir, & le fortifier (parce qu'elle l'a toujours débile) elle assaisonnera ses viandes avec du jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus ou de vinaigre, selon son appétit. Elle pourra manger de la boüillie faite de farine d'orge mondé ou de bon froment, ayant auparavant fait cuire un peu de farine

au four, mêlant aussi à cette boüillie quelque jaune d'œuf; étant ainsi faite, elle est bien nourrissante & de facile digestion. Elle pourra aussi manger ensuite de ses repas un peu de cotignac, ou de groseilles confites. Son breuvage sera de vin vieux, & plûtôt clairet que blanc, lequel doit être bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-tems dans ces réservoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce séjour une mauvaise qualité. En cas qu'elle ne puisse pas avoir de cette eau vive, elle usera plûtôt de celle de la riviere, puisée en un lieu exempt de toute sorte d'immodices, laquelle on lui fera aussi quelquefois ferrer, y faisant éteindre un fer rouge; & sur tout elle doit éviter les viandes & les sauces trop grasses, car elles humectent & amollissent extrêmement les membranes de l'estomach, qui est déja débilité & relâché par les vomissemens; comme aussi toutes ces sauces douces & sucrées, qui ne lui sont point pareillement propres; mais elle pourra user de toutes celles qui sont un peu aigrettes, lesquelles sont bonnes pour le réjoüir & le fortifier. J'ai souvent expérimenté avec bon succès qu'une demie cuillerée d'eau-de-vie, ou un peu de vin d'Espagne, fait passer les grandes nausées, & arrête les vomissemens.

Mais si nonobstant toutes ces précautions & un pareil régime les vomissemens continuent toûjours, quoique la femme soit plus qu'à demi terme, cela nous signifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois intérieurs de l'estomach, lesquelles n'ayant pû être vuidées par tant de vomissemens précédens pour y être trop adhérentes, doivent être évacuées par bas avec un dissolvant, ce qui se fera par le moyen de quelque légere purgation faite avec l'infusion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus, de bon sené, & une once de syrop de chicorée, laquelle purgation dissoudra ces humeurs, & les évacuant, confortera les parties: ou bien on le fera avec manne, casse & tamarins, ou avec d'autres purgatifs doux, selon que le cas le requerrera, y mêlant toûjours un peu de rhubarbe, ou du syrop de chicorée composé, s'abstenant entiérement de toutes sortes de remédes violens, comme sont l'antimoine, l'hellebore, la scamonée, la coloquinte, & autres de cette nature, de crainte de causer l'avortement à la femme, en la croyant seulement purger, ou même la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. Livre *des Maladies populaires*, laquelle mourut étant grosse, pour avoir pris un purgatif trop

violent, qui lui fit vomir jusqu'aux matiére fécales. Il faut aussi observer quelles sont les humeurs qu'on doit purger ; car comme dit le même *Hipocrate* en l'Aphorisme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, & facile ferunt : sin minus, contra.* Aux perturbations & déjections du ventre, & aux vomissemens qui viennent d'eux-mêmes, si les choses qu'il est nécessaire de purger sont purgées, cela est profitable, & les malades s'en trouvent soulagés : sinon, au contraire. C'est pour ce sujet que nous devons considérer que ce n'est pas tout de purger, mais que le principal est d'évacuer les humeurs qui causent la maladie ; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'estomach ; ce qu'elle ne fera pas, si elle est prise à propos, & si elle est convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuse. Si une seule fois ne suffit, on la réitérera, ayant laissé reposer la femme quelques jours entre deux. Quand le vomissement continuë toûjours sans aucun relâche, quoique la femme use d'un bon régime, tel que nous avons dit, après qu'elle aura été purgée raisonnablement, il en faut demeurer-là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme ; car pour lors elle est en grand danger d'avorter, & quand le hoquet lui vient d'inanition provenant de la trop grande évacuation qui se fait par ces continuels vomissemens, cela est très-mauvais, comme nous apprend l'Aphorisme treiziéme du septiéme Livre, qui dit, *à vomitu singultus, malum.*

Il faut observer qu'il est souvent très-à-propos de saigner la femme grosse avant que de la purger pour ces vomissemens, laissant quelques jours d'intervalle entre ces deux remédes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne soit pas si grande, & afin que l'évacuation s'en fasse plus aisément. C'est un très-bon conseil que je donnai en l'année 1670. à la femme d'un Conseiller de la Cour qui m'avoit mandé chez lui pour prendre mon avis, touchant les continuels vomissemens que sa femme, qui étoit grosse de deux mois seulement, avoit depuis six semaines, lesquels lui faisoient faire des efforts si violens, qu'elle en ressentoit quelquefois une espéce de convulsion, appréhendant avec juste raison qu'ils ne la fissent avorter, comme ils avoient déja fait de son premier enfant au même terme de deux mois, ou qu'elle ne fît qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainsi qu'il lui étoit aussi arrivé une autre fois par le même accident. Mais lui ayant conseillé de se faire ti-

rer deux palettes de sang du bras, pour la préparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre ensuite ; une Dame de qualité de ses parentes, qui étoit dans sa chambre, rebuta aussi-tôt mon avis, comme s'il eût été tout-à-fait ridicule, me soûtenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la saignée à une femme grosse de deux mois seulement, & que c'étoit-là un véritable moyen pour la faire avorter encore plûtôt. En un mot, elle ne voulut aucunement se laisser persuader par les raisons que je lui alléguai, qui étoient que la malade, dont l'habitude étoit assez repléte, & qui avoit les forces très-bonnes, pouvoit bien facilement supporter la saignée, & qu'il étoit pour ce sujet plus à propos de la disposer ainsi à la purgation par la saignée, que de la purger tout d'un coup sans cette préparation, lui faisant entendre que ce vomissement ne procédoit, comme j'ai dit ci-devant, que de ce que l'enfant qui est très-petit dans le commencement, ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qui est retenu, il en restoit beaucoup de superflu, qui n'étant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & causoit des accidens selon les parties où il se portoit en plus grande abondance, dans lesquelles il se convertissoit souvent en humeurs vicieuses & corrompuës ; lui représentant outre cela que les continuels & violens vomissemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter, comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle disoit que la saignée lui pourroit causer, qui bien au contraire étoit un véritable reméde pour la garantir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je lui pus dire, ne la put pas dissuader de l'opinion dont elle étoit entierement préoccupée, qui étoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) saigner une femme grosse devant qu'elle fût à demi-terme. Ce qui fut cause (si je ne me trompe) que cette Dame eut de la peine à se rendre à mes raisons, & qu'ayant oüi parler de moi en quelque occasion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut étonnée d'abord en me voyant pour lors bien plus jeune qu'elle n'avoit crû, s'étant auparavant figuré de voir en ma personne quelqu'un de ces vénérables vieillards à grande barbe qui semblent porter la science dépeinte sur leur vieille physionomie ; ce que plusieurs qui ont exercé l'Art dont je fais une particuliere profession, ont affecté dans leur temps pour paroître plus habiles gens, à cause qu'il se rencontre souvent des personnes qui veulent, ce semble, qu'on les trompe par telles apparences extérieures, ausquels on peut dire avec justice, *qui vult decipi, decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'après avoir essayé en vain toutes les choses que nous avons dites pour remédier au vomissement, on applique à la femme ensuite du repas une grande ventouse sur la région de son estomach, afin de le tenir sujet en son lieu ; mais je croi que ce reméde est inutile, d'autant que l'estomach est vague & non adhérent à cette partie supérieure du ventre. Et comme ces vomissemens le réfroidissent & le débilitent toûjours, je conseillerois aux femmes grosses de porter en hyver sur sa région une bonne piéce de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffât un peu cette partie, afin d'aider à la digestion qui est toûjours affoiblie. Les Italiens ont cette coûtume qui n'est pas mauvaise ; ils portent tous à ce dessein sur l'estomach une belle piéce d'étoffe par dessous leur vêtement, de quoi ils sont si soigneux, que s'ils avoient passé deux jours sans la mettre durant l'Hyver, & même en Eté, ils croiroient être malades ; & ils en sont si amateurs & si curieux, que ce poitrail fait souvent leur plus grande braverie, l'enrichissant de broderie d'or & d'argent & de rubans de belles couleurs : Mais la peau d'un vautour appliquée sur la région de l'estomach, surpasse encore toute autre chose en vertu, ayant une propriété particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digestion des alimens. Nous avons assez parlé du vomissement causé par la grossesse ; c'est pourquoi sans nous y arrêter davantage, passons à quelques autres accidens.

## CHAPITRE XIII.

### *Des douleurs des Lombes, des Reins, & des Aînes.*

TOus ces accidens ne sont que des effets de la dilatation de la Matrice, & de la compression qu'elle fait par sa grosseur & pésanteur aux parties qui lui sont voisines, lesquelles sont ordinairement plus grandes dans les premieres grossesses, que dans celles qui suivent, où la Matrice ne fait que reprendre les mêmes dimensions qu'elle avoit déja eües : car lorsqu'elle n'a pas encore été dilatée, cette extension lui est bien plus sensible, & les ligamens qui la tenoient en sa situation naturelle, souffrent un bien plus grand effort par la premiere grossesse, n'ayant pas encore été obligés de s'allonger pour suivre l'étenduë de la Matrice, que non point par les suivantes, ausquelles ils prêtent une seconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que larges, causent ces douleurs lorsqu'ils sont fortement bandés & tiraillés par la grosseur & pésanteur de la Matrice qui contient un enfant; sçavoir, les larges celles des lombes, lesquelles répondent aux reins, d'autant que ces deux ligamens sont fortement attachés vers ces lieux, & les ronds sont celles des aînes, du pubis, & des cuisses où ils vont aboutir. Ils sont quelquefois si violemment étendus par cette extrême grosseur, & par le grand poids de la Matrice, mais principalement à la premiere grossesse, comme j'ai déja dit, qu'ils se détachent & se rompent, ne pouvant pas prêter ni s'allonger davantage, & particuliérement si la femme en cet état vient à faire quelque faux pas; ce qui lui cause des douleurs presque insupportables, & d'autres plus fâcheux accidens, comme il arriva un jour à la femme d'un de mes parens, laquelle étant grosse de six mois ou environ de son premier enfant, sentit après avoir fait un faux pas de la sorte, & entendit dans le même moment quelque chose craquer dans son ventre, vers la région des reins & des lombes, qui étoit un de ces ligamens larges qui s'étoit ainsi détaché avec quelque espéce de bruit, par cette secousse subite qu'elle s'étoit donnée. Au même instant elle ressentit des douleurs extrêmes dans les reins, aux lombes, & par tout un côté du ventre, qui la firent incontinent vomir par plusieurs fois avec de grands efforts, & le lendemain elle fut surprise d'une grosse fiévre continuë qui lui dura sept ou huit jours sans pouvoir dormir ni reposer une seule heure, pendant lesquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort fréquent, ayant aussi de grandes douleurs qui paroissoient la devoir faire promptement accoucher, dont j'eus grande appréhension pour elle, & même qu'elle n'en perdît la vie: mais avec l'aide de Dieu, après l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers, durant lesquels je la saignai trois fois des bras en différens jours, & lui fis prendre par deux diverses fois un grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf, pour lui appaiser un peu ces violentes douleurs, lui donnant toûjours cependant de temps en temps de bons confortatifs, tous ces symptomes, qui sembloient d'abord funestes, cesserent peu à peu, & elle ne laissa pas outre cela de porter son enfant à terme, dont elle accoucha assez heureusement, qui fut un garçon qui a vécu quinze mois, nonobstant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eus, qui auroient été suffisans pour en faire mourir beaucoup d'autres & leurs enfans: mais Dieu veut bien qu'il se fasse quelquefois des mi-

racles par la nature aidée des remédes faits à propos, aussi-bien que par la grace.

Cet exemple nous fait (ce me semble) assez bien connoître comment se font ces douleurs des lombes & des reins : & la Matrice qui est pleine de l'enfant, cause aussi celle des hanches par sa grosseur & pésanteur, en les comprimant, & en s'affaissant trop sur elles. Il n'y a rien de meilleur pour appaiser toutes ces sortes de douleurs, que le repos au lit, & la saignée du bras, s'il y avoit eu quelque forte extension ou ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de rapporter ; & quand la Matrice s'affaisse & pese trop sur les parties inférieures du ventre, si la femme ne peut pas garder le lit, il faut qu'elle supporte & soulage son ventre avec une large bande bien ajustée à ce sujet, & qu'elle patiente ainsi le mieux qu'elle pourra jusqu'à l'accouchement, qui la délivrera de tous ces accidens. Mais il faut observer que si avec ces fortes douleurs des reins, on voit sortir quelques excrétions de la Matrice qui n'avoient pas accoûtumé de paroître, la femme pour lors est en très-grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétions sont mêlées de sang ; car c'est un témoignage certain que la Matrice commence à s'ouvrir.

On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procédent pas de la même cause que nous avons dite, ni de la trop grande réplétion des vaisseaux de la Matrice, qui étant trop gonflés de sang, en regorgent sur toutes les parties voisines dans la temps de la grossesse, à cause que pour lors les menstruës sont supprimées, mais qui viennent de quelque colique néphrétique, lesquelles ne laissent pas de mettre la femme en aussi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé, à cause que celles-ci provoquent souvent des vomissemens, qui par leur violence causent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ai vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchai au terme de sept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une très-forte colique néphrétique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en son ventre. C'est pourquoi en ces occasions on s'informera toujours de la femme, comme je fis, pour sçavoir si elle, ou ses pere & mere, n'étoient point sujets à cette maladie, comme avoit été autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dit en avoir été très-incommodée durant sa vie, & être morte d'une pierre dans les reins ;

&

& on ne manquera pas aussi d'examiner ses urines, pour voir si ces douleurs de reins ne procedent pas d'une semblable disposition, afin qu'en connoissant la veritable cause, on puisse y apporter les remédes convenables.

---

## CHAPITRE XIV.

### *De la douleur des Mammelles.*

AUSSITÔT que la femme a conçû, les menstruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, d'autant que les voyes en sont bouchées, & la femme faisant encore tous les jours de nouveau sang, il est de nécessité que ne s'en consumant presque point pendant les premiers mois de la grossesse ; à cause que l'enfant est pour lors très-petit, les vaisseaux qui sont trop pleins, en regorgent sur les parties plus disposées à le recevoir, comme sont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les mammelles, qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les remplissant & gonflant extrêmement, leur cause cette douleur que les femmes y ressentent quand elles sont grosses, laquelle arrive aussi à celles qui ont seulement une suppression de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laisser tout à l'œuvre de la nature ; & la femme doit seulement prendre garde à ne se point heurter en ces parties, qui sont fort sensibles en ce temps ; comme aussi à ne pas se serrer trop avec aucun corps-de-robe ; ou autres vêtemens durs, qui lui pourroient faire des contusions & meurtrissures, ausquelles il surviendroit des inflammations & des abscès ensuite : Mais lors qu'après le troisiéme mois de la grossesse, le sang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtôt évacuer par la saignée du bras, que de le détourner ou repousser en d'autres endroits du corps par médicamens repercussifs, ou astringens ; d'autant qu'il ne sçauroit refluer en aucun lieu, où il puisse faire moins de mal qu'en ces parties. C'est pourquoi je préférerois l'évacuation faite par la saignée du bras, à tout autre reméde, quand la femme est plethorique ; afin d'éviter par son moyen qu'il ne se fasse inflammation aux mammelles, par la distension douloureuse que leur cause l'abondance du sang dont elles sont remplies, & qu'ensuite il ne lui survienne l'accident, dont parle *Hypocrate* en l'Aphorisme 40. du 5. livre. *Quibus mulieribus ad mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang se porte & s'amasse en abondance aux

mammelles, cela signifie que ces femmes sont en danger de tomber en phrénésie, à cause du transport qui s'en pourra faire au cerveau ; lequel accident on évitera par la saignée du bras modérément faite, comme aussi par le régime de vivre rafraichissant, & médiocrement nourrissant, afin de diminuer la quantité, & de tempérer la chaleur des humeurs de toute l'habitude ; observant encore pour ce sujet, que le ventre de la femme soit tenu assez libre.

## CHAPITRE XV.

### *De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.*

LA situation de la vessie qui est posée justement sur la Matrice, nous fait assez connoître pourquoi les femmes grosses ont quelquefois difficulté d'uriner, & le sujet pour lequel elles ne peuvent le plus souvent bien retenir leur eau ; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cause que la Matrice pleine d'enfant comprimant par sa grosseur & pesanteur la vessie, empêche qu'elle ne puisse avoir son extension ordinaire, pour être capable de contenir une raisonnable quantité d'urine ; c'est ce qui fait que plus les femmes sont grosses, & plus elles approchent de leur terme, d'autant plus souvent aussi sont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce sujet.

Si le pesant fardeau de la Matrice vient à comprimer fort le fond de la vessie, il oblige la femme de pisser presque à chaque moment ; mais si au contraire son col est pressé par l'abbaissement du propre corps de la Matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la grossesse aux femmes qui sont sujettes aux descentes de Matrice ; pour lors la vessie se remplit entiérement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur n'en pouvant pas être expulsée ; d'autant que le muscle *sphincter*, à cause de cette compression, ne peut pas s'ouvrir si facilement qu'à l'ordinaire pour la laisser écouler. Quelquefois aussi l'urine par son acrimonie excite la vessie en la piquotant à s'en décharger très-souvent ; & d'autres fois elle cause par sa chaleur, inflammation à son col, ce qui en fait la suppression. Il peut encore arriver que cet accident soit causé par quelque pierre contenuë en la vessie : alors les douleurs en sont presque insupportables, & bien plus dangereuses à la femme grosse, qu'à celle qui ne l'est point ; parce que la Matrice

comprime perpétuellement par son enflûre la pierre contre la vessie ; & pour lors ces douleurs sont d'autant plus extrêmes, que cette pierre est grosse, & de figure inégale & raboteuse.

Il arrive aussi quelquefois que la Matrice vers les derniers mois de la grossesse s'étant élevée par la grande distension qu'elle a en ce temps, jusqu'au dessus du fond de la vessie, à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement, la pousse alors de telle sorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par de gros plis en travers ; ce qui fait que quelques gouttes de l'urine qui ne peuvent être entierement expulsées, y restant après que la femme a pissé, elle en ressent une cuisson considérable, qui l'oblige d'uriner très-fréquemment avec de grandes épreintes ; parce que ce reste d'urine piquotte cette partie par l'acrimonie qu'elle acquiert, à raison du séjour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cause des douleurs à la femme presque aussi grandes que si elle avoit un ulcere au col de la vessie. C'est ce que j'ai vû arriver une fois à la femme d'un Officier du Roi, laquelle eut une envie fréquente d'uriner, & presque continuelle durant les trois derniers mois de sa grossesse, avec une aussi grande douleur que si elle eût eu quelque pierre dans la vessie, ou quelque ulcere en son col ; lequel accident ne procédant que de la cause que je viens de dire, ne cessa qu'incontinent après qu'elle fut accouchée.

Il est de très-grande conséquence d'empêcher ces violens & fréquens efforts que la femme grosse fait pour uriner, & de remédier, si on peut, à ces indispositions ; d'autant que continuant long-temps à s'efforcer de pousser toûjours en bas, pour pouvoir vuider son urine, la Matrice se relâche, & s'affaisse tout-à-fait, & quelquefois est obligée ( l'incommodité ne cessant pas ) de se décharger de son fardeau avant le temps ordinaire. C'est ce qu'on tâchera d'éviter, ayant égard aux différentes causes de la maladie ; comme si c'est par la grosseur & pésanteur de la Matrice qui presse la vessie, ainsi qu'il arrive le plus souvent, la femme y remédiera, & se soûlagera elle-même, si lors qu'elle veut rendre son urine, elle souléve avec ses deux mains le bas de son ventre ; elle portera une bande fort large accommodée à cet usage, qui le lui soûtiendra, s'il en est besoin, & empêchera qu'il ne pése tant sur la vessie ; ou pour mieux faire, elle se tiendra au lit. Si c'est l'acrimonie de l'urine qui cause inflammation à son col, on l'appaisera par un régime de vivre rafraîchissant, la femme ne buvant que de la ptisanne, & s'abstenant entiérement de l'usage du vin, & de toutes

sortes de purgations ; d'autant qu'elles méneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation ; mais elle pourra bien user, le soir & le matin d'émulsions faites avec les semences froides & l'eau d'orge, ou du petit lait, dans lequel on mettra quelque cuillerée de syrop violat, ou de *nymphea*. Ce reméde est propre pour nettoyer doucement en rafraîchissant les voyes de l'urine, sans faire aucun préjudice à la mere ni à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne cessent point par ce régime, on la saignera du bras, afin d'éviter quelque accident pire qui en pourroit arriver ; on lui bassinera aussi toute la partie extérieure du col de la vessie avec du lait tiéde, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraîchissantes, comme sont les feüilles de mauve, guimauve, pariétaire, & violiers, avec un peu de graine de lin : on pourra encore faire quelque injection au-dedans avec cette décoction, à laquelle on ajoûtera un peu d'huile violat ; ou bien avec du lait tiéde ; & sur tout, la femme s'abstiendra de l'usage du coït.

Mais si se gouvernant de cette maniere, elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier reméde, qui est de faire sortir l'urine avec une sonde percée, telle qu'est celle qui est représentée & marquée par M. dans la table des instrumens, qui est mise vers la fin du second Livre, laquelle étant ointe d'huile d'olives ou d'amendes douces, après avoir un peu soûlevé & repoussé son ventre en haut, sera doucement introduite par le conduit de l'urine jusques dans le vuide de la vessie ; où étant, l'urine en sortira aussi-tôt ; ensuite de quoi on retirera la sonde : & si la suppression revient encore, on fera derechef uriner la femme de la même façon, jusques à ce que les accidens soient appaisez, après quoi on la laissera uriner naturellement, si elle le peut faire. On pourroit aussi à toute extrêmité lui faire user d'un demi bain tiéde, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce reméde, s'abstenant aussi de toutes sortes de diurétiques chauds : car ils sont très-pernicieux à la femme grosse, d'autant qu'ils provoquent l'avortement. Si d'un autre côté le mal procéde de quelque pierre, qui se présentant au col de la vessie, bouche le passage de l'urine, on se contentera de la repousser en dedans avec la sonde, si elle est grosse ; mais si elle est petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curette propre à cet usage, en mettant le doigt indice dans le *vagina*, pour la tenir sujette, & empêcher qu'elle ne recule vers

la vessie ; ce que l'on fera à la petite seulement : car pour tirer la grosse, il faut attendre que la femme soit accouchée ; parce qu'il vaut mieux la laisser en cet état, que de se mettre en danger de lui faire perdre la vie & à son enfant, en lui faisant l'opération de la taille.

---

## CHAPITRE XVI.

### *De la Toux, & de la difficulté de respirer.*

LES femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus souvent les difficultés d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre précédent, que celles qui les portent plut haut, lesquelles sont à la vérité plus exemptes de ces sortes d'incommodités ; mais aussi sont-elles plus sujettes à la toux, & à la difficulté de respirer que les autres.

Si la toux est violente, comme elle est quelquefois jusques à faire vomir, c'est un des plus dangereux accidens qui contribuent à l'avortement ; d'autant que par son effort les poulmons tâchant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il se fait une contraction de tous les muscles de la respiration, qui pressant fortement par cette action l'air enfermé au-dedans, dont les poulmons sont tout gonflez, poussent aussi par même moyen avec violence subite le diaphragme en bas, & par conséquent toutes les parties du bas ventre, mais particuliérement la Matrice de la femme grosse, qui en reçoit une telle commotion quand cet accident continuë long-temps & fortement, que quelquefois l'arriere-faix de l'enfant vient à s'en détacher ; après quoi ne le pouvant plus retenir, elle est contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps ; ce qu'elle fait souvent avec grande perte de sang, comme je l'ai vû arriver beaucoup de fois, & recemment à la femme d'un Secrétaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des sérosités acres, qui distillent du cerveau sur la trachée artere, & sur les poulmons ; d'autres fois elle est causée par un sang de pareille nature, qui vient à refluer de toute l'habitude vers la poitrine ensuite de la suppression des mois ; comme aussi pour avoir respiré un air trop froid, qui irrite ces parties, & les excite à se mouvoir ainsi. Mais outre ces choses, elle est encore souvent augmentée par la compression que la Matrice de la femme grosse cause au diaphragme, qui ne peut

pas avoir son mouvement libre en celles qui portent leur enfant bien haut ; d'autant que par sa grande extension elle fait remonter presque toutes les parties du bas ventre vers la poitrine, & principalement l'estomac & le foye qu'elle repousse vers le diaphragme, qui en est comprimé comme nous disons.

On remédiera à cet accident en faisant observer à la femme un bon régime de vivre tendant à rafraîchissement, si ce sont des humeurs âcres qui en sont cause, évitant toutes choses salées, épicées, & de haut goût : elle n'usera point pareillement de choses aigres ni acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus & autres de cette nature ; d'autant que par leurs piquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus, mais elle pourra bien se servir de celles qui lénifient & adoucissent les passages, comme boüillons au lait, jus de réglisse, sucre candy & syrop violat, ou de meures, dont on pourra mêler quelque cuillerée parmi sa ptisanne faite avec les jujubes, sebestes, raisins de damas & orge mondé, y ajoûtant toujours un peu de réglisse. Il ne sera pas mauvais aussi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clysteres. Si par ce régime la toux ne cesse point, & qu'il y ait au corps des signes de plénitude, en quelque tems de la grossesse que ce soit, il sera nécessaire de lui tirer du sang du bras ; & quoiqu'on ne pratique pas ordinairement ce reméde dans son commencement, il faut néanmoins s'en servir pour lors : car la continuelle toux est bien plus dangereuse que la saignée modérée.

Si la toux est excitée par le froid, elle se tiendra dans une chambre bien close, & mettra sur son col une bonne serviette pliée en deux ou trois doubles, ou de quelque peau d'agneau ou de cygne qui le puissent tenir chaudement. Elle pourra user en s'allant coucher d'une cuillerée ou deux de syrop de vin brûlé, lequel est fort propre à faire bonne digestion, s'il est fait de la maniere suivante. Prenez demi-septier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demie-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de sucre ; mettez le tout ensemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu sur un réchaud, y faisant prendre le feu, & cuisant le tout jusques à consistence de syrop, duquel la femme usera les soirs, une heure & demie après avoir légerement soupé ; ou bien elle prendra quelque cuillerée de bon rossolis de Turin. On observera toujours en la toux, de quelque cause qu'elle procéde, que la femme ait la liberté du ventre, la lui procurant avec simples clysteres, qu'elle boive tiéde, qu'elle

parle peu, & qu'elle soit bien au large dans ses habits ; parce qu'étant serrée, la Matrice seroit encore plus fortement poussée en bas, par les efforts que cette toux lui fait souvent faire, & qu'elle s'abstienne du coït autant qu'il lui sera possible, jusques à ce que cet accident soit passé, d'autant que son action est entiérement contraire aux personnes qui ont la poitrine foible & malade, lesquelles doivent aussi éviter toute sorte de purgatifs, & principalement si elles sont sujettes à quelque crachement de sang : Et comme le dormir est fort propre pour arrêter les défluxions, on le lui procurera par quelque petit julep, si besoin est, sans user aucunement de forts narcotiques qui sont très-dangereux à la femme grosse, si ce n'est en extrême nécessité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'être blessée en faisant un faux pas. J'en ai rapporté l'histoire au Chapitre treiziéme de ce premier Livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant si haut, & principalement dans la premiere grossesse (parce que le ventre & les ligamens larges qui soûtiennent la Matrice n'ont pas encore été relâchez) qu'elles croyent presque l'avoir dans la poitrine ; à cause dequoi elles ont une si grande oppression & difficulté de respirer, qu'il leur semble qu'elles aillent étouffer aussi-tôt qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté seulement à un premier étage ; ce qui provient de ce que leur Matrice extrêmement étenduë, presse fortement l'estomach & le foye, qui repoussent le diaphragme en haut, comme j'ai dit, & ne lui laissent pas une entiere liberté de se mouvoir, dont cette difficulté de respirer est causée : souvent aussi leurs poulmons sont tellement abreuvez & pleins de sang, qui y regorge de tout le corps dans la grossesse, qu'ils ne donnent que difficilement passage à l'air. Si cela est ainsi, elles respireront bien plus à leur aise, lorsqu'on leur aura tiré un peu de sang du bras : car les poulmons étant désemplis par ce moyen, ils auront plus de facilité à se mouvoir ; mais si cette difficulté de respirer procéde de la compression que fait la Matrice au diaphragme, en repoussant les parties du bas ventre contre lui ; en ce cas, le meilleur reméde est, que la femme ne soit point serrée dans ses habits, & qu'elle mange plûtôt peu & souvent, que de remplir son estomach beaucoup à la fois, parce qu'il presseroit encore pour ce sujet d'autant plus le diaphragme, & augmenteroit ainsi l'accident ; & qu'elle n'use d'aucune viande visqueuse & venteuse, comme sont la plûpart des légumes ; mais seulement de celles qui sont de facile digestion, &

qui tiennent le ventre libre : Elle doit aussi pour lors éviter sur-tout la peur & la tristesse, d'autant que ces deux passions faisant retourner le sang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de respirer, & la poitrine engagée, courroit risque d'en être suffoquée : car l'abondance de ce sang remplissant tout à coup & outre mesure les deux ventricules du cœur, empêche son mouvement, sans lequel on ne peut vivre.

## CHAPITRE XVII.

### *De l'enflûre variqueuse, & de la douleur des cuisses & des jambes.*

IL est très-aisé à ceux qui ont connoissance du mouvement circulaire du sang, de concevoir la raison pourquoi plusieurs femmes grosses ont les cuisses & les jambes enflées & douloureuses, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne ; ce qui les incommode grandement à marcher. Plusieurs croyent que la femme ayant plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture, dont l'abondance n'est repurgée comme elle avoit accoutumé, la nature par la vertu expultrice des parties supérieures, qui sont toujours plus fortes, en chasse le superflu sur les inférieures, qui sont les jambes, comme sur les plus foibles, & plus disposées à le recevoir, à cause de leur situation basse ; mais il me semble que la circulation du sang nous fait bien plus facilement connoître comment cela se fait, sans être obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La chose arrive ainsi, à mon avis, qui est, que suivant le mouvement circulaire du sang, les veines saphênes & les crurales reçoivent en elles celui qui avoit été apporté aux extrêmités inférieures par les arteres, & les conduisent après le long de la jambe & de la cuisse, en montant vers le cœur, dans les iliaques, qui se dégorgent dans la veine cave, pour remonter aussi par elle au cœur, & ainsi toujours continuellement. Cela posé en fait (comme on n'en doit pas douter, puisque c'est une vérité fondée sur l'expérience) quand la femme est grosse, & principalement vers les derniers mois, auquel tems la Matrice est si étenduë, qu'elle occupe la plus grande partie du bas ventre, pour lors elle vient à presser les veines iliaques par sa grosseur & pésanteur, empêchant par ce moyen,

moyen que le sang ne puisse avoir son cours & son mouvement si libre qu'il étoit avant la grossesse ; ce qui fait que les parties inférieures qui sont les crurales & les saphenes en sont gonflées . ni plus ni moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inférieure par la ligature de la saignée , ou par quelque forte compression faite vers sa partie supérieure ; à cause que ces veines étant comprimées, le sang s'y arrête ne trouvant pas son passage tout-à-fait si facile. Les veines iliaques étant donc ainsi pressées par la grosseur & la pésanteur de la Matrice, toutes celles des cuisses & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la substance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tous bouffis ; & même ces veines, & entr'autres les saphenes se dilatent, & en sont faites variqueuses, quelquefois depuis la partie interne & supérieure de la cuisse, jusques à l'extrémité du pied, dans lesquelles le sang séjournant sans avoir son mouvement circulaire libre, s'altere & se corrompt, ce qui cause de grandes douleurs, & des enflures par toutes ses parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement sanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la replétion des veines, fait ruption des valvules, qui servoient à faciliter le mouvement du sang, comme font les soûpapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter ; après quoi le sang venant à retomber, n'étant plus ainsi soûtenu, cause par son abondance & par son séjour, ces dilatations de veines que nous appellons varices : & ce qui confirme d'autant plus que ces sortes d'enflures de jambes aux femmes grosses procédent de la cause que je viens d'expliquer, c'est que toutes celles qui sont grosses de deux enfans ont toûjours les jambes fort enflées vers les derniers mois de leur grossesse.

Pour remédier à cela, si la femme a ses veines dilatées, on se servira seulement lorsqu'elle est grosse, de la cure palliative, mettant sur ses veines variqueuses quelque compresse de linge, bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, selon la grosseur du membre, commençant le bandage à sa partie inférieure, & le conduisant en montant jusques où commencent les varices ; afin que serrant médiocrement par son moyen ces veines variqueuses, qui sont toûjours extérieures, elles soient empêchées par cette compression de se dilater davantage, & que le sang n'y puisse être corrompu par le séjour qu'il y feroit ; ce qu'étant ainsi fait, il ne laisse pas d'avoir son mouvement circulaire ; parce que sa plus gran-

de partie passe pour lors par les vaisseaux qui sont situés plus profondément. La femme en cet état gardera aussi le lit, si faire le peut ; d'autant que par cette situation, son corps étant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le sang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il remonte, lorsque la femme est debout ; c'est ce qui fait qu'elle a toûjours les jambes bien plus enflées le soir que le matin ; & si on voit au reste du corps des signes de plénitude & d'abondance de sang, on la pourra saigner du bras sans danger : Mais il ne faut pas faire ouverture des varices ; comme on pourroit bien faire si la femme n'étoit pas grosse ; car cette évacuation tiendroit lieu d'une saignée du pied qui ne doit être aucunement pratiquée durant le tems de la grossesse.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent seulement à cause de leur débilité, & non pour le sujet que nous venons de dire, & qui les ont si œdémateuses, qu'y posant le doigt, & l'ayant relevé, le vestige y demeure enfoncé. Ce qui se fait parce qu'elles sont destituées de chaleur naturelle assez forte, pour cuire & digérer toutes les humeurs qui leur sont envoyées pour la nourriture, & pour en expulser les superfluités, qui par ce moyen restant en grande quantité, les rendent ainsi œdémateuses. A ces sortes d'enflures, on se servira de vin aromatique, dans quoi on trempera des compresses qu'on mettra dessus, les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier. Ce vin sera fait avec romarin, laurier, thym, marjolaine, sauge & lavande, de chacun une poignée; roses de Provins demie-poignée ; balaustes & alun, de chacun une once : faisant boüillir le tout dans trois pintes de vin rouge, jusques à la diminution du tiers ; après quoi on le passera au travers d'un linge pour s'en servir au besoin, ainsi qu'il est dit. Mais comme la grossesse cause le plus souvent ces enflures, aussi cessent-elles ordinairement lorsque la femme est accouchée ; d'autant qu'en ce tems elle se purge des superfluités de toute l'habitude par le moyen de ses vuidanges, pourvû qu'il s'en fasse une bonne évacuation ; car si elles étoient supprimées, comme il arrive quelquefois, il se feroit aussi-tôt un reflux de toutes ces humeurs sur la Matrice, qui n'étant pas évacuées lui causeroient une inflammation, qui mettroit la femme en très-grand danger de la vie.



CHAPITRE XVIII.

## *Des Hémorrhoïdes.*

LE sang menstruel qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois, s'amassant en grande abondance vers la Matrice, qui ne lui peut pas permettre le passage ordinaire à l'évacuation, parce qu'elle est exactement fermée dans la grossesse, est obligé de refluer par toute l'habitude, & principalement sur les parties voisines de la Matrice, ce qui cause à beaucoup de femmes des hémorrhoïdes tant internes, qu'externes. Il leur en peut arriver en ce tems, aussi-bien qu'en d'autres, de toutes les différentes espéces, dont nous ne parlerons pas ici; mais nous traiterons seulement de celles qui sont causées par la grossesse; d'autant que notre intention n'est que de faire connoître quelques particularités des maladies des femmes lorsqu'elles sont en cet état.

Les hémorrhoïdes sont des tumeurs douloureuses, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extrémités des veines hémorrhoïdales, lesquelles sont causées en la femme grosse, de l'abondance du sang qui se jette sur ces parties, provenant, ainsi que j'ai dit, de ce que le corps en ce tems n'est pas purgé de ses surperfluités, comme il avoit accoûtumé auparavant. Elles viennent aussi très-souvent par de grands efforts que font les femmes grosses pour aller à la selle, quand elles sont constipées du ventre; comme cela leur arrive ordinairement, à cause que la Matrice étant située sur le *rectum*, empêche en le pressant, que les excrémens qui y sont contenus ne sortent si facilement, & par ces efforts, le sang qui est dans les vaisseaux prochains étant poussé avec violence, fait enfler & boursouffler leurs extrémités, ausquelles par son séjour surviennent ces tumeurs douloureuses que nous appellons *hémorroïdes*; dont les unes sont internes, & les autres sont externes; les unes petites & sans douleur ou fort peu, & les autres sont extrêmement grosses & douloureuses. C'est ce qu'il suffit de sçavoir pour leurs différences générales, sans nous arrêter aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles sont petites & sans douleur, tant les internes que les externes, il suffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage, ce qui se fera par les remédes qui empêchent & détournent la flu-

xion de ces parties : Mais on remédiera au plûtôt à celles qui sont grosses & douloureuses, en appaisant avant toutes choses la grande douleur ; d'autant que pendant qu'elle dure, la fluxion est toûjours augmentée. Pour ce sujet, si la femme grosse a en tout le corps les autres signes de réplétion, on lui tirera sûrement une fois du sang du bras, & même jusques à deux fois, en cas de nécessité, pour détourner les humeurs, & en évacuer l'abondance. Son régime de vivre sera humectant & rafraîchissant ; & elle n'usera d'aucuns alimens de haut goût, s'abstenant aussi du coït ; à cause que par l'agitation de son action, le sang étant extrêmement échauffé, il est pour lors bien plus disposé à fluer sur la partie malade, qui est voisine de la Matrice. Mais si les gros excrémens retenus dans l'intestin *rectum* étoient cause des hémorrhoïdes, & que la femme eût le ventre reserré, comme il arrive à plusieurs qui sont quelquefois une semaine entiere sans aller à la garderobe, on lui donnera un clystere de simple eau tiéde ; ou composé de décoction de mauves, guimauves, pariétaire, violiers, & graine de lain, avec miel nénuphar, dans lequel on mêlera un peu d'huile d'amandes douces, ou du beurre frais ; observant de n'y rien mettre qui puisse piquoter, d'autant que le mal en seroit augmenté, principalement quand les hémorrhoïdes sont internes ; & pour lors, afin que la femme puisse recevoir plus facilement le clystere, on doit mettre à l'extrémité du canon de la seringue un petit bout de boiau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le siége ; après quoi elle usera aussi d'un régime de vivre médiocre & rafraîchissant, en observant le repos dans le lit, jusques à ce que le fort de la fluxion soit passé ; & on bassinera pendant ce tems les hémorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomantations faites de la décoction de guimauves, boüillon blanc, & graine de lin. L'huile d'œuf seule, ou les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nénuphar, battuës long-tems ensemble avec un jaune d'œuf crû, dans le mortier de plomb, sont fort anodines, & propres à en appaiser la douleur ; & si l'inflammation est grande, on y mettra un peu de *cerat de Galien* & de *populeum* mêlez en égales portions.

Après ce régime de vivre, la saignée & l'application de ces remédes rafraîchissans & anodins seulement (d'autant qu'on ne doit pour lors user d'aucuns repercussifs, de peur de repousser au dedans ce sang impur, ou de faire endurcir les hémorrhoïdes,) si elles ne désenflent pas, il faudra appliquer quelques sangsuës,

qui pourront par leur ſuccement vuider le ſang qui s'y eſt arrêté, ou bien on les ouvrira avec la lancette, obſervant de préférer l'ouverture faite par la lancette en celles où on ſent quelque molleſſe, & une eſpéce d'inondation. Mais les ſangſuës ſont plus propres à celles qui ſont dures & comme charnuës, d'autant qu'elles ne cauſent pas tant de douleur que la lancette.

Quoique par le moyen des hémorrhoïdes il ſe faſſe en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, d'autant qu'ils en ſont ſoulagés quand elles fluent médiocrement, la nature s'y étant accoûtumée ; néanmoins aux femmes il n'en eſt pas de même ; parce que l'évacuation qui ſe fait quelquefois par les hémorrhoïdes aux hommes, doit être faite par la Matrice aux femmes, lors qu'elles ne ſont point groſſes : toutefois dans le temps de la groſſeſſe, elle peut en quelque façon, ſi la femme eſt plethorique, ſuppléer auſſi au défaut de la naturelle ; car pourvû que les hémorrhoïdes fluent modérément & ſans douleur, elle en pourra pareillement être ſoulagée ; mais ſi elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fuſſent bien affoiblis ; & pour éviter cet accident on ſeroit obligé de faire des fomentations aſtringentes, avec décoction de balauſtes, écorce de grenade, & roſes de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun, ou bien on y appliquera un cataplaſme fait avec bol d'Arménie, ſang de dragon, & terre ſigilée, avec blanc d'œuf. Il faudroit auſſi détourner le ſang de ces parties par la ſaignée du bras & par des ventouſes ſéches, appliquées ſur la région des reins, & faire d'autres remédes convenables à la choſe, & tels que les accidens le requéreroient.

---

## CHAPITRE XIX.

### *Du flux de ventre de la femme groſſe.*

LE flux de ventre eſt une fréquente déjection par l'*anus* de ce qui eſt contenu dans les inteſtins. On en fait ordinairement de trois ſortes, dont le premier, qu'on nomme *lienterique*, eſt celui dans lequel l'eſtomach n'ayant pas digéré les viandes qu'il avoit reçuës, les laiſſe écouler preſque toutes cruës : Le ſecond, que l'on appelle *diarrhéïque*, eſt quand les inteſtins ſe déchargent ſimplement des humeurs & des excrémens qu'ils contiennent ſans douleur conſidérable ; & le troiſiéme qui eſt le plus fâcheux, eſt le *dy-*

*ſenterique*, par lequel avec les humeurs & les excrémens la personne malade vuide du ſang, avec de grandes douleurs cauſées par l'ulcération des inteſtins.

De quelque nature que ſoit le flux de ventre, s'il eſt grand, & s'il continuë long-temps, il met la femme groſſe en grand danger d'avorter ; c'eſt ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. livre. *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimùm profluat, periculum eſt ne abortiat.* Car ſi le flux eſt lientherique, l'eſtomach ne cuiſant pas les alimens qu'il a reçûs, & les laiſſant incontinent écouler ſans les convertir en chyle, dont il ſe devroit faire du ſang pour nourrir la mere & ſon enfant, il eſt impoſſible qu'ils n'en ſoient tous deux extrêmement affoiblis faute de nourriture. S'il eſt diarrhéique, & qu'il continuë long-temps, il cauſera le même accident, parce qu'il ſe fait une grande diſſipation d'eſprits avec l'évacuation des humeurs. Mais le danger eſt bien plus grand quand le flux eſt dyſentérique ; d'autant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des inteſtins, cauſées par leur ulcération, leſquelles les excitent à tous momens par de continuelles épreintes, à ſe décharger des humeurs âcres & bilieuſes, dont ils ſont extrêmement abreuvés, ce qui fait un grand ébranlement, & une commotion violente à la Matrice, qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient : car par la compreſſion que les muſcles du ventre font de tous côtés à la Matrice, & celle que lui fait auſſi le diaphragme, qui eſt pouſſé en bas, dans les efforts que la femme fait ſi ſouvent pour aller à la ſelle avec peine, l'enfant eſt contraint, à cauſe de cette violence, de ſortir avant terme ; ce qui arrive d'autant plûtôt, que ces épreintes & ces téneſmes ſont grands, comme remarque le même *Hipocrate* dans l'Aphoriſme 17. du 7. liv. *Mulieri utero gerenti ſi teneſmus ſupervenerit facit abortum.* S'il ſurvient, dit-il, teneſme à la femme groſſe, cela la fait avorter. Ce teneſme eſt une maladie de l'inteſtin droit, qui lui fait faire de violens efforts pour ſe décharger, ſans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuſes mêlées de ſang, deſquelles il eſt continuellement irrité. Quand ces ſortes de flux de ventre arrivent aux femmes groſſes, c'eſt ordinairement à cauſe qu'elles ont toûjours la digeſtion de l'eſtomach affoiblie à raiſon des alimens de mauvais ſuc, que ces appétits étrangers qu'elles ont, leur font ſouvent manger, par l'uſage continuel deſquels étant à la fin débilité, il les laiſſe écouler auſſi-tôt ſans les avoir digérés ; ou bien y demeurant plus long-temps, ils ſe convertiſſent en un chyle corrompu,

lequel étant descendu dans les intestins, les irrite & les contraint par son acrimonie à se décharger ainsi fort souvent.

Quoique le flux de ventre, de quelque nature qu'il soit, mette toûjours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hipocrate*, néanmoins j'ai vû des femmes grosses l'avoir continuellement durant deux ou trois mois sans avorter, & en guérir aussi-tôt qu'elles étoient accouchées, ainsi que le même *Hipocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epicharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. Liv. des maladies pop. *Schenckius* au 4. Liv. de ses Observat. rapporte l'histoire d'une femme qui eut une dysenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû être arrêtée par aucun remède, cessa de soi-même aussi-tôt qu'elle fut accouchée d'un enfant qui se portoit bien; & j'ai moi-même accouché, il y a quelques années, une femme d'un enfant à terme qui se portoit assez bien, quoique sa mere eût eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de sa grossesse. Mais tous ces exemples particuliers n'empêchent pas que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme grosse en danger d'avorter, & souvent même en très-grand péril de la vie, si le flux de ventre ne cesse incontinent après l'accouchement, comme je l'ai vû arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au sixiéme mois par un flux dysenterique qu'elle eut durant deux mois & demi, & qui continuant encore après son avortement, la fit mourir au dixiéme jour; car comme dit *Hipocrate au 2. Liv. des Prédictions*, si la femme qui avoit dysenterie avant que d'accoucher en doit échapper, la maladie doit cesser le même jour de son accouchement, ou très-peu de temps après, comme elle fit à la femme de cet *Epicharmus*; ce qui n'étant pas arrivé à celle de cet Avocat, lui causa la mort, de la maniere que je l'ai décrite en l'Obs. XIII. du Livre de mes Observations.

Pour procéder sûrement à la guérison de ces différens flux de ventre (à quoi il est nécessaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en est la nature, afin de remédier à la cause qui l'entretient. Si c'est un flux lientérique, survenu, comme il arrive d'ordinaire, après les continuels vomissemens, qui ont tant débilité l'estomach, & relâché ses membranes, que n'ayant plus de force de rejetter les alimens par haut, il les laisse écouler sans coction par bas; la femme en ce cas s'abstiendra de tous ces appétits étranges, & usera de bons alimens, de facile digestion, & en petite quantité à la fois,

afin que son estomach les puisse plus facilement cuire & digérer ; elle boira un peu de bon vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de ptisane commune, qui ne lui est pas propre en cette rencontre, si ce n'étoit qu'elle eût la fiévre bien fort ; car si elle ne l'avoit que légérement, l'usage du vin trempé de la maniere doit être préférable ; d'autant que cette fiévre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'est que symptomatique, étant entretenuë par cette débilité d'estomach, laquelle cessera aussi-tôt qu'il aura été fortifié ; à quoi aidera encore beaucoup, si la femme devant & après ses repas use de quelques confortatifs ; comme si elle prend une cuillerée ou deux de syrop de vin brûlé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au Chapitre seiziéme de ce premier Livre, ou un peu de bon hypocras, ou de vin d'Alican, & de l'un ou de l'autre selon son appétit. Il ne sera pas aussi mauvais qu'elle mange un peu de conserve de roses ou un peu de bon cotignac avant son repas : elle portera une peau d'agneau ou de cygne ou de vautour sur la région de son estomach, pour lui conserver & augmenter sa chaleur naturelle ; qui est très-nécessaire à la digestion des alimens, observant de ne lui point donner aucun médicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette débilité, d'autant qu'elle en seroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre est diarrheïque, & qu'il n'y a seulement que les excrémens qui sont contenus aux intestins qui se vuident, avec quelques humeurs superfluës que la nature y envoye pour en faire expulsion ; s'il ne continuë pas long-temps, & qu'il aille doucement, la femme n'en sera pas incommodée, ni en danger, que quand il aura passé ces bornes ; & on doit laisser faire cette opération à la nature, sans l'en empêcher du commencement, se contentant pour lors de modérer seulement l'évacuation sans l'arrêter. Mais si cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'est un témoignage qu'il y a de mauvaises humeurs collées & attachées aux parois intérieurs des intestins, qui les obligent en les piquotant à se décharger souvent, lesquelles il faut dissoudre avec quelque médicament purgatif, qui les puisse détacher, & évacuer ; après quoi le flux de ventre ne manquera pas de cesser, ce qu'on fera par quelque légere infusion de rhubarbe, avec le syrop de chicorée, ou en prenant une once de catholicon double de rubarbe.

Mais si nonobstant la purgation donnée à propos, & jointe au bon régime de vivre, le flux de ventre continuë, & se convertit en

en dysenterie, la malade faisant à chaque moment des selles sanglantes, avec de grandes douleurs & tenesmes, c'est pour lors qu'elle est en très-grand danger d'avorter: ce que l'on tâchera d'éviter, si faire se peut, après avoir purgé avec les remédes que nous venons de dire, les mauvaises humeurs qui étoient dans les intestins, en empêchant par le bon régime qu'il ne s'en engendre d'autres; pour lequel sujet elle usera de bons boüillons de veau & de volaille, dans lesquels on fera cuire des herbes rafraîchissantes, avec un pomme de coing, afin de tempérer l'acrimonie de ces humeurs échauffées: elle mangera du ris cuit dans ses boüillons, ou de la boüillie, dans laquelle on délayera quelques jaunes d'œufs frais, observant toujours de la faire bien cuire: ces alimens lénifient & adoucissent les intestins.

Son breuvage sera d'eau ferrée avec un peu de vin, si elle n'a point de fievre; & au cas qu'elle en eût, elle mettroit plutôt de fois à autre une cuillerée de syrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau: elle pourra aussi manger quelque peu de cotignac & de conserve de roses, ou d'autres choses astringentes & confortatives, pourvû que le corps ait été purgé auparavant; & parce que dans ce flux il y a toujours de grandes douleurs & tranchées par-tout le ventre & aux intestins, & principalement au *rectum*, à cause que toutes les humeurs se chargeant sur lui, l'irritent extrêmement, & lui causent des épreintes continuelles. il faudra tâcher de les appaisser, afin d'empêcher que l'avortement n'arrive: ce qu'on fera par des clysteres faits avec le boüillon d'une tête de veau ou de mouton bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat, ou bien du lait tout récemment trait, dans lequel on aura délayé deux jaunes d'œufs frais, faisant prendre aussi à la malade un peu de *laudanum* dans un jaune d'œuf, pour la faire reposer: & après qu'on aura usé de ces lavemens anodins & nourrissans, selon qu'on jugera être nécessaire, lesquels la malade gardera le plus long-tems qu'elle pourra, afin de mieux appaiser ces douleurs, on lui en donnera de détersifs, faits de la décoction d'orge, mauve, guimauve, & miel rosat; ensuite de quoi on se servira de ceux qui sont astringens, parmi lesquels on ne doit mêler aucune huile ni miel, d'autant que ces choses relâchent au lieu de resserrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau de laituë & de plantain; après quoi on viendra aux plus forts, composés de la décoction de feüilles & racines de plantain, boüillon blanc, & queuë de cheval, avec roses de Provins & l'écorce de grenade,

qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoûtera, terre sigillée & sang de dragon, de chacun deux dragmes. On en pourra même aussi fomenter le siége; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts astringens, avant que d'avoir premiérement purgé la femme avec les remédes déclarés ci-dessus, de peur que, comme on dit, le loup ne soit enfermé dans la bergerie, & que voulant empêcher l'avortement, on ne causât par un plus grand malheur, la mort à la mere, & à son enfant par conséquent, en retenant au-dedans quantité de mauvaises humeurs, dant la nature se vouloit décharger. C'est ce qu'on évitera, si on observe bien les choses que nous avons dites.

Mais comme les douleurs du flux dysenterique procédent assez ordinairement d'une humeur âcre, & d'un mauvais chyle qui s'écoule de l'estomach & des intestins supérieurs, dans lesquels une bile corrosive se dégorge aussi, & que les clysteres ne peuvent parvenir jusques en ces parties, pour adoucir l'acrimonie de ces humeurs; j'ai souvent conseillé avec un très-bon succès à des femmes grosses, & à d'autres personnes travaillées de cette fâcheuse maladie, de prendre par la bouche aussi-bien qu'en lavement, deux ou trois fois par jour, une demie écuellée de lait de vache à chaque fois tout chaud & récemment trait, par le seul usage duquel elles ont été parfaitement gueries en peu de jours de leur dangereux flux dysenterique, dont elles n'avoient pas pû être soulagées par tout autre reméde. Mais il faut avoir soin que ce soit du lait d'une vache bien saine, qui ne soit pas pleine, ni en chaleur, & qu'elle n'ait pas trop récemment vélé, & qu'elle soit nourrie de bonne pâture, & abreuvée de bonne eau. Je donnai un jour le même conseil à une femme grosse de six mois passés, qui, comme elle étoit d'une très-forte & vigoureuse compléxion, lui auroit été certainement salutaire, si pour son malheur, elle n'eût pas été empêchée de le suivre par un Médecin, qui étant venu la voir après moi, & sçachant que je lui avois ordonné l'usage du lait pour le flux dysenterique dont elle étoit fort travaillée depuis plus de trois semaines, lui fit entendre & à son mari, que le lait ne lui convenoit aucunement, & qu'*Hipocrate* en ses Aphorismes en défendoit expressément l'usage aux personnes qui avoient la fiévre comme elle l'avoit. Mais ce Médecin avoit bien peu de raison en cette occasion, ne prenant pas garde que la petite fiévre qu'avoit la malade n'étoit qu'un simple accident de la douleur du flux dysenterique, auquel il falloit remédier de la maniere que je lui avois

conseillé, & non pas par des purgatifs réitérés, & autres inutiles remédes, dont il continua de lui faire user durant huit jours, qui, au lieu de la guérir, comme il avoit promis, augmenterent encore, comme je l'avois prédit, le flux dysenterique, & la firent avorter d'un enfant de six mois & demi, & mourir six jours ensuite.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse.*

HYPOCRATE en l'Aphorisme 60. du 5. livre dit, *Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impossibile est fœtum esse sanum.* Si les menstruës fluent à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain. Mais cet Aphorisme ne se doit pas expliquer au pied de la lettre : il se doit entendre de celles à qui elles fluent en grande abondance : car quoique selon la régle la plus générale & la plus naturelle, les menstruës ne doivent fluer quand la femme est grosse, d'autant que leur passage ordinaire est bouché, & aussi parce que ce sang doit pour lors être employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il seroit frustré s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce sujet extrêmement débilité ; néanmoins il se voit des femmes, qui encore qu'elles soient grosses, ne laissent pas d'avoir leurs ordinaires jusqu'au quatriéme mois, qui est le tems auquel l'enfant venant à être déja grand, attire à lui quantité de sang pour sa nourriture, au moyen de quoi il n'y en peut rester de superflu si facilement que dans les commencemens de la grossesse. Je connois une femme qui a cinq enfans vivans, laquelle en toutes ses grossesses a eu ses menstruës réglément de mois en mois, comme elle avoit coûtume (sinon quelque peu moins) jusques au sixiéme mois, auquel tems elles lui cessoient seulement ; nonobstant quoi elle est toûjours accouchée à terme de tous ses enfans. J'en ai vû une autre, qui ne croyant pas être grosse, à cause qu'elles avoit ses ordinaires, & ressentant quelque incommodité de la grossesse, s'imaginant que ce fût une autre maladie, obligea, son Médecin de la faire saigner & purger par plusieurs fois ; ce qu'il fit tant faire, qu'elle en guérit à la vérité, mais ce fut après avoir avorté d'un enfant de trois mois.

Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui sont fort sanguines & aux pituiteuses, lesquelles faisant beaucoup plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture dans les com-

mencemens de la grossesse, se déchargent encore en ce tems de sa quantité superfluë, ce qu'elles font plus ou moins, selon leurs dispositions, non point par le fond de la Matrice, comme elles avoient accoûtumées quand elles n'étoient pas grosses, d'autant que ce passage est effectivement bouché par l'arrierefaix qui y est adhérent, & que la Matrice est pour lors exactement fermée; mais par deux rameaux que la nature providente & soigneuse de la conservation de l'individu, aussi-bien que de l'espéce, a destinés à cet usage, lesquels viennent des vaisseaux spermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux testicules & autres parties avant que d'arriver à la Matrice, se divisent de chaque côté en deux rameaux assez considérables, dont l'un aboutit à son fond, par où coulent les mois quand la femme n'est pas grosse, & l'autre n'y entrant pas, vient le long de son corps se terminer au côté de l'orifice interne de la Matrice, par le moyen duquel les mois se déchargent pendant la grossesse, s'il arrive que la femme soit plétorique; ce qui se fait encore par quelques autres rameaux qui naissant des vaisseaux hypogastriques, viennent aussi se terminer au même endroit.

Lorsque la femme grosse vuide du sang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il sort, & de quelle maniere; si ce sont des menstruës ordinaires, ou si ce n'est pas une véritable perte de sang. Si ce sont des menstruës ordinaires, le sang viendra périodiquement au tems accoûtumé, & fluëra peu à peu du col de la Matrice en ce tems, & non pas de son fond; ce qui se connoîtra si en touchant avec le doigt, on trouve son orifice interne exactement clos, lequel ne le seroit pas si le sang venoit du fond; comme aussi s'il fluë sans douleur & en petite quantité; toutes lesquelles circonstances ne se rencontrent pas à la perte de sang, mais bien d'autres contraires, ainsi que nous ferons voir au chapitre suivant. Il faut encore examiner si ce flux vient par la seule superfluité, ou si ce n'est point par l'acrimonie du sang, ou par la débilité des vaisseaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remédes nécessaires. S'il provient de la seule abondance dont la femme se purge quelquefois nonobstant sa grossesse, à cause qu'elle en fait plus que son enfant n'en peut consommer pour sa nourriture durant les premiers mois; bien loin que ce flux nuise pour lors à la mere & à l'enfant, il leur est profitable, quand il est modéré; car si la Matrice n'étoit point déchargée de ce sang superflu, l'enfant qui est encore petit, en seroit suffoqué & noyé, si on n'usoit

de la saignée, pour suppléer au défaut de l'évacuation naturelle qui s'en devroit faire. Il est néanmoins toûjours bien plus sûr de vuider en ces sortes de femmes la plénitude du sang par la saignée du bras, que d'en commettre ainsi l'expulsion à la seule nature, par la voye de la Matrice, dans le tems de la grossesse. Mais s'il n'y a aucun signe d'abondance, & de plénitude au corps de la femme, qui n'avoit aussi avant sa grossesse ses menstruës qu'en petite quantité, qui ne laissent pas de couler après qu'elle est grosse, c'est un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du sang, ou de la débilité des vaisseaux destinés pour le contenir. C'est de ces sortes de femmes dont *Hipocrate* a prétendu parler dans le 60. Aphorisme que j'ai rapporté ci-dessus, desquelles l'enfant ne peut pas être sain, si leurs menstruës fluent durant leur grossesse ; d'autant qu'il ne leur reste pas assez de sang pour la nourriture de leur enfant, ce qui les met en très-grand danger d'avorter ; car comme on dit en commun proverbe, que la faim chasse le loup hors du bois, de même le défaut de nourriture contraint ce petit prisonnier de sortir de son cachot avant qu'il en soit tems.

Pour empêcher que ce flux ne produise un si fâcheux accident, la femme se tiendra en très-grand repos couchée dans son lit, s'abstenant de toutes choses qui lui peuvent échauffer le sang, évitant la colere entre toutes les passions de l'ame, usant d'un régime de vivre confortatif & rafraîchissant, mangeant des viandes qui engendrent de bon sang & qui l'épaississent ; à quoi sont propres les bons consommés faits avec volaille, collet de mouton, manche d'éclanche & jaret de veau, dans quoi on fera cuire des herbes potageres qui soient rafraîchissantes, comme pourpier, laituë & autres. Les œufs frais, la gelée, les potages de ris & d'orge mondée faits avec ces consommés lui sont propres : & pour son boire elle usera d'eau ferrée, dans laquelle on mêlera un peu de syrop de coings. Elle doit s'abstenir entierement du coït, parce qu'échauffant le sang, il l'excite encore à couler davantage, à quoi contribuë aussi beaucoup l'agitation de la partie dans son action. Il sera très-bon aussi de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renouée*, & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la femme. Mais si nonobstant tout cela ce flux ne laissoit pas de continuer, quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouse sous les mammelles pour faire révulsion de ce sang & le détourner : c'est ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 50. du 5. livre : *Mulieri si*

*velis menstrua sistere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone.* Mais cela n'a pas grand effet. J'aimerois encore mieux faire cette révulsion par la saignée du bras, si les forces le permettroient: & comme en cette rencontre l'enfant est extrêment débilité par cette évacuation, on le fortifiera, en mettant sur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compresses trempées dans du gros vin, dans lequel on aura fait boüillir une grenade avec son écorce, des roses de Provins, & un peu de canelle: Mais le meilleur moyen de lui faire reprendre vigueur, est de tempérer le sang de sa mere, & d'en empêcher l'évacuation.

---

## CHAPITRE XXI.

### *De la perte de sang qui arrive à la femme grosse.*

IL y a bien de la différence entre le flux menstruel dont j'ai parlé au précédent chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoiqu'elle soit grosse, & la perte de sang dont il est maintenant question; car, comme j'ai déja dit, le flux menstruel vient périodiquement au tems accoûtumé, sans douleur, coulant peu à peu du col de la Matrice aux environs de son orifice interne durant la grossesse, après quoi il cesse entiérement: Mais au contraire, cette perte de sang vient du fond de la Matrice avec douleur, & arrive presque subitement, & le sang sort en grande abondance, & continuë toûjours à couler sans interruption, si ce n'est que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, semblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de tems le lieu d'où il fluë; mais bientôt après, ces caillots venans à être expulsés, ou à tomber d'eux-mêmes de la Matrice, il recommence encore plus fort, ensuite de quoi la mort arrive très-certainement à la mere & à l'enfant, si on n'y remédie au plûtôt, en accouchant la femme de la maniere que je dirai cy-après.

Quand cette perte de sang vient vers les premiers mois de la grossesse, elle est ordinairement causée par quelque faux germe, dont la Matrice tâche de se décharger; parce que dans l'effort qu'elle fait pour cela, il s'ouvre quelques vaisseaux de son fond, desquels le sang ne cesse de couler, jusqu'à ce qu'elle ait expulsé les corps étrangers qui sont contenus en sa capacité; & d'autant plus que ce sang se trouve subtil & échauffé pour lors, d'autant plus aussi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de sang

arrive à la femme grosse d'enfant, en quelque tems que ce soit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaisseaux du fond de la Matrice, causée de quelque coup, chute, ou autre blessure, & principalement de ce que l'arriere-faix en ces occasions, quelquefois en d'autres, venant à se séparer en partie ou tout-à-fait du fond de la Matrice (auquel il doit être adhérant pour recevoir le sang de la mere destiné à la nourriture de l'enfant) tous les orifices des vaisseaux contre lesquels il étoit joint, demeurent ouverts par ce détachement; après quoi il se fait incontinent un grand flux de sang, qui est ordinairement d'autant plus abondant & dangereux, que le terme de la grossesse est plus avancé; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toujours à proportion que l'enfant devient grand, & cette perte de sang ne cesse point (si elle est ainsi causée) que la femme ne soit accouchée; parce que l'arriere-faix étant une fois détaché, quand ce ne seroit même qu'en partie, ne se rejoint jamais avec la Matrice; laquelle au contraire venant à se comprimer & à se reserrer, & comme rentrer en soi-même (ce qui arrive incontinent après l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de sa propre substance les ouvertures de ces vaisseaux; moyennant quoi cette perte de sang cesse, qui autrement continuë tant que la Matrice est dans la distension qu'en font l'enfant & les autres choses qu'elle renferme; à cause que pour lors ces vaisseaux demeurent toujours ouverts, jusqu'à ce qu'ayant été déchargée de son fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à se resserrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainsi que nous le voyons en une éponge, dont les pores ou trous qui sont fort larges quand elle est enflée, viennent à disparoître & à être bouchés de sa propre substance, si nous la resserrons & comprimons avec la main.

J'ai souvent remarqué que la longueur du cordon de l'umbilic, étant beaucoup accourcie par plusieurs contours, qui environnent quelquefois le col de l'enfant, fait que lorsque l'enfant, qui est ainsi bridé par ce cordon, ne peut presque se remuer, qu'il ne tiraille l'arriere-faix où il est attaché, & n'en fasse en même tems un détachement d'avec la Matrice, qui cause aussi-tôt une perte de sang d'autant plus grande & dangereuse, que ce détachement est grand.

Quoique j'aye dit qu'il faut par néceffité, pour les raisons alléguées, accoucher la femme en cette occasion, afin de faire cesser la perte de sang, je ne prétens pas qu'aussi-tôt qu'on s'en apper-

ſoit, on y procéde de la maniere; car il ſe voit des pertes de ſang, quand elles ſont petites, durer pendant des mois entiers, & d'autres s'arrêter quelquefois en ſe tenant ſeulement de repos au lit & par la ſaignée du bras, avec l'uſage des remédes ſpécifiés au Chapitre précédent. Ce pourroit être auſſi un flux menſtruel & ordinaire. J'ai vû quelques femmes groſſes vuider du ſang de la Matrice avec aſſez d'abondance, & même quelquefois en caillots, & néanmoins porter leur enfant juſqu'à terme, & en accoucher heureuſement. Ce ſang procéde pour lors de quelque vaiſſeau qui s'ouvre vers l'extérieur de l'orifice interne, qui ne laiſſe pas de demeurer clos & fermé en ces ſortes de femmes : car quoique le ſang ſortant abondamment & par caillots, ſoit pour l'ordinaire un témoignage qu'il vient des vaiſſeaux du fond de la Matrice, & le ſigne d'un prochain avortement, il ſe rencontre néanmoins quelquefois, bien que rarement, que ces caillots de ſang procédent ſeulement de celui qui ſort de quelque vaiſſeau qui aboutit à l'extérieur de ſon orifice interne; lequel ſang ainſi extravaſé, ne ſortant pas auſſi-tôt du col de la Matrice qu'il eſt hors de ſon vaiſſeau, ſe caille de la maniere dans le *vagina* en y ſéjournant un peu, à cauſe de la ſituation en laquelle la femme peut être dans le temps que ce ſang s'extravaſe. C'eſt pourquoi afin de juger très-certainement ſi une femme groſſe qui vuide du ſang de la Matrice par caillots en grande, ou petite, ou médiocre quantité, doit avorter, il la faut toucher, car pour peu qu'on trouve l'orifice interne ouvert juſques dans ſa partie intérieure, & qu'on ſente avec le doigt au travers de cette ouverture l'enfant ou ſes membranes ſe préſenter, c'eſt alors un ſigne très-aſſuré que ce ſang vient du fond de la Matrice, & que la femme avortera dans peu.

Si le ſang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation ſoit de peu de durée, il faut pour lors laiſſer l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces ſuffiſantes, & qu'elle ne ſoit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux: Mais quand il coule ſubitement en ſi grande abondance qu'elle en tombe en fréquentes ſincopes, ou bien en convulſion, c'eſt en ce cas qu'il ne faut plus différer l'opération, & qu'il eſt abſolument néceſſaire d'accoucher la femme, qu'elle ſoit à terme ou non, qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes; d'autant qu'il n'y a que ce ſeul moyen pour lui ſauver la vie & à ſon enfant; & ſi on ne le fait promptement, *extremam fundet cum ſanguine vocem*, elle jettera avec le ſang les derniers ſoupirs

pirs

pirs. *Hipocrate* en a bien remarqué le danger dans l'Aphorisme 56. du 5. Livre, où il dit, *In fluxu muliebri si convulsio & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de sang de la femme il survient convulsion & défaillance de cœur, c'est un mauvais signe.

Il ne faut pas en cette occasion dangereuse attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & poussent en bas; car quoi qu'il leur en soit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui soient de la sorte, d'abord que la perte de sang a été jusques à la syncope & à la convulsion; & on ne doit pas aussi différer jusques à ce que la Matrice soit beaucoup ouverte; d'autant que cette effusion de sang l'humectant grandement, & les foiblesses la relâchant, font qu'elle se peut pour lors aussi facilement dilater, que si elles avoient eu quantité de fortes douleurs; ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la situation que nous dirons en parlant de l'accouchement; après quoi le Chirurgien ayant sa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ses doigts joints ensemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lorsqu'ils seront à son entrée, pour la dilater suffisamment petit à petit, & sans aucune violence, si faire se peut; ce qu'étant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne soient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, pour glisser en même temps sa main au-dedans d'elles; ensuite de quoi, quelque partie que l'enfant puisse présenter la premiere, quand même ce seroit la tête (à moins qu'elle ne fût trop avancée dans le passage) il doit toûjours en cette occasion aller chercher les pieds de l'enfant pour le tirer; observant toutes les circonstances que nous dirons au Chapitre treiziéme du second Livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant; d'autant qu'il y a bien plus de prise & de facilité par les pieds que par la tête, ou par les autres parties. C'est pourquoi s'ils ne se présentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres; parce que le sang qui s'est écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend si glissante par son humidité, qu'il ne lui sera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons le dire; après quoi il délivrera la femme de son arriere-faix, qui est toûjours fort peu adhérent en ces rencontres; prenant bien garde à ne laisser aucuns grumeaux de sang dans la Matrice (car ils feroient encore continuer le flux) ce qu'étant fait, on le verra cesser peu après

avec tous les accidens, si on n'a pas attendu trop tard à faire l'opération.

Beaucoup de femmes ont péri avec leurs enfans, pour n'avoir pas été assistées de la maniere en ce fâcheux accident; & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eut été autrement certaine, pour avoir été secouruës assez à temps; comme aussi plusieurs enfans ont reçu le Sacrement de Baptême, dont ils auroient été frustrés sans cela. *Guillemeau*, dans le 13. chap. du 2. livre *de l'accouchement*, fait mention de six ou sept histoires qui font foy de cette vérité, dans la plûpart desquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les sanglantes victimes, pour n'avoir pas été accouchées en pareille rencontre; ce que les autres évitent l'ayant été d'assez bonne heure. Mais pour confirmer d'autant plus la chose par mes propres expériences, je ferai récit d'une entr'autres, qui est très-remarquable, & dont le souvenir m'est si sensible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puisse profiter, me semble être du sang; d'autant qu'en cette pitoyable & fatale occasion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moi une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celui qui étoit semblable au mien.

Ce fut il y a près de vingt-neuf ans, que ma sœur, qui n'avoit pas encore vingt & un an, étant grosse de huit mois & demi, de son cinquiéme enfant, se portant extrêmement bien pour lors, fut si malheureuse que de se blesser (quoique légérement en apparence dans ce moment) étant tombée sur les genoux, son ventre ayant aussi porté un peu à terre par la chûte; après quoi elle demeura un jour ou deux sans s'en trouver beaucoup incommodée; ce qui fit qu'elle négligea de garder le repos qui lui étoit bien nécessaire; mais le troisiéme jour de sa blessure sur les onze heures du matin, elle fut subitement surprise de fortes & fréquentes douleurs dans le ventre, lesquelles furent aussi-tôt accompagnées d'une grande perte de sang, ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent sa Sagefemme, qui n'entendoit pas des mieux son métier, laquelle étant arrivée, lui dit qu'il falloit pour l'accoucher, se donner patience que sa Matrice se dilatât d'elle-même par les douleurs; l'assûrant au reste qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle seroit bien-tôt délivrée de cet accident, d'autant que son enfant venoit bien. Elle la fit ainsi vainement espérer durant trois ou quatre heures, jusques à ce que le flux de sang continuant toûjours fortement, les douleurs commencerent à cesser, & que la pauvre

femme fut tombée par plusieurs fois en foiblesse ; après quoi cette Sagefemme demanda un Chirurgien pour la secourir en cette occasion. On vint incontinent chez moi pour m'en avertir ; mais malheureusement ne m'y étant pas trouvé pour lors, on fut quérir celui qu'on croyoit être le plus habile de tous les Chirurgiens, qui pratiquoient à Paris les Accouchemens, lequel fut aussi-tôt conduit au logis de ma sœur, où il arriva sur les quatre heures après midi ; mais l'ayant vû en cet état, il se contenta seulement de dire que c'étoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de lui faire recevoir ses Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas absolument l'accoucher ; à quoi concluoit pareillement la Sagefemme, qui croyoit que le sentiment d'un homme si authentiquement estimé d'un chacun étoit indubitable. Lorsqu'il eut fait ce prognostic, il s'en retourna aussi-tôt chez lui, sans vouloir demeurer-là davantage, & laissa en ce déplorable état, & sans aucun secours cette femme, à qui il eut indubitablement sauvé la vie & à son enfant, s'il l'eut accouchée en ce temps ; ce qui étoit assez facile, comme on le peut bien connoître par la suite de cette Histoire.

Après l'avis d'un homme de si grande réputation, joint à celui de cette Sagefemme, tout le monde qui étoit là présent, crut que puisque Monsieur *** n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre reméde à un si grand mal, que d'espérer en Dieu seul qui peut tout. On tâcha pour lors de consoler le mieux qu'il fut possible ma pauvre sœur, laquelle aspiroit avec grande passion de me voir, pour sçavoir si je lui prononcerois le même arrêt, & si son mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, étoit sans aucun reméde ( car son sang couloit continuellement en grande abondance. ) Enfin, je revins chez moi, où on étoit venu pour me dire cette mauvaise nouvelle, il y avoit fort long-temps, & où par malheur je ne m'étois pas rencontré, comme j'ai dit ; ce que sçachant, je courus incontinent chez elle ; où étant arrivé, je vis un si pitoyable spectacle, que toutes les passions de mon ame furent agitées dans cet abord, de plusieurs & différens mouvemens. Après quoi ayant un peu repris mes sens, j'approchai du lit de ma sœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens ; où étant, elle me conjura par plusieurs fois de lui donner le secours, qu'elle me dit n'espérer plus que de moi. Après que j'eus appris de la Sagefemme tout ce qui s'étoit passé, & qu'elle m'eût dit le sentiment du Chirurgien qui l'avoit vûe il y avoit plus de deux heures ( car

pour lors il en étoit bien six) j'aperçus que le sang couloit abondamment & sans discontinuer, dont elle avoit déja perdu plus des trois quarts, & ce qui est de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de serviettes & d'autres linges qui en étoient tout trempés ; lequel sang restant en son corps si elle eut été accouchée en ce temps, lui auroit sans doute sauvé la vie. Je vis aussi qu'il lui prenoit presque de moment en moment des foiblesses, qui s'augmentoient de plus en plus ; ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand péril qu'elle n'auroit été, si on n'eût pas laissé passer l'occasion de l'accoucher, deux ou trois heures auparavant, comme il étoit possible & facile ; d'autant que pour lors elle avoit encore presque toutes ses forces, qu'elle perdit ensuite avec le reste de son sang, qui avoit toûjours continué de couler ; & voulant connoître s'il étoit vrai qu'on ne la pût accoucher, je sentis en la touchant, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle sorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts ; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sagefemme, pour sçavoir si cet orifice étoit ainsi disposé lorsque ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & si elle étoit de son opinion. Elle me dit qu'oui ; & qu'il avoit toûjours été en ce même état depuis qu'il étoit sorti. Aussi-tôt qu'elle m'eût fait cette déclaration, je connus fort bien son ignorance, & la mauvaise politique du Chirurgien ; touchant quoi, je lui dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient été tous deux de ce sentiment, vû que la chose me paroissoit tout au contraire ; pour lequel sujet il lui étoit assurément facile de l'accoucher en ce tems-là, s'il eût voulu, aussi-bien qu'il étoit encore pour lors ; ce que j'eusse à la vérité fait en ce moment, s'il m'eût été possible d'avoir assez de force sur mon esprit, qui vacilla long-temps sur la résolution que je fus contraint d'en prendre, après avoir perdu l'espérance de toute assistance.

Ce qui m'empêchoit, ne fut pas tant le prognostic qu'avoit fait ce Chirurgien si fameux, qui avoit persuadé à tous les assistans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'est paroître téméraire que de résister au dire de ceux qu'on estime pour des Oracles) comme aussi le peu de force qu'avoit pour lors la malade ; mais ce fut principalement la qualité de la personne qui étoit ma sœur, que j'aimois fort tendrement, qui agita mon esprit de si différentes passions dont il fut préoccupé en la voyant prête d'expirer

devan moi, pour la prodigieuse perte de ce sang qui étoit sorti de la même source que le mien, qu'il ne me fut pas possible de m'y résoudre sur l'heure ; c'est ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en étoit retourné il y avoit fort long-tems, pour le prier de revenir au logis, afin que lui témoignant moi-même la facilité que je trouvois à l'opération, & que lui faisant entendre & avoüer qu'il n'y a jamais d'espérance en ces occasions, si on ne l'entreprend au plûtôt, je pusse le résoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainsi la mere au désespoir de la vie, comme il avoit fait, en laissant périr son enfant avec elle, auquel il eût pû procurer le Baptême, s'il eût fait ce que l'Art requiert, qui est que ne les pouvant sauver tous deux, on tâche à tout le moins de sauver l'enfant, s'il est possible, sans préjudicier à la mere. Mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & sollicitations qu'on lui en pût faire, s'excusant toujours sur ce qu'il n'étoit pas possible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit, je renvoyai encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel ( s'il fût venu assez tems ) j'aurois conclu à la nécessité de l'opération, comme aussi l'aurois-je fait demeurer d'accord de sa possibilité : mais le malheur voulut qu'on ne le trouvât pas chez lui.

Pendant toutes ces allées & venuës, il se passa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le sang couloit toujours sans discontinuation, comme aussi les foiblesses s'augmentoient de plus en plus. Ce fut pour lors que me voyant hors d'espérance d'avoir les personnes que j'avois envoyé querir, je pris la résolution de l'accoucher sur l'heure, n'ayant pas été en mon pouvoir de m'y résoudre que dans cette extrêmité, pour les raisons que j'ai dites, ce qui fut à la vérité un peu trop tard pour la mere ; car si j'eusse eu assez de force sur mon esprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivai, il y avoit encore en ce temps grande espérance de la sauver, aussi-bien que je fis son enfant, après m'y être comporté de cette maniere ; qui est qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la Matrice, lequel étoit assez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduisis un peu ensuite un troisiéme, & petit-à-petit l'extrêmité de tous les cinq de la main droite, avec lesquels je dilatai cet orifice suffisamment pour lui donner entier passage ; ce qui se fait fort facilement en semblables occasions, à cause que, comme il a été dit, l'abondance de sang humecte & relâche extrêmement toute la Matrice, dans laquelle ayant ainsi fait entrer

doucement ma main, je reconnus que l'enfant présentoit la tête, & que ses eaux n'étoient pas encore écoulées, ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, m'aidant un peu pour ce faire de l'extrêmité de mes ongles. Cela étant fait, je retournai aussi-tôt l'enfant pour lui prendre les pieds, par lesquels je le tirai très-facilement de la maniere que j'enseignerai au même Chapitre treiziéme du second Livre, ce que je fis en moins de tems qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un jusques à cent; & je proteste, en ma conscience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui est de ceux qui sont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de douleur pour la mere, qui pendant l'opération ne se plaignit pas le moins du monde, quoiqu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoissance de ce que je lui faisois: elle se sentit même tout-à-fait soulagée aussi-tôt que je l'eus ainsi accouchée, & délivrée; après quoi la perte de sang commença de cesser. Pour ce qui est de l'enfant, je le tirai vivant, & il fut à l'instant baptisé par un Prêtre qui étoit dans la chambre. La Malade & toutes les personnes qui se trouverent-là présentes (dont le nombre étoit assez grand) connurent très-manifestement pour lors, que le Chirurgien & la Sagefemme, qui avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient eu aucune raison de l'assurer.

L'opération fut faite encore assez à temps pour procurer le Baptême à l'enfant, qui le reçût, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour sauver la vie à sa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout son sang, mourut une heure après avoir été ainsi accouchée, étant tombée dans une grande foiblesse telle que celles qui lui venoient souvent devant qu'elle l'eût été. Ce flux de sang cessa bien à la vérité, mais il ne lui en étoit pas resté assez pour pouvoir résister à ces syncopes si fréquentes, ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut très-vraisemblablement conjecturer, si ce Chirurgien qui l'avoit vûe premiérement, l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, comme il auroit pû faire sans doute aussi facilement que je le fis; depuis lequel temps elle avoit perdu sans exagérer, plus de vingt palettes de sang, dont quatre ou cinq auroient été peut-être suffisantes pour la faire échapper; d'autant que c'étoit une jeune femme de très-bonne constitution, qui n'avoit aucune maladie ni incommodité lorsqu'elle fut surprise de ce fatal accident.

Je veux au sujet de cette lamentable histoire (afin qu'on s'en

donne de garde en pareille rencontre ) examiner par maniere de disgression, quel pouvoit être le motif du procédé de ce Chirurgien. Il faut de nécessité qu'on demeure d'accord avec moi, que ce fut pour une, ou pour plusieurs de ces trois causes, qu'il ne voulut ou ne put point accoucher cette femme, lorsqu'il la vit plus de deux heures avant moi. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique. De soutenir que ce fut par ignorance, je ne le pourrois pas persuader, d'autant qu'il avoit trop grande réputation ; quoique plusieurs personnes qui se connoissent bien en l'Art, tomberoient peut-être d'accord avec moi, qu'il étoit du nombre de ceux dont on peut dire avec juste raison, *minuit præsentia famam.* Que ce fût par malice, qui est celui qui se voudroit imaginer qu'il se pût trouver un homme d'une si détestable volonté ? Mais ce ne fut ni par ignorance, ni par malice, il est très-facile à connoître que ce fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui sont en grande réputation ont coutume d'user de cette fausse prudence, faisant toujours leur possible pour éviter leurs dangereuses cures ; de peur que ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçuë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoiqu'ils les ayent bien & dûëment traités. Ce fut-là justement notre malheur, car ce Chirurgien qui avoit grand renom parmi beaucoup de femmes de qualité qu'il accouchoit, fuyoit tant qu'il pouvoit les accouchemens périlleux, & sujets à une issuë mauvaise ou douteuse, comme étoit celui-là ; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il se rencontra dans la chambre de ma sœur une Dame de considération, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le même logis, laquelle il accouchoit ordinairement ; ce qui fut cause que prévoyant que l'issuë de l'opération seroit très-douteuse, il aima mieux se conserver l'estime de cette Dame, qui ne se connoissoit pas à la chose, pour pouvoir juger de son procédé, que de faire chrétiennement son devoir en cette occasion, auquel néanmoins on doit toujours avoir plus d'égard qu'à tous ces vains intérêts de réputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conscience. Ceux qui usent de cette politique, sont souvent cause de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner soulagement, & de celle de leurs enfans qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de joüir pour jamais de la félicité éternelle, dont ils répondront un jour devant Dieu,

J'ai bien voulu faire le récit de toutes les circonstances de cette sanglante mort, afin qu'on connoisse plus facilement la nécessité de faire promptement l'opération en pareille occasion ; & quoique cette histoire soit un peu longue, elle paroîtra néanmoins courte, si on la compare avec l'utilité que l'on en peut tirer. Je me suis trouvé depuis ce tems-là en plus de deux cens autres occasions de semblable nature, ausquelles avec l'aide de Dieu, j'ai garanti la plûpart des femmes de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans ; de quoi j'ai eu plus de satisfaction en moi-même, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde que me pourroit procurer une si pernicieuse politique, dont ne se serviront jamais tous Chirurgiens & Sagesfemmes qui auront leur conscience bien réglée.

Je pourrois bien nommer, s'il étoit besoin, la plus grande partie de toutes ces femmes qui sont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette vérité ; mais je me contenterai de citer deux propres sœurs, qui sont toutes deux femmes de Marchands de vin, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit ci-devant au haut de la montagne de Sainte Geneviéve, à l'enseigne du Tambour, à laquelle j'ai sauvé la vie par quatre fois de la sorte, en différentes grossesses, étant prête d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de sang ; & l'autre s'appelloit Madame *Gourdin*, qui demeuroit au Fauxbourg Saint Jacques, à laquelle j'ai aussi donné le même secours par deux autres fois en pareil besoin : j'ajoûterai néanmoins à ces deux notables exemples un autre, qui est celui de la femme de Monsieur *Dionis*, mon cousin, premier Chirurgien de Madame la Dauphine, qui seroit indubitablement morte dans peu d'heures avec son enfant en son ventre, au mois de Juin de l'année 1681. pour la grande perte de sang dont elle fut surprise, ensuite d'une chûte qu'elle fit sur les genoux au huitiéme mois de sa grossesse, si je ne l'eusse très-promptement accouchée, pour lui sauver la vie, ainsi que je fis, aussi-bien qu'à son enfant, par le moyen de ce secours salutaire, que j'ai pareillement donné à un très-grand nombre d'autres, dont on peut voir beaucoup d'exemples très-remarquables, dans le Livre de mes Observations. C'est ce qui me fait croire que si la Duchesse d'Ossone, femme du Gouverneur de Milan pour le Roi d'Espagne, eût été assistée de la sorte par quelque personne bien entenduë en ces opérations, elle ne seroit pas morte avec son enfant en son ventre, par une perte de sang, en quatre heures de tems, ainsi qu'il lui arriva,

le

le vingtiéme Octobre mil six cent soixante & douze ; non plus que Madame de Seignelay, si recommandable par son éminente qualité & par toutes ses rares vertus, qui mourut à Paris le seiziéme Mars mil six cent soixante & dix-huit, à l'âge de dix-neuf ans, en sept heures de tems, aussi avec son enfant dans le ventre, au huitiéme mois de sa grossesse, par une semblable perte de sang, sans être aucunement secouruë par ce Chirurgien si fameux, qu'on avoit inutilement mandé pour ce sujet ; puisqu'il ne voulut, ou ne put pas l'accoucher comme il étoit absolument nécessaire de faire, pour sauver la vie de la mere & de son enfant : mais si je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à leur mort, est que, comme dit très-bien *Celse* au commencement de son premier Livre : *Nemo in splendida persona periclitari conjecturâ suâ voluerit ; ne occidisse, nisi servasset, videretur.* Nul ne veut hazarder d'éprouver un reméde sur une personne de grande considération, quand il n'est pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne issuë ; de peur que si le malade venoit à mourir ensuite, on ne crût que ce seroit le reméde qui l'auroit tué. C'est ce qui fait que les personnes de grande qualité meurent assez souvent plûtôt que les autres ; parce qu'on n'ose pas leur donner les secours nécessaires, comme on fait sans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raison pour laquelle *Hali Rodoham* n'osa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de lui ôter une hémorrhoïde grosse & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve ( qui étoit, à ce que je crois le *Clitoris* ) & qui empêchoit que son mari ne pût user du coït avec elle : car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipsa habeat principatum in mundo, & censum multum, & vir ejus est unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text. 177.* Je ne trouvai pas à propos de le faire, à cause que c'étoit une grande Princesse qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle étoit la femme d'un Roi.

Mais quoique j'aye dit qu'il est absolument nécessaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de sang, pour tâcher de leur sauver la vie, & à leur enfant par ce reméde, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper ; car si on attend trop tard à les secourir, plusieurs ne laissent pas de mourir peu de tems après l'opération, comme fit ma sœur ; & si la perte de sang procédoit d'une fente, ou lacération de la propre substance de la Matrice, causée par sa trop grande distension, ou par quelque blessure, comme il arrive quelquefois, ( ce qui ne se

peut connoître que par l'ouverture du corps de la femme après sa mort) pour lors la maladie est incurable ; & toutes ces sortes de femmes ne laissent pas de mourir, soit qu'elles accouchent d'elles-mêmes par la seule opération de la nature ou qu'elles soient promtement secouruës par un expert Chirurgien ; parce que la Matrice qui a souffert violence par quelque blessure, ou par quelque considérable contusion, ne peut se resserrer & se contracter si exactement après l'accouchement, ni si bien réunir ses fibres & sa substance pour boucher les orifices des vaisseaux qui étoient ouverts par rupture & par déchirement, qu'elle feroit si elle n'avoit point reçu de lésion, & que les vaisseaux n'eussent été ouverts que par simple *Anastomose* ; outre que si la femme survit quelques jours après son accouchement, il arrive très-facilement inflammation à la Matrice qui a été blessée ; laquelle ne manque pas dans la suite de faire mourir la malade. Mais quoique les fréquentes foiblesses avec perte de toute connoissance, le tintement des oreilles, la vûe éblouïe, égarée, troublée, & les mouvemens convulsifs, soient presque toujours des signes certains de mort, lorsqu'ils procédent d'une grande perte de sang à la femme grosse ; néanmoins il ne faut pas pour cela en toutes ces occasions, & même dans les plus désespérées, négliger l'accouchement qui est l'unique remède, quoiqu'il ne soit pas toujours certain. C'est le précepte que *Celse* nous donne, en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangréné, laquelle cause quelquefois la mort au malade dans le tems même de l'opération, aussi-bien que l'accouchement. Voici ses paroles : *Nihil interest an satis tutum præsidium sit, quod unicum est.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit dans un autre lieu, *anceps auxilium experiri, quàm nullum*, expérimenter un reméde douteux, que d'abandonner entiérement la Malade ? Mais il est bon devant que d'entreprendre cette opération, d'observer ce que l'expérience m'a souvent fait connoître en ces périlleuses occasions, qui est que les femmes dont l'orifice interne de la Matrice paroît mince & d'une substance molette, souple, & égale, réchappent d'autant plus facilement après l'opération, que ces bonnes conditions s'y rencontrent ; & qu'au contraire celles qui ont cet orifice interne épais, dur & inégal, meurent d'autant plûtôt, que ces mauvaises dispositions s'y trouvent.

Or comme dans ces grandes pertes de sang, il arrive toujours de grandes foiblesses, on fera son possible pour conserver ce qui

reste de forces à la malade, & les lui augmenter, si faire se peut, afin qu'elle en ait assez pour endurer l'opération, & en réchapper ensuite ; pour lequel sujet, en attendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre on lui donnera de tems en tems quelque bon consommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin. Ces alimens liquides produiront bien plûtôt cet effet, que les solides : Car, comme dit *Hipocrate*, en l'Aphorisme 11. du second Livre, *Facilius est potu refici, quàm cibo.* On se refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger ; d'autant que les alimens liquides sont bien plus promptement distribués que les solides. On lui fera aussi flairer du vinaigre, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, lui mettant encore sur la région du cœur une rôtie chaude, trempée en vin avec canelle ; & afin d'empêcher que le sang ne coule en si grande abondance, on la saignera du bras, pour le détourner, si les forces le permettent, & que la perte de sang ne soit pas trop excessive ; observant durant la saignée de fermer l'ouverture de la veine par intervalles, afin que la diversion s'en fasse, sans beaucoup diminuer les forces de la malade.

Il est bon aussi de lui mettre tout le long des reins, des serviettes trempées en oxicrat, fait avec de l'eau de plantain, & de la faire coucher tout à plat sur une simple paillasse, sans aucun lit de plumes, ni matelas sous elle : comme encore de lui faire prendre par la bouche trois ou quatre onces de suc de pourpier mêlé dans un boüillon, afin que la chaleur des reins & du sang en soit tempérée. *Galien*, au 5. ch. du 5. liv. de la Meth. dit avoir arrêté avec l'injection de la seule eau de plantain le flux de sang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pû faire cesser par aucun autre reméde durant quatre jours. Mais quand ce flux de sang vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, ainsi que celui de ma sœur étoit causé, toutes ces choses servent de peu, & le meilleur expédient est d'accoucher la femme le plûtôt que faire se pourra quand même elle ne seroit grosse que de trois mois, ou encore de moins, d'autant qu'il faudroit aussi-bien que tout vînt ; & il est nécessaire pour lors de tirer tout ce qui est contenu dans la Matrice, soit faux-germe, mole, ou enfant, sans y rien laisser ; car après avoir été entiérement vuidée, venant à s'affaisser & se contracter, la perte de sang & tous les accidens qui en étoient causés cessent pour les raisons que j'ai alléguées ci-devant, ensuite de quoi la femme en pourra facilement réchapper, s'il lui reste encore après l'opération des forces suffisantes ; ce qui arrivera si on n'attend point trop tard à la secourir.

Il faut observer que les pertes de sang qui surviennent aux femmes, lorsque la nature fait ses efforts pour expulser un faux-germe, sont souvent si abondantes, qu'on ne croiroit pas qu'une femme pût vuider tant de sang en si peu de tems sans mourir, à moins que de l'avoir vû de ses propres yeux. Néanmoins il s'en faut beaucoup que ces sortes de pertes de sang soient aussi dangereuses que celles qui arrivent aux femmes qui sont effectivement grosses d'enfant; parce que dans la perte de sang qui survient à une grossesse de faux-germe, la Matrice n'est dans une si grande distension, que lorsque la femme est grosse d'enfant; outre cela les vaisseaux d'un faux-germe ne sont pas d'une grosseur si considérable, que ceux de l'arrierefaix de l'enfant d'un terme avancé, c'est ce qui fait que ces pertes de sang cessent souvent après que leur premier torrent est passé, après quoi la nature ne laisse pas d'expulser dans la suite ces faux-germes tout entiers; ou bien elle les convertit en supuration, si elle ne peut pas les expulser de la sorte. Il est toutefois mieux de tirer ces corps étranges avec la main, le plûtôt qu'on le peut faire sans violence: Mais s'il n'y a pas lieu de le faire, à cause que la Matrice n'est pas assez ouverte, il faut en commettre l'opération à la nature. J'ai vû mourir plusieurs femmes de perte de sang qui étoient grosses d'enfant, & d'autant plûtôt qu'elles étoient plus avancées dans le terme de leur grossesse; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toujours, comme j'ai dit, à proportion que l'enfant devient grand; ce qui fait que la perte de sang en est d'autant plus abondante & d'angereuse; mais on ne voit presque jamais mourir aucune femme de la perte de sang causée par un simple faux-germe, quoique dans l'abord cette perte de sang paroisse également dangereuse à celle qui arrive à la femme qui est grosse d'enfant.

---

## CHAPITRE XXII.

### *De la pésanteur, & de la descente, ou relaxation de Matrice de la femme grosse.*

BEAUCOUP de femmes grosses ressentent au bas du ventre une pésanteur extraordinaire, tant à cause de la suppression des menstruës, qu'à cause que la Matrice par le poids de cequi est contenu en sa capacité, s'affaisse & descend sur son col, & quel-

quefois si bas, qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes, auquel temps il ne leur est pareillement pas possible d'user du coït, sinon avec grande incommodité; d'autant que la Matrice occupant pour lors par sa descente une partie de la place de son col, sur lequel elle est affaissée, ne laisse pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontre à son entrée, lui cause de la douleur.

Nous appellons descente ou relaxation de Matrice, quand elle descend seulement dans le *vagina*, sans toutefois sortir tout-à-fait hors de la partie honteuse; car en ce cas, ce seroit une chûte, ou précipitation, qui est une maladie bien plus incommode & plus dangereuse, laquelle n'arrive par ordinairement aux femmes grosses, à cause que l'étendue de la Matrice empêche qu'elle ne puisse ainsi se précipiter entiérement; mais elle peut bien seulement descendre & se relâcher, en telle sorte néanmoins qu'elle n'a pas coutume de paroître en-dehors en ce temps. La précipitation se connoît à la vûe, & la descente se sent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina*, car on y rencontre aussi-tôt la Matrice, & son orifice interne qui est fort proche de la partie honteuse, principalement lorsque la femme est debout.

Cette descente est souvent causée de la relaxation de ligamens de la Matrice, & particuliérement de celles des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque côté vers les lombes, pour empêcher qu'elle ne tombe en bas; laquelle relaxation vient, ou de la pésanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coutume, ou de quelque chûte, qui lui donnant de grandes secousses, produisent le même effet, & d'autant plus que le fardeau est pesant; comme aussi de quelque rude travail, ou d'une mauvaise couche qui a précédé la présente grossesse; mais bien des fois elle est causée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humidité, lesquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainsi, à quoi sont très-sujettes les femmes pituiteuses, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la descente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme grosse de marcher, & d'user librement du coït, elle lui cause encore par sa pésanteur, une stupeur aux hanches, des douleurs aux aînes, & des engourdissemens aux cuisses; comme aussi des difficultés d'uriner, & de décharger son ventre des gros excrémens; d'autant que venant ainsi à s'affaisser, elle comprime

la vessie & le *rectum*, entre lesquels elle est située. La femme pourra bien plus facilement guérir de la descente de Matrice, quand elle sera acccouchée, que pendant sa grossesse ; d'autant qu'ayant été vuidée & déchargée de son fardeau, ses ligamens seront bien plus aisément fortifiés ; joint qu'en ce temps on peut encore mieux se servir de pessaires pour la tenir en état ; ce qui n'est pas si facile pendant la grossesse, à cause que pour lors ils sont souvent repoussés au-dehors par la pésanteur de la Matrice.

Bien que j'aye dit que la Matrice de la femme grosse ne tombe pas ordinairement, en telle sorte qu'elle paroisse à la vûe au dehors, à cause que son étenduë & sa grosseur l'en empêchent, cela se doit entendre durant les derniers mois de la grossesse ; car j'ai vû plusieurs femmes à qui elle ne laissoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois ; & deux entr'autres, qui même étoient grosses de cinq mois entiers, ausquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne, sortoit de la partie honteuse de la grosseur du poing ; ce qui leur causoit une très-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en plusieurs autres précédentes grossesses pour le même accident, & auroient encore indubitablement fait, vû la disposition qu'elles y avoient, si je ne leur eusse donné un pessaire, par le moyen duquel leur Matrice fut réduite & bien retenuë jusques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'ôter que quand elles seroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que soit causée la descente de Matrice à le femme grosse, le meilleur reméde dont elle se puisse servir, est de se tenir au lit couchée ; parce que sa pésanteur feroit toujours relâcher de plus en plus ses ligamens quand elle seroit debout ; & si elle n'a pas le moyen ni la commodité de garder ainsi le repos, elle portera un pessaire pour aider autant que faire se peut en ce temps, à tenir la Matrice en état ; & si son ventre est assez élevé, comme il est vers les derniers mois, elle le supportera avec une bande fort large bien adaptée à ce sujet ; afin que par ce moyen le fardeau étant un peu soutenu, ces ligamens ne soient pas tant tiraillés & allongés ; & si elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher son eau, elle relevera elle-même son ventre pardevant avec ses deux mains, pour le pouvoir faire plus aisément ; empêchant de cette façon que le col de la vessie ne soit tant comprimé. Mais si ce sont des humidité superfluës qui ont relâché les ligamens de la Matrice, elle se purgera médiocrement de temps en temps, & use-

ra d'un régime de vivre propre pour les dessécher ; & son manger sera plutôt de viandes rôties que boüillies. Elle s'abstiendra aussi en ce cas du coït, d'autant que dans son action la verge de l'homme venant frapper souvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la Matrice, qui est fort bas pour lors, il y auroit danger que par cet attouchement douloureux, il ne vînt à s'ouvrir avant le terme nécessaire. La femme ne doit point aussi être serrée dans ses habits ; car cela pousse encore, & fait descendre la Matrice ; & surtout lorsqu'elle sera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui pousse encore fortement la Matrice en bas, & par la sortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arrierefaix, il ne se fasse de la descente de Matrice une précipitation, ou même un entier renversement ; ce qui arriveroit facilement, comme il s'est vû bien des fois, si on n'observoit pas la méthode que j'enseignerai au chapitre quinziéme du second Livre, en parlant de cet accouchement.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *De l'Hydropisie de Matrice.*

NOUS voyons certaines femmes pituiteuses, qui s'imaginant être effectivement grosses d'enfant, ne vuident que des eaux qui s'étoient amassées dans leur Matrice ; c'est ce que nous appellons *Hydropisie de Matrice.* Il est arrivé plusieurs fois que cette maladie a trompé les Médecins, les Chirurgiens & les Sagefemmes, aussi-bien que les femmes malades, lesquelles ayant long-temps espéré & fait espérer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ai parlé au chapitre troisiéme de ce premier Livre, laquelle au bout de dix mois d'une fausse grossesse pareille, ne vuida que quantité de ces eaux, qui avoient été enfermées & retenuës durant tout ce temps dans la Matrice. *Guillemeau* dans le premier chapitre de son premier Livre de l'Accouchement, fait mention d'une histoire de la sorte qui arriva en la personne d'une nommée Madame *Dupescher*, laquelle en vuida plein un seau, croyant certainement être grosse d'enfant ; & *Frenel* au chap. 15. du 6. Livre de sa *Patologie*, nous récite une chose encore bien plus admirable touchant ces hydropisies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui

au temps de ses purgations, jettoit par le col de sa Matrice une si grande quantité d'eau citrine très-chaude, qu'elle en remplissoit six ou sept bassins, & en vuidoit tant, que son ventre devenoit tout plat, après quoi ses menstruës venoient aussi-tôt à couler selon l'ordre de la nature; & que les mois suivans il s'en amassoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit ensuite de le même façon; & que cette femme (ce qui est de plus notable) ayant été guérie de cette indisposition, devint grosse, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux sont engendrées en la Matrice, ou bien elles y sont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropisie du ventre elles viennent à passer par une transudation à travers la substance poreuse des membranes de la Matrice: elles sont engendrées dans la Matrice, quand elle est trop refroidie, ou débilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura précédé; ou parce que les immondices, comme les fleurs blanches, ou les autres superfluités dont elle avoit coutume de se décharger, ont été long-temps supprimées, ainsi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. chap. du Livre *de Præcognit.* laquelle eut une hydropisie de Ma rice de cette nature. *Hipocrate*, *lib. de aër. aq. & lib.* dit que la boisson des mauvaises eaux, telles que sont celles qui procédent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la génération de ces sortes d'hydropisies.

Quand les eaux qui sont contenuës en la capacité de la Matrice, lui ont été envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne sont jamais enveloppées de membranes particulieres, & ne sont seulement retenuës que par la clôture de son orifice interne exactement fermé; & elles s'écoulent aussi-tôt qu'il vient à s'entrouvrir; mais quand elles sont engendrées dans la Matrice (ce qui se fait principalement après le coït, si les semences sont très-froides & aqueuses ou corrompuës) alors elles sont quelquefois contenuës dans des membranes; auquel cas la femme ne s'en décharge pas si-tôt, & les porte même quelquefois presque aussi long-temps que si c'étoit un enfant. C'est cette hydropisie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement être véritablement grosse; mais l'indisposition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la grossesse, elle perd l'espérance qu'elle avoit euë; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en péril de la vie, augmentant quelquefois jusques à un tel excès, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente peintes d'eau contenuës dans leur Matrice.

trice. *Vasale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la Matrice de laquelle il trouva plus de soixante mesures d'eau après sa mort, dont chacune pesoit trois livres. *Schenkius* au 4. Livre *de ses Observ.* fait mention de plusieurs histoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la Matrice fut encore trouvée si excessivement pleine d'eau, & d'une grandeur si prodigieusement étenduë, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle aussi au même endroit de certaines hydropisies de Matrice, causées par quantité de petites vessies pleines d'eau, contenuës toutes séparément l'une de l'autre en sa capacité. J'en ai rapporté un exemple très-considérable en l'Observation CCCLXXVII. du Livre de mes Observations.

On pourra facilement connoître & distinguer l'hydropisie de Matrice d'avec la grossesse d'enfant, si on fait bien réfléxion sur tous les signes, dont nous avons fait mention, en parlant de la véritable grossesse, lesquels ne se rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la vérité le ventre enflé, & suppression de ses mois en ce tems, aussi-bien qu'en la grossesse; mais il y aura beaucoup de choses qui nous en feront connoître la différence: car en l'hydropisie, elle aura les mammelles flasques, mollasses & abbatuës; elle n'y aura point de lait, elle ne sentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un flotement d'eau agitée; elle aura une plus grande douleur & pésanteur au ventre, qui sera aussi tendu de tous côtés plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; & elle aura aussi pour l'ordinaire une bien plus mauvaise couleur de la face, que si c'étoit une bonne grossesse. Les femmes stériles sont plus sujettes à cette maladie que celles qui ont eu des enfans; & elles ont presque toujours l'orifice interne de leur Matrice bien plus petit & plus grêle que les autres.

Mais comme cette hydropisie peut venir seule, aussi survient-elle quelquefois à la femme qui est véritablement grosse, ces eaux étant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la Matrice; car quoiqu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'est pas proprement une hydropisie de Matrice; d'autant qu'il y en a toujours naturellement, au milieu desquelles l'enfant est contenu: néanmoins elles y sont quelquefois en telle abondance, & enflent si prodigieusement le ventre de la femme, qu'on la croiroit grosse de deux ou trois enfans, quoiqu'elle ne le soit que d'un seulement, lequel en est extrêmement affoibli, d'autant que

la plus grande portion de sa nourriture se résout en ces eaux, qui éteignent presque & suffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. J'ai vû plusieurs femmes qui en ont jetté plus de deux ou trois pintes deux mois avant que d'accoucher. Quand cela arrive ainsi, elles sont pour lors dans la Matrice hors des membranes de l'enfant ; car autrement il faudroit de nécessité qu'il sortît peu de temps après ces vuidanges, si les eaux qui doivent être naturellement contenuës dans ses membranes venoient à s'écouler ; ce qui ne peut arriver devant qu'elles soient percées.

Il y a quatre ans que j'accouchai la femme d'un Marchand, d'un enfant mort dans son ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la Matrice, qui procédoit certainement d'une telle hydropisie. Ce qui me le confirma, est que pour l'accoucher, je fus obligé de rompre les membranes qui contenoient encore toutes les véritables eaux de son enfant, pour le tirer promptement, après l'avoir tourné par les pieds, afin de sauver la vie à cette femme, qu'elle couroit risque de perdre, par une grande perte de sang qu'elle avoit, si je ne l'eusse secouruë de la sorte. Mais j'ai vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropisies de Matrice avec enfant, en la femme de Monsieur *Boileau*, mon Confrere, laquelle étant grosse de trois mois & demi seulement, vuida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demi-septier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter ; nonobstant quoi je l'ai accouchée au terme de neuf mois de ce même enfant vivant, qui étoit un garçon très-fort & robuste, dont les membranes des eaux étoient aussi très-saines & entieres. Ces exemples n'empêchent pourtant pas que je ne croye que l'écoulement des eaux de la Matrice dans le temps de la grossesse, ne puisse procéder aussi-bien d'une partie de celles de l'enfant, qui sortent par quelque légere rupture, qui se fait intérieurement à leurs membranes, que d'une véritable hydropisie de Matrice. Je dis seulement d'une partie ; car si elles s'écouloient toutes, le travail succéderoit indubitablement peu de temps ensuite de leur sortie. Il faut encore observer que l'hydropisie de la Matrice succéde bien quelquefois à la génération de l'enfant, & qu'au contraire la génération de l'enfant ne se peut jamais faire en la Matrice hydropique ; parce qu'il faudroit qu'elle s'ouvrît pour recevoir la semence ; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroient aussi-tôt, ou cor-

romproient entierement la semence quand elle y seroit reçûe.

Le meilleur reméde pour ces sortes d'hydropisies, s'il y a grossesse d'enfant, est d'attendre avec patience l'heure d'accouchement, observant cependant un régime de vivre dessicatif. Mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demi-bain est très-propre à la faire ouvrir, comme font pareillement tous les remédes qui provoquent les menstruës. On pourra aussi saigner la femme du pied, ayant toujours égard à détruire par purgations convenables, la cause de la génération de telles superfluités. Mais si les remédes ordinaires ne produisent pas l'effet qu'on en espéroit, il n'y a rien de meilleur que de faire user à la femme des eaux minérales, comme sont celles de *Bourbon*, dont la boisson & les bains sont très-convenables à cette maladie.

---

## Chapitre XXIV.

### *De l'enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse.*

La Matrice est souvent si pleine d'humidités, qu'elle en regorge jusques sur les parties extérieures, & principalement sur celles qui lui sont voisines, comme sur les lévres de la partie honteuse, qui en deviennent quelquefois si grosses & si tuméfiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce sujet approcher leurs cuisses l'une de l'autre ; ce qui les empêche de pouvoir marcher, si ce n'est avec peine & très-grande incommodité. J'ai souvent remarqué que les femmes qui sont grosses de plusieurs enfans, sont très-sujettes à cette indisposition vers les derniers mois de leur grossesse, & qu'elles ont aussi toujours les jambes fort enflées en ce tems. Cette enflûre des lévres de la Matrice est pour lors lucide, & presque transparente, ainsi que seroit une hydrocelle, à cause de la quantité d'eau claire dont elle est pleine ; & comme elle pourroit être bien douloureuse, & incommode à la femme pendant son accouchement ; d'autant que par ce boursoufflement les passages en sont rendus plus étroits, il sera besoin d'y remédier auparavant ; ce qui se fera en ouvrant les voyes de l'urine avec une ptisane faite avec les racines de chiendent & de chicorée sauvage, dans trois pintes de laquelle on mettra une drachme de crystal minéral, ou quelque peu d'esprit de sel dulcifié ; car souvent ces sortes d'enflûres viennent de quelque obstruction de reins ; ou bien en faisant, s'il est nécessaire, plusieurs légeres scarifications avec la lan-

cette tout au long de ces lévres, par le moyen desquelles les humidités suinteront & distilleront peu-à-peu ; après quoi on mettra dessus un peu d'onguent rosat, & des compresses trempées en vin aromatique pour empêcher la récidive, en fortifiant ces parties ; faisant toujours cependant observer à la femme un régime de vivre convenable à empêcher la génération de nouvelles superfluités de cette nature. Quelques-uns veulent y appliquer des sangsuës, afin d'éviter la douleur de la lancette ; mais elles n'y sont pas si propres, d'autant que la petite ouverture qu'elles font se referme incontinent après qu'elles en sont détachées ; ce qui n'arrive pas si-tôt aux scarifications qu'on fait tant & si peu profondes qu'on veut ; lesquelles on peut aussi tenir ouvertes par médicamens onctueux appliqués dessus, autant de tems qu'on le juge nécessaire.

Lorsque ces tumeurs ne sont simplement qu'œdemateuses, & sans fiévre, quelques grosses qu'elles soient, elles ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, si on y remédie de la façon que je viens de dire ; mais quand elles procédent d'une inflammation de ces parties, laquelle est toûjours accompagnée de fiévre, pour lors la femme en meurt le plus souvent, très-peu de jours après être accouchée : car l'inflammation qui paroît à ces lévres extérieures n'est qu'un effet, & une communication de celle qui est déja au dedans de la Matrice, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois. C'est aussi ce qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 43. du liv. 5. où il dit : *Si mulieri prægnanti fiat in utero erysipelas, lethale est.* Si l'érysipele (c'est-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme grosse, cela est mortel.

J'ai vû quelques femmes grosses avoir les lévres de la vulve grandement tuméfiées par quantité de varices, qui en rendoient la tumeur fort inégale, & y causoient un prurit douloureux. Cet accident arrive à certaines femmes qui sont trop sanguines, & qui ont ordinairement le ventre fort resserré. Pour y remédier elles doivent être saignées du bras, se tenir le ventre libre, s'abstenir du coït ; & user d'un régime de vivre rafraîchissant.

J'ai encore vû des femmes grosses & d'autres qui ne l'étoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres extérieures de la vulve, qui procédoient seulement d'une humeur particuliere renfermée dans une espéce de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand danger, à cause que cette inflammation ne procédoit pas du dedans de la Matrice, comme celle des autres tumeurs dont j'ai parlé. Ces sortes de tumeurs sont quelquefois ap-

prehender à la femme que ce ne soit quelque hergne : mais il est facile de les distinguer ; car ces tumeurs ne sont simplement qu'à la lévre extérieure de la vulve, & n'ont aucune continuité jusques à l'aîne de la femme, comme les hergnes ont toujours.

Le 1. Février 1671. Messieurs *Morel* & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir, dans la basse-cour du Palais d'Orleans, une Dame Loraine âgée de plus de soixante ans, qui avoit depuis vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la grosseur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'étoit fait depuis peu une fluxion très-considérable, qui étoit entiérement disposée à suppurer ; pour raison de quoi nous conclûmes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere issuë à la matiere ; ce qui fut fait deux jours ensuite par le même sieur *Morel*, qui en tira quantité de pus semblable à la lie de vin : après quoi cette femme fut parfaitement bien guérie de cette indisposition, qu'elle avoit gardée si long-tems avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais osé s'en faire traiter auparavant, dans le soupçon qu'elle avoit que ce ne fût quelque hergne.

---

## CHAPITRE XXV.

### *De la maladie vénérienne des femmes grosses.*

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui est au ventre de sa mere, est tachée du péché de notre premier Pere, aussi-tôt qu'elle lui est infuse ; & l'expérience journaliere nous montre, que son petit corps porte aussi dès ce tems-là la peine des fautes dont il n'est pas coupable, quand sa mere est affligée de la maladie vénérienne. Car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres en sont infectés, naître pleins de pustules, & de vilains ulceres, & assez souvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de tems après être nés ; ausquels il vaudroit mieux n'avoir jamais été engendrés, que de périr ainsi misérablement. Cette vérité est assez connuë d'un chacun pour n'en faire aucun doute. Nous avons vû des personnes très-considérables, qui nous ont donné de suffisantes preuves par leur propre exemple.

Il n'est pas bien difficile de concevoir comment la femme grosse qui a la vérole, la communique à l'enfant qui est en son ventre ; d'autant que cette contagieuse maladie, corrompant toute la masse

du sang de la mere, il est impossible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en soit infecté, en convertissant ce vilain sang en sa propre substance; lequel par son acrimonie à cause de la tendresse du corps de l'enfant, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les méres sont ainsi gâtées, apportent ordinairement en naissant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. liv. *de l'usage des parties*, que la nature est admirable, qu'elle corrige les défauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, aussi-bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon sens, quand ils usent du coït en cet état, ne laissent pas d'engendrer des enfans qui ont un très-bon jugement, & qui ne participent d'aucune infirmité de ceux qui les ont engendrés; mais il est très-constant qu'elle ne peut jamais d'elle-même seule surmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la masse du sang de la mere qui est affligée de cette maladie, la communique en même-tems à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'est que d'une même espéce dans son essence, & qui est seulement distinguée par dégrés, selon le plus ou le moins, se communiquant donc par le moyen du sang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impression au corps de l'enfant, que son dégré est plus fort, ou plus foible; & si la femme grosse a des ulceres fort proches de sa Matrice, comme dans son col, & aux parties voisines, le venin lui sera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ai pas dessein de traiter à fond en ce lieu de la maladie vénérienne, comme aussi d'en écrire particuliérement la curation; mais je prétens seulement faire connoître, si les femmes en peuvent par fois être traitées pendant qu'elles sont grosses, ou si pour ce faire, on doit toujours différer jusques après leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger, il faut faire quelque distinction; car quand la femme est sur les derniers mois de sa grossesse, on doit attendre qu'elle soit accouchée, pour l'en traiter après, & son enfant s'il en est pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme seroit dans les remédes, elle y courroit risque de sa vie, outre que si l'enfant venoit mort en ce tems, on auroit opinion qu'il auroit été tué par leur violence, & on en accuseroit la témérité du Chirurgien.

Lorsque la vérole n'est encore qu'au premier dégré, & qu'elle ne cause pas de grands accidens, on doit pareillement diffé-

rer la cure éradicative jusques après l'accouchement, & se contenter seulement de la palliative, par un régime de vivre convenable, & par quelque légere purgation réïtérée de temps en temps, pour empêcher que le mal n'augmente. Mais si la femme, qui n'est encore que sur les premiers mois de sa grossesse, a la vérole au dernier dégré, accompagnée de très-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il seroit bien mal-aisé qu'elle pût attendre jusques après son accouchement pour en être pansée, d'autant qu'étant encore bien éloignée de son temps, ces accidens s'augmentant de plus en plus, feroient qu'il seroit impossible que son fruit n'en fût corrompu, & bien difficile qu'elle n'en avortât; en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, si elle a des forces suffisantes, on la pourra traiter; car au pis aller, quand les remédes la feroient avorter, il ne lui arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait.

On la traitera donc pour lors, sans laisser augmenter davantage les accidens, qui se rendroient encore de jour en jour beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour son enfant; observant de lui donner les remédes plus doucement, & avec bien plus de préparation & de circonspection; faisant en sorte que l'évacuation qu'on lui procurera par le flux de bouche, soit plutôt petite, en durant plus long-temps, que d'être grande & subite, & sur-tout que ce soit avec des frictions d'onguent de mercure, faites aux parties supérieures seulement, & non pas avec les parfums, qui la mettroient en bien plus grand risque d'avorter, en faisant ouvrir la Matrice; outre qu'ils feroient aussi bien plutôt périr son enfant, s'il avoit vie.

Il ne faut pas pareillement donner pour le même sujet aucune drogue à prendre par la bouche, dans la composition de laquelle entre le mercure. C'est pourquoi on doit préférer les frictions des parties supérieures, comme nous disons, tâchant toujours de se rendre maître de l'évacuation le plus que faire se pourra, & d'empêcher qu'elle ne se fasse par le flux de ventre, car la femme seroit en bien plus grand danger d'en avorter, que par le flux de bouche, à cause des épreintes continuelles qu'elle seroit obligée de faire en allant souvent à la selle, par lesquelles la Matrice recevroit grande commotion, & seroit extrêmement agitée; observant aussi de ne point baigner aucunement la femme grosse qu'on voudra traiter de la sorte; car il n'y a rien qui soit plus capable de la faire avorter; mais au lieu du bain on lui fera user de ptisane, & d'autres

remédes qui pourront suppléer à son défaut, pour la préparer à un doux flux de bouche.

Je sçai bien que plusieurs personnes auront de la peine à se persuader, non-seulement qu'il soit possible de guérir une femme de la vérole pendant qu'elle est grosse, mais aussi qu'elle & son enfant en puissent supporter les remédes, sans les exposer l'un & l'autre au danger presqu'inévitable de la mort. Néanmoins les expériences que j'en ai vûes font que je ne suis pas de leur sentiment, lesquelles je veux bien rapporter pour servir d'exemple en pareil cas.

En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme, ou fille en maniere de Courtisane, âgée de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de son deuxiéme enfant; laquelle ayant eu la maladie vénérienne avant sa premiere grossesse, étoit accouchée avant terme d'un enfant mort & tout pourri de vérole; mais quand elle fut grosse pour cette seconde fois, voyant que les accidens de sa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que cette seconde grossesse lui pût mieux réüssir que la premiere; parce qu'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres très-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & appréhendant qu'ils ne se convertissent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le temps de l'accouchement, dont elle étoit éloignée, d'autant qu'elle n'étoit encore grosse que de trois mois, elle prit résolution pour lors de se faire traiter tout-à-fait, & de risquer sa vie en cet état pour tâcher de porter son enfant à bien, n'espérant pas le pouvoir faire par un autre moyen, ni de pouvoir aussi elle-même résister à son mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle communiqua sa maladie & son dessein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle étoit grosse, lesquels ne voulurent jamais la traiter pour ce sujet, nonobstant qu'elle les en requît, & qu'elle leur promît de les bien payer, chacun d'eux lui disant que sa conscience y seroit engagée, s'il le faisoit en l'état qu'elle étoit, & qu'il seroit bien plus à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, jusques à ce qu'elle fût accouchée; après quoi il l'entreprendroit volontiers. Mais comme elle vit qu'elle n'en trouveroit peut-être pas un qui le voulût faire, si elle ne celoit sa grossesse, qui pour n'être que de trois mois, ne paroissoit presque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient, elle en fut trouver un autre à qui

qui elle ne se déclara point en aucune façon être grosse, lequel la traita en la maniere ordinaire ; & outre les autres remédes qu'on a coûtume de faire en cette maladie, il lui donna par cinq ou six frictions réïtérées un flux de bouche, qu'elle eut très-copieux pendant cinq semaines entieres, au moyen de quoi elle fut parfaitement guérie, sans qu'il lui restât ensuite aucun accident de sa maladie. Lorsqu'elle fut sur la fin des remédes, voyant qu'elle en avoit bonne issuë, elle dit à son Chirurgien qu'elle étoit grosse de quatre mois & demi ( car elle l'étoit de trois mois, comme j'ai dit, quand elle entra chez lui, où elle demeura six semaines entieres sans qu'il s'en apperçût ) ce qu'il ne pouvoit presque croire dans l'abord qu'elle le lui déclara ; mais ayant fait réfléxion sur son ventre qui avoit toujours grossi au lieu de diminuer, pendant l'évacuation que les remédes avoient faite, il en connut aussi-tôt la vérité. Elle lui témoigna, que le sujet pourquoi elle lui avoit celé sa grossesse, étoit le refus que plusieurs autres Chirurgiens, ausquels elle avoit dit la chose, lui avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainsi sortie de ces remédes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reste du tems de sa grossesse, sinon qu'elle fut un peu accueillie de nécessité, d'autant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à son Chirurgien pour la panser ; ce qui fut cause qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ses couches ; où pour lors je l'accouchai d'un enfant à terme, aussi gros & gras & aussi sain, que si sa mere n'eût jamais eu en tout son corps aucune tache de cette maladie ; & ce qui est bien remarquable, l'arrierefaix, qui est une partie qui reçoit facilement l'impression de la moindre corruption des humeurs de la femme, en étoit aussi beau & vermeil qu'on se puisse imaginer.

Cet exemple qui est très-véritable, nous fait connoître qu'on peut bien traiter de la vérole la femme grosse ; ce qui se fera d'autant plus sûrement aux autres femmes, qu'on ne le fit pas en celle-ci, pourvû qu'on observe les précautions que j'ai marquées ci-dessus : car il est sans contredit, que si cette femme n'en eût été pansée, elle eût accouché cette seconde fois d'un enfant corrompu, comme elle avoit fait la premiere. Récitant un jour cette histoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit qu'il avoit aussi vû la même chose réüssir à deux différentes personnes, qui en avoient été fort bien guéries, dont les enfans étoient pareillement bien venus à terme, sans avoir en tout leur corps aucune impression de ce venin ; & je suis témoin oculaire de trois autres différentes fem-

mes grosses, que Messieurs *de la Bastie* & *Rufin*, mes confreres, ont traitées de la sorte, lesquelles ont été pareillement bien guéries, & sont accouchées heureusement d'enfans qui se portoient bien. Monsieur *Aubert*, aussi mon Confrere, m'a dit que la même chose étoit encore arrivée à une femme grosse de trois mois, qu'il avoit traitée avec un heureux succès pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 97. Observ. de la 5. cent. rapporte l'histoire d'une femme grosse de deux mois seulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, & qui ne laissoit pas nonobstant sa grossesse, d'être nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; il dit qu'en traitant la seule femme il guérit trois personnes en un même tems; car outre qu'elle fut entierement guérie, elle accoucha six mois ensuite d'un enfant fort sain, & celui qu'elle alaitoit durant qu'elle étoit dans les remédes, fut pareillement bien guéri. *Sanchez* en ses Observations de pratique, fait mention de la femme d'un Apoticaire qui fut encore traitée étant grosse, & qui accoucha aussi d'un enfant qui étoit en parfaite santé; & de plus, *Varandeus*, au quatriéme chapitre de son second livre des maladies des femmes, dit qu'il a vû des femmes grosses, ausquelles cette maladie étoit fort enracinée, qui ont bien souffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur succès, quand les remédes sont conduits & gouvernés par une personne sçavante & méthodique. En un mot, il est aisé de persuader qu'elles y peuvent bien résister, quoique grosses, puisque nous en voyons très-souvent avoir des fiévres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raison de quoi elles sont saignées des neuf & dix fois, & usent de plusieurs autres remédes selon que la nécessité le requiert, lesquelles nonobstant tout cela, ne laissent pas quelquefois de porter leur enfant jusques à terme, & d'en accoucher aussi heureusement que si elles n'avoient eu aucun accident.

---

## CHAPITRE XXIV.

### *De l'Avortement, & de ses causes.*

LOrsque la femme vuide ce qui avoit été retenu en sa Matrice par la conception; si c'est pendant les premiers jours, nous appellons cet accident, *effluxion*; c'est-à-dire, écoulement de se-

mences ; d'autant qu'en ce tems elles n'ont encore acquis aucune consistence solide. Si c'est un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement depuis la fin du premier jusques à la fin du deuxiéme mois, nous nommons cela *expulsion ;* mais lorsque l'enfant est déja formé, & qu'il a commencé d'avoir vie, quelque petit qu'il soit, s'il vient à sortir avant le tems ordonné & prescrit de nature, c'est en ce cas un *avortement ;* lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois même devant, jusques à la fin du septiéme seulement ; car après ce tems c'est toujours un accouchement : d'autant que l'enfant étant assez fort, & ayant une suffisante perfection, peut vivre pour lors ; ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choses étant ainsi entenduës, nous dirons, que l'avortement est une issuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la Matrice, avant le terme limité : ce qui est cause qu'il vient le plus souvent mort, ou si quelquefois il a vie, il n'est pas long-tems à la perdre après être né.

Les délicats en notre langue me permettront, s'il leur plaît, que je me serve en tout ce chapitre, aussi-bien que j'ai fait en plusieurs autres lieux, du mot d'*avortement*, quoiqu'ils prétendent qu'il n'est pas recevable que quand on parle des bêtes brutes, aimant mieux se servir de celui de *fausse couche ;* mais comme le mot de *fausse couche* ne désigne pas bien la chose, parce qu'il peut être aussi-bien dit de l'expulsion d'un simple faux-germe, ou d'une mole, que de l'issuë d'un enfant imparfait avant le terme naturel, je me servirai de ce mot d'*avortement* pour mieux expliquer ce que j'ai à dire sur cette matiere.

Nous pouvons dire en général que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme grosse, d'autant qu'elle tuë son enfant, lequel étant mort ne peut pas rester long-tems dans la Matrice ; ce qui met aussi la femme en grand danger de la vie, la faisant très-souvent périr peu de tems après être avortée ; ou même devant, avec son enfant dans le ventre, comme il est arrivé à l'Impératrice, qui mourut de la sorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de sa grossesse, par une fluxion de poitrine avec fiévre continuë. C'est ce que nous enseigne *Hipocrate*, en l'Aphorisme 30. du 5. livre. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Les seules fiévres intermittentes font aussi quelquefois avorter les femmes grosses, en leur causant des fausses douleurs dans le ventre, qui causent enfin les véritables douleurs de l'enfantement ; ces fausses douleurs étant pour lors excitées par le boüillonnement des eaux de l'en-

sant extraordinairement échauffées dans le tems de l'ardeur de l'accès de la fiévre, & par celui du sang, qui est en grande abondance dans tous les vaisseaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voisines : Car ces eaux occupant beaucoup plus d'espace qu'à l'ordinaire, quand elles sont ainsi échauffées, aussi-bien que le sang, causent une grande distension des membranes qui les contiennent, & font alors une espéce de violence à la Matrice, qui pour ce sujet en est irritée ; comme aussi pour les trop fréquens remuëmens de l'enfant, qui s'agite extraordinairement dans le même tems des redoublemens de la fiévre, dont il est autant incommodé que la mere.

Les causes particulieres de l'avortement sont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les Chapitres précédens ; comme grand, violent, & fréquent vomissement ; d'autant qu'il ne peut pas y avoir assez de nourriture pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens sont ainsi continuellement rejettés, & qu'en ces soûlevemens d'estomac, il se fait de grands efforts, par lesquels la Matrice étant souvent comprimée & tourmentée, est enfin contrainte de se décharger avant le tems. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent aussi causer le même accident, que nons avons appris être arrivé vers le mois de Juillet 1677. à l'Impératrice qui régne à présent ; laquelle avorta au troisiéme mois & demi de sa premiere grossesse, à cause d'une grande colique dont elle fut surprise tout d'un coup, pour avoir mangé des fraises, & bû à la glace. La strangurie fait encore la même chose, à cause que pour lors il se fait à tous momens de fortes compressions du ventre pour mettre l'urine dehors. La grande toux par son agitation fréquente poussant le diaphrágme subitement, & avec effort en bas, donne aussi de violentes secousses à la Matrice. Le grand flux de ventre met la femme grosse en danger d'avorter, selon l'Aphorisme 34. du 5. livre ; & encore bien plûtôt, si ensuite il survient tenesme, c'est-à-dire, de grandes épreintes, par lesquelles l'intestin *rectum* tâche de se décharger des humeurs âcres qui l'irritent & le piquotent perpétuellement. C'est ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphorisme 27. du liv. *Mulieri utero gerenti, si tenesmus supervenerit facit abortum.* Car en cette occasion, la Matrice qui est située sur l'intestin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menstruës fluent beaucoup à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain, comme il est dit en l'Aphorisme 60. du 5. livre ; car outre que pour

lors l'enfant est privé de sa nourriture, la Matrice étant aussi trop humectée par ces menstruës, se relâche & s'ouvre facilement. La saignée immodérée fait encore la même chose pour pareil sujet, & d'autant plûtôt si l'enfant est grand, suivant l'Aphor. 31. du même livre. Mais un des plus fâcheux accidens qui causent l'avortement, c'est la perte de sang qui vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au chapitre 21. de ce premier livre. L'hydropisie de Matrice empêche que l'enfant ne puisse acquérir sa perfection ; car la trop grande abondances des eaux éteint sa chaleur naturelle, qui est déja débile en ce tems, & la maladie vénérienne de la mere l'infecte, & le fait mourir souvent en son ventre, comme nous avons fait connoître au précédent chapitre. Tout ce qui agite & secouë grandement le corps de la femme grosse, est capable de lui exciter l'avortement, comme le grand travail, & une forte contorsion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce soit en tombant, sautant, dansant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charette, criant & riant à gorge déployée, ou quelque coup donné sur le ventre ; d'autant que par ces agitations & commotions, les ligamens de la Matrice se relâchent, & même se rompent quelquefois, comme aussi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* se détachent d'avec elle. Le grand bruit entendu subitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes ; soit que ce bruit procéde de la décharge des grosses artilleries, ou principalement des grands éclats du tonnerre, à quoi la grande peur qu'elles ont de ces choses contribuë beaucoup ; ce qui arrive plûtôt aux jeunes qu'aux vieilles ; d'autant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus transpirable, l'air qui y est fortement poussé par la cause de ces grands bruits, s'introduisant dans tous ses pores, fait bien plus de violence par son impulsion à la Matrice & au *fœtus* qui est dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuste, & plus dense & plus serré : Les longues veilles faisant dissipation des forces de la femme, & les grands jeûnes, faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puisse acquérir sa perfection. Les odeurs fétides & puantes peuvent beaucoup contribuer à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ai fait remarquer par l'Histoire de cette Blanchisseuse que j'ai rapportée au ch. onziéme de ce premier livre. Il y a aussi des indispositions de la Matrice qui produisent le même accident ; comme quand elle est calleuse, ou si petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre

autant qu'il seroit nécessaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrierefaix & les eaux qu'elle contient ; ce qui peut encore arriver, si la femme se serre trop le corps ; & presse son ventre avec des buscs forts & roides, pour se rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruse sa grossesse, comme quelques-unes font. Le fréquent usage du coït, principalement vers les derniers mois, peut faire pareille chose ; d'autant que pour lors la Matrice extrêmement pleine s'affaise fort vers le bas, & son orifice interne étant très-proche, est poussé avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtôt qu'il ne seroit nécessaire.

Si la femme grosse avorte, sans avoir souffert aucun de tous ces accidens, & qu'on souhaite en sçavoir la cause, *Hipocrate* nous la déclare en l'Aphorisme 45. du 5. livre, où il dit : *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt secundo mense aut tertio sine occasione manifestâ, iis acetabula uteri muco plena sunt, nec præ pondere fœtum continere possunt, sed abrumpuntur.* Les femmes de moyenne corporence (c'est-à-dire bien faites de corps) qui avortent au second ou au troisiéme mois, sans cause manifeste, c'est que les cotyledons de la Matrice (qui sont les embouchûres internes de ses vaisseaux) sont pleins de glaires morveuses, qui font qu'ils ne peuvent retenir le *fœtus*. Les femmes pituiteuses sont fort sujettes à cet accident, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, dont l'affluence continuelle humecte tant la Matrice intérieurement, & la rend si glissante, que le *placenta* n'y peut assez adhérer ; ce qui la relâche aussi tellement, & son orifice interne, que l'avortement en est causé à la moindre occasion. La même chose arrive aux femmes qui sont sanguines comme sont celles qui avoient leurs menstruës en grande abondance devant leur grossesse, parce que le sang supprimé ne se pouvant entiérement consumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cause de sa petitesse, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le suffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais si les passions du corps font tant de dégât en la femme grosse, celles de l'ame ne lui produisent pas moins de ravage, & principalement la colere ; laquelle agite, enflamme, disperse, & trouble tous les esprits, & toute la masse du sang, ce qui nuit extrêmement à l'enfant, à cause de la délicatesse de son corps ; mais sur tout, la peur subite, & le récit d'une mauvaise nouvelle sont capables de faire avorter les femmes sur l'heure, comme il arriva à la

mere de mon cousin, dont j'ai parlé au chapitre 11. de ce premier livre ; c'est ce que peuvent aussi causer les autres passions, selon qu'elles seront plus ou moins fortes, mais non pas si facilement que la peur, qui est une des plus dangereuses de toutes : ce fut elle qui sans aucun sujet qu'en imagination, fit avorter en l'année 1674. la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Pays-Bas pour le Roi d'Espagne, aussi-tôt qu'elle eût appris que notre invincible Monarque étoit à la tête de son épouvantable armée aux portes de la Ville de *Bruxelles*, dans la croyance qu'elle avoit qu'il étoit venu pour assiéger cette Ville où elle étoit.

Il y a encore des causes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils sont monstrueux ; car pour lors ils ne suivent pas la régle de nature ; comme aussi quand ils ont une situation contraire à la naturelle, qui les tourmente tant par l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la Matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils lui causent par leur remuëment extraordinaire ; ce qu'elle fait encore quand ils sont si gros qu'elle ne les peut pas contenir jusques à terme, ni la mere leur fournir suffisamment de la nourriture. On doit aussi remarquer que deux causes quoique légeres & foibles, qui seules & séparées ne feroient pas capables d'exciter l'avortement, venant à être jointes ensemble, l'une fortifiant l'autre, produisent assez souvent ce mauvais effet.

Toutes les causes d'avortement que nous avons spécifiées ci-dessus, le provoquent seulement par accident. Il y en a encore une autre qui est volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention ; nous enseignant plusieurs remédes propres à faire avorter la femme quand on le juge nécessaire ; mais ce sont des profanes, dont il ne faut pas suivre en cela le damnable conseil ; car, comme dit très-bien *Tertullien* au 9. chap. de *l'Apol.* l'écoulement même de la semence conçûe est un homicide par avance, qui est aussi criminel que s'il étoit effectif ; dont tous Chrétiens doivent entierement s'abstenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur, dissolvere non licet : Homicidii festinatio est prohibere nasci ; nec refert, natam quis eripiat animam, aut nascentem disturbet. Homo est & qui futurus est.* Plusieurs femmes & filles sont néanmoins si méchantes, qu'elles ne font aucun scrupule de faire écouler la semence qu'elles ont conçûe, ni même de se faire avorter dans les premiers mois de leur grossesse, par des médecines fortes, & autres choses qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais des-

sein ; les unes le faisant ( disent-elles ) pour mettre leur honneur à couvert, les autres pour se conserver la taille du corps bien faite, & empêcher que leur ventre ne devienne ridé, comme il lest ordinairement aux femmes qui ont eu des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter.* Mais souvent ces malheureuses croyant seulement se faire avorter, se causent elles-mêmes une cruelle mort qu'elles ont justement méritée ; car en effet n'est-il pas bien juste, *Necis artifices arte perire suâ*, que les auteurs de la mort périssent eux-mêmes par leur propre artifice. C'est ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg.* 14. *l.* 2. *amor.*

*Quæ prima instituit teneros avellere fœtus,*
*Malitiâ fuerat digna perire suâ.*

Il dit un peu après.

*Hæc necque in Armeniis tigres fecere latebris,*
*Perdere nec fœtus ausa leæna suos.*
*At teneræ faciunt, sed non impunè puellæ.*
*Sæpè suos utero quæ necat, ipsa perit.*

*Hipocrate* au 5. & 7. livre des maladies populaires, parle d'une femme de vingt ans, qui mourut en convulsion quatre jours après avoir pris un breuvage pour se faire avorter ; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'est pourquoi quand ces sortes de femmes ne considéreroient seulement que leur intérêt particulier, elles devroient entiérement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement : car outre que, comme dit *Hipocrate* au premier livre des maladies des femmes, *corruptiones graviores sunt quàm partus*, les avortemens sont plus dangereux que les accouchemens ; c'est que l'avortement qui procéde d'une cause violente, est encore bien plus périlleux que celui qui vient comme de soi-même sans avoir été excité.

Si nous voyons après quelqu'un, ou plusieurs des accidens spécifiés ci-dessus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il sorte quelques grumeaux de sang caillé de la Matrice, & que les membranes de l'enfant soient rompuës, & laissent écouler les véritables eaux dans lesquelles il est contenu, ce sont des signes très-certains d'un prochain avortement ; lequel en ce cas ne peut être empêché par aucun reméde tel qu'il puisse être ; & si la femme ressent une grande pésanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, & qu'il lui sorte de la Matrice des humidités puantes & cadavéreuses, c'est signe qu'elle doit bien-tôt avorter d'un enfant

enfant mort. De plus, ses mammelles le témoigneront encore, si ayant été dures & pleines au commencement, elles viennent ensuite à se vuider, & à devenir tout d'un coup flêtries, ainsi qu'il est spécifié en l'Aphor. 37. du 5. livre; & par le 38. du même livre, il est dit, que si une des mammelles de la femme qui a deux enfans vient à se flêtrir, c'est signe qu'elle doit avorter de celui qui est du même côté, & de tous deux, si l'une & l'autre sont semblables à cela. Il est néanmoins impossible qu'une femme ayant avorté d'un des deux enfans qu'elle auroit conçûs, puisse conserver l'autre jusques à terme: Car la Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors le premier de ces enfans, ne se referme jamais qu'elle n'ait aussi expulsé le second; comme elle fait toujours peu d'heures, ou pour le plus tard très-peu de jours après le premier sorti: c'est pourquoi je tiens pour fabuleuses toutes les histoires qu'on me pourroit alléguer contraires à cette vérité.

Il est certain que la femme qui avorte est en bien plus grand hazard de sa vie que celle qui accouche à terme; d'autant que, comme nous avons dit, l'avortement est tout-à-fait contre nature, & qu'il est fort souvent accompagné d'une perte de sang, qui est d'autant plus grande & plus dangereuse, que la cause de l'avortement est violente, soit qu'il ait été provoqué par des remédes pris intérieurement, ou causé par quelque blessure extérieure. De plus, les premiers avortemens mettent les femmes en danger de pareille récidive; & même il y en a beaucoup qui appréhendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois; à quoi sont assez sujettes les nouvelles mariées; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce tems, à cause de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & fréquens coïts; néanmoins elles ne laissent pas de conserver leur fruit, quand leurs plus grands coups sont rués, & leurs amours un peu tempérées. *Aëtius* dit que l'avortement est plus périlleux à la femme robuste qui a sa Matrice dure & dense, qu'à aucune autre. *Hipocrate, lib. de septim.* nous assûre qu'il se fait plus d'avortement dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres; & au premier liv. des maladies des femmes il dit, que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, aussi elles avortent facilement au troisiéme ou quatriéme mois, sans aucune cause manifeste, & que pour ce sujet, il est besoin d'une grande science & précaution, pour faire en sorte qu'elles puissent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre jusques à un heureux accouchement. J'ai rapporté dans

l'obs. cdlx. du livre de mes Observations, un exemple de cette nature des plus considérables, qui est de la malheureuse fécondité d'une femme qui est avortée de dix enfans consécutifs. J'ai vû plusieurs autres femmes avoir de la sorte quatre ou cinq avortemens, sans cause évidente, qui n'auroient jamais pû sauver aucun de leurs enfans, comme elles ont fait dans la suite, si elles n'avoient été saignées cinq ou six fois par précaution dans le tems de leur grossesse, après quoi elles sont accouchées heureusement d'enfant vivant. On peut même saigner par anticipation, quelques jours devant le tems ordinaire des mois, les femmes, qui, pour avoir cette évacuation naturelle trop abondante, sont sujettes à de fréquentes fausses couches ; parce que assez souvent c'est l'abondance de sang qui noye en ces sortes de femmes la conception récente.

Nous avons montré en chacun des précédens chapitre ce moyen de remédier à tous les accidens dont nous avons parlé, qui peuvent tous, chacun en particulier, causer l'avortement, & d'autant plus facilement, s'ils sont plusieurs joints ensemble. C'est pourquoi afin d'éviter une répétition qui seroit ennuyeuse & inutile, on aura recours aux remédes que nous y avons enseignés, par lesquels la femme étant garantie, évitera le grand risque de mourir qu'elle y court toujours ; & on procurera la vie éternelle à son enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit être privé à jamais par l'avortement, qui le fait presque toujours périr avant que de venir au jour.

La femme qui y sera sujette, observera sur tout un grand repos, & que ce soit au lit, si faire se peut, usant d'un bon régime de vivre ; & même pour plus grande sureté, elle s'abstiendra du coït, aussi-tôt qu'elle se connoîtra être grosse, évitant aussi l'usage de toutes choses apéritives & diurétiques, qui lui sont très-pernicieuses pour lors, comme pareillement toutes sortes passions de l'ame ; car elles sont grandement préjudiciables aux femmes grosses. Il faut encore que la femme soit fort au large dans ses habits, afin de pouvoir plus librement respirer, & non pas serrée & gênée comme beaucoup sont ordinairement, avec ces buscs qu'elles fourent sous leurs vêtemens pour se rendre le corps droit ; & entre autres choses, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelques faux pas, ou même de tomber, à quoi toutes les femmes grosses sont fort sujettes ; d'autant que l'éminence de leur ventre les empêche de voir où elles posent leurs

pieds ; c'eſt pourquoi elles doivent porter des ſouliers à talons bas, & larges d'aſſiette, afin d'éviter de ſe bleſſer, ainſi qu'il arrive à pluſieurs journellement.

J'admire à ce ſujet la ſuperſtition de toutes les Sagefemmes & même de quelques Auteurs qui ordonnent à une femme groſſe, auſſi-tôt qu'elle s'eſt bleſſée au ventre par ces ſortes de chûtes, de prendre de la ſoye rouge cramoiſy découpée menu, pous l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un ; comme ſi cela entrant dans l'eſtomac pouvoit avoir la vertu de fortifier la Matrice, & l'enfant qui eſt dedans, & de l'y retenir, à quoi il n'y a aucune raiſon, vérité, ni apparence ; mais bien y ſert aſſurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce ſujet durant neuf jours. Néanmoins telle en a beſoin de quinze, & même davantage pour ſa bleſſure ou commotion, & à telle autre cinq ou ſix ſuffiſent ; pendant leſquels on peut appliquer chaudement ſur le ventre, des compreſſes trempées en gros vin aſtringent : Mais comme il y a bien des femmes qui ſont tellement infatuées de cette ſuperſtitieuſe coûtume, qu'elles ne croiroient pas être hors de danger, ſi elles ne prenoient de cette ſoye cramoiſy, ou de ces germes d'œufs ( ce qui eſt une pure niaiſerie ) on en donnera à celles qui le ſouhaitent, afin de les contenter ; d'autant que ces remédes, quoiqu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal, ſinon à celles qui en pourroient être excitées à vomir ; car l'agitation du vomiſſement étant jointe à la commotion de la chûte, pourroit encore plus contribuer à augmenter la bleſſure.

J'ai ſouvent vû au ſujet de ces ſortes de bleſſures, un autre abus qui eſt auſſi grand qu'il eſt commun ; c'eſt qu'on ſe contente ordinairement de faire garder le lit aux femmes durant neuf jours, comme nous avons dit, après leſquels paſſés, on les fait ſaigner ; la plûpart des femmes différant ainſi ( mais ſouvent trop tard ) cette ſaignée, qui ſeroit bien plus néceſſaire dès le premier jour, dans la croyance qu'elles ont que la ſaignée pourroit les faire accoucher ; ſur ce que l'on voit quelquefois des femmes groſſes accoucher peu de tems après avoir été ſaignées. Car tant s'en faut que la ſaignée faite dès le premier jour faſſe accoucher prématurément la femme qui s'eſt bleſſée ; il n'y a pas un meilleur reméde pour l'en préſerver que celui-là, qui en diminuant un peu la quantité du ſang ; le détourne & l'empêche en même-tems de ſe porter en trop grande abondance vers la Matrice qui a ſouf-

sert quelque violence ; quoi faisant, nous voyons souvent des grossesses fort ébranlées par quelque accident, se raffermir par le seul moyen de ce reméde salutaire promptement fait, & joint au repos durant quelques jours, si le principe de vie n'a pas été entiérement détruit auparavant en l'enfant par la violence de la blessure. Car si cela étoit, comme il arrive assez souvent, il ne faut pas attribuer au reméde le mauvais effet que la seule blessure avoit déja causé.

Il me reste à dire une chose qui mérite bien d'être observée par tous ceux qui sont appellés pour traiter les femmes grosses en leurs maladies ; qui est qu'il faut sur tout qu'ils empêchent, autant qu'ils peuvent, par tous leurs remédes, que la femme grosse qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors est ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant sa maladie. Car presque toutes les femmes à qui cet accident arrive, meurent très-peu de tems ensuite ; & principalement celles dont la fiévre est accompagnée de fluxion sur la poitrine. C'est en quoi j'ai vû plusieurs personnes se tromper, & être frustrés de la vaine espérance qu'ils avoient que l'évacuation des vuidanges de la couche pourroit faire cesser la fiévre, & que la femme pourroit aussi faire plus facilement dans la suite les remédes convenables : Car bien loin de cela, cette même fiévre s'augmente incontinent après, & se redouble plus fortement par l'entiere suppression des vuidanges qui se fait pour lors presque toujours, lesquelles refluënt aussi-tôt & vont faire un dépôt subit sur les parties internes qui ont causé la premiere indisposition, après quoi la malade tarde peu à mourir ; parce que la nature qui étoit déja presque accablée par une maladie qui étoit de soi mortelle, qui ne peut jamais bien regir ni achever l'évacuation nécessaire des vuidanges. C'est, à ce que je crois, ce qu'*Hipocrate* nous a voulu enseigner au livre de la nature de l'enfant, où il dit ; *si mulier uterum gestans, morbum habuerit non cognatum, in puer perii purgatione perit.* Si la femme grosse a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'état où elle est, elle perit dans le tems de la purgation de son accouchement. C'est ainsi que j'ai vû mourir la seconde femme de Monsieur *Mounier*, Notaire, celle de Monsieur *Furet*, mon Confrere, celle de Monsieur *Copinot*, Procureur de la Cour, celle de Mr *Quarré*, Marchand de bois, & beaucoup d'autres qui sont toutes péries très-peu de tems après être avortées de la sorte. J'en ai rapporté plusieurs exemples considérable dans le Livre de mes Observations.

## CHAPITRE XXVII.

### *Ce qu'il faut que la femme grosse fasse quand elle est à terme.*

LA femme grosse ayant été préservée & garantie durant tout le cours de sa grossesse de toutes les maladies dont nous avons ci-devant parlé ; il nous reste seulement pour finir ce premier Livre, à déclarer ce qu'il faut qu'elle fasse étant à terme.

Je ne suis pas de l'opinion de presque toutes les Sagefemmes, qui recommandent aux femmes grosses ( afin, disent-elles, d'accoucher plus facilement ) de faire un plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lorsqu'elles sont sur les derniers mois de leur grossesse ; & encore moins du sentiment de *Liebaut*, qui ordonne qu'elles aillent en coche, ou sur un cheval de trot ; ce qui est un très-dangereux conseil, & qui cause journellement beaucoup de fâcheux accouchemens. Car, comme nous avons dit au chapitre 11. de ce premier livre, & démontrerons encore au chapitre 5. du second livre, c'est ordinairement en ce tems que l'enfant se tourne, & qu'il fait la culbute, en portant sa tête en bas, & ses pieds en haut pour venir ainsi naturellement ; de sorte que souvent les pauvres femmes croyant se procurer un facile accouchement, le rendent très-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cause de l'agitation & commotion du corps, excitent quelquefois des pertes de sang dangereuses, & font prendre à l'enfant une situation contre nature, ou font tellement abbaisser & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogastre, qu'il n'a plus ensuite la liberté de se tourner quand il est tems ; ce qui le fait souvent venir dans sa premiere situation, c'est-à-dire, par les pieds ; outre que l'accouchement ( qui doit être l'œuvre de nature, lorsque l'enfant vient bien ) en est excité avant le terme tout-à-fait accompli ; & quand même ce ne seroit que de cinq ou six jours, cela ne laisse pas de lui être aussi préjudiciable que nous le voyons être à la saveur, à la bonté, & à la conservation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'est pourquoi il seroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Aristote*, qui dit au 6. chap. du 4. livre de la génér. des anim. que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui méne une vie sédentaire ; car cela se doit enten-

dre des autres tems de la grossesse, & d'un travail qui soit modéré & convenable à sa disposition présente.

Pour ce sujet je conseille à la femme (quoique presque tout le monde soit de contraire avis) de se tenir plus en repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de sa grossesse; afin que son enfant puisse plus directement se tourner à chef; & dans ce tems principalement, elle ne sera aucunement serrée ni contrainte dans ses habits; afin qu'il puisse encore prendre plus facilement la posture qui lui est convenable à sortir. Elle observera aussi pour lors un bon régime de vivre, en usant de viandes de bon suc, & de facile digestion, plûtôt boüillies que rôties, afin d'humecter davantage, & de se tenir par leur moyen le ventre libre, plûtôt que par clisteres, qui pourroient en ce tems accélérer l'accouchement : elle oindra ses parties génitales pendant les huit ou dix derniers jours d'huile d'amandes douces, ou de graisses émollientes, comme de celle d'oye, ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais; ou bien elle se servira de fomentations, qui en les amollissant & relâchant, puissent rendre le passage plus libre & plus glissant. C'est ce que doivent faire principalement celles qui sont grosses de leur premier enfant; d'autant qu'elles ont ces lieux beaucoup plus étroits que celles qui ont accouché d'autres fois; mais particuliérement celles qui sont déja un peu avancées en âge, ont beaucoup plus de peine, & sont bien plus long-tems en travail, si c'est aussi pour la premiere fois, que celles qui sont médiocrement jeunes, parce que la substance de leur Matrice est plus dure & plus séche; ce qui fait qu'elle ne peut pas prêter, & son orifice interne se dilater si facilement; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme; à cause de quoi ce *coccix* n'obéït pas si aisément dans la sortie de l'enfant, qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'usage des bains; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils causent à tout le corps, ils ne fissent accoucher la femme avant qu'il en fût tout-à-fait tems. Beaucoup de femmes se font aussi saigner par précaution, lorsqu'elles sont, ou croyent être à terme, dont je ne trouve pas l'usage fort bon, si ce n'est pour celles qui sont sujettes à des pertes de sang, ou à la convulsion, ou bien pour quelqu'autre nécessité; à moins de quoi on s'en doit abstenir après le septiéme mois,

& pareillement de la purgation ; parce que l'émotion & l'agitation que ces remédes causent en ce tems à l'enfant, qui est déja grand, le font mouvoir quelquefois si fortement, que la Matrice pourroit être contrainte de s'ouvrir pour le laisser sortir, avant qu'elle y fût entiérement disposée.

La femme grosse qui observera ces choses, aura lieu d'espérer une bonne issuë de son accouchement ; & en attendant cela elle s'assûrera d'une Sagefemme ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la secourir aussi-tôt qu'elle sentira quelque douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puissent être ; car comme il ne faut qu'un petit vent, ou un léger ébranlement de l'arbre, pour en faire tomber le fruit qui est mûr ; aussi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fausse douleur, pour faire venir ensuite celles de l'accouchement, qui la pourroient surprendre dépourvûe d'assistance.

Il est tems maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ai fait mention que des maladies les plus ordinaires ; qui ont des indications particulieres en leur curation, pendant que la femme est grosse, dont je n'ai pas aussi traité tout-à-fait exactement; d'autant qu'il est à présupposer qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoissance, & de toutes leurs circonstances. Passons donc à présent au second Livre, pour parler de l'accouchement, non-seulement de celui qui est naturel, mais aussi de tous ceux qui sont contre nature ; car c'est-là le principal sujet qui m'a obligé d'écrire, pour faire connoître le mieux qu'il m'est possible, la maniere la plus véritable & la plus méthodique pour bien secourir les femmes & leurs enfans en ces occasions.





# TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

## LIVRE SECOND.

*DE L'ACCOUCHEMENT NATUREL, & de ceux qui sont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les véritables moyens de remédier aux autres.*



COMME il est bien inutile à ceux qui s'embarquent sur la mer pour faire un grand voyage (tel qu'est par exemple celui des Indes, ou quelqu'autre semblable) si après avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port ; de même ce n'est pas assez que la femme grosse ait été garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre précédent,

dent, ſi à la fin de ce tems, elle n'eſt entiérement délivrée par un heureux accouchement. C'eſt ce qui fera le ſujet de tout ce ſecond Livre, où nous traiterons tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & nous enſeignerons la maniére d'aider & ſoulager la femme au premier, & les moyens de bien remédier à tous les autres.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Ce que c'eſt qu'Accouchement ; ſes différences, & ſes différens termes.*

PAR *Accouchement* nous entendons une émiſſion, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cette définition peut comprendre tant le naturel qui ſe fait par émiſſion, quand la Matrice met dehors, ſans violence extraordinaire, l'enfant qui vient en figure naturelle ; que celui qui eſt contre nature, qu'on eſt obligé de faire ſouvent par extraction, avec l'opération de la main.

Toutes les fois que la Matrice laiſſe ſortir, ou met dehors ce qui avoit été retenu & formé enſuite de la conception, on ne doit pas dire que ce ſoit un accouchement ; car ſuivant ce que j'ai fait déja connoître ci-devant, & que je répéterai en ce lieu, pour une plus claire intelligence, ſi la femme vuide ce qui étoit contenu en la Matrice dans les premiers jours après la conception, cela s'appelle proprement *effluxion*, ou *écoulement ;* d'autant qu'en ce tems, il ne paroît rien de formé ni de figuré, & que les ſemences n'ont encore aucune conſiſtance ; ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entr'ouvrir, comme il arrive aſſez ſouvent depuis le premier jour de la conception juſques au ſeptiéme ſeulement ; après quoi juſques au troiſiéme mois les femmes jettent quelquefois des faux germes, qui ſe convertiſſent en Moles ; s'ils demeurent plus long-tems dans la Matrice, alors on doit nommer cela *expulſion ;* & ſi le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il ſoit, & en quelque tems que ce ſoit, eſt mis dehors avant le ſeptiéme mois, en ce cas c'eſt un avortement, qui eſt toujours cauſe, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de tems après être né de la façon. Mais nous appellons proprement *accouchement*, toute ſortie de l'enfant qui arrive depuis la fin du ſeptiéme mois juſques au reſte du tems après ; parce qu'il a pour lors une ſuffiſante perfection, comme auſſi aſſez de

force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre; ce qu'il fait néanmoins d'autant plûtôt, qu'il est arrivé plus près du terme le plus naturel, qui est la fin du neuviéme mois.

Quant aux différences générales de l'accouchement, on doit sçavoir que l'un est légitime, c'est-à-dire naturel, & l'autre illégitime, ou contre nature. Pour venir à la connoissance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions se doivent absolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir être véritablement dit naturel: la premiere, qu'il arrive à terme; la seconde, qu'il soit prompt & sans aucuns accidens considérables; la troisiéme, que l'enfant soit vivant; & la quatriéme, qu'il vienne en bonne figure & situation: car si quelqu'une de ces quatre choses manque, l'accouchement sera contre nature, & d'autant plus, que plusieurs de ces circonstances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui est du terme de l'accouchement, la plûpart des Auteurs assûrent avec *Aristote*, que la nature a donné à tous les autres animaux un certain tems limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour; mais que la femme seule, par une faveur particuliere de la même nature, n'en a aucun qui soit préfix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il est bien vrai que la femme peut concevoir en tout tems, soit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Esté, & en toute autre saison telle qu'elle soit; parce qu'elle peut user du coït à toute heure qu'il lui plaît; ce qui n'est pas de même à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines saisons, où ils deviennent en chaleur: mais quant à ce qui est du tems auquel ils ont accoûtumé de faire leurs petits, il ne leur est pas plus précisement déterminé qu'à la femme; car comme elle met au jour son enfant au septiéme, au huitiéme, au neuviéme & au dixiéme mois, mais plus souvent à la fin du neuviéme; & même, quoique par exemple, l'ordinaire des chiennes soit de porter leurs petits au ventre durant l'espace de dix semaines ou environ; néanmoins aucunes les font plûtôt, & les autres plus tard; & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, selon la nature du terroir où elles paissent, & selon la quantité de leurs pâturages; à quoi contribuent beaucoup les dispositions particulieres de chacun de ces animaux; ce qui arrive de même à tous les autres, aussi-bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoître la semblable chose aux fruits; car les saisons, & les différens climats aident toûjours

plus ou moins à leur prompte maturité, qui dépend auſſi beaucoup de l'agriculture.

Il y a néanmoins une grande conteſtation entre pluſieurs Auteurs touchant les différens termes juſques auſquels la femme peut porter ſon enfant. Mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires ſont le ſeptiéme & le neuviéme mois, & principalement le neuviéme ; ce qui eſt connu & approuvé auſſi d'un chacun. *Hipocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne ſoit pas vital ; d'autant qu'il ne peut pas ſupporter deux ſi puiſſans efforts, ſi proches l'un de l'autre ; ayant déja tâché de ſortir au ſeptiéme mois, qui eſt (à ce qu'il dit) le premier terme légitime de l'accouchement ; ce que n'ayant pas pû faire, & venant à réïtérer les mêmes efforts au huitiéme, s'il naît en ce tems, il en eſt tellement débilité, qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe vivre ; ce qu'il fait bien plûtôt s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au ſeptiéme, ſes forces n'ayant pas été epuiſées auparavant par de vains efforts. Cela paroît vraiſemblable à beaucoup de gens ; mais ſi ceux qui pratiquent les accouchemens y font une véritable réfléxion, ils connoîtront qu'il n'y a que la ſeule Matrice, aidée de la compreſſion des muſcles du bas ventre & du diaphragme, qui faſſe l'expulſion de l'enfant, lorſqu'étant irritée par ſa groſſeur & péſanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir ; ce qui ne ſe fait pas, comme on croit ordinairement ; qui eſt que l'enfant n'y pouvant reſter plus long-tems, faute de nourriture & de rafraîchiſſement, fait ces prétendus efforts, afin d'en ſortir, & que pour ce ſujet, venant à piétiner fortement, il rompt de ſes pieds les membranes qui contiennent ſes eaux ; d'autant que ſi l'enfant naît naturellement, ſes membranes ſe rompent toûjours au-devant de ſa tête, laquelle preſſant & pouſſant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au-devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le même *Hipocrate* admet auſſi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, auſquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puiſſent vivre devant le ſeptiéme, d'autant qu'ils ſont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne ſont pas capables de ſupporter les injures externes, comme à la vérité, nous le voyons & le reconnoiſſons tous les jours.

J'avoüe bien, & auſſi eſt-il vrai, que le terme de la portée des enfans eſt de neuf mois entiers pour l'ordinaire ; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naiſſent au ſeptiéme mois, vivent plûtôt que ceux qui viennent au huitiéme ; car au contrai-

re, j'ai toûjours connu par expérience qu'ils sont d'autant plus robustes, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui est celui de neuf mois, & que pour ce sujet les enfans de huit mois vivent encore bien plûtôt que ceux qui sont nez à sept mois, ce qui est tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de personnes, qui suivent aveuglément en cela le sentiment d'*Hipocrate*, & de tous les Auteurs, sans faire aucune réfléxion à la chose, pour se pouvoir désabuser de cette vieille oppinion vulgaire, fondée sur ces prétendus vains efforts, qu'on dit être faits par l'enfant au septiéme mois, dont j'expliquerai très-particuliérement la cause au cinquiéme chapitre de ce second livre. Car comme nous voyons, non-seulement en une même contrée, & en un même champ, mais aussi en un même sep de vigne, des raisins meurs plus de six semaines quelquefois avant le tems ordinaire, & d'autres ne l'être que plus d'un mois après; ce qui se fait selon les terroirs, selon les différens regards du Soleil, & selon que la vigne est cultivée; aussi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans six semaines & deux mois devant, & quelquefois presque un mois après le terme ordinaire; mais cela est assez rare; car la Matrice n'étant capable d'extension que jusques à un certain dégré, ne peut supporter son fardeau que peu de tems après que le terme de neuf mois est passé, quoiqu'il se voye des femmes, si nous en croyons *Hipocrate* porter leurs enfans jusques à dix ou onze mois; ce qui est néanmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire, qui est celui de neuf mois entiers, est plus excédé. Ces choses arrivent aussi à la femme selon les différentes dispositions de tout son corps, ou de sa Matrice seule, ou bien selon son régime de vivre, & l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait. Elles peuvent encore venir de la part de l'enfant; car par exemple, si à sept mois il est si gros par rapport à la petitesse de la Matrice, qu'elle ne puisse plus le contenir, ni se dilater davantage, pour lors elle sera excitée par la douleur que lui cause cette violente extension, à s'en décharger; & au huitiéme mois pareillement, si les mêmes dispositions s'y rencontrent, & ainsi plûtôt ou plus tard, selon plusieurs autres circonstances; ou bien par quelque cause extérieure, comme par une violente secousse de tout le corps, par quelque coup, chute, saut, ou autres choses qui peuvent accélérer les douleurs de l'accouchement, ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, selon qu'ils étoient en ce tems forts & parfaits, & que la femme approchoit de son terme ordinaire, qui est la fin du neuviéme mois; & j'ai toû-

jours remarqué que les enfans qui naiſſent effectivement à ſept mois, ſont ſi petits & ſi foibles, que je n'en ai jamais vû un ſeul vivre plus de quinze jours ; ( ſi ce n'eſt de ceux qui, quoiqu'ils fuſſent nés ſeulement à ſept mois de mariage, avoient au moins huit & quelquefois neuf mois de façon, & étoient tout ſemblables en groſſeur & en force à des enfans parfaitement à terme. ) C'eſt ce qui me pourroit faire croire, que la naiſſance de l'enfant au ſeptiéme mois participe beaucoup plus de l'avortement que de l'accouchement naturel. Mais je connois des hommes parfaits, & pluſieurs enfans de tous âges, & de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe portent aſſez bien, que je ſçai certainement être nés à huit mois. Outre cela j'ai ſouvent obſervé que les femmes qui ſont groſſes de deux enfans, ne les portent pas ſi long-tems, que ſi elles n'en avoient qu'un, à cauſe que la grande diſtenſion qu'ils font à la Matrice, & l'irritation, qu'ils lui cauſent par leurs fréquens mouvemens, excitent plûtôt les douleurs de l'accouchement, que lorſqu'elles n'ont qu'un enfant. On peut voir quantité de tous ces différens exemples dans le livre de mes Obſervations.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent être accouchées à ſept & huit mois, comme auſſi d'autres avoir porté leurs enfans dix mois entiers ( ce qui peut bien arriver quelquefois, mais très-rarement ) quoiqu'elles ſoient effectivement accouchées à neuf mois. Ce qui les trompe ordinairement, eſt qu'elles croyent être groſſes depuis le tems de la rétention de leurs menſtruës, les ayant euës durant les deux premiers mois de leur groſſeſſe, ou même quelquefois plus long-tems ; & d'autres ſont pareillement déçûës, à cauſe qu'elles leur étoient ſupprimées un ou deux mois avant que de concevoir. Il eſt aiſé ſemblablement de connoître que la femme, quoique bien réglée, ne peut pas même ſçavoir juſtement par cette ſeule ſuppreſſion le tems de ſa groſſeſſe : Car par exemple, ſi elle habite avec ſon mari ſur le point que ſes mois ſont prêts de couler, & qu'elle devienne groſſe ; alors elle fera ſon compte de l'être depuis le tems de leur ſuppreſſion ; ce qui ſera à peu près véritable. Mais ſi elle conçoit incontinent après avoir eu ſes ordinaires ( comme il arrive le plus ſouvent ) & qu'elle uſe pendant un mois entier tous les jours du coït, & qu'au bout de ce tems ſes menſtruës ne lui viennent pas, pour lors elle s'eſtimera bien être groſſe ; toutefois elle ne ſçaura point par ce ſigne, quel coup aura porté, & à trois ſemaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut être. C'eſt pourquoi on ne doit pas ſe fonder trop ſur

cette indication, qui ne nous doit ſervir que de ſimple conjecture, à moins que la femme ne ſe fût entiérement abſtenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçû.

Or comme nous avons dit que les enfans ſont plus ou moins vitaux, ſelon qu'ils approchent davantage de la fin du neuviéme mois, nous pouvons facilement connoître, que ceux de ſix mois, & encore moins les autres qui ſont au-deſſous, ne peuvent pas reſter long-tems en vie, à cauſe qu'ils ſont encore trop foibles pour réſiſter aux injures externes. Il eſt ſouvent arrivé grande conteſtation parmi les Médecins, pour ſçavoir ſi un enfant qui vient au monde onze ou douze mois après la mort de ſon prétendu pere, peut être légitimement né, & par conſéquent admis à ſon hérédité, ou s'il en doit être fruſtré comme un enfant ſuppoſé. La queſtion en a été agitée bien des fois parmi les Romains, auſſi-bien qu'entre nous, & il y a eu des partiſans pour & contre l'une & l'autre opinion. Quant à moi, pour éviter prolixité, je la laiſſerai indéciſe, & n'ajoûterai rien ſur ce que j'ai dit ci-deſſus, me contentant ſeulement d'envoyer les plus curieux conſulter le 4. livre des Obſerv. de *Schenkius*, qui rapporte pluſieurs exemples touchant cette difficulté, & *Alphonſe Acarranza* qui traite cette matiere en Juriſconſulte aux 14. & 15. chapitres du livre de l'accouchement naturel & légitime. Néanmoins je dirai qu'il eſt très-conſtant que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes à celles de la nature ; mais je ſoûtiens qu'il lui eſt impoſſible de lui en preſcrire d'autres que les ſiennes propres, ni de l'aſſujettir à celles qu'ils font.

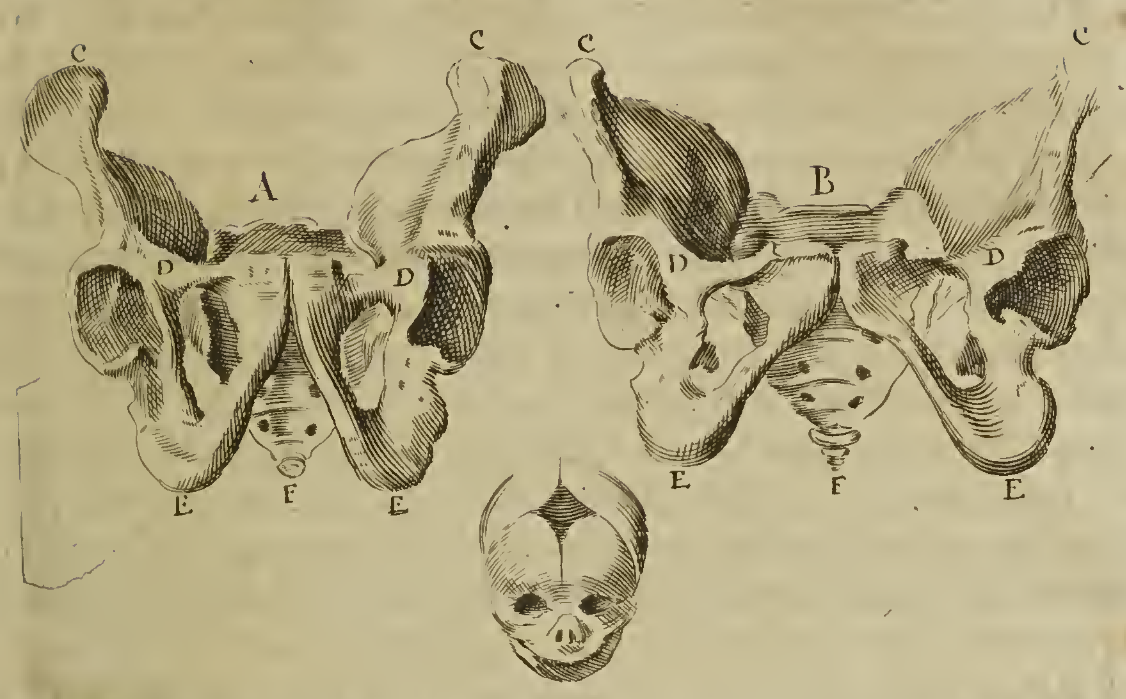
Si le terme entier & parfait eſt néceſſaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puiſſe être légitime & naturel, la bonne ſituation de l'enfant n'y eſt pas moins requiſe ; car il doit venir au monde la tête la premiere, & en droite ligne, ayant la face tournée vers le bas, c'eſt-à-dire, vers le cul de ſa mere, les bras couchés le long de ſes côtés, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure eſt la meilleure & la plus convenable, d'autant qu'après que la tête, qui eſt la partie de l'enfant la plus ferme, la plus groſſe, eſt paſſée, toutes les autres ſortent facilement ; & dans cette poſture, toutes les jointures de ſon corps ne ſe pouvant recourber, ne donnent aucun empêchement à ſa ſortie : Mais toute autre partie qui ſe préſente la premiere dans l'accouchement, le rend fâcheux, & contre nature ; auquel cas il y a ſouvent grand danger pour la mere ou pour l'enfant, & quelquefois

pour tous deux, s'ils ne sont bien promptement & adroitement secourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoissance des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, se contentent d'admirer; & ne sçauroient (à ce qu'ils disent) concevoir comment il est possible, que l'enfant qui est si gros, passe au tems de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui est si petite; de quoi *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs se sont si fort étonnés, que plusieurs veulent que les os *pubis* de la femme se séparent dans ce tems l'un de l'autre, pour faire cette voye plus large; sans quoi ils soûtiennent qu'il seroit impossible que l'enfant eût assez d'espace pour pouvoir sortir, & que pour ce sujet les femmes qui sont déja fort avancées en âge, souffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement, d'autant que leurs os *pubis* ne peuvent pas si facilement se séparer, ce qui fait souvent mourir leurs enfans au passage. D'autres prétendent que ce sont les os des *Isles* qui se disjoignent d'avec l'os *sacrum* pour le même sujet; & les uns & les autres disent, que ces os qui se séparent ainsi à l'heure de l'accouchement, y ont été disposés peu-à-peu auparavant, par des humidités glaireuses qui s'écoulent des environs de la Matrice, lesquelles amolissent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autres tems. Mais ces deux opinions sont aussi éloignées de la vérité que de la raison; car l'Anatomie nous fait voir très-manifestement que ces os sont tellement joints, qu'il est même difficile de les séparer l'un de l'autre avec le scapelle, principalement ceux des *Isles* d'avec l'os *sacrum*, & presque impossible en quelques femmes un peu vieilles, sans grande violence; quoi qu'*Ambroise Caré* (citant plusieurs témoins qui furent pour lors présens à la chose) nous rapporte l'histoire d'une femme, qui fut penduë quinze jours après être accouchée, à laquelle il trouva (suivant ce qu'il dit) l'os *pubis* séparé en son milieu, de la largeur d'un demi-doigt; & même les os des *Isles* disjoints d'avec l'os *sacrum*. Je ne veux pas l'accuser d'imposture en cette rencontre; car j'ai trop de déférence pour lui, & je l'estime trop sincere pour cela; mais je croi qu'il peut s'être trompé en la cause de cette séparation d'os; parce qu'il n'y auroit pas d'apparence, que s'étant ainsi faite dans le tems de l'accouchement, elle fût encore restée quinze jours après, de la largeur d'un demi-doigt; pour lequel sujet on auroit aussi été obligé de porter cette femme au supplice; car elle n'auroit pas pû se soûtenir pour monter elle-même à l'échelle de la

potence, & s'y tenir debout, ſuivant la coûtume de tous les autres patiens; d'autant que le corps n'eſt appuyé que ſur la ſtabilité de ces os; ce qui nous doit faire croire qu'il eſt bien plus vrai-ſemblable, que cette ſéparation avoit été cauſée, ou pour avoir laiſſé tomber le cadavre de cette femme du haut du gibet à terre après ſon exécution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cet endroit avec impétuoſité, contre quelque choſe dure & ſolide.

Mais comment pourrons-nous réfuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. chapitre du 6. Livre de ſon *Andropogr.* qu'il a vû lui-même, en préſence de Médecins & de Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* ſéparés de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent après être accouchées. Il n'eſt pas néanmoins difficile de juger, qu'il ne les a jamais vûs de la ſorte qu'en imagination, puiſqu'il offre de ſe dédire, & ſe ſoûmet à croire que ces os ne ſe ſéparent pas, ſi on lui peut faire voir que la tête d'un enfant nouveau né puiſſe ſortir par ce large eſpace qui eſt entre les os *pubis*, l'os *ſacrum* & ceux de l'*iſchion*. C'eſt pourquoi donnons-lui la ſatisfaction qu'il déſire, & à tous ceux qui ſont de ſon opinion, qui eſt très-facile à réfuter par l'expérience qu'il demande; car ſi nous examinons de près la différente figure, & la ſtructure de ces os, entre le ſquélette d'une femme & celui d'un homme, nous trouverons qu'il y a un plus grand eſpace vuide, & une diſtance de l'un à l'autre de ces os, bien plus conſidérable aux femmes qu'aux hommes; & que pour ce ſujet la plus petite femme a les os de l'*iſchion* plus éloignés l'un de l'autre, que le plus grand homme. Elles ont toutes auſſi l'os *ſacrum* plus en dehors, & les os *pubis* plus applatis; ce qui rend la ſortie de cette capacité bien plus large, & ſuffiſante pour donner iſſuë à l'enfant dans le tems de l'accouchement. Elles ont encore outre cela les os des *Iſles* beaucoup plus renverſés en-dehors; afin que dans la groſſeſſe la Matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les côtés, & qu'elle ſoit ſupportée plus à ſon aiſe, par cette diſpoſition qu'on peut voir repréſentée en la figure ſuivante.




Ces deux Figures d'os aſſemblés repréſentent les os qui forment toute la capacité hypogaſtrique.

*La Figure marquée* A. *montre ceux d'un homme, & celle qui eſt marquée B. fait voir ceux de la femme, pour en faire connoître la difference; qui eſt que cette capacité eſt bien plus ſpacieuſe aux femmes qu'aux hommes, ainſi qu'on peut facilement voir : car* C *&* C ( D *&* D ) E *&* E *ſont bien plus diſtans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne ſont pas aux hommes; & outre cela les femmes ont le* COCCIX *marqué* F. *bien plus courbé en-dehors que celui des hommes, ce qui fait que la tête de l'enfant peut ſans grande difficulté, ſortir par le large paſſage qu'elles ont entre les deux os* Iſchions *marqués* E *&* E *ſans qu'il ſoit néceſſaire que les os* pubis *ou ceux des hanches ſe ſéparent, comme pluſieurs ſe ſont imaginés contre la vérité.*

La veſſie & le *rectum* ayant été vuidés des excrémens qu'ils contenoient, n'empêchent point auſſi aucunement que la Matrice qui a été faite membraneuſe tout exprès, ne ſe puiſſe aſſez dilater, comme elle fait, pour laiſſer ſortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand eſpace vuide qui eſt ſuffiſant pour cet effet, ſans qu'il ſoit beſoin que ces os ſe disjoignent & ſéparent, car ſi cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas ſe tenir de bout, ainſi que pluſieurs font, incontinent après être accouchées; d'autant qu'ils ſervent d'appui, comme il eſt dit, & de jonction mitoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie ſupérieure du corps, qu'à ceux de l'inférieu-

re. J'ai bien remarqué cela autrefois dans l'Hôtel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ai faits. Quand les femmes qui y ſont pour faire leurs couches, commencent d'être en travail, elles vont en une chambre qu'elles appellent le *chauffoy*, auquel lieu on les accouche toutes ſur un petit lit fort bas & fait exprès, où on les met devant le feu ; puis auſſi-tôt que leur beſogne eſt faite, on les méne coucher dans leur lit, qui eſt quelquefois aſſez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied ; ce qu'elles ne pourroient jamais faire, ſi leur os *pubis*, ou ceux des *Iſles*, avoient été ſéparés l'un de l'autre. Bien plus, nous voyons ſouvent ces filles qui accouchent en cachette, ſe remettre incontinent après (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme ſi de rien n'étoit; & dans tous les accouchemens que j'ai faits, je ne me ſuis jamais apperçû de cette prétenduë disjonction, en mettant la main ſur le *pubis* de la femme lorſque l'enfant étoit au paſſage, mais bien ai-je ſeulement ſenti le *coccix*, ou croupion qui eſt joint par une articulation un peu laxe, avec l'extrêmité inféreure de l'os *ſacrum*, ſe recourber en dehors pendant ce tems, auquel lieu les femmes reſſentent ſouvent beaucoup de douleur, parce que la ſortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cauſe que ſa tête preſſe fort pour lors le *rectum* contre cette partie. De plus, ayant vû faire & fait auſſi moi-même l'ouverture de pluſieurs femmes qui étoient mortes peu de jours après être accouchées, j'ai trouvé qu'il étoit même difficile de ſéparer les os avec un fort ſcalpelle bien tranchant, où je n'ai auſſi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eût eu auparavant aucune ſéparation ; & ſi les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procéde point de ce que les os ſont plus difficiles à ſe ſéparer (ce qu'ils ne font jamais pour les raiſons ſuſdites) mais à cauſe qu'elles ont les membranes de leur Matrice bien plus ſéches, dures & calleuſes, & particuliérement ſon orifice interne, qui pour ce ſujet ne peut pas ſe dilater ſi facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus humide ; & outre cela les vieilles ont encore l'articulation du *coccix* plus ferme ; ce qui fait qu'il ne céde pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant.

Ayant ſuffiſamment fait connoître ce que c'eſt que l'accouchement, & toutes ſes différences, il nous faut examiner quels ſignes ont coûtume de précéder l'accouchement naturel, & ceux qui l'accompagnent : c'eſt ce que nous allons montrer au chapitre ſuivant.

## CHAPITRE II.

### *Les ſignes qui précédent, & ceux qui accompagnent l'Accouchement naturel.*

LORSQUE les femmes groſſes, principalement celles qui le ſont pour la premiere fois, reſſentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus vîte quérir la Sagefemme, croyant que ce ſoit pour accoucher; laquelle étant venuë, doit bien reconnoître la choſe; & prendre garde à ne les pas mettre en travail ſans qu'il y ait de la diſpoſition; car il y va quelquefois de la vie de la mere, ou de celle de l'enfant, & ſouvent même de celle de tous deux, ſi elle l'excite devant qu'il en ſoit tems. Les douleurs qu'on peut appeller fauſſes, ſont cauſées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents qui vont & viennent en bruiſſant par tout le ventre, ſans néanmoins répondre aucunement en bas vers la Matrice, comme font celles qui précédent & qui accompagnent l'accouchement; & cette colique eſt diſſipée par linges chauds appliqués ſur le ventre, & en prenant un ou pluſieurs lavemens; par leſquelles choſes les vraies douleurs de l'accouchement s'augmentent au lieu de diminuer, & les douleurs de la colique néphrétique ſe dénotent & ſe diſtinguent aſſez par les propres ſignes de cette maladie. La femme peut encore ſentir quelqu'autre ſorte de douleurs dans le ventre, qui procédent de l'émotion que lui cauſe le flux de ventre qui ſe diſpoſe à venir: ce qu'on connoîtra facilement par les fréquentes déjections qui ſurviendront enſuite. Il arrive auſſi aſſez ſouvent que les femmes groſſes qui ont la fiévre, ſentent de fauſſes douleurs dans le ventre, dans le tems de l'ardeur des accès, ou des redoublemens de leur fiévre, ces douleurs procédant, comme je l'ai particuliérement expliqué ci-devant en la page 188. du bouillonnement des eaux de l'enfant extraordinairement échauffées, auſſi-bien que de celui du ſang qui eſt en grande abondance dans tous les vaiſſeaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voiſines.

Les ſignes qui précédent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, ſont que la femme commence à ſentir quelques douleurs de reins qui ne lui étoient pas ordinaires, & la tumeur de ſon ventre qui étoit élevée vers le haut, eſt tout-à-fait affaiſſée ſur le bas, ce qui fait que pour lors elle ne peut pas

marcher si facilement qu'elle avoit accoûtumé, & qu'elle a aussi une plus fréquente envie d'uriner ; & il s'écoule de la Matrice des humidités glaireuses, que la nature a destinées pour humecter le passage & le rendre glissant, & afin que son orifice interne se puisse plus facilement dilater, quand il en est besoin ; lequel commençant à s'entr'ouvrir un peu en ce tems, laisse écouler ces glaires, qui proviennent des humidités qui transsudent à travers la foible substance des membranes de l'enfant, & qui acquierent une consistance ainsi glaireuse par la chaleur des lieux.

Les signes qui accompagnent l'accouchement présent, c'est-à-dire, qui montrent que la femme est effectivement en travail, sont qu'elle ressent de grandes douleurs vers la région des reins & des lombes, lesquelles venant & se redoublant par intervalles, lui répondent au bas ventre avec des épreintes réïtérées. Elle a le poux plus fréquent, plus plein, & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le visage rouge & enflammé ; à cause que son sang est beaucoup plus échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre son enfant au monde ; comme aussi à cause que pendant ces fortes épreintes, la respiration est toujours interceptée ; pour raison de quoi le sang se porte à la face en grande abondance. Toutes ses parties honteuses se tuméfient, ce qui arrive à cause que la tête de l'enfant (quand elle est proche du passage) vient à pousser & faire écarter en dehors les parties voisines, qui en paroissent ainsi tuméfiées : il lui survient aussi très-souvent un vomissement, lequel fait croire à plusieurs qui n'en connoissent pas la cause, que les femmes ausquelles il arrive, sont en danger ; mais au contraire, c'est ordinairement un signe qu'elles enfanteront bien-tôt ; d'autant que les bonnes douleurs en sont pour lors excitées, & se redoublent coup sur coup jusques à ce que la besogne soit faite.

Ce vomissement est causé par la sympathie qui est entre la Matrice & l'estomac, au moyen des rameaux de la sixiéme paire des nerfs du cerveau, qui se distribuent à l'un & à l'autre ; par lesquels elle lui communique la douleur qu'elle ressent en ce tems, qui vient de l'agitation & commotion que lui causent les violens & fréquens remuëmens de l'enfant, & de la forte compression que lui font les muscles du bas ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors. De plus, quand l'accouchement est fort proche, il arrive aux femmes un tremblement universel, & principalement des cuisses & des jambes, non pas avec froid, tel que celui qui vient au commencement de l'accès des fiévres intermittentes, mais il se fait

avec chaleur de tout le corps, & ſouvent les humidités qui coulent en ce tems de la Matrice, ſont teintes de ſang ; ce qui joint aux ſignes ci-deſſus déclarés, c'eſt une marque infaillible de l'accouchement prochain : c'eſt ce que les Sagesfemmes appellent vulgairement *marquer*, & alors, ſi on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve ſon orifice interne ouvert, à l'embouchûre duquel ſe préſentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, leſquelles membranes ſont fortement pouſſées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoi on les ſent réſiſter, & paroître aux doigts d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs ſont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand ces eaux ſont formées (c'eſt-à-dire, quand elles ont gagné le devant de la tête de l'enfant, qui eſt ce qui fait dire aux Sagesfemmes que les eaux ſe forment) ſe préſentant à cet orifice interne, reſſemblent pour lors aſſez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, qui ſont ſeulement couverts d'une ſimple membrane. Enſuite de cela les douleurs ſe redoublant continuellement, les membranes ſe rompent par la forte impulſion des eaux, qui s'écoulent dans le même moment ; après quoi on peut facilement ſentir à nud la tête de l'enfant qui ſe préſente à l'ouverture de l'orifice interne de la Matrice.

Quand toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſe rencontrent enſemble, de quelque tems que la femme puiſſe être groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, on peut s'aſſurer qu'elle accouchera bien-tôt. Mais on doit bien ſe garder de la mettre en travail, devant que d'en connoître la néceſſité par ces ſignes ; car autrement ce ſeroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au hazard de leur vie, ainſi que je trouvai que cette Sagefemme faiſoit, en voulant faire accoucher à ſix mois une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui lui répondoient en bas ſans aucun autre accident, de laquelle j'ai rapporté l'hiſtoire au ſeptiéme chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelquefois aller ſi vîte en beſogne ; & bien qu'on trouve quelquefois l'orifice interne de la Matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche même la tête de l'enfant à travers ſes membranes, & que la femme ait auſſi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toujours conclure qu'elle ſoit pour lors effectivement en travail ; car quoiqu'il y en ait grande apparence, quand ces diſpoſitions ſe rencontrent, la choſe n'eſt pas néanmoins entiérement certaine, ſi ces douleurs

ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & (ce qui mérite d'être bien obſervé) ſi on ne ſent que les eaux ſe préparent entre les membranes & la tête de l'enfant. C'eſt pourquoi on doit bien remarquer cette circonſtance, pour éviter de n'être pas trompé on ſon pronoſtic, ainſi que furent deux Sagefemmes en l'occaſion que je vais dire. Il y a environ quatorze ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour lui donner mon avis ſur la difficulté de ſon accouchement, dans l'opinion qu'elle avoit d'être effectivement en travail, comme lui aſſûroient ces deux Sagesfemmes. L'ayant touchée pour reconnoître la choſe, je trouvai l'orifice de ſa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & je ſentis aiſément avec le doigt la tête de ſon enfant à travers ſes membranes, qui étoient mollaſſes, & tapiſſées contr'elle, ſans être aucunement tenduës. Mais comme cette femme m'eût dit que depuis ſix jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, & que je ne ſentis point aucune préparation des eaux de ſon enfant, je lui conſeillai de ſe contenter ſeulement de prendre quelque ſimple clyſtere, & de ſe tenir en repos chaudement en ſon lit ; ce qu'ayant fait, ſes douleurs ceſſerent, après quoi elle fut encore un mois entier à faire toutes les fonctions de ſon négoce & de ſon ménage, & accoucha au bout de ce tems très-heureuſement d'un enfant vivant. Or il eſt très-certain que pour le peu qu'on eût contribué à mettre cette femme en travail, elle ſeroit accouchée à huit mois ; ce qui lui auroit pû cauſer un grand préjudice, & à ſon enfant, en avançant d'un mois ſa naiſſance.

Ce que nous avons dit ſuffit pour connoître l'accouchement qui eſt naturel. Nous parlerons ci-après aſſez amplement des accouchemens laborieux & difficiles, & de tous ceux qui ſont contre nature, en traitant de chacun d'eux en particulier. Venons maintenant à la recherche de certaines choſes,dont il eſt très-néceſſaire d'avoir connoiſſance, ſans leſquelles il ſeroit impoſſible de pouvoir ſûrement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remédier à ceux qui ſont contre nature. Examinons donc à ce ſujet tout ce qui ſe rencontre avec l'enfant dans la Matrice au tems de la groſſeſſe, & faiſons premiérement la deſcription des choſes qui ſe préſentent les premieres à ſon orifice pour ſortir, lorſque la femme eſt prête d'accoucher, qui ſont les membranes & les eaux dans leſquelles l'enfant eſt contenu.




*Cette figure représente les membranes de l'enfant tout-à-fait séparées de la Matrice, dans lesquelles il est contenu avec ses eaux. Ces membranes ressemblent en quelque façon à une grosse vessie, au travers de quoi on entrevoit un peu la figure de l'enfant. On y voit aussi à la partie supérieure l'arriere-faix marqué A. du côté qu'il doit être attaché au fond de la Matrice.*

---

## CHAPITRE III.

### *Des membranes de l'enfant & de ses eaux.*

AUSSI-TÔT que les deux semences ont été mêlées confusément, & qu'elles ont été retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce même moment d'en débroüiller le cahos par le moyen de sa chaleur, pour en faire la délinéation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant. Car quoique ses semences semblent être similaires & uniformes à la vûe, elles contiennent néanmoins en elles plusieurs parties dissemblables en effet, à qui la chaleur particuliere de la Matrice donne le premier mouvement, les séparant & les distinguant toutes les unes des autres, renfermant au-dedans les plus nobles, & les enduisant par dehors des plus gluantes & visqueuses, desquelles sont premiérement formées les membranes, qui empêchent que

les esprits, dont la semence écumeuse de l'homme est toute remplie, ne viennent pour lors à se dissiper, qui servent après cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu desquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent point.

Comme les membranes du *fœtus* sont les parties qui paroissent les premieres formées, aussi sont-elles avec les eaux, celles qui dans le tems de l'accouchement se présentent les premieres au passage, au-devant de la tête de l'enfant. La plûpart des Auteurs sont si obscurs dans la description qu'ils font de ces membranes, qu'il est très-difficile de concevoir la chose comme elle est, par l'explication qu'ils en donnent. Ils ne sont pas même d'accord touchant leur nombre; car plusieurs en mettent trois pour l'enfant, aussibien que pour les bêtes, sçavoir le *horion*, l'*amnios*, & l'*allantoïde*. Mais si on examine de près ce qui en est, par l'inspection, comme j'ai fait plusieurs fois, on connoîtra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui sont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en est qu'une double, laquelle se peut véritablement séparer & diviser en deux. J'explique la chose de cette maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la sçavent pas, parce que bien des gens croyent, comme *Galien*, que ces membranes sont séparées & distantes l'une de l'autre, & que l'une entoure seulement une partie du corps de l'enfant, & que l'autre l'environne entiérement, & contient ses eaux, dont partie sont engendrées de sa sueur, & partie de son urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent même que ses eaux soient séparées l'une de l'autre par différentes membranes, ce qui est tout au contraire; car les membranes sont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle sorte, qu'elles ne composent que comme un même corps & une commune enveloppe, qui sert, ainsi que nous avons dit, à contenir tout ensemble l'enfant & ses eaux, qui sont toutes d'une même nature, & enfermées en même membrane, comme je ferai connoître ci-après en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la vérité de quelle façon la chose soit expliquée, pourvû qu'elle soit entenduë comme elle est.

La partie extérieure de cette membrane, ou enveloppe double, ou bien si on en veut compter deux, la premiere membrane qui se présente au-dehors est appellée *horion*, parce qu'elle contient & environne immédiatement l'autre, qu'on nomme *amnios*, c'est-à-dire agnelette, à cause qu'elle est bien mince, & fort déliée. *Galien* au 15. liv. *de l'usage des parties*, appelle l'arierefaix *chorion*. Mais afin

afin de rendre la choſe plus intelligible, nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane, qui eſt un peu rude & inégale par toute ſa partie extérieure, où l'on peut remarquer quantité de petits vaiſſeaux capillaires qui courent tout autour, comme auſſi beaucoup de petits filamens, avec leſquels elle eſt attachée de tous côtés à la Matrice ; mais elle eſt un peu plus polie en-dedans, & elle ſe joint de toutes parts, & s'unit avec l'*amnios ;* de ſorte qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une même membrane, ainſi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y eſt fort adhérent par toute ſa face qui regarde l'enfant, ce qui ſe fait par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux. Il vient auſſi vers toute la circonférence de ce *placenta*, faire ſa principale attache avec la Matrice, auquel endroit cette membrane eſt un peu plus épaiſſe.

L'*amnios*, qui eſt la ſeconde membrane, eſt ſix fois plus mince que le *chorion :* elle eſt fort polie par ſa partie interne, mais elle ne l'eſt pas juſtement tant du côté qu'elle s'unit & ſe joint au *chorion*. Cette membrane eſt ſi mince, qu'elle en eſt tout-à-fait tranſparente. Il ne s'y voit aucun vaiſſeau ; ce qui fait qu'elle eſt ſi déliée, qu'on ne peut preſque ſe l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche aucune façon au *placenta* quoiqu'elle le recouvre ; mais elle tapiſſe ſeulement toute la partie interne du *chorion* qui lui eſt interpoſé ; dont on la peut ſéparer entiérement, ſi on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la choſe comme elle eſt, je dirai qu'il eſt très-facile de connoître de quelle maniere ſont ces membranes dans la Matrice, ſi on conſidere la compoſition d'un balon, s'imaginant que le cuir qui le recouvre, ſoit la Matrice de la femme groſſe, & que la veſſie remplie de vent, qui eſt au-dedans du balon, ſoit cette membrane double du *chorion* & de l'*amnios*, dans quoi l'enfant & ſes eaux ſont contenus enſemble ; & comme l'extérieur de cette veſſie touche de toutes parts intérieurement par ſon enflure le cuir du balon, de même les membranes du *fœtus* ſont jointes de tous côtés à la Matrice, ſinon à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adhérent, auquel lieu elles paſſent pardeſſus, & en recouvrent entiérement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette prétenduë troiſiéme membrane (ou plûtôt imaginaire) que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils diſent être comme une ceinture, qui entoure & revêt l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilage xiphoïde, juſques au-deſſous des flancs ſeulement, il eſt certain qu'elle ne ſe remarque

jamais au *fœtus* humain, ni même à tous les animaux qui ne sont ordinairement qu'un petit, aussi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux ânesses & aux autres, ainsi que j'ai reconnu la chose, après l'avoir plusieurs fois curieusement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naissant ces membranes sur leur tête ; ce qui fait dire qu'ils seront heureux. Mais c'est une pure superstition ; d'autant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une substance si forte, qu'elles n'ont pas pû être crevées par l'impulsion des eaux, & par les efforts que la femme a faits en accouchant ; ou de ce que ses passages étant bien larges, & l'enfant fort petit, la sortie en a été très-facile & sans aucune violence. C'est véritablement pour ce sujet, qu'on doit dire qu'ils sont heureux d'être venus si à leur aise ; comme aussi la mere l'est-elle bien d'être ainsi délivrée. Car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naissent jamais coëffés de la façon, à cause qu'étant tourmentés & fort pressés au passage, ces membranes s'y rompent, & y demeurent toûjours, jusques à ce que le *placenta*, où elles sont attachées, soit sorti de la Matrice.

Au-dedans des membranes de l'enfant, disposées comme je l'ai expliqué, les eaux sont contenuës, au milieu desquelles il nâge & est situé. L'origine de ces eaux paroîtra fort incertaine, si on considere aussi sur ce sujet les différens sentimens des Auteurs. Quelques-uns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui est vuidée de la vessie par l'ouraque ; & se fondent sur ce qu'il ne se rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire ; & disent qu'il est aisé de connoître que c'est de l'urine, par la couleur & par la saveur que ces eaux ont toute semblable à celle qui est contenue dans la vessie. Il est néanmoins bien certain que cela ne peut pas être ainsi qu'ils le disent ; d'autant que l'ouraque n'est pas percé au *fœtus*, & qu'il ne sort pas hors de son nombril ; car par l'endroit qu'il y est attaché, il se trouve toûjours nerveux, & assez semblable à une petite corde de luth, au travers de quoi il ne peut très-assûrément rien passer, tant subtil puisse-t-il être, comme je l'ai observé, & vû aussi remarquer par plusieurs fois à défunt Monsieur *Gäyant*, qui étoit avec l'approbation universelle, l'Anatomiste le plus exact & le plus expert qui eût été depuis long-tems à Paris, pour le mérite duquel Sa Majesté lui avoit fait l'honneur de le choisir par préférence à tous autres, pour faire les curieuses recherches, & plusieurs belles expériences anatomiques, à quoi

s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & très-ſçavans, dont l'Académie Royale eſt compoſée.

Cette conformation naturelle de l'ouraque nous fait bien voir que *Dulaurens* s'eſt abuſé, quoique pour confirmer ſon opinion, il rapporte l'hiſtoire d'une certaine fille, qui après une ſuppreſſion d'urine durant pluſieurs jours, vuida enfin beaucoup d'eau par l'umbilic ; inférant de-là que cette eau venoit de la veſſie par l'ouraque qui n'étoit pas refermé ; & que l'eau qui étoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y étoit ainſi amaſſée. Il rapporte encore pour le même ſujet une autre hiſtoire preſque ſemblable, & dont *Fernel* fait mention au treiziéme Chapitre du 6 livre de ſa Pathologie. Mais cette eau venoit aſſûrément de la capacité du bas ventre, & non pas de la veſſie ; parce qu'il ne ſe rencontre point de cavité dans l'ouraque, comme nous venons de dire, à moins qu'elle ne ſoit contre l'ordre de nature ; ſur quoi en ce cas il ne faut pas faire ſon fondement, pour affirmer que la choſe doit être de même à tous les autres ſujets.

Il y en a d'autres qui ont bien auſſi l'opinion que ces eaux viennent des urines; mais ils veulent qu'elles ſortent par la verge, dont le chemin ſe trouve toûjours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'eſt jamais percé. Pour moi je croi (ce me ſemble) avec bien plus de raiſon, que ces eaux ſont ſeulement engendrées des humidités vaporeuſes, qui tranſudent & s'exhalent perpétuellement du corps de l'enfant, leſquelles venant à rencontrer ſes membranes, & ne pouvant paſſer au travers, à cauſe qu'elles ſont très-denſes & ſerrées, ſe convertiſſent en eau qui s'amaſſe ainſi petit-à-petit, auſſi-bien dans le commencement de la groſſeſſe, que durant les autres tems ; car il ſort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui ſont chauds & humides, comme eſt celui de l'*embrion*.

La raiſon eſt aſſez foible, par laquelle on ſoûtient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cauſe qu'elles ont une ſaveur ſalée qui lui eſt toute ſemblable ; car les ſueurs, les larmes, & autres humidités qui diſtilent & tranſudent du corps, ſont pareillement ſalées auſſi-bien que l'urine, dont l'enfant durant qu'il eſt au ventre de ſa mere, ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les inteſtins ; d'autant qu'il ne prend en ce tems aucuns alimens par la bouche, & que toutes ſes humidités ſuperfluës paſſent facilement par tranſpiration, au travers de la ſubſtance de toutes les parties de ſon corps qui eſt fort tendrelet. C'eſt pourquoi

je ne conçois pas la néceſſité qui le pourroit obliger à vuider plûtôt l'urine qui eſt dans ſa veſſie en petite quantité, que les excrémens qui ſont dans ſes inteſtins ; ce qu'il ne fait auſſi pour lors, ni d'une façon ni d'autre, mais ſeulement après qu'il eſt né.

*Bartholin*, & quelques autres veulent néanmoins que l'enfant rende l'urine par la verge, & que ſes eaux en proviennent ; mais il y a bien plus d'apparence qu'elles ſortent par la ſeule tranſpiration, comme j'ai dit ; car alors qu'il n'a pas encore de vie bien manifeſte, on ne laiſſe pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la groſſeur de ſon corps ; & même il s'en rencontre auſſi dans les groſſeſſes de faux-germes ; ce qui fait bien voir pour lors, que ce n'eſt point de l'urine renduë par l'ouraque, ou par la verge, ainſi que tout le monde s'imagine ; & ce qui le prouve encore très-manifeſtement, c'eſt l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître ſans avoir la verge percée, leſquels ne laiſſoient pas d'avoir ces mêmes eaux en auſſi grande abondance que les autres, lorſqu'ils étoient au ventre de leur mere.

Il faut obſerver que quand il y a pluſieurs enfans, ils ne ſont jamais en une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adhérans l'un à l'autre (ce qui eſt très-rare, & monſtrueux lorſqu'il arrive ; ) mais chacun d'eux a toûjours ſes membranes & ſes eaux diſtinctes & ſéparées, dans leſquelles il eſt enveloppé en particulier.

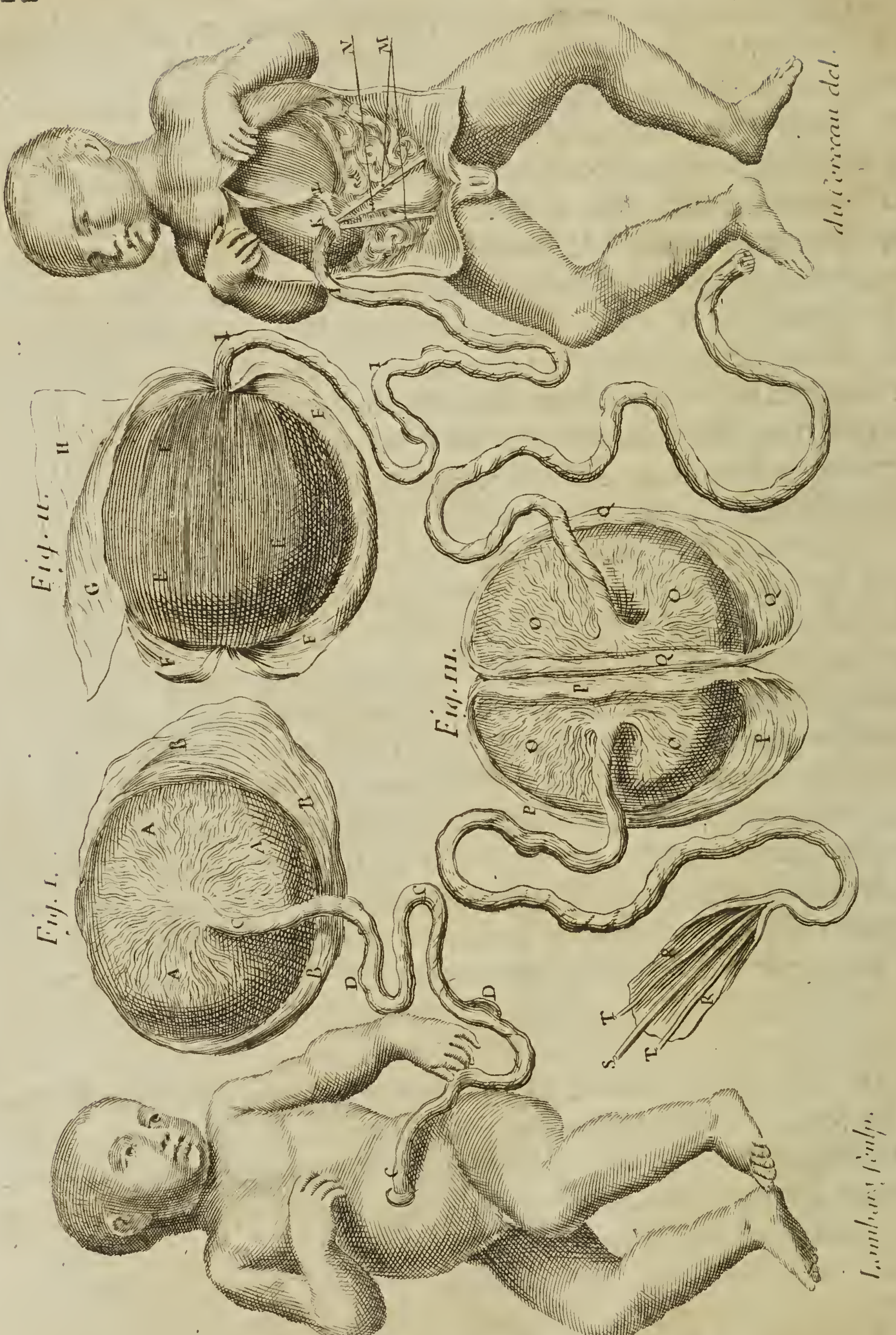
Ces eaux ainſi amaſſées dans ces membranes, ont pluſieurs uſages très-conſidérables. Elles ſervent à l'enfant pour ſe mouvoir, en nâgeant plus facilement d'un côté & d'autre, & afin que par ſes mouvemens fréquens il ne vienne à bleſſer la Matrice, en heurtant à ſec contre elle ; ce qui lui cauſeroit de grandes douleurs, & pourroit fort ſouvent exciter l'avortement. Elles le défendent encore des injures extérieures, en éludant la violence des coups que la femme groſſe peut recevoir ſur le ventre ; & elles ſervent grandement auſſi à faciliter ſa ſortie dans le tems de l'accouchement, d'autant qu'elles rendent le paſſage fort gliſſant ; & par ce moyen l'orifice de la Matrice en étant humectée, s'étend & ſe dilate bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lorſque l'enfant eſt tout prêt à ſortir, ou peu devant : car autrement demeurant à ſec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en ſeroit auſſi beaucoup plus tourmentée.

*Jean-Claude de la Corvée*, Médecin de la Reine de Pologne derniere décédée, en ſon Livre intitulé, de *nutritione fœtus*, veut que

ces eaux ſervent principalement à nourir l'enfant, & qu'il les ſucce avec la bouche, & les avale (à ce qu'il s'eſt imaginé) durant tout le tems qu'il eſt dans la Matrice. Mais la vérité du contraire étant connuë des moindres apprentifs, ce ſeroit ſe fatiguer en vain, que s'arrêter à réfuter toutes les raiſons qu'il apporte pour prouver & ſoûtenir ſon dire; car elles ſe détruiſent aſſez d'elles-mêmes, & correſpondent toutes à la fauſſeté de leur principe, qui n'eſt fondé que ſur un paſſage d'*Hipocrate* au Livre *de principiis aut carnibus*, où il eſt dit que l'enfant comprimant ſes lévres ſucce l'aliment de la Matrice; auquel on peut oppoſer l'autorité d'*Ariſtote* qui réfute bien cette erreur au 5. chap. du 2. liv. *de la génér. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier paſſage d'*Hipocrate*, puiſque lui-même ſe contredit, & ſoûtient le contraire au livre *de octimeſtri*, où il dit préciſément, que l'umbilic de l'enfant eſt la ſeule partie de ſon corps par où il reçoit l'aliment de la Matrice, & que toutes ſes autres parties ſont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas avant qu'il ſoit ſorti du ventre de ſa mere. Mais pour faire connoître que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'eſt que ſi on en met ſur le feu dans quelque vaſe, comme j'ai fait pluſieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entiérement, ſans acquérir aucune conſiſtance épaiſſe par la chaleur du feu, à meſure qu'elles diminuëront, comme font toutes les humeurs qui ſont capables de nourrir; ainſi qu'il arrive à la ſéroſité du ſang, laquelle étant ſéparée de ſa maſſe ſe coagule comme fait un blanc d'œuf, auſſi-tôt qu'on la met chauffer au feu; ce qui fait bien voir que ces eaux ne ſont pas de cette eſpéce, & qu'elles ne pourroient pas ſervir de nourriture à l'enfant, quand même il les ſucceroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait ſuffiſamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut enſuite de cela, rechercher la connoiſſance des Parties, par le moyen deſquelles il reçoit ſa véritable nourriture, lorſqu'il eſt dans la Matrice; c'eſt de quoi nous allons préſentement traiter.




Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
du Cerceau del.
Lombart sculp.

## Ces trois Figures représentent le *Placenta*, ou arrierefaix, & les vaisseaux umbilicaux de l'enfant.

LA PREMIERE montre l'arrierefaix, au milieu duquel est attaché le cordon de l'umbilic, on voit aussi autour de cet arrierefaix les membranes de l'enfant, qui restent ainsi ridées quand il en est dehors.

A. A. A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*
B. B. B. *Les membranes qui y sont attachées tout autour.*
C. C. C. *Le cordon de l'enfant qui contient ses vaisseaux umbilicaux, lesquels sortant de son nombril, vont s'insérer au milieu de l'arrierefaix, où ils produisent une infinité de rameaux.*
D. D. *Certaines éminences appellées* nœuds, *qui se rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaisseaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en un autre.*

LA SECONDE FIGURE représente l'arrierefaix retourné de l'autre côté, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y considérer la distribution des vaisseaux umbilicaux.

E. E. E. *Montrent l'arrierefaix du côté par lequel il est attaché contre la Matrice. On ne voit en cette face aucune apparence de vaisseaux comme en l'autre ; mais seulement quelques simples entrecoupures, & de petites embouchures, par où le sang qui transude de la Matrice, distille dans toute la substance de l'arrierefaix.*
F. F. F. *Les membranes.*
G. *Une partie de* Chorion, *qui a été séparée de l'*Amnios, *qui est marqué par* H.
H. *Une portion de l'*Amnios, *séparée du* Chorion, *marqué par* G.
I. I. I. *Le cordon de l'umbilic, où l'on voit aussi plusieurs nœuds.*
K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaisseaux.*
L. *La veine umbilicale, qui entre dans la scissure du foye.*
M. *Les deux arteres umbilicales, qui se conduisant le long des côtés de la vessie, vont s'insérer dans les arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques.*
N. *L'ouraque, qui du fond de la vessie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, sans passer outre, auquel endroit il est extrêmement délié, & n'est aucunement percé.*

La troisie'me Figure fait voir un arrierefaix de deux enfans, auquel il se rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a aussi ses membranes séparées.

O. O. O. O. *Le corps de l'arrierefaix, qui est commun à tous les deux enfans.*

P. P. P. *Les membranes qui servent à envelopper particulierement l'enfant qui est de ce côté-là.*

Q. Q. Q. *Les autres membranes qui servent à contenir séparément l'autre enfant.*

Quant aux cordons qui tiennent à cet arrierefaix double, celui du côté droit est dissequé en son extrêmité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaisseaux seulement.

R. R. *Montrent une forte enveloppe dont sont revêtus ces trois vaisseaux umbilicaux.*

S. *La veine qui est bien plus grosse que les arteres.*

T. T. *Les deux arteres qui sont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon est coupé en l'autre extrêmité, où l'on voit seulement les orifices des vaisseaux.*

---

## Chapitre IV.

### *Du* Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.*

Comme l'enfant doit être nourri du seul sang de sa mere, durant le tems qu'il est dans la Matrice, & que toutes les femmes grosses ne l'ont jamais ni beau ni bon, la nature providente a formé le *placenta*, pour lui en servir de réservoir; afin qu'il en eût toujours suffisamment, & qu'il y fût de rechef élabouré & perfectionné, pour être rendu convenable à sa nourriture, parce qu'il n'eut pas pû sans doute convertir en sa substance délicate un sang si grossier qu'est celui de la mere, s'il n'avoit été auparavant purifié dans ce *placenta*, d'où il lui est envoyé ensuite par le moyen de la veine umbilicale, & est rapporté, comme nous dirons ci-après, par les arteres, qui sont les trois seuls conduits dont est composé le cordon de l'umbilic. Disons donc que le *placenta*, n'est autre chose qu'une masse charnuë & spongieuse, semblable en quelque façon à la substance de la rate, tissuë & entrelassée d'une infinité de veines & d'arteres, qui composent la plus grande partie de

de ſon corps, faite pour recevoir & purifier le ſang de la mere, deſtiné à la nourriture de l'enfant qui eſt dans la Matrice.

Cette maſſe de chair ſpongieuſe eſt ainſi appellée, parce qu'elle reſſemble en figure à un gâteau. Quelques-uns la nomment *délivre*; à cauſe qu'étant ſortie après l'iſſuë de l'enfant, la femme eſt tout-à-fait délivrée du fardeau de la groſſeſſe. On l'appelle auſſi vulgairement l'*arrierefaix*, parce que c'eſt comme un ſecond faix dont la femme ne ſe décharge qu'après que l'enfant eſt hors de la Matrice. Il y en a qui lui donnent le nom de *foye uterin*; d'autant qu'elle ſert comme un foye, pour préparer le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la Matrice, & lui donne le même uſage qu'au *pancreas* du bas ventre, ſçavoir eſt d'appuyer & ſoûtenir les vaiſſeaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infini de rameaux dans toute ſa ſubſtance.

Ce *placenta* eſt fait du ſang menſtruel de la mere qui afflüë dans la Matrice, par l'accumulation duquel ſa maſſe parenchymateuſe eſt formée: ſa figure eſt plate & ronde, de la largeur d'une aſſiette, & de l'épaiſſeur de deux travers de doigt vers ſon milieu, auquel endroit ſont attachés les vaiſſeaux umbilicaux; mais il eſt un peu moins épais vers les extrêmités de toute ſa circonférence. Il eſt couvert du *chorion*, & de l'*amnios*, du côté ſeulement qui regarde l'enfant, & de l'autre il eſt joint & attaché au fond de la partie interne de la Matrice. Sa plus forte attache avec elle (qui eſt en ſa circonférence) eſt faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au chapite précédent, lequel adhere ſi fortement an *placenta* par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux qui paroiſſent fort gros en ſa ſurface, qu'il n'en peut pas être ſéparé ſans lacération de ſa ſubſtance. Si on conſidére le *placenta* du côté qu'il ſe joint avec la Matrice, on remarquera que toute la face de ce côté eſt comme entrecoupée de pluſieurs lignes ſemblables en quelque façon à celles qui ſe remarquent en la ſurface des reins de bœuf. Il y paroît auſſi pluſieurs petites embouchûres, par où le ſang qui tranſude à travers la ſubſtance poreuſe de la Matrice diſtille dans cette maſſe charnuë.

Quoiqu'il y ait deux enfans dans la Matrice, & même quand il y en a trois, s'ils ſont véritables jumeaux, c'eſt-à-dire, engendrés d'un même coït, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, qui a ſeulement autant de cordons qui ſe terminent, qu'il y a d'enfans; leſquels néanmoins ſont entiérement ſéparés

l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans lesquelles chaque enfant est contenu avec ses eaux à part ; à moins qu'ils n'ayent, comme j'ai dit au précédent chapitre, leurs corps joints & adhérans l'un à l'autre ; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui sont pour cela monstrueux, ont aussi leurs eaux communes, & sont enveloppés en même membrane. Mais s'il s'est fait superfétation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans, & comme la superfétation (si tant est qu'elle se puisse faire) arrive rarement, aussi voit-on peu de femmes avoir plusieurs délivres séparés, quand elles accouchent de plusieurs enfans. Mais quoi qu'un seul arrierefaix soit le plus souvent commun à plusieurs enfans, j'ai remarqué que les vaisseaux du cordon de chaque enfant, tant la veine que les arteres, qui se distribuent dans toute la substance de cet arrierefaix commun, sont toûjours entiérement séparés les uns des autres, en telle sorte que les vaisseaux qui servent à la nourriture d'un enfant, n'ont aucune communication par anastamose, ni autrement, avec ceux qui sont destinés à la nourriture des autres enfans : c'est ce qui fait que chacun des enfans ayant son principe de nourriture & de vie séparément l'un de l'autre, & étant logé en des membranes & en des eaux différentes, un de ces enfans peut quelquefois être mort dans le ventre de sa mere, durant un tems assez considérable, sans que l'autre enfant qui est vivant, soit immédiatement infecté de la corruption de celui qui est mort.

Nous ne voyons quasi que la femme seule qui ait un arrierefaix de la sorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de chose inutile, lorsque l'enfant est sorti ; car la plûpart des autres animaux ne jette rien après avoir fait leurs petits, sinon les seules eaux ou quelques glaires, & les membranes qui les entouroient : Mais au lieu de cette masse charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit, comme la femme, ont seulement des cotyledons, qui sont plusieurs glandules spongieuses, jointes intérieurement à la propre substance de leur Matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaisseaux umbilicaux de leurs petits ; lesquelles glandules, comme j'ai remarqué plusieurs fois par l'ouverture des brebis, ne sont pas plus grosses que des grains de chenevy, lorsqu'elles n'ont point de petits dans le ventre ; mais quand elles sont pleines, elles se tuméfient extrêmement, & deviennent de la grosseur du pouce, les unes plus & les autres moins. Elles ressemblent pour lors assez bien en figure à un champignon, qui ne seroit pas

encore épanoüi, le regardant par l'envers, après lui avoir coupé toute la queuë; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, ſont attachés les rameaux des vaiſſeaux umbilicaux. Néanmoins il eſt certain que les animaux qui ſont ordinairement pluſieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines, & les autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu de quoi chaque petit a dans ſa cellule une eſpéce de *placenta* particulier, que la mere mange auſſi-tôt qu'elle l'a vuidé, après avoir rongé & coupé avec les dents les vaiſſeaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorſque la femme groſſe a quelque indiſpoſition de toute l'habitude, quelque légere qu'elle ſoit, il en a preſque toûjours quelque marque & impreſſion, ſoit en la couleur, ſoit en la ſubſtance de l'arrierefaix qu'elle vuide en ſon accouchement; d'autant que cette partie étant d'une ſubſtance fort molle & ſpongieuſe, s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs du corps, qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice. Sa couleur naturelle doit être d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme ſe porte bien, & ſa ſubſtance doit être ſaine & également molle, ſans aucune dureté ſchyrreuſe.

Du milieu de l'arrierefaix ſort un cordon, composé de pluſieurs vaiſſeaux joints enſemble, qui ſervent à conduire le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant, le nombre deſquels eſt en controverſe entre les Auteurs. Aucuns en mettent quatre, ſçavoir deux veines, & deux arteres; d'autres en comptent cinq, y ajoûtant l'ouraque, comme fait *Galien;* mais il eſt très-certain qu'il ne s'en rencontre que trois ſeulement au *fœtus* humain; comme je l'ai reconnu par la diſſection que j'ai faite de pluſieurs; ſçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux ſemblables aux racines d'un arbre, ſe conduit par un ſeul canal tout le long du cordon, juſques au nombril de l'enfant, qu'elle traverſe, pour ſe terminer enfin au milieu de la ſciſſure qui eſt en la partie inférieure du foye; & les deux arteres naiſſant du même *placenta*, par un grand nombre de ſemblable racines, vont par deux conduits le long de ce même cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutit dans ſes arteres illiaques, & quelquefois dans les hypogaſtriques. La veine eſt beaucoup plus groſſe que les arteres; ſa cavité eſt bien large pour y mettre une plume à écrire, & celle des arteres, comme pour y fourrer le fer d'une médiocre aiguillette, c'eſt-à-dire, plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres font pluſieurs replis tortueux &

inégaux le long de leur chemin ; mais la veine eſt conduite bien plus directement dans tout ſon progrès.

Ces trois vaiſſeaux qui compoſent le cordon, ſont enveloppés d'une membrane aſſez forte & épaiſſe, provenant du *chorion*, laquelle eſt auſſi revêtuë d'une production de l'*amnios*, qui s'en peut facilement détacher. Mais outre que cette premiere leur ſert comme d'une gaîne, dans laquelle ils ſont tous trois logés, elle les ſépare encore l'un de l'autre par ſes redoublemens. Quand les vaiſſeaux de ce cordon ſont pleins de ſang, il eſt environ de la groſſeur du doigt, & ordinairement de la longueur d'une grande demie-aulne, ſelon notre meſure de Paris, & quelquefois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui ſont environ quatre grandes palmes de main. Il eſt néceſſaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puiſſe avoir la liberté de ſe mouvoir dans la Matrice, & d'en ſortir dans le tems de l'accouchement, ſans tirailler l'arrierefaix auquel il eſt attaché, comme il arrive quelquefois lorſque ce cordon eſt trop court, ou que ſa longueur eſt beaucoup diminuée, par les tours dont l'enfant à ſouvent le col embarraſſé ; ce qui fait que le travail de la femme en eſt bien plus pénible, & plus dangereux ; d'autant que l'enfant étant ainſi arrêté, & comme bridé par ce cordon, demeure ſuſpendu, & ne peut pas ſi facilement deſcendre au paſſage, ni être pouſſé par les douleurs de la femme, ſans tirailler en même tems l'arrierefaix, & ſans en cauſer un détachement, qui eſt toûjours ſuivi d'une dangereuſe perte de ſang, ſi ce détachement précéde la ſortie de l'enfant.

Il y a des enfans qui ont ce cordon ſi extraordinairement long, que j'ai vû celui d'une Demoiſelle, que j'accouchai le 2. Avril 1675. venir au monde ayant le cordon de l'umbilic noüé d'un véritable nœud ; qui ne s'étoit pû faire que par la grande longueur de ſon cordon, qui avoit plus d'une aulne & un quart, & dont il s'étoit fait un cercle, en flotant au milieu des eaux, dans lequel il falloit néceſſairement que tout le corps de l'enfant eût paſſé, en ſe tournant au ventre de ſa mere. Ce nœud étoit étroitement ſerré ; mais vrai-ſemblablement ſon reſſerrement n'étoit arrivé que dans le moment de la ſortie de l'enfant, & en tirant ce cordon pour délivrer la mere ; car s'il eût été ainſi ſerré dans le ventre de la mere, l'enfant auroit certainement péri, à cauſe que le ſang dont il étoit pour lors nourri, n'auroit pas pû avoir ſon mouvement libre au travers de ce nœud. J'ai encore trouvé un ſemblable nœud au cordon des enfans de ſept autres différentes femmes que

j'ai accouchées depuis ce tems-là ; lequel nœud n'avoit pareillement pû s'y faire, que par la même cause de l'extraordinaire longueur que tous les cordons de ces enfans avoient. J'en ai rapporté tous les exemples dans le Livre de mes Observations.

On voit ordinairement en ce cordon plusieurs inégalités assez éminentes, qui semblent être comme des nœuds, lesquelles ne procédent que du repliement tortueux de ses vaisseaux, qui étant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sagefemmes qui croyent superstitieusement, ou veulent faire croire, que le nombre de ces prétendus nœuds est proportionné à celui des enfans que la femme doit porter ensuite ; ce qui est sans raison ; d'autant que celle qui accouche à quarante-cinq ans & pour la derniere fois, ainsi qu'on voit journellement, a autant de nœuds au cordon de son enfant, que celle qui accouche à l'âge de quinze ans de son premier enfant, & qui en doit encore avoir plus d'une douzaine. Elles disent outre cela, que si le premier nœud du côté de l'arrierefaix est rouge, le premier enfant que la femme fera ensuite, doit être un garçon, & que s'il est blanc, ce sera une fille ; mais cette opinion n'a pas un fondement plus solide ni plus raisonnable que l'autre : car ces nœuds paroissent seulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obscur, selon que les vaisseaux sont plus ou moins pleins de sang, qui est ce qui leur donne une telle couleur, laquelle est aussi d'autant plus manifeste que ces vaisseaux sont superficiels en cet endroit.

Il y a bien des Auteurs qui mettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaisseaux umbilicaux, & disent qu'il sert à vuider l'urine de l'enfant dans ses membranes ; néanmoins l'expérience nous montre que ce n'est pas un vaisseau, & qu'il ne sort pas du nombril ; mais que c'est seulement un ligament au *fœtus* aussi-bien qu'à l'homme, qui du fond de la vessie vient se terminer à l'umbilic, sans la traverser comme ils ont crû avec abus. J'ai ouvert & dissequé plus de quarante *fœtus*, auquels je ne l'ai jamais trouvé percé, mais toûjours solide & nerveux vers l'endroit où il s'attache au nombril, & fort semblable, comme j'ai déja dit, à une petite corde de luth. Toutefois je l'ai toûjours vû manifestement cave aux brebis, lequel se terminoit avec les autres vaisseaux umbilicaux à leurs cotyledons, ausquels animaux se voyent aussi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre ; ce qui fait que leur cordon est composé de cinq vaisseaux : Mais il n'en est pas de même au *fœtus* humain ; car il n'a qu'une seule vei-

ne & deux arteres umbilicales : C'eſt ce qui me fait croire que *Galien* diſant au liv. de la diſſection de la Matrice, que le cordon de l'umbilic eſt composé de cinq vaiſſeaux, a plûtôt fait la deſcription de celui de ces ſortes d'animaux, que de celui de l'enfant.

Pour bien ſçavoir comment la nourriture eſt portée à l'enfant par les vaiſſeaux umbilicaux, il eſt fort néceſſaire de concevoir & de connoître de quelle maniere la circulation du ſang ſe fait; ce qui arrive ainſi à ſon égard. Le ſang ayant été apporté par les arteres de la mere, qui aboutiſſent au fond de la Matrice dans le *placenta*, qui y eſt attaché, il s'en fait une transfuſion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant, enſuite de quoi il eſt porté dans la veine cave, & de-là au cœur; où étant il eſt envoyé à toutes les parties du corps par le moyen des arteres; & une portion pareille à peu près en quantité, étant dans les arteres iliaques, eſt conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour être reportée dans le *placenta;* où ce ſang étant encore élabouré, retourne faire le même chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de-là au cœur, & ainſi toûjours ſucceſſivement ſans aucune diſcontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le ſang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfuſion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'à celui de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce ſoit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre : Car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans ſon bras, ou dans une autre partie telle qu'elle ſoit; pour ce qui eſt de l'enfant, il en eſt auſſi de même.

On ne trouve aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainſi que je l'ai obſervé après l'avoir curieuſement examiné; auſſi n'y ſont-elles pas néceſſaires. Ces valvules ſont fort fréquentes dans les veines des bras & dans celles des jambes; à cauſe que ces parties ſont obligées de faire quantité de différens mouvemens, qui en comprimant les vaiſſeaux, troubleroient la circulation du ſang, s'il n'étoit ainſi ſoûtenu & empêché de reculer : Mais la veine umbilicale n'en a eu aucun beſoin; parce que le cordon de l'enfant flote au milieu de ſes eaux, où ne pouvant pas être comprimée, le mouvement du ſang n'y peut pas auſſi être intercepté, comme il eſt quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui ſont quelque ſorte contraction.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt né, ces vaiſſeaux qui ſont plus gros au *fœtus*, à cauſe de leur cavité, qu'ils ne ſont en l'homme, ſe deſſé-

chent, & leur partie qui eſt hors du ventre tombe, & ſe ſépare tout proche du nombril cinq ou ſix jours après ; c'eſt pourquoi ils perdent leur premier uſage, & commencent enſuite à dégénérer en ligamens ſuſpenſoires ; ſçavoir la veine en celui du foye, & les deux arteres ſervent à étendre & ſoûtenir la veſſie par les côtés en s'y joignant ; le fond de laquelle eſt encore ſuſpendu par l'ouraque, qui ne ſort point du nombril, comme il a été dit ; ce qui demeure ainſi pendant tout le reſte de la vie. Nous avons juſques ici fait mention de toutes les choſes qui ſe trouvent avec l'enfant dans la Matrice ; faiſons maintenant connoître quelles ſont les différentes ſituations naturelles qu'il y tient, ſelon les différens tems de la groſſeſſe ; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſéquence pour y faire quelque réfléxion.



## Les trois Figures ſuivantes repréſentent les différentes ſituations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

*Celle qui eſt marquée* B, *montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe.*

*Celle qui eſt marquée* A, *fait voir la même ſituation par la partie poſtérieure.*

*Et la troiſiéme marquée* C, *repréſente de quelle façon l'enfant eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le tems qu'il eſt diſpoſé à ſortir.*

Explication de toutes les Matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repréſentés en différentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres ci-après.

A. A. A. A. *Montrent la ſubſtance de la Matrice.*

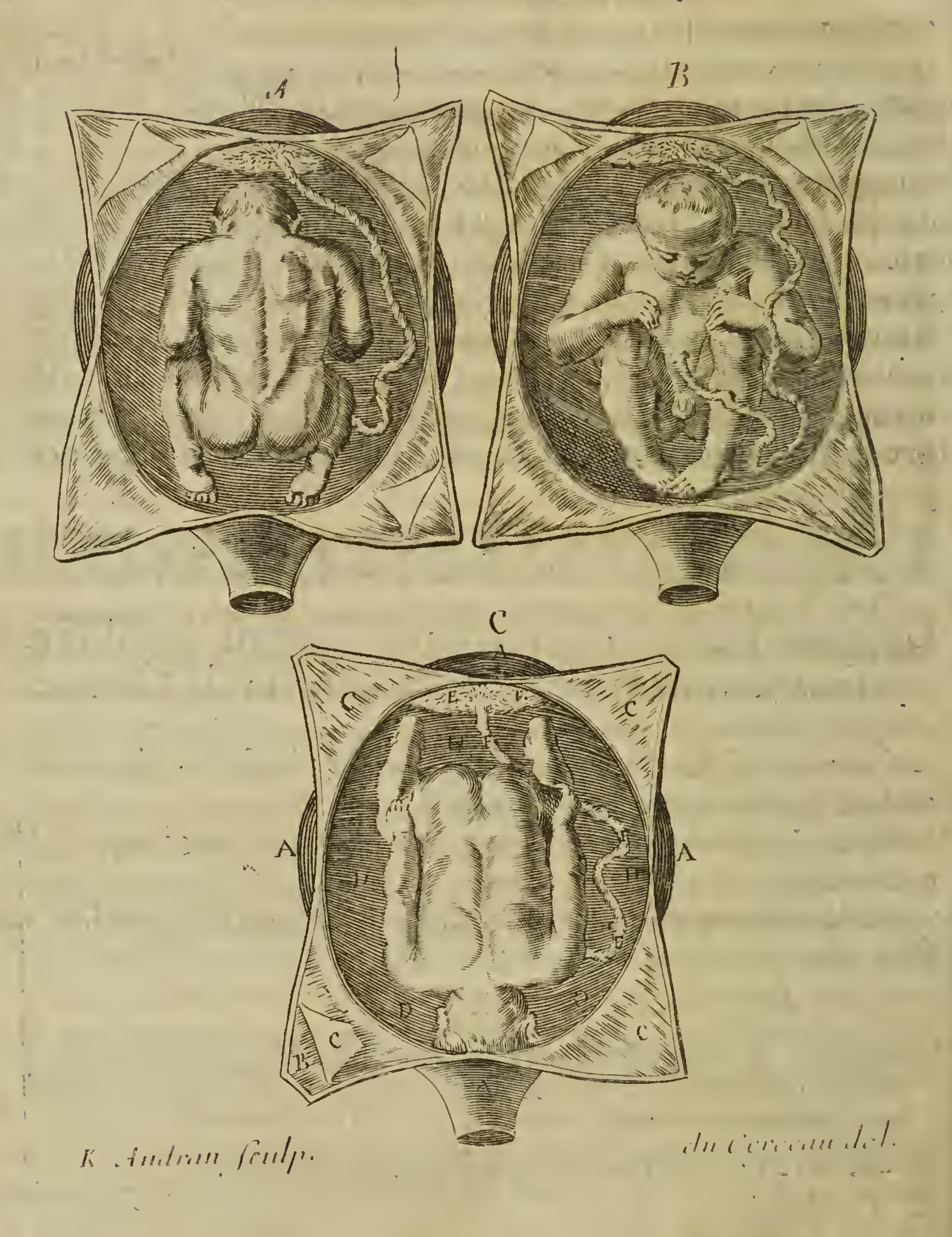
B. *La Membrane appellée* Chorion, *qui tapiſſe intérieurement toute la Matrice.*

C. C. C. C. *La Membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* Chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D. D. D. D. D. *Montrent tout le vuide qui eſt rempli d'eau, au milieu de laquelle l'enfant nage & eſt ſitué.*

E. E. *L'arrierefaix ſitué au fond de la Matrice.*

F. F. F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deçà & delà dans les eaux.*




## CHAPITRE V.

*Des différentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa mere, ſelon les différens tems de la groſſeſſe.*

LORSQUE nous aurons expliqué quelles ſont les différentes ſituations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoiſſance

noiſſance de celles qui étant contre nature, cauſent la plûpart des mauvais accouchemens. On peut dire en général que les enfans, tant les mâles que les femelles, ſont pour l'ordinaire toûjours ſitués au milieu de la Matrice ; car quoi qu'on remarque quelquefois le ventre de la femme groſſe plus élevé d'un côté que de l'autre cela ne vient que de ce que le globe de la Matrice y incline davantage ; & cette ſituation de côté ſe doit entendre ſeulement eu égard au ventre de la mere, & non au reſpect de la Matrice, dans le milieu de laquelle l'enfant eſt toûjours placé, à cauſe qu'il ne ſe rencontre en la Matrice de la femme qu'une ſeule cavité, qui eſt ſimplement marquée d'une petite ligne en ſa longueur, & non pas deux ou pluſieurs ſéparations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavités imaginaires ſoient le ſujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & par fois même davantage ; & que les mâles s'engendrent plûtôt au côté droit, & les femelles au gauche, comme le témoigne *Hipocrate* en l'Aphor. 48. du 5. Liv. où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur* : Mais ſans qu'il y ait aucune régle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au côté gauche, d'autres les femelles vers le droit ; & quand il ſe rencontre deux enfans ils ſont quelquefois tous deux d'un même ſexe, d'autres fois non, & ſont indifféremment ſitués à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la ſituation générale des enfans dans la Matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous conſidérons par les diverſes poſtures & figures de l'enfant, elle eſt différente ſelon les différens tems de la groſſeſſe. Car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embrion*, eſt toûjours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine du dos médiocrement courbée en dedans, les cuiſſes pliées & un peu élevées, auſquelles les jambes ſont jointes ; en ſorte que les talons s'approchent des feſſes, & les bouts de ſes pieds ſont tournés en dedans : ſes bras ſont fléchis ; & ſes mains ſont près des genoux, vers leſquels vient s'incliner ſa tête panchée en devant, de telle façon que ſon menton touche à ſa poitrine. Il reſſemble aſſez bien, en cette poſture, à un chieur accroupi, qui baiſſe la tête pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la tête en haut, la face en devant, & les pieds en bas, & à meſure qu'il vient à croître & à grandir, il étend peu à peu

ſes membres qu'il avoit preſque exactement fléchis pendant les premiers mois.

Il ne faut pas croire néanmoins que l'enfant ſoit toûjours préciſément dans cette poſture que nous venons de dire ; car il change quelquefois celle de ſes bras & de ſes jambes, en les fléchiſſant ou étendant plus ou moins, & les portant d'un côté & d'autre, ſelon qu'il y eſt excité par pluſieurs différentes cauſes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes groſſes, qui lui ſentent mouvoir ces parties différemment, après quoi il revient preſque toûjours comme à ſon centre reprendre à peu près la figure que nous avons décrite, en laquelle il ſe repoſe facilement, à cauſe que toutes les parties de ſon corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extrême extenſion & l'exacte fléxion, laquelle figure moyenne eſt la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puiſſent avoir. C'eſt pourquoi *Columbus* doit être repris lui-même de la témérité dont il accuſe tous les autres Auteurs qui ont décrit des ſituations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par expérience conformes à la deſcription qu'ils en ont faite ; nous marquant pour cela une autre ſituation particuliere de l'enfant, qu'il nous aſſûre avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes après leur mort. Mais ne ſçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant cauſant d'extrêmes & de différentes agitations à l'un & à l'autre, fait ſouvent changer de ſituation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la même figure qu'ils étoient lorſqu'il eſt venu à mourir au ventre de ſa mere ?

L'enfant garde ordinairement cette premiére ſituation juſques au ſeptiéme ou huitiéme mois ; auquel tems ſa tête étant devenuë fort groſſe, eſt portée par ſon poids en bas, contre l'orifice interne de la Matrice, en lui faiſant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ſes pieds ſe trouvent après en haut, & ſa face regarde alors le cul de ſa mere. Quelques-uns croyent que les ſeuls mâles l'ont ainſi tournée en deſſous lorſqu'ils naiſſent, & que les femelles l'ont en deſſus. *Frenel* eſt de ce ſentiment ; mais c'eſt ſans raiſon ; puiſque les uns & les autres l'ont toûjours tournée en deſſous vers le cul de leur mere, comme il eſt dit. Quand le contraire arrive, cela n'eſt pas naturel ; car outre que le viſage de l'enfant venant en deſſus, ſeroit grandement meurtri, à cauſe de la dureté des os du paſſage de la femme, les douleurs de l'accouchement ne pouſſeroient pas ſi facilement l'enfant hors de la Matrice, qu'elles le font lorſqu'il a le corps & la face en deſſous ; auquel cas la Ma-

trice, auſſi-bien que les muſcles du ventre de la mere, ſe contractant dans le même-tems de la douleur, ſur le dos de l'enfant, qui ſe roidit par cette ſituation contre la douleur, ſa tête en eſt bien plus aiſément pouſſée au paſſage.

On doit remarquer que lorſque l'enfant a changé ſa premiere ſituation par cette culbute, n'étant pas encore accoûtumé à cette derniere, il ſe remuë & ſe tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir acchoucher par les douleurs qu'elle en reſſent, comme je l'ai ſouvent vû arriver, & particulierement à la femme de Monſieur *Delanos* mon Confrere, laquelle après avoir ſenti ſubitement de grandes douleurs dans le ventre au huitiéme mois de ſa groſſeſſe ; à cauſe que ſon enfant s'étoit ainſi tourné ( ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de préparer toutes choſes néceſſaires à ſon accouchement qu'elle croyoit devoir arriver en ce même-tems ) ne laiſſa pas néanmoins de porter encore ſon enfant durant un mois entier, enſuite de quoi je l'en accouchai heureuſement, comme j'ai fait un très-grand nombre d'autres à qui la même choſe étoit arrivée.

Si on fait bien réfléxion à cette circonſtance, on connoîtra que c'eſt-là cette premiere prétenduë tentative, que les Auteurs ſe ſont imaginé que l'enfant faiſoit pour ſortir au ſeptiéme mois ; ce que ne pouvant faire, il demeuroit ainſi juſques au neuviéme, & que la réïtérant au huitiéme, s'il y naiſſoit, il ne vivoit pas long-tems ; d'autant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puiſſans efforts ſi proches l'un de l'autre. Mais c'eſt un pur abus ; car ſi l'enfant ſe tourne ainſi la tête en bas, ou plûtôt eſt tourné, ce n'eſt que par une diſpoſition naturelle de la péſanteur des parties ſupérieures de ſon corps ; & s'il ſe remuë beaucoup dans ce tems & incontinent après, ce n'eſt pas qu'il déſire encore ſortir ; mais c'eſt à cauſe de l'incommodité qu'il ſouffre en cette nouvelle ſituation, à laquelle il n'eſt pas accoûtumé comme je viens de dire. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne au Livre de l'accouchement à huit mois ; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitûs periculum ſubit, cùm in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à ſouffrir devant l'accouchement, & eſt en danger de mourir dans le tems qu'il ſe tourne dans la Matrice. Il ſe tourne ainſi quelquefois dès le ſeptiéme mois, rarement devant ſans accident, le plus ſouvent vers le huitiéme ; & par fois au neuviéme ſeulement, & d'autrefois il ne ſe tourne point du tout ; comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere ſituation, c'eſt-à-dire, les pieds devant.

Or par-là il eſt très-facile de juger, & c'eſt une vérité que je tiens pour conſtante & aſſurée, que les enfans ſont d'autant plus forts & plus robuſtes, & peuvent par conſéquent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois; car, comme dit très-bien *Ariſtote*, *Topicor. lib. 3. cap. 1. Quod ad bonum propiùs accedit, quodque bono ſimilius eſt, id & optabilius & melius eſt.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui lui eſt plus ſemblable, eſt ce qui eſt le meilleur, & par conſéquent ce que nous devons plus déſirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere ſa tête en bas vers les derniers mois de la groſſeſſe, afin ſeulement d'être diſpoſé à être plus facilement mis hors de la Matrice au tems de l'accouchement, qui n'eſt pas éloigné pour lors: car par cette figure toutes ſes jointures s'étendent ſans peine en ſortant; & de cette façon ſes bras & ſes jambes ne pouvant ſe courber contre l'orifice interne de la Matrice, ne donnent aucun empêchement à ſon iſſuë; & le reſte de ſon corps qui eſt aſſez ſouple paſſe très-aiſément, quand la tête qui eſt fort groſſe & fort dure, eſt entierement ſortie.

Lorſqu'il y a pluſieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour être naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un. Mais pour l'ordinaire, ils ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs différens mouvemens, & ils ſont ſi preſſés dans la Matrice, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le tems de l'accouchement, ou même devant; ce qui fait que ſouvent l'un vient par la tête, & l'autre par les pieds, ou en autre poſture encore plus fâcheuſe, & quelquefois tous deux ſe préſentent mal.

De quelque maniere que ſoit ſitué l'enfant au ventre de ſa mere, & de quelque figure qu'il ſe puiſſe préſenter, c'eſt toûjours contre nature, ſi ce n'eſt de la façon que nous avons dite; & la ſituation naturelle de l'enfant eſt ſi néceſſaire au bon & légitime accouchement, que celles qui ſont contre nature, ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux.

Quand la femme groſſe eſt heureuſement arrivée juſques au port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à ſon débarquement, c'eſt ce qu'elle évitera, ſi on obſerve exactement, quand elle commence d'être en travail, les choſes que nous allons dire.

## CHAPITRE VI.

### *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail.*

LE travail de la femme groſſe n'eſt autre choſe que pluſieurs douleurs avec des épreintes réïterées, par leſquelles elle s'efforce de mettre ſon enfant au jour. Il eſt ainſi appellé, parce que la mere & l'enfant ſouffrent, & ſont beaucoup travaillés en cette action. La plûpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raiſon de la cauſe de ce mal, ſinon parce que Dieu l'a ordonné ainſi ; & que la femme, ſuivant ſa parole, doit enfanter avec douleur, à cauſe de ſon péché, comme il eſt dit au troiſiéme chapitre du Livre de la Geneſe. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos : in dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui.* Je multiplierai tes miſeres, & tes conceptions ; tu enfanteras avec douleur, & tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il aura domination ſur toi. Cette malediction fut à la vérité bien grande, puiſqu'elle s'eſt étenduë ſur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce tems-là, & s'étendra ſur toutes celles qui viendront ci-après. Nous voyons néanmoins que toutes les femelles des autres animaux ſouffrent autant, & ſont en auſſi grand danger de leur vie que la femme quand elles mettent leurs petits au jour ; c'eſt ce qui fait qu'outre cette volonté préciſe de Dieu à l'égard de la femme, il y a encore une raiſon naturelle, par laquelle nous connoiſſons que cela ne peut pas arriver autrement ; qui eſt, qu'il eſt impoſſible que l'orifice interne de la Matrice, qui eſt très-étroit en comparaiſon de la groſſeur de l'enfant, & très-ſenſible à cauſe de ſa compoſition nerveuſe & membraneuſe, reçoive la dilatation néceſſaire à ſa ſortie, & qu'il lui ſoit fait une ſi grande violence, ſans en ſouffrir des douleurs conſidérables.

*Ariſtote* dit, que la femme endure plus de mal en accouchant que tous les autres animaux, à cauſe qu'elle mene une vie plus ſédentaire ; mais c'eſt principalement à cauſe que l'homme entre tous les animaux, à la tête plus groſſe à proportion de ſon corps ; ce qui fait que celle de l'enfant ne paſſe pas ſi facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite & d'une figure plus oblongue ; & qu'entre les femmes, celles dont les enfans ont la tête plus groſſe & les épaules plus larges, ſouffrent auſſi plus que les autres. C'eſt ce qui eſt cauſe que celles qui accouchent de garçons, endurent or-

dinairement plus de mal que celles qui font des filles ; parce que les garçons en comparaifon des filles ayant prefque toujours la tête plus groffe & les épaules plus larges, font plus difficilement pouffés hors du paffage : or comme la femme pour ce fujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle tâchera feulement de les endurer avec patience, dans l'efpérance d'en être bien-tôt délivrée par un heureux accouchement.

Auffi-tôt qu'on aura reconnu que la femme eft effectivement en travail, par les fignes que nous avons fpécifiés au chapitre fecond de ce deuxiéme Livre, en parlant de ceux qui précédent & qui accompagnent l'accouchement, dont les principaux font, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui pouffent en bas vers la Matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on fent fon orifice interne dilaté, comme auffi les eaux de l'enfant fe préparer à fe former, c'eft-à-dire, venir au-devant de fa tête, & pouffer les membranes qui l'enveloppent, au travers lefquelles dans l'intervale des douleurs, on peut en quelque façon connoître du doigt la partie qu'il préfente, & principalement fi c'eft la tête, d'autant qu'on la fent en rondeur réfifter par fa dureté ; pour lors on apprêtera tout ce qui eft requis pour foulager la femme dans fon accouchement. Et pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que fon ventre ne foit aucunement ferré par fes juppes, ou par autres vêtemens ; on lui donnera un clyftere un peu fort, ou même plufieurs, s'il eft befoin ; ce qu'on doit faire du commencement, & avant que l'enfant foit trop avancé au paffage ; car pour lors il eft bien difficile qu'elle en puiffe prendre, à caufe que l'inteftin eft trop comprimé. Cela fervira pour exciter à fe décharger de fes excremens ; afin que le *rectum* étant vuide, il y ait plus d'efpace pour la dilatation du paffage de l'enfant ; comme auffi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pouffer d'autant plus en bas, pas les épreintes que la femme fait pour aller à la felle ; & cependant on difpofera les chofes néceffaires à fon accouchement tant pour elle que pour fon enfant ; & on lui préparera une chaife propre à cet ufage, ou plûtôt un petit lit, qu'on mettra proche du feu, fi la faifon le requiert ; lequel lit doit être dégagé de l'embarras, en telle forte qu'on puiffe tourner tout autour, afin de pouvoir plus commodément aider la malade en ce qu'elle aura befoin.

Il fe rencontre quelquefois des femmes dont on ne peut au commencement toucher l'orifice interne de la Matrice, quoiqu'elles foient effectivement en travail ; à caufe qu'elles ont cet orifice fitué

fort haut vers le *rectum*; ce qui fait que pour lors on ne peut pas préciſément prédire le tems de l'accouchement ; & que même on ſe pourroit tromper, ne croyant pas la femme être en travail, ſi on n'avoit égard aux autres ſignes que nous avons déclarés ; qui nous le peuvent faire connoître certainement. Néanmoins lorſque l'enfant eſt bien tourné, ſi la femme eſt véritablement en travail, on ſent ordinairement, au travers de la ſubſtance de la Matrice, la tête de l'enfant s'abbaiſſer peu à peu, & réſiſter aſſez fortement à l'attouchement dans le tems des douleurs.

Si la femme qui eſt en travail eſt d'une habitude replette, il ſera fort à propos de lui tirer du ſang du bras, dans le tems que ſon pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail ; car par ce moyen, ſa poitrine étant dégagée, & ayant la reſpiration plus libre, elle aura bien plus de force à pouſſer ſes douleurs en bas ; ce qui ſe fera ſans aucun danger ; d'autant qu'en ce tems l'enfant étant prêt à ſortir, n'a plus de beſoin du ſang de la mere pour ſa nourriture. C'eſt une choſe que j'ai pratiquée beaucoup de fois avec un fort heureux ſuccès. Outre cela cette évacuation empêche ſouvent que la femme n'ait quelque perte de ſang, ou la fiévre après ſon accouchement ; en attendant l'heure duquel elle ſe proménera dans ſa chambre, ſi ſes forces le permettent ; & pour les conſerver il ſera aſſez à propos de lui faire prendre quelque bon conſommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de tems en tems, ou bien une petite rôtie trempée dedans ; ſans uſer pour lors d'aucuns alimens ſolides, ni boire avec excès des vins de liqueur, ou autres, comme beaucoup de femmes ont coûtume de faire en ce tems par le mauvais conſeil de leur Sagefemme, qui croyant augmenter par ce moyen les forces de la femme en travail, lui fait boire pour lors du vin d'Eſpagne, ou du roſſolis en telle abondance, qu'elle ne manque pas d'avoir pour ce ſujet une groſſe fiévre immédiatement après ſon accouchement. On lui recommandera ſur tout, de faire bien valoir ſes douleurs, en retenant ſon haleine, & pouſſant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles lui prendront. La Sagefemme touchera du doigt l'orifice interne de tems en tems, pour reconnoître ſi les eaux ſont prêtes à percer, & ſi l'accouchement les doit bien-tôt ſuivre. Elle oindra auſſi toutes les parties génitales de quelque huile émolliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, ſi elle voit qu'elles ayent de la peine à ſe dilater ; & cependant elle ſe tiendra toûjours proche de la malade, afin d'en obſerver attentivement les geſtes, les plaintes,

& les douleurs ; car par ces choſes on juge bien à peu près ſi la beſogne s'avance, ſans être obligé de toucher la femme tant de fois par bas. Défunt Monſieur *Delacuiſſe*, qui dormoit ſouvent auprès des femmes en travail, étoit de ſon tems ſi ſtilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant étoit au paſſage ; auquel tems les femmes convertiſſent leurs plaintes en grands cris, qu'elles redoublent fortement, à cauſe des douleurs beaucoup plus grandes & plus fréquentes qu'elles en reſſentent.

La malade pourra auſſi par intervales ſe repoſer un peu ſur ſon lit, pour reprendre ſes forces ; mais il faut prendre garde qu'elle n'y ſoit pas trop long-tems ; & c'eſt ce que doivent obſerver principalement les petites trapuës ; car elles accouchent toujours plus difficilement ſi on les laiſſe couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus ſi c'eſt de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les ſoûtenant deſſous les bras, s'il eſt beſoin ; à cauſe que par ce moyen, la péſanteur de l'enfant, quand la femme eſt debout, fait bien plûtôt dilater l'orifice interne de la Matrice, que lorſqu'elle eſt couchée ; cela fait auſſi que leurs douleurs en ſont bien plus fortes & plus fréquentes, & que leur travail n'en eſt pas de beaucoup ſi long ; pourvû qu'on obſerve bien qu'elles ne reſſentent aucun air froid, durant qu'on les fait ainſi promener dans la chambre. Néanmoins lorſque les femmes commencent ſeulement d'être en travail, & que leurs douleurs ſont petites & lentes, ſans aucune préparation des eaux de leur enfant, il ne faut pas d'abord les fatiguer en les faiſant tenir trop longtems debout ; car ſouvent on leur fait perdre inutilement de la ſorte leurs forces dans le commencement du travail, enſuite de quoi elles ſont ſi débiles qu'elles ont beaucoup de peine à faire valoir leurs douleurs ſur la fin : c'eſt pourquoi il eſt mieux de faire coucher bien chaudement dans leur lit ces ſortes de femmes, pour meurrir leur travail, juſques à ce que les eaux de leurs enfans commencent à ſe bien préparer, après quoi on les peut faire lever, ſi on le juge à propos, pour augmenter par cette ſituation les bonnes douleurs qui leur viennent en ce tems.

On ne ſe doit pas étonner du mal de cœur, ou du vomiſſement qui ſurvient quelquefois pour lors à la femme ; car bien au contraire, il aide à pouſſer d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement. Nous avons parlé de la cauſe de ce vomiſſement au chapitre ſecond de ce préſent livre, & du ſujet pour lequel il n'eſt pas dangereux.

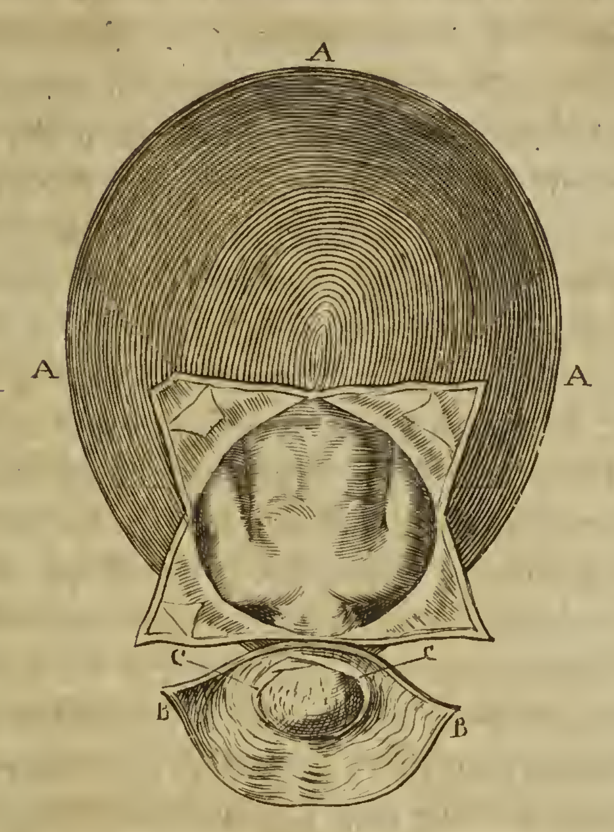
Quand

Quand les eaux de l'enfant ſont bien préparées & formées ( leſquelles on ſentira au travers des membranes ſe préſenter à l'orifice interne de la groſſeur de toute ſa dilatation ) la Sagefemme les doit laiſſer percer d'elles-mêmes, & ne pas faire comme quelques-unes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler. Mais croyant par ce moyen bien avancer leur beſogne, au contraire elles la retardent ainſi faiſant, devant que l'enfant ſoit tout-à-fait au paſſage; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient ſervir à le faire gliſſer avec plus de facilité, il vient à demeurer à ſec; ce qui empêche après cela, que les douleurs & les épreintes le puiſſent ſi facilement pouſſer qu'elles auroient fait. Il ſera donc bien plus ſûr de les laiſſer percer d'elles-mêmes; ce qu'étant arrivé, la Sagefemme pourra aiſément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il préſente la premiere, & reconnoître avec certitude s'il vient naturellement, c'eſt-à-dire, par la tête, qu'elle ſentira dure, groſſe, ronde & égale; mais ſi c'eſt une autre partie, elle touchera quelque choſe d'inégal & raboteux, & de dur ou mollaſſe, plus ou moins, ſelon la partie que c'eſt. Incontinent après cela elle ſe dépêchera de faire coucher la femme, ſi elle ne l'étoit pas, pour lui aider en ſon accouchement qui arrive pour l'ordinaire peu de temps enſuite, s'il eſt naturel; ce qu'elle fera de la maniere que je le dirai au chapitre ſuivant. Mais ſi elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre poſture qu'en la naturelle, & qu'elle ne ſe trouve pas aſſez capable de faire l'opération ainſi qu'il eſt requis, pour ſubvenir au défaut de la nature, & pour ſauver par ce moyen la mere & l'enfant du péril de leur vie où ils ſont tous deux, elle mandera pour lors, le plus promptement qu'elle pourra, un Chirurgien pour la ſecourir, qui ſoit adroit, connoiſſant, & expert en ces opérations, & elle n'attendra pas que les choſes ſoient à l'extrêmité, comme pluſieurs font le plus ſouvent.

Il y a certaines Sagefemmes qui ont ſi peur que les Chirurgiens leur ôtent leur pratique, ou de paroître ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout riſquer, que de les envoyer querir dans la néceſſité. Quelques autres ſont ſi préſomptueuſes, qu'elles croyent être auſſi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit auſſi, qui à la vérité n'ont p s ces vices, mais qui, faute de connoiſſance & d'expérience en leur art, eſperent toûjours en vain que l'enfant pourra reprendre avec e tems une bonne ſituation, & que les accidens ceſſeront ( s'il plaît à Dieu, comme elles diſent ) &

quelques-unes font malicieusement une telle peur, & donnent tant d'appréhension des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourreaux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de se mettre entre leurs mains. Mais en vérité, elles ne peuvent mériter à juste titre ce beau nom de Sagefemme qu'on leur a donné, à ce que je croi, parce que la mere de *Socrate*, qui avoit la réputation d'être le plus sage de toute la Grece, exerçoit l'art des accouchemens; duquel nom elles se rendent tout-à-fait indignes, si elles ne se comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conscience en une occasion si importante.

Quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les secourir au besoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive très-souvent) soit si engagé au passage dans une mauvaise situation, qu'il est presque impossible de lui en donner une autre, sans faire une extrême violence à la femme, qui est aussi cause de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur réputation, elles l'augmenteront par ce moyen, d'autant qu'ainsi faisant on sera persuadé qu'elles ont bien sçû reconnoître le danger en tems & lieu; & le Chirurgien étant appellé aussi-tôt que la nécessité le requiert, ne pourra point (si ce n'est à tort) trouver aucun sujet de leur attribuer la mauvaise suite de l'accouchement, quand le cas y échet, dont leur conscience sera aussi déchargée; parce qu'en cette rencontre, il y va (ainsi qu'il est dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant; comme encore à son égard de la privation du Baptême; pour raison de quoi il est frustré pour jamais de la joüissance de la Béatitude éternelle. C'est pourquoi celles qui par leur imprudence ou méchanceté, font cause d'un tel malheur, mériteroient de porter elles-mêmes la peine qu'elles font souffrir à ces pauvres innocens. Aussi-tôt donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sagefemme reconnoîtra que l'enfant ne vient pas bien, elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faisant par ce moyen trop engager dans le passage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner; & elle l'envoyera querir au plus vîte pour y travailler selon qu'il sera nécessaire; ce qu'il fera de la maniere que je montrerai dans la suite de ce Livre. Il est tems maintenant, après avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme est en travail, de faire connoître comment elle pourra être aidée & soulagée dans son accouchement naturel.




Cette Figure repréſente fort bien tout le globe de la Matrice, qui eſt ſeulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en ſort dans l'accouchement naturel.

A. A. A. *Montrent le corps de la Matrice.*
B. B. *Une portion du* vagina, *ou col de la Matrice, ouvert juſques à ſon orifice interne.*
C. C. *L'Orifice interne, qui ceint la tête de l'enfant comme une couronne, pour raiſon de quoi il eſt appellé* le couronnement.

---

## CHAPITRE VII.

### *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel, quand il y a un, ou pluſieurs enfans.*

NOUS avons ci-devant fait connoître que quatre choſes étoient requiſes en l'accouchement, pour pouvoir être vraiment dit légitime & naturel; ſçavoir, qu'il ſoit à terme, qu'il ſoit prompt & ſans aucun fâcheux accident, que l'enfant ſoit vi-

vant, & qu'il vienne en bonne figure; ce qu'ayant été reconnu devoir être ainſi, après que les eaux de l'enfant auront percé d'elles-mêmes leurs membranes, comme nous avons dit, on fera mettre auſſi-tôt la femme ſur le petit lit qui lui aura été préparé devant le feu à ce ſujet, ou bien elle ſera couchée dans le ſien ordinaire, ſi elle le déſire; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en même poſture. Les unes veulent que ce ſoit en ſe tenant ſur les genoux, comme font certaines femmes aux villages; d'autres étant debout, & ayant ſeulement les coudes appuyés ſur quelque oreiller mis ſur une table, ou ſur le bord du lit; & d'autres étant couchées ſur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre; mais le meilleur & le plus ſûr, eſt qu'elles ſoient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité & l'embarras de les y tranſporter après, auquel cas on le doit bien garnir de matelas plûtôt que de lits de plumes, y ajuſtant des linges & des draps pliés en pluſieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera ſelon la néceſſité, pour empêcher que le ſang, les eaux & autres immondices qui ſortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder enſuite.

Ce lit doit être fait en telle façon, que la femme ainſi prête d'accoucher y ſoit couchée ſur le dos, ayant le corps de moyenne figure; c'eſt-à-dire, la tête & la poitrine un peu élevées, & de telle ſorte qu'elle ne ſoit pas entierement couchée, ni tout-à-fait aſſiſe; car par cette ſituation elle reſpirera plus à ſon aiſe, & aura bien plus de force à faire valoir ſes douleurs, que ſi elle étoit enfoncée dans ſon lit. Etant en cette poſture, elle écartera ſes cuiſſes l'une de l'autre, en pliant les jambes, & approchant un peu les talons contres les feſſes, qui ſeront médiocrement élevées par un petit oreiller mis deſſous, s'il eſt beſoin, afin que le *coccix*, ou croupion, ait plus de liberté de ſe reculer en arriere; & ſes pieds ſeront appuyés contre quelque choſe qui réſiſte, outre cela elle tiendra quelque perſonne de ſes mains, afin de ſe mieux roidir pendant ſes douleurs. La femme ainſi ſituée proche du bord de ſon lit (auprès duquel ſera la Sagefemme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour lui aider au beſoin) prendra courage, & fera valoir ſes douleurs le plus qu'il lui ſera poſſible, en s'efforçant de les pouſſer en bas lorſqu'elles lui viendront; ce qu'elle fera en retenant ſon haleine, & s'épreignant de tout ſon pouvoir, comme ſi elle vouloit aller au baſſin; car par tels efforts le diaphragme étant fortement pouſſé en bas, pouſſe lui-même, aidé de l'action de tous les muſcles du ventre,

la Mattice & l'enfant qui eſt dedans ; quoi faiſant, elle ſera conſolée de ſa Sagefemme, & priée de ſupporter patiemment ſon mal, lui faiſant eſpérer qu'elle ſera bien-tôt délivrée.

Il y en a qui veulent auſſi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui lui preſſe avec les mains les parties ſupérieures du ventre, en pouſſant doucement l'enfant en bas, dont je ne ſuis pas d'avis ; d'autant que telles compreſſions feroient plus nuiſibles que profitables, à cauſe du danger qu'il y auroit de faire quelque contuſion à la Matrice, qui eſt extrêmement douloureuſe en ce tems. J'ai vû des femmes s'être fort mal trouvées enſuite, pour avoir été traitées de la maniere. Mais la Sagefemme ſe contentera ſeulement (après avoir oint ſa main d'huile ou de beurre frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ni aucun braſſelet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la Matrice, en mettant l'extrêmité de ſes doigts à ſon entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour tâcher de faire avancer l'enfant, en pouſſant peu à peu les côtés de cet orifice vers le derriere de ſa tête, oignant auſſi de tems en tems de beurre frais toutes ces parties, s'il en eſt beſoin, ſans néanmoins réïtérer trop ſouvent ſes onctions, comme pluſieurs font par ignorance, croyant, mais ſans raiſon, faciliter par ce moyen d'autant plus l'accouchement ; car en portant ſi ſouvent les doigts à l'entrée de la Matrice pour y introduire du beurre, on fait violence à la tête de l'enfant qui ſe préſente, & aux parties de la femme, qui s'échauffent & ſe tuméfient pour ce ſujet ; & on conſume, ainſi faiſant, les humidités glaireuſes de ces parties, qui y faiſoient une onction naturelle, qui leur étoit bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

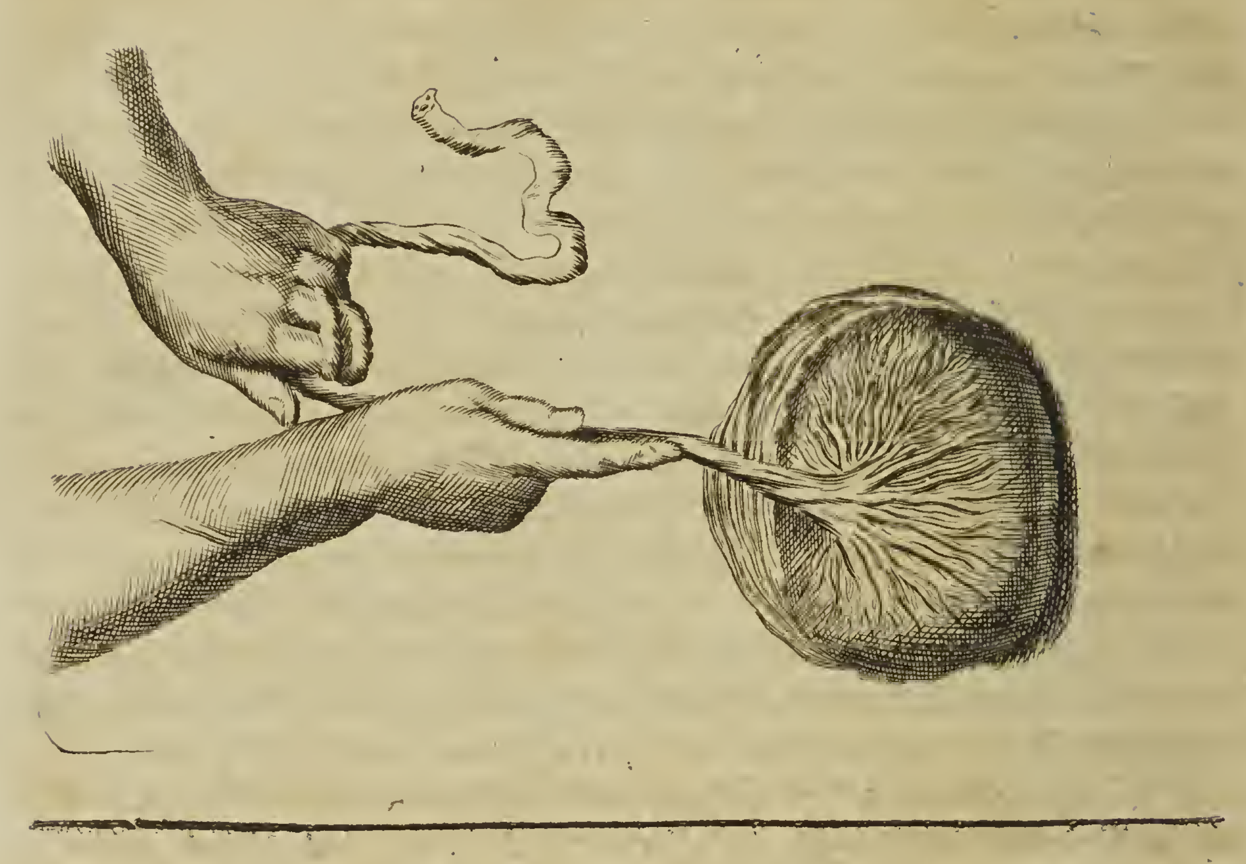
Quand la tête de l'enfant commence à s'avancer dans cet orifice interne, on dit vulgairement qu'elle eſt au courronnement, à cauſe qu'il la ceint, & embraſſe tout autour comme une couronne ; & quand elle eſt ſi avancée qu'on commence d'en voir manifeſtement l'extrêmité hors de la partie honteuſe, on dit en ce tems que l'enfant eſt au paſſage ; & pour lors les femmes, principalement celles qui accouchent de leur premier enfant, s'imaginent que leur Sagefemme (quoiqu'il ne ſoit pas vrai, & qu'elle ne les touche pas ſeulement) les bleſſe avec ſes doigts, comme ſi elles étoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties, ce qui leur arrive, à cauſe de la violente diſtenſion & lacération que leur y fait quelquefois la tête de l'enfant par ſa groſſeur,

Lorsque les choses seront en cet état, la Sagefemme se mettra en posture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-tôt venir; & avec l'extrémité des doigts de ses mains, dont les ongles seront bien rognés, elle tâchera de repousser doucement, comme il est dit, ce couronnement de la Matrice vers le derriere de la tête de l'enfant; aussi-tôt qu'elle sera avancée jusques à l'endroit des oreilles, ou environ, elle la prendra par les deux côtés avec ses deux mains, glissant quelques-uns de ses doigts sous les machoires; ce qu'ayant fait, en se servant de l'occasion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors; prenant garde sur tout en ce tems, que le cordon de l'umbilic ne soit entortillé autour de son col, ou de quelque autre partie; de peur qu'elle ne vînt aussi à tirer avec violence l'arrierefaix, comme encore la Matrice à laquelle il est attaché; ce qui seroit pareillement cause d'un grand flux de sang: on pourroit même faire rompre ce cordon, pour lequel sujet la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée. Il faut observer aussi de ne pas toûjours tirer tout-à-fait directement cette tête; car il est quelquefois besoin de la tirer comme en vacillant un peu, & l'agitant légérement de côté & d'autre, afin que les épaules puissent plûtôt & plus facilement prendre sa place incontinent après qu'elle sera passée; ce qui se doit faire sans perdre aucun tems, de peur qu'étant sortie, l'enfant ne demeure arrêté par leur largeur & grosseur, & qu'il ne soit en danger d'être étranglé & suffoqué, étant ainsi pris au passage: mais d'abord que les épaules seront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il étoit besoin, quelques doigts au-dessus des aisselles, le reste du corps sortira sans aucune difficulté.

Aussi-tôt que la Sagefemme aura tiré l'enfant de la sorte, elle le mettra sur le côté, lui tournant la face vers elle, pour éviter que le sang & les eaux qui sortent immédiatement après, ne viennent à l'incommoder, ou même à le suffoquer en lui tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver si elle le posoit sur le dos; ensuite de quoi elle délivrera la femme accouchée de la maniere que j'enseignerai au chapitre suivant. Mais devant cela elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui soit resté dans la Matrice; car il arrive assez souvent qu'il y en a deux, & quelquefois même davantage; ce qu'elle pourra facilement reconnoître, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laissent pas de continuer après la sortie de l'enfant, & le ventre de la femme est encore extrêmement gros; outre cela elle

en ſera tout-à-fait aſſûrée, ſi mettant ſa main à l'entrée de la Matrice, elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant ſe préſenter au paſſage. En ce cas, il faut bien ſe garder de délivrer la femme, avant qu'elle ſoit accouchée de ſon deuxiéme enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre; d'autant que les jumeaux n'ayant le plus ſouvent qu'un même délivre pour tous, auquel il y a ſeulement pluſieurs cordons, avec autant de ſéparation de membranes, ſi on venoit à le tirer dehors après la ſortie du premier enfant, les autres ſeroient en grand danger de leur vie; parce que cette partie leur eſt abſolument néceſſaire tant qu'ils ſont dans la Matrice; & on cauſeroit par ce moyen une grande perte de ſang à la mere. C'eſt pourquoi on retranchera le cordon de l'umbilic du premier ſorti, l'ayant auparavant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus préciſément ci-après; & on attachera ſon bout reſtant avec un petit cordon à la cuiſſe de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la Matrice, mais pour empêcher qu'elle n'en ſoit incommodée en lui pendant entre les cuiſſes; faiſant auſſi une autre ligature à ſon extrêmité, pour empêcher que le ſang n'en ſorte; après quoi ayant ôté cet enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre auſſi-tôt les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fuſſent pas encore) parce que le premier ayant fait le paſſage, on accélere par ce moyen la ſortie du ſecond, dont on aura ſoin de l'accoucher, obſervant toutes les mêmes circonſtances qu'au premier ſorti; ce qu'étant fait, on la pourra ſûrement délivrer comme nous dirons au chapitre ſuivant, après que nous aurons déclaré notre penſée ſur la queſtion qu'on nous a ſouvent faite à l'occaſion de la naiſſance des enfans jumeaux; pour ſçavoir lequel des deux doit être réputé l'aîné, entre celui qui naît le premier, & celui qui vient enſuite.

Ceux qui admettent la ſuperfétation, croyent que le droit d'aîneſſe devroit appartenir à celui qui naît le dernier, comme ayant été le premier engendré au fond de la Matrice, d'où il ne peut pas ſortir que l'autre n'en ait été mis dehors. Mais pour moi qui ne ſuis pas bien perſuadé que la ſuperfétation ſe puiſſe faire, je croi que celui des jumeaux qui naît le premier, doit toûjours avoir le droit d'aîneſſe, comme Eſaü avoit par ſa naiſſance à l'égard de ſon frere Jacob, étant tous deux enfans jumeaux de Rebecca femme d'Iſaac, ainſi qu'il eſt écrit au 25 chap. de la Geneſe.



## CHAPITRE VIII.

### *La maniere de délivrer la femme en l'Accouchement naturel.*

LA plûpart des animaux, après avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les enveloppoient ; mais la femme a un arrierefaix qu'elle doit vuider après son accouchement, comme chose alors tout-à-fait inutile & incommode : C'est pourquoi aussi-tôt que l'enfant sera hors de la Matrice, avant même que de lui noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à se refermer, il faut sans perdre aucun temps délivrer l'accouchée de cette masse charnuë, qui étoit destinée pour fournir du sang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il étoit dans la Matrice, & qu'on appelle en ce temps avec assez de raison *arrierefaix ;* parce qu'il vient après l'enfant, & qu'il est comme un autre faix à la femme ; ou délivre, parce qu'étant sorti, elle est tout-à-fait délivrée. Pour ce faire, la Sagefemme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de sa main gauche joints ensemble, afin de le tenir plus ferme ; de laquelle pour lors elle le tirera médiocrement ; ou bien elle le prendra de cette même main gauche avec

avec un linge sec, afin qu'il ne glisse pas entre ses doigts ; & de la main droite elle le prendra simplement au-dessus de la gauche, tout proche de la partie honteuse, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyant cependant le bout de deux doigts joints ensemble, ou seulement celui du doigt indice de cette même main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* sur ce cordon selon sa longueur, comme on peut voir en la figure qui est ici représentée ; observant aussi toûjours, pour rendre la chose plus aisée, de tirer & appuyer principalement vers le côté où l'arrierefaix est moins adherent, & de ne pas prendre le cordon recouvert des membranes de l'enfant, qui pendant quelquefois au-dehors après la sortie de l'enfant, & qui revêtant ce cordon, empêchent qu'on ne le puisse tenir si ferme, que quand on le tient seul, à cause que les membranes font qu'il glisse facilement dans les mains ; ce qui arrive ordinairement aux accouchemens, où les membranes des eaux se sont fort avancées hors du passage devant que de se rompre.

Il faut bien prendre garde surtout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à se rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arrierefaix, on ne soit obligé de porter ensuite la main dans la Matrice, pour délivrer la femme ; ou bien même que la Matrice, à laquelle cet arrierefaix est quelquefois très-fortement attaché, ne soit attirée avec lui au dehors, ainsi qu'il est arrivé à quelques personnes que je connois ; comme aussi qu'en étant séparé avec trop grand effort, il ne survienne au même moment une excessive perte de sang, qui seroit certainement d'une dangereuse suite. On observera donc bien pour ces raisons de l'ébranler, & tirer doucement & peu à peu de la maniere que nous venons de dire ; pendant quoi, pour en faciliter d'autant plus aisément l'expulsion, la femme soufflera fortement dans une de ses mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'embouchûre d'une bouteille, pour sçavoir si elle n'est pas cassée ; ou se serrant exactement elle-même le nez, fera des efforts comme pour se moucher ; ou bien elle mettra un de ses doigts au fond de sa bouche, comme pour s'exciter à vomir ; ou elle s'épreindra de même que si elle vouloit aller à la selle, poussant toûjours en bas, en retenant son haleine, comme elle faisoit pour mettre son enfant dehors. Tous ces mouvemens & ces différentes agitations produisent le même effet, & font détacher & expulsent l'arrierefaix de la Matrice.

Outre l'observation de toutes ces circonstances, s'il se rencon-

troit une plus grande difficulté à la chose, on pourra au besoin, après avoir reconnu de quel côté cet arrierefaix est situé, commander à une Garde bien avisée, de presser légérement avec le plat de sa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard sur tout à ne le pas faire trop rudement. Mais si pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on sera obligé de porter la main dans la Matrice pour l'en détacher, & l'en tirer de la façon que je dirai au chapitre suivant, où je montrerai la maniere de le tirer quand le cordon en est rompu.

Aussi-tôt qu'on aura délivré l'accouchée, & fait sortir l'arrierefaix de la sorte, on doit bien considérer s'il est tout entier, & prendre garde qu'il n'en reste aucune portion dans la Matrice, ni de ses membranes, ou quelques callots de sang, lesquels on doit aussi tirer dehors, car ils seroient ensuite cause de très-grandes douleurs par leur rétention ; & si la femme s'étoit plainte durant sa grossesse de quelque douleur, dureté, ou pesanteur extraordinaire de ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre, on examinera encore s'il n'est point resté en sa Matrice quelque corps étrange en maniere de mole ou faux-germe, afin de le tirer dans ce même tems. Ensuite de cela on songera aux choses nécessaires à la mere & à l'enfant, qui sont en cet état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la délivrera de la même façon que si elle n'en avoit eu qu'un ; observant seulement, pour les raisons que nous avons fait remarquer au précédent chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans soient sortis ; après quoi on le pourra sans aucun danger, en ébranlant & tirant toûjours doucement, tantôt un des cordons, tantôt l'autre, & quelquefois tous deux ensemble, & ainsi alternativement tant que tout vienne, y procédant comme j'ai dit ci-dessus ; observant toutefois en tirant de la sorte ces cordons, de faire toûjours précéder un peu celui de l'enfant qui est le premier sorti, afin que par ce moyen l'arrierefaix auquel il est attaché, soit plus aisément tiré hors de la Matrice.

Lorsque l'enfant vient naturellement, la femme accouche, & est délivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ai enseignée dans ces deux derniers chapitres ; de quoi les moindres Sagefemmes sont capables, & souvent même faute d'elles, une simple Garde y peut suppléer. Mais il y a bien d'au-

tres choſes à faire quand l'accouchement eſt contre nature ; car pour lors l'adreſſe & la prudence du Chirurgien expert y ſont le plus ſouvent requiſes. C'eſt de quoi nous allons maintenant traiter dans toute la ſuite de ce deuxiéme Livre.

---

## CHAPITRE IX.

### *De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la Matrice après que le cordon eſt rompu.*

ON peut mettre la maniere préſente de faire l'extraction de l'arrierefaix, au nombre des accouchemens contre nature à cauſe qu'il ne ſuffit pas, afin que l'accouchement ſoit dit naturel, que l'enfant ſoit bien ſorti ; car il faut encore que la femme ſoit bien délivrée de ſon arrierefaix. A l'égard de l'enfant, celui-ci peut bien être dit naturel, d'autant qu'il n'a plus beſoin de cette partie auſſi-tôt qu'il eſt hors de la Matrice ; mais quant à la mere, il lui eſt tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parce qu'il participe du naturel, comme nous venons de dire du côté de l'enfant, qui n'y eſt en aucun péril, à cauſe qu'il eſt déja ſorti ; après quoi nous traiterons de ceux auſquels la mere & l'enfant ſont en très-grand danger, s'ils n'y ſont promptement & adroitement ſecourus.

J'ai déja montré au chapitre précédent, comme on doit délivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la méthode : Mais quelquefois la Sagefemme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort ; ou à cauſe qu'il eſt quelquefois ſi foible, & d'autres fois même ſi corrompu, quand l'enfant eſt mort, que le peu qu'on y touche en tirant, le fait quitter priſe, & ſéparer tout proche de l'arrierefaix, qui reſte enſuite dans la Matrice ; ou pour y être trop adherent, ou à cauſe de la foibleſſe de la femme qui n'a pas la force de l'expulſer au-dehors, pour avoir été extrêmement débilitée par la longueur d'un laborieux travail ; ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement après l'accouchement, la Matrice s'eſt tellement refermée, qu'elle ne lui peut plus donner paſſage, laquelle ne peut auſſi être dilatée pour ce ſujet, ſi ce n'eſt avec une grande difficulté ; car elle demeure à ſec, quand les glaires & les humiditez na-

turelles qui ont coûtume de sortir dans l'accouchement, sont écoulées il y a déja long-tems.

J'ai souvent remarqué que les arrierefaix qui sont fort épais, & principalement ceux qui sont comme skyrrheux, sont bien plus difficilement tirés de la Matrice, que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une médiocre épaisseur, qui les rendant plus pliables que les autres, leur permet de s'enfiler plus facilement dans le passage, lorsqu'on tire leur cordon, devant qu'il soit séparé de leur masse: Et j'ai aussi observé que les cordons qui sont fronsés, quelque gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour délivrer la femme, que les autres.

Puisque c'est une vérité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la Matrice après la sortie de l'enfant, est un corps étrange, qui seroit capable, en y restant, de causer la mort à la femme, nous devons faire en sorte qu'il n'y séjourne aucunement, s'il est possible. C'est pourquoi ayant essayé de la délivrer, comme nous avons montré au susdit chapitre, si le cordon vient à se rompre ainsi proche l'arrierefaix, il faut aussi-tôt, devant que la Matrice se soit refermée, porter la main dedans, qui soit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognés fort près, pour l'en séparer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de sang qui y peuvent être. Quand le cordon de l'umbilic n'est point rompu, il nous conduit facilement en le suivant de la main, au lieu où cet arrierefaix est situé; mais l'étant, & ayant tout-à-fait quitté prise, nous n'avons plus ce guide; pour lequel sujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas se tromper, en prenant une partie pour l'autre; comme j'ai vû faire une fois à une Sagefemme, qui croyant tirer l'arrierefaix ainsi resté dans la Matrice, tiroit fortement la Matrice même, tenant avec la main son orifice interne, qui est ordinairement fort pendant & allongé dans le col de la Matrice aussi-tôt que l'enfant en est sorti. Mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit ne servoient qu'à faire extrêmement souffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me céder sa place, & d'avoüer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoiqu'elle se fût auparavant témérairement vantée d'être plus capable en son Art qu'aucun Chirurgien.

Aussi-tôt donc qu'on aura porté la main, comme j'ai dit, dans la Matrice vers son fonds, on trouvera l'arrierefaix, qu'on connoîtra par un grand nombre de petites inégalités qu'y font toûjours les racines des vaisseaux umbilicaux du côté qu'ils y vien-

nent aboutir, lesquelles le feront aisément distinguer d'avec la Matrice, s'il y est encore adherent. Mais si on le trouve entierement détaché de la Matrice, il ne sera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans ; & s'il y est adherent, ayant reconnu de quel côté il l'est moins, on commencera par cet endroit à le séparer tout doucement, en mettant pour ce sujet quelques doigts entre la Matrice & la partie de l'arrierefaix qui en est un peu détachée, quoi faisant, le reste se détachera bien mieux ; ce qui se fait de même que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque chose ; car elle en est bien plus facilement séparée, si elle est tirée par l'endroit où elle commence à se détacher, que si elle est prise par celui où elle est tout-à-fait jointe. On continuera donc à prendre ainsi peu à peu l'arrierefaix jusques à ce qu'il soit entierement détaché, après quoi on le tirera dehors ; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & observant cependant, si on ne peut pas faire autrement, de laisser plûtôt quelque legere portion de cet arrierefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la substance de la Matrice ; de peur qu'il n'y survînt grand flux de sang, ou une inflammation & gangréne, dont la mort s'ensuivroit, se gardant bien aussi de ne le pas tirer trop fortement avant qu'il soit tout-à-fait séparé ; afin de ne pas amener la Matrice avec lui, & le conservant autant entier que le pourront permettre ces réfléxions, pour le montrer ensuite aux assistans, & leur faire connoître que l'opération aura été bien faite. Mais le plus souvent ce n'est pas tant l'adherence de l'arrierefaix à la Matrice, qui le retient ainsi au-dedans, que c'est la seule contraction de son orifice interne, en la partie intérieure duquel il se fait quelquefois immédiatement après la sortie de l'enfant, un fort étranglement, semblable à celui qu'on voit au milieu d'une callebasse ; car cet orifice n'étant pas dilaté à proportion de la grosseur du corps de l'arrierefaix, l'arrête, & ne lui pouvant pas donner passage, fait souvent rompre & détacher entiérement le cordon de l'umbilic.

Lorsque le Chirurgien sera mandé, si la Matrice n'est pas assez ouverte pour y pouvoir mettre sa main dans l'abord, il oindra aussitôt d'axonge les parties génitales de la femme, afin qu'il les puisse plus facilement dilater ; après quoi il l'y introduira petit à petit, sans néanmoins user de grande violence, ou bien seulement deux ou trois de ses doigts, avec lesquels il prendra une portion du corps de l'arrierefaix qui se présente presque toûjours à l'orifice interne,

& tirera doucement, & un peu obliquement de côté & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toûjours, en conſervant ſa premiere priſe ſans la rompre, autant qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrierefaix, faiſant toûjours en ſorte que dans la priſe qu'il tiendra il y ait une partie de ſes membranes; car s'il tiroit ſeulement la ſubſtance ſpongieuſe de l'arrierefaix, elle ne manqueroit pas de ſe rompre par morceaux, à cauſe de ſon extrême molleſſe; & cependant la femme de ſon côté contribuëra beaucoup à cette dilatation, comme auſſi à l'expulſion de l'arrierefaix, ſi elle pouſſe fortement en bas, retenant ſon haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faiſant les autres choſes dont nous avons fait mention au précédent Chapitre.

Mais ſi pour tout cela elle ne peut vuider cette arrierefaix; & ſi ſa Matrice, à cauſe qu'elle eſt trop enflammée, ne peut être aſſez dilatée pour l'aller querir ſans violence, ou s'il y eſt tellement adherent qu'il n'en puiſſe être ſéparé; pour lors, afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'opération à la nature, lui aidant par le moyen des remédes qui le feront ſuppurer. Pour ce ſujet on fera des injections dans la Matrice avec la décoction des mauves, guimauves, pariétaire, & graine de lin; dans laquelle on ajoûtera de l'huile d'amandes douces, & de l'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lénira & tempérera, & en l'humectant & amolliſſant, rendra ſon orifice plus facile à ſe dilater, & aidera par la ſuppuration qu'elle fera de l'arrierefaix, à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plûtôt l'expulſion, il faudra donner à la femme quelque clyſtere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la ſelle, le lui puiſſe faire vuider; ce qui arrive à pluſieurs, qui les rendent dans le baſſin, & quelquefois même lorſqu'elles n'y ſongent pas.

On peut auſſi en ce tems, pour éviter que la fiévre ne ſurvienne, comme elle a accoûtumé, & beaucoup d'autres accidens, lui tirer du ſang du bras ou du pied, ſelon qu'il ſera jugé plus à propos & néceſſaire, & cependant il faut principalement fortifier la femme, pour empêcher que les vapeurs fétides & cadavéreuſes provenant de la pourriture de l'arrierefaix, ne ſe communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, deſquels on lui fera uſer ſouvent; non pas compoſés de ces confections de thériaque, de mitridat, ou d'autres de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raiſon qu'en admettant leurs facultés ſpécifiques, ou plû-

tôt imaginaires; leſquelles choſes ſont plus propres à faire vomir qu'à conforter le cœur. Mais les véritables cardiaques qu'on lui donnera, ſeront de ceux qui ſont bonne nourriture, & qui en même tems réjouiſſent l'eſtomac, ſans le dégouter, comme ſont ces ſortes de drogues, qui ne ſont bonnes que pour ceux qui les vendent; car comme *Pline* nous enſeigne très-bien au 1. chap. du 29. liv. de ſon Hiſt. Nat. parlant de ces précieuſes compoſitions, & principalement de la theriaque. *Oſtentatio artis & portentoſa ſcientiæ ventitatio manifeſta eſt.* Ce n'eſt autre choſe qu'une oſtentation de l'art & une prodigieuſe vanité manifeſte d'une ſcience ridicule. *Ac ne ipſi quidem illam novere*, laquelle n'eſt pas même connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par pluſieurs raiſons qu'il allégue en ce même chapitre. Néanmoins il y a des perſonnes tellement infatuées de ces ſortes de remédes (qui dans la vérité ſervent plûtôt d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guérir ſi on ne leur en ordonnoit: mais: *qui vult decipi, decipiatur;* c'eſt-à-dire, en bon françois, qui voudra être trompé, ſoit trompé.

On préférera donc pour le ſujet que nous venons de dire, de donner à la femme des boüillons conſommés faits avec chairs de veau & de volaille, dans leſquels on mettra le jus d'une orange devant que de les lui faire prendre; elle pourra auſſi boire un peu de limonade ou de l'orangeade; ou bien on mêlera dans ſa ptiſane ordinaire un peu de ſyrop de limon, ou de celui de grenade (car ces ſyrops qui ſont très-agréables au goût, ſont fort propres à réjoüir l'eſtomac, & fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, d'autant qu'ils réſiſtent à la pourriture des humeurs) ou même on lui fera prendre de tems en tems (ſi elle étoit débile & ſans fiévre conſidérable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire être le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. Au ſurplus on fera d'autres remédes ſelon les accidens qui ſurviendront, à cauſe de la rétention de l'arrierefaix, tâchant toûjours de le faire ſortir le plûtôt qu'on pourra; car tant qu'il demeurera dans la Matrice, la femme y reſſentira continuellement une grande péſanteur, & de grandes douleurs preſque ſemblables à celles qui précédoient l'enfantement, quand même il n'y en ſeroit reſté qu'une portion; & juſques à ce qu'elle ait tout-à-fait vuidé ce corps étrange elle réïtérera toûjours ſes efforts, qui néanmoins lui ſeront vains, ſi les choſes n'y ſont bien diſpoſées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrierefaix ainſi retenu eſt petit, d'autant plus

difficilement peut-il aſſez ſouvent être jetté dehors ; à cauſe que l'impulſion que la femme peut faire de ſa part en s'épreignant, n'eſt pas ſi grande, quand le corps, qui eſt contenu dans la Matrice, eſt petit, que quand il eſt d'une groſſeur conſidérable, car pour lors elle eſt bien plus fortement pouſſée & comprimée, outre céla, c'eſt qu'il en arrive de même qu'aux fruits qui ſe détachent & qui tombent d'eux-mêmes de l'arbre quand ils ſont mûrs, & qui au contraire en ſont difficilement ſéparés lorſqu'ils ſont encore verds, C'eſt ce qui fait que la femme qui avorte eſt ſouvent bien plus difficilement délivrée, que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sagefemmes, qui, après avoir rompu le cordon de la façon dite ci-deſſus, laiſſent ſouvent leur beſogne imparfaite, & remettent le reſte à l'œuvre de nature ; & quelquefois auſſi les pauvres femmes meurent, à cauſe des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiere ſuppuration de l'arrierefaix ainſi retenu. Mais ſi elles veulent éviter ce malheur, lorſqu'elles ſe rencontrent en pareille occaſion, il faut qu'elles faſſent leur poſſible de délivrer auſſi-tôt la femme, comme nous avons dit ; ou ſi elles ne s'en ſentent pas capables, parce qu'il faut porter la main dans la Matrice pour le faire, ce qui eſt plûtôt le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoiſſance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'étant pas encore tout-à-fait refermé, d'y introduire la ſienne ; car plus elles différeroient, d'autant plus la choſe ſeroit-elle après difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien aſſez de hardieſſe pour entreprendre cette opération ; mais faute d'induſtrie & de connoiſſance néceſſaire, elles n'en peuvent pas venir à bout, & laiſſent parfois la choſe en pire état que ſi elles n'y euſſent pas touché, comme il étoit arrivé à une femme du Fauxbourg S. Marcel, que je fus délivrer trois jours après avoir été accouchée à demi-terme par une Matrone du même Fauxbourg, ſur la réquiſition que m'en fit M. *Beſſer*, mon Confrere, qui me conduiſit & accompagna chez elle ; où étant, je trouvai qu'elle reſſentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient comme ſi elle eût encore voulu accoucher, vuidant par ſa Matrice des humidités noirâtres, plus fétides & plus puantes ſix fois que ne ſeroit l'eſſence d'un retrait, & qu'elle avoit outre cela une grande douleur de tête avec la fiévre, qui dans peu ſe ſeroit ſans doute bien augmentée, ſi je ne l'euſſe délivrée en ce tems comme je fis. Pour lequel ſujet m'étant informé tant d'elle que des aſſiſtans qui étoient dans ſa chambre

bre de quelle maniere elle étoit accouchée & depuis quel tems, on me dit qu'il y avoit déja trois jours entiers ; mais que sa Sagefemme n'ayant pas pû la délivrer tout-à-fait, avoit seulement tiré quelques petites portions de l'arrierefaix, & dit qu'on ne se devoit pas mettre en peine de ce qui étoit resté, faisant toûjours vainement espérer qu'il viendroit bien de lui-même, & qu'au surplus il n'y avoit rien à faire qu'à se donner patience. A la vérité elle n'étoit pas si blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'étoit pour ne la pas faire secourir, aussi-tôt qu'elle reconnut que la difficulté passoit sa capacité, par une personne qui l'entendît mieux qu'elle. Après ce récit, ayant mis, pour connoître l'état des choses présentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvai l'orifice interne de sa Matrice presque exactement fermé, dans lequel néanmoins j'introduisis le doigt indice, où étant, en le fléchissant de côté & d'autre, sans le tirer, je dilatai peu à peu avec lui cet orifice, en telle sorte que j'y fis entrer le doigt suivant, avec lesquels deux seuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tirai trois morceaux de l'arrierefaix, gros comme des noix qui étoient restés, les prenant l'un après l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les écrevisses, lorsqu'elles veulent serrer quelque chose avec une de leurs pattes fourchues ; & ainsi faisant je délivrai entiérement cette femme, laquelle incontinent après ne ressentit plus aucune douleur, & se porta très-bien ensuite, comme il est arrivé à un grand nombre d'autres, à qui j'ai donné un pareil secours. Mais sans cela cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cause de la grande corruption de ce qui étoit retenu dans sa Matrice ; car ce que j'en tirai ainsi, sentoit si mauvais, que plus de deux jours après, il me sembloit que ma main en avoit encore une puante odeur, quoi que je l'eusse lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive souvent dans les avortemens des premiers mois, qui se font toûjours avec quelque perte de sang, que l'enfant qui est petit, est expulsé de la Matrice avec quelques membranes farcies de caillots de sang, dans le tems que la Sagefemme n'est pas auprès de la malade pour la secourir, & que les personnes qui ne se connoissent pas à la chose, n'éxaminent pas précisément si parmi ces excrétions la femme vuide l'arrierefaix ; lequel est pour lors retenu au-dedans, à cause que la Matrice se referme aussi-tôt que l'enfant en est sorti, à quoi la Sagefemme ne prend pas aussi quelquefois garde quand elle est arrivée ; ce qui fait que la chose se rend

d'autant plus difficile par cette négligence ; ensuite de quoi la femme qui n'est pas promptement délivrée de l'arrierefaix ainsi resté dans sa Matrice, est sujette à plusieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de sang, qui ne cessent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait été mis dehors ; comme il arriva un jour à la femme du Concierge de notre maison de Saint Côme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, long comme le doigt, & vivant, lequel fut babtisé à l'instant par un Prêtre qui se trouva là par bonheur ; incontinent après quoi on laissa ce petit enfant encore palpitant sur une table avec quelques caillots de sang que la femme avoit vuidés, afin de songer à elle qui étoit tombée en foiblesse. Mais durant qu'on etoit occupé auprès de la mere, un chat vint aussi-tôt, qui le mangea, & l'avala entierement comme si c'eût été une souris, avec tous les caillots de sang ; ce qui fut cause que la Sagefemme ne put pas examiner si l'arrierefaix n'étoit pas sorti parmi ces excrétions ; pour lequel sujet se contentant de la toucher, & ayant reconnu que sa Matrice s'étoit refermée, elle crut qu'il n'y étoit rien resté ; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y étoit néanmoins demeuré tout entier, la femme sentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de sang, qui vint en si grande abondance au bout de ce tems, que si je ne fusse arrivé dans ce moment pour lui tirer cet arrierefaix, comme je fis, elle n'auroit pas été assûrément encore deux heures sans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sagefemmes, & même les jeunes Médecins, d'une chose qui mérite bien d'être observée, qui est, qu'il faut toûjours faire plûtôt l'extraction de l'arrierefaix, par l'opération de la main, autant qu'elle est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion, comme on fait souvent très-mal à propos avec des remédes pris intérieurement ; car toutes les drogues qui peuvent produire cet effet, étant ou purgatives ou diurétiques & extrêmement chaudes, contribuent fort à faire venir la fiévre à la malade, & souvent lui faisant faire de grands efforts inutiles, lui font venir des pertes de sang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou lui causent des flux de ventre, des inflammations, ou des descentes & des chûtes de Matrice, qui sont toûjours beaucoup plus préjudiciables à la femme, que ne pourroit être le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en son Art lui pourroit faire, en tirant l'arrierefaix par l'opération de la main. C'est à quoi on doit bien prendre garde

Mais comme il arrive ordinairement que dans les avortemens qui ſe font aux premiers mois, l'orifice interne de la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petiteſſe & de la moleſſe du corps de l'enfant qui en eſt expulſé, il n'y a ſouvent pas lieu d'y pouvoir introduire plus d'un ſeul doigt : en ce cas il vaut quelquefois bien mieux, s'il n'y a pour lors aucun accident preſſant, commettre entierement l'expulſion de ces petits arrierefaix à l'œuvre de nature, en l'aidant par les injections & les autres remédes que j'ai enſeignés ci-deſſus, que d'uſer d'aucune violence trop conſidérable pour les tirer avec la main.

J'ai ſouvent remarqué que dans les avortemens qui ont été précédés durant quelque tems de fortes douleurs, l'arrierefaix eſt pour l'odinaire aſſez facilement expulſé de la Matrice, ou tiré avec l'enfant ; mais quand l'avortement ſe fait preſque ſubitement, ſans que les douleurs, qui auroient pû faire détacher l'arrierefaix, ayent précedé, pour lors il reſte aſſez ſouvent au-dedans de la Matrice, & n'en eſt expulſé ou tiré qu'avec peine.

Ce que nous avons dit dans ce chapitre, doit ſuffire pour faire connoître comment on ſe doit comporter en pareille occaſion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

---

## CHAPITRE X.

### *Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature ; de leurs cauſes, de leurs différences, & le moyen d'y remédier.*

POUR mieux faire entendre les choſes, nous dirons qu'il ſe rencontre trois ſortes de fâcheux accouchemens ; ſçavoir, le laborieux, le difficile, & celui qui eſt tout-à-fait contre nature. Le laborieux eſt un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoiqu'il vienne dans une ſituation naturelle) ne laiſſent pas tous deux de beaucoup ſouffrir, & d'être plus travaillés qu'à l'ordinaire : le difficile peut ſe rapporter à ce premier, & outre cela il eſt accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y cauſent de la difficulté. Mais l'accouchement contre nature eſt celui qui, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ne peut amais ſe faire ſans l'aide de l'opération de la main. Dans l'accou-

chement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toûjours un peu, y étant assistée ; mais en celui qui est entiérement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire, sont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui soit capable de la délivrer, sans lequel elle ne manqueroit pas de succomber.

Les difficultés qui se rencontre aux accouchemens, arrivent ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou même de celle de tous deux. De la part de la mere, à cause de la mauvaise disposition de tout son corps, ou seulement de quelques-unes de ses parties, & principalement de la Matrice, ou bien à cause de quelque forte passion de l'ame, dont elle peut être préoccupée. Pour raison de tout son corps ; comme si elle est trop jeune, ayant le passage trop étroit ; ou trop vieille, étant grosse de son premier enfant, d'autant que pour lors ses parties qui sont plus séches & plus dures, ne peuvent pas si facilement prêter à la dilatation nécessaire, comme il arrive aussi à celle qui est trop maigre ; & outre cela les vieilles ont l'articulation du *coccix* ou croupion plus ferme ; ce qui fait qu'il ne céde pas si aisément à la sortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuse. Celle qui est petite & trapuë, ou contrefaite, comme la bossuë, n'a pas la poitrine assez forte pour bien faire valoir ses douleurs, & les pousser en bas ; comme aussi celle qui est foible, soit naturellement ou par accident ; & les boiteuses ont quelquefois les os du passage mal conformés ; la délicate & trop sensible, ou apprehensive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre ; car cela l'empêche de s'efforcer ; comme aussi celle dont les douleurs sont petites, & qui viennent de loin à loin ou qui n'en a point du tout ; les grandes coliques nuisent pareillement à l'accouchement, en empêchant les véritables douleurs. Toutes maladies grandes ou aiguës les rendent très-pénibles, & d'une fâcheuse suite, selon le sentiment d'*Hypocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. livre : *mulierem gravidam, morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Comme quand elle est surprise de quelque fiévre violente, d'une pleurésie, d'un grand flux de sang, de fréquentes convulsions, de dysenterie ou de quelque autre grande maladie. Les excrémens retenus causent aussi beaucoup de difficulté à la femme qui accouche ; comme s'il y a quelque pierre en la vessie, ou qu'elle soit extrêmement pleine d'urine, sans s'en pouvoir décharger, ou que l'intestin *rectum* soit rempli de matieres endurcies, ou si la femme a de grosses hémorrhoï-

des & fort douloureuſes ; & ſa mauvaiſe ſituation y apporte encore quelquefois un grand retardement. Les fortes paſſions peuvent encore beaucoup contribuer à rendre l'accouchement difficile ; comme la crainte, la peur, la triſteſſe, la timidité & autres ; & la femme qui avorte, a bien plus de peine que celle qui accouche à terme ; comme auſſi celle qui s'eſt bleſſée, quoiqu'elle ſoit à peu près proche de ſon temps.

Quant à la difficulté qui ſe rencontre à raiſon de la Matrice ſeule, c'eſt, ou de ce qu'elle n'eſt pas bien ſituée, ou de ſa mauvaiſe conformation, ayant ſon col trop étroit, & trop dur & calleux, ſoit naturellement, ou par quelque accident ſurvenu, comme par quelque tumeur ou apoſteme, ou ulcere, ou chair ſuperfluë, ſoit dans ſon col, ou à ſon orifice interne, ou à cauſe de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura précédé.

Outre cela les choſes qui ſont contenuës dans la Matrice avec l'enfant, rendent auſſi l'accouchement difficile ; comme ſi ſes membranes ſont ſi fortes, qu'elles ne ſe puiſſent rompre, ce qui l'empêche quelquefois de pouvoir s'avancer au paſſage ; ou ſi foibles, que les eaux les percent trop-tôt ; car étant écoulées avant le temps, il demeure à ſec dans la Matrice, s'il s'y rencontre quelque mole ; ſi l'arriere-faix vient à ſortir le premier, ce qui cauſe une grande perte de ſang à la mere, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne ſoit mis hors de la Matrice, ou qu'il n'en ſoit tiré tout auſſi-tôt, & même la ſortie du cordon de l'umbilic lui cauſe une ſuffocation ſoudaine, ſi on n'y remédie promptement par l'accouchement.

Pour ce qui eſt des empêchemens qui arrivent de la part de l'enfant ; c'eſt quand il a la tête trop groſſe, quand il a le ventre hydropique, quand il eſt monſtrueux, ayant deux têtes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange ; quand il eſt mort, ou ſi foible, qu'il ne peut aucunement contribuer à ſa ſortie, & quand il ſe préſente en mauvaiſe figure & ſituation, comme auſſi quand il s'en trouve deux ou davantage, à cauſe que la ſituation des enfans, qui ſont pour lors en chaque côté du ventre, empêche les douleurs de l'accouchement de répondre en ligne droite en bas.

Outre toutes ces difficultés dont je viens de parler, j'ai très-ſouvent remarqué que le travail des femmes eſt beaucoup prolongé, & rendu fort laborieux par quelqu'une des trois cauſes particulieres qui ſuivent : Sçavoir, ou par la groſſeur exceſſive de tout

le corps de l'enfant, qui fait qu'il demeure long-tems devant que de pouvoir être poussé dans le passage ; ce qui n'arrive qu'après que les fortes douleurs sont venuës, & ont duré bien du tems, ou bien parce que l'enfant a le col, ou quelqu'un de ses bras embarrassés du cordon de son nombril ; ce qui fait que les douleurs de la femme, au lieu de rendre en bas, rejaillissent vers les reins ; car pour lors la douleur ne peut pousser l'enfant en bas, sans que le cordon qui est beaucoup accourci, quand le col de l'enfant en est ainsi entouré, tiraille en même tems le délivre, & fasse rejaillir comme je viens de dire, la douleur dans le ventre, ou vers les reins : & la troisiéme de ces causes particulieres est, quand l'enfant vient la face en-dessus ; parce que dans le tems des douleurs de la mere, son ventre en se contractant comprime la Matrice sur l'inégalité des bras & des jambes de l'enfant, qui sont en dessus comme la face ; ce qui fait que le mouvement de la douleur en étant intercepté, ne peut pas si facilement pousser l'enfant dehors, que si la compression se faisoit sur le dos de l'enfant, comme il arrive quand il a la face dessous, qui est la situation naturelle. Mais il y a encore une autre difficulté, qui est quelquefois causée par l'ignorance de la Sagefemme, qui faute de sçavoir bien son Art, empêche la nature de faire son opération, au lieu de l'aider au besoin.

Parlons à présent des moyens par lesquels nous pourrions remédier à toutes ces choses, & secourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoi nous réussirons, si nous avons une parfaite connoissance des causes de la difficulté ; comme si elle vient de la part de la mere qui est trop jeune, étant aussi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on lui amollira les passages avec huiles, graisses ou beurre frais, en les oignant de ces choses long-tems avant l'heure de son accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à se dilater, de peur qu'il ne se fasse ruption de quelque partie par la sortie de l'enfant ; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilacération jusques à l'*anus* par laquelle les deux trous sont extérieurement mis en un. Si la femme est avancée en âge, lorsqu'elle est grosse de son premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties basses, pour amollir l'orifice interne de la Matrice, qui étant plus dur & calleux, a bien plus de peine à prêter à la distension nécessaire à l'accouchement ; ce qui est cause que le travail de ces sortes de femmes est toûjours beaucoup plus long que celui des autres, & que leurs enfans, à force d'être poussés contre cet orifice interne, & aussi de demeurer long-tems au pas-

sage, viennent ordinairement avec de grosses tumeurs contuses sur leur tête.

Les femmes petites ou contrefaites ne seront mises au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & seulement lorsque leurs eaux auront percé les membranes ; mais elles se doivent tenir debout, & se promener dans la chambre, si leurs forces le permettent, étant soûtenuës par dessous les bras ; car ainsi faisant elles respireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que si elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entassées. Celle qui est fort maigre humectera aussi ses parties, les oignant des mêmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus glissantes, afin que la tête de l'enfant ne demeurant pas trop longtems à sortir, ne soit pas tant comprimée, ni meurtrie par la dureté des os de la mere qui forment le passage.

La femme foible sera fortifiée, afin qu'elle puisse supporter les douleurs de l'accouchement, lui donnant quelque bon consommé, comme aussi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs suivant l'exigence des cas. Si elle est appréhensive de la douleur, on la consolera, l'assurant que cela ne durera plus gueres, & lui donnant courage par l'espérance d'être bien-tôt délivrée ; si au contraire ses douleurs ne sont que petites & légeres, venant de loin à loin & de mauvaise espéce, rejaillissant vers les reins, ou si elle n'en a aucunes, on les lui provoquera, en lui donnant un ou plusieurs clysteres qui soient un peu forts, afin de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la selle ; après quoi elle se proménera aussi dans sa chambre, afin que la pésanteur de l'enfant y puisse encore contribuer ; & si les douleurs qu'elle avoit euës fort bonnes dans tout le commencement de son travail, étoient entiérement cessées, on les réveillera en lui faisant prendre par la bouche, si elle n'a pas de fiévre considérable, l'infusion de deux drachmes de sené dans peu de liqueur, y mêlant le jus d'une orange aigre, pour éviter qu'elle ne vomisse le reméde ; & une heure ou deux après qu'on le lui aura fait prendre, on lui donnera un clystere un peu fort, afin que ces deux remédes produisant leur effet en même tems, les douleurs de l'accouchement en puissent être plus facilement provoquées. J'ai souvent vû de très-bons effets de l'usage de ce reméde, dont j'ai coûtume de me servir avec bon succès, de la maniere dont je viens d'enseigner, dans les accouchemens laborieux, où les enfans sont en danger de périr aussi-bien que les meres, quand la tête de l'enfant demeure-

trop long-tems au paſſage après l'écoulement des eaux ; comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens des femmes un peu avancées en âge.

Si la femme a grand flux de ſang, ou des convulſions, on y remédiera en l'accouchant au plus vîte, comme nous avons déja dit autre part, & répéterons en ſon lieu ci-après. Si les excrémens ſont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-même ; on en provoquera l'expulſion, ce qu'on fera par lavemens ; pour ceux du *rectum*, leſquels ſerviront auſſi à diſſiper les coliques qui ſont pour lors fort incommodes ; car elles cauſent de grandes douleurs qui ſont inutiles & mauvaiſes, parce qu'elles ſont vagues par tout le ventre ſans répondre en bas, comme elles devroient faire, & ſi elle ne peut uriner, à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait au col de la veſſie, elle ſoulévera pour ce faire, elle-même un peu ſon ventre avec ſes mains, ou s'il ne ſe peut autrement, on introduira une ſonde creuſe dans la veſſie, pour en tirer l'urine. Si le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raiſon de la mauvaiſe ſituation de la femme, on lui en fera prendre une meilleure & convenable à ſon habitude & à ſa ſtature, en obſervant les circonſtancesque nous avons marquées dans le ſeptiéme chapitre de ce ſecond Livre.

Si elle eſt ſurpriſe de quelque maladie, elle en ſera traitée ſelon ſa nature, avec beaucoup plus de précaution que ſi c'étoit en d'autres tems, ayant toûjours égard à l'état préſent : ſi c'eſt à raiſon des indiſpoſitions de la ſeule Matrice, comme de ſa ſituation oblique, on y remédiera le mieux qu'on pourra par celle du corps ; ſi c'eſt par ſa vicieuſe conformation, ayant ſon col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'hüile & de graiſſe, comme nous avons dit ci-deſſus ; ſi c'étoit par quelque forte cicatrice qui ne ſe pût amollir, provenant d'un ulcere qui auroit précedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui ſe ſeroit ainſi agglutinée, on en fera la ſéparation avec un inſtrument propre, de peur que ſe faiſant derechef une lacération en un autre endroit, la maladie ne fût encore pire enſuite, ce qu'on fera au lieu que le requérera la choſe pour le mieux, prenant garde que ce ne ſoit pas vers la partie ſupérieure, à cauſe de la veſſie.

Si les membranes des eaux ſont ſi fortes, qu'elles ne puiſſent ſe rompre au tems de l'accouchement, on peut les rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant ſoit pour lors fort avancé au paſſage, & qu'il ſuive de fort près, & que l'orifice interne de la Matrice ſoit ſuffiſamment

ſuffiſamment dilaté & bien amolli ; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop-tôt, il ne demeurât long-temps à ſec, & qu'on ne fût obligé pour ſuppléer à leur défaut, d'humecter ces paſſages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes ; ce qui ne fait jamais ſi bien que quand la nature fait elle-même ſon opération avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoi elle réuſſit fort bien, lorſqu'elles ſortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au-dehors de la partie honteuſe avant la ſortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigt, reſſemblant à une veſſie pleine d'eau. Il n'y a pas pour lors grand danger de les percer ſi elles ne le ſont pas ; car l'enfant eſt toûjours au paſſage bien prêt à ſortir quand cela arrive ainſi ; mais il faut bien prendre garde à ne pas tirer ces membranes avec la main, d'autant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fût temps, l'arrierefaix ; auquel elles ſont fortement adhérentes, d'autres fois auſſi les eaux s'écoulent inſenſiblement par une rupture qui ſe fait intérieurement aux membranes de l'enfant, leſquelles demeurant entieres au devant de ſa tête, à laquelle elles ſervent comme de bandeau, & la tapiſſant immédiatement, la retiennent & l'empêchent de pouvoir être pouſſée dehors par les douleurs : en ce cas il faut rompre ces membranes, pourvû que le paſſage ſoit ſuffiſamment dilaté, afin que la tête de l'enfant ait la liberté de s'y avancer.

Si l'ombilic tombe hors de la Matrice, pour lors on le repouſſera auſſi-tôt au-dedans, l'empêchant de retomber, ſi faire ſe peut ; ſinon il faudroit accoucher la femme au plus vîte ; mais ſi c'eſt l'arrierefaix, on ne doit jamais le remettre, d'autant qu'étant ſorti, il eſt tout-à-fait inutile à l'enfant, & il lui ſerviroit d'obſtacle & d'embarras ſi on le remettoit ; en ce cas on le doit retrancher, après en avoir lié le cordon, & tirer enſuite l'enfant le plus promptement que faire ſe pourra, à moins de quoi il ſuffoqueroit ſubitement s'il n'étoit déja mort, comme il eſt preſque toujours en cette occaſion.

Si la femme eſt tombée, & qu'elle ſoit bleſſée, elle ſe mettra auſſi-tôt au lit, pour y prendre le repos de toutes manieres ; ſi ce ſont quelques paſſions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on eſſayera de les lui faire paſſer, ou à tout le moins de les adoucir & tempérer ; ſi c'eſt la honte ou la pudeur, on fera ſortir de devant elle les perſonnes qui en ſont cauſe ; & ſi c'eſt la timidité & la crainte de la douleur, on lui répréſentera que c'eſt la volonté de

Dieu qui l'a ainſi ordonné, & que ſon travail ne ſera pas ſi rude qu'elle ſe l'imagine, la faiſant réſoudre à cette néceſſité par la conſolation des malheureux, auſquels la peine ſemble toûjours un peu plus ſupportable, lorſqu'ils ſont réfléxion qu'elle eſt commune, lui remontrant que toutes les autres femmes endurent les mêmes douleurs; & encore plus grandes qu'elle ne fait pas. Si elle eſt triſte, on tâchera de la réjoüir, lui diſant quelque bonne nouvelle, & lui faiſant eſpérer qu'elle aura l'enfant qu'elle ſouhaite, & en un mot (quoiqu'elle ſouffre beaucoup) on lui fera conſidérer que ce n'eſt qu'un mal paſſager, qu'un quart d'heure de bon tems lui fera oublier auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée, l'aſſûrant ſur tout qu'elle eſt hors de danger, à moins qu'on ne le connoiſſe bien preſſant; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ſes affaires ſpirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient ſeulement de la part de l'enfant mort, on doit obſerver la méthode que nous avons ſpécifiée en l'accouchement naturel; outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plûtôt; car il ne peut plus contribuer à ſa ſortie, comme auſſi quand il eſt extrêmement foible. Elle prendra cependant quelques confortatifs, de crainte que les vapeurs putrides provenant de ſon enfant mort, ne lui cauſent des ſyncopes. Mais s'il eſt tellement hydropique du ventre ou de la tête, qu'il ne puiſſe jamais ſortir, à cauſe de la grande diſtenſion & groſſeur de ces parties; pour lors on ſera obligé de les percer, pour en évacuer les eaux: & s'il eſt énorme en groſſeur de tout le corps, ou de la tête ſeule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il ſoit joint à un autre enfant, il faut néceſſairement en ce cas, pour ſauver la mere, faire de deux choſes l'une; c'eſt-à-dire, ou dilater les paſſages à proportion de la groſſeur de l'enfant monſtrueux, s'il eſt poſſible de le faire, à moins de quoi il vaut mieux ſuivre l'autre, qui eſt de le tirer avec les inſtrumens, ſi on y eſt indiſpenſablement obligé, pour empêcher que la mere ne périſſe avec ſon enfant, ce qui arriveroit infailliblement, ſi on n'agiſſoit de la façon; & ſi la femme a deux enfans, on y procédera comme il a été dit au chapitre ſeptiéme de ce deuxiéme Livre. Mais ſi la Sageſemme ne peut pas remédier à toutes ces choſes, elle doit promptement appeller un Chirurgien expert, pour lui demander ſon avis, ou lui laiſſer faire ce qui convient, ſi elle ne s'en trouve pas aſſez capable. Paſſons à préſent aux accouchemens contre nature, qui ne ſe feroient jamais ſans l'opération de la main,

& montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

## CHAPITRE XI.

### *Des accouchemens contre nature, auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.*

LEs accouchemens contre nature qui requierent abſolument l'opération de la main, ſont ceux auſquels l'enfant ſe préſente en mauvaiſe ſituation. *Hypocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & en celui de la ſuperfétation, n'admet que trois poſtures générales, dans leſquelles l'enfant ſe peut préſenter pour venir au monde; ſçavoir, la tête la premiere, qui eſt la ſeule figure naturelle, quand elle vient directement; la ſeconde, par les pieds; & la troiſiéme, de côté ou de travers; leſquelles deux dernieres ſont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la choſe plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut ſe préſenter en poſture contre nature en quatre façons générales, qui ſont premiérement par toutes les parties antérieures du corps, ſecondement par les poſtérieures, troiſiémement par les latérales; & quatriémement par les pieds. Or ainſi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, auſquels on peut rapporter un chacun des trente-deux que comptent ceux qui navigent; & ce, à l'un plus qu'à l'autre, ſuivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux; de même toutes les particulieres & différentes figures contre nature, auſquelles l'enfant ſe préſente pour ſortir, ſe peuvent rapporter à ces quatre manieres générales que nous venons de dire, ſelon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: & comme le nombre de différens accouchemens contre nature eſt fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne ſont pas de ſi grande conſéquence, ſi on eſt capable de remédier à tous ceux dont nous parlerons ci-après, dont on peut voir des exemples de toute nature dans mon Livre d'Obſervations. Mais avant que d'en déclarer les moyens, il eſt à propos de faire connoître les conditions requiſes au Chirurgien, qui veut pratiquer ces opérations, avec les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions consistent, ou en ce qui regarde son corps, ou en ce qui concerne son esprit. Pour ce qui est de sa personne, il doit être sain, fort & robuste; d'autant que celle-ci est la plus rude, & la plus laborieuse & pénible de toutes les opérations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien suë quelquefois à grosses gouttes, même au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente* quand il dit s'y être toûjours tant lassé & fatigué, que souvent il étoit obligé de la laisser achever à ses serviteurs. C'est ce qui fait que certains Chirurgiens laissent aussi très-souvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre, sans leur donner aucun secours, refusant par une espéce de politique très-blâmable d'entreprendre l'opération quand ils y voyent une trop grande difficulté; afin de s'éxempter de l'extrême peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un spécieux prétexte d'impossibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes périssent suivant le prognostic qu'ils en font, que de consentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher, de peur, que si elles venoient heureusement à réchapper après l'opération, on ne crût que ceux qui l'auroient faite, fussent plus capables qu'eux. Mais tout Chirurgien qui a sa conscience bien réglée ne doit jamais en user de la sorte; car autrement il seroit lui-même l'homicide de ces pauvres malheureuses, qui requierent son assistance dans cette extrême nécessité. *Occidit enim quisquis servare potest, nec servat.* C'est pour ce sujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas être d'un âge si avancé, que son corps en soit rendu débile & caduque, mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puisse plus facilement introduire dans la Matrice quand il est nécessaire; qu'elles soient néanmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particuliérement l'*index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne; qu'il n'y ait aucune bague au tems de l'accouchement, & que ses ongles soient rognés bien près de la chair, sans qu'il y reste aucunes aspérités de crainte que la Matrice n'en soit blessée. Il doit être de bon & agréable aspect, propre en ses vêtemens, aussi-bien qu'en sa personne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont besoin de son assistance.

Il y a des gens qui disent, qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire être mal propre, ou à tout le moins fort négligé, se laissant venir une longue barbe sale, afin de

ne pas donner aucune jalouſie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les ſecourir. A la vérité j'en ai vû pluſieurs à Paris de mon tems, qui croyoient que cette ſotte politique leur pouvoit faire donner beaucoup plus de pratique ; mais enfin ils s'en ſont déſabuſés ; car une ſemblable mine reſſemble plûtôt à un Boucher, qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja aſſez de peur, ſans qu'il ſe déguiſe ainſi. Il doit principalement être très-ſobre, non ſujet au vin, afin d'avoir toûjours une entiere préſence d'eſprit, diſcret, modeſte, & garder très-fidélement le ſecret qui lui eſt confié, ne divulguant à perſonnes étrangeres les incommodités & maladies des femmes, qui ſeront venuës à ſa connoiſſance ; & ſur-tout qu'il ſoit ſage, prudent, & de bon jugement, pour ſe conduire toûjours avec raiſonnement en ſon opération. Il doit avoir une véritable pitié, ſans toutefois qu'elle puiſſe le diſtraire, ni empêcher de faire ſon devoir, ſelon que la choſe le requiert ; comme auſſi être patient, autant qu'il eſt beſoin pour ne rien précipiter, ſe donnant le tems de bien reconnoître ce qu'il eſt néceſſaire de faire. Il ne doit pas auſſi ſe fâcher des injures que lui peuvent dire la malade & les aſſiſtans pendant l'opération ; car c'eſt la douleur de l'une & la compaſſion des autres qui les obligent à cela ſans ſujet. Il doit être bon Chrétien, & avoir la conſcience bien réglée, pour ne pas fruſtrer au beſoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptême, & à ce deſſein il faut qu'il faſſe tout ſon poſſible pour les amener vivans. Il doit aſſiſter charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon ſecours, & les traiter auſſi doucement & humainement que les riches, deſquelles il ne doit rien extorquer ; mais ſeulement ſe contenter du ſalaire honnête qu'elles lui voudront donner de bonne volonté, ſans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font, leſquels n'ont pas ſi-tôt fait leur opération, ſoit bien ou mal, qu'ils veulent être payés ſans aucun délai, & avec tant de mauvaiſe grace & d'importunité, qu'ils obligent ſur le champ la pauvre malade d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas aſſez pour les ſatisfaire ſelon leur déſir, & tirent d'elle quelquefois juſques au dernier ſol, pour contenter leur avarice tyrannique, lequel procédé eſt tout-à-fait indigne d'un honnête homme. Enfin le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualités, doit pour ſon accompliſſement & pour ſon entiere perfection, être ſçavant & expert en ſon Art, & particulierement en ces opérations, plûtôt qu'en vains ſecrets de pommade ou d'autre charlatanerie, que certains que je connois fourniſſent

aux femmes de leurs pratiques, pour les empêcher, à ce qu'ils prétendent, d'avoir le ventre ridé après leur accouchement. Le commerce de ces sortes de remédes peut bien être permis aux Gardes d'accouchées; mais il est tout-à-fait indécent à un Chirurgien de s'en mêler.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puisque ce sont des femmes qui s'en mêlent ordinairement. En effet il n'y a pas grand mystere quand toutes choses viennent naturellement; mais quand l'accouchement est contre nature, il est très-certain, comme dit fort bien *Celse*, que c'est la plus difficile, la plus laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les opérations de Chirurgie; ce qu'ils connoîtroient bien facilement, s'ils l'avoient pratiquée. Il est fort aisé d'en remarquer la conséquence; car dans toutes les autres pour lesquelles on a recours au Chirurgien, il agit au-dehors, & voït à découvert les parties sur lesquelles il opere; mais en celle-ci, il travaille au-dedans, & il ne doit point, ni ne pourroit pas même, quand il voudroit, se servir de la vûe pour conduire ses mains en son opération: outre que dans les autres opérations, il ne s'agit que de la vie de la seule personne qui se met entre ses mains; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant; & bien plus de son salut éternel, quand il meurt sans Baptême; & il s'est souvent vû qu'une seule faute en cette opération a causé tous ces désordres en même-tems; de sorte que c'est en faisant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juste raison, *hoc opus, hic labor est*. Car, comme dit *Hypocrate* au livre de l'ancienne Médecine, la plûpart des Médecins ressemblent aux mauvais Pilotes, dont les fautes ne sont pas manifestes, quand leur vaisseau vogue durant la bonace; mais elles sont contenues d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête. Ainsi en est-il des fautes de la plûpart des Chirurgiens & des Sages-femmes, qui ne paroissent pas dans les accouchemens naturels; mais qui sont très-manifestes dans les accouchemens contre nature ausquels très-peu sont capables de remédier, s'ils n'en font une profession particuliere, & s'ils n'ont toutes les conditions requises pour y bien réüssir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel seul y est propre, fera quelques observations avant que de les entreprendre; dont la premiere est de prendre garde si les forces de la femme sont suffisantes pour endu-

rer l'opération ; ce qu'il fera en lui tâtant le poux, obſervant s'il eſt fort, ou débile, inégal, & intermittent ; conſidérant encore ſon viſage, & principalement ſes yeux, s'ils ſont tout-à-fait abbatus, ſi ſa parole eſt languiſſante, ſi la Matrice & tout ſon bas ventre ſont extraordinairement tendus & enflammez, ſi elle a toutes les extrêmitez du corps froides, s'il lui prend ſouvent des ſyncopes avec ſueurs froides, ſi elle tombe en convulſion avec perte de toute connoiſſance ; enfin ſi toute ſa contenance nous ſignifie que l'opération ſeroit vaine, on ne la doit pas entreprendre ; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit recevoir un grand blâme, avec la qualité de bourreau qu'on ne manque pas de lui donner, quand ce malheur arrive. Néanmoins lors qu'il y a encore quelque peu d'eſpérance, tant petite puiſſe-t-elle être, ſoit pour la mere, ſoit pour l'enfant, on eſt obligé en conſcience de faire ce que l'art commande ; & non pas comme ces politiques, qui aiment mieux laiſſer mourir les perſonnes ſans leur donner aucun ſecours, que de ſe charger de mauvaiſes cures. C'eſt pourquoi il vaut encore mieux tenter pour lors l'opération dont la ſuite eſt incertaine, que de laiſſer la malade dans un déſeſpoir tout aſſûré, car quelquefois la nature ſe reléve de bien loin. Mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera connoître le grand danger de la vie où la femme & l'enfant ſont tous deux, le déclarant au mari & aux aſſiſtans, même à la malade, s'il étoit jugé à propos pour l'y pouvoir réſoudre ; & il lui fera en ce cas recevoir ſes derniers Sacremens, de peur qu'elle n'en ſoit plus capable après l'opération, qui eſt toujours bien laborieuſe, & dans laquelle elle pourroit même mourir, comme il s'eſt quelquefois vû. Mais quand la femme a toutes ſes forces, le Chirurgien fera en ſorte de ne les pas laiſſer perdre ni diminuer, en différant l'occaſion de lui aider. Pour ce ſujet, après avoir connu qu'elle eſt capable de ſupporter l'opération, il s'informera ſi elle eſt à terme ou non, & ſi elle ne s'eſt point bleſſée ; ce qu'il ſçaura par le récit de la malade, de la Sage-femme & des aſſiſtans, comme auſſi par les ſignes qui lui en apparoîtront, obſervant de quelle figure ſe préſente l'enfant, & avec quelles circonſtances, s'il eſt mort ou vivant (car quelquefois le mort eſt autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a pluſieurs. Après avoir examiné toutes ces choſes, il tâchera de faire concevoir à la malade l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle puiſſe accoucher ſans ſon aide, & il la fera réſoudre à ſe mettre avec confiance entre ſes mains, par des paroles douces, ſans l'intimider, lui

persuadant que l'opération ne sera pas si douloureuse qu'elle se l'est imaginée ; & enfin qu'elle est obligée selon Dieu de la souffrir, tant pour elle-même, que pour l'amour de son enfant, qui périroit certainement avec elle, sans ce seul & dernier secours.

La femme y étant résoluë, il faudra qu'il la fasse situer au travers du lit, afin de travailler plus commodément, couchée sur le dos, ayant les fesses un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également situé, quand il est besoin de repousser ou retourner l'enfant, pour lui faire prendre une autre situation ; mais lorsqu'il s'agit d'en faire l'extraction, il faut remettre la femme en la situation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel ; c'est-à-dire, en telle sorte qu'elle ait la tête & la poitrine un peu plus élevées que le reste du corps, afin qu'elle puisse respirer plus facilement, & mieux aider de sa part à l'expulsion de l'enfant, en poussant & s'épreignant elle-même en bas, dans le temps que le Chirurgien lui commandera. Il faut qu'étant ainsi située, elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que ses talons soient assez proches de ses fesses, & les cuisses écartées l'une de l'autre, & tenuës en cet état par deux personnes assez fortes. Il y en aura aussi quelqu'autre qui la retiendra par dessus les bras, afin que son corps ne vienne à suivre en faisant l'attraction de l'enfant, pour laquelle il est quelquefois besoin d'une très-grande force ; & on lui mettra le drap & la couverture de son lit sur les cuisses, pour la couvrir autant que le requiert une décence honnête, à cause des assistans, comme encore afin qu'elle ne ressente aucun froid, le Chirurgien ayant aussi pour régle en cela sa commodité, jointe avec la considération de ces choses, & principalement la facilité & la sûreté de son opération ; pour lequel sujet je lui conseille de faire toûjours, autant qu'il pourra, les accouchemens contre nature, étant assis sur un siége d'une hauteur proportionnée à la situation de la femme ; qui doit être couchée en telle sorte, que l'entrée extérieure de sa Matrice réponde environ à la hauteur du coude du Chirurgien assis, afin qu'il les puisse faire plus sûrement, & plus commodément, sans se fatiguer avec excès ; car lorsqu'il s'est une fois lassé en opérant, il ne peut plus ensuite travailler si adroitement ni si promptement.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette posture, afin qu'étant ainsi tenuë ferme & stable, on puisse travailler avec plus de sûreté ; mais bien loin que cette ligature y pût servir ; au contraire elle y seroit tout-à-fait nuisible ; car la femme dans cette pos-

ſture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas ſe hauſſer, ſe baiſſer, ou ſe ſoûlever quand le Chirurgien lui diroit, ſelon qu'il le trouve néceſſaire, pour rendre ſon opération plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repouſſant, & partie en fléchiſſant, étendant & tirant quelquefois directement, & par fois obliquement : c'eſt pourquoi on lui doit laiſſer le corps libre, ſans la lier, la faiſant ſeulement tenir en poſture commode à toutes ces différentes intentions par des perſonnes, ſelon qu'il leur ſera preſcrit ; & ſi on la veut lier & garotter, il faut que ce ſoit avec la langue pour toute bande ; c'eſt-à-dire, la faiſant réſoudre par bonnes raiſons à endurer ſon mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ſes forces à l'opération, lui repréſentant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. Enſuite de toutes ces choſes, le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la Matrice, afin d'y pouvoir plus facilement introduire ſa main, qui doit pareillement être ointe, & avoir les conditions ſpécifiées ci-deſſus ; après quoi il ſe conduira en ſon opération de la maniere que je le dirai dans chacun des chapitres ſuivans, lorſque j'aurai déclaré les ſignes qui nous ſont connoître que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la Matrice.

Mais dans tous les accouchemens contre nature qui procédent ſeulement de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ſans être accompagnés d'aucun autre accident conſidérable, il faut attendre, pour faire extraction de l'enfant, que la Matrice ſoit paſſablement ouverte, & que ſon orifice interne ſoit aſſez préparé & amolli, principalement ſi c'eſt un premier enfant. C'eſt pourquoi lorſqu'on s'apperçoit que l'enfant ſe préſente en mauvaiſe ſituation dans le commencement du travail de la femme, il ne faut rompre les membranes de ſes eaux, que dans le temps qu'on ſent les paſſages aſſez diſpoſés à permettre l'extraction de l'enfant ſans une trop grande violence ; & ſi les eaux de l'enfant étoient écoulées par la rupture des membranes avant une ſuffiſante ouverture de la Matrice, il ne faudroit pas laiſſer d'attendre quelque peu la préparation des paſſages, autant qu'il eſt poſſible de l'eſpérer, ſans toutefois laiſſer trop deſſécher les parties par l'entier écoulement des eaux. Car quoique l'enfant ſoit en mauvaiſe ſituation, il ne laiſſe pas d'être ſuffiſamment vivifié par le cordon de l'umbilic, durant qu'il eſt dans la Matrice, & qu'il n'eſt pas encore fortement engagé au paſſage dans ſa mauvaiſe ſituation & la mere de ſon côté n'en eſt pas autrement incommodée, ſinon par la longueur de ſon travail. Si

l'on n'agissoit pas de la sorte, l'enfant seroit bien plus en danger de périr au passage dans le temps de l'opération, à cause du petit espace des lieux qui l'y retiendroit bien plus long-temps, & le Chirurgien auroit beaucoup plus de peine à faire son opération, qui causeroit aussi bien plus de violence à la mere.

On doit aussi observer que dans les accouchemens qui sont beaucoup prématurés, comme au terme de quatre ou cinq mois ou environ, & encore plus dans tous les autres termes de la grossesse moins avancés, & principalement si la femme a déja eu d'autres enfans au terme parfait de neuf mois, il ne faut pas se mettre bien en peine de réduire ces avortons en une meilleure figure que celle où ils se présentent; car l'orifice de la Matrice ayant été une fois dilaté par le passage d'un enfant à terme d'une juste proportion, peut assez se dilater par la seule opération de la nature, pour laisser sortir ce dernier avorton, dont la grosseur (quoiqu'il soit en double) n'égale pas celle du premier qui est venu à terme; & il est même plus sûr, pour ce sujet, de commettre entierement à la nature l'expulsion de tous les avortons de trois ou quatre mois, qui sont en mauvaise posture, aux femmes qui n'ont pas encore eu d'autres enfans; puisque pour leur petitesse ils peuvent facilement être poussez hors de la Matrice, en quelque posture qu'ils se présentent, que de tenter à leur donner une figure naturelle, ou à les retourner pour en faire extraction; ce qui ne se pourroit pas faire en une femme qui n'a pas eu d'enfans, sans lui faire quelque sorte de violence, qui lui seroit plus préjudiciable que le soulagement qu'on lui voudroit donner.

---

## CHAPITRE XII.

### *Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant ou mort dans la Matrice.*

S'IL y a occasion où le Chirurgien doive faire une plus grande réflexion, & apporter plus de précaution aux choses qui concernent son art, c'est en celle où il s'agit de juger si l'enfant, qui est dans la Matrice est vivant ou mort, car il s'est quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans, après avoir été estimés morts, ont été tirés vivans, & tronqués des deux bras ou de quelques autres parties de leur corps; & d'autres ont été très-misérablement tués avec les crochets, qu'on au-

roit pu avoir vifs, ſi on ne s'y fût pas trompé. C'eſt pourquoi, avant que de réſoudre de la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la diſgrace de ſe voir auteur d'un ſpectacle ſi pitoyable & ſi affreux tout enſemble, le Chirurgien prendra bien garde à n'être pas ainſi déçû, faiſant tout ſon poſſible pour connoître véritablement ſi l'enfant eſt vivant ou mort, & ſe reſſouvenant toûjours en cette rencontre, que la timidité eſt beaucoup plus pardonnable que la témérité; c'eſt-à-dire, qu'il vaut mieux ſe tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celui qui ne l'eſt pas.

On ſçaura que l'enfant eſt vivant, s'il eſt à terme, ſi la femme n'a pas été bleſſée, ſi elle s'eſt toûjours bien portée durant ſa groſſeſſe, & ſi elle eſt en bonne ſanté pour le préſent, & très-aſſûrément ſi elle le ſent remuer; ce qui ſe reconnoîtra par le récit de la mere; outre que le Chirurgien en ſera encore plus certain s'il le ſent mouvoir lui-même, en mettant ſa main ſur le ventre de la femme, au récit de laquelle il ne faut pas toujours ſe fier; car j'ai accouché pluſieurs femmes dont les enfans étoient morts en leur ventre il y avoit plus de quatre jours, ſelon qu'il étoit facile de juger par leur corruption, qu'elles diſoient néanmoins (quoiqu'il ne fût pas vrai) avoir ſenti remuer très-peu de temps devant leur accouchement; & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement ſenti pendant deux ou trois jours auparavant, ſuivant leur récit: car après l'écoulement des eaux de l'enfant, il eſt quelquefois ſi comprimé par la contraction de la Matrice, qu'elle ne lui laiſſe plus la liberté de mouvoir ſes membres, comme il faiſoit, avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë, en fuſſent évacuées.

Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas être certain qu'il ſoit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler ſa main doucement dans la Matrice, auſſi-tôt qu'il le pourra faire, où étant, il ſentira la pulſation des arteres umbilicales, qui ſera d'autant plus forte, qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une des mains de l'enfant, il tâtera l'artere du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement ſi ſenſible que celui des arteres umbilicales, à quoi il le connoîtra mieux. S'il ſent donc ainſi le battement de ces arteres, il peut alors s'aſſûrer qu'il eſt vivant; comme pareillement, ſi lui ayant mis l'extrêmité du doigt dans la bouche, il lui ſent remuer la langue; & le Chirurgien obſervera de toucher l'une ou l'autre de ces

parties de l'enfant, selon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement ; ce qui dépend des différentes postures ausquelles il se peut présenter.

Mais au contraire, l'enfant sera mort, s'il ne se remuë point il y a fort long-tems, s'il sort de la Matrice des humiditez fétides & cadavereuses, si la femme ressent de grandes douleurs, & une grande pésanteur dans le ventre, s'il n'a aucun soûtien, tombant comme une boule toûjours du côté qu'elle se couche, s'il lui arrive des syncopes & des convulsions fréquentes, s'il y a long-tems que le cordon de l'umbilic ou l'arrierefaix est sorti ; & si mettant la main dans la Matrice, on trouve l'enfant froid, son umbilic sans pulsation, & sa langue immobile ; & si en touchant sa tête on la sent toute mollasse, & ses os fort vacillans, & chevauchans l'un sur l'autre à l'endroit des sutures ; à cause que le cerveau s'affaisse, & est sans pulsation lorsque l'enfant est mort ; lequel se corrompt plus en deux jours qu'il reste ainsi dans la Matrice, après ses eaux écoulées, qu'il ne feroit en quatre étant dehors ; ce qui arrive à cause de sa chaleur & de l'humidité du lieu, qui sont les deux principes de pourriture. Je dis après ses eaux écoulées ; car on voit quelquefois des enfans morts rester des semaines entieres, & même encore plus long-tems dans la matrice sans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de leurs eaux, dans lesquelles ils se conservent pour quelque tems, comme dans une espéce de saumure.

Mais on peut seulement tirer des conjectures de la mort de l'enfant, si la femme a été blessée, si elle a une grande perte de sang, si elle n'est pas à terme ; s'il y a fort long-tems, comme quatre ou cinq jours, que ses eaux sont percées ; si elle a le visage de couleur plombée, les yeux fort enfoncés, & le regard languide & abbattu ; si son haleine est fort mauvaise, si ses mamelles sont flétries, & que la grosseur du bas de son ventre commence à diminuer depuis quelque tems, sans que les eaux de l'enfant soient écoulées de la Matrice ; car le ventre des femmes grosses dont l'enfant est mort, diminuë assez souvent au lieu d'augmenter ; à cause que pour lors la nature n'envoye plus les humeurs ordinaires qui étoient destinées pour la nourriture & pour l'accroissement de l'enfant, & les eaux qui étoient avec l'enfant dans la Matrice, se résolvent & se dissipent insensiblement, & l'enfant mort se flétrit en même-tems, comme fait un fruit à l'arbre qui ne lui fournit plus de nourriture.

Nous disons que ces choses le signifient seulement par conjectu-

re, & non pas certainement comme font les autres, qui ſe rencontrant la plûpart enſemble en une perſonne, & en un même tems, nous dénotent aſſurément que l'enfant eſt mort; à moins de quoi la choſe ne peut pas être tout-à-fait certaine, pour lequel ſujet on y doit faire (comme j'ai dit) une réfléxion bien attentive, avant que d'entreprendre l'opération, afin d'éviter les accidens ſpécifiés ci-deſſus. C'eſt pour ce ſujet que j'ai fait remarquer préciſément qu'il faut que la plûpart de ces ſignes ſe rencontrent enſemble, pour nous certifier que l'enfant eſt mort; car pluſieurs d'entr'eux, ſont équivoques, lorſqu'ils ſont ſeuls; comme eſt par exemple celui des excrétions fétides & cadavéreuſes, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne conſidéreroient pas qu'il ſe rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice, dont l'un eſt mort & corrompu, & l'autre eſt vivant & ſain; ce que j'ai vû arriver pluſieurs fois, & particuliérement en une occaſion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la ſecourir en ſon accouchement, & pour terminer un grand différend qu'elle avoit avec ſa Sagefemme, qui étoit fondé ſur ce que, nonobſtant qu'elle ſentoit manifeſtement ſon enfant remuer en ſon ventre, ſa Sagefemme lui vouloit faire croire qu'il étoit mort, à cauſe des excrétions puantes & cadavéreuſes qu'elle vuidoit de la Matrice depuis deux jours: mais lorſque j'eus examiné ce qui en étoit, je trouvai qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la vérité; car j'accouchai ſur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier étoit mort & entiérement corrompu, duquel procédoient ces excrétions puantes que la mere avoit vuidées, & l'autre étoit vivant. Je les tirai tous deux par les pieds, à cauſe qu'ils ſe préſentoient en mauvaiſe poſture, ayant été obligé pour ce ſujet de percer les eaux du dernier, qui étoit vivant, afin de le tirer incontinent après que j'eus fait extraction de ce premier qui étoit mort.

Il faut encore obſerver que les excrétions de la Matrice peuvent auſſi être renduës fétides & cadavéreuſes par la ſeule corruption de quelques caillots de ſang extravaſé, qui ont ſéjourné durant quelque tems dans la Matrice; ce qui n'empêche pas que l'enfant ne ſoit vivant: & les eaux verdâtres & noirâtres, que quelques femmes vuident avant que d'accoucher, ne ſont pas toûjours un ſigne certain que leur enfant eſt mort; car j'en ai ſouvent accouché qui en vuidoient de pareilles, & dont tout le cordon & l'arrierefaix étoient auſſi d'une couleur tout-à-fait livide, & paroiſſoient fort corrompus, nonobſtant quoi leurs enfans étoient

vivans. Mais quand ces eaux ont avec ces couleurs étranges une odeur cadavereuse comme de chair pourrie, l'enfant pour lors est vrai-semblablement mort. Je dis vrai-semblablement, & non pas véritablement ; car quelquefois la mauvaise odeur & la couleur étrange de ces eaux procédent seulement de la corruption de quelque caillot de sang, comme j'ai dit, & du *meconium* de l'enfant dissous dans ces mêmes eaux. Et quant à ce qui est du signe qui se tire de la longueur du temps qu'il y a que la femme n'a point senti remuer son enfant, il est encore incertain ; car il y a des enfans, qui quoique vivans, sont quelquefois deux jours entiers dans la Matrice après que les eaux sont écoulées, sans que la femme les sente remuer manifestement ; à cause que la Matrice par sa contraction ne laisse plus, comme j'ai dit, la liberté à l'enfant de mouvoir ses membres, ainsi qu'il faisoit avant l'écoulement des eaux, à quoi la débilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuer. C'est pourquoi on doit bien prendre garde à toutes ces circonstances.

Je ne croirois pas m'acquitter du devoir d'un Chrétien, & du service que j'ai dessein de rendre au public, en enseignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & véritable méthode d'aider & secourir les femmes en leurs accouchemens, si parlant des signes de l'enfant mort en la Matrice, je ne réfutois la notable erreur d'un Auteur * moderne, dont le Livre méritoit plûtôt d'être envoyé aux Beurrieres & aux Epiciers de la Halle, pour servir d'enveloppe à leurs marchandises, que d'être distribué au public, à cause des dangereuses conséquences de ses mauvais préceptes, & de l'ignorance crasse de cet Auteur, dont voici seulement un échantillon de la pernicieuse doctrine. Dans les pages 75. & 76. de son liv. (qu'on peut dire être *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il assûre une insigne fausseté avec plus d'effronterie que s'il disoit une vérité incontestable, soûtenant *qu'un signe certain & indubitable de la mort de l'enfant en la Matrice, & qu'autre que lui*, dit-il, *n'a jamais observé, est que l'enfant a vuidé le* meconium (qui est l'excrément de ses intestins) *& qu'en quelque situation qu'il soit, si le Chirurgien reconnoît ce signe en touchant une femme, & que ses doigts paroissent teints d'une couleur noirâtre* (qui est celle de ce *meconium*) *il pourra assûrer pour lors que l'enfant est mort dans la Matrice, à cause qu'il s'est vuidé*. Mais c'est, comme j'ai dit, une insigne fausseté que l'expérience nous fait connoître tous les jours ; car il n'y a rien de si commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui se sont

* *Viardel.*

vuidez dans la Matrice, comme sont tous ceux qui se présentent le cul devant; lesquels vuident toujours le *meconium*, aussi-bien que plusieurs autres qui se présentent en d'autres mauvaises postures, qui le rendent pareillement, à cause que leur ventre est grandement comprimé en ces occasions, & principalement quand le Chirurgien est obligé de les retourner pour en faire extraction. Monsieur *Doye*, & Monsieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parce qu'ils ont connoissance de la chose, peuvent bien témoigner que j'ai accouché en leur présence, il y a quelques années, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaise posture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fusse arrivé pour les secourir, lesquelles se portent encore bien à l'heure présente, aussi-bien que plus de cent autres de la sorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occasions à ne pas traiter comme morts des enfans qui sont effectivement vivans; & que l'on ne se laisse pas abuser par l'ignorance de cet Auteur, sous le spécieux prétexte d'une authentique approbation, que quatre Doyens, & un autre Docteur en Médecine ont donnée à son misérable Livre, après l'avoir eu entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner; de laquelle il se glorifie à leur préjudice, en sa Préface au Lecteur: disant *qu'elle lui sert d'un assez puissant bouclier pour le mettre à couvert, & pour le défendre de l'attaque des Critiques:* car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Messieurs, que cet Auteur a surpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me persuader qu'ils soient si peu connoissans en cette matiere, que d'avoir avoüé par leurs signatures une si mauvaise doctrine que celle qui paroît en tout ce Livre, laquelle rejaillissant sur eux, est capable de faire diminuer en même-temps l'estime qu'on doit avoir pour leur célébre *Faculté*.

Or ayant suffisamment enseigné en ce chapitre les signes qui nous peuvent faire connoître si l'enfant est vivant ou mort dans la Matrice, montrons à présent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre sans avoir auparavant ondoyé l'enfant sur la premiere partie qu'il présente, lorsqu'il y a quelque signe qu'il est vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne soit plus temps de le faire après l'opération, en laquelle plusieurs, qui sont déja très-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre assez souvent.



## CHAPITRE XIII.

*Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.*

C'EST une vérité très-conſtante & connue à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les différentes poſtures contre nature auſquelles les enfans ſe préſentent pour ſortir de la Matrice, ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour leſquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant ſe doit certainement préſenter en quelque mauvaiſe poſture, telle qu'elle puiſſe être, ſont que les douleurs de la femme ſont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas ſi directement en bas, que quand il vient en bonne ſituation; & ſi on la touche par bas, devant que les membranes des eaux ſoient percées, on ne ſent ſouvent aucune partie du corps de l'enfant, à cauſe qu'étant en mauvaiſe poſture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire deſcendre, ni avancer ſi facilement dans le paſſage; & ſi on ſent parfois quelque partie, elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas groſſe, dure, ronde, &

& de figure égale comme la tête; & quand les membranes des eaux ſont percées, après que le premier flot eſt ſorti, le reſte diſtille peu à peu, & continuellement juſques à ce qu'elles ſoient entierement écoulées; parce que les parties que l'enfant préſente, laiſſant quelque vuide au paſſage à cauſe de leurs inégalitez, ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent toutes, comme fait bien la tête; laquelle ſe préſentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le paſſage par ſa groſſeur & par ſa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empêche par ce moyen que ce qui reſte des eaux de l'enfant dans la Matrice ne ſe puiſſe écouler; ce qui aide beaucoup à faciliter le paſſage de ſon corps auſſi-tôt que ſa tête eſt ſortie de la Matrice. Or comme on eſt obligé le plus ſouvent, à raiſon de ces mauvaiſes ſituations, de tirer l'enfant par les pieds, c'eſt le ſujet pour lequel j'ai réſolu, avant que de parler des autres accouchemens, à la plûpart deſquels celui-ci doit ſervir de guide, de montrer comment on ſe doit comporter, quand l'enfant préſente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occaſion l'on faſſe changer la mauvaiſe figure de l'enfant, & qu'on la réduiſe à la naturelle, c'eſt-à-dire, que s'il préſente les pieds, on le retourne pour le faire venir la tête la premiere. Mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit ſuivre leur conſeil, dont il eſt bien difficile (pour ne pas dire impoſſible) de venir à bout, ſi on veut éviter le danger extrême, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violences qu'il leur faudroit faire ſouffrir pour ce ſujet; à raiſon de quoi il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y préſente, que de le mettre en plus grand hazard de la vie en le retournant.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que l'enfant vient en cette ſituation, & que la Matrice eſt aſſez ouverte pour donner paſſage à ſa main (ſinon il fera en ſorte, oignant d'huile ou de beurre frais toute ſon entrée, de la dilater peu à peu, ſe ſervant auſſi pour ce ſujet des doigts, les écartant les uns des autres, après les y avoir introduits joints enſemble, & continuant à ce faire juſques à ce qu'elle le ſoit ſuffiſamment) pour lors ayant ſes ongles biens rognés, ſes doigts ſans aucune bague, & toute ſa main ointe d'huile ou de beurre frais, & diſpoſée, comme auſſi la femme ſituée de la maniere que nous av[ons] déja pluſieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice, où trouvant les pieds de l'enfant, il le tirera dehors en cette poſture, de la façon que nous

allons décrire. Mais s'il ne s'en présentoit qu'un, il faut qu'il considere bien quel il est, si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se présente ; car ces réfléxions lui feront facilement connoître de quel côté peut être l'autre pied ; ce qu'ayant remarqué, il l'ira chercher, & après l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier ; avant quoi il doit encore bien prendre garde, que ce second pied ne soit pas celui d'un autre enfant ; parce que cela étant, il créveroit plûtôt la mere & les enfans, que de les tirer ainsi ; ce qu'il connoîtra facilement, si ayant coulé sa main au long de la jambe & de la cuisse du premier jusques à l'aîne, il trouve que les deux cuisses sont dépendantes d'un seul & même corps ; ce qui est aussi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en présente qu'un dans l'abord.

Plusieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piste du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'être pas obligé de l'aller chercher une seconde fois quand on aura trouvé l'autre ; mais souvent il n'est pas beaucoup nécessaire ; car pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'est pas bien difficile à rencontrer : se serve néanmoins qui voudra de cette précaution qui ne peut nuire, sinon en ce qu'elle prolonge le tems de l'opération. Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les aménera dehors ; puis les prenant de ses deux mains, au-dessus des malleolles, & les tenant près l'un de l'autre, il les tirera également de cette maniére, jusques à ce que les cuisses & les hanches de l'enfant soient sorties ; empoignant aussi quelquefois pour ce sujet, ses cuisses au-dessus des genoux d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & observant d'envelopper ces parties d'un linge simple qui soit sec, afin que ses mains qui sont déja grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humidités glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme ; ce qu'étant fait, tenant toûjours l'enfant par les deux pieds, ou au-dessus des genoux, il le tirera de la sorte jusques au haut de la poitrine, après quoi il abbaissera de côté & d'autre avec sa main les deux bras de l'enfant le long de son corps, lesquels il rencontrera pour lors aisément ; observant de le prendre plûtôt par les mains vers le poignet, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du passage l'une après l'autre, sans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font souvent ceux qui operent sans méthode ; & prenant bien garde pour lors qu'il ait

le ventre & la face directement en-deſſous, pour éviter que l'ayant en-deſſus, ſa tête ne vînt à être arrêtée vers le menton par l'os *pubis :* c'eſt pourquoi s'il n'étoit ainſi tourné, il faudroit le mettre en cette poſture ; ce qu'on fera facilement, ſi dès-lors qu'on commence à tirer l'enfant par les pieds, on les incline en les tournant peu à peu, à proportion qu'on en fait l'extraction, juſqu'à ce que ſes talons regardent directement le ventre de la femme ; & s'ils n'étoient pas tout-à-fait dans cette ſituation, quand on a tiré l'enfant juſques au haut des cuiſſes, il faut devant que de le tirer plus avant, que le Chirurgien gliſſe une de ſes mains applatie juſques vers le *pubis* de l'enfant, & que de ſon autre main il en tienne les deux pieds, pour lui tourner en même tems le corps du côté où il eſt plus diſpoſé à recevoir une bonne ſituation, juſques à ce qu'il ſoit comme il eſt requis, c'eſt-à-dire, la poitrine & la face en-deſſous : & l'ayant ainſi amené juſques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le tems (commandant à la femme de s'efforcer dans cette inſtant) pour faire en ſorte qu'en le tirant, ſa tête puiſſe prendre leur place dans le même moment, & qu'ainſi faiſant, elle ne ſoit pas arrêtée au paſſage.

Quelques Auteurs recommandent, pour empêcher cet inconvénient, de n'abbaiſſer ſeulement qu'un des bras de l'enfant, & de l'aiſſer l'autre relevé ; afin que ſervant d'écliſſe à ſon col, la Matrice ne puiſſe ſe refermer devant que la tête de l'enfant ſoit entiérement paſſée ; mais ſi le Chirurgien ſçait bien prendre ſon tems ſans perdre l'occaſion, il n'aura pas beſoin de cette précaution pour éviter cet accident, qui arriveroit bien plûtôt, s'il laiſſoit un bras de l'enfant en haut ; car outre qu'il occuperoit par ſa groſſeur une partie du paſſage qui n'eſt pas déja trop large, c'eſt que faiſant pancher la tête plus d'un côté que d'autre, il ſeroit cauſe qu'elle ne manqueroit pas d'être encore bien plûtôt arrêtée par celui où le col de l'enfant ne ſeroit pas ainſi écliſſé. Lorſque j'ai quelquefois voulu eſſayer en tirant des enfans par les pieds à laiſſer de cette façon un bras élevé, j'ai toûjours été obligé de les abbaiſſer tous deux, après quoi j'ai bien plus facilement achevé mon opération.

Il y a néanmoins des enfans qui ont la tête ſi groſſe qu'elle demeure arrêtée au paſſage après que le corps eſt tout-à-fait dehors, nonobſtant toutes les précautions qu'on puiſſe y apporter pour l'éviter. En ce cas, il ne faut pas s'amuſer à tirer ſeulement l'enfant par les épaules ; car quelquefois on feroit plûtôt quitter & ſéparer

le col que de l'avoir ainſi, mais durant que quelqu'autre perſonne tirera médiocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au-deſſous des genoux, le Chirurgien dégagera peu à peu la tête d'entre les os du paſſage; ce qu'il fera en gliſſant doucement un ou deux doigts de ſa main gauche dans la bouche de l'enfant, pour en dégager premiérement le menton, & de ſa main droite il embraſſera le derriere du col de l'enfant, au-deſſus de ſes épaules, pour le tirer enſuite, avec l'aide d'un des doigts de ſa main gauche, mis dans la bouche de l'enfant, comme je viens de dire, pour en dégager le menton; car c'eſt cette partie qui contribuë davantage à retenir la tête au paſſage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en ſoit entiérement dégagé; obſervant auſſi de le faire le plus promptement qu'il ſera poſſible, de peur que l'enfant ne ſoit ſuffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-tems ainſi pris & arrêté; parce que le cordon de l'umbilic, qui eſt au-dehors, étant refroidi & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant, qui reſte trop long-tems dans le paſſage, l'enfant ne peut plus pour lors être vivifié par le moyen du ſang de la mere, dont le mouvement eſt arrêté dans ce cordon, tant par ſon refroidiſſement qui l'y fait cailler, que par ſa compreſſion qui l'empêche d'y circuler, au défaut de quoi l'enfant devroit auſſi-tôt reſpirer; ce qu'il ne peut pas faire devant qu'il ait la tête tout-à-fait hors de la Matrice. C'eſt pourquoi lorſqu'on aura une fois commencé de tirer l'enfant, il faut tâcher de le faire ſortir entiérement le plûtôt qu'on le pourra; ce qu'étant bien & dûëment fait, on délivrera incontinent après la femme de ſon arrierefaix, en la maniere que nous avons ci-devant dite.

Il faut remarquer que lorſque l'enfant eſt vivant, il n'eſt pas ordinairement difficile de donner à ſa tête cette ſituation en deſſous, ſi elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite être très-néceſſaire pour en faciliter l'extraction; à cauſe que toutes les parties du corps de l'enfant qui eſt vivant, ayant de l'appui & de la fermeté, ſa tête ſuit ordinairement le corps, & ſe tourne de ſon même côté; ce qui n'arrive pas de la ſorte à la tête de l'enfant mort; parce que ſon col étant devenu mollaſſe & ſans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la tête dans une bonne ſituation, quoique le corps de l'enfant y ait été mis par le Chirurgien, & qu'il ait obſervé, pour ce faire, tout ce que j'ai dit ci-deſſus; auquel cas le corps de l'enfant mort étant entiérement ſorti, ſe tête vient à

être arrêtée au passage, à cause qu'elle n'est pas située directement en dessous comme le corps. Pour lors il ne faut pas s'amuser à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement réduit la tête en figure droite, la faisant ainsi regarder en dessous ; ce que le Chirurgien fera en glissant sa main applatie sur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalités, & pour aider par ce moyen en l'embrassant à la faire tourner plus facilement, & à lui donner une situation commode, lui mettant aussi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du passage, comme j'ai dit ; observant cependant de tourner avec son autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre personne, pour lui faire suivre en même-tems le mouvement qu'il donne à la tête ; ce qu'il ne doit pas aussi obmettre, quand il arrive que la tête d'un enfant vivant est arrêtée de la sorte au passage, à cause de sa mauvaise situation. Car s'il vouloit faire tourner la tête sans le corps, ou le corps sans la tête, il lui tordroit le col, & le feroit mourir dans l'opération, s'il ne prenoit bien garde à cette circonstance. J'ai tâché de bien faire observer toutes les plus considérables particularités de l'accouchement où l'enfant présente les pieds les premiers, parce qu'il doit, comme j'ai dit, servir de guide & de régle à la plûpart des autres accouchemens contre nature, où on est obligé de retourner l'enfant dans la Matrice, pour le tirer ensuite par les pieds, de la maniere que j'ai décrite.

---

## CHAPITRE XIV.

### *Le moyen de tirer la tête de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice.*

QUoiqu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il se rencontre quelquefois des enfans qui sont si corrompus & si pourris, que pour le peu qu'on fasse d'effort en les tirant, leur tête se sépare du corps, & demeure seule dans la Matrice, dont elle ne peut après être tirée qu'avec beaucoup de peine ; d'autant qu'elle est extrêmement glissante, à cause de l'humidité glaireuse du lieu où elle est, comme aussi parce qu'elle est de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de prise : Néanmoins si la tête, qui est ainsi restée dans la Ma-

trice, eſt petite & mollaſſe, comme eſt celle des enfans avortons, on la peut tirer aſſez facilement ; mais ſi elle eſt fort groſſe & ſolide, la difficulté en eſt ordinairement ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un après l'autre à cette opération, & n'en pouvoir pas venir à bout, après y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts ; enſuite de quoi la mort des femmes s'eſt enſuivie ; mais je croi qu'ils auroient évité ce malheur s'ils s'y fuſſent comportés de la maniere que je vais dire.

Quand donc la tête de l'enfant, ſéparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la Matrice, ſoit à raiſon de la pourriture, ou pour autre cauſe, il faut auſſi-tôt ſans aucun délai, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette tête (car il n'y a pour lors que cette ſeule priſe) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ſes doigts dedans, & ſon pouce par deſſous le menton, après quoi il la tirera peu à peu, la tenant ainſi par la mâchoire inférieure. Mais ſi elle quitte & ſe ſépare de la tête, en tirant un peu fort, comme il arrive aſſez ſouvent quand il y a de la pourriture ; en ce cas, il faudra qu'il retire ſa main droite de la matrice, pour y gliſſer la gauche, avec laquelle il appuyera cette tête, & de la droite il prendra un crochet étroit, mais fort, & à une ſeule branche, qu'il coulera le long du dedans de ſon autre main, en mettant ſa pointe vers elle, de peur de bleſſer la Matrice ; & l'ayant ainſi introduit, il le tournera auſſi-tôt du côté de la tête pour l'enfoncer dans le creux d'un des yeux, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celui de l'*occiput*, ou bien entre les ſutures, ſelon qu'il trouvera la choſe plus facile & plus convenable, tâchant toûjours de lui donner une priſe la plus ferme & ſtable qu'il pourra ; après quoi tirant cette tête ainſi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere ; obſervant, lorſqu'il l'aura amenée proche du paſſage, étant fortement tenuë de ce crochet enfoncé, comme il eſt dit, dans quelqu'un des endroits ſpécifiés, de retirer ſa main hors de la Matrice, afin que la voye de la ſortie n'en étant pas occupée, en ſoit plus large & plus facile, ſe contentant ſeulement de laiſſer quelques doigts vers le côté de la tête, pour la dégager plus aiſément, & pour garantir la Matrice d'être bleſſée par le crochet, en cas qu'il vînt à quitter priſe.

On pourroit encore au beſoin, au défaut de crochet, eſſayer une choſe qui m'eſt venuë en penſée pour ce ſujet, par laquelle on peut

venir à bout de cette pénible & laborieuse opération ; ce qui se fera en prenant une bande de linge assez doux, large de quatre grands travers de doigts, & longue de deux coudées ou environ, pliée simplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on én prendra le milieu, qui sera oint de beurre frais par dehors, pour l'introduire dans la Matrice, en telle sorte qu'on le puisse mettre derriere la tête, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde, après quoi en tirant la bande par ces deux bouts joints ensemble, on fera fort aisément l'extraction de la tête, sans que cette bande puisse aucunement nuire au passage, à cause qu'elle n'occupe presque pas de place.

Mais si se comportant de ces différentes manieres, le Chirurgien ne peut pas faire sortir, ni tirer la tête, à cause qu'elle est trop grosse, il faut de nécessité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la grosseur avec un couteau courbé, semblable à celui qui est marqué par la lettre D. en la représentation des instrumens, qui est vers la fin de ce second livre. Pour ce faire, il introduira sa main gauche dans la Matrice, où étant il y coulera ce couteau avec la droite, observant toûjours en ce faisant, que sa pointe soit tournée vers le dedans de cette premiere main, de peur que la Matrice n'en soit blessée ; après quoi il la retournera vers l'endroit des sutures de la tête, & principalement au lieu de leur jonction, c'est-à-dire, vers la fontaine, où il fera incision avec cet instrument, afin qu'en ayant séparé quelques morceaux, il puisse plus facilement tirer le reste, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la sorte, la grosseur de cette tête en soit beaucoup diminuée, & par conséquent son extraction moins pénible.

La main gauche ainsi mise en la Matrice, sera très-utile à faire mieux enfoncer le couteau, pour la division & séparation des parties de la tête, selon que le Chirurgien le jugera nécessaire, comme aussi pour empêcher que par inadvertance la Matrice n'en soit blessée ; & la main droite qui sera dehors, avec laquelle il tiendra le manche de cet instrument, qui pour cet effet doit être assez long, lui servira pour le porter & mouvoir de tel côté qu'il voudra, en le tournant, poussant, attirant, ou biaisant, selon que la chose le requierera. *Ambroise Paré*, & *Guillemeau* veulent que ce couteau soit si petit, qu'il se puisse cacher dans la main droite pour en faire cette opération, après l'avoir ainsi porté dans la Matrice ; mais il est certain que quand elle est pleine d'un enfant monstrueux

en grosseur, ou d'une tête de la sorte, la main du Chirurgien y étant portée, en est tellement comprimée, que bien difficilement se pourroit-il servir adroitement de ce petit couteau avec elle seule, à moins qu'il ne fît une extrême violence à la Matrice. C'est le sujet pourquoi il faut (si on m'en veut croire) que cet instrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la Matrice, il puisse être conduit à faire l'opération, par la main gauche du Chirurgien, laquelle sera dedans, comme nous avons dit, & gouvernée par la droite qui en tiendra le manche au-dehors, lequel doit être égal en longueur à celui des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raisonnement, & qui éprouveront un pareil instrument dans le besoin, reconnoîtront bien qu'il sera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainsi long, que d'être si petit & aussi court que lesdits *Paré & Guillemeau* le recommandent. Pour moi m'étant avisé pour ces raisons d'en faire faire un de la sorte, je m'en suis fort bien trouvé dans une occasion où il étoit nécessaire de s'en servir.

Or après qu'on aura tiré la tête hors de la Matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laisser aucune portion, comme aussi à bien délivrer ensuite la femme de son arrierefaix, s'il y étoit encore. Mais sur ce sujet on peut fort à propos faire une question d'assez grande conséquence ; qui est de sçavoir, quand la tête de l'enfant est ainsi demeurée en la Matrice, la femme n'étant pas aussi délivrée de son arrierefaix, si on doit commencer l'opération par l'extraction de la tête, avant que d'en tirer l'arrierefaix ? A quoi on peut répondre avec distinction, que si cet arrierefaix étoit tout-à-fait séparé des parois de la Matrice, on le doit tirer le premier, à cause qu'il empêcheroit de pouvoir bien joüir de la tête ; mais s'il y étoit encore adherent, il le faudroit laisser jusques à ce que la tête fût tirée ; car si on venoit à le séparer pour lors de la Matrice, il se feroit un grand flux de sang, qui seroit augmenté par l'agitation de l'opération ; parce que les vaisseaux contre lesquels il est joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice est dans la distension que lui cause la tête retenuë, & ne se referment que lors qu'ayant été vuidée de ce corps étrange, elle vient à les boucher en se retirant, s'affaissant, & se comprimant en soi-même, comme j'ai expliqué plus précisément en un autre lieu ci-devant ; outre cela, l'arrierefaix restant ainsi attaché pendant l'opération, empêche que la Matrice ne soit si facilement contuse & blessée.

*Celſe* au 27. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent um moyen pour aider à faire ſortir la tête de l'enfant reſtée ſeule dans la Matrice, que je ne conſeille pas de ſuivre; qui eſt qu'un homme robuſte péſe fortement ſur le ventre de la femme, avec ſes deux mains miſes l'une ſur l'autre, pour pouſſer la tête hors de la Matrice, comme nous voyons que font à peu près les cuiſiniers, qui péſent fortement ſur le ventre d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire ſortir le géſier. Mais ces violentes compreſſions ne manqueroient pas de faire contuſion à la Matrice, qui pour lors eſt très-douloureuſe, & d'y cauſer enſuite une inflammation, qui mettroit la femme en très-grand danger de la vie: c'eſt pourquoi on ne ſe ſervira pas de cette mauvaiſe méthode. On peut bien néanmoins, s'il eſt beſoin, faire tenir doucement la tête en état, en la contenant ſeulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque perſonne qui aura ſa main ſur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ai enſeignée; mais ſi la Matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour en entreprendre l'opération, il vaut mieux en commettre l'expulſion à la nature, lui aidant par quelques clyſteres, & principalement lorſque c'eſt la tête d'un petit avorton, que de faire une violence trop conſidérable pour en faire extraction.

---

## CHAPITRE XV.

### *Le moyen d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la tête de l'enfant pouſſe au devant d'elle le col de la Matrice en-dehors.*

SI nous avons ſeulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cette accouchement, nous pouvons dire qu'il eſt naturel: mais ſi nous conſidérons la diſpoſition de la Matrice, qui eſt en danger de retomber dehors, dans la ſortie ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoîtrons qu'il ne l'eſt pas tout-à-fait; car ſa tête la pouſſant fortement au-devant d'elle, peut facilement cauſer cet accident, ſi la femme n'eſt adroitement ſecouruë. On voit en cette rencontre le *vagina* ou col de la Matrice, tout par groſſes rides ſe forjetter en-dehors, à meſure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit accoûtumé de tomber avant leur groſſeſſe, & qui l'ont fort humide, ſont ſujettes à cet ac-

cident, à cauſe de la relaxation de ſes ligamens. Il ne faut pas obſerver en cet accouchement la même méthode que nous avons enſeignée ci-devant en parlant de l'accouchement naturel ; car en celui-ci on ne doit pas faire promener, ni tenir debout la femme ainſi diſpoſée ; au lieu de quoi il faut qu'elle ſoit couchée au lit, & qu'elle ait le corps preſque également ſitué, & non pas ſi élevé qu'il ſeroit requis ſi l'accouchement étoit naturel. On ne lui doit auſſi donner aucun lavement fort ni âcre, de peur de lui exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il pas lui tant humecter la Matrice, qui n'eſt déja que trop relâchée : Mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs lui prendront, quand ſon enfant commencera d'avancer la tête, & de pouſſer ainſi le col de la Matrice en-dehors, la Sagefemme aura toûjours à chaque côté de cette tête une de ſes mains, pour repouſſer, en réſiſtant aux douleurs de la femme, la Matrice ſeule vers le dedans, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faiſant de cette maniere à chaques épreintes qui ſurviendront, & continuant toûjours juſqu'à ce que la mere pouſſe d'elle-même l'enfant tout-à-fait dehors : Car on ne doit en aucune façon le tirer par la tête, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel, de peur qu'on ne vînt en même tems à faire tomber la Matrice, qui pour lors y eſt grandement diſpoſée.

Néanmoins ſi l'enfant, ayant la tête hors du paſſage, venoit à y être arrêté ſi long-temps qu'il fût en danger d'y être ſuffoqué ; alors on ſeroit obligé d'appeller une ſeconde perſonne pour aider, qui le tireroit tout doucement par la tête, durant que la Sagefemme tiendroit & repoufferoit la Matrice avec les mains, comme il eſt dit, de peur qu'elle ne ſuivît le corps de l'enfant en le tirant de la ſorte. Après que la femme aura été ainſi accouchée, on la délivrera de ſon arrierefaix, en la maniere ci-devant décrite, ſe gardant bien auſſi pour le même ſujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort ; enſuite de quoi on remettra & on tiendra la Matrice en ſa ſituation naturelle, ſi elle en étoit ſortie.

Lorſque la Sagefemme n'obſerve pas la méthode que je viens d'enſeigner, elle eſt cauſe quelquefois que la Matrice deſcend, & ſort tout-à-fait hors de la partie honteuſe, incontinent après que la femme eſt accouchée, & même que ſon col tombe auſſi quelquefois entiérement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaire ; à cauſe que les humeurs s'y portent auſſi-tôt en grande abondance, comme je l'ai vû

arriver le 11. May *1669*. à la femme d'un Menuisier proche le Collége des Jésuites; laquelle étant en travail d'enfant ne pouvoit accoucher, à cause que tout le col de sa Matrice étoit entiérement renversé & tombé depuis trois heures hors de la partie honteuse, d'une longueur & d'une grosseur si prodigieuse, que sa Sagefemme en fut tout étonnée, ne sçachant pas même ce que ce pouvoit être, tant la chose étoit extraordinaire. Ce col ainsi tombé étoit de la longueur de plus d'un grand demi pied, & une fois plus gros que la tête d'un enfant. On voyoit en son extrêmité l'orifice interne de la Matrice, qui représentoit une espéce de gros *Phymosis*, dont les bords étoient épais de plus de trois travers de doigt en toute sa circonférence; ce qui en étrécissoit tellement le passage, que l'enfant n'en pouvant sortir, & y étant arrêté, poussoit toûjours de plus en plus la Matrice en-dehors; & les humeurs affluant en abondance, à cause des efforts inutiles que la femme faisoit, gonfloient extraordinairement ce col de la Matrice, qui en étoit déja tout livide, & disposé à mortification, laquelle seroit indubitablement arrivée dans peu, si je n'eusse promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire.

Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de réduire le col de la Matrice ainsi tombé, non-seulement à cause de son extrême grosseur, mais aussi à cause que la tête de l'enfant, étant trop avancée dans le passage, n'auroit pas pû être repoussée sans une extrême violence, qui auroit été préjudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduisis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymosis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, après quoi je fis efforcer la femme, en conduisant la tête de l'enfant à chaque douleur, & la faisant ainsi avancer peu à peu dans le passage que ma main lui préparoit, sans l'en retirer que pour la retremper de fois à autre dans l'huile & la remettre aussi-tôt comme auparavant. Ainsi faisant, je donnai lieu à la tête de l'enfant de passer par cette ouverture, ma main lui servant toûjours à disposer & entretenir son passage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la tête s'avançoit jusques à ce quelle eût été entiérement poussée dehors par les seules douleurs de la femme qui étoient très-fortes; après quoi l'ayant prise avec mes deux mains de côté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tirai facilement l'enfant qui étoit vivant, & délivrai entiérement la femme; ensuite de cela, je réduisis aussi-tôt sa Matrice en sa situation naturelle, recommandant à sa Sagefem-

me de lui bien étuver tous les jours les parties basses, pour empêcher la pourriture à laquelle elles étoient très-disposées. Cette femme guérit en fort peu de tems, nonobstant un si grand accident; après quoi je lui donnai un pessaire qu'elle porta sans aucune incommodité depuis ce temps, pour retenir en état sa Matrice, dont elle souffroit une fâcheuse descente depuis dix ans entiers, sans avoir trouvé personne qui pût y remédier comme je fis.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la tête la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment.*

NOUS voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoiqu'ils viennent en une situation naturelle) restent au passage durant des quatre ou cinq jours entiers, & y seroient encore plus long-tems & n'en sortiroient même jamais, si on ne les en tiroit par art, comme on est obligé de faire, si on veut sauver la vie de la mere; ce qui se voit arriver le plus souvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui sont pour lors fort avancées en âge; à cause que l'articulation de leur *coccix* n'est pas si lâche, & que leur Matrice, qui est beaucoup plus dure & plus séche, ne peut pas être dilatée si facilement que celle des autres qui ont déja eû des enfans, ou qui ne sont pas si âgées. J'ai souvent remarqué que les enfans qui restent ainsi au passage, sont presque toujours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles, ont ordinairement la tête plus grosse & les épaules plus larges.

Quand la chose se rencontre ainsi, après que le Chirurgien aura fait tout son possible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentation & onctions d'huiles, & axonges émollientes, pour pouvoir faciliter la sortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura prises auront été inutiles, à cause qu'il a la tête beaucoup plus grosse qu'il ne conviendroit, & qu'il est outre cela très-certainement mort, comme il est presque toujours, quand il demeure trois ou quatre jours en cet état après que les eaux se sont écoulées; ce qu'il sçaura encore plus précisément, par les signes que nous avons ci-devant enseignés pour le bien connoître, au

Chapitre douziéme de ce ſecond Livre ; alors il ne ſera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la tête de l'enfant, pour en faire l'extraction.

Il ſemble qu'il ſeroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie poſtérieure de la tête qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement : mais j'ai toûjours trouvé par expérience qu'on ne peut pas ſi facilement porter la main vers cette partie de la tête de l'enfant, qui eſt ordinairement ſituée au-deſſous de l'os *pubis ;* auquel endroit les os qui forment le paſſage ſont beaucoup plus ſerrés, que vers les côtez, où l'eſpace étant bien plus libre, la Matrice ſe peut dilater ſans faire aucune violence au col de la veſſie ; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire ſa main avec ſon inſtrument pour en accrocher la tête de l'enfant en ſa partie poſtérieure, dont le col de la veſſie eſt pour l'ordinaire ſi fort comprimé dans ces ſortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiére ſuppreſſion d'urine, qui eſt encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reſte ainſi au paſſage durant pluſieurs jours, après que les eaux ſe ſont entiérement écoulées.

C'eſt pourquoi le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie ; en repouſſant un peu avec ſa main la tête de l'enfant, afin de faciliter le paſſage de cette ſonde, pour en faire ſortir l'urine, il gliſſera ſa main droite applatie à l'entrée de la Matrice, vers le côté de la tête de l'enfant, & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe ſoit forte & courte, & tournée en l'introduiſant, vers le dedans de la main droite, après quoi il la retournera du côté de la tête de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main ſur le milieu de l'os *aprietal*, & en tirant médiocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de ſon crochet, juſqu'à ce qu'il lui ait donné une priſe ferme & ſtable ; enſuite de quoi il retirera ſa main droite pour en prendre le manche de l'inſtrument ; & ayant introduit ſa main gauche de l'autre côté de la tête de l'enfant, pour la redreſſer & ſoûtenir, il la tirera peu à peu, la conduiſant toûjours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite, juſqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du paſſage, ſe ſervant encore, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis en la même maniére que le premier ; au côté oppoſé de la tête, afin que l'attraction ſe faſſe

également des deux côtés, après quoi ayant ôté ses instrumens, il la prendra avec ses deux mains, pour achever de faire sortir le reste du corps de l'enfant.

Mais si le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainsi l'extraction de la tête de l'enfant toute entiere, à cause de son excessive grosseur; pour lors il faudra qu'il y fasse incision avec un couteau droit, ou un peu courbé, selon qu'il conviendra; la faisant à l'endroit des sutures, afin qu'après avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la grosseur de cette tête en soit diminuée; ensuite de cela, il introduira aussi par ce même lieu son crochet au-dedans du crâne, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ses os, au moyen de quoi il fera très-facilement l'extraction de l'enfant, si la difficulté ne procédoit que de la seule grosseur de sa tête. Mais souvent en ces sortes d'occasions ce n'est pas tant la grosseur de sa tête qui le fait ainsi mourir, & rester au passage durant plusieurs jours après l'écoulement des eaux, que c'est la sécheresse de la Matrice qui empêche qu'elle ne puisse être suffisamment dilatée par les douleurs de la femme; ce qui fait que ne pouvant pousser l'enfant dehors, elles viennent à cesser entiérement après plusieurs efforts inutiles, ensuite de quoi la substance de la Matrice s'enflamme & se tuméfie de telle sorte, qu'elle devient comme une espéce de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant étant fortement enchâssé, n'en peut être tiré que très-difficilement, quand la tête ne lui a pas premierement fait son passage par sa sortie. C'est pourquoi il faut toûjours essayer de la tirer toute entiere, autant qu'il est possible; car il arrive souvent que l'enfant est encore plus arrêté en la Matrice par la grosseur de ses épaules, que par celle de sa tête, qui venant à s'affaisser après qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'opération plus difficile; parce que la Matrice vient pour lors à se resserrer davantage qu'elle n'étoit; ce qui lui arrive à mesure que la tête vient à diminuer de grosseur, & ainsi faisant, le reste du corps de l'enfant est encore plus fortement retenu au-dedans, & n'est pas si facilement tiré que quand on a fait passer la tête de l'enfant toute entiere; outre qu'en dépeçant ainsi la tête, ses os écartant les uns des autres, & vacillant de tous côtés, à cause qu'ils n'ont plus d'appui, incommodent beaucoup le Chirurgien en son opération, & peuvent facilement blesser la Matrice, si on n'y prend bien garde.

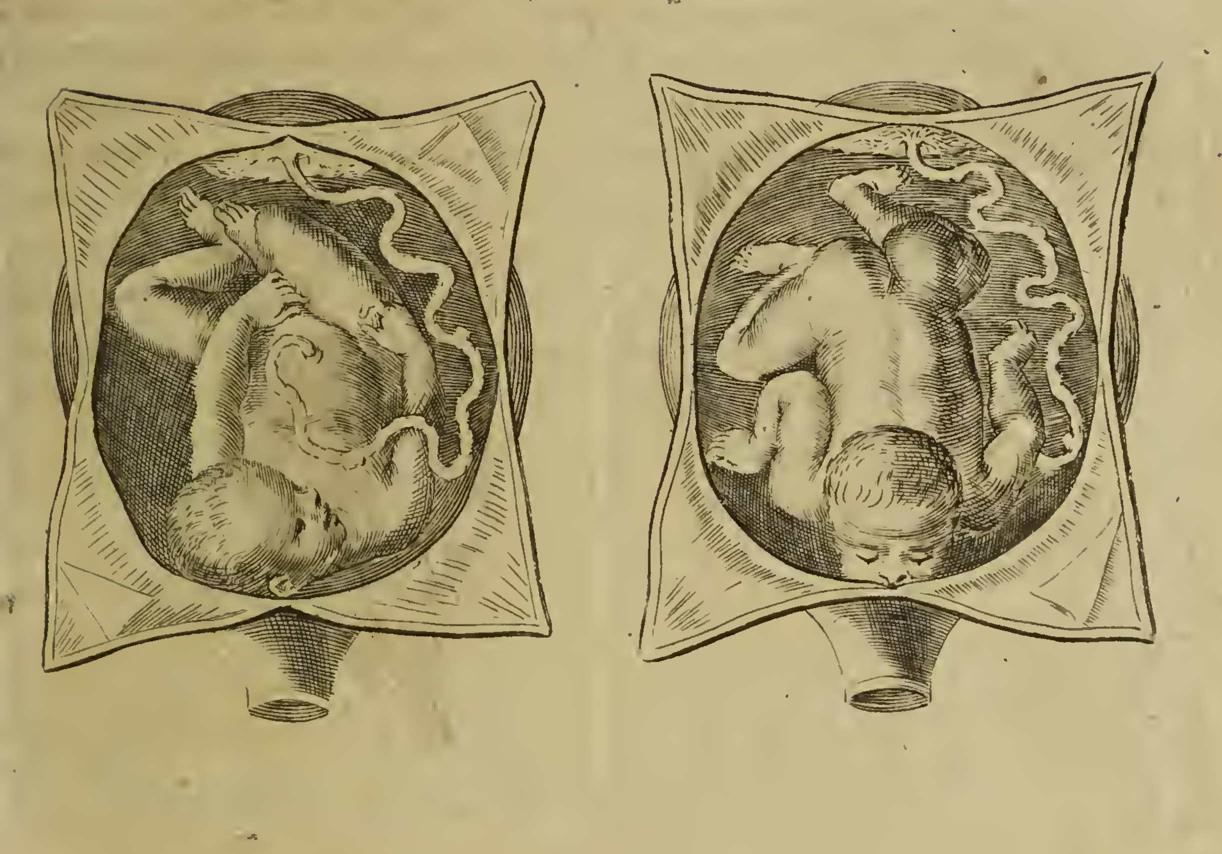
La difficulté qui se rencontre ordinairement en cet accouchement m'a fait inventer un autre instrument, qui est incompara-

blement meilleur & plus commode que le crochet, pour faire extraction de la tête de l'enfant mort, restée de la sorte au passage; auquel instrument j'ai donné le nom de *Tiretête*, à cause de son usage. Il est si propre à cette opération, que je ne doute pas qu'il ne soit approuvé de tous ceux qui s'en serviront de la maniére que je l'enseigne très-exactement à la fin de ce second Livre, auquel lieu j'ai fait représenter la figure de cet instrument. J'ai vû quelquefois des Chirurgiens en ces sortes d'accouchemens, faire une incision à la partie inférieure & externe de la vulve, s'imaginant que la tête de l'enfant est seulement arrêtée au passage, à cause de l'étrécissement de cette partie, & croyant par ce moyen lui faciliter sa sortie; mais ils s'abusoient fort; car c'est au-dedans & au droit de l'orifice interne, que l'enfant est ainsi retenu, pour les raisons que j'ai dites; & outre que cette incision est entiérement inutile, c'est qu'il y arrive souvent mortification après l'accouchement; à cause de l'inflammation qui est ordinairement en ces parties, sur lesquelles il se fait ensuite un dépôt des superfluités par l'écoulement des vuidanges.

Il est très-certain que si l'enfant est mort, on se doit comporter de la maniére que j'ai enseignée, pour empêcher qu'il ne fasse aussi périr la mere; car on ne le peut pas tirer autrement, à cause que la tête est un corps rond & glissant, sur lequel il n'y a aucune prise que par ce moyen, n'y ayant pas lieu aussi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-temps que sa tête est ainsi engagée dans le passage après l'écoulement des eaux; parce qu'on créveroit plûtôt la mere que de le pouvoir faire; & quand même l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il périroit certainement dans l'opération, par l'extrême violence qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais il y a une grande question à examiner, pour sçavoir si on doit tirer avec les instrumens, l'enfant qui est vivant, n'y ayant aucune espérance qu'on le puisse avoir autrement que par ce moyen, pour sauver la vie à la mere, dont les passages sont trop étroits, & qu'il est impossible de dilater assez pour lui donner issuë; ou si on doit différer l'opération, & risquer la vie de la mere, jusques à ce qu'on soit tout-à-fait assûré qu'il soit mort. Pour moi je croi que, puisque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car restant à ce passage sans pouvoir sortir, il y meurt, & étant tiré par les crochets, ou par un autre instrument, il en est tué) on doit l'en tirer le plûtôt qu'il y aura lieu de le faire, qui est après toute espé-

rance perdue qu'il puiſſe jamais venir autrement, pour faire enſorte que la mere ne perde la vie, comme il arriveroit certainement ſi on n'y procédoit de la maniere. C'eſt le ſentiment de *Tertullien*, qui dit au 13 Chap. du Livre de l'*Ame*, que c'eſt une cruauté néceſſaire de donner en tel cas lamort à l'enfant, plûtôt que de l'en exempter, puiſqu'il feroit certainement périr ſa mere s'il demeuroit en vie. Voici ſes paroles : *Atquin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* C'eſt néanmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extrêmité, & après avoir ondoyé la tête de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extrêmité, ſinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite ſeringue, s'il ne le peut pas autrement; enſuite dequoi il fera ſon opération le plus adroitement qu'il pourra, comme il eſt dit ; obſervant auſſi de s'en faire requérir par les aſſiſtans, après leur avoir expliqué la néceſſité de l'entreprendre. Pour moi j'aimerois bien mieux agir de la ſorte en pareille occaſion, que de me réſoudre à la cruauté & barbarie de l'opération Céſarienne, de laquelle il eſt abſolument impoſſible (quoiqu'en aſſûrent pluſieurs impoſteurs, dont *Rouſſet* eſt l'approbateur) que la femme puiſſe jamais réchapper, comme je ferai voir plus particuliérement en parlant ci-après de cette opération ; car ainſi faiſant, on ſauvera ſouvent la mere qui périroit avec ſon enfant ; & comme il vaut toûjours mieux paſſer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, auſſi doit-on de deux maux éviter le pire, qui eſt le ſujet pour lequel nous devons toûjours préférer la vie de la mere à celle de l'enfant, qu'on ne tuë pas en cette occaſion vraiment & volontairement ; puiſque l'opération qu'on entreprend pour le tirer de la maniere que j'ai expliquée, dans la ſeule intention de ſauver la mere, avance ſeulement de quelques momens la mort corporelle de cet enfant, qui ne la pourroit jamais éviter, ſans être lui-même véritablement homicide de ſa mere.

CHAPITRE



## Chapitre XVII.

### *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe préſente par le côté de la tête ; comme auſſi en celui où il vient la face la premiere.*

QUoiqu'il ſemble que l'accouchement où l'enfant ſe préſente par le côté de la tête, ſoit naturel, parce que la tête vient la premiere ; il eſt néanmoins bien dangereux, tant pour l'enfant que pour la mere, à cauſe de cette mauvaiſe poſture ; car il ſe romproit plûtôt le col, que de pouvoir jamais ſortir de la façon : & pour lors il eſt d'autant plus embarraſſé dans le paſſage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors, ce qui lui eſt impoſſible ſi on ne redreſſe la tête de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'on aura reconnu que la choſe eſt ainſi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage en cette poſture vicieuſe, ne fût plus difficilement repouſſé, comme on eſt obligé de faire, pour lui donner la véritable & naturelle, en lui redreſſant la tête au paſſage.

Pour ce faire, la femme sera située en une posture commode, la faisant un peu pancher sur le côté opposite à la mauvaise situation de l'enfant ; après quoi le Chirurgien glissera sa main bien ointe d'huile à côté de la tête de l'enfant pour la redresser, la ramenant tout doucement avec ses doigts interposés entr'elle & la Matrice, dans une situation droite. Mais si cette tête étoit tellement engagée, que la chose ne se pût faire facilement de la maniére, alors il faudra qu'il coule sa main jusques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repoussant un peu dans la Matrice, il le puisse mettre en situation naturelle & convenable.

Il seroit à souhaiter que le Chirurgien pût ainsi repousser l'enfant par les épaules avec ses deux mains ; mais sa tête occupe pour lors tellement le passage, qu'il a souvent bien de la peine d'y en introduire une, avec laquelle il fera son opération, aidée du bout des doigts de l'autre, portés jusques où il sera nécessaire ; après quoi il excitera & procurera la sortie de l'enfant, comme il a été dit en parlant de l'accouchement naturel, observant de redresser de la sorte la tête de l'enfant le plûtôt qu'il pourra après l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de côté. Car s'il n'y remédie promptement, la tête étant renversée sur les épaules, s'engage si fortement dans le passage, & les inégalités de la face se nichent tellement dans la propre substance de la Matrice, qui se tuméfie de tous côtés par l'inflammation qui y survient, qu'il est bien difficile ensuite de lui donner une bonne situation ; & la sécheresse des parties contribuë beaucoup à rendre la chose encore plus difficile.

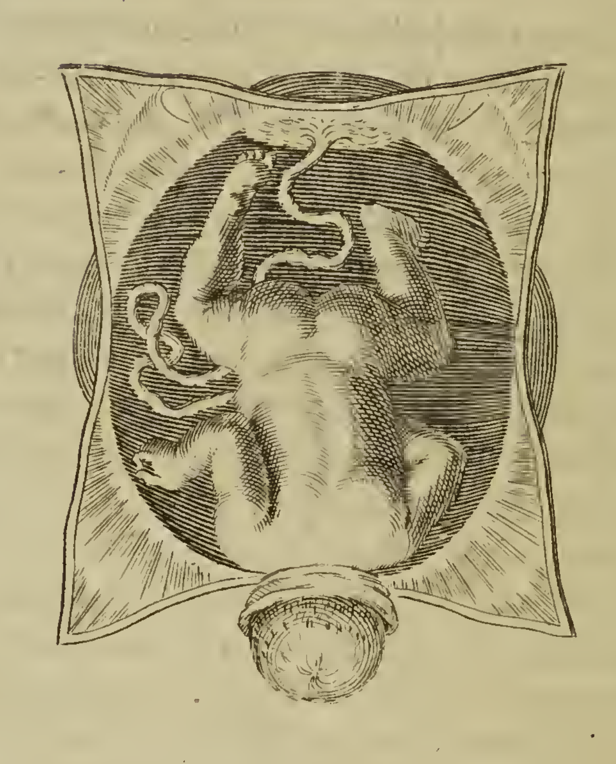
Mais si cette tête ne se pouvoit bien réduire à cause de la mauvaise situation du corps de l'enfant, qui empêche qu'on ne la puisse redresser comme je dis, pour lors il faudra se servir du dernier remède pour sauver la vie à l'enfant, qui est de le retourner entiérement, en lui allant chercher les pieds pour le tirer dans ce même moment. C'est ainsi que le vingt-cinquiéme Septembre mil six cent soixante & quatorze, j'ai sauvé la vie à l'enfant de la femme de M. *Gourot*, Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, laquelle j'accouchai en présence de son mari, & de M. *Picart*, Chirurgien du même Fauxbourg, ayant été obligé de retourner entiérement cet enfant pour le tirer par les pieds, à cause que se présentant par le côté de la face qui étoit en-dessus, son corps étant outre cela dans une situation tout-à-fait oblique, on lui auroit plûtôt rompu le col, que de pouvoir placer sa tête dans une bonne situation.

Si les deux Chirurgiens, qui furent appellés avant moi il y a quelques années pour ſecourir la femme de M. *Poupart* notre Confrere, en ſon accouchement, euſſent reconnu que la tête de ſon enfant, qui étoit ainſi fortement engagée dans le paſſage, depuis trois jours entiers après l'écoulement de ſes eaux, venoit de côté, ils n'euſſent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce tems, cette pauvre femme d'eſpérance vaine qu'elle accoucheroit heureuſement; & ils lui auroient ſauvé la vie ſans doute & à ſon enfant, ſi du commencement ils euſſent réduit ſa tête dans une bonne ſituation; ou ſi trouvant trop de difficulté à la redreſſer, ils euſſent entiérement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme je fis à celui de la femme dudit *Gourot*, dont je viens de parler. Mais ayant négligé la choſe, faute de l'éxaminer préciſément, comme ils devoient faire, ils furent cauſe que l'opération fut inutile à l'un & à l'autre; car lorſque je fus mandé pour en dire mon ſentiment, il n'étoit plus tems, parce que l'enfant étoit certainement mort, il y avoit près de dix jours, & la mere étoit preſque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu preſque juſques à la gorge, & toutes les parties extérieures de la vulve extrêmement tuméfiées, & entiérement diſpoſées à la mortification, à cauſe de leur inflammation qui commençoit à ſe communiquer aux parties internes de la Matrice, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une entiere ſuppreſſion de l'urine & des autres excrémens, dont ſon ventre ne ſe pouvoit aucunement décharger; pour raiſon de quoi elle avoit déja reçû tous ſes derniers Sacremens. Néanmoins comme il vaut mieux tenter un reméde incertain, que de laiſſer les malades dans un déſeſpoir aſſûré, ayant fait connoître audit *Poupart*, l'impoſſibilité qu'il y avoit que ſa femme accouchât d'elle-même, ainſi que ces deux Chirurgiens, qui ſe piquoient d'être des plus experts au fait des accouchemens, lui avoient toûjours fait eſpérer vainement, je lui conſeillai de la faire accoucher au plûtôt, à quoi je fis condeſcendre ces mêmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cet inſtant, pour ſçavoir s'ils avoüeroient en ma préſence, que la choſe étoit comme je la lui avois déclarée; de quoi ils furent obligés de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la vérité du fait, que je leur fis reconnoître devant pluſieurs autres de nos Confreres, qui étoient auſſi préſens. Mais comme il étoit queſtion de faire l'opération ſur l'heure, (car *periculum erat in morâ*, le délai étoit abſolument mortel) le plus ancien des deux, qui fuyoit toûjours de ſon tems les mauvaiſes

cures autant qu'il pouvoit, sçachant bien l'extrême difficulté qu'il y avoit de tirer cet enfant, & le mauvais état où étoit la mere, prit pour prétexte, afin de s'en exempter, que de toute la journée il n'avoit ni bû ni mangé, quoiqu'il fût bien six heures du soir; & prenant ainsi congé de la compagnie il dit en s'en allant, que ces Messieurs (parlant de cet autre Chirurgien & de moi) feroient bien ce qu'il faudroit sans lui; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller & user de la même politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait, si je n'avois été présent, qui étoit le sujet pour lequel il consentit enfin d'entreprendre l'opération, dans la confiance qu'il avoit que je lui aiderois au besoin quand il seroit lassé, comme il préjugeoit aussi-bien que moi qu'il arriveroit. En un mot, après que ce Chirurgien se fut bien fatigué, se servant inutilement du crochet, pour venir à bout de cette opération, qui étoit une des plus laborieuses & des plus difficiles, à cause que toutes les parties extérieures de la vulve étoient extrêmement tuméfiées, & que la Matrice, où il y avoit inflammation, étoit entiérement à sec, il me céda sa place, ensuite de quoi j'accouchai cette femme d'un très-gros enfant mort, ayant été obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cause que les épaules de cet enfant étoient si fortement enchassées dans la substance de la Matrice tuméfiée, qu'elles ne pouvoient pas être déplacées par la seule attraction du crochet imprimé sur la tête, qui étant tout de côté ne pouvoit pas aussi pour lors être réduite en une figure droite. L'opération lui fut néanmoins infructueuse (sinon qu'elle lui prolongea la vie durant quelques jours) à cause d'une grosse fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toûjours ensuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui étoient ordinairement précédés de frissons, ayant aussi toûjours eu depuis son accouchement un grand flux de ventre; ce qui la fit mourir neuf jours ensuite. Or il est très-certain que si on l'eût secouruë d'assez bonne heure, elle seroit réchappée; vû qu'elle résista encore si long-tems, nonobstant le déplorable état où elle étoit, quand nous lui tirâmes son enfant; lequel on auroit aussi sauvé, si ces deux Chirurgiens eussent connu dès le commencement qu'il présentoit le côté de la tête, ce qui étoit le seul sujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit pû accoucher d'elle-même.

D'autres fois l'enfant se présente la face la premiere, ayant la tête renversée en arriere, en laquelle posture il est encore très-difficile qu'il vienne; & s'il y demeure long-tems, le visage lui

devient ſi livide & ſi bouffi, qu'il en paroît tout-à-fait monſtrueux dans l'abord ; ce qui arrive tant à cauſe de la compreſſion qui s'en fait en cette ſituation, que pour avoir été quelquefois trop ſouvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de lui faire prendre une meilleure ſituation. Il me ſouvient à ce ſujet d'avoir accouché, il y a environ trente & un an, une femme dont l'enfant, qui s'étoit préſenté la face devant, vint au monde ſi livide & ſi contrefait (comme c'eſt toûjours l'ordinaire en telles occaſions) que ſon viſage en paroiſſoit tout ſemblable à celui d'un Ethiopien, nonobſtant quoi je ne laiſſai pas que de l'amener vivant. Auſſi-tôt que la mere s'en fut apperçûe, elle me dit qu'elle s'étoit toûjours bien doutée que ſon enfant ſeroit ainſi hideux, à cauſe qu'au commencement de ſa groſſeſſe elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un Maure, ou Ethiopien, d'entre ceux dont Monſieur *de Guiſe* avoit toûjours grand nombre à ſa ſuite ; pour lequel ſujet elle ſouhaitoit, ou du moins ne ſe ſoucioit aucunement qu'il mourût, afin de ne pas voir continuellement un enfant ſi défiguré qu'il paroiſſoit pour lors : mais elle changea bientôt de ſentiment, lorſque je lui eus expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il étoit venu la face devant dans le commencement, & que très-aſſûrément cela ſe paſſeroit ; comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, après lui avoir oint pluſieurs fois tout le viſage avec l'huile d'amandes douces tirée ſans feu ; enſuite de quoi ſon teint commença à s'éclaircir de telle ſorte, que l'ayant vû un an après, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puiſſe rencontter. Or pour ſe bien gouverner en cet accouchement, on y procédera de la même maniére que quand l'enfant préſente la tête par le côté ; laquelle on redreſſera avec les mains, comme nous avons dit ci-deſſus, obſervant toûjours de le faire le plus doucement qu'il ſera poſſible pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.



## CHAPITRE XVIII.

### *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entiérement sortie.*

L'Enfant vient naturellement la tête la premiere ; afin que par sa grosseur & par sa dureté, le passage soit plus facilement fait aux autres parties du corps, lesquelles pour l'ordinaire passent sans peine où elle a une fois passé. Néanmoins il se rencontre quelquefois des enfans qui ont la tête si petite, & les épaules si grosses & si larges, qu'elles ne peuvent qu'avec une très-grande difficulté, faire le même chemin ; ce qui les fait souvent demeurer au passage après que leur tête en est sortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant est mort depuis plusieurs jours dans la Matrice ; car pour lors sa tête étant devenue mollasse, s'affaisse & s'allonge en sortant ; & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce sujet si bien faire le passage des épaules, que quand l'enfant est vi-

vant. Cet accident arrive auſſi quelquefois pour n'avoir pas bien pris le tems à tirer l'enfant par la tête, comme il a été dit qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puiſſent prendre dans un même inſtant, la place que la tête occupoit. Beaucoup de femmes croyent avec aſſez de raiſon que les hommes qui ont les épaules larges, engendrent ordinairement de gros enfans, qui leur reſſemblent en cela ; & *Foreſtus*, en l'Obſervation 70. de ſon 28. Livre, dit que ſa belle-mere, qui avoit eu de ſon mari vingt enfans, étoit ſi fortement attachée à cette opinion, qu'elle ne vouloit point marier aucune de ſes filles à des hommes, qui euſſent les épaules larges, comme avoit ſon mari, de peur qu'elles n'euſſent, comme elle, trop de peine dans leurs accouchemens, à cauſe de la groſſeur du corps & des épaules des enfans qu'elles en pourroient avoir.

Quand l'enfant ſera ainſi arrêté par les épaules, il faut que le Chirurgien ſe dépêche promptement de le tirer de cette priſon, où il eſt pris par le col comme s'il étoit au carcan, car il tarderoit peu à y être étranglé ou ſuffoqué. C'eſt pourquoi afin de l'éviter, il tâchera de faire ſuivre & paſſer les épaules, en tirant médiocrement la tête de l'enfant, tantôt par ſes côtés, tantôt auſſi la prenant d'une main par deſſous le menton, & de l'autre par deſſus le derriere de la tête, & ainſi faiſant alternativement de côté & d'autre pour mieux faciliter la choſe ; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne ſoit pas embarraſſé au tour du col, & obſervant toûjours de ne point tirer cette tête avec trop de violence ; de peur qu'il n'arrive ce que j'ai vû faire devant moi en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainſi pris au paſſage, on en fit ſur le champ un Gentilhomme, en lui arrachant & ſéparant la tête du col, à force de la tirer.

Si les épaules ne paſſent point après avoir médiocrement tiré l'enfant de la maniére, il faut gliſſer un ou deux doigts de chaque main par deſſous chacune des aiſſelles, avec leſquelles, les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules. Mais quand elles ſeront entrées au paſſage, & qu'elles en ſeront tout-à-fait dégagées, ſi le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainſi par deſſous les aiſſelles, pour lors il peut être certain qu'il eſt arrêté par quelque autre empêchement, & qu'il eſt aſſûrément monſtrueux de quelque partie de ſon corps ; ou comme il arrive le plus ſouvent en cette occaſion, qu'il eſt hidropique du ventre, à raiſon de l'éminence & groſſeur duquel il eſt impoſſible

qu'il soit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vuider les eaux ; après quoi on en viendra facilement à bout, comme je l'ai pratiqué en pareille rencontre, dont je vais présentement décrire toutes les circonstances, & la maniére avec laquelle nous nous y comportâmes ; car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sagefemme, & une Apprentisse de l'Hôtel-Dieu, à faire cet accouchement, où la chose arriva de cette façon.

En l'année 1660, comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il se rencontra un jour que l'Apprentisse voulant accoucher une femme, ne put jamais faire passer antre chose que la tête de l'enfant, qui demeura ainsi pris au col, & arrêté au droit des épaules, sans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il lui étoit impossible d'avoir cet enfant, quoiqu'elle le tirât très-fortement par la tête, & qu'elle avoit épuisé inutilement toute son industrie, pour tâcher d'en venir à bout, elle appella à son secours la Maîtresse Sagefemme, qui étoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit aussi tout son possible, mais ce fut encore en vain. Après qu'elles se furent bien lassées toutes deux à tirer cette tête de la sorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne restant presque plus que la seule peau qui y tenoit quelque peu) je survins à ces entrefaites, où d'abord elle me prierent d'éxaminer moi-même ce qui étoit cause que cet enfant n'avoit pas pû être tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui étoient plus que suffisans pour faire sortir ses épaules, quand elles auroient été beaucoup plus grosses qu'elles n'étoient pas ; à quoi ayant fait réfléxion, je conçûs bien aussi-tôt qu'il falloit que la difficulté procédât d'ailleurs ; ce qui m'obligea de pousser d'abord ma main applatie à l'entrée de la Matrice jusques aux épaules de l'enfant, lesquelles ne me paroissant pas être trop grosses pour pouvoir aisément sortir, me firent connoître que l'empêchement n'étoit pas en cet endroit. J'introduisis après cela ma main plus avant, la portant par dessous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle étant arrivée, environ le cartilage xiphoïde ; je trouvai que tout son bas ventre étoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il étoit entiérement impossible de le tirer, sans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler : mais il me manquoit alors un instrument propre pour le faire, à faute duquel je fus obligé d'envoyer promptement avertir un Chirurgien dudit Hôtel-Dieu ; auquel après qu'il fut arrivé je déclarai la chose, comme je l'avois reconnuë, & lui fis entendre que pour tirer cet

cet enfant, il falloit néceſſairement lui percer le ventre, afin d'en vuider les eaux par ſon ouverture ; mais il ne voulut jamais ſuivre mon ſentiment, ſoit par une eſpéce de politique, à cauſe qu'il croyoit peut-être ſçavoir aſſez bien ſon métier ſans avoir beſoin de mon avis ; ou parce qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fût hydropique, comme je lui diſois ; ce qui fut cauſe qu'il ſe contenta ſeulement ( ſans ſe mettre en peine d'éxaminer précisément la choſe ) de tâcher d'en faire extraction à ſa mode ; & pour y parvenir il tira d'abord, & ſépara entiérement la tête du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir été tirée avec trop de violence par les Sagefemmes, comme j'ai dit ci-deſſus. Après cela introduiſant un crochet dans la Matrice, il en tira & arracha les deux bras l'un après l'autre, & enſuite quelques côtes, une portion des poulmons, & le cœur ; quoi faiſant il ſe laſſa tant à force de tirer piéces, morceaux & lambeaux l'un après l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en ſuoit à groſſes goutes, quoi qu'il fît extrêmement froid en ce tems ; & il s'y tourmenta ſi fort le corps & l'eſprit, qu'il fut contraint de quitter la beſogne pour ſe repoſer, laiſſant à la Sagefemme à y faire auſſi ſon poſſible, pendant qu'il reprendroit un peu ſes forces ; laquelle s'y laſſa en vain auſſi-bien que lui, en tirant quelques côtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains ſeulement ( car ce n'eſt pas le fait des Sagefemmes de ſe ſervir de crochets ) enſuite de quoi il ſe remit une ſeconde fois à tirer de toute ſa force, ſans pouvoir plus rien avoir ; parce que juſques-là il n'avoit point encore percé le bas ventre, ni le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je lui diſois à chaque moment, ſans quoi il étoit abſolument impoſſible de tirer le reſte du corps.

Or voyant que tous ſes efforts étoient auſſi inutiles cette ſeconde fois que la premiere, il me donna enfin ſon crochet, en me diſant de m'y laſſer auſſi-bien que les autres ; lequel j'acceptai très-volontiers, & avec joye ( car j'étois très-aſſûré de venir à bout de l'opération ( ſçachant bien qu'au lieu de m'amuſer à tirer comme il avoit fait, il ne falloit ſeulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, après quoi le tout viendroit très-facilement. Pour ce ſujet j'introduiſis auſſi-tôt ma main gauche dans la Matrice, juſques au droit de ce ventre hydropique ; où étant je coulai par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui étoit ſemblable à celui qui eſt marqué de la lettre A. en la repréſentation des inſtrumens qui eſt vers la fin de ce ſe-

cond Livre ; au lieu duquel on peut encore à ce deſſein ſe ſervir plus aiſément du couteau courbe marqué par la lettre D. ce qu'ayant fait, je tournai la pointe de cet inſtrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçai tout d'un coup, en telle ſorte qu'il en fut percé d'un trou à y fourrer l'extrêmité de deux de mes doigts, que j'y mis après l'en avoir retiré ; puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre ſortirent comme un torrent, & furent évacuées dans le même inſtant ; enſuite de quoi je tirai auſſi-tôt le reſte du corps avec ma ſeule main ſans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais pû perſuader que cet enfant fût hydropique de la ſorte.

Après l'avoir ainſi tiré, j'eus la curioſité de remplir ſon ventre d'eau par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit été contenuë, & quelle groſſeur il pouvoit avoir en étant tout plein. J'y en fis entrer ſans exaggérer plus de cinq pintes entieres de notre meſure de Paris ; ce que j'aurois bien difficilement pu croire ſi je ne l'euſſe vû moi-même ; & ce ventre étant ainſi rempli d'eau, étoit de la groſſeur & de la figure d'un aſſez gros balon. J'ai mis ici toutes les circonſtances de cette hiſtoire, afin que le Chirurgien connoiſſe comment il ſe doit comporter en ſemblable occaſion.





## CHAPITRE XVI.

### *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement, où l'enfant préſente une ou deux mains avec la tête.*

QUand il y a quelque partie de l'enfant qui ſe préſente avec ſa tête, c'eſt pour l'ordinaire une de ſes mains, ou toutes les deux, plûtôt qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir ſortir, à cauſe que les mains occupent une partie du paſſage, & qu'elles font auſſi ſouvent pancher la tête de côté. Lorſque l'enfant vient de la ſorte, l'accouchement eſt contre nature, & la femme a beſoin d'être aſſiſtée en ſon travail.

Pour y remédier, auſſi-tôt qu'on ſentira qu'une des mains ſe préſente ainſi avec la tête de l'enfant, on ne lui permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au paſſage en cette poſture; pourquoi faire le Chirurgien, ayant fait coucher la femme, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, remettra & repouſſera le plus avant qu'il pourra avec ſa main celle de l'enfant; ou toutes les deux, ſi elles ſe préſentoient, donnant lieu par ce moyen à la tête

de s'avancer seule ; ce qu'ayant fait, si elle étoit de côté, il la réduiroit en la figure naturelle au milieu du passage, pour la faire venir en droite ligne, y procédant au reste, ainsi que j'ai enseigné ci-devant au chapitre dix-septiéme de ce second Livre, en parlant de la tête qui vient de côté.

Si on observe de secourir promptement de la sorte la femme, lorsqu'il y a peu de tems que les eaux de l'enfant se sont écoulées, & si elle a de bonne douleurs, & que sa Matrice soit suffisamment dilatée, elle ne laissera pas d'accoucher assez heureusement ; ce qui arrivera tout au contraire, si ces dispositions ne se rencontrent pas, quand les mains se présentent avec la tête. Car si la Matrice est à sec, & qu'elle ne soit pas bien dilatée, les mains de l'enfant seront repoussées avec bien plus de difficulté ; ce qui ne se pourra pas faire aussi sans quelque espéce de violence pour la mere ; & si elle n'a pas de bonnes douleurs, la tête ne pourra pas si facilement ni si promptement descendre au passage, pour occuper entiérement la place que tenoient les mains, après qu'on les aura repoussées. C'est ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher, autant qu'il peut, en repoussant ainsi avec sa main celles de l'enfant, de ne retirer la sienne hors de la Matrice que dans le tems qu'il surviendra une nouvelle douleur à la femme ; afin que dans ce moment il conduise la tête de l'enfant au passage, pour empêcher par ce moyen, que ses mains ne viennent à reprendre de rechef leur premiere situation.



## CHAPITRE XX.

*Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant présente une ou deux mains seules.*

LOrsque l'enfant présente une ou deux mains seules, ou un bras qui sort quelquefois jusques au coude, & par fois jusques à l'épaule, c'est une des plus mauvaises & des plus dangereuses postures que puisse tenir l'enfant tant pour lui que pour sa mere, à cause des violens efforts que le Chirurgien est toûjours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour lui aller chercher les pieds qui en sont fort éloignés, par lesquels il le doit toûjours tirer en ces occasions, après l'avoir retourné; pourquoi faire, il suë souvent à grosses gouttes en plein hyver, à cause de la difficulté qui se rencontre pour l'ordinaire en cet accouchement, plus grande qu'en tous les autres; dont aucuns sont à la vérité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il présente le ventre avec sortie de l'umbilic; mais ils ne sont pas si pénibles pour le Chirurgien, parce que

les pieds de l'enfant étant plus proches du paſſage, ne lui ſont pas ſi difficiles à trouver, que quand il vient par les mains ; car pour lors il a ſouvent les pieds en haut, & tout au fond de la Matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire : & j'ai même remarqué, que les enfans qui préſentent un bras devant, fort avancé dans le paſſage, ſont ordinairement plus difficiles à retourner, pour en faire extraction par les pieds, que ceux qui ſe préſentent par la tête, quoique les pieds en ſoient plus éloignés que du bras ; parce que l'enfant qui préſente la tête eſt en une ſituation droite, qui contribuë à faire plus facilement retourner l'enfant, en le tirant par les pieds, que quand il préſente le bras ; auquel tems ſon corps, qui eſt ſitué obliquement ou de travers, eſt pour ce ſujet bien plus difficile à retourner, pour le tirer par les pieds, comme on eſt obligé de faire.

Lors donc qu'une main ſeule, ou le bras entier ſe préſente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie ; car l'accouchement eſt toûjours d'autant plus difficile, que le bras qui ſe préſente, ſort plus avant ; & on le ſépareroit & arracheroit plûtôt du corps, que de faire ſortir ainſi l'enfant ; à cauſe que par ce moyen il ſeroit tiré obliquement & de travers : & ſi les deux bras ſe préſentoient, & qu'on les tirât enſemble, il ne reſteroit pas aſſez de lieu pour laiſſer paſſer la tête, qui ſe renverſeroit auſſi en arriere. C'eſt pourquoi ayant ſitué la femme comme il eſt requis, on doit promptement repouſſer au-dedans de la Matrice, les mains & les bras de l'enfant qui ſe préſentent au paſſage. Quelques Sagefemmes trempent pour lors en eau froide, ou touchent d'un linge moüillé la main de l'enfant qui eſt ſortie, diſant qu'il la retire auſſi-tôt, s'il eſt vivant, comme fit un des enfans jumeaux que *Thamar* avoit conçû de ſon beau-pere *Juda*, dont il eſt parlé au 38. chap. de la *Geneſe* ; mais l'enfant eſt ordinairement ſi mal ſitué, & ſi preſſé & engagé au paſſage en cette mauvaiſe poſture, qu'il n'a pas aſſez de liberté pour pouvoir ainſi retirer de lui-même ſa main, quand elle eſt une fois entiérement ſortie. Pour ce ſujet le Chirurgien la remettra avec la ſienne, qu'il coulera enſuite dans la Matrice, par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, & ſi avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à lui, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainſi qu'il a été dit ; obſervant que ce ſoit avec le moins de violence qu'il pourra ; ce qui ſera bien plus aiſé & beaucoup plus ſûr, que de vouloir s'amuſer à lui faire prendre une ſituation naturelle, comme pluſieurs Au-

teurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens, l'ordonnent, ſans avoir aucune connoiſſance de la grande difficulté qu'il y a de ſuivre leur conſeil, qui n'eſt bon que dans leur imagination. Car en effet, il ſeroit très-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une ſituation naturelle ; à cauſe qu'il a le corps tout de travers, quand il préſente ainſi le bras ſeul juſqu'au coude, ou juſques à l'épaule ; outre qu'après l'avoir remis en bonne ſituation ( ce qui ne ſe pourroit ſans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant ) ils en demeuroient tous deux ſi débilités, que la mere de ſa part n'auroit plus la force d'achever enſuite de pouſſer l'enfant dehors, qui de l'autre côté tarderoit peu pour ce ſujet à mourir. C'eſt pourquoi il eſt toûjours bien plus ſûr, comme j'ai dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent après ; mais il faut que le Chirurgien obſerve bien en introduiſant ſa main dans la Matrice pour le retourner, qu'il la gliſſe au-dedans des membranes de l'enfant, & non pas entre les membranes & la Matrice ; car ces membranes qui tapiſſent intérieurement toute la Matrice, ſervent par leur ſubſtance polie & gliſſante à faire aiſément retourner l'enſant, & empêchent par leur interpoſition que la Matrice ne ſoit ſi facilement offenſée par la main du Chirurgien dans le tems de l'opération.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura ainſi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier ; après quoi les tenant tous deux, il ſe conduira au reſte pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons ci-devant dit, au chapitre treiziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'accouchement où il préſente les pieds les premiers. Mais ſi le bras étoit tellement avancé (l'étant preſque juſques à l'épaule) & ſi gros & ſi tuméfié (comme il arrive quand il y a long-tems qu'il eſt dehors) qu'il ne ſe pût remettre ſans une trop grande difficulté ; *Ambroiſe Paré* recommande en ce cas, ſi on eſt bien certain que l'enfant ſoit mort, qu'on coupe tout le bras ſorti, le plus avant qu'on pourra, en inciſant premiérement les chairs, & coupant l'os après encore plus haut, avec des tenailles inciſives, afin que la portion de ces chairs laiſſées venant à recouvrir les aſpérités de l'os, empêche que la Matrice n'en ſoit bleſſée en retournant l'enfant, pour le tirer enſuite par les pieds, comme il eſt requis : néanmoins ſi le Chirurgien, ne pouvant, pas repouſſer le bras au-dedans, étoit abſolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extrêmité) il en viendra bien

à bout ſans tant de façon, en le tordant deux ou trois tours; car à cauſe de ſa tendreſſe, il ſe ſéparera facilement du corps au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate; au moyen de quoi il ne ſera pas beſoin de tenailles inciſives, ni d'autres inſtrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniére que l'enſeigne ledit *Paré*; & il n'y reſtera aucunes aſpérités, parce qu'ainſi faiſant, la ſéparation s'en fera juſtement dans l'article. Mais ſur-tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la ſorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde très-éxactement à ne pas ſe tromper, examinant bien à ce ſujet s'il eſt aſſûrément mort, & qu'il ne procéde point de cette façon, qu'il n'en ſoit tout-à-fait certain, par tous les ſignes dont nous avons fait mention au Chapitre douziéme ce ſecond Livre; car quel horrible ſpectacle ſeroit-ce, s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelquefois fait (un pauvre enfant encore vivant, après lui avoir ainſi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps; c'eſt pourquoi qu'il faſſe une double réfléxion ſur ſon opération, avant que de s'y comporter de la ſorte.



CHAPITRE



## CHAPITRE XXI.

### *Le moyen de tirer l'enfant quand il préſente les pieds & les mains enſemble.*

SI l'enfant préſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation ; & pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la Matrice, n'y ſentira que quantité de doigts, les uns proche des autres ; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de tems ſans pouvoir préciſément connoître les pieds d'entre les mains à cauſe qu'ils ſont quelquefois ſi ſerrés & ſi preſſés les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous être d'une même figure. Mais d'abord que la Matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains, & quels ſont les pieds ; ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſi-tôt juſques vers la tête de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où étant il la repouſſera doucement, & les mains auſſi vers le fond de la Matrice, laiſſant les pieds au même endroit qu'il les avoit trouvés ; ayant pour ce faire mis la femme en ſituation

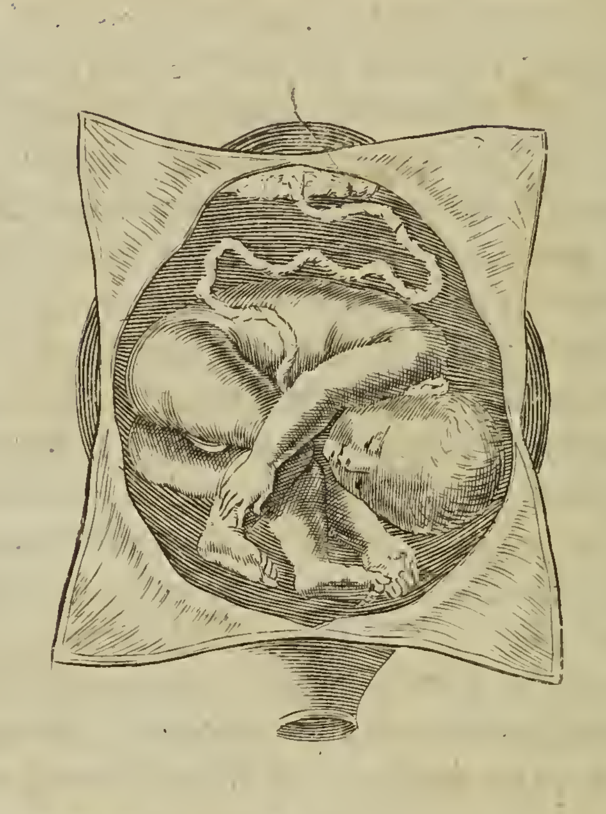
commode, c'eſt-à-dire, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées; laquelle ſituation doit toûjours être obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la Matrice; après quoi il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la maniére que j'ai ci-devant dite en ſon chapitre.

Il arrive aſſez ſouvent, quand il y a très-peu de tems que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en le tirant d'abord ſimplement par les deux pieds, ſon corps ſe retourne de ſoi-même dans la Matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer, comme je viens de dire. Mais lorſque la Matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de lui repouſſer la tête & les mains, ainſi que j'ai enſeigné, afin de le retourner plus facilement; car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cet accouchement eſt à la vérité un peu rude, mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celui dont nous avons parlé au précédent chapitre, où l'enfant préſente ſeulement la main; car en celui-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer; mais en celui-ci ils ſont tout trouvés, d'autant qu'ils ſe préſentent d'eux-mêmes; & il ne s'agit que de lui relever & repouſſer un peu la partie ſupérieure du corps; ce qui ſe fait preſque de ſoi-même en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiqués, comme ont fait pluſieurs Médecins (*Medici quidem famâ multi, ſed opere valdè pauci*) recommandent tous par un même précepte ſouvent réïtéré, de réduire à la figure naturelle chacune de toutes les ſituations contre nature, dans leſquelles l'enfant ſe peut préſenter; c'eſt-à-dire, de le faire venir la tête la premiere; mais s'ils avoient eux-mêmes mis la main à l'œuvre, ils connoîtroient bien que cela eſt le plus ſouvent impoſſible, à moins qu'on ne riſquât par l'excès de violence qu'il faudroit faire pour ce ſujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne ſe mît en danger de les faire mourir tous deux dans l'opération. Un *fiat* de cette maniere eſt bien-tôt dit & ordonné; mais il n'eſt pas ſi facile à exécuter qu'à prononcer : *Sunt enim facta verbis difficiliora*. Pour moi je ſuis en cela d'un ſentiment tout contraire au leur, & je croi que ceux qui ſe connoiſſent en l'art, ſeront aſſûrément de mon avis; qui eſt que toutes les fois que l'enfant ſe préſente en mauvaiſe poſture, par telle partie du corps que ce puiſſe

être, depuis les épaules juſques aux pieds, il eſt plus ſûr, & c'eſt plûtôt fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher, s'ils ne ſe rencontrent pas, que de s'amuſer à eſſayer de le mettre en la figure naturelle, lui amenant la tête la premiere : car les grands efforts qu'il convient ſouvent faire pour retourner un enfant dans la Matrice ( ce qui eſt un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële ) débilitent tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reſte plus aſſez de force pour commettre enſuite l'opération à l'œuvre de la nature ; & la femme n'a plus pour l'ordinaire, après avoir été ainſi travaillée, les épreintes & les douleurs néceſſaires à l'accouchement, pour lequel ſujet il ſeroit fort long & très-difficile ; comme auſſi l'enfant, qui eſt très-foible pour lors, périroit aſſûrément au paſſage, ſans en pouvoir ſortir. C'eſt pourquoi il vaut mieux en ces rencontres le tirer auſſi-tôt par les pieds, les allant chercher, comme j'ai dit, s'ils ne ſe préſentent pas, & ce faiſant, on épargnera aux meres un très-long travail, & on aménera ſouvent les enfans vivans, qui ſans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils puſſent être mis dehors par les ſeuls efforts de la nature.





## Chapitre XXII.

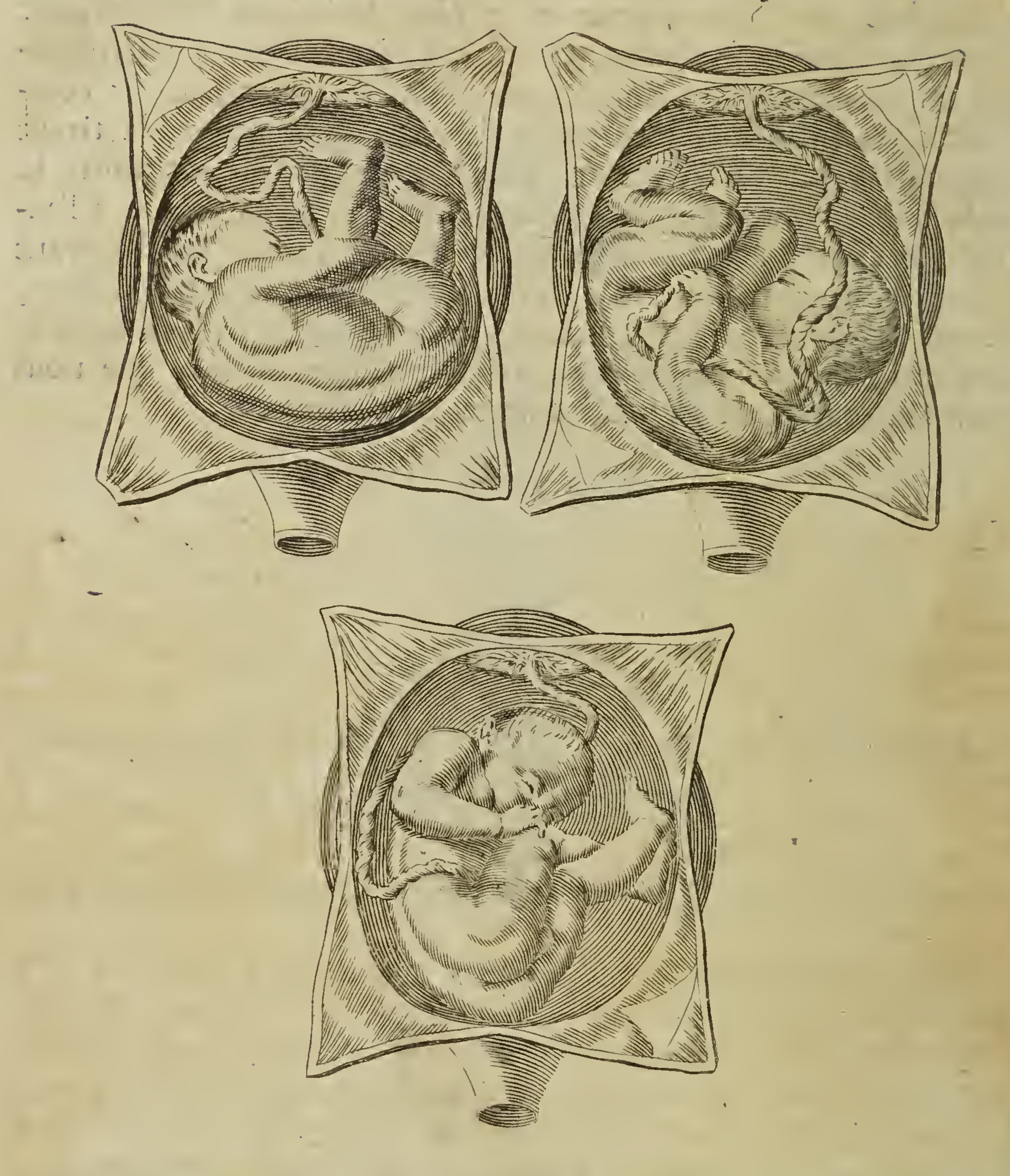
### *La maniere de tirer l'enfant, quand il présente les genoux.*

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute ordinaire, c'eſt-à-dire, pour ne s'être pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin de venir la tête la premiere, ainſi que j'ai expliqué dans le chapitre cinquiéme de ce ſecond livre, ſe préſente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les feſſes, pour lors à cauſe de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit ſe tromper, ſi étant ſitué encore un peu trop haut, on ne le ſentoit ſeulement que de l'extrêmité du doigt, eſtimant que ce ſeroit la tête; mais le touchant & le maniant mieux, lorſque la Matrice ſera ſuffiſamment dilatée, & que l'enfant ſera plus abaiſſé, on en ſera aiſément la diſtinction: & le genou ſera auſſi facilement diſtingué du coude, en ce que la rondeur du genou eſt plus ample & plus égale que celle du coude, qui eſt plus aiguë.

Auſſi-tôt donc qu'on aura reconnu la choſe, on ne laiſſera pas avancer davantage l'enfant au paſſage en cette poſture; & ayant mis la femme en ſituation, on repouſſera doucement les genoux

de l'enfant en-dedans, pour avoir plus de liberté de lui déplier les jambes l'une après l'autre; ce que le Chirurgien fera en lui mettant un ou deux de ses doigts par dessous le jarret, & les conduisant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toûjours un peu obliquement, jusques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un, il fasse la même chose à l'autre, y procédant de même façon qu'au premier; après quoi les ayant tirés tous deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il étoit venu les pieds devant, observant toûjours de le faire venir la face en-dessous, avec les circonstances que nous avons fait remarquer en parlant de cet accouchement.





## CHAPITRE XXIII.

### *De l'accouchement où l'enfant présente l'épaule, le dos, ou le cul.*

LA plus mauvaiſe de ces trois ſortes de ſituations dans leſquelles les enfans ſe préſentent quelquefois, eſt celle de l'épaule; à cauſe qu'elle eſt plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors par eux; celle du dos tient le milieu; & le cul par la même raiſon cauſe moins de peine;

non-ſeulement parce que les pieds en ſont plus proches, mais auſſi à cauſe que dans cette figure, la tête & le col de l'enfant ne ſont pas ſi contraints, ni gênés que dans les autres ſituations.

Pour remédier à l'accouchement où l'épaule ſe préſente la premiere, quelques-uns veulent qu'on la repouſſe, afin de faire prendre ſa place à la tête de l'enfant, & qu'on réduiſe ainſi faiſant, cette mauvaiſe figure à la naturelle : mais il vaut bien mieux pour les raiſons ci-devant dites au chapitre vingt-uniéme de ce ſecond livre, eſſayer à le tirer par les pieds ; pour quoi faire, le Chirurgien repouſſera un peu l'épaule avec ſa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la Matrice ; & la coulant enſuite le long du corps de l'enfant, du côté qu'il trouvera la choſe plus facile, il cherchera les pieds, pour le retourner tout-à-fait en les amenant au paſſage ; après quoi il le tirera dehors ainſi qu'il a été enſeigné.

Si c'eſt le dos que l'enfant préſente pour ſortir, il eſt pareillement impoſſible qu'il en vienne à bout ; & quelques efforts que la mere faſſe, elle ne le peut jamais faire avancer au paſſage en cette poſture ; en laquelle l'enfant ayant le corps plié en-dedans, & comme en double, ſa poitrine & ſon ventre en ſont tellement comprimés, qu'il tarde peu ordinairement d'en être ſuffoqué ; mais pour éviter cela, il faut au plûtôt que le Chirurgien gliſſe ſa main le long du dos vers ſa partie inférieure, juſques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour les tirer après cela, comme s'il les avoit préſentés les premiers.

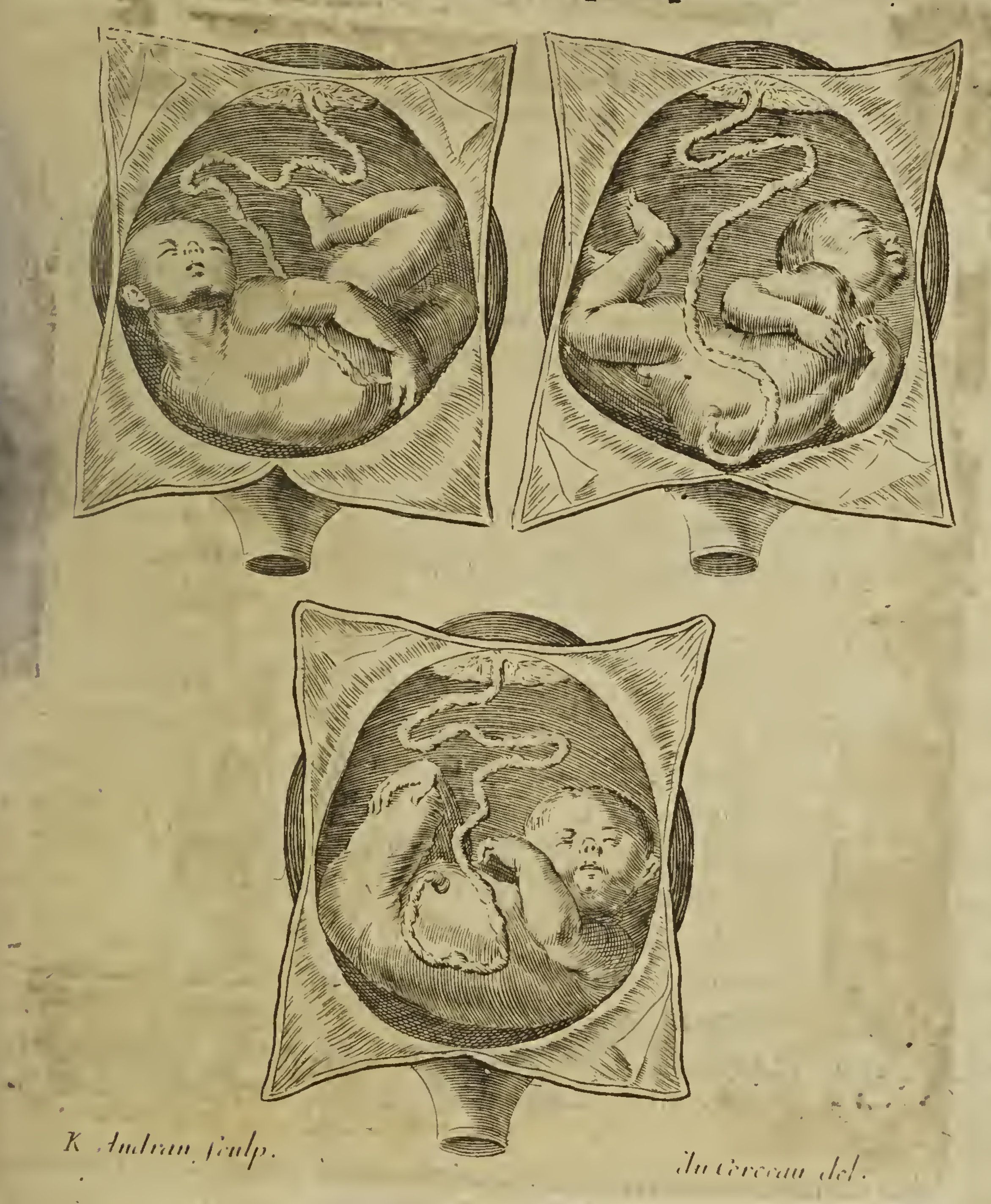
Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il eſt petit ou de médiocre groſſeur, & que la mere ſoit grande, ayant le paſſage aſſez large, il peut bien ſortir en cette ſituation, avec un peu d'aide ; car quoi qu'il ait pour lors le corps en double, les cuiſſes étant pliées vers le ventre qui eſt mollaſſe, ſe font faire place au droit de lui, ſans trop grande difficulté. Néanmoins auſſi-tôt que le Chirurgien connoît que ce ſont les feſſes de l'enfant qui ſe préſentent les premieres, il ne doit pas le laiſſer avancer ni engager de la ſorte dans le paſſage ; car il pourroit y reſter trop long-tems, & difficilement venir de la façon, s'il n'étoit petit ou de médiocre groſſeur, & la voye aſſez large, comme nous venons de dire. S'en étant donc apperçû de bonne heure, il repouſſera le cul, ſi faire le peut ſans aucune violence, & enſuite ayant gliſſé ſa main le long des cuiſſes, juſques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les aménera tout doucement l'un après l'autre hors de la Matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le côté le plus facile ; prenant bien garde

à n'y pas faire trop grande contorsion, ni aucune dislocation; après quoi il tirera le reste du corps de la même façon que s'il étoit venu les pieds devant.

J'ai dit que le Chirurgien s'étant apperçû que l'enfant vient le cul devant, le doit repousser, si faire le peut, car il s'avance quelquefois tellement dans le passage, qu'il créveroit plûtôt la mere & l'enfant, que de le repousser en-dedans, quand il y est une fois fortement engagé; ce qu'arrivant ainsi, il ne pourra pas l'empêcher de venir en cette situation, en laquelle il a le ventre si comprimé, qu'il en rend toûjours pour ce sujet le *meconium* par le fondement. Il lui aidera néanmoins beaucoup à sortir de la maniere, en glissant un ou deux de ses doigts de chaque main à côté des fesses, pour les introduire vers les aînes aussi-tôt qu'il le pourra faire sans violence, & les ayant courbés en-dedans, il en attirera le cul au-dehors jusques aux cuisses; après quoi les tirant un peu obliquement de côté & d'autre, il les dégagera du passage, comme aussi les jambes & les pieds l'un après l'autre, se gardant bien d'y faire aucune fracture ni dislocation; ensuite il achévera l'extraction du reste du corps comme s'il étoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ai fait, fut d'un enfant que je tirai ainsi le cul devant, il y a trente-cinq ans, y ayant été contraint, parce qu'il s'étoit tellement avancé au passage, incontinent après que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'étoit fait devant que j'y fusse arrivé pour l'en empêcher) qu'il étoit impossible de l'avoir autrement; je fis fort bien cette opération, & en peu de tems, sans causer aucun préjudice à la mere ni à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire. Et j'ai même remarqué qu'il y a souvent moins de danger à laisser venir les enfans en cette posture, que d'en précipiter l'extraction devant que le passage ait été suffisamment préparé & dilaté; car la voye n'étant pas faite, la tête de l'enfant restant pour ce sujet plus long-tems arrêtée au passage, après que le corps en est sorti avec beaucoup de peine, il court plus grand risque d'y être suffoqué, que lorsque cette voye a été dilatée par le cul de l'enfant qui s'est présenté le premier.

Cette opération est assez facile, si on s'y conduit comme j'ai coûtume de faire; qui est qu'il faut bien prendre garde, en tirant un enfant qui se présente par le cul, de lui faire venir la face en-dessous: car comme ordinairement lorsqu'il vient par le cul, il a la face & les pieds vers le ventre de la mere, si on le tiroit de la sorte en ligne droite, sans le tourner peu à peu à proportion qu'on en fait extraction,

extraction, la face ſe trouvant ainſi en-deſſus, le menton de l'enfant s'accrocheroit au-deſſous de l'os *pubis*, & la tête en ſeroit arrêtée au paſſage, où il périroit très-promptement.



## CHAPITRE XXIV.

### *De l'accouchement auquel l'enfant préſente le ventre, la poitrine, ou le côté.*

L'Epine du dos peut bien ſe courber & ſe fléchir un peu en-devant, mais non pas en arriere, ſans qu'il lui ſoit fait une ex-

ceſſive violence : c'eſt pourquoi la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe ſituation que l'enfant puiſſe tenir dans la Matrice, eſt celle en laquelle il préſente le ventre ou la poitrine ; car pour lors ſon corps eſt contraint de ſe recourber en arriere ; & quelques efforts que la femme faſſe pour le pouſſer dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle ſe créveroit plûtôt & ſon enfant, que de le faire avancer au paſſage en cette ſituation ; ce qui fait qu'il y eſt en très-grand péril de ſa vie, & qu'il y meurt le plus ſouvent, s'il n'eſt très-promptement ſecouru ; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait reſté de la ſorte, il pourra demeurer long-tems après être né, ſans avoir l'épine du dos bien affermie. Mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, eſt que le cordon de l'umbilic tombe preſque toûjours hors de la Matrice, quand l'enfant préſente ainſi le ventre le premier. Or d'abord que la choſe aura été connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le ſeul & unique reméde, qui eſt de tirer l'enfant par les pieds ſans aucun délai, & le plûtôt qu'il ſera poſſible, en s'y comportant de cette façon.

Après avoir fait ſituer la femme, il coulera doucement ſa main applatie bien ointe d'huile ou de beurre frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repouſſera en-dedans, pour achever de le tourner ( car il eſt à demi dans cette ſituation, ayant les pieds auſſi proches du paſſage que la tête, quand il préſente le milieu du ventre ) après quoi il gliſſera ſa main par deſſous le ventre, juſques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, leſquels il aménera au paſſage pour le tirer dehors, en la même maniére que s'il les avoit premiérement préſentés, prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en-deſſous, & obſervant toûjours de le mettre en cette ſituation, avant que d'en faire ſortir la tête, pour la raiſon qui a déja été dite pluſieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorſque l'enfant préſente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procédera de la même façon en l'une & l'autre occaſion, d'autant qu'elles requierent ſemblables circonſtances.

L'enfant peut encore ſe préſenter de côté : pour lors il eſt auſſi impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation, que dans les deux autres ; mais il n'en eſt pas tant tourmenté, & ne lui eſt pas ſi cruelle ; car il peut reſter bien plus long-tems ſans mourir, que dans les deux précédentes, dans leſquelles il eſt beaucoup plus gêné qu'en celle-ci, où ſon corps peut être courbé en-devant ſans grande violen-

ce, & non en arriere comme il eſt dans les autres : de plus auſſi, le cordon de l'umbilic n'en ſort pas ſi-tôt que quand l'enfant préſente le ventre le premier, auquel tems il tombe preſque toûjours dehors. Pour remédier à cet accouchement, il faut auſſi-bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui ſe préſente par le côté du ventre ou de la poitrine, ce qu'on fera de cette maniere. Ayant ſitué la femme comme il eſt requis, le Chirurgien repouſſera un peu le corps de l'enfant avec ſa main, afin qu'il la puiſſe introduire plus facilement ; laquelle il gliſſera le long des cuiſſes juſqu'à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par leſquels il le tournera & le tirera enſuite, ainſi qu'il eſt dit des autres, avec les mêmes obſervations ; & il ne faut pas en ces trois ſortes d'accouchemens, qu'il s'amuſe à vouloir faire venir l'enfant par la tête, en tâchant de le réduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reſte en ces ſituations étranges, il eſt en très-grand danger d'y mourir, ſi on ne le tire au plûtôt ; ce qu'on ne peut faire, ſi ce n'eſt en lui allant chercher les pieds, comme j'ai enſeigné.






CHAPITRE XXV.

## *De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se présentent ensemble dans les différentes postures ci-devant dites.*

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques-ici décrites, dans lesquelles l'enfant étant seul, se peut présenter pour venir au monde, causent toutes les difficultés & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus pénible, non-seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien ; car ils sont tellement contraints & pressés, que le plus souvent ils s'embarassent l'un l'autre, & s'empêchent de sortir ; & pour lors la Matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est nécessaire de faire, quand il est besoin de les retourner, ou de les repousser, pour leur faire prendre une autre situation que celle en laquelle ils se sont premiérement présentés.

Quand la femme a deux enfans, ils ne ſe préſentent pas ordinairement tous deux enſemble au paſſage pour ſortir ; car il y en a ſouvent un plus avancé que l'autre ; ce qui fait qu'en ce tems on n'en ſent qu'un ; & on ne s'apperçoit quelquefois pas que la femme a deux enfans, que lorſque la voulant délivrer de ſon arrierefaix, après la ſortie du premier, on ſent venir le ſecond. Il ne faut pas croire auſſi, quand il y a deux enfans dans la Matrice, que la nature ſoit réglée à en faire ſortir l'un plûtôt que l'autre, le premier ou le dernier, ſelon qu'il lui ſeroit plus convenable, c'eſt-à-dire, que ſi l'un eſt plus fort & l'autre plus foible, le plus robuſte vienne le premier ; comme auſſi quand l'un eſt mort, & l'autre vivant, que le vif chaſſe le mort ; car il eſt conſtant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, de quoi voici un exemple. J'accouchai il y a quelque tems à huit jours près l'un de l'autre, deux différentes femmes, chacune deſquelles étoit groſſe de deux enfans, dont l'un étoit mort & l'autre vivant : à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort ; & à la deuxiéme, le mort fut expulſé devant le vif : & la même choſe ſe rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles ; car celui qui eſt le plus proche du paſſage, ſoit le mort ou le vif, le fort ou le foible, eſt toûjours celui qui ſort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de lui-même ; à moins de quoi on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il lui faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repouſſant au-dedans pour faire venir l'autre devant lui.

Nous avons enſeigné au chapitre ſeptiéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tous deux naturellement. Il nous reſte maintenant à faire connoître de quelle façon l'on ſe doit comporter quand ils ſe préſentent tous deux en mauvaiſe ſituation, ou quand il n'y en a ſeulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la tête, & le ſecond par les pieds, ou en quelqu'autre poſture encore plus mauvaiſe ; auquel cas on doit au plûtôt procurer la ſortie du premier, afin d'aller à l'inſtant querir le ſecond, qui a beaucoup ſouffert en ſa ſituation contre nature, pour le tirer par les pieds, ſans eſſayer de lui en faire prendre une naturelle, quand même il y ſeroit quelque peu diſpoſé, à cauſe qu'il a été tellement fatigué & débilité, comme auſſi la mere, durant la ſortie du premier, qu'il ſeroit ſou-

vent en danger de mourir avant qu'il vînt de lui-même.

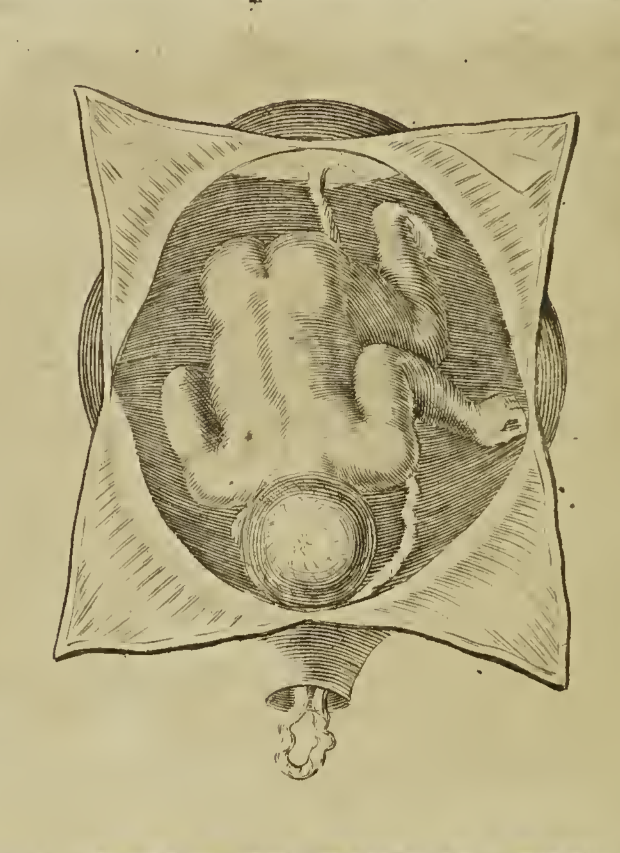
Quelquefois aussi après que le premier est sorti naturellement, le second se présente pareillement la tête la premiere. En ce cas il faut laisser achever une si bonne œuvre à la nature, pourvû qu'elle n'y soit pas trop long-tems ; car l'enfant pourroit bien mourir, quoiqu'en situation naturelle, par la trop grande longueur du travail ; & la femme qui a été beaucoup tourmentée à mettre le premier de ses deux enfans au monde, est pour l'ordinaire si fatiguée & si déconfortée, quand elle sçait qu'après avoir tant souffert, elle n'a encore fait que la moitié de la besogne, qu'elle perd aussi-tôt courage, étant outre cela tellement affoiblie & abbatuë, qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & très-lentes, ni d'épreintes considérables pour pouvoir pousser le second dehors comme le premier. C'est pourquoi voyant que sa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuent beaucoup, le Chirurgien, sans attendre davantage, portera sa main dans la Matrice pour aller chercher les pieds de ce second enfant, afin de le tirer dehors ; ce qu'il fera facilement en cette occasion, à cause que la voye est assez large, ayant été tracée par la sortie du premier, & si les eaux de ce dernier enfant n'étoient encore écoulées, comme elles ne le sont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer sur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ses doigts ; & si nous avons dit autre part, qu'on ne le doit jamais faire, si ce n'est en quelques occasions particulieres que nous avons fait observer en leur lieu, cela se doit entendre avec distinction ; car quand il s'agit de commettre entiérement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laisser percer d'elles-mêmes ; mais lorsqu'il est question de faire extraction de l'enfant par art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner, ce qui autrement seroit impossible. Et il est même toûjours mieux de rompre les membranes du second enfant, incontinent après la sortie du premier ; parce que le premier ayant fait le passage, on accélere par ce moyen la sortie du second.

Il faut sur toutes choses que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas se tromper, quand les enfans présentent tous deux ensemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il avise bien en opérant s'ils ne sont pas joints l'un à l'autre, ou monstrueux de quelque maniere que ce soit, comme aussi quelles parties sont de l'un, & quelles parties sont de l'autre, afin de les tirer l'un après l'autre, & non pas

tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'éxaminant pas bien la choſe, ſi tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainſi tous deux, croyant qu'ils ſeroient d'un même corps, à cauſe qu'il y auroit un gauche & un droit; quoi faiſant, il lui ſeroit abſolument impoſſible de les avoir ainſi. Mais il reconnoîtra bien facilement ce qui en eſt, ſi lorſque deux ou trois pieds de différens enfans ſe préſentent au paſſage, en ayant pris deux à part des plus avancés, & de différens côtés, c'eſt-à-dire, un droit & un gauche, & gliſſant ſa main le long de leurs jambes & de leurs cuiſſes juſques vers les aînes, ſi c'eſt par devant, ou vers les feſſes, ſi c'eſt par derriere, il trouve qu'ils ſont d'un même corps; de quoi étant très-certain, il commencera premiérement de tirer par les pieds celui qui eſt le plus avancé, ayant, pour laiſſer la voye plus facile, un peu rangé du paſſage ceux de l'autre enfant, ſans avoir aucun égard ſi c'eſt le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera ſeulement ce premier, tel qu'il ſoit, le plus promptement qu'il pourra, en obſervant pareilles choſes que s'il n'y en avoit qu'un, c'eſt-à-dire, de faire enſorte qu'il vienne la poitrine & la face deſſous, avec les circonſtances dites en l'accouchement auquel les pieds ſe préſentent les premiers, & de ne pas tirer auſſi l'arrierefaix avant que le ſecond enfant ſoit ſorti; car le plus ſouvent il n'y en a qu'un qui eſt commun à tous deux, lequel étant détaché des parois de la Matrice, ſeroit cauſe d'un très-grand flux de ſang; parce que, comme il a déja été dit autre part, les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeureroient ouverts par cette ſéparation, tant que la Matrice ſeroit dans la diſtenſion qu'en fait l'autre enfant qui eſt encore dedans, & ne ſe refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lorſqu'ayant été tout-à-fait vüidée, elle viendroit à ſe contracter & à ſe retirer (s'il faut ainſi dire) en ſoi-même.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant, il le ſéparera de l'arrierefaix, en lui liant & coupant le cordon de l'ombilic, enſuite de cela il prendra les pieds de l'autre pour en faire extraction de la même maniere, après quoi il tirera l'arrierefaix avec ſes deux cordons, comme il a été dit & montré au huitiéme ch. de ce ſecond Livre. Mais ſi les enfans préſentent quelques autres parties que les pieds, il ſe gouvernera & comportera avec la même méthode que nous avons enſeignée aux précédens chapitres, en parlant de chacune des différentes poſtures contre nature, obſervant toûjours, pour les raiſons alléguées ci-deſſus, de commen-

cer l'opération par l'enfant qui sera le plus avancé au passage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.



## Chapitre XXVI.

*De l'accouchement auquel le cordon de l'ombilic sort avant l'enfant.*

Toutes les fois que le cordon de l'ombilic sort le premier, l'enfant ne présente pas toûjours le ventre, car quoiqu'il vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'est-à-dire, la tête la premiere, ce cordon ne laisse pas de tomber quelquefois & de sortir au-devant d'elle; pour lequel sujet il est en très-grand danger de sa vie, à moins que l'accouchement ne soit bien prompt, à cause que le sang qui doit aller & venir dans les vaisseaux qui le composent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il est dans la Matrice, y étant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raison de la compression que reçoivent ces vaisseaux au passage, lorsqu'ils se présentent avec la tête de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'aussi parce que le sang s'y coagule, comme il est dit, à cause du réfroidissement qu'il reçoit par la sortie de ce cordon. Mais si un tel accident est cause de la mort soudaine de l'enfant, ce n'est pas tant à cause du défaut de nourriture, dont il se passeroit bien pour un

un jour, & même pour davantage, lui reſtant encore aſſez de ſang au corps pour ce ſujet, que c'eſt parce que ce ſang ne peut plus être vivifié & renouvellé par la circulation, comme il a continuellement beſoin, laquelle étant empêchée cauſe toûjours la mort ſubite à l'animal, & plûtôt ou plus tard, ſuivant qu'elle l'eſt plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'ombilic ſort ainſi, n'eſt pas ſeulement un quart d'heure ſans mourir, ſi ce cordon eſt entiérement comprimé par la tête de l'enfant, qui eſt fortement engagée dans le paſſage, & que d'autres fois il ne laiſſe pas d'être encore vivant, quoiqu'il ſoit ſorti, durant pluſieurs heures; à cauſe que n'étant pas tout-à-fait exactement comprimé, le ſang ne laiſſe pas d'y paſſer pour vivifier l'enfant dans l'intervalle des douleurs de la femme, ainſi que je l'ai obſervé particulierement en deux femmes que j'ai accouchées d'enfans vivans, quoique le cordon de leur ombilic fût ſorti durant plus de quatre heures, avant que j'euſſe été mandé pour les ſecourir; ayant été obligé de les retourner entiérement dans la Matrice pour les tirer auſſi-tôt par les pieds, afin de leur ſauver la vie qu'ils couroient grand riſque de perdre.

En touchant le cordon de l'ombilic qui eſt ſorti, on peut facilement connoître ſi l'enfant, qui eſt encore dans la Matrice, eſt vivant ou mort; car s'il eſt vivant, l'ombilic eſt chaud, il eſt gros, plein de ſang, & aſſez ferme, & on y ſent le battement des arteres: mais lorſqu'il eſt mort, ce cordon eſt ordinairement vuide, mollaſſe, flétri, petit, refroidi, & dont on n'y ſent aucun mouvement d'artere.

Je ſçai bien qu'on peut m'objecter, qu'encore que la circulation du ſang ſoit ainſi empêchée, & interceptée par cette ſortie de l'ombilic, ce ne doit pas être pour cela un ſujet de mort ſi ſoudaine à l'enfant à cauſe que le ſang ne laiſſe pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de ſon corps; à quoi je réponds, qu'à ſon égard il faut abſolument, ou que ſon ſang au défaut de reſpiration ſoit élabouré & préparé dans le *Placenta*, pour lequel ſujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant reſpire auſſi-tôt par la bouche, tant pour rafraîchir ſes poulmons & ſon cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuſes; ce que ne pouvant faire tant qu'il eſt dans la Matrice, il eſt de néceſſité qu'il ſoit ſuffoqué, & qu'il meure en très-peu de tems, ſi l'un & l'autre lui manquent enſemble. C'eſt pourquoi il faut au plûtôt en cette rencontre, exciter & procurer la ſortie de

l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, si on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'ombilic fort long, sont très-sujettes à cet accident ; car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans les tems que les membranes se crévent, entraînent souvent tout d'un coup au moment de leur sortie, ce cordon qui flottoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la tête de l'enfant n'est pas encore bien abbaissée & avancée dans le passage, pour l'empêcher de tomber & sortir ainsi devant elle ; & souvent aussi le cordon de l'ombilic sort quand l'enfant vient en une posture contre nature ; parce que l'enfant ne peut pas bien descendre dans le passage, lorsqu'il est dans une mauvaise situation, qui fait que les parties qu'il présente n'occupant pas bien exactement toute l'entrée de la Matrice, à cause de leur inégalité, il y reste ordinairement du vuide, dans lequel le cordon se glisse.

D'abord qu'on s'apperçoit de la chose, la femme doit se tenir couchée bien chaudement en son lit, & il faut au plûtôt remettre ce cordon en-dedans, pour empêcher qu'il ne se refroidisse, & tâcher de le repousser tout-à-fait derriere la tête de l'enfant, si c'est elle qui se présente la premiere, de peur qu'il n'en soit pressé & contus, comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du sang n'en soit entiérement intercepté, le tenant sujet au lieu où on l'aura repoussé ; ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toûjours du côté qu'il est sorti, jusques à ce que la tête étant tout-à-fait descenduë & logée au passage, le puisse empêcher de retomber une autre fois, prenant l'occasion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement ; ou si on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux entre le côté de la tête & la Matrice, pour en étouper l'endroit par où il étoit tombé, observant de laisser passer au-dehors un bout de ce linge ainsi mis, afin de le pouvoir retirer quand il sera nécessaire ; comme aussi de mettre une bonne compresse trempée dans du vin chaud au-devant de l'entrée de la Matrice, pour empêcher que cet ombilic ne se refroidisse par l'air extérieur, au cas qu'il vînt à resortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & user de toutes ces précautions, il ne laisse pas de retomber toûjours à toutes les douleurs qui viennent à la femme, par lesquelles il est derechef poussé dehors. En ce cas, il ne faut plus différer l'opération, & le

Chirurgien doit le plûtôt qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, leſquels il faut qu'il aille chercher, quand même il préſenteroit la tête la premiere ; car il n'y a que ce ſeul reméde pour lui ſauver la vie, qu'il perdra indubitablement, ſi on le laiſſe ainſi un peu longtems. C'eſt pourquoi ayant mis la femme en ſituation commode, il repouſſera doucement la tête de l'enfant qui ſe préſente, ſi elle n'eſt pas trop avancée entre les os du paſſage, & qu'il le puiſſe faire ſans violenter la femme avec trop d'excès, (auquel cas il vaudroit mieux laiſſer l'enfant en danger de mourir que de riſquer la vie de la mere) après quoi il coulera ſa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, pour en aller chercher les pieds, par leſquels il le tournera, pour le tirer enſuite comme il eſt dit; ce qu'étant fait il prendra garde auſſitôt à l'enfant, qui eſt toûjours bien foible en cette occaſion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas été au paſſage, comme on eſt toujours obligé de faire pour une plus grande ſûreté. En me comportant de la ſorte j'ai ſauvé la vie, & fait recevoir ou donné moi-même le Baptême à un grand nombre d'enfans, qui auroient été très-certainement privés de l'un & de l'autre, ſi pour m'éxempter (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une ſi pénible opération, j'avois laiſſé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de la nature.

---

## CHAPITRE XXVII.

### *De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe préſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorti devant l'enfant.*

LA ſortie de l'ombilic avant l'enfant dont nous venons de parler au précédent chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites ; mais celle de l'arrierefaix eſt encore bien plus dangereuſe : car outre que pour lors l'enfant meurt ordinairement, ſi on ne le ſecoure preſque dans le même inſtant, la mere y eſt auſſi très-ſouvent en péril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a coûtume d'arriver, quand il ſe détache de la Matrice, avant qu'il en ſoit tems parce qu'il laiſſe ouverts tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il étoit adhérent, dont le ſang coule en abondance ſans diſcontinuation, juſques à ce que

l'enfant ſoit dehors ; à cauſe que pendant qu'il eſt dans la Matrice, elle fait toûjours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulſer, par le moyen deſquels elle exprime & fait ſortir continuellement le ſang des vaiſſeaux, leſquels ſont toûjours ouverts, comme nous avons déja expliqué pluſieurs fois, quand l'arrierefaix en eſt ainſi détaché, tant qu'elle demeure dans ſa diſtenſion, & ne ſe referment que lorſqu'étant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de ſa ſubſtance membraneuſe à les boucher en les comprimant. C'eſt pourquoi ſi on doit être diligent à ſecourir l'enfant, quand le cordon de l'ombilic ſort le premier, il faut être encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix eſt tout-à-fait détaché & ſorti de la Matrice, & le délai, pour petit qu'il ſoit, eſt toûjours cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ſi on ne le tire au plûtôt dehors ; car pour lors il n'y peut reſter long-tems ſans être ſuffoqué ; d'autant qu'il a beſoin de reſpiration par la bouche (comme j'ai expliqué au ſuſdit chapitre précédent) auſſi-tôt que ſon ſang n'eſt plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, dont la fonction & l'uſage ceſſent, dès l'inſtant qu'il eſt ſéparé des vaiſſeaux de la Matrice avec leſquels il étoit joint ; à raiſon de quoi il ſurvient auſſi tout incontinent ce grand flux de ſang, qui eſt ſi dangereux pour la mere, que ſi on n'y remédie promptement, elle tarde peu ſans perdre la vie par ce fâcheux accident.

J'ai remarqué en pluſieurs femmes, qui ne s'étoient aucunement bleſſées, que leur arrierefaix s'étoit ainſi détachée, & entiérement ſéparé de la Matrice, à cauſe que le cordon de l'ombilic de leur enfant étoit embarraſſé, & entortillé autour de quelques parties de ſon corps, & particuliérement autour du col ; ce qui faiſoit que pour le peu que l'enfant pût ſe mouvoir pour ſe diſpoſer à ſortir, ce cordon n'ayant plus ſa longueur & ſa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faiſoit ainſi détacher entiérement de la Matrice devant le tems.

Lorſque l'arrierefaix ſe préſente ainſi le premier au paſſage, on ne ſent qu'un corps mollaſſe par tout, ſans réſiſtance à l'attouchement par aucune partie ſolide, & le ſang ſort en abondance de la Matrice avec pluſieurs caillots, & la femme tombe ſouvent en foibleſſe. Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que la choſe eſt de la ſorte, il faut qu'il ſe dépêche promptement d'accoucher la femme, s'il lui veut ſauver la vie, & à ſon enfant, s'il eſt encore vivant. Pour ce ſujet, ſi l'arrierefaix ſe préſentoit ſeulement ſans

être ſorti, & que les membranes des eaux ne fuſſent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de côté la partie de l'arrierefaix qui ſe préſente, juſqu'à ce qu'il ſoit au droit de ſes membranes, qu'il rompra auſſi-tôt avec ſes doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le même tems, au cas qu'il ſe préſentât en toute autre poſture que les pieds devant, par leſquels il le doit promptement tirer : car il faut obſerver qu'encore que l'arrierefaix, qui ſe préſente ainſi le premier, ne ſoit plus qu'un corps étrange dans la Matrice, quand il en eſt entiérement ſéparé, comme il eſt pour lors, & que pour ce ſujet on devroit, ce ſemble, achever de le tirer dehors avant l'enfant, néanmoins comme il eſt fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout, parce qu'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix qu'on ne tire en même-tems les membranes qui enveloppent le corps de l'enfant; outre cela, c'eſt que ces membranes qui tapiſſent intérieurement toute la Matrice, ſervent par leur ſubſtance polie & gliſſante à faire retourner plus aiſément l'enfant, & empêcher par leur interpoſition que la Matrice ne ſoit ſi facilement offenſée dans le tems de l'opération; ce qui ne réuſſiroit pas ſi bien, ſi on tiroit premiérement l'arrierefaix. C'eſt pourquoi il eſt bien plus ſûr pour ces raiſons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs eſt toûjours ſi foible en ces occaſions, qu'il tarde peu à mourir, ſi on ne le ſecoure très-promptement. Mais ſi le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fut preſque entiérement ſorti de la Matrice, & que ſes membranes fuſſent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer : Car outre qu'il ſeroit inutile pour lors de le repouſſer au-dedans de la Matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en ſon opération, & lui feroit cependant perdre le tems de pouvoir promptement ſecourir l'enfant.

Si on ne doit pas repouſſer au-dedans l'arrierefaix qui eſt preſque tout-à-fait hors de la Matrice, & dont les membranes ſont toutes rompuës, à plus forte raiſon ne faut-il pas remettre celui qui en eſt entiérement ſorti. On doit ſeulement obſerver de ne pas s'amuſer à en lier & couper le cordon, avant que d'avoir auſſi tiré l'enfant, non point pour l'eſpérance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on eſt à parachever l'accouchement; mais afin de ne pas perdre aucun moment de tems à faire au plûtôt l'extraction de l'enfant, qui eſt toûjours pour lors en très-grand danger de ſa vie; comme auſſi afin d'arrêter au plûtôt le flux de

ſang de la mere, qui ceſſe ordinairement auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée; pour lequel ſujet on ſe doit dépêcher le plus promptement qu'il eſt poſſible.

Il ſe peut faire quelquefois que nonobſtant un ſi grand accident l'enfant ſoit amené vivant, s'il a été ſecouru d'aſſez bonne heure comme je puis aſſûrer l'avoir fait pluſieurs fois; mais il eſt pour l'ordinaire ſi foible, qu'on ne peut preſque pas juger dans l'abord s'il eſt mort, ou s'il vit encore. Les Sagefemmes en cette occaſion, comme en d'autres, pour les mieux faire revenir, font au plûtôt chauffer du vin dans un poëlon, où elles mettent enſuite l'arriere-faix, avant que d'en ſéparer l'enfant, s'imaginant avec aſſez de ſuperſtition, quand il vient à reprendre un peu ſes forces, que ce ſont les vapeurs de ce vin chaud, qui ſe portant par le moyen des vaiſſeaux ombilicaux juſques dans ſon ventre, lui donnent ainſi la vigueur; mais il eſt bien plus croyable que c'eſt, parce qu'ayant été preſque ſuffoqué, pour n'avoir pas pû reſpirer auſſi-tôt qu'il en avoit beſoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoi il revient peu à peu de cette foibleſſe: néanmoins, quoiqu'il en ſoit, il n'y a pas grand mal à obſerver la coûtume, bien que ſuperſtitieuſe, quand elle ne peut pas être préjudiciable, & qu'elle ſe pratique pour contenter les eſprits qui en ſont préoccupés, pourvû qu'on n'obmette pas les choſes néceſſaires, pour ſe laiſſer aller aveuglément de ſon côté.

---

## CHAPITRE XXVIII.

### *De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion.*

DE quelque tems que la femme puiſſe être groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, le plus expédient & le plus ſalutaire reméde qu'il y ait à la grande perte de ſang, pour ſauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y ſont toûjours tous deux en très-grand danger de la perdre, eſt de l'accoucher au plûtôt & ſans aucun délai, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ai aſſez amplement décrit au chapitre vingt-un du premier Livre, en parlant de la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe, la maniere avec laquelle on ſe doit comporter dans cet ac-

couchement, & l'hiſtoire de la mort ſanglante de ma ſœur, que je ne répéterai point, parce que le reſſouvenir m'en eſt trop ſenſible, lequel chapitre convient fort bien à cet endroit-ci : c'eſt pourquoi on y aura recours, afin de voir ce que j'y ai enſeigné, pour remédier à un ſi fâcheux & ſi dangereux accident. Mais lorſque la perte de ſang eſt fort médiocre, & qu'elle ne fait que commencer à la femme qui eſt en travail, on peut en ce cas commettre l'accouchement à l'œuvre de nature ; pourvû, comme je viens de dire, que la perte de ſang ſoit très-médiocre, & que la femme ait auſſi de ſuffiſantes douleurs, pour donner lieu d'eſpérer qu'elle puiſſe accoucher d'elle-même. Néanmoins ſi dans le tems que la perte de ſang commence à paroître, les membranes des eaux de l'enfant ne ſont pas encore percées, il les faut percer auſſi-tôt que la Matrice eſt un peu dilatée, ſans attendre que ces membranes ſe rompent d'elles-mêmes ; car comme les pertes de ſang qui paſſent la médiocrité, procédent toûjours du détachement de l'arrierefaix, ſi on laiſſoit entieres ces membranes, qui ſont attachées de toutes parts à l'arrierefaix, elles en cauſeroient encore un plus grand détachement, étant agitées & pouſſées fortement en-devant, dans le tems des douleurs de la femme ; mais étant percées, elles donnent lieu à l'enfant de s'avancer dans le paſſage au travers de leur rupture, ſans tirailler, comme elles faiſoient auparavant, ni faire détacher davantage l'arrierefaix d'avec la Matrice, & les vaiſſeaux même de la Matrice, qui étoient ouverts, ſe bouchent par la contraction de ſa propre ſubſtance, auſſi-tôt que les eaux de l'enfant, qui la tenoient étenduë, s'en ſont écoulées par la rupture des membranes.

La convulſion eſt un autre accident qui fait ſouvent périr la mere & l'enfant, auſſi-bien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt très-promptement ſecouruë par l'accouchement, qui eſt le meilleur reméde qu'on puiſſe apporter à l'une & à l'autre. Mais quelquefois la Matrice n'étant pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive, on ne peut faire autre choſe que les remédes ordinaires, juſqu'à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant, comme de ſaigner la femme du bras, & même du pied (en cas que la convulſion ne procédât pas d'une grande perte de ſang) de lui provoquer l'éternuëment, & de lui donner de tems en tems des clyſteres un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de ſang échauffé qui s'y eſt porté, que pour procurer des épreintes à la femme qui puiſſent faire dilater ſa Matrice ; laquelle on humectera

aussi pour ce sujet, avec fomentations émollientes, & onctions d'huile souvent réïtérées.

J'ai vû quelques Médecins faire prendre en ces sortes de rencontres du vin émétique aux femmes, tant pour remédier à la convulsion (ce qu'ils prétendoient) que pour procurer l'expulsion de l'enfant, mais ils n'ont presque jamais réussi comme ils le souhaitoient ; car ces sortes de convulsions arrivent toûjours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois causes ; sçavoir, ou par la trop grande abondance du sang extrêmement échauffé par l'agitation du travail ; ou à raison de la grande quantité qui s'en est évacuée par une perte de sang ; ou bien, comme il arrive souvent dans les premiers accouchemens, à cause de la grande douleur que la Matrice qui est toute nerveuse, ressent, qui est excitée pat l'extrême distension qu'en fait l'enfant, laquelle douleur se communiquant au cerveau avec le sang échauffé qui s'y porte aussi en abondance, cause par sa compassion ces convulsions, qui pour ce sujet, bien loin de cesser ou diminuer, sont encore augmentées par tous les violens efforts des vomissemens, & par l'extrême agitation que cause pour lors ce dangereux reméde ; lequel fait aussi augmenter la perte de sang qui avoit précédé les convulsions, ou ne manque pas de la faire venir, en faisant entiérement détacher l'arrierefaix, si elle n'étoit pas encore arrivée. C'est pourquoi je ne conseille pas de se servir de ce reméde, que j'ai toûjours reconnu très-pernicieux en ces occasions à la mere & à l'enfant, & pouvoir même par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, lui causer une mortelle ruption de la propre substance de la Matrice, si son orifice n'étoit suffisamment dilaté pour en laisser sortir l'enfant.

J'ai vû quelques femmes accoucher d'elles-mêmes d'enfans vivans, & se porter bien ensuite, quoiqu'elles eussent eu auparavant cinq ou six accès de très-fortes convulsions ; mais dans l'intervalle de ces accès elles revenoient à connoissance ; ce qui faisoit que les forces de la mere & celles de l'enfant, qui avoient été bien affoiblies par l'accès de la convulsion, venoient à se rétablir aussitôt que la convulsion avoit cessé. Mais quand la femme ne revient point à connoissance ensuite de l'accès de la convulsion, & qu'elle reste toute assoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant périssent presque toûjours, s'ils ne sont très-promptement secourus par l'accouchement. J'ai sauvé la vie à plusieurs femmes de la sorte, & à leurs enfans ;

sans ; mais quelques autres n'ont pas laissé de mourir après avoir été bien & dûëment accouchées, quoique je les eusse promptement secouruës ; J'en attribuë particuliérement la cause à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis plusieurs jours, dont il s'étoit élevé des vapeurs malignes, qui se portant au cerveau, avec le sang extrêmement échauffé par la grande agitation du travail, y avoient fait une trop mauvaise impression ; joint à ce que la convulsion est de soi le plus souvent mortelle ; à quoi aidoit encore beaucoup quelque prise de vin émétique, que des gens qui venoient à la traverse faisoient prendre à la femme, à cause qu'il revenoit encore parfois quelque accès de convulsion après l'accouchement, ce qui procédoit de ce que la forte impression qui avoit été faite au cerveau, ne pouvoit pas cesser d'abord tout d'un coup, quoique la principale cause en fût ôtée.

Or puisque l'accouchement est le plus salutaire reméde qu'on puisse apporter à la femme qui est en convulsion, bien que l'événement en soit douteux, le Chirurgien tâchera néanmoins de lui donner ce secours, & à son enfant, le plûtôt qu'il pourra. C'est pourquoi s'il juge que l'enfant soit vivant, quoiqu'il se présente en posture naturelle, il doit le retourner entiérement dans la Matrice, pour le tirer par les pieds, après avoir promptement percé les membranes des eaux, pour ce faire, si elles ne l'étoient pas, comme je l'ai fait avec heureux succès en présence de plusieurs Chirurgiens & Sagefemmes. C'est ce qui me fait croire, que si la femme d'un de mes Confreres, laquelle mourut en convulsion avec deux enfans dans le ventre, en la présence de son propre pere & de son mari (qui tous deux faisoient néanmoins profession particuliere des accouchemens) eût été accouchée de la sorte par l'un d'eux, ou que n'ayant pas le courage de le pouvoir entreprendre eux-mêmes, ils eussent mandé quelqu'autre de leurs Confreres pour les assister en ce besoin, il y auroit eu sans doute beaucoup plus d'espérance de sauver la vie à cette pauvre femme par cette voye, que de la laisser mourir comme ils firent sans ce secours, qui lui étoit absolument nécessaire.

Mais si le Chirurgien reconnoît que l'enfant soit mort, & que sa tête soit trop fortement engagée dans le passage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en se comportant de la maniere que j'ai enseignée au seiziéme chapitre de ce second Livre, en parlant de la tête de l'enfant mort qui reste au passage, sans pouvoir sortir à cause de sa grosseur. Monsieur *Boileau* mon Confrere,

peut témoigner que j'ai accouché en ſa préſence, il y a environ vingt-cinq ans, la femme d'un de ſes amis, qui étant en travail de ſon premier enfant, avoit de continuelles convulſions depuis un jour & demi, qui l'avoient réduite à l'agonie, avec perte de toute connoiſſance; pour raiſon dequoi elle avoit été abandonnée de pluſieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher: mais nonobſtant le mauvais état où elle étoit, & le peu d'eſpérance qu'il y avoit qu'elle en pût réchapper, elle ne laiſſa pas de ſe porter bien enſuite, & je l'ai encore accouchée pluſieurs autres fois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672, je fus en poſte au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-ſur-Oyſe*, pour accoucher Madame *de Saint Ju*, fille de M. de *Chambly*; laquelle étant en travail de ſon premier enfant, fut ſurpriſe au commencement du deuxiéme jour de ſon travail, de convulſions très-violentes, qu'elle eut durant vingt heures; mais ayant été averti trop tard, quelque diligence que je fiſſe, je ne pus arriver aſſez à temps pour la ſecourir; car elle étoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit été auparavant accouchée par trois Chirurgiens du pays qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces opérations, avoient trop différé pour la ſecourir, & l'avoient extrêmement tourmentée durant plus d'une grande heure pour lui tirer le mieux qu'ils purent ſon enfant par morceaux, lui ayant outre cela laiſſé une partie de l'arrierefaix dans la Matrice; ce qui fut cauſe que la convulſion ne laiſſa pas de continuer, & que leur opération fut entiérement infructueuſe à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures enſuite. Mais le plus grand mal procédoit principalement du délai de l'opération, qui fut cauſé par le Curé du lieu, qui ſoûtenoit poſitivement qu'on ne pouvoit pas baptiſer un enfant au ventre de ſa mere, & que dans le ſoupçon qu'on avoit qu'il pouvoit être encore vivant, on ne devoit pas hazarder ſa vie pour ſauver celle de ſa mere. Mais un Religieux qui étoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faiſoit la fonction de Prédicateur au même lieu, aſſûroit avec raiſon le contraire; qui eſt qu'on peut baptiſer l'enfant au ventre de ſa mere ſans le voir, pourvu qu'on le puiſſe toucher, & que l'eau ſoit effectivement verſée ſur quelqu'une des parties de ſon corps; & qu'après cela fait, on devoit toûjours préférer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les ſauver tous deux; lequel ſentiment fut ſuivi comme le meilleur; mais ce fut trop tard, comme j'ai dit; car la plus

grande partie du jour, & toute la nuit, ſe paſſerent à conſumer le temps inutilement, pour vuider la conteſtation du Curé & du Prédicateur, & pour faire venir des lieux circonvoiſins ces trois Chirurgiens qui l'accouchérent comme ils purent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulſion, ſoit devant, ſoit après leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un ſi fâcheux accident, il faut ſaigner ces ſortes de femmes deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe; outre quoi il les faut encore ſaigner auſſi-tôt qu'elles commencent d'être en travail, afin de diminuer la quantité du ſang, dont leurs vaiſſeaux ſont trop pleins, parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cauſe des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le tranſportent en trop grande abondance à la tête, & cauſent ordinairement par ce moyen, la convulſion. Pluſieurs femmes ſe ſont très-bien trouvées d'avoir ſuivi en cela mon conſeil, qui a été cauſe qu'elles ne ſont aucunement tombées en convulſion, comme elles avoient coûtume dans leurs précédens accouchemens; & il faut les ſaigner plûtôt du bras que du pied; parce qu'y ayant une grande plénitude au corps, le ſang qui ſe porte en abondance à la tête, eſt bien plus promptement évacué par la ſaignée du bras, que par celle du pied.

---

## CHAPITRE XXIX.

### *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.*

L'Enfant peut être hydropique dans la Matrice, ou de la tête, qui eſt ce qu'on nomme *Hydrocephal*, ou de la poitrine, ou du ventre; & ſi ces parties ſont tellement remplies d'eau (comme je l'ai vû en quelques rencontres) qu'elles en ſoient beaucoup plus groſſes que n'eſt large le paſſage qui doit donner iſſuë à l'enfant; pour lors quelques efforts que la femme puiſſe faire pour le pouſſer d'elle-même dehors, il eſt abſolument impoſſible qu'elle en vienne à bout, ſi elle n'eſt ſecouruë & aſſiſtée de l'art; comme encore s'il eſt monſtrueux, ou pour l'être ſimplement en groſſeur, ſoit de tout le corps, ſoit de quelque partie ſeulement, ou pour être joint à quelqu'autre enfant.

Si celui qui eſt hydropique par excès eſt vivant à l'heure de l'ac-

couchement, on ne peut pas l'éxempter de mourir ; car pour sauver la mere, il faut percer la tête de l'enfant, ou le ventre, ou la poitrine, lorsque les eaux y sont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puisse après être tiré dehors ; à moins dequoi il faut nécessairement qu'il meure dans la Matrice, n'en pouvant pas sortir, & qu'y restant il tuë aussi la mere. C'est pourquoi pour la sauver, il sera de nécessité indispensable de tirer l'enfant par art, puisqu'il est impossible qu'il vienne de lui-même ; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & tranchant à son extrêmité, tel qu'est celui qui est marqué par la lettre C. en la représentation des instrumens qui est vers la fin de ce second Livre, le Chirurgien y procédant de cette façon.

Après avoir situé la femme selon que la commodité de l'opération le requerera, il introduira doucement sa main gauche au droit de la tête de l'enfant, si les eaux y sont contenuës, où étant, il la sentira fort grosse & étenduë, ses sutures fort séparées, & ses os grandement éloignés les uns des autres, à cause de la distension qu'en font ces eaux enfermées au-dedans ; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec sa main droite, le long du dedans de sa gauche ce couteau crochu, observant en l'introduisant, que sa pointe soit tournée vers elle, de peur de blesser la Matrice ; & l'ayant conduit jusques proche de la tête à l'endroit de quelqu'une de ses sutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture suffisante pour en faire sortir les eaux, après l'évacuation desquelles il lui sera très-facile de tirer l'enfant ; d'autant que pour lors les autres parties du corps sont ordinairement fort grêles & menuës. Si ces eaux étoient dans la poitrine ou dans le ventre, alors la tête de l'enfant n'étant pas grosse outre mesure, pourroit bien s'avancer jusques hors du passage, sans que le corps, qui seroit excessivement tuméfié de ces eaux, pût venir plus avant, comme il arriva à cet enfant hydropique du bas ventre, dont j'ai rapporté l'histoire au Chapitre dix-huitiéme de ce second Livre, auquel on aura recours, d'autant qu'elle est fort convenable en ce présent lieu. La chose étant de la sorte, le Chirurgien coulera, comme il est dit, sa main gauche & l'instrument avec sa droite jusques contre le ventre, ou vers la poitrine de l'enfant, pour en faire ouverture de la même façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuer les eaux, après quoi il achévera l'opération sans grande peine.

On doit remarquer, qu'il est beaucoup plus difficile de tirer hors de la Matrice un gros enfant monstrueux, ou joint à quelqu'autre,

que celui qui eſt hydropique, comme nous venons de dire; car la groſſeur des parties hydropiques eſt aiſément diminuée par une ſeule & ſimple ouverture, laquelle eſt capable de donner iſſuë aux eaux qui en font diſtenſion, enſuite de quoi le reſte de l'opération eſt aſſez facile; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelqu'autre, une ſimple ouverture n'y ſert de rien; car il eſt néceſſaire quelquefois, de ſéparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres; ce qui rend la choſe beaucoup plus pénible & laborieuſe, à laquelle il faut auſſi plus de temps & plus d'adreſſe pour ſe bien comporter: auquel cas, on introduira la main gauche dans la Matrice, & le couteau crochu avec la droite, juſques aux parties qu'on veut diviſer & ſéparer; ou étant, on obſervera, autant qu'on le pourra faire, d'inciſer les membres du corps monſtrueux, au droit de leur articulation, & s'il ſe rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera auſſi la ſéparation au lieu où ils ſont joints enſemble; enſuite de quoi on les tirera dehors l'un après l'autre, les prenant toûjours par les pieds ſi on peut; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, après avoir diminué ſa groſſeur par le retranchement de quelques-unes de ſes parties.

J'ai déja fait voir au Chapitre quatorziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de la tête demeurée ſeule dans la Matrice, de quelle façon doit être l'inſtrument avec quoi on peut commodément faire cette opération; & j'ai dit qu'il doit être de la longueur d'un crochet ordinaire, pour plus grande ſûreté & facilité; parce qu'en tenant de la main droite ſon manche, on le pouſſera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera ſans peine de tel côté qu'on voudra; & de la gauche qui eſt dans la Matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement, & plus facilement les parties qu'il faut ſéparer. C'eſt pourquoi il doit avoir le manche ſi long, que la main droite du Chirurgien qui eſt hors de la Matrice, le puiſſe tenir pour le gouverner comme il eſt dit, & le mieux conduire dans l'opération; laquelle ne pourroit pas être ſûrement ni commodément faite, ſi cet inſtrument étoit fort court comme le recommandent tous les Auteurs; car en cette occaſion la main du Chirurgien eſt ſi contrainte & ſi preſſée dans la Matrice qu'à grande peine peut-il avoir la liberté de remuer l'extrêmité des doigts; ce qui fait qu'il ne ſe pourroit que très-difficilement aider d'un tel inſtrument avec une ſeule main, à moins qu'il ne voulût extraordinairement forcer &

violenter la Matrice ; pour raiſon dequoi la pauvre femme ſeroit en très-grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enſeigner les différentes manieres.

---

## CHAPITRE XXX.

### *De l'extraction de l'enfant mort.*

QUand l'enfant eſt mort au ventre de ſa mere, l'accouchement en eſt preſque toujours très-long & fort fâcheux, à cauſe que ſon corps n'ayant plus de ſoûtien, & étant devenu tout mollaſſe, ſes parties s'affaiſſent tout en un tas les unes ſur les autres ; ce qui fait qu'il vient auſſi pour l'ordinaire en mauvaiſe ſituation, ou quoiqu'il ſe préſente par la tête en figure naturelle, les douleurs de la femme ſont ſi foibles & ſi lentes en cette occaſion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulſer, & même elle n'en a quelquefois aucune ; d'autant que la nature à demi accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut être aidée, travaille ſi peu, qu'elle ne ſçauroit ſouvent achever la beſogne qu'elle a commencée ; ce qui la feroit ſuccomber ſans l'aſſiſtance de l'art, dont elle a grand beſoin pour lors. Néanmoins avant que d'en venir à l'opération de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clyſteres forts & âcres, afin de lui faire venir des épreintes qui pouſſent en bas, pour faciliter la ſortie de l'enfant, au cas qu'il ſoit en bonne ſituation ; mais ſi cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui eſt le plus ſûr moyen ; car je n'approuve aucunement tous ces remédes pris par la bouche, que la plûpart des Auteurs ordonnent pour exciter l'expulſion de l'enfant mort dans la Matrice ; parce que ce ſont toutes drogues extrêmement chaudes & purgatives, qui peuvent cauſer dans la ſuite pluſieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dyſenterie, pertes de ſang, & rélaxations & deſcentes de Matrice. Quant à ceux qu'on dit opérer par des qualités occultes, & par des facultés ſpécifiques, ce ſont remédes de Charlatans auſquels on ne ſe doit pas confier.

Tous les Auteurs défendent préciſément de faire extraction de l'enfant mort lorſqu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émollientes, & les demi-bains, & avec onctions d'huile ſouvent réïtérées, afin d'appaiſer l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort :

Mais il eſt entiérement impoſſible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en eſt la véritable cauſe, reſte dans la Matrice; c'eſt pourquoi auſſi-tôt que le Chirurgien aura lieu d'y introduire ſa main, il faut qu'il en tire l'enfant ſans aucun délay; car c'eſt le ſeul moyen de faire ceſſer l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la gangréne à la partie, ſi on différoit l'opération; après quoi il n'y auroit plus aucune eſpérance de pouvoir ſauver la vie à la femme.

J'ai ſouvent obſervé que les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre, meurent ordinairement peu de jours après leur accouchement; & encore plûtôt ſi elles ont un mauvais travail, qui oblige à retourner leur enfant dans la Matrice, pour l'en tirer; à cauſe que pour lors la Matrice, qui avoit déja reçû une maligne impreſſion par la mort & par la corruption de l'enfant, s'enflamme bien plus facilement qu'en d'autres temps.

Nous avons déclaré au chapitre douziéme de ce Livre, les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt mort dans la Matrice, dont les principaux ſont, ſi la femme ne le ſent remuer, & ne l'a point ſenti il y a fort long-temps, ſi elle a grande froideur, douleur & péſanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, & s'il tombe comme une maſſe de plomb toûjours du côté qu'elle ſera couchée, s'il y a long-temps que l'arrierefaix ou l'ombilic eſt ſorti de la Matrice, s'il eſt flétri & refroidi, & ſi on n'y ſent aucune pulſation; ſi la tête de l'enfant eſt toute mollaſſe, & ſi les os en ſont ſans aucun appuy, vacillans & chevauchans beaucoup les uns ſur les autres à l'endroit des ſutures, & ſi lorſque quelques parties de ſon corps ſont hors de la Matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que l'épiderme s'en ſépare facilement, & que des humidités noirâtres, fort puantes & cadavéreuſes découlent & ſortent de la Matrice. Tous ces ſignes joints enſemble, ou la plus grande partie, nous feront connoître que l'enfant eſt aſſûrément mort; de quoi le Chirurgien étant certain, il fera ſon poſſible d'en faire l'extraction le plûtôt qu'il y aura lieu; auquel temps il fera ſituer la femme, comme nous avons ſouvent dit, après quoi l'ayant auparavant fait uriner, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie, ſi l'enfant ſe préſente par la tête, & qu'elle ne ſoit pas trop engagée au paſſage, il la repouſſera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire ſa main

droite dans la Matrice, avec laquelle, l'ayant glissée par dessous le ventre, il ira chercher ses pieds, pour le retourner & le tirer en la façon ci-devant dite; prenant bien garde que la tête n'en demeure accrochée au passage, & qu'elle ne s'y sépare du corps; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant étant fort corrompu & pourri, le Chirurgien n'observeroit pas les circonstances que nous avons plusieurs fois répétées; c'est-à-dire, de lui faire venir (en faisant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournées vers le dessus; & au cas que nonobstant toutes ces précautions il arrivât que la tête demeurât séparée du corps dans la Matrice, à cause de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ai ci-devant enseigné au chap. 14. de ce second Livre.

Mais si la tête de l'enfant se présentant la premiere, étoit tellement avancée & engagée entre les os du passage, qu'elle n'en pût être repoussée, pour lors étant bien certain par tous les signes se rencontrans ensemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il est assûrément mort, on le tirera en cette posture, plûtôt que de trop violenter la femme en le repoussant pour le retourner par les pieds: mais comme c'est un corps rond & glissant, à cause de son humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune prise avec ses doigts, qu'il ne sçauroit pas même mettre au côté d'elle qu'avec peine, d'autant que le passage en est tout-à-fait occupé par sa grosseur. C'est pourquoi il prendra un crochet semblable à l'un des deux qui sont marqués par les lettres A & B dans la représentation des instrumens, qui est mise sur la fin de ce second Livre, lequel il poussera le plus avant qu'il pourra sans violence, entre la Matrice & la tête de l'enfant, observant de le conduire au dedans d'une de ses mains, & de mettre sa pointe vers la tête; où étant il l'en accrochera, tâchant de lui donner une prise assez forte sur un des os du crane, en telle sorte qu'il ne puisse glisser, y faisant imprimer l'extrêmité de cette pointe, laquelle doit être forte pour ne pas se rebrousser; après quoi, ce crochet étant ainsi bien affermi sur la tête, il la tirera dehors, mettant au côté opposite l'extrêmité des doigts de sa main gauche applatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du passage; se servant encore pour ce faire, s'il est besoin, d'un second crochet, mis de la même maniere que le premier, au côté opposite de la tête, afin que l'attraction se fasse également des deux côtés.

Il seroit à souhaiter qu'il fût possible de pousser tout d'un coup le

le crochet ſi avant, qu'on lui pût donner une priſe ſuffiſante pour en tirer entiérement la tête de l'enfant ; mais comme aſſez ſouvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la tête, on l'accrochera premierement de la façon que nous diſons ſur le milieu de l'un des os pariétaux, afin de lui donner une priſe ferme & ſtable ; & quand par le premier coup de crochet mis de la ſorte, on l'aura un peu tirée à ſoi, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la priſe encore plus forte, & ainſi ſucceſſivement, l'ôtant & le refichant, juſqu'à ce qu'on ait entiérement fait paſſer la tête, après quoi la tirant incontinent avec les mains ſeules, on fera entrer les épaules au paſſage qu'elle occupoit ; où étant, on coulera, s'il eſt beſoin, un ou deux doigts de chaque main, juſques ſous les aiſelles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors ; ce qu'étant fait, on délivrera la femme, en parachevant le reſte de l'opération comme on ſçait, prenant garde en ce faiſant, de ne pas tirer trop fort le cordon qui eſt attaché à l'arrierefaix, de peur qu'il ne vienne à quitter priſe, & à ſe rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption. Mais le Chirurgien fera encore bien plus facilement l'extraction de la tête de l'enfant mort, avec un inſtrument de mon invention, auquel j'ai donné le nom de *Tire-tête*, dont on peut voir la figure repréſentée à la fin de ce ſecond Livre, auquel lieu j'ai enſeigné le moyen de ſe bien ſervir de cet inſtrument, dont l'uſage eſt incomparablement meilleur en cette occaſion que celui des crochets.

Devant que de tirer ainſi l'enfant mort, qui préſente la tête la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle ſoit en bonne ſituation ; car ſi elle étoit de côté, elle ſeroit beaucoup plus difficile à tirer de la ſorte, à cauſe que la tête de l'enfant mort qui eſt mollaſſe, étant plus longue que large, ſa longueur ſe convertit en largeur & groſſeur, quand elle n'eſt pas en figure droite dans le paſſage ; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir ſortir. Il faut encore bien obſerver de la tirer autant qu'on pourra, toute entiére, ſans la dépecer par morceaux, afin que par ſa ſortie, elle trace & faſſe le paſſage au reſte du corps, & pour pluſieurs autres raiſons très-conſidérables que j'ai expliquées au ſeiziéme chapitre de ce ſecond Livre, où on aura recours, afin de m'éxempter de les répéter en ce lieu ci.

Mais ſi l'enfant mort préſentoit un bras juſques à l'épaule, tel-

lement bouffi & tuméfié, qu'il fallût faire trop de violence à la femme pour le remettre ; en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu ; moyennant quoi il ne sera pas besoin de bistori, ni de scie ou de tenaille incisive pour le séparer, comme veulent les Auteurs ; ce qui se fera fort facilement de la maniére, sans un si grand appareil, à cause de la mollesse & délicatesse de son corps ; ensuite de quoi le bras ainsi séparé n'occupant plus le passage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire sa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a été dit ; observant toûjours après qu'il aura ainsi fait l'extraction de l'enfant mort, de rassembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut composer tout le corps, & de connoître par ce moyen s'il n'en est rien resté dans la Matrice.

Quoique le Chirurgien soit certain que l'enfant soit mort dans la Matrice, & qu'il soit nécessaire d'en faire extraction par art, il ne faut pas néanmoins qu'il se serve toûjours d'abord des crochets ou d'autres instrumens, car il ne doit les employer que quand ses mains ne sont pas suffisantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garantir la femme du danger où elle est, comme aussi de pouvoir tirer l'enfant autrement ; parce qu'assez souvent, quoiqu'il ait fait tout ce que l'art commande, les personnes qui ne se connoissent pas à la chose, croyent qu'il a tué lui-même avec ses instrumens l'enfant qui étoit mort il y avoit plus de trois jours ; & sans autre raisonnement, ni plus grande connoissance de cause, pour récompense d'avoir sauvé la vie à la mere, lui jettent ainsi le chat aux jambes, en l'accusant d'une chose dont il est tout-à-fait innocent, & même d'être cause de la mort de la femme, si elle vient par malheur à décéder ensuite ; & pour toutes loüanges & remerciment, le traitent de boucher & de bourreau ; à quoi aident ordinairement plusieurs Sagefemmes, qui sont les premieres à donner de l'horreur pour les Chirurgiens aux femmes qui ont besoin de leur secours, tant elles ont peur d'être blâmées d'eux, pour avoir été elles-mêmes (comme aucunes sont souvent) cause de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait secourir assez-tôt, & dès le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement passer leur capacité. C'est pourquoi le Chirurgien ne se servira donc que le plus tard qu'il pourra des instrumens, & il fera aussi son possible,

autant que la choſe le permettra, d'amener les enfans entiers, quoique morts, & non par piéces & par morceaux, afin d'ôter aux méchans & aux ignorans, tout prétexte de le pouvoir blâmer. Je dis autant que la choſe le permettra, c'eſt-à-dire, la ſûreté de la vie de la femme qui eſt entre ſes mains ; car pour la lui conſerver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainſi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-même, en la tourmentant avec une exceſſive violence, pour le tirer tout entier. Mais en un mot, il faut toûjours faire en conſcience ce que l'art commande, ſans ſe ſoucier de ce qu'on peut dire après ; & tout Chirurgien qui l'aura bien réglée, aura toûjours plus d'égard à ſon devoir qu'à ſa réputation ; quoi faiſant, il en doit eſpérer de Dieu la récompenſe.

---

## CHAPITRE XXXI.

## *Deſtruction de la Mole & du Faux-germe.*

APrès avoir aſſez amplement parlé au chapitre 10. du 1. Livre, des cauſes, des ſignes, & des différences de la mole & du faux-germe, & montré comme la mole provient toûjours du faux-germe, & que tous les prétendus faux-germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception ; & ne ſont effectivement que de petits arrierefaix, comme je l'ai expliqué en ce lieu ; il ne nous reſte qu'à faire connoître de quelle maniére on doit faire l'extraction de ces corps étranges contenus en la Matrice, au cas qu'on n'en puiſſe pas procurer l'expulſion ; laquelle eſt fort difficile quand ils y ſont adhérans, & principalement celle de la mole, qui n'étant tirée dehors, y demeure par fois ainſi attachée (ſi nous en croyons quelques autres) durant deux ou trois années entiéres, & même quelquefois durant tout le reſte de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré ;* au ſujet de quoi il récite l'hiſtoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-ſept ans, de laquelle il dit avoir lui-même fait l'ouverture après ſa mort. *Schenkius* au 4. Livre *de ſes Obſervations*, rapporte encore pluſieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommodités que la mole apporte, on procurera donc au plûtôt ſa ſortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'opération de la main, que la femme la puiſſe expulſer d'elle-même ; pour lequel ſujet on lui fera prendre quelque médicament purgatif, ſi elle n'a pas de fiévre,

ni perte de ſang ; & dans le même tems qu'on connoîtra que le reméde commencera d'opérer, on lui donnera un clyſtere un peu fort & âcre, qu'on pourra réïtérer autant de fois qu'il ſera jugé néceſſaire, afin de lui exciter des épreintes qui puiſſent faire dilater la Matrice pour donner paſſage à la mole ; obſervant auſſi de faire relâcher la Matrice, en humectant ſouvent avec onctions d'huiles & de graiſſes émollientes, n'obmettant pas encore la ſaignée du pied, & le demi-bain, en cas de néceſſité.

La mole ne manquera pas d'être expulſée par ces remédes, pourvû qu'elle ne ſoit que de groſſeur médiocre, & qu'elle ne ſoit point adhérente, ou très-peu à la Matrice ; mais ſi elle eſt fortement attachée en ſon fond, ou qu'elle ſoit effectivement groſſe, la femme aura bien de la peine d'en être délivrée, ſans l'aſſiſtance de la main du Chirurgien ; auquel cas, après qu'il aura ſitué la femme, comme pour extraire l'enfant mort, il coulera ſa main dans la Matrice, ſi elle eſt ſuffiſamment dilatée, pour en tirer la mole dehors, ſe ſervant, ſi elle eſt ſi groſſe qu'elle ne puiſſe pas paſſer toute entiere ( ce qui arrive toutefois rarement ; parce que c'eſt un corps mollaſſe & tout charnu, qui obéït plus facilement que l'enfant ) d'un crochet, ou du couteau, pour la tirer, ou pour la ſéparer en deux, ou en pluſieurs parties, ſelon que la néceſſité le requérera. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Matrice, il l'en ſéparera doucement avec le bout de ſes doigts, dont les ongles ſeront bien rognés, les mettant peu à peu entre la mole & la Matrice, commençant par le côté où elle n'eſt pas ſi adhérente, & pourſuivant ainſi juſques à ce qu'elle ſoit entiérement détachée ; prenant bien garde, ſi elle tient trop, de ne pas déchirer ni intéreſſer la propre ſubſtance de la Matrice, y procédant de la maniére que nous avons enſeignée, en parlant de l'extraction de l'arriere-faix demeuré dans la Matrice quand le cordon eſt rompu.

La mole n'a jamais aucun cordon qui lui ſoit attaché, ni pareillement aucun arrierefaix duquel elle puiſſe recevoir ſa nourriture ; mais elle-même la tire immédiatement des vaiſſeaux de la Matrice, à laquelle elle eſt preſque toûjours adhérente & jointe en quelque endroit. La ſubſtance de ſa chair eſt auſſi beaucoup plus dure que celle de l'arrierefaix, & elle eſt même par fois ſchyrreuſe ; ce qui fait qu'elle eſt bien plus difficilement ſéparée de la Matrice; & quelquefois même la ſubſtance de la mole & celle de la Matrice ſont ſi confuſes enſemble, comme j'ai déja dit autre part, qu'elles ne compoſent toutes deux qu'un même corps ; ce qui fait que pour

lors la maladie eſt entiérement incurable : car cette eſpéce de mole ne pouvant pas être expulſée, ni tirée hors de la Matrice, augmente toûjours en groſſeur, juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme, après lui avoir fait mener long-tems une vie languiſſante. C'eſt ce *qu'Hypocrate* a très-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Il répéte encore la même choſe en mêmes termes, au Livre intitulé *De Sterilibus.*

Pour ce qui eſt du faux-germe, encore qu'il ſoit bien plus petit que la mole, il ne laiſſe pas auſſi de mettre quelquefois la femme en danger de la vie, à cauſe d'une grande perte de ſang qui ſurvient preſque toûjours lorſque la Matrice tâche de l'expulſer, laquelle ne ceſſe ordinairement qu'après qu'il eſt ſorti ; d'autant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par leſquels le ſang eſt excité à fluer, & comme exprimé des vaiſſeaux qui en ſont ouverts.

Le meilleur & le plus aſſûré reméde qu'on puiſſe donner à la femme en cette occaſion, eſt de tirer au plûtôt le faux-germe, parce que la Matrice a ſouvent bien de la peine à le pouſſer dehors, ſi elle n'y eſt aidée ; à cauſe qu'étant toûjours aſſez petit, l'impulſion que peut faire la femme de ſon côté en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps, qui eſt contenu dans la Matrice, n'en fait pas grande diſtenſion, que quand il a quelque groſſeur conſidérable ; car pour lors, elle eſt bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il ſe rencontre ſouvent auſſi qu'on a bien de la peine à faire extraction de ces faux-germes ; parce que la Matrice ne s'ouvre & ne ſe dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il eſt fort petit, auſſi eſt ſon ouverture ; mais principalement aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non-ſeulement d'y porter la main entiere, mais même quelques doigts ſimplement, avec leſquels il eſt obligé de faire ſon opération le mieux qu'il lui eſt poſſible, y procédant de cette maniére, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé ſa main, il la gliſſera dans le col de la Matrice juſques à l'orifice interne, qu'il rencontre quelquefois fort peu dilaté ; où étant, il y introduira tout doucement un de ſes doigts, qu'il tournera auſſi-tôt, & fléchira de côté & d'autre, juſques à ce qu'il ait fait en ſorte d'y en gliſſer un deuxiéme, & enſuite un troi-

ſiéme, ou davantage, s'il le pouvoit faire ſans violence; mais ſouvent on a aſſez de peine d'y en introduire ſeulement deux; ce qu'ayant fait, il prendra entr'eux, le faux-germe qu'il attirera doucement dehors, & les grumeaux de ſang caillé qui pourroient y être, après quoi la perte de ſang ceſſera indubitablement, s'il ne laiſſe aucune portion de ce corps étrange dans la Matrice, comme je l'ai vû arriver en beaucoup de rencontres, où je me ſuis comporté de la façon. Mais ſi ſon orifice interne ne pouvoit être dilaté que pour y mettre avec peine un ſeul doigt, & que pour ce ſujet le faux-germe ne pût pas être tiré de la Matrice; alors le Chirurgien y ayant introduit, le plus avant qu'il pourra ſans violence, le doigt indice de ſa main droite, il le tournera doucement tout autour du faux-germe, pour le détacher d'avec la Matrice, afin qu'il en puiſſe être après d'autant plûtôt expulſé, ou bien qu'étant mortifié par ce moyen, il puiſſe peu à peu ſe diſſoudre en ſuppuration dans la ſuite, y aidant comme j'ai enſeigné qu'il falloit faire à l'arrierefaix qui eſt reſté dans la Matrice: car j'ai très-ſouvent vû les pertes de ſang, cauſées ſeulement par de ſimples faux-germes, s'arrêter auſſi-tôt que ces corps étranges n'avoient plus aucune communication de vie avec la Matrice, comme il arrive dès le moment qu'ils n'y ſont plus adhérens.

Mais ſi nonobſtant cela le flux de ſang étoit ſi exceſſif, qu'il mît la femme en danger très-prochain de la vie; alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de ſa main gauche, prendra de la droite un inſtrument appellé *Bec de gruë*, ou plûtôt une tenette, pareille à celle qui eſt marquée par la lettre H. en la repréſentation des inſtrumens miſe vers la fin de ce ſecond Livre; le bout de laquelle il gliſſera le long de ſon doigt, pour tirer dehors avec cet inſtrument, le corps étrange qui eſt dans la Matrice; prenant bien garde à ne la pas pincer, & obſervant que l'inſtrument ſoit toûjours conduit par ce doigt premiérement introduit; lequel fera diſtinguer & connoître par ſon attouchement le corps étrange d'entre la ſubſtance de la Matrice, ainſi faiſant, ne le pouvant pas autrement, il ne laiſſera pas d'en venir à bout. Je me ſuis aviſé de faire faire un pareil inſtrument, après m'être trouvé en une occaſion où il m'auroit bien ſervi ſi je l'avois eu; & je tirai avec cet inſtrument, il y a quelques années (y procédant comme je viens d'enſeigner) un faux-germe de la groſſeur d'une noix, à une femme, qui ſans doute ſeroit morte le même jour, pour l'effroyable perte de ſang qu'il lui avoit cauſée; laquelle ceſſa auſſi-tôt que je lui eus

ainsi fait extraction de ce corps étrange, que je n'aurois jamais pu tirer autrement; d'autant que l'orifice interne de la Matrice n'étoit ouvert, & ne se pouvoit dilater que pour y mettre un seul doigt de la façon que j'ai dite : outre que l'accident pressant extraordinairement, le délai de l'opération eût été indubitablement mortel à cette femme, qui (graces à Dieu) s'en est depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien observer, en faisant extraction de la mole ou du faux-germe, de la maniere que nous avons dite, par l'opération de la main, de faire ensorte que la portion du corps étrange qu'il aura premiérement prise, ne s'en sépare; ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement; car c'est pour l'ordinaire la partie la plus fragile & la plus mollasse qui se présente à l'orifice interne pour sortir. C'est pourquoi l'ayant prise avec ses doigts, il la tirera doucement, & un peu obliquement de côté & d'autre, tâchant toûjours, en conservant cette premiere prise sans la rompre, d'en reprendre une autre plus haut, à proportion qu'il fait avancer le corps étrange, jusques à ce qu'il l'ait entiérement fait sortir de la Matrice; recommandant cependant à la femme de lui aider de son côté; ce qu'elle fera en retenant son haleine & poussant fortement en bas, dans le même tems que le Chirurgien tirera ce corps étrange.

J'ai dit ci-devant que le meilleur & le plus assûré reméde qu'on puisse apporter à la femme qui a un faux-germe, est de le tirer avec la main; ce que je conseille de préférer, autant qu'il se peut faire, à tous ces breuvages que la plûpart des Sagefemmes, & plusieurs autres personnes font prendre à la malade, pour exciter l'expulsion de ce corps étrange; car avant que ces remédes pris par la bouche à cette intention, puissent produire l'effet qu'on espére souvent inutilement, il se passe du tems, durant lequel la Matrice qui étoit un peu ouverte, se referme quelquefois entiérement; ce qui fait que le corps étrange n'en pouvant être expulsé, s'y corrompt; après quoi il cause de très-pernicieux accidens, ainsi qu'il étoit arrivé à la femme d'un des amis de Monsieur *Ruffin*, mon Confrere, à laquelle je tirai en sa présence un faux-germe tout corrompu, de la grosseur d'un œuf de poule, qui auroit été capable de la faire mourir, s'il eût resté plus long-tems dans sa Matrice. Outre cela, c'est que toutes ces sortes de drogues étant, comme j'ai déja dit autre part, extrêmement chaudes, peuvent encore beaucoup augmenter la perte de sang, ainsi que je l'ai vû arriver à la femme

d'un Huiſſier au Châtelet de Paris, laquelle, après avoir pris un breuvage que ſa Sagefemme lui avoit donné pour lui faire vuider un faux-germe, eut une ſi prodigieuſe perte de ſang durant deux jours, qu'elle en fut réduite à l'extrêmité de la vie, qu'elle alloit perdre, ſi je ne fuſſe ſurvenu dans ce moment, pour lui tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en préſence d'un Médecin, & de cette Sagefemme ; après quoi la perte de ſang ceſſa incontinent, & la malade revint en bonne ſanté. C'eſt ce que j'ai encore vû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ai donné un pareil ſecours avec un auſſi heureux ſuccès.

Mais ſur toutes choſes dans l'uſage de toutes ſortes de remédes, tant pris dedans, qu'appliqués au-dehors, qu'on prenne bien garde que penſant ſeulement procurer l'expulſion d'une mole, qu'on croiroit fauſſement être contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le véritable avortement d'un enfant, comme j'ai quelquefois vû faire à des perſonnes qui ne ſe connoiſſoient pas bien en l'art, dont j'ai rapporté pluſieurs exemples très-conſidérables, qu'on peut voir dans le livre de mes Obſervations.

---

## CHAPITRE XXXII.

### *De l'Opération Céſarienne.*

Lorſque la femme groſſe eſt effectivement en travail, il arrive très-rarement que le Chirurgien expert ne puiſſe pas faire l'extraction de l'enfant, mort ou vif, entier ou par piéces ; en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte, ſelon que la choſe le requiert, de la maniere que nous avons ci-devant fait connoître dans chaque chapitre en particulier, en parlant de tous les différens accouchemens contre nature, ſans qu'il ſoit néceſſaire, que par un trop grand excès d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la ſection Céſarienne pendant que la mere eſt vivante, comme quelques Auteurs par trop téméraires ont ordonné, & quelquefois eux-mêmes pratiqué ; ce que pluſieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magiſtrats devroient empêcher.

A la vérité, ils ſembleroient avoir quelque prétexte d'excuſe légitime, de faire ainſi mourir martyres ces pauvres femmes, ſi c'étoit pour en tirer un ſecond *Scipion l'Afriquain* (lequel au rapport de *Pline* au 9. chap. du 7. livre de l'Hiſtoire Nat. nâquit de la

la ſorte, & fut pour ce ſujet ſurnommé *Céſar*) ou bien pour ſauver la vie à quelque grand & nouveau Prophéte. Il s'eſt bien vû du tems des anciens Payens, qu'on a ſacrifié des victimes innocentes pour le ſalut de tout un public, mais non pas pour celui d'un particulier. Je ſçai bien qu'ils ſe couvrent du prétexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement ſeroit en grand danger d'en être privé, parce que la mort de la mere eſt ordinairement cauſe de celle de l'enfant; mais j'ignore qu'il y ait jamais eu aucune loi chrétienne ni civile, qui ordonnât de tuer ainſi la mere pour ſauver l'enfant. C'eſt plûtôt pour ſatisfaire à l'avarice de certaines gens, qui ſe mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvû qu'ils en ayent un enfant qui lui puiſſe ſurvivre; non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en hériter après; pour raiſon de quoi ils donnent volontiers leur conſentement à une ſi cruelle opération; ce qui eſt une très-damnable adreſſe.

S'ils diſent, pour rendre en apparence la choſe moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme eſt à l'extrêmité de la vie, à cela je répons que ſouvent la nature ſe reléve de bien loin, contre toute notre eſpérance; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchapper enſuite, c'eſt ce que je leur nie abſolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toûjours eu mauvaiſe iſſuë; la mort de toutes les femmes s'en étant peu après enſuivie. C'eſt pourquoi je louë grandement *Guillemeau*, qui, pour déſabuſer le public d'une ſi méchante & ſi pernicieuſe pratique, dit, en parlant de cette fatale opération, & avouë (comme s'en repentant) l'avoir faite en deux rencontres, en la préſence d'*Ambroiſe Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois par trois différens Chirurgiens très-habiles, qui n'obmirent aucune circonſtance pour la faire bien réüſſir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait vû faire ces deux fois que *Guillemeau* récite, pour ne pas faire connoître à la poſtérité qu'il ait été capable de conſentir à une telle cruauté; mais il ſe contente ſeulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'après le décès de la femme, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle en réchappe, non-ſeulement à raiſon de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce ſujet au ventre; mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'exceſſif flux de ſang qui y ſurviendroit dans le même moment, à quoi j'ajoûterai, que ceux qui pratiquent cette horrible opération, ne l'entreprennent ordinairement qu'après qu'une femme a été durant pluſieurs

Y y

jours en travail, ſans pouvoir accoucher ; auquel tems la Matrice a beaucoup ſouffert par quantité de douleurs inutiles, qui lui ont cauſé une inflammation de toute ſa ſubſtance, laquelle venant pour lors à être inciſée, s'enflamme encore davantage, & ne manque pas de contribuer toûjours à la mort certaine de la femme.

On voit néanmoins, contre le ſentiment de ces deux fameux Chirurgiens, des téméraires, qui ſoûtiennent opiniâtrement (comme fait *Rouſſet*) qu'il n'eſt pas impoſſible que la femme en revienne ; parce qu'ils ont vû quelques femmes, à qui les os de l'enfant mort ſont ſortis par des abſcès du ventre, après que les chairs s'en étoient allées en ſuppuration par les voyes naturelles ; leſquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & même le ventre ; enſuite de quoi ayant été ainſi tirés, les femmes en ſont nonobſtant cela réchappées ; & que d'autres auſſi ne ſont point mortes, auſquelles la Matrice après ſa précipitation & ſon entiere pourriture, a été tout-à-fait extirpée. A la vérité, il ne faut pas s'obſtiner à ne pas ajoûter foi aux choſes que l'expérience a montrées pluſieurs fois, comme celle-là, que je crois être arrivée, & pouvoir encore arriver, auſſi-bien qu'eux (quoique très-rarement.) Cependant il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de même de cette opération Céſarienne ; car on y fait en un inſtant une grande playe au ventre & à la Matrice, qui cauſe toûjours la mort ſubite à la pauvre femme, ou fort peu de tems après. Mais quand la nature vient elle-même à ſéparer, & à percer ſes parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle ſe fait, ne l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir été bien ſecouruë dans le tems par gens experts en l'art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup ; & à meſure qu'elle chaſſe ainſi ces corps étranges hors de la Matrice, elle la réünit & rejoint en même-tems, à proportion, & ſans aucun flux de ſang ; ce qui arrive tout au contraire dans l'opération qui ſe fait par l'art ; & s'il eſt vrai qu'il y ait jamais eu quelques femmes qui en ſoient réchappées, nous devons croire que ç'a été miraculeuſement, & par la volonté expreſſe de Dieu, qui peut, lorſqu'il le veut, reſſuſciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il lui plaît, plûtôt que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir ſeulement oüi dire à quelques commeres, aſſûrent qu'elles connoiſſent telles & telles encore vivantes, à qui on a ainſi ouvert le côté

pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus, il s'en rencontre qui disent en sçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois consécutivement cette opération Césarienne, sans en être mortes ; & pour mieux affirmer une menterie si insigne, qu'elles ont seulement entendu reciter à d'autres, & qu'après avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-mêmes véritables, comme si elles avoient vû la chose de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonstances, & tant de tenans & aboutissans, qu'elles en persuadent facilement ceux qui n'en connoissent pas l'impossibilité.

Il s'en voit même d'autres, qui montrant des cicatrices de quelque abscès qu'elles ont eûs au ventre ensuite de leur couche, veulent persuader qu'on leur a tiré l'enfant par cet endroit ; au sujet de quoi je reciterai ce que j'ai une fois vû moi-même, touchant une femme grosse qui étoit en l'année 1660. à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, soit par malice, feignant de croire la chose, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes grosses qui étoient audit Hôtel-Dieu, comme aussi à une infinité d'autres personnes, & entr'autres à une bonne vieille Religieuse qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la mere *Bouquet* (laquelle présidoit pour lors en la salle des Accouchées, dont elle étoit comme la Déesse *Licine*) qu'elle appréhendoit extrêmement qu'on ne fût obligé de lui ouvrir le côté pour l'accoucher, ainsi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant ; pendant lequel tems elle avoit fait ce conte à plus de mille différentes personnes, chacune desquelles l'avoit peut-être encore recité à autant d'autres, montrant à tout le monde une cicatrice, par où elle disoit que les Chirurgiens lui avoient tiré son enfant hors du ventre. Elle pria pour ce sujet la mere *Bouquet* de me la recommander, desirant être plûtôt accouchée par moi qui étoit Chirurgien, afin d'en être plus sûrement secouruë au besoin, que par la Sage-femme. Cette bonne Religieuse m'étant venuë dire la chose, comme elle la croyoit être effective, suivant le recit de l'autre, je lui témoignai que n'étant pas assez crédule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eût fait l'opération Césarienne à cette femme, comme elle l'en avoit persuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout présentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-même toutes les circonstances. Aussi-tôt elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille chose qu'elle lui avoit contée; mais l'ayant particulierement interrogée, pour sçavoir par

quel lieu on lui avoit ainſi tiré ſon enfant, & ſi elle avoit ſenti grande douleur en cette opération ; elle me dit que non, ne s'en ſouvenant pas à cauſe qu'elle avoit perdu pour lors toute connoiſſance, laquelle ne lui étoit revenuë que cinq ou ſix jours après. Je lui demandai comment donc elle étoit certaine qu'on lui eût tiré ſon enfant par inciſion du ventre, puiſqu'elle n'avoit aucune connoiſſance en ce tems ? Elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient aſſûrée, & en même inſtant elle me montra une grande cicatrice, ſituée juſtement à la partie latérale & dextre de la poitrine, environ le milieu des côtes, où elle avoit eû un grand abcès, dont cette cicatrice étoit reſtée, que lorſque je lui eus dit, que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où ſon enfant devoit avoir été tiré, & que je lui eûs fait connoître par raiſonnement l'impoſſibilité de la choſe qu'elle avoit cruë, & perſuadée à toutes ces femmes de l'Hôtel-Dieu, comme auſſi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu déſabuſées ; & encore bien plus, quand trois jours après cette conférence je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoique ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de tems, d'autant qu'elle avoit le paſſage extrêmement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les hiſtoires qu'on fait touchant cette opération, la recherchant exactement, comme je fis en cette occaſion, on trouveroit toûjours que ce ſont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rouſſet*, en ſon enfantement Céſarien, n'en ont pas eu d'autre que la réverie, le caprice, & l'impoſture de leurs Auteurs.

Mais ſi pour toutes ces raiſons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle opération, pendant que la mere eſt vivante, quoiqu'il ſoit certain que l'enfant le ſoit auſſi ( ce qui néanmoins eſt quelquefois très-douteux ) car, je vous prie, quelle infamie ſeroit-ce pour lui, ſi ayant ainſi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant ? à plus forte raiſon s'en doit-il abſtenir quand il eſt bien aſſûré qu'il eſt mort. C'eſt pourquoi il le doit plûtôt tirer en piéces & par morceaux ( s'il ne le peut autrement ) par la voye naturelle, que de martyriſer ainſi la mere, pour l'avoir tout entier, & ſi la Matrice étoit ſi peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun inſtrument, il doit plûtôt patienter un peu, en aidant toûjours à dilater les paſſages par art, comme nous avons dit ci-devant, que de la faire ſuccomber preſque en un inſtant par un tel coup de déſeſpoir, en faiſant cette opération Céſarienne, qu'on ne doit jamais

entreprendre pour ce ſujet, qu'incontinent après le décès de la mere.

C'eſt un vérité dont il faut que tout homme de bon ſens demeure d'accord ; Voici comme je la prouve facilement : en réfutant l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire, pour établir la prétenduë néceſſité de cette opération Céſarienne, durant que la femme eſt vivante ; qui eſt qu'on doit conſidérer en l'enfant deux ſortes de vies, ſçavoir, la corporelle & la ſpirituelle, & que la vie ſpirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême doit être préferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce ſujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faiſant l'opération Céſarienne à la mere, elle ſeroit obligée de l'endurer, au riſque même de ſa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la ſpirituelle à ſon enfant. Mais je répons en un mot, pour détruire ce ſeul & principal fondement, ſur lequel tous les Sectateurs de *Rouſſet* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occaſions où on ne puiſſe bien donner le Baptême à l'enfant, durant qu'il eſt encore au ventre de la mere, étant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une ſeringue juſques ſur quelque partie de ſon corps ; & il ſeroit inutile d'alléguer, que l'eau n'y peut pas être conduite, à cauſe que l'enfant eſt enveloppé de ſes membranes, qui en empêchent ; car ne ſçait-on pas qu'on les peut rompre très-aiſément, en cas qu'elles ne le fuſſent pas, après quoi on peut toucher effectivement ſon corps ; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la Matrice n'étant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de réfuter cette objection ; car pour lors il faudroit demeurer d'accord, que la femme ne ſeroit pas en travail d'enfant ; parce que ſi elle y étoit effectivement, il ſeroit aſſez ouvert, pour le peu qu'il le fût, ou ſe pourroit ſuffiſamment dilater, pour pouvoir baptiſer ainſi l'enfant, en conduiſant, comme je dis, de l'eau juſques ſur quelque partie de ſon corps avec le canon d'une petite ſeringue, quand même il faudroit uſer de violence pour dilater de force avec quelque inſtrument cet orifice interne, au cas qu'il ne le fût aucunement ; ce qui ne cauſeroit pas un ſi grand péril à la mere que l'opération Céſarienne. De ſorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémités donner la vie ſpirituelle à l'enfant, en le baptiſant ainſi au ventre de la mere, il reſte ſeulement à examiner après cela, ſi ſa vie corporelle eſt préferable à celle de la mere. Or il eſt certain que ne pouvant pas ſauver la vie à tous deux, on doit toûjours préferer celle de la mere à celle de l'enfant, pour pluſieurs raiſons que tous les bons Théologiens ſça-

vent. C'eſt pourquoi on ne doit jamais entreprendre l'opération Ceſarienne ; parce qu'elle ſeroit très-aſſurément cauſe de la mort de la mere ; au lieu de quoi on la ſera promptement ſecourir par des gens experts, qui, après avoir baptiſé l'enfant comme nous diſons au cas qu'il fût vivant, trouveront bien des moyens de le tirer tout entier avec les ſeules mains par les voyes ordinaires & naturelles, s'ils ſont bien entendus en leur art, ou bien avec les inſtrumens, s'ils y ſont indiſpenſablement obligez pour ſauver la vie à la mere. Je ſçai bien qu'à cette occaſion les plus ſcrupuleux peuvent alléguer le paſſage du 3. Chapitre de l'Epître de S. Paul aux Romains, où il eſt dit, *Non faciamus mala ut veniant bona.* Qu'il ne nous eſt pas permis de faire du mal, afin qu'il en arrive un bien. Mais c'eſt mal entendre la penſée de l'Apôtre, que de l'expliquer ainſi ; car tant s'en faut que ce ſoit un mal, que de ſauver par cette voye la vie à la mere, qui périroit certainement avec ſon enfant, c'eſt effectivement un grand bien ; & au contraire, ce ſeroit commettre un véritable homicide, ſi pouvant lui donner ce ſecours, on le lui dénioit. *Occidit enim quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* De ſorte que, comme dit très-bien *Tertullien* au 13. chap. du Liv. de l'Ame, c'eſt une cruauté néceſſaire de donner en cette occaſion la mort à l'enfant puiſqu'il feroit très-certainement mourir ſa mere, s'il demeuroit en vie. Voici les paroles de ce grand homme, que j'ai déja rapportées autre part pour une même intention : *Atquin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur, neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* En ce cas on ne tuë pas vraiment ni volontairement l'enfant ; mais l'opération qu'on fait ainſi dans la ſeule intention de ſauver la vie de la mere, avance ſeulement de quelques momens la mort corporelle de l'enfant qu'il ne pourroit jamais éviter ſans être très-certainement homicide de ſa mere, comme dit *Tertullien*, de quoi nous ſerions nous-mêmes cauſe, ſi nous ne l'empêchions, le pouvant faire.

Il y a néanmoins des occaſions où on pourroit dire, que la vie corporelle de l'enfant doit être préferable à celle de la mere, à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'opération Ceſarienne, pour conſerver la vie de l'enfant, comme il pourroit arriver qu'on ſeroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit être le ſucceſſeur de quelque grand Royaume ; parce que le ſalut du public eſt préferable à celui d'un particulier. C'eſt ainſi qu'*Henry VIII.* qui régnoit en Angleterre du tems que *François I.* régnoit en France, permit qu'on fît à *Jeanne Scymer* ſa

troiſiéme femme, à laquelle on fit la ſection Céſarienne par le conſeil des Médecins, pour tirer de ſon ventre *Edoüard VI.* qui a depuis ſuccédé à la Couronne d'Angleterre; préférant ainſi la vie de cet enfant à celle de ſa mere, qui mourut quelques jours après cette cruelle opération. Mais je laiſſe cette queſtion à décider aux Caſuites, pour ſçavoir ſi cette opération peut être permiſe en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant, qui eſt encore dans le ventre de ſa mere, ſoit mâle ou femelle, ni même qu'il puiſſe vivre long-tems, & ſi ſur une ſimple eſpérance d'avoir un ſucceſſeur tel qu'on le ſouhaite, on peut martyriſer la mere de la ſorte, la vie de laquelle doit, ce me ſemble, être toûjours préférée à celle de l'enfant; car revenant en ſanté, on peut eſpérer qu'après avoir remédié aux cauſes qui l'avoient empêché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle ſe délivrera enſuite plus heureuſement. Mais pour ne faire pas un plus long diſcours je conſeille ceux qui voudront être entiérement éclaircis de tous les cas de conſcience qui peuvent concerner une ſi importante matiere, de conſulter le Livre que *Théophyle Raynaud* Jéſuite en a fait; dans lequel il explique ſçavamment, & réſout toutes les difficultés qui s'y peuvent rencontrer. C'eſt pourquoi revenons à notre theſe, qui eſt qu'on ne doit jamais, en quelque occaſion que ce ſoit, entreprendre cette opération qu'incontinent après le décès de la mere; auquel ſe trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais préſentement décrire; tant pour l'eſpérance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Sicpion l'Afriquain*, qui nâquit de la ſorte, ainſi que rapporte *Pline*, lequel marque poſitivement que ce fut, *enectâ parente*, après la la mort de ſa mere, que pour ſatisfaire à la loi, qui défend très-expreſſément d'enterrer une femme groſſe, ſans lui avoir tiré ſon enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout, comme il eſt requis, lorſqu'il verra la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptement toutes les choſes néceſſaire à ſon opération, pour ne perdre aucun tems; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-être tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme eſt prête à rendre l'ame, qu'on lui mette quelque choſe entre les dents pour lui tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'extérieur de la Matrice; afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air,

& quelque ſorte de rafraîchiſſement, il ne ſoit pas ſitôt ſuffoqué; mais cela ne peut aucunement ſervir, parce que l'enfant n'eſt vivifié que par le ſang de la mere, & ne peut aucunement reſpirer quand il eſt dans la Matrice : c'eſt pourquoi ſi le Chirurgien uſe de cette pratique, que ce ſoit plûtôt pour contenter les aſſiſtans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût néceſſaire. Auſſi-tôt donc que la femme aura jetté le dernier ſoûpir, & qu'elle ſera morte ( de quoi il fera auſſi demeurer d'accord tous les aſſiſtans ) il commencera ſon opération, pour tirer l'enfant hors de la Matrice par l'inciſion du ventre.

La plûpart des Auteurs veulent qu'on la faſſe au côté gauche du ventre, diſant qu'il eſt plus libre, à cauſe du foye qui eſt au côté droit ; mais ſi on en veut croire mon ſentiment, elle ſera bien mieux ; & plus adroitement pratiquée en faiſant l'ouverture juſtement au milieu du ventre, entre les deux muſcles droits ; car en cet endroit il n'y a que les tégumens & la ligne blanche à couper ; mais elle ne ſe peut pas faire à côté, ſans inciſer les deux muſcles obliques & le tranſverſe, leſquels étant couchés l'un ſur l'autre forment une épaiſſeur aſſez conſidérable, outre qu'il en ſort bien plus de ſang que vers le milieu du ventre. Ce n'eſt pas qu'il importe que ce ſang s'écoule, comme il ne laiſſe pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer ; mais parce qu'il empêche par ſa ſortie de voir diſtinctement à faire bien l'opération. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une ſituation où ſon ventre ſoit un peu éminent, prendra un bon & fort ſcalpelle, bien tranchant d'un ſeul côté, ſemblable à celui qui eſt marqué par la lettre F. en la table des inſtrumens qui eſt après ce chapitre, avec lequel il fera au plus vîte, & tout d'un coup, où à deux ou trois fois tout au plus ( s'il veut pour plus grande ſûreté ) une inciſion au milieu du ventre entre les deux muſcles droits juſques au péritoine, de la longueur & étenduë de la Matrice, ou environ ; après quoi il percera ſimplement avec la pointe de ſon inſtrument, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de ſa main gauche, dans laquelle il les introduira auſſi-tôt pour l'inciſer en le ſoûlevant avec eux, & conduiſant l'inſtrument, de peur qu'il ne pique les inteſtins, à proportion de la premiere ouverture des tégumens ; ce qu'étant fait, il verra incontinent paroître la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la même maniere qu'il aura fait l'inciſion du péritoine ; prenant bien garde à ne pas enfoncer ſon inſtrument tout d'un

coup

coup bien avant, croyant trouver la Matrice épaisse d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs assûrent contre la vérité ; en quoi il se tromperoit aussi bien que ceux qui n'ont jamais bien examiné la chose ; car il est certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y est encore contenu avec ses eaux, plus d'une seule ligne d'épaisseur, qui est à peu près celle que peut avoir un de nos écus d'argent ; quoiqu'ils nous ayent tous chanté, que par la providence divine, & une chose miraculeuse, plus elle s'étend dans la grossesse, plus elle devient épaisse, ce qui est absolument faux. Il est bien vrai seulement qu'elle l'est un peu plus en ce tems à l'endroit où l'arriere faix y est adhérent, auquel lieu sa substance est pour lors comme spongieuse ; mais dans tout le reste de son étenduë & de sa circonférence, & principalement en sa partie antérieure, elle est extrêmement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle se dilate, jusques à ce qu'ayant été vuidée par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vienne à s'épaissir en contractant & ramassant en soi-même toute sa substance, qui étoit auparavant extraordinairement étenduë. C'est ainsi, suivant que je l'ai plus particuliérement expliqué au traité des parties de la femme qui servent à la génération, que la vessie de l'urine, qui étant pleine est extrêmement mince, nous paroît de l'épaisseur d'un demi travers de doigt, lorsqu'elle est tout-à-fait vuide ; laquelle venant derechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y affluë, devient encore d'autant plus mince qu'elle se dilate. Après donc avoir ainsi fait ouverture de la Matrice, il incisera pareillement les membranes de l'enfant, se gardant bien de le blesser avec l'instrument ; ensuite de quoi il le verra incontinent paroître, & le tirera dehors au plûtôt, avec l'arriere-faix qu'il séparera promptement du fond de la Matrice ; & reconnoissant qu'il est encore vivant, il loüera Dieu, & le remerciera d'avoir ainsi béni & fait réüssir son opération.

Mais les enfans qu'on tire de la sorte en pareilles rencontres, sont ordinairement si foibles (s'ils ne sont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus souvent) qu'on a bien de la peine à connoître d'abord ce qui en est ; on sera néanmoins assûré que l'enfant est encore vivant, si en touchant le cordon proche du nombril, on sent quelque peu mouvoir les arteres ombilicales, comme aussi le cœur, en lui mettant la main sur la poitrine ; de quoi étant certain, il sera baptisé au plûtôt par le Prêtre qui aura assisté la mere à sa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre assistant l'ondoye-

ra ; ce qu'étant fait on tâchera de le faire revenir de sa foiblesse, en lui soufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le réchauffant jusqu'à ce qu'il commence à se mouvoir de lui-même.

Les Sagefemmes mettent ordinairement aux enfans ainsi foibles l'arrierefaix tout chaudement sur le ventre : si cela sert de quelque chose, c'est plûtôt à raison de la chaleur tiéde de cet arrierefaix, que pour autre cause ; car il est impossible que l'enfant en puisse recevoir aucun esprit, depuis qu'il est une fois séparé de la Matrice, & encore moins lorsque la femme est ainsi morte. Pour ce qui est de la chaleur, elle ne lui est assûrément pas nuisible ; mais la pésanteur de cette masse, qu'elles lui mettent sur le ventre, est plûtôt capable de l'étouffer par la compression qu'elle y fait, que de lui aider en autre chose. Outre cela, quand l'arrierefaix est refroidi, elles le mettent dans un poëslon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des esprits s'élévent, qui étant portés au travers des vaisseaux umbilicaux jusqu'au ventre de l'enfant, lui redonnent de la force ; mais, comme j'ai dit autre part, cela est bien inutile ; & le meilleur & le plus prompt reméde est de l'en séparer incontinent, & de lui entr'ouvrir un peu la bouche, lui nettoyant & débouchant aussi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour lui aider d'autant plus facilement à respirer, le tenant cependant auprès du feu, jusqu'à qu'il soit un peu revenu de sa foiblesse, lui soufflant aussi à la bouche & au nez un peu de vin, comme il est dit, afin qu'il le puisse savourer, & en sortir l'odeur qui ne lui peut nuire en cette rencontre, quand on observe une médiocrité à la chose.

Après avoir assez amplement parlé dans ce second Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui sont contre nature, & donné de suffisans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remédier aux autres dans toutes les différentes occasions pour lesquelles il peut être journellement appellé, il ne nous reste plus pour y mettre fin, que de faire connoître par leur représentation, quels sont les instrumens convenables à l'art ; ensuite de quoi nous passerons au troisiéme Livre, dans lequel il sera traité de beaucoup de choses, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens, doivent nécessairement sçavoir.

## EXPLICATION DES INSTRUMENS de la Planche ſuivante.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui ſert à même fin, ſelon que la néceſſité le requiert, plus étroit ou plus large.*

C. *Crochet mouſſe, propre à tirer la tête d'un enfant qui ſeroit demeurée ſeule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embraſſant avec ce crochet.*

*Tous ces crochets doivent être aſſez forts, & ſur tout, bien polis, & ſans aucunes inégalités, afin de ne pas bleſſer la Matrice en opérant, & long de dix grands pouces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit être d'une groſſeur médiocre, afin de le pouvoir tenir aſſez ferme.*

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à ſéparer l'enfant monſtrueux, à percer le ventre de celui qui eſt hydropique, & à inciſer la tête pour en vuider le cerveau, ou à la ſéparer en piéces, quand pour être trop groſſe & monſtrueuſe, elle eſt reſtée ſeule dans la Matrice, & ſéparée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à même fin, mais qui n'eſt ſi commode, d'autant qu'il ne peut être conduit que par une ſeule main.*

F. *Scalpelle, propre à faire l'opération Céſarienne incontinent après la mort de la femme.*

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps étranges hors de la Matrice, quand on n'y peut pas introduire toute la main, ou pluſieurs doigts pour le faire.*

H. *Autre inſtrument propre à la même choſe.*

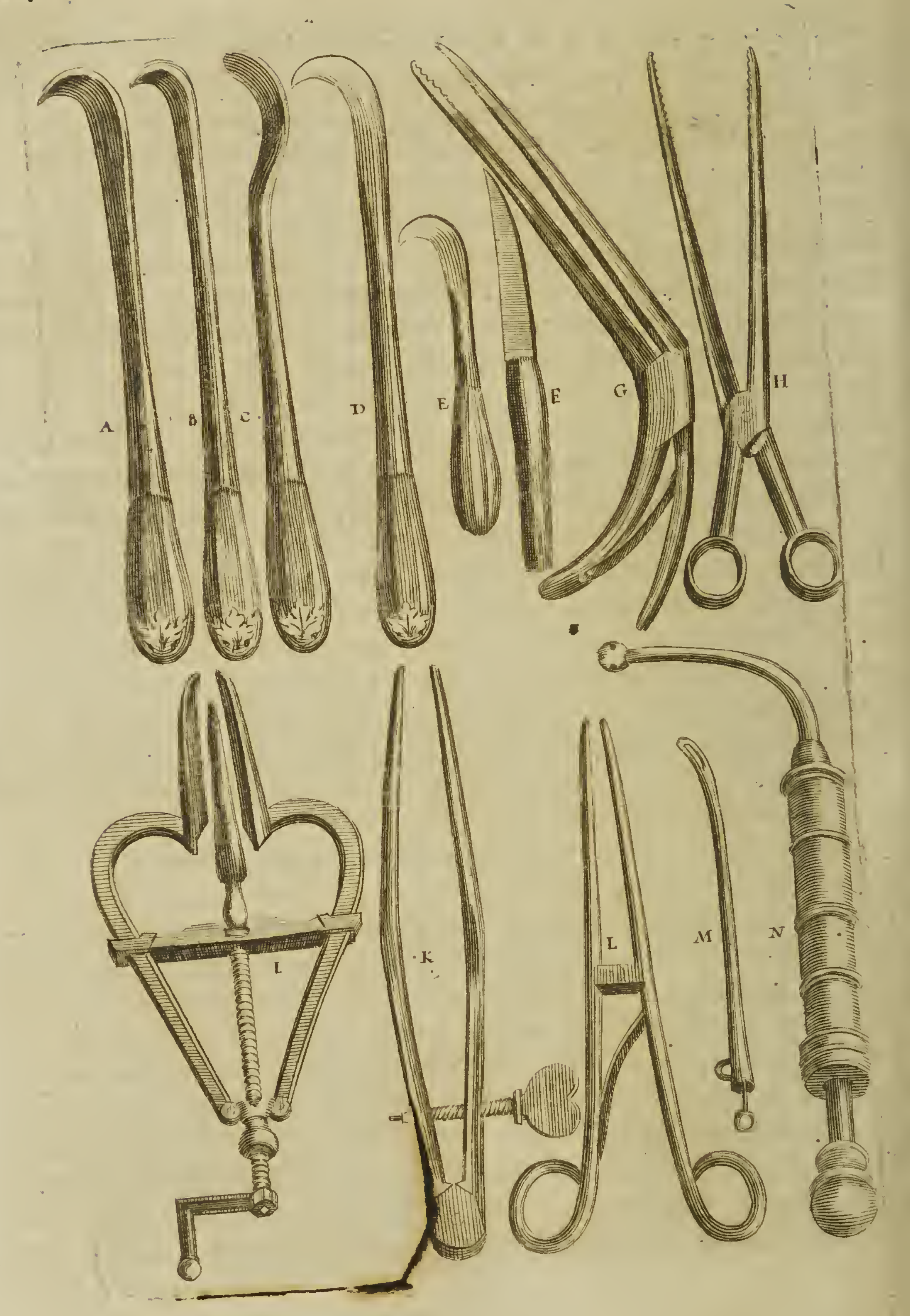
I. *Dilatatoire à trois branches, ſervant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y ſont quelquefois ſituées profondément.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui ſert auſſi à même fin.*

L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuſe, propre à tirer l'urine de la veſſie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-même.*

N. *Seringue, propre à faire des injections juſques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de pluſieurs trous à l'extrémité de ſon canon.*


A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N

LEs différentes figures qu'on voit en la planche ſuivante, repréſentent un inſtrument de mon invention, auquel je donne le nom de *Tire-Tête*, à cauſe de ſon uſage, qui eſt de ſervir à faire facilement extraction de l'enfant mort, dont la tête eſt fortement engagée entre les os du paſſage. Cet inſtrument eſt en ces ſortes d'occaſions incomparablement meilleur & plus commode que le crochet; parce que le Chirurgien ne peut pas ſe ſervir alors du crochet, ſans introduire une de ſes mains, pour le conduire au côté de la tête de l'enfant qui occupe entiérement le paſſage, & ſans faire en même tems une violence aſſez conſidérable aux parties de la vulve, qui ſont déja enflammées & beaucoup tuméfiées; pour raiſon de quoi la pourriture & la gangréne y arrive très-ſouvent après l'accouchement; outre que le crochet imprimé ſur la tête de l'enfant eſt fort ſujet à gliſſer, & ne peut pas faire une attraction droite, comme fait très-bien cet inſtrument, avec lequel le Chirurgien n'agit que ſur le milieu de la ſeule tête de l'enfant mort, ſans introduire aucunement ſa main, ni même ſes doigts au côté de la tête. Enfin cet inſtrument eſt ſi propre à cet uſage, que la groſſeur de la tête de l'enfant en eſt diminuée en s'allongeant pour ſuivre l'attraction qu'il en fait. Comme il eſt entiérement de ma propre invention, j'avois eu deſſein dans le commencement que je l'inventai, de me le réſerver comme un rare ſecret, ſans le communiquer à qui que ce ſoit; mais voulant éviter que ma conſcience me puiſſe reprocher de n'avoir pas contribué de tout mon poſſible à l'utilité publique, en déclarant ſincérement toutes les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner en mon art, je m'acquitte de mon devoir, en faiſant connoître à tous ceux qui liront mon Livre, ce merveilleux Inſtrument, & la véritable maniere de s'en bien ſervir, qui eſt ci-après clairement expliquée.

A. *Montre l'inſtrument, appellé* Tire-tête, *monté de toutes ſes parties.*

B. *Le corps de l'inſtrument, ſéparé de ſa canule & de ſa clef, à l'extrémité duquel il y a une platine de figure ronde, qui eſt mobile, pour être plus facilement introduite au-dedans de la tête de l'enfant mort : il y a auſſi de chaque côté de cette platine une petite éminence, faite en pointe de diamant ; dont l'une doit correſpondre à une petite cavité, marquée au corps plat de l'inſtrument, pour s'y loger, quand on couche la platine contre lui.*

C. *Montre encore le corps du même instrument, dont la platine est couchée, comme elle doit être, en l'introduisant au-dedans de la tête de l'enfant; après quoi on redresse cette platine, comme elle est en la précédente figure, marquée par* B.

D. *La canule, dans laquelle on doit introduire la branche de l'instrument, jusques à ce que la platine qui est à l'extrémité de cette canule soit proche de celle qui est au bout de l'instrument pour serrer exactement, par ce moyen, le cuir chevelu, & les os de la tête qui sont entre les deux platines, comme on voit en la figure marquée par* I. *Cette canule a une fente proche sa platine, faite pour loger le corps plat de l'instrument, & un petit aileron de chaque côté de son autre extrémité, afin de la tenir stable, & empêcher qu'elle ne se tourne en la serrant avec la clef de l'instrument, laquelle est marquée par* F.

E. *La même canule, qui est vûe d'une autre façon, afin de montrer deux petites cavités qui sont à sa platine, aux côtés de son grand trou; lesquelles cavités sont pour loger les deux petites éminences faites en pointe de diamant, qui sont à la platine du corps de l'instrument, qui est marqué par* B. *Ces petites éminences servent en s'imprimant dedans les os de la tête, pour affermir mieux la platine de l'instrument, & empêcher que ce qui en est embrassé, ne s'échappe.*

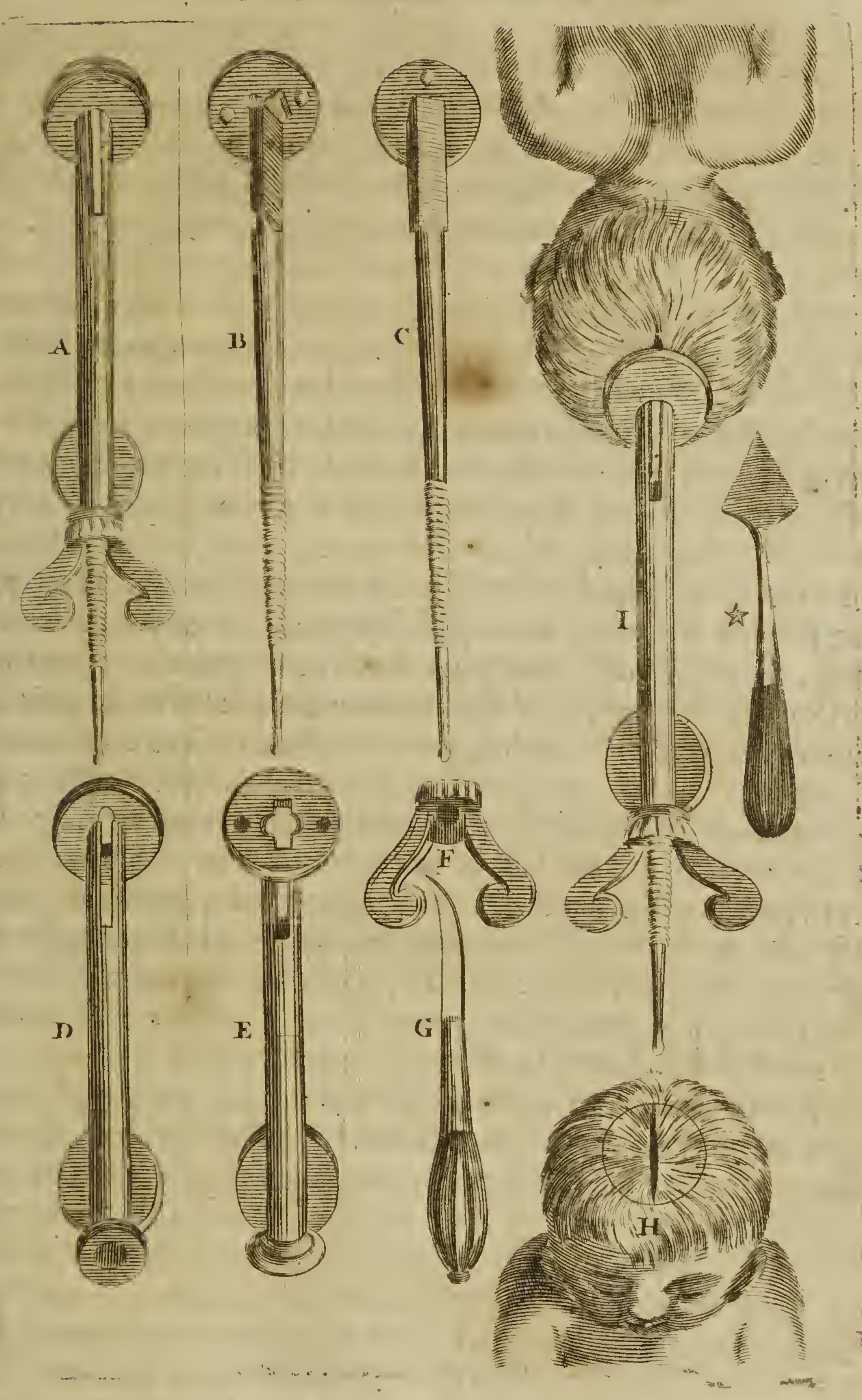
F. *La clef dans laquelle se doit mettre la vis de l'instrument, afin que la canule étant pressée par le moyen de cette clef, les deux platines soient fortement serrées l'une contre l'autre.*

G. *Un petit couteau tranchant d'un seul côté, propre à faire incision à la tête de l'enfant mort, afin d'y introduire l'instrument.*

* *Autre instrument que j'ai inventé, en forme de fer de pique, qui est encore plus propre que le petit couteau à faire tout d'un coup une ouverture à la tête de l'enfant mort, pour y introduire ensuite la premiere platine du* Tire-tête.

H. *Une tête d'enfant, où il y a une incision en longueur entre les deux os parietaux, de la maniere qu'elle doit être faite, pour y introduire l'instrument appellé* Tire-tête; *dont les deux platines doivent embrasser toute la partie de la tête, qui est comprise par la ligne circulaire qu'on y voit marquée.*

I. *L'instrument avec toutes ses parties, attaché à la tête de l'enfant; pour en faire extraction hors de la Matrice, en empoignant fortement cet instrument au droit de sa clef, afin de le tenir plus ferme.*


A
B
C
D
E
F
G
H
I
☆

## CHAPITRE XXXIII.

### *Des instrumens de Chirurgie, qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.*

IL faut observer que les instrumens que j'ai fait représenter à la fin de ce second Livre, peuvent souvent servir à garantir la femme de la mort, s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis par la main d'un expert & prudent Chirurgien ; mais si on les met en celle d'un ignorant & d'un brutal, c'est mettre une épée en celle d'un furieux, qui du même instrument qui pourroit servir à sa défense & à son salut, s'il en usoit avec prudence, en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvais usage. C'est pourquoi ce pauvre Auteur, dont j'ai déja parlé ci-devant à la fin du 12. chap. de ce second Livre ; qui dit avec ostentation, pour tromper les bonnes femmes, qu'il sçait opérer sans se servir jamais d'instrumens que de la seule main, peut facilement être convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui se connoissent en l'art ; parce qu'il est très-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser, si on veut sauver la vie à la femme ; comme pour lui tirer du ventre un enfant mort & monstrueux en grosseur, dont la tête est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage, ou pour percer le ventre, ou la tête de celui qui est excessivement hydropique de ces parties, ou pour tirer une grosse tête d'enfant restée seule dans la Matrice, après que la mâchoire inférieure en est tout-à-fait séparée : & quant à ce qu'il allégue dans quelques observations de son ridicule Livre, qu'il dépéce & met en morceaux la tête, ou le corps d'un enfant avec les seuls ongles de ses doigts, sans instrumens, dont on ne se doit pas, dit-il, servir, de peur de blesser la Matrice ; qui est celui qui ne sçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, est d'avoir des ongles exactement rognés, & que pour ce sujet il seroit impossible de dépecer ainsi un enfant? & quand même il conserveroit ses ongles sans les rogner, pour s'en servir à cet usage, il faudroit certainement qu'ils fussent plus forts, & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout, à moins que le corps de l'enfant ne fût entiérement pourri. Mais il doit sçavoir que le Chirurgien qui est expert en son art, ne se met aucunement

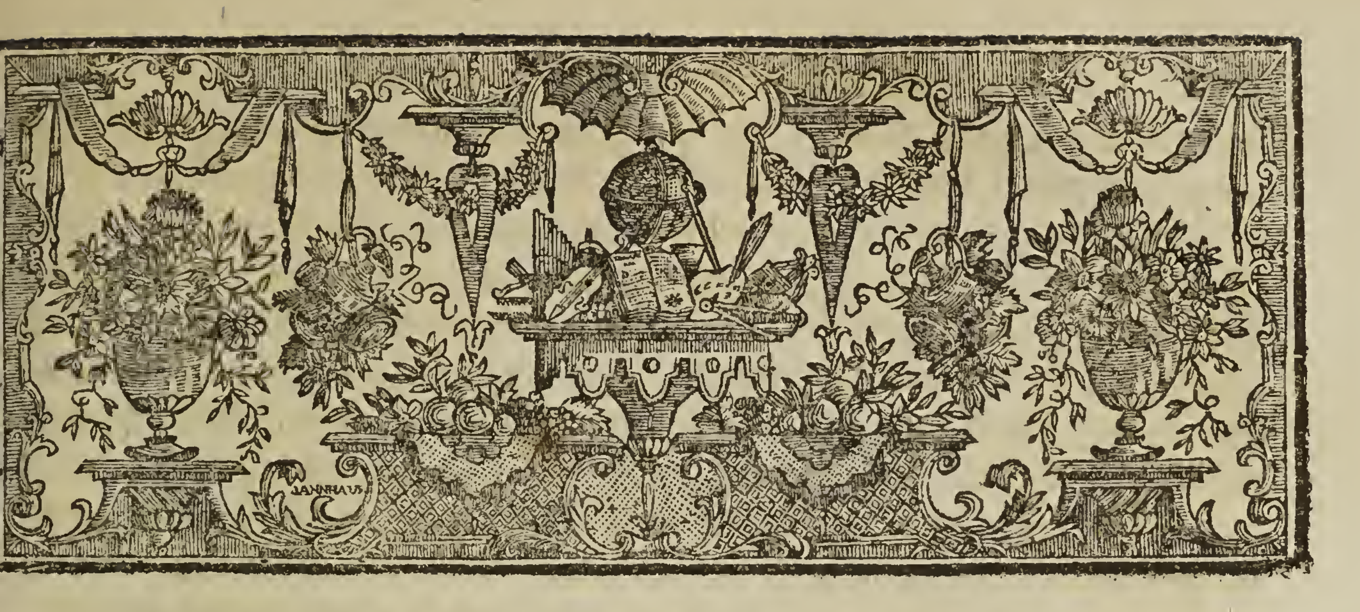
cunement en danger de bleſſer la Matrice avec ſes inſtrumens ; parce qu'il ne s'en ſert jamais qu'il ne les conduiſe avec une de ſes mains miſes au-devant pour l'en garantir ; de ſorte que je conſeille à cet Auteur de s'en ſervir en ces occaſions, plûtôt que de ſes ongles, qui ſont pires que des inſtrumens ; & comme apparemment il en ignore la bonne méthode, qu'il liſe attentivement mon Livre pour s'en inſtruire, & qu'il conſidere bien ce que j'ai dit dans tout le chapitre 30. de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ai enſeigné tout ce que le Chirurgien doit obſerver avant que de ſe ſervir d'inſtrumens. C'eſt l'avertiſſement le plus charitable que je lui puiſſe donner. *Non ergo deſpicias ullum inſtrumentum, quin ſint omnia apud te præparata : inexcuſabilis eſt enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucaſis cap. 67. lib. 2. Meth.*

Mais outre que j'ai dit que cet Auteur, qui eſt mort depuis l'avertiſſement que je lui avois donné, pouvoit être convaincu de grande ignorance, pour les raiſons que j'ai alléguées, l'exemple qui ſuit, dont le ſeul récit eſt capable de donner de l'horreur, fait voir manifeſtement qu'il n'avoit pas moins d'effronterie & de témérité, que d'ignorance.

Le 29. Novembre 1675. j'ai vû en la ruë de la *Mortellerie*, chez Monſieur *Paris* mon Confrere, la ſœur d'une pauvre femme qui venoit de mourir, à ce qu'elle me dit, par les violences extraordinaires que ce téméraire Auteur lui avoit faites en ſa préſence, durant deux heures entieres, pour l'accoucher, lequel au lieu de lui tirer du ventre ſon enfant qui étoit vivant, l'avoit tué avec ſes inſtrumens (car il n'eſt pas croyable qu'il ſe ſoit ſervi de ſes ſeuls ongles en cette occaſion) & avoit en même-tems crevé & déchiré de tous côtés la Matrice de la mere ; ce qui avoit été cauſe qu'elle mourut une heure enſuite, & qu'une grande partie des inteſtins & du méſentere de cette femme ſortirent hors de ſon ventre par l'endroit de ces déchiremens, auſſi-tôt que ſon enfant lui eut été tiré hors de la Matrice en préſence de cet Auteur, par le ſieur *Clement* (préſentement mon Confrere, qui étoit pour lors ſerviteur de M. *Leſévre*) lequel *Clement* étoit venu en l'abſence de ſon Maître qu'on avoit envoyé querir, après qu'on eut vû le cruel traitement & les exceſſives violences inutilement faites à cette pauvre femme par ce même Auteur, qui rejetta auſſi-tôt effrontément ſa faute ſur ledit *Clement* à cauſe qu'il avoit mis le dernier la main à l'œuvre. La vérité de ce triſte récit me fut auſſi-tôt confirmée par le même

Monſieur *Paris* mon Confrere, qui me dit avoir été mandé à l'heure même, pour faire la réduction des inteſtins de cette femme, qui étoit agoniſante, leſquels il trouva tout-à-fait hors de ſon ventre, & tout meurtris, & le méſentere tout déchiré, & en lambeaux, m'aſſûrant qu'il n'avoit jamais vû un ſpectacle plus horrible, & en même-tems plus pitoyable; parce que cette pauvre femme avoit pour lors ſept petits enfans vivans. Si j'ai fait le récit de cette lamentable hiſtoire, ce n'eſt pas pour inſulter à la mémoire de ce pauvre Auteur; mais c'eſt afin de faire connoître au public, combien il eſt dangereux de ſe fier aux vaines promeſſes de ceux qui n'ont pas une véritable connoiſſance de leur art.

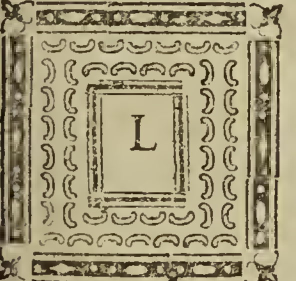




# TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

## LIVRE TROISIÉME.

### *DU TRAITEMENT DES FEMMES ACCOUCHÉES; des maladies & ſymptômes qui leur arrivent durant leurs couches; du traitement des enfans nouveau-nés; de leurs maladies les plus ordinaires; & des conditions néceſſaires au choix des nourrices.*



LA groſſeſſe eſt une mer orageuſe, ſur laquelle la femme groſſe & ſon enfant voguent durant l'eſpace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en eſt le ſeul port, eſt ſi plein de dangereux écueils, que très-ſouvent l'un & l'autre après y être arrivés, & y être même débarqués, ont encore beſoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommodités, qui ont accoûtumé de ſuivre les peines & les fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait con-

noître au premier Livre en parlant des maladies de la grossesse, le moyen d'empêcher que la femme ne fasse naufrage dans cette mer, durant un si long voyage ; & nous avons enseigné au deuxiéme, comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec sûreté par l'accouchement. Il reste donc maintenant pour mettre fin à notre œuvre, que nous exposions en ce troisiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent après cela être gouvernés, & que nous déclarions comment on doit remédier en ce tems à plusieurs indispositions qui leur arrivent assez souvent. Examinons premiérement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, après quoi nous passerons à celles qui concernent l'enfant nouveau né.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Ce qu'il faut faire à la femme aussi-tôt qu'elle est accouchée & délivrée naturellement.*

AUssi-tôt que la femme aura été accouchée & délivrée de son arrierefaix, il faut prendre garde que son détachement ne soit suivi d'une trop grande perte de sang, & lui mettre au-devant de l'entrée de sa Matrice un linge assez doux & maniable, plié en cinq ou six doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au-dedans, ne soit cause que les vaisseaux qui doivent laisser écouler peu à peu les vuidanges, n'en soient tout-à-coup trop restraints; par la suppression desquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & tranchées dans le ventre, inflammation de Matrice, siévre, pleurésie, & plusieurs autres, dont nous parlerons ci-après, à raison de quoi la mort même pourroit bien survenir.

Lorsque l'entrée de la Matrice aura été ainsi bouchée, si la femme n'avoit pas été accouchée dans son lit ordinaire, elle y sera portée incontinent après, par une forte personne, ou par plusieurs, s'il en est besoin, plûtôt que de lui permettre de se lever sur ses pieds pour y aller elle-même ; lequel lit doit auparavant avoir été tenu tout prêt, bien chauffé, & garni comme il est requis, à cause des vuidanges. Mais si elle y avoit été accouchée (comme c'est le mieux & le plus sûr, afin de n'être pas obligé de la transporter ainsi) on ôtera aussi-tôt les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le sang & les autres immondices qui sortent dans le tems de l'accouchement ; après quoi on la

mettra en une ſituation commode pour prendre le repos qui lui eſt bien néceſſaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout ſon travail ; laquelle doit être en telle ſorte qu'elle ait la tête & le corps un peu élevés, tant afin de pouvoir reſpirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au ſang qui fluë pour lors, de s'écouler plus facilement ; & de ne pas ſe cailler en grumeaux, qui étant retenus cauſeroient de grandes douleurs ; ce qui arriveroit ſi on ne lui laiſſoit la liberté de ſortir par cette ſituation, en laquelle on lui fera abbaiſſer les cuiſſes & les jambes jointes l'une contre l'autre, lui mettant quelque petit oreiller par deſſous les jarrêts, ſur lequel ils puiſſent être un peu appuyés. Etant ainſi couchée, il faut qu'elle ne ſoit pas plus d'un côté que de l'autre, mais juſtement ſur le milieu du dos, autant qu'elle y pourra demeurer, afin que la Matrice puiſſe mieux reprendre ſa ſituation naturelle.

La coûtume la plus ordinaire, eſt de faire prendre aux femmes auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec autant de ſyrop de capilaires, le tout mêlé enſemble ; ce qui ſert pour adoucir & tenir intérieurement la gorge, qui a été échauffée & enroüée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir ſon haleine, que la femme a faits pendant tout ſon travail, comme auſſi afin que l'eſtomac & les inteſtins en étant enduits, n'en ſoient pas tant travaillés de douloureuſes tranchées. Mais cette drogue fait ſi mal au cœur à quelques femmes, qu'étant forcées de la prendre avec averſion & grand dégoût, elle eſt capable de leur faire plus de mal, que de les ſoulager en autre choſe : C'eſt pourquoi on n'en donnera qu'à celles qui le ſouhaitent, & qui n'en ont aucun dégoût. J'eſtime bien mieux pour ce ſujet, un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme auſſi-tôt qu'elle ſera un peu remiſe de la grande émotion de ſon accouchement ; parce qu'il lui ſera beaucoup plus agréable & plus profitable qu'une telle drogue ; & lui ayant accommodé & panſé ſon ventre, ſes mamelles, & ſes parties baſſes de la maniere que nous allons dire au Chapitre ſuivant, on la laiſſera auſſi-tôt repoſer & dormir ſi elle peut, ſans lui faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de ſon lit, & fermé les portes & les fenêtres de ſa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'aſſoupiſſe plus aiſément ; car c'eſt une très-mauvaiſe méthode que celle d'empêcher durant quelque tems les femmes de dormir après qu'elles ſont accouchées, n'y ayant rien qui puiſſe mieux

rétablir leurs forces abbatuës, & calmer les accidens causés par la grande agitation du travail, que le dormir naturel. Mais si l'accouchement avoit été fâcheux, on se gouverneroit en ce cas, selon que les accidens le requereroient, comme il sera ci-après déclaré; car ce que nous avons dit en ce lieu, est seulement la régle de celui qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

---

## CHAPITRE II.

### *Des remédes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.*

COmme les parties basses de la femme reçoivent une très-violente distension par la sortie de l'enfant, & principalement dans le premier accouchement, on doit à cause de cela empêcher qu'il n'y survienne inflammation. C'est pourquoi aussi-tôt qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura été mise dans la situation que nous avons dite au précédent chapitre, on lui appliquera extérieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huile d'amandes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent ou autre, remuant le tout avec une cuilliere, comme pour faire des œufs broüillés, jusqu'à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel étant étendu sur un linge, on lui mettra médiocrement chaud sur la partie, après en avoir ôté le linge avec quoi on l'avoit bouchée aussi-tôt qu'elle a été accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient être restés. Ce reméde est fort tempéré, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a été faite par la sortie de l'enfant: On le doit laisser trois ou quatre heures, après quoi on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de tems. Ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeuil, ou avec aigremoine, guimauves & violiers; avec quoi, l'ayant fait tiédir, on étuvera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lévres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excrémens qui

proviennent des vuidanges. Cet étuvement ſera bon auſſi pour tempérer & appaiſſer la douleur de ces parties. Quelques perſonnes ſe ſervent pour ce ſujet de lait tiéde ; mais la plûpart des femmes uſent ſimplement d'eau d'orge & de cerfeuil.

On ne doit pas dans le commencement ſe ſervir d'aucune choſe qui puiſſe reſtraindre les vuidanges ; mais après que quinze jours ſeront paſſés, & que les purgations auront flué aſſez abondamment, on pourra uſer de quelque reméde qui commence à fortifier ces parties ; à quoi ſera propre la décoction faite avec les roſes de Provins, les feuilles & les racines de plantin, & l'eau de forge ; & lorſque les vuidanges auront eu leur évacuation entiere & ſuffiſante, comme il arrive pour l'ordinaire, après le dix-huitiéme ou vingtiéme jour, on ſe ſervira d'eau de Myrthe, ou bien on fera pour celles qui le ſouhaitent une lotion fort aſtringente, qui ſera propre à fortifier & à reſtraindre ces lieux qui ont été beaucoup relâchés, tant par la grande extenſion qu'ils ont reçûe, que par les humidités dont ils ont été abreuvés pendant un ſi long tems. Ce reméde ſera composé d'écorce de grenade, *une once & demie*, de noix de cyprès, *une once*, gland de chêne, *demie once*, terre ſigilée, *une once*, roſes de Provins, *une poignée* & alun de roche, *deux dragmes*, leſquelles choſes on fera infuſer durant toute la nuit dans cinq demi-ſeptiers de gros vin auſtere, ou bien de peur qu'il ne ſoit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin ; après quoi on fera bouillir le tout juſques à ce qu'il ſoit réduit à une pinte, & on la paſſera enſuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction, on en baſſinera au ſoir & au matin les parties, afin de les fortifier & rafermir au mieux qu'il ſera poſſible : je dis au mieux qu'il ſera poſſible ; car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au même état qu'elles étoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & paſſons aux remédes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La plûpart des Auteurs veulent qu'incontinent après l'accouchement on mette ſur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce ſujet, & qu'on l'y laiſſe quatre ou cinq heures ; d'autres veulent que ce ſoit celle d'un liévre. A la vérité je croi bien qu'à raiſon de la chaleur naturelle de telles peaux, ce reméde ne ſeroit pas mauvais ; mais auſſi je craindrois que peu de tems après elles n'apportaſſent plus d'incommodité à la femme qu'elles ne lui ſeroient utiles ; & qu'elles ne lui cauſaſſent par leur humidité en ſe refroidiſſant quelque friſſon, qui ſe-

roit très-préjudiciable, en causant supression des vuidanges qui devroient s'écouler ; outre que c'est un reméde de trop grand appareil ; car à chaque femme, qui accoucheroit, il faudroit qu'il y eût toûjours un boucher tout prêt, ou une autre personne qui sçût faire promptement telle opération, & qu'il fût pour ce sujet dans la chambre même, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en servir comme il est dit. Plusieurs veulent aussi qu'on mette sur le nombril de la femme un petit emplâtre de *Galbanum*, au milieu duquel il y ait un peu de civette, & que cela soit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état ; parce que se réjoüissant d'une telle odeur, elle se reléve d'elle-même pour s'en approcher ; mais comme ce reméde n'est fondé que sur une opinion qui est tout-à-fait superstitieuse, je ne suis pas d'avis qu'on use de telle pratique. Il suffit seulement de lui tenir le ventre bien chaudement en la situation que nous avons dite, & d'empêcher qu'elle ne sente aucun froid.

A l'égard du bandage qui est convenable à la femme accouchée, il doit être fort lâche le premier jour, quand le travail a été rude ; à cause que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce tems, comme aussi la Matrice qui a été beaucoup travaillée ; c'est pourquoi on observera qu'il soit simplement contentif dans le commencement, & dans tout le tems qu'il s'écoule quelque vuidange de la Matrice. Les Sagefemmes veulent qu'il serve par le moyen des compresses, tant pour relever la Matrice & la tenir & état, que pour en exprimer de tous côtés les vuidanges qui doivent être évacuées ; & les Gardes abusées de telle croyance, serrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contusion avec leurs grosses compresses à la Matrice qui est fort douloureuse dans les premiers jours, dont s'ensuit une inflammation très-dangereuse. Ce bandage & ces compresses ne peuvent pas avoir aucune prise pour relever la Matrice ainsi qu'elles s'imaginent ; d'autant que son fond, qui est la principale partie, étant vague dans la cavité de l'hypogastre, ce qui est appliqué sur le ventre, ne peut point la tenir stable ; ce que ne permet pas outre cela l'interposition de la vessie qui est située sur elle. Pour ce qui est de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage sert encore à exprimer les vuidanges de la Matrice, il faut qu'elles se désabusent de cette erreur ; car il n'en arrive pas de même que lorsqu'en pressant dans une

une ſerviette la viande bouillie, on en fait ſortir le jus ; parce que cette évacuation des vuidanges eſt entiérement une œuvre de nature, que la forte compreſſion, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle cauſeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y ſurviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en ſervirons ſelon que la raiſon le requiert, & non ſelon la mauvaiſe coûtume qu'ont les Gardes, deſquelles la méthode eſt de mettre premiérement ſur le ventre une compreſſe pliée en quatre ou cinq doubles, de figure triangulaire, pour relever (à ce qu'elles prétendent) la Matrice, & quelquefois deux autres roulées fort ferme aux deux côtés vers les aînes, pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacile & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarrée, large de tout le ventre, qu'elles poſent ſur la premiere ; après cela elles font leur bandage d'une ſerviette pliée en deux ou trois doubles, de la largeur d'un quartier d'aulne, avec quoi elles ſerrent & compriment ainſi le ventre.

J'approuve fort volontiers qu'on ſe ſerve de ce bandage & d'une bonne grande compreſſe quarrée ſur tout le ventre, pourvû qu'il ne ſoit que ſimplement contentif durant les douze ou quinze premiers jours, afin de le tenir ſeulement en état; obſervant cependant de le faire chaque jour de tems en tems, pour faire une onction ſur le ventre de la femme (s'il étoit douloureux, & qu'elle y eût des tranchées) avec la ſeule huile d'amandes douces, que je préfere à toutes les pommades de charlatans ; mais après ce tems on le pourra ſerrer peu à peu, pour ramener & ramaſſer les parties qui ont été grandement étendues par la groſſeſſe ; ce qui ſe peut faire ſûrement pour lors ; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui ſe ſont écoulées, eſt tellement diminuée & appetiſſée, qu'elle ne peut pas être trop comprimée par ce bandage, ſi l'on ne le ſerre que bien modérément, comme on doit toûjours faire, ne ſuivant pas la mauvaiſe coûtume qu'ont la plûpart des Gardes, qui croyant mieux & plus promptement racommoder la taille du ventre de leur accouchée, le ſerrent ſi fort, pour en diminuer la groſſeur, que la Matrice, au lieu de ſe rétablir en ſa ſituation naturelle, eſt pouſſée en bas par la trop grande compreſſion de ce bandage ; ce qui eſt ſouvent cauſe que la femme en reſte long-tems fort incommodée d'une grande péſanteur de Matrice, & que ſon ventre, au lieu de diminuer, en eſt rendu encore plus gros, à cauſe de la fluxion que ce douloureux ſentiment de péſanteur entretient en cette

partie, & dans toutes celles qui lui sont voisines. L'expérience journaliere nous fait même connoître que le ventre de la plûpart des femmes accouchées, & principalement de celles qui le font ainsi trop serrer, reste ordinairement gros, & ne se remet pas en son état naturel, qu'après la premiere évacuation de leurs mois. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mamelles.

Si la femme ne veut pas être nourrice, on mettra sur ses mamelles des remédes propres à faire évader le lait, desquels nous parlerons ci-après. Mais si elle désire l'être, on se contentera de lui tenir le sein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle; & si on craint que le sang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile avec un peu de vinaigre mêlés ensemble, dont on trempera aussi quelque petit linge fin pour mettre dessus; observant si la femme veut nourrir son enfant, qu'elle ne lui donne à tetter le même jour qu'elle sera accouchée; à cause que toutes ses humeurs sont alors extrêmement émuës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement. C'est pourquoi elle différera tout au moins jusqu'au lendemain à le faire; & il seroit encore mieux qu'elle attendît quatre ou cinq jours, & même davantage, afin de laisser passer le plus grand transport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluent aux mamelles dans les premiers jours, durant lesquels une autre femme lui donneroit à tetter. Parlons présentement du régime de vivre, que la femme doit garder pendant le temps de sa couche.

---

## CHAPITRE III.

### *Du régime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le temps de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens.*

QUoique la femme soit accouchée naturellement, il faut néanmoins qu'elle observe un bon régime de vivre, pour prévenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui lui peuvent arriver pendant sa couche; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne son boire & son manger, presque comme si elle avoit la fiévre, pour faire en sorte qu'elle ne lui vienne pas, d'autant qu'elle y est pour lors toute disposée; aussi lui

arrive-t'elle souvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en son régime.

Il ne faut pas à cet égard être du sentiment de la plûpart des Gardes, qui disent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées tant pour réparer les forces diminuées par la grande fatigue de leur travail, & par la quantité du sang qu'elles ont perdu dans leur accouchement, & de celui qui s'évacuë encore ensuite, à raison de quoi elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir aussi le ventre qu'elles ont tout vuide, après que l'enfant en est dehors. Mais il vaut beaucoup mieux suivre en cela le conseil qu'*Hypocrate* nous donne dans l'Aphorisme 10. du second livre, auquel il dit; *impura corpora quò plus nutriveris, eò magis læseris*, tant plus vous nourrissés les corps impurs, d'autant plus vous les blessés. Or il est certain que la femme nouvellement accouchée est de cette espéce, comme nous le pouvons connoître par la quantité de vuidanges & de superfluités qui s'écoulent de sa Matrice en ce tems; auquel pour ce sujet elle doit vivre fort sobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours; durant lesquels elle sera nourrie seulement avec de bons boüillons au veau & à la volaille, œufs frais & bonne gelée, sans user d'aucuns alimens solides dans ce commencement; mais lorsque la plus grande abondance de son lait sera un peu passée, elle pourra avec plus de sûreté manger quelque peu de potage à son dîner, & quelque petit morceau de chapon boüilli, ou de poulet rôti, selon son appétit; après quoi ne lui arrivant aucun accident, on lui donnera peu à peu plus largement de la nourriture; pourvû cependant que ce soit un tiers moins qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle est en parfaite santé, & que les alimens qu'on lui donnera pour lors, soient viandes de bonne & facile digestion, sans lui permettre d'user de ces gâteaux, tartes & autres patisseries qui se mangent ordinairement à la collation qui se fait ensuite du Baptême de l'enfant. Pour son boire il sera de ptisanne, faite avec le chiendent, l'orge & la réglisse, ou à tout le moins d'eau boüillie, prenant bien garde à ne la lui pas donner froide; elle pourra aussi (pourvû qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, après les cinq ou six premiers jours seulement.

Quoique nous prescrivions en général un tel régime pour toutes celles qui sont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le doivent pas observer si exactement, comme sont les femmes de grand travail, lesquelles étant d'un tempérament très-fort &

robuſte, doivent être nourries un peu plus pleinement; à qui néanmoins, ſi on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité, ayant toûjours égard en toutes perſonnes à la coûtume. C'eſt ce que le même *Hypocrate* nous enſeigne en l'Aphor. 17. du 1. Liv. où il dit, *Animadvertendi ſunt quibus ſemel aut bis, & quibus copioſior, aut parcior, aut per partes cibus eſt offerendus; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati & conſuetudini.* Il faut bien aviſer & remarquer les perſonnes à qui on doit donner de la nourriture une ſeule fois, ou deux, comme auſſi à qui on en doit donner plus ou moins, ou peu à peu; mais il faut accorder quelque choſe au tems, au pays, à l'âge, & à la coûtume. Ce que nous avons dit doit ſuffire pour l'ordonnance de ſon boire & manger.

L'accouchée ſe doit auſſi tenir en grand repos dans ſon lit, couchée ſur le dos, la tête un peu élevée, ſans ſe tourner ſi ſouvent de côté & d'autre, afin que la Matrice ſe raffermiſſe mieux dans ſa premiere ſituation : elle ne prendra en ce tems aucun ſoin de ſon ménage; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ſes parentes ou amies; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce ſoit à voix baſſe, & on ne lui rapportera aucune mauvaiſe nouvelle qui lui puiſſe donner de la triſteſſe; car toutes ces choſes cauſent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut auſſi faire l'évacuation néceſſaire, au ſujet de quoi la mort eſt arrivée à pluſieurs.

Les femmes bourgeoiſes ont une très-mauvaiſe coûtume dont elles ſe devroient abſtenir; qui eſt qu'elles font ordinairement baptiſer leurs enfans le deuxiéme ou le troiſiéme jour après leur accouchement, enſuite de quoi toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'accouchée; où étant, elle eſt obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une après-dînée entiere, pour faire les complimens de cette cérémonie, qu'elle en a la tête toute étourdie; & quoiqu'il n'y ait perſonne dans la compagnie qui ne boive à ſa ſanté, elle la perd néanmoins par le bruit qu'on lui fait aux oreilles, outre auſſi qu'elle eſt ſouvent contrainte par honneur de s'abſtenir de demander le baſſin, ou ſes autres néceſſités, pour raiſon de quoi elle eſt grandement incommodée; & cela ſe pratique juſtement dans le tems qu'elle devroit avoir plus de repos; car c'eſt vers ce troiſiéme jour que le lait ſe porte plus abondamment aux mamelles; c'eſt ce qui fait que le lendemain de ce jour de fête elle a ſouvent une groſſe fiévre, pour s'y être trop tourmentée. J'approu-

ve fort qu'on baptiſe l'enfant le plûtôt que faire ſe pourra ; mais il faudroit différer ce feſtin juſques à ce que l'accouchée ſe portât bien ; ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu d'où elle n'entendît aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la ſorte, & pour éviter qu'elle ne fût tentée par ces ſortes de pâtiſſeries qui s'y mangent, deſquelles elle ne doit point goûter, d'autant que tels mets ſont grandement étouffans, & de trop difficile digeſtion.

On fera enſorte de lui tenir toûjours le ventre libre avec clyſteres, lui en donnant à tout le moins de deux jours l'un, leſquels ſerviront, non-ſeulement pour évacuer les gros excrémens, mais auſſi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Après que la femme aura vêcu d'un tel régime durant trois ſemaines (qui eſt à peu près le tems auquel elle s'eſt purgée de la plus grande partie de ſes vuidanges) avant que de ſe relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant ſur nouveaux frais, on lui donnera une petite médecine, qu'on réïtérera, ſi beſoin eſt, compoſée de l'infuſion de deux drachmes de ſené tout au plus, d'une demie-once de caſſe mondée, & d'une once de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, ou quelque autre dont la compoſition ſoit convenable au tempérament & à la diſpoſition de l'accouchée ; laquelle médecine ſervira pour purger l'eſtomac & les inteſtins, des mauvaiſes humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres ſuperfluités qui s'en ſont écoulées ; ce qu'étant fait, s'il ne lui reſte aucune indiſpoſition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décraſſer de toutes les immondices, dont elle peut avoir eu la ſuperficie du corps enduite durant ſes couches ; enſuite de quoi on lui laiſſera le ſoin de ſe gouverner elle-même ſuivant ſa coûtume.

Je ne peux pas au ſujet de la purgation qui convient, comme j'ai dit, à la femme, trois ſemaines après être accouchée, m'empêcher de blâmer le mauvais conſeil qu'on donne à la plûpart des Dames de la Cour, d'attendre à prendre médecine qu'il y ait trente-cinq ou quarante jours qu'elles ſoient accouchées ; ce qui eſt ſouvent cauſe, que tant s'en faut qu'elles reçoivent aucun ſoûlagement de la médecine qu'elles prennent en ce tems, au contraire elles en ſont plus incommodées qu'elles n'étoient auparavant : Car quoiqu'il y ait des femmes à qui les menſtruës ne reviennent que trois mois enſuite de leur couche, la plus grande

partie les ont après cinq ou six semaines : de sorte que celles qui sont du tempérament de ces dernieres, venant à prendre médecine trente-cinq ou quarante jours après être accouchées, & justement ou a peu près dans le tems qu'elles sont sur le point d'avoir leurs menstruës, elles ne manquent pas d'être plus incommodées qu'auparavant, par l'émotion & le trouble que la médecine cause en ce tems aux humeurs dont la nature est sur le point de faire une évacuation naturelle.

L'observation que je viens de faire au sujet de la purgation des femmes accouchées, n'est pas de moindre conséquence pour toutes les autres femmes, qui ne doivent jamais, pour la même raison, prendre aucune médecine purgative, lorsqu'elles sont près du tems où elles ont coûtume d'avoir leurs menstrues : mais si elles ont besoin de se purger, elles doivent attendre à le faire après l'évacuation naturelle de leurs mois ; car c'est seulement en ce tems que les femmes peuvent recevoir du soulagement d'un médicament purgatif, dont au contraire elles sont d'autant plus incommodées, qu'elles sont près du tems de leurs mois, quand elles usent de remédes de cette nature.

---

## CHAPITRE IV.

### *Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices.*

IL y a un grand nombre de remédes dont on se sert ordinairement pour cet effet. Les uns empêchent que les humeurs n'affluent tant aux mamelles, d'autres dissipent & résolvent le lait qui y est contenu ; & les autres les raffermissent après que le lait s'en est évadé.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, sont l'huile & le vinaigre mêlés ensemble, avec quoi on fait un liniment sur toutes les mamelles, ou l'onguent *populeum* avec le *cerat* de *Galien*, mêlés en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linges trempés en verjus tiéde, dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'astriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mêlée avec l'huile.

Les remédes qui résolvent & dissipent le lait des mamelles ;

font les cataplafmes compofés des quatre farines, miel & fafran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfeuil ou de fauge. D'autres en font un de miel tout pur ; & quelques autres en frotent feulement le fein, & y mettent pardeffus des feuilles de choux rouges, après en avoir ôté les groffes côtes, & les avoir fait un peu amortir au feu. Il y en a qui font boüillir des feuilles de buis & de fauge en urine, dont ils fomentent enfuite les mamelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre deffus. Mais en appliquant toutes ces chofes fur le fein, & en les rechangeant, il faut fur tout bien prendre garde que la femme n'y reffente aucun froid ; comme auffi de n'y pas caufer inflammation & apoftême, au lieu d'en faire évader le lait : c'eft pourquoi on choifira les remédes refrigerans, refrégnans, repercuffifs, ou réfolutifs, felon que les différentes difpofitions le requerreront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand fecret, & pour chofe très-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vêtir tout chaudement la chemife de leur mari, auffi-tôt qu'il l'a ôtée de deffus fon corps, & de la garder jufques à ce que le lait foit écoulé ; mais s'il s'évade pendant ce tems, c'eft fuperftition de croire que cette chemife en foit la caufe, & qu'elle produife un tel effet, cela vient plûtôt de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-mêmes un autre cours qu'aux mamelles, n'y affluent plus de jour en jour en fi grande abondance : c'eft pourquoi en fe fervant de tous ces remédes, on ne doit pas obmettre le principal, qui eft de faire en forte qu'elles fe portent en bas, procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges ; & pour y aider, on doit auffi tenir le ventre libre avec clyfteres qui puiffent les provoquer, & que la femme fe tienne en grand repos, fans remuer les bras que le moins qu'elle pourra ; parce que les principaux mufcles qui les font mouvoir, étant fitués fous les mamelles, ne peuvent faire leur action, fans agiter le fein, qui eft fort douloureux durant les premiers jours après l'accouchement : ainfi faifant, le lait s'évadera facilement.

Les remédes qui font propres à raffermir les mamelles font aftringens, mais on ne doit pas s'en fervir que trois femaines après l'accouchement, lorfque le lait en eft bien évadé. L'eau de Myrthe eft propre à cet ufage : ayant un peu fait tiédir de cette eau, on y trempera un fimple linge bien doux, qu'on mettra fur les mamelles ; ou bien on les oindra d'huile de gland, dont la plûpart des Dames ont coûtume de fe fervir pour cette intention. Mais ces

ſortes de remédes ſont ordinairement plus propres pour la décoration, qu'ils ne ſont convenables pour la ſanté, à laquelle ils peuvent même quelquefois préjudicier; car en reſſerrant & bouchant les pores de la partie, ils empêchent la libre tranſpiration des humeurs ſuperfluës qui croupiſſant aux mamelles, en endurciſſent les glandes qui s'en abbreuvent, & y cauſent quelquefois dans la ſuite des tumeurs douloureuſes, des apoſtêmes.

Tout ce que nous avons dit juſques ici dans les premiers chapitres de ce troiſiéme Livre, ſe doit ſeulement pratiquer quand la nouvelle Accouchée n'eſt accompagnée d'aucune indiſpoſition; car s'il lui en arrive, on ſe doit comporter d'une autre maniere, & ſelon que les accidens le requerreront. C'eſt maintenant de quoi nous allons parler dans les chapitres ſuivans.

---

## CHAPITRE V.

*De la perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée.*

NOus avons parlé au chapitre 21. du premier Livre, de la perte de ſang qui précéde l'accouchement, & au chapitre 28. du ſecond Livre, de celle qui l'accompagne, & montré que le ſeul moyen d'y remédier lorſqu'elle eſt grande, eſt d'accoucher la femme le plûtôt qu'il ſera poſſible; il faut à préſent voir ce qu'il convient à faire à celle qui ſurvient incontinent, ou peu après l'accouchement, à cauſe que les orifices de tous les vaiſſeaux de la Matrice, qui ſont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la groſſeſſe qu'ils n'étoient auparavant, ſont récemment ouverts par le détachement de l'arrierefaix qui étoit joint & attaché contre eux. Ce ſang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il eſt ſubtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail, & que la femme eſt avec cela fort ſanguine & pléthorique, & qu'elle a les vaiſſeaux de la Matrice plus gros. J'ai beaucoup de fois remarqué que les femmes qui ont de gros enfans, ſont fort ſujettes à de grandes pertes de ſang, auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, qui ſont quelquefois ſi abondantes, qu'elles en tombent en de fréquentes foibleſſes; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaiſſeaux ſont auſſi fort gros, & proportionnés à ceux de la Matrice; outre que le travail de ces femmes étant toûjours fort pénible, à cauſe de la groſſeur de leur enfant, qui ne peut pas être pouſſé au-dehors que par un grand nombre

nombre de très-fortes douleurs, tout leur ſang eſt extrêmement échauffé par la grande agitation de leur travail, & pour ce ſujet d'autant plus diſpoſé à couler avec abondance immédiatement après l'accouchement. Pour éviter un pareil accident, ces ſortes de femmes doivent ſe faire ſaigner du bras deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe, & même quelquefois dans le commencement de leur travail; afin que la plénitude du corps ayant été un peu diminuée, le ſang & les humeurs ne ſe portent pas tout d'un coup en ſi grande abondance vers la Matrice, dans le tems du détachement de l'arrierefaix.

Cet accident peut ſouvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence. Il eſt auſſi quelquefois cauſé de ce qu'il en reſte quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque eſpéce de faux germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulſer, elle exprime & fait fluer le ſang hors des vaiſſeaux nouvellement ouverts, & quelquefois un gros grumeau de ce ſang caillé demeurant dans le fond de la Matrice peut produire le même effet; lequel à cauſe de la diſtenſion qu'il en fait, excite ſouvent des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent juſques à ce qu'elle l'ait vuidé, après quoi elle eſt ſoulagée; mais quelquefois le ſang ne laiſſant pas encore de toûjours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui ſont cauſe que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainſi par pluſieurs fois; dans l'intervalle deſquelles il fluë au-dehors ſeulement quelque ſéroſité de ce ſang retenu qui ſe diſſout; ce qui fait croire à ceux qui ne ſe connoiſſent pas bien en l'art, que le flux eſt ceſſé quoi qu'il coule toûjours au-dedans, où il eſt arrêté par une portion qui s'y eſt ainſi coagulée; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit ſortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de ſang eſt un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit ſi promptement au tombeau, quand il ſort abondamment, qu'on n'a pas ſouvent le tems d'y pouvoir remédier. C'eſt pourquoi on ſe dépêchera au plûtôt en cette occaſion de faire les choſes convenables, tant pour l'arrêter, que pour le détourner des lieux d'où il ſort.

Pour ce ſujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de ſang. Si c'étoit quelque eſpéce de faux germe, ou une portion de l'arrierefaix, ou des caillots de ſang reſtés en-dedans qui en fuſſent

cause, on fera promptement son possible de les tirer dehors, ou d'en procurer aussi-tôt l'expulsion ; mais si le sang ne laisse pas de couler toûjours, quoiqu'il ne reste rien dans la Matrice ; pour lors la femme sera saignée du bras, si ses forces sont suffisantes ; observant durant la saignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diversion du sang sans diminuer les forces ; elle sera couchée ayant le corps également situé, & non élevé, afin que le sang ne se porte point trop vers les parties inférieures. Elle se tiendra en grand repos sans se remuer d'un côté ni d'autre, pour ne pas causer agitation aux humeurs. On ne doit pareillement lui serrer le ventre avec aucun bandage, ni avec aucunes compresses posées dessus, si elle y sent de la douleur ; car en le comprimant ainsi, le mal en seroit augmenté. L'air de sa chambre sera aussi un peu rafraîchi, & la femme ne sera pas trop couverte en son lit, afin que la chaleur n'excite le sang à fluer de plus en plus. Tout le monde défend en cette occasion de donner des clysteres à la femme, de peur d'attirer encore davantage les humeurs en bas ; mais je me suis trouvé en plusieurs rencontres, où en ayant usé tout au contraire, les pertes de sang ont cessé par lavemens, & même assez forts ; comme je vais expliquer, afin qu'on y prenne garde en pareille occasion.

Je fus appellé, il y a environ vingt-huit ans, pour voir une femme qui avoit été surprise d'un grand flux de sang, incontinent après que la Sagefemme l'eût délivrée ; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'assûra la malade, qui me dit avoir senti une très-grande douleur dans l'instant qu'elle lui tira l'arrierefaix, qu'elle entendit même se détacher avec bruit. Depuis le moment qu'elle fut ainsi délivrée, elle perdit pendant cinq ou six jours continuellement une si grande abondance de sang, que j'aurois bien eu de la peine à croire qu'elle en eût pu tant vuider sans mourir, si je ne l'avois vû moi-même. On se servit durant tout ce tems inutilement de tous les remédes imaginables, pour pouvoir faire cesser cet accident : comme elle se plaignoit avec cela de très-grandes douleurs de ventre, on lui donna quelques lavemens anodins & rafraîchissans, de peur que lui en faisant prendre d'autres plus forts, le sang n'en fût encore excité à fluer de plus en plus. Elle en prit quatre ou cinq de la sorte, qu'elle rendit comme on les lui avoit donnés sans aucune matiere ; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit assûrément quelques gros excrémens retenus dans les intestins dès avant sa couche, qui ne pouvant être évacués

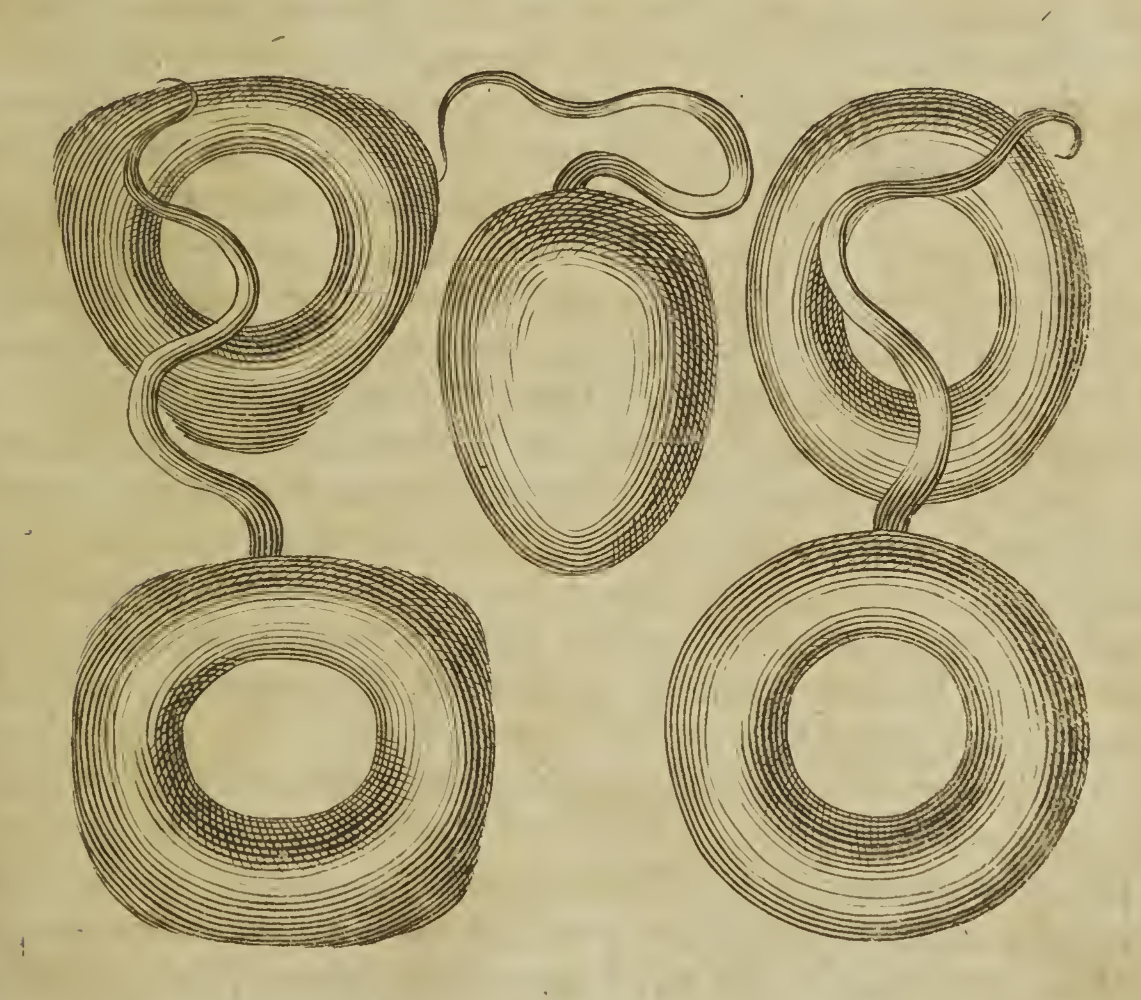
par ces clysteres anodins, lui causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre, qui en paroissoit même tout gonflé. Sur ce préjugé je lui en fis donner un commun & un peu fort, contre le sentiment néanmoins de plusieurs personnes, qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie, assûroient qu'il falloit bien s'en garder, parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (disoient-elles) la perte de sang. Mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente; car la malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excrémens, qui croupissans depuis long-tems, & s'étant endurcis par leur séjour, avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en même-tems. Or les intestins pleins de ces grosses matieres étant agités à chaque moment par ces vents, agitoient aussi, & comprimoient continuellement la Matrice; au moyen de quoi la perte de sang étoit toûjours entretenue, laquelle cessa incontinent après que cette colique eût été dissipée, par l'évacuation de ces excrémens; & depuis ce tems-là m'étant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang étoit encore entretenu par même cause, en ayant usé de la même maniere, l'issuë en a été aussi toute semblable. C'est pourquoi s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excrémens retenus de la sorte dans les intestins, on ne fera aucun scrupule de donner des clysteres qui les puissent évacuer, s'abstenant en cette rencontre de ceux qui sont astringens; car ils les endurciroient & les retiendroient encore d'avantage; ce qui augmenteroit ainsi faisant, la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement, pour lors on essayera les derniers remédes, qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraîche, avec un simple drap sans aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffés, lui mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid; à moins que ce ne fût en hyver, auquel cas on le feroit un peu tiédir: On lui fera aussi prendre par la bouche du suc de pourpier seul, ou mêlé parmi ses bouillons. *Galien* dit au 5. chap. du 5. Livre de la Méth. avoir arrêté avec l'injection de l'eau de plantin, le flux de sang de la Matrice qu'on n'avoit pas pû faire cesser durant quatre jours par aucun autre reméde. J'ai connu par expérience que c'étoit aussi un très-bon reméde aux pertes de sang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée *Centinode*, ou vulgairement, *Renoüée*, & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la malade. Ainsi faisant, on arrêtera un peu l'impétuosité du sang, en tempérant sa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers les principes le peu

qui en reste au corps de la femme ; & afin de lui conserver ses forces, qui s'affoiblissent extrêmement par l'évacuation de ce trésor de la vie, on lui donnera de demie-heure en demie-heure un peu de bon consommé, avec quelque cuillerée de gelée & un jaune d'œuf par intervalle, sans lui faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cause que son estomac ne les pourroit pas digérer ; & son boire sera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. On lui réchauffera aussi toute la région du cœur avec des linges chauds, & aromatisés de quelque liqueur propre, comme est l'eau de la Reine de Hongrie ; car par ce moyen la chaleur naturelle se rassemblant vers la région du cœur & de l'estomac, les forces en seront conservées, & restaurées en même tems par la distribution de l'aliment. Le seul vin peut bien dans un pressant besoin faire promptement le même effet ; mais comme cet effet est plus promptement produit par le vin, que par l'aliment d'un bon bouillon, ou de quelque consommé, aussi cesse-t'il plûtôt que celui qui procéde de l'aliment, lequel est plus stable. Et lorsque la perte de sang aura commencé à cesser, & que la femme sera revenue des foiblesses qu'elle lui avoit causées, elle usera pour sa boisson ordinaire, de ptisanne faite avec l'orge mondé & la pimprenelle. Mais si nonobstant toutes ces choses le sang continue toûjours à fluer ; pour lors la femme tombe souvent en syncope, & est en très-grand danger d'en perdre bien-tôt la vie ; parce qu'on ne peut pas porter aucun remméde propre sur les vaisseaux ouverts en ces lieux, comme on feroit en d'autres parties ; ou si elle vient à réchapper après une grande perte de sang de cette nature, il lui survient souvent quelques jours ensuite un grand mal de tête qui procéde du boüillonnement & de la fermentation qui se fait au nouveau sang, comme au vin nouveau ; avec une fiévre qui est quelquefois continuë, avec plusieurs petits frissons & redoublemens, & assez souvent intermittente, à cause que le sang qui s'engendre nouvellement au défaut de celui que la femme a perdu tout d'un coup en grande abondanee, n'ayant pas ni la constance, ni les autres qualités du premier, il se corrompt pour lors très-facilement. C'est aussi ce qui fait que ces sortes de femmes, à qui il est arrivé de grandes pertes de sang, ont ordinairement les jambes enflées, & restent assez souvent bouffies de tout le corps, durant quelques mois après leur accouchement, parce que ce sang nouvellement engendré, n'est pas si spiritueux que celui qu'elles ont perdu, & qu'il a en sa masse beaucoup de particules excrémenteuses, dont toutes les parties du

corps étant abbreuvées, se tuméfient facilement, & en deviennent toutes œdémateuses.

Il est bon d'observer que la plûpart des femmes ayant la premiere évacuation de leurs mois, après leur accouchement, bien plus abondante qu'à l'ordinaire ; il y en a beaucoup qui prennent cette évacuation pour une perte de sang : mais elle ne doit pas être qualifiée de ce nom ; car ce ne sont que de simples mois, qui sont seulement abondans ; parce que les vaisseaux de la Matrice, qui étoient devenus beaucoup plus amples dans le tems de la grossesse, n'yant pas encore été bien rétablis & fortifiés, sont cause que cette premiere évacuation des mois a souvent coûtume d'être ainsi surabondante aux femmes a qui elle arrive peu de tems après leur accouchement. Cette évacuation quelque abondante qu'elle soit n'est pas pour l'ordinaire dangereuse, quand elle ne procéde que de la cause que je viens d'expliquer, & n'a point besoin d'autre reméde que du repos & de l'abstinence du coït, jusques à ce qu'elle soit entiérement cessée.



*Ces cinq figures représentent de différens pessaires propres à relever & à retenir la Matrice, pour empécher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la descente.*

## CHAPITRE VI.

### *De la descente & chûte de la Matrice & du siége, & de la douleur des hémorrhoïdes de la Femme nouvellement accouchée.*

POur mieux faire entendre la chose, je ferai deux sortes de descentes ou relaxations, comme aussi deux sortes de chûtes ou précipitations de Matrice, toutes lesquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle est tombée ; car la descente est quand la Matrice s'abbaisse & descend seulement sans sortir, & la chûte est quand elle tombe entiérement dehors.

La premiere sorte de descente ou relaxation, est celle en laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina*, en telle façon qu'en mettant le doigt, on sent l'orifice interne fort proche ; la seconde espéce est quand la Matrice étant encore plus abbaissée, on voit manifestement cet orifice interne paroître à l'extérieur de la partie honteuse.

La chûte est aussi de deux sortes ; en la premiere, la Matrice tombe tout-à-fait dehors, sans que son fond soit néanmoins renversé, & sans qu'on le puisse voir intérieurement ; mais on voit seulement son orifice, qui paroît à l'extrêmité d'une grosse masse charnuë qui compose le corps de la Matrice, & l'autre chûte de Matrice qui est la plus fâcheuse de toutes, est celle qu'on nomme renversement ; pour lors elle est non-seulement tout-à-fait tombée dehors, mais son fond est aussi renversé de telle façon, qu'on le voit sans orifice, à cause qu'il est pareillement retourné. La Matrice ainsi tombée semble n'être qu'un gros morceau de chair sanglante, & comme une espéce de *scrotum*, qui pend entre les cuisses de la femme, & ce qui est étonnant en cette rencontre, est qu'on voit la maison de l'enfant, qui est la Matrice, sortir par la porte, qui est son orifice interne.

La descente & la chûte de Matrice procédent ou de la relaxation, ou de la ruption de ses ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches sont sujettes à ces relaxations ; & ces ligamens s'étendent encore, ou se rompent dans les fâcheux & violens accouchemens ; comme aussi par la trop fréquente portée des enfans gros & pesans ; quelquefois par une grande toux ; par de fréquens & forts éternuëmens ; pour avoir sauté, ou s'être laissé tomber de

haut, pour aller en coche, en charette, à cheval, ou par autres voitures rudes & secouantes; pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau, pour avoir trop levé les bras en les portant par dessus la tête; pour avoir fait de trop grands efforts en allant à la selle pour rendre les excrémens du ventre endurcis depuis un long-tems; pour avoir eu un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands ténemens, d'autant que toutes ces choses secoüent & poussent grandement la Matrice en bas, quand elle est pleine d'enfant; & ses ligamens étant par ce moyen relâchés, ou rompus, ne la peuvent plus retenir; ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement après que l'enfant en est dehors.

Quoique nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que nous venons de spécifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en fasse une totale ruption; car cela seroit bien difficile; mais il se fait seulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge ensuite plus qu'il ne devroit. Mais la cause la plus fréquente des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens; ce qui arrive principalement quand l'enfant se présente dans une situation en laquelle il ne peut pas sortir, & quand il a la tête trop grosse, ou quand l'orifice interne ne se dilate pas assez pour lui faire voye dans le tems; car pour lors la Matrice est poussée avec tant de force en bas, sans que l'enfant puisse avancer au passage, que ses ligamens en sont extrêmement tiraillés & relâchés; à quoi aident encore beaucoup les clysteres trop forts, & toutes sortes de violens remédes qu'on fait prendre souvent mal-à-propos à la femme, pour lui faire expulser l'enfant mort; comme aussi quand y ayant quelque disposition premiere, on tire trop fort, & tout d'un coup l'arrierefaix grandement adhérent au fond de la Matrice; & d'autant plûtôt encore, si portant la main au-dedans (comme on est obligé de faire pour délivrer la femme, lorsque le cordon est rompu) on prend & tire au lieu de l'arrierefaix, le corps même de la Matrice. Nous avons montré au chapitre neuviéme du second Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice, ressent une grande pésanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extrême douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où sont attachés ses ligamens; & on voit sortir des humidités roussâtres & sanglantes à travers cette masse de chair qui lui pend entre les cuisses. La descente & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes sor-

tes des femmes, pour les causes alléguées ci-dessus, & même aux filles, comme je l'ai vû plusieurs fois; mais le renversement entier ne se fait jamais qu'ensuite de l'accouchement, & principalement immédiatement après; à cause que pour lors son orifice interne est presque aussi étendu & dilaté que son fond; ce qui n'est pas de même en un autre tems, où étant fermé, il ne lui peut pas laisser lieu de se renverser ainsi. J'ai montré au chapitre quinziéme du second Livre, le moyen de préserver la femme de cet accident en l'accouchant, quand elle y est disposée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la répetition.

Si on remédie promptement à la relaxation & à la chûte de la Matrice, en la réduisant & remettant en son lieu naturel, on peut facilement en espérer guérison, & d'autant plûtôt que la femme sera jeune, & la maladie récente; mais si la femme est vieille, & qu'il y ait déja long-tems que la Matrice soit tombée, elle en est d'autant plus incurable, & la chûte ou le renversement de Matrice, qui arrive incontinent après l'accouchoment, peut faire mourir la femme en peu d'heures, si elle n'est très-promptement réduite, comme il arriva il y a environ vingt-deux ans à une femme alliée de Monsieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie après être accouchée, par la faute de sa Sagefemme, qui ne lui réduisit pas aussi-tôt sa Matrice qui étoit chûte, s'étant peut-être trompée, comme font plusieurs autres, qui ne se connoissant pas à la chose, & croyant que ce gros morceau de chair sanglante qu'elles voyent sortir de la partie honteuse, soit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains; ce qui cause d'insuportables douleurs, & souvent la mort de la pauvre femme, faute de la faire promptement secourir par gens bien connoissans en l'art; car il se fait pour lors un grand flux de sang, & la Matrice ainsi tombée se tuméfie tellement d'abord, qu'elle ne peut plus être remise, & les accidens qui en surviennent sont si fâcheux, que souvent la femme meurt avant qu'on y puisse remédier. La même chose est encore arrivée par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sagefemme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher étoit ainsi tout-à-fait tombée, & ne se connoissant pas capable d'y remédier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit aussi-tôt du logis, pour éviter les huées que plusieurs autres femmes qui étoient présentes faisoient après elles, abandonnant entiérement la malade en ce pitoyable état, laquelle mourut presque aussi-tôt, faute d'être se-

courue

couruë dans cette extrême néceſſité. Mais ces ſortes de fautes ne ſont pas ſeulement commiſes par l'ignorance de quelques Sagefemmes ; car il y a des Chirurgiens qui ne ſont pas quelquefois plus capables en ces matiéres que des Sagefemmes, comme je l'ai bien connu en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du même Fauxbourg, voulant, à ce qu'il diſoit, extirper un corps étrange qui lui ſortoit de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice, dont elle avoit une deſcente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours enſuite, à cauſe de l'extrême douleur qu'il lui fit en tiraillant ainſi fortement cette partie, à laquelle il ſurvint auſſi-tôt une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre inſuportables, avec une groſſe fiévre, & autres accidens funeſtes qui la firent périr.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choſes ; la premiere eſt de réduire la Matrice en ſon lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour exécuter la premiére, qui eſt de la réduire, ſi la Matrice eſt tout-à-fait tombée, ou renverſée, on fera devant toutes choſes uriner la femme, & on lui donnera, ſi beſoin eſt, un clyſtere doux pour évacuer les gros excrémens qui ſont dans le *rectum*, afin que la réduction en ſoit plus facile ; après quoi on la fera coucher ſur le dos, ayant les feſſes plus élevées que la tête, puis on lui fomentera avec le vin & l'eau tiéde, ou avec le lait, tout ce qui eſt tombé dehors ; & enſuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en ſon lieu naturel, la repouſſant avec la main peu à peu de côté & d'autre ; & ſi la choſe fait trop de peine, à cauſe que ce qui eſt ſorti eſt déja fort gros & tuméfié, on l'oindra d'huile d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement ; obſervant, après en avoir fait la réduction, deſſuyer cette huile le mieux qu'il ſera poſſible, pour éviter la récidive. Mais ſi la Matrice ainſi ſaiſant, demeure dehors ſans pouvoir être remiſe, à cauſe qu'elle eſt exceſſivement enflammée & tuméfiée ( ce qui arrive quand on eſt trop long-tems ſans y faire les remédes néceſſaires, pendant quoi elle eſt continuellement ſalie & abbreuvée de l'urine & des autres excrémens qui contribuent beaucoup à ſa corruption ) pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à-fait en gangréne, & que la femme n'en meure enſuite. Néanmoins *Æëtius* & *Paul Æginette*, diſent qu'on a vû échapper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entiérement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque hiſtoire ſemblable ; ce que fait pa-

reillement *Rouſſet* en ſon enfantement Céſarien, mais cela arrive très-rarement.

Quant à ce qui eſt du ſecond moyen de la curation de cette maladie, lequel conſiſte à retenir la Matrice en ſon lieu, & à la fortifier après l'y avoir remiſe, cela ſe fera par une ſituation convenable. La femme pour ce ſujet ſe tiendra couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu hautes, les jambes un peu croiſées, & les cuiſſes jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. J'ai vû quelques femmes ſe ſervir à ce deſſein d'une éponge, qu'elles introduiſent dans le *vagina ;* mais je n'en trouve pas l'uſage bon, à cauſe que l'éponge retient tous les excrémens de la Matrice dont elle s'abbreuve, leſquels pour le peu qu'ils ſéjournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'eſt pourquoi le plus ſûr ſera de lui mettre un peſſaire dans le col de la Matrice pour la tenir en état. Il faut néanmoins obſerver que les deſcentes de la Matrice où l'orifice interne ne tombe point juſques hors des lévres de la partie honteuſe, en ſorte qu'il paroiſſe à la vûe, n'ont pas beſoin d'aucun peſſaire. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'en ſervir en ces ſortes de prétendues deſcentes ou relaxations de Matrice, qui procédent ſeulement de ce que la Matrice étant abbreuvée & gonflée des humeurs dont l'évacuation eſt ſupprimée, y cauſent un ſentiment de péſanteur, ce qui fait qu'en ces diſpoſitions le globe de la Matrice étant beaucoup plus tuméfié qu'à l'ordinaire, on ſent ſon orifice interne fort proche de l'extérieur : car bien loin que le peſſaire fût utile pour lors, il ne ſerviroit qu'à incommoder la femme par la douloureuſe compreſſion qu'il feroit à la Matrice ainſi tumefiée.

On fait de quatre ou cinq ſortes de peſſaires, qui peuvent ſervir pour le même deſſein, dont on voit les différentes figures au commencement de ce chapitre. Les uns ſont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de groſſeur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laiſſe, après les y avoir introduits, mais ceux-là rempliſſant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percés, empêchent encore que les excrémens de la Matrice ne puiſſent avoir une libre iſſue ; outre cela, ils ſont ſujets à tomber ſouvent dehors, & principalement dans le tems des menſtruës ; c'eſt ce qui fait qu'ils ne ſont pas ſi utiles, ni ſi commodes que les autres qu'on fait avec un morceau de linge, afin qu'ils ſoient plus légers. Ils doivent être en figure de cercle épais, ſemblable à celle d'un petit bourlet, & être percés dans leur milieu d'un aſſez grand trou, lequel ſert

tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner paſſage aux vuidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces ſortes de peſſaires ( qui ſans doute ſont préférables à tous les autres qu'on a inventés juſques à préſent) ſoient recouverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne ſe corrompent, & afin qu'ils en ſoient plus unis, & que par ce moyen ils ne puiſſent pas bleſſer la femme qui s'en ſervira, & ils doivent être aſſez larges, afin qu'étant introduits avec un peu de force, ils puiſſent plus facilement tenir, on peut auſſi y mettre, ſi l'on veut, un petit lien, avec lequel ils ſeront retirés de tems en tems pour les nettoyer : néanmoins ce lien n'eſt pas néceſſaire aux peſſaires qui ſont percés, d'autant qu'on les peut aſſez aiſément retirer avec le ſeul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou même triangulaire, dont les angles ſoient mouſſes. Ceux-ci tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas ſi facilement que les ronds; mais les ronds ſont plus univerſellement propres pour toutes ſortes de femmes. On en peut auſſi faire d'or ou d'argent qui ſoient caves, afin d'ètre plus légers : mais on ſe ſervira des uns & des autres, ſelon qu'on les jugera être plus convenable à la figure & à la diſpoſition préſente de la Matrice; & après que le peſſaire aura été introduit & placé au lieu où il doit être, la femme ne le retirera point, ſi elle n'en eſt incommodée; ce qui n'arrive pas quand le peſſaire eſt bien fait; car il n'eſt aucunement beſoin qu'elle le retire pour le nettoyer; à cauſe qu'étant percé d'un grand trou, les excrétions de la Matrice paſſent facilement à travers; & la femme peut auſſi pour ce ſujet uſer d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces ſortes de peſſaires ne l'empêchent pas d'uſer librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puiſſe abſtenir ( ce qu'il faudroit néanmoins qu'elle fît, afin qu'elle pût plûtôt guérir ) ni même de devenir groſſe; la ſemence de l'homme pouvant facilement être éjaculée à travers le trou du peſſaire, juſques dans l'orifice interne de la Matrice; comme je puis aſſurer être arrivé à deux différentes femmes, leſquelles après avoir été pluſieurs années ſans faire d'enfans, ſont devenues groſſes, & ont toutes deux porté leur enfant juſques à terme, dont je les ai heureuſement accouchées, quoiqu'elles euſſent toûjours porté actuellement un peſſaire que je leur avois mis, pour retenir des deſcentes de Matrice dont elles étoient très-incommodées depuis plus de huit années. J'en ai rapporté les

exemples avec quelques autres de même nature dans le Livre de mes Obſervations.

Je ne peux aſſez m'étonner, au ſujet de ces ſortes de peſſaires, de l'erreur de *Rouſſet* qui veut en la 6. Sect. de ſon Livre de l'enfantement Céſarien, qu'on les introduiſe dans la propre cavité du fond de la Matrice ; ce qui ne ſe pourroit pas, à moins que ce ne fût immédiatement après l'accouchement ; car en d'autres tems on ne pourroit jamais dilater ſuffiſamment l'orifice interne ni le corps de la Matrice, pour y introduire un peſſaire de la ſorte ; & quand même on l'y auroit mis (ce qui eſt entiérement impoſſible) il n'y pourroit aucunement reſter ; parce que la Matrice qui en ſeroit irritée par une douloureuſe diſtenſion, feroit continuellement des efforts pour le pouſſer dehors (comme elle fait pour rejetter les corps étranges) juſqu'à ce qu'elle en fût venue à bout ; & il s'enſuivroit de là, que le peſſaire ne pouvant être introduit dans le fond de la Matrice qu'immédiatement après l'accouchement, les autres femmes qui ont des deſcentes de Matrice, & particuliérement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun ſoulagement. Mais ce Docteur s'eſt grandement abuſé ; car le peſſaire ſe met ſeulement dans le *vagina*, ou col de la Matrice ; où étant il trouve facilement place ; à cauſe de la ſubſtance membraneuſe de ce col qui ſe dilate aiſément ; & y ayant été introduit avec un peu de force, il eſt facilement retenu, à cauſe que l'entrée extérieure de ce col n'eſt pas ſi large ; & il repouſſe vers le haut par le moyen de ſon épaiſſeur, & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit, l'orifice de laquelle ſe loge commodement dans le trou qui eſt au milieu du peſſaire. Cette inſigne abſurdité de *Rouſſet* qu'il nous aſſûre par de ridicules argumens, comme ſi c'étoit une vérité inconteſtable, me fait croire qu'il a pû s'être laiſſé abuſer de la même maniere en la plûpart de ſes hiſtoires fabuleuſes qu'il rapporte dans ce même Livre touchant l'opération Céſarienne.

Mais ſi on ne peut pas introduire le peſſaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cauſe que la Matrice ne laiſſe jamais de vuide en ſa cavité, qui eſt très-petite, & à cauſe que ſon orifice ne pourroit pas ſe dilater ſuffiſamment, quelque violence qu'on y fît, il ſeroit encore bien plus impoſſible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un peſſaire de la maniere que veut *Rouſſet*. Beaucoup de perſonnes ont de la peine à croire qu'une fille puiſſe avoir une chûte de Matrice, s'imaginant que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eu des enfans ; mais

ils se trompent : Car quoique les filles en soient rarement incommodées, j'en ai vû néanmoins plusieurs qui avoient de très-fâcheuses descentes, & une entr'autres qui étoit une pauvre servante, âgée seulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frottant un plancher à l'âge de seize ans ; & comme elle n'osoit par honte communiquer sa maladie, elle laissa ainsi sa Matrice tombée, sans la pouvoir en aucune façon remettre durant sept ans entiers ; après tout lequel tems, se lassant enfin de mener une vie misérable, à cause de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moi le 14. Septembre 1673. pour me demander le secours nécessaire à son infirmité, lequel je lui donnai charitablement. Sa Matrice étoit presque aussi grosse que la tête d'un enfant, & lui sortoit entiérement hors de la partie honteuse, lui pendant par delà le milieu des cuisses. Au bas de cette monstrueuse tumeur, qui paroissoit comme une grosse vessie charnue, laquelle n'étoit autre chose que la substance du *vagina* extrêmement dilatée & boursoufflée, on sentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extrêmité son orifice interne très-petit, par lequel les menstruës sortoient réglément dans le tems ordinaire. Je tâchai de réduire doucement la Matrice de cette fille lorsqu'elle me vint voir, mais y ayant trouvé de la difficulté, à cause de l'extrême grosseur de la tumeur, & ne voulant user d'aucune violence pour faire cette réduction, je jugeai à propos de différer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement, durant lesquels je lui conseillai de se tenir de repos au lit, lui recommandant de ne vivre que de seuls boüillons, comme aussi de prendre quelques clysteres pour vuider le ventre de ses excrémens ; ce qu'ayant été fait, je lui réduisis sa Matrice en sa situation naturelle ; & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je lui mis aussi-tôt un pessaire dans le *vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen de quoi elle fut parfaitement & entiérement délivrée de cette grande & fâcheuse infirmité, dont elle avoit été affligée depuis un si long-tems. Le 30. Mai 1675, j'ai encore réduit la Matrice d'une autre fille de 24 ans, chez Madame *Laisné* Sagefemme en la ruë de la vieille bouclerie, à qui elle étoit entiérement tombée depuis sept ans, & sans avoir pû être réduite depuis près de deux ans qu'elle lui pendoit entre les cuisses, de plus de la grosseur de la tête d'un enfant ; & comme le corps de la Matrice étoit fort tuméfié & extrêmement endurci, & que cette fille étoit sur le point d'avoir ses menstruës, lorsque je

la vis la premiere fois, je ne jugeai pas à propos de lui faire en ce tems la réduction de sa Matrice. : Mais après l'avoir fait tenir au lit durant dix jours ensuite de l'évacuation de ses menstruës, & l'avoir fait saigner outre cela deux fois du bras, & purger une fois, je lui réduisis la Matrice en la présence de la susdite Sagefemme ; après quoi je lui mis un pessaire dans le *vagina*, qu'elle porta ensuite sans aucune incommodité.

Lorsque la Matrice se purge de ses vuidanges, il ne faut pas user d'autre chose pour la fortifier, que de la tenir en état, & en sa situation naturelle par le moyen d'un pessaire, car les remédes astringens qui seroient propres pour empêcher sa relaxation, causeroient un grand préjudice à la femme, en faisant suppression de ces superfluités ; & on doit sur tout observer dans cette maladie de ne pas lui serrer le ventre avec aucun bandage ; c'est en quoi se trompent la plûpart des Sagefemmes, qui croyant mieux retenir la Matrice en son lieu, serrent beaucoup le ventre de l'accouchée ; car en le comprimant ainsi fortement ; elles poussent encore davantage la Matrice en bas : On lui doit aussi donner le bassin dans le lit, & même elle demeurera couchée en rendant ses excrémens ; pendant quoi elle aura toujours sa main au-devant de sa Matrice, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorsque le tems des purgations sera entiérement passé, & qu'il s'en sera fait une assez ample évacuation, on pourra sans danger se servir d'injection astringente, & même enduire le pessaire d'une composition qui ait une semblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humidités par un régime universel ; & la femme qui est nouvellement accouchée ne se relévera du lit qu'après cinq ou six semaines au plûtôt, observant aussi de s'abstenir entiérement du coït durant tout ce tems, afin que la Matrice & ses ligamens se puissent remettre, & se bien fortifier en leur situation naturelle.

Il arrive aussi quelquefois, que par les trop grands efforts que la femme fait durant son travail, le siége en est tout-à-fait poussé dehors : En ce cas, si l'enfant est bien avancé au passage, on se contentera seulement, avant que cet accident vienne, de l'empêcher, s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre si fortement ; mais s'il est entiérement tombé, on attendra que l'enfant soit tout-à-fait sorti pour le remettre ; car avant cela il seroit bien difficile de le faire sans causer grande contusion à l'intestin. Aussi-tôt donc que la femme sera accouchée, on en fera la réduc-

tion de la même façon que celle de la Matrice, après l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il eſt néceſſaire ; prenant garde enſuite de ne pas donner à la femme durant ſes couches aucun lavement fort ni âcre ; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, lui exciteroient derechef la chûte de l'inteſtin, ou même celle de la Matrice.

Pour ce qui eſt des hémorrhoïdes, dont les femmes ſont ordinairement incommodées dans leurs couches, il n'y a pas de meilleur reméde que de leur faire tremper, deux ou trois fois le jour, durant un quart d'heure, le ſiége dans un baſſin à moitié plein de ſimple eau tiéde, ou bien il faut ſe contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiéde, pour en appaiſer la douleur ; ou on les oindra d'huile d'œuf battuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent de *Populeum*, ou de quelqu'autre reméde doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter ; & procurant ſur toutes choſes une bonne évacuation des vuidanges de la Matrice ; car par ce moyen, qui eſt le plus ſalutaire, la douleur des hémorroïdes ne manquera pas de ceſſer. C'eſt pourquoi il ne faut pas y appliquer d'abord des ſangſuës, comme quelques-uns font dans ces premiers jours : d'autant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & même exciter une plus grande fluxion ſur les hémorrhoïdes, qui ſont pour lors très-douloureuſes, à cauſe qu'elles ont été recemment irritées par la compreſſion qui a été faite au ſiége dans la ſortie de l'enfant, au tems de l'accouchement. C'eſt ce qui fait que j'aimerois mieux différer cette application de ſangſuës aux hémorrhoïdes juſques au huitiéme jour après l'accouchement.

---

## CHAPITRE VII.

### *Des contuſions, & des déchiremens des parties extérieures de la Matrice, cauſées par l'accouchement.*

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que ſouvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contuſions & des déchiremens aux parties baſſes de la femme ; on en connoîtra facilement la cauſe, en faiſant réfléxion ſur la groſſeur de la tête de l'enfant, qui pour ſortir de la Matrice eſt obligée de faire auſſi grande diſtenſion de ces parties qui ſont étroites, qu'elle eſt groſſe, leſquelles étant extrêmement preſſées par cette tête con-

tre la dureté des os qui les environnent en ſont facilement contuſes, & ne pouvant ſe dilater ſuffiſamment, il eſt de néceſſité qu'elles ſe déchirent pour laiſſer paſſer l'enfant.

Preſque toutes les femmes dans leur premier accouchement, ſe plaignent, lorſque leur enfant eſt au paſſage, que la Sagefemme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtriſſures qui y ſont après ſa ſortie, procédent de ce qu'elle les a trop ſouvent & trop rudement touchées avec la main; mais elle s'abuſent grandement, car cela vient de ce que la tête de l'enfant fait en paſſant une violente diſtenſion & ſéparation des quatre caruncules, & des autres parties voiſines, leſquelles en ſont meurtries, & quelquefois déchirées, & de là eſt cauſé la douleur qu'elles diſent ſentir alors, comme ſi on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne ſe plaignent jamais tant dans les accouchemens ſuivans, à cauſe que ces parties ayant une fois donné paſſage à un enfant, ſe relâchent & s'étendent après bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur, que la choſe a été plus ſouvent réïtérée.

On doit bien prendre garde à ne pas négliger ces contuſions & ces déchiremens, de peur qu'ils ne ſe convertiſſent en ulceres malins: car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement y contribueroient facilement, ſi on n'y apportoit les remédes convenables. C'eſt pourquoi auſſi-tôt que la femme ſera accouchée, s'il n'y a que de ſimples contuſions & écorchures, on lui mettra ſur les parties baſſes, pour en appaiſer la douleur, un petit cataplaſme, comme nous avons déja dit en un autre lieu fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile d'amandes douces, lequel on fera un peu cuire dans une écuelle ſur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueillere, juſques à ce qu'il ſoit un peu lié; puis l'ayant mis ſur des étoupes fines, ou ſur un linge, on l'appliquera chaudement ſur tout l'extérieur de la vulve, l'y laiſſant pendant cinq ou ſix heures; après quoi on l'ôtera pour mettre de côté & d'autre ſur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hypericon, & en les renouvellant deux ou trois fois le jour, on étuvera ces parties avec eau d'orge & miel de Narbonne, pour les nettoyer des excrémens qui s'écoulent de la Matrice; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empêcher que l'urine tombant deſſus, ne lui excite grande cuiſſon & douleur: mais ſi ces écorchures ſont fort douloureuſes, on préférera

préférera l'huile d'œuf tirée ſans feu à tous autres remédes.

La contuſion de ces parties eſt quelquefois ſi grande, qu'il ſe fait inflammation des grandes lévres, où il ſe forme un abſcès aſſez conſidérable, comme je l'ai vû arriver en quelques rencontres, par les violences que la Sagefemme avoit faites à ces parties. En ce cas on donnera iſſuë à la matiere qui s'y ſera faite, vers le lieu le plus déclive & le plus commode; après l'évacuation de laquelle on fera une injection déterſive dans la cavité où elle étoit contenuë, avec eau d'orge & miel, qu'on animera avec un peu d'eſprit de vin, s'il y avoit danger de corruption, & au ſurplus, on panſera l'ulcere ſelon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inférieure de la fente, que nous appellons la fourchette, ſe déchire en la ſortie de l'enfant, juſques au fondement, par le moyen de quoi les deux trous, ſçavoir celui de la Matrice & celui de l'*anus*, ſe mettent à l'extérieur tout-à-fait en un, qui à cauſe de ſon énorme grandeur, reſſemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laiſſoit un tel déchirement ſans en faire la réünion, la femme devenant groſſe une autre fois, accoucheroit enſuite avec bien plus de facilité & ſans être en danger de la récidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties ſe ſont repriſes après cet accident; mais auſſi lors qu'elles demeurent disjointes & ſéparées de la ſorte, les femmes en ſont ſi incommodées, à raiſon des excrémens, qui barboüillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent ſi dégoutantes à leur mari, & à elles-mêmes, comme encore ſi peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la réünion incontinent après l'accouchement. C'eſt pourquoi ayant nettoyé avec gros vin tiede tout le lieu déchiré, des excrémens qui peuvent être coulez entre ſes lévres, on y fera une ſuture aſſez forte, à points ſéparez, y en faiſant un, ou deux, ou plus, ſelon la longueur de la ſéparation, & prenant à chacun des points aſſez de chair pour empêcher qu'ils ne quittent; après quoi on panſera la playe avec baume agglunatif, tel qu'eſt celui d'*Arceus*, ou avec quelqu'autre de ſemblable nature, y mettant quelques linges pardeſſus, qui puiſſent empêcher autant qu'il eſt poſſible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent; car par leur acrimonie ils y cauſeroient grande cuiſſon & douleur; & afin que ces parties ſe réüniſſent plus facilement, la femme aura toûjours ſes cuiſſes l'une contre l'autre ſans les écarter aucunement, la traitant ainſi juſqu'à parfaite guériſon. Mais ſi enſuite de cela

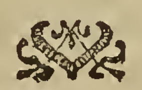
elle devient encore groſſe, elle ſera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre ſouvent ces parties avec huiles & graiſſes émollientes ; & lorſqu'elle ſera en travail, elle ne s'épreindra ſi fortement tout d'un coup ; mais elle laiſſera faire peu à peu la nature, qui ſera aidée par une Sagefemme, ou plûtôt par un Chirurgien bien entendu en ſon Art, lequel étant averti de la premiere diſgrace, fera ſon poſſible pour en éviter une ſeconde : car ordinairement ces parties ayant été déchirées une fois, il eſt bien difficile que la récidive ne vienne à l'accouchement ſuivant ; à cauſe que la cicatrice qui s'y fait, retreſſit encore les lieux davantage ; c'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaiter, pour plus grande ſûreté, que la femme ne fît plus d'enfans, afin de ne pas retomber en la même peine ; & ſi pour avoir négligé un tel déchirement, les lévres en étoient cicatriſées, il faudra, ſi on veut y remédier, en renouveller la cicatrice avec bons ciſeaux, ou avec le biſtoury, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës ; après quoi on en fera la réünion de la même façon que ſi elles étoient nouvellement ſéparées. Je ne conſeille pas néanmoins à aucune femme de ſe faire faire une opération ſi douloureuſe, pour la ſimple décoration d'une partie qu'elle ne doit jamais expoſer à la vûe.

J'ai obſervé que ces parties extérieures de la vulve ſe déchirent bien moins dans la ſortie de l'enfant aux femmes qui ont les lévres de la partie honteuſe peaucieres & pendantes, qu'à celles qui les ont fermes & charnuës ; & que ces déchiremens ſe font auſſi d'autant plus conſidérables, que les douleurs de l'accouchement ſont violentes & ſubites ; car ces lévres dans les douleurs médiocres ſe dilatant & étendant peu à peu, ne ſe déchirent pas ſi-tôt, que quand elles ſouffrent tout d'un coup un violent effort.

Il arrive auſſi quelquefois que le col de la veſſie, qui a été très-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la tête de l'enfant qui ſera reſtée au paſſage, ne pouvant durant tout ce tems donner libre iſſuë à l'urine qui eſt retenuë en la veſſie, vient à s'enflammer, & ſuppurer entierement, par la pourriture qui ſurvient ordinairement aux parties baſſes de la femme, après ces ſortes d'accouchemens fâcheux ; enſuite de quoi il y reſte des fiſtules, qui cauſent une iſſuë involontaire de l'urine, qui eſt très-incommode à la pauvre femme qui en eſt affligée, & même incurable, quand la fiſtule eſt grande, & qu'elle procéde d'une entiere perte de la ſubſtance du col de la veſſie qui a ainſi ſuppuré. Mais ſi elle eſt petite, & qu'il y ait peu de ſubſtance perduë, elle guérit quelquefois après

un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus ſouvent dans le premier accouchement, à cauſe que la tête de l'enfant fait pour lors une plus grande contuſion de ces parties qui n'ont pas encore été dilatées, que dans les autres accouchemens qui ſuivent, où elles ſouffrent plus facilement, & ſans aucun préjudice, la diſtenſion qu'elles ont déja reçûe, à moins que la groſſeur du dernier enfant n'excédât beaucoup celle du premier, auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le même ſujet.

Mais c'eſt aſſez ſouvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sagefemme, les accuſant à tort d'avoir été cauſe de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement ſans qu'il y ait eu aucunement de leur faute : car quelque expert que ſoit le Chirurgien, il eſt quelquefois impoſſible qu'il les puiſſe empêcher, & principalement s'il eſt appellé trop tard pour ſecourir la femme. C'eſt pourquoi on ne lui en doit pas imputer la faute, comme faiſoit la ſœur d'un Notaire de *Paris*, que je fus voir à *Fleury* près de *Meudon*, le 2. Septembre 1672, laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit été accouchée il y avoit quatre ans (quoiqu'il eût pour lors plus grande réputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens ; ) l'accuſant de lui avoir arraché une partie de la veſſie, en lui tirant avec violence ſon enfant hors du ventre : Mais comme l'ignorance de la véritable cauſe de ſon mal la faiſoit être de ce ſentiment, je la déſabuſai, autant qu'il me fut poſſible, & ſon mari qui avoit toûjours eu cette penſée auſſi-bien qu'elle, en leur expliquant & faiſant entendre que la ſeule pourriture qui étoit arrivée en ces parties après ſon accouchement, pour les raiſons que j'ai dites ci-deſſus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la ſubſtance du col de la Matrice, & de tout celui de la veſſie, d'où procédoit une iſſuë involontaire d'urine qu'elle avoit toûjours eue depuis ce tems-là, accompagnée d'une continuelle & inſupportable douleur, qui lui faiſoit traîner une vie languiſſante & miſérable, que je crûs devoir bien-tôt ſe terminer par la mort de cette pauvre femme, à cauſe du mauvais état où je la vis pour lors ; ce qui arriva en effet quelque jours après, comme je l'avois prédit à ſon mari.



## CHAPITRE VIII.

### *Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs différentes causes.*

LE plus commun accident dont la plus grande partie des femmes sont ordinairement incommodées durant leurs couches, est celui des tranchées qui leur arrivent peu de tems après être accouchées. Nous avons montré ci-devant comme on avoit coûtume de les prévenir, en faisant prendre aux femmes incontinent après l'accouchement, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires; mais comme assez souvent, quoiqu'on se soit servi de ce reméde, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent être les différentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom général de tranchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes, & aux aînes, quelquefois dans la Matrice seulement, & quelquefois vers le nombril & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervales avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; toutes lesquelles réfléxions nous font distinctement connoître leurs différentes causes, selon quoi il faut diversifier les remédes.

Ces tranchées ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs jointes ensemble. La premiere par des vents contenus dans les intestins, dont ils se remplissent facilement incontinent après l'accouchement; tant parce qu'ils ont alors bien plus d'espace pour se dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant étoit dans la Matrice, par laquelle ils étoient comprimés, qu'aussi parce que les alimens, & les matieres contenuës tant en eux, que dans l'estomac, ont été tellement broüillés & agités de côté & d'autre durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes fréquentes qui font toûjours grandes compressions du ventre, que la digestion ne s'en est pas pû bien faire; d'où il s'ensuit quelquefois un flux de ventre ou génération de vents, qui sont cause des tranchées que la femme ressent pour lors vagues par tout le ventre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que ces vents ou les matieres s'y portent plus ou moins, & quel-

quefois aussi vers la Matrice, à cause de la compression & de la commotion qu'y font les intestins qui en sont extrêmement agités.

La deuxiéme cause de ces tranchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la premiere, est celle qui provient de quelque corps étrange resté dans la Matrice après l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulser par de continuelles épreintes; & c'est par fois quelque espéce de faux-germe, ou plûtôt une portion de l'arrierefaix, & fort souvent des caillots de sang qui causent cet accident, lequel ne cesse jamais que ce qui est ainsi contenu dans la Matrice n'en soit sorti: Pour lors ces douleurs sont presque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'être accouchée, & ne diminuent point par les lavemens, comme sont celles qui sont causées de vents; mais bien au contraire elles en sont excitées & augmentées, jusques à ce que ces corps étranges ayent été entiérement expulsés ou tirés de la Matrice.

En troisiéme lieu, les tranchées sont souvent causées par la suppression subite des vuidanges, la matiere desquelles emplissant avec abondance toute la substance de la Matrice, en fait grande distension, & y cause inflammation par son séjour, laquelle se communique par le moyen du péritoine à toutes les parties du bas ventre, pour raison de quoi il s'enfle, se tend, & devient extrêmement dur, lequel accident continuant cause souvent la mort à la femme en très-peu de tems.

Enfin la quatriéme & derniere cause de ces douleurs de ventre procéde de la violente extension des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail. En ce cas les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes & aux aînes, qu'en autre part, à cause que ce sont les lieux où ces ligamens sont attachés. Ce n'est pas que ces douleurs ne se communiquent aussi quelquefois par continuité à toute la Matrice; & d'autant plûtôt, si elle a souffert quelque contusion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'est pas tant travaillée de tranchées dans sa premiere couche, que dans les suivantes; ce qui est néanmoins entiérement contraire au sentiment d'*Hypocrate*, qui dit au 1. liv. des Maladies des Femmes, & au liv. de la Nature de l'Enfant, que les femmes sont beaucoup plus travaillées de douleurs dans leur premier accouchement, & dans le tems des purgations de leurs couches, que dans ceux qui suivent; mais l'expérience journaliere nous fait voir que cela arrive quel-

quefois indifféremment, ſelon que les différentes diſpoſitions préſentes y contribuent plus ou moins, ſans que pour raiſon du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune régle tout-à-fait certaine : car j'ai vû beaucoup de femmes être auſſi incommodées de tranchées dans leur premiere couche que dans les ſuivantes ; cela dépendant de la diſpoſition que le ſang a plus ou moins grande, en quelques femmes qu'en d'autres, à ſe coaguler dans la Matrice.

Cette diſpoſition peut procéder de deux cauſes ; la premiere ſelon que le ſang eſt plus ou moins en mouvement par l'agitation du travail ; & la ſeconde, ſelon qu'il eſt plus ou moins fibreux. Or le premier accouchement des femmes étant pour l'ordinaire plus laborieux que les autres, leur ſang a moins de diſpoſition à ſe cailler incontinent après l'accouchement, tant parce qu'il eſt pour lors en plus grand mouvement, qui fait qu'il ſort en liqueur hors de la cavité de la Matrice, ſans y ſéjourner, auſſi-tôt qu'il eſt ſorti de ſes vaiſſeaux, que parce qu'il eſt auſſi en ce tems plus ſéreux : car les femmes buvant beaucoup pour appaiſer la grande altération que leur cauſe l'agitation de leur travail, les fibres de leur ſang ſont plus diviſés par l'abondante liqueur de la boiſſon, dont toutes leurs arteres & leurs veines s'empliſſent extraordinairement ; ce qui peut (ce me ſemble) contribuer en quelque façon à faire que les femmes ne ſont pas ordinairement ſi travaillées de tranchées dans leur premier accouchement, que dans les ſuivans.

A ces deux cauſes j'en ajoûte une troiſiéme, qui eſt que l'orifice interne de la Matrice, qui n'avoit jamais été dilaté, ſouffrant une plus grande violence dans le premier accouchement par la ſortie de l'enfant, & en étant pour ce ſujet plus débilité, il ne peut pas ſe refermer ſi-tôt que dans les ſuivans, où ne ſouffrant pas un ſi grand effort, il fait bien plus facilement ſon action, qui eſt de ſe refermer en ſe contractant après l'accouchement ; quoi faiſant, il retient par la Matrice le ſang qui coule des vaiſſeaux, lequel étant ainſi retenu, y forme de gros caillots, qui tenant lieu de corps étrange, & augmentant de volume par le nouveau ſang qui y affluë, font une diſtenſion douloureuſe de cette partie, en l'empêchant de ſe contracter, comme elle s'efforce de faire après la ſortie de l'enfant.

Il faut remédier à toutes ces douleurs ſelon leurs différentes cauſes ; & pour prévenir, comme nous avons dit, les tranchées qui pourroient être excitées par des vents, on fera prendre à la femme

aussi-tôt qu'elle sera accouchée, de l'huile d'amandes douces, & du syrop de capillaires mêlez ensemble: quelques-uns estiment mieux l'huile de noix bien saine; mais elle est aussi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede sert à lenir, & enduire par son onctuosité tout le dedans des intestins, au moyen de quoi ce qui est contenu en eux s'écoule plus facilement par bas. Mais comme nous avons dit autre part, cette drogue est si dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce sujet plus de préjudice qu'elle n'apporte d'utilité. C'est pourquoi je préférerois un bon boüillon à la viande, bien chaud, pour celles qui ont grande aversion de cette huile. D'autres donnent un demi-verre de bon hypocras; mais il peut en cet état, où la femme est toujours grandement émûë, causer une pire maladie, en faisant venir la fiévre. Il y a des Sagefemmes qui font prendre aussi à l'accouchée quelques goutes de sang de son arrierefaix, qu'elles mêlent avec l'huile & le syrop que nous avons dit, croyant superstitieusement que ce sang ait une vertu particuliere pour la garantir des tranchées; mais c'est un reméde qui est plus capable de lui faire mal au cœur, que de la soulager en aucune maniere.

Or pour prévenir & empêcher encore d'autant mieux ces sortes de tranchées, la femme tiendra son ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à ne pas boire sa ptisanne trop froide, & si ces tranchées la tourmentoient beaucoup, on lui mettra de tems en tems des linges chauds sur le ventre, y faisant une onction d'huile d'amandes douces, ou bien on y appliquera une grande aumelette d'œufs, faite avec l'huile de noix, sans le serrer trop avec son bandage; & pour mieux évacuer les vents qui sont dans les intestins, le jour suivant on lui donnera quelque clystere fait avec la décoction des herbes émollientes, dans laquelle on aura fait boüillir un peu de graine de lin, y ajoutant ensuite deux ou trois onces de miel, avec autant d'huile d'amandes douces, ou bien de bon beurre frais, & réïtérant ce clystere, s'il est besoin, ou autre, selon que la néceffité le requerrera: Et si les tranchées procédoient d'un flux de ventre, on y remédieroit comme j'enseignerai ci-après au 14. chap. de ce 3. livre.

Les femmes de qualité ont coûtume de prendre, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, le boüillon d'une vieille perdrix cuite avec des porreaux, prétendant que ce boüillon a une vertu particuliere pour appaiser les tranchées; d'autres préferent un boüillon au lait, dans lequel on mêle cinq ou six noix pilées avec un peu de sucre,

paſſant le tout chaudement à travers un linge ; & d'autres font & prennent pluſieurs autres remédes, que les femmes s'enſeignent par tradition de l'une à l'autre, que jai tous trouvez également inutiles, quand les tranchées procédent ( comme il arrive ordinairement ) des caillots de ſang retenus en la Matrice. C'eſt pourquoi ſi par tous ces moyens les douleurs du ventre ne ſont pas appaiſées, on peut s'aſſûrer qu'il y a quelque autre cauſe qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice, on en procurera l'expulſion, ou on le tirera dehors, en portant les doigts à ſon entrée, comme il a été dit en parlant de l'extraction du faux-germe ; & ſi ce ſont des gros grumeaux & caillots de ſang, qui étant pareillement retenus cauſent des douleurs, elles ne manqueront pas de ceſſer auſſi-tôt qu'on les aura tirez ; mais le même accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau ſang dans le fond de la Matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive aſſez ſouvent ; car elle ne peut rien ſouffrir de contenu dans ſa capacité après l'accouchement ; & j'ai fort ſouvent obſervé que les plus douloureuſes tranchées qui arrivent aux femmes durant les premiers jours après leur accouchement, procédent de quelques caillots de ſang contenus dans la Matrice qui leur cauſent, comme j'ai dit, des douleurs preſque ſemblables à celles qui précédent l'accouchement ; leſquelles ne ceſſent pas ordinairement devant que les caillots de ſang qui les cauſoient, ayent été expulſez. La plûpart des Gardes & quelques Sagefemmes prennent par ignorance ces caillots de ſang pour des faux-germes reſtez dans la Matrice après l'accouchement, & principalement lorſque ce ſang s'eſt inſinué dans les replis de quelque portion des membranes de l'enfant, qui étoit reſtée attachée à la Matrice enſuite de l'accouchement.

Ces caillots ſe forment ainſi dans la cavité de la Matrice, & s'y arrêtent à cauſe que ſon orifice interne, qui ſe referme incontinent après que la femme eſt accouchée, empêche le ſang d'en ſortir auſſi-tôt qu'il eſt hors de ſes vaiſſeaux ; ce qui fait qu'il s'en forme dans le commencement un petit grumeau, qui groſſiſſant peu à peu par le ſang qui coule des vaiſſeaux qui ſont tout autour, cauſe après cela de grandes douleurs, par la diſtenſion qu'il fait de la Matrice ; & ſouvent après que le premier caillot a été expulſé, il s'en forme encore d'autres enſuite durant le premier & le ſecond jour ; & ces caillots ſont quelquefois de deux ou trois différentes couleurs plus ou moins rouges, & noirâtres en différentes parties,

ſelon

ſelon que le ſang, qui en eſt la ſeule matiere, eſt plus ou moins nouvellement ſorti de ſon vaiſſeau, & qu'il a ſéjourné plus où moins de tems dans la Matrice, qui en ſe contractant & ſe reſſerrant après l'accouchement autour de ces caillots, qui ſe forment de la ſorte dans ſa cavité, les rend d'une conſiſtance aſſez ferme, après que la ſéroſité s'en eſt écoulée par cette contraction ; en telle façon que leur couleur, leur conſiſtance, & leur figure ſemblable à celle de la cavité de la Matrice, dans laquelle ils ont été comme moulés, font que beaucoup de gens qui ne s'y connoiſſent pas, les prennent pour des faux germes ; & ces caillots ſe groſſiſſant de plus en plus par l'accumulation du nouveau ſang qui ſort des vaiſſeaux, font une diſtenſion douloureuſe de la Matrice, en l'empêchant de ſuivre ſon mouvement naturel, qui eſt de ſe contracter en ſoi-même après l'accouchement.

Lorſque la femme aura une ſuppreſſion ſubite de ſes vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cauſe des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le reméde le plus ſalutaire eſt d'en procurer l'évacuation ; ce qu'on fera par clyſteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & apéritives ſur les parties génitales, & par la ſaignée du pied, qui ſera précédée de celle du bras, ſi les accidens le requierent.

Quant à ce qui eſt des douleurs que la femme peut ſentir aux lombes & aux aînes, qui viennent à raiſon de la grande diſtenſion, ou de la ruption en partie des ligamens de la Matrice qui ſont attachés vers ces endroits, le ſeul repos, & la bonne ſituation du corps ſuffiront pour les fortifier & raffermir, ſans plus grand reméde, parce qu'on n'en peut pas porter actuellement où ils ſont ſitués ; obſervant cependant un bon régime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces différentes cauſes de tranchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des vuidanges ; car c'eſt un des principaux moyens pour en obtenir une bonne iſſuë.

## CHAPITRE IX.

### *Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme ; d'où elles viennent ; & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes.*

JE ne trouve pas que la plûpart des Auteurs ayent aſſez particuliérement fait la recherche de la cauſe des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire véritablement connoître ce que c'eſt, ſoit pour leur nature, diſant que c'eſt le ſang qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois avant la groſſeſſe, lequel s'étant amaſſé & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle eſt ouverte après l'enfantement ; ſoit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du tems qu'elle doit durer. L'Ecriture ſacrée, au chap. 12. du Levit. ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au ſang de ſa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femelle, d'y reſter pendant ſoixante-ſix jours. *Hypocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & au premier Livre des Maladies des Femmes, veut que cette évacuation ſoit au premier jour d'une hémine & demie, de laquelle meſure (qui étoit commune de ſon tems) nous n'avons pas une connoiſſance bien certaine ; car les uns diſent que c'étoit celle de notre demi-ſeptier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut auſſi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle ; & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femme, diminuant chaque jour peu à peu, juſques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation ſoit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges ſont ſeulement les humeurs vicieuſes, & le réſidu & ſuperflu du ſang dont l'enfant s'eſt nourri pendant qu'il étoit au ventre de la mere. Mais voici à peu près de quelle maniere je conçois que cette évacuation ſe fait, & la raiſon pour laquelle ces vuidanges diminuent de jour en jour, & changent de couleur, de conſiſtance & de qualité, ſelon les différens tems.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt hors de la Matrice, il coule encore dans cet inſtant beaucoup d'eaux, outre celles qui étoient déja ſorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors ſont aſſez ſouvent ſanglantes ; non qu'elles ſoient telles de leur

nature, mais parce qu'il y a du ſang mêlé avec elles, qui ſortant des vaiſſeaux de la Matrice, les rend ainſi rougeâtres ; mais incontinent après que l'arrierefaix en eſt tout-à-fait détaché on voit couler le ſang tout pur : Et le ſujet pour lequel ces vuidanges fluent beaucoup, & ſont extrêmement rouges le premier jour, eſt que les vaiſſeaux contre leſquels cèt arrierefaix étoit joint & attaché dans la Matrice, ſont tout recemment ouverts ; mais le ſang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cauſe que la plus grande plénitude a été évacuée dans l'abord, il s'en caille & gruméle quelques petites gouttes à l'extrêmité de tous ces vaiſſeaux, dont ils ſont bouchés, après quoi il ne s'en écoule plus que la partie la plus ſéreuſe : C'eſt d'où vient que ces vuidanges commencent le deuxiéme & le troiſiéme jour à être plus pâles & moins teintes, & qu'enſuite de cela leur couleur ſanglante diminuë toûjours, à proportion que les vaiſſeaux ſe referment, juſques à ce qu'elles ſortent comme blanches ; ce qui arrive lorſque ces vaiſſeaux étant preſque entiérement clos & réünis, il n'en diſtile plus que de ſimples humidités, comme auſſi de toute la ſubſtance de la Matrice, à travers laquelle il en ſuinte & tranſude pareillement beaucoup. Or ces humidités ſéreuſes acquérant par la chaleur de ces lieux une conſiſtance un peu épaiſſe, & plus ou moins, ſelon qu'elles en ſortent en grande ou en petite quantité, & ſelon la longueur du tems qu'elles y ſéjournent, pour lors les vuidanges ſont preſque ſemblables en couleur & conſiſtance à du lait trouble : ce qui fait croire à tout le monde, que c'eſt celui des mamelles qui s'évacuë ainſi par bas, mais dans la vérité, c'eſt un pur abus, qui eſt auſſi grand qu'il eſt commun.

Pour moi je ne reconnois pas d'autre cauſe du changement ordinaire de la couleur & de la conſiſtance de ces vuidanges, comme auſſi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la ſuppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë : car dans le premier abord que la playe eſt faite, il s'en écoule du ſang tout pur, & en quantité aſſez grande, à cauſe des vaiſſeaux qui ſont pour lors ouverts ; mais quelque tems après, & pendant le premier & ſecond jour, il n'en ſuinte plus que des ſéroſités ſanglantes, d'autant que quelques petites portions de ce ſang s'étant caillées aux ouvertures des vaiſſeaux, ils en ſont en partie bouchés, & l'étant enſuite davantage, il en ſort comme un pus blanc, lequel provient des humidités, qui tranſudant à travers la ſubſtance des chairs, & de ces vaiſſeaux qui ont été nouvelle-

ment refermez, acquierent une consistance épaisse & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le séjour qu'ils y font. Or pour concevoir la chose par cette comparaison, il faut s'imaginer qu'il se fasse une espéce de playe à la Matrice par le détachement de l'arrierefaix, à raison de quoi il arrive, s'il faut ainsi dire, une espéce de suppuration, dont le pus & les excrétions sont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent, quand ces vuidanges sont blanches, que ce soit le lait des mamelles qui fluë par la Matrice, se fondent sur ce qu'il s'évade ordinairement des mamelles à mesure que cette évacuation se fait; & disent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la consistance, que c'est effectivement du lait; mais s'ils sçavoient bien l'anatomie, ils connoîtroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce sujet communication des mamelles avec la Matrice; si ce n'est qu'ils pensent que cela se fasse par le moyen de cette anostomose imaginaire de la veine mammaire avec l'épigastrique; ce qui absolument ne peut pas être; parce que l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mamelles ni à la Matrice, comme il se voit manifestement par l'anatomie; car la mammaire vient de la soûclaviere par dessous le *sternum* sans donner aucun rameau aux mamelles, & sans même les toucher; & l'épigastrique naît des illiaques, sans avoir aucune communication avec la Matrice.

*Dulaurens* qui sçavoit bien qu'il étoit impossible pour cette raison, que le lait passât des mamelles à la Matrice par une telle voye, se figure un autre chemin qui est aussi éloigné de la vérité que le premier. Son opinion est que le lait & le sang refluent des veines thoraciques, qui arrosent les mamelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogastrique, & de-là finalement dans la Matrice. Mais outre qu'il seroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin, pût sortir sans être tout-à-fait mêlé avec le sang, c'est que le mouvement circulaire du sang qu'il ne connoissoit pas, nous montre très-évidemment que cela est impossible, à cause qu'il remonte au cœur par la partie inférieure de la veine cave, sans qu'elle puisse rien apporter à la Matrice; c'est ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoître comment cela se peut faire.

Quant à moi je croi avec beaucoup plus de raison, ce me semble, que ce n'est pas le lait des mamelles, qui s'évacuë de la sorte

par ces vuidanges ; mais que ce ſont ſeulement ces humiditez abondantes & ſuperfluës, qui diſtillent & tranſudent des vaiſſeaux & de la ſubſtance de la Matrice, comme je l'ai expliqué ; par le moyen de quoi toute l'habitude du corps étant beaucoup déſemplie, il n'en reſte pas aſſez pour être porté aux mamelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de choſe, ce qui eſt contenu en elle eſt diſſipé par la tranſpiration, & digéré par la chaleur naturelle des parties ; car le lait par cette évacuation ſe tarit ainſi que nous pourrions voir la choſe arriver à un étang qu'on voudroit deſſécher, duquel il ne ſeroit pas abſolument néceſſaire de faire écouler les eaux qui le forment ; mais il ſuffiroit ſeulement de détourner le ruiſſeau qui en ſeroit la ſource pour le conduire en un autre lieu ; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cet étang il ſe tariroit bientôt, tant pour être diſſipé en vapeurs, que pour être imbû de la terre ſur laquelle il a ſon lit. C'eſt pourquoi par même raiſon, ſi nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purgations, c'eſt à cauſe que toutes les humeurs abondantes en leurs corps, étant portées aux mamelles & vuidées au moyen du continuel ſuccement qu'en fait l'enfant, il n'en reſte pas de ſuperfluës qui puiſſent être la matiere des menſtruës ; & il n'eſt pas beſoin pour ce ſujet que ce ſang menſtruel ſoit porté de la Matrice aux mamelles, afin que le lait des nourrices en ſoit engendré ; mais il ſuffit que les humeurs fluent vers elles, ſans aller à la Matrice. De même, il n'eſt pas néceſſaire que le lait des mamelles ſoit porté à la Matrice pour être évacué par ces vuidanges ; car c'eſt aſſez ſeulement que les humeurs ſoient attirées & portées vers elle, ſans aller aux mamelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus ſimul erumpere ſoleat, inquit Ariſt. c. 11. lib. 7. de hiſt. anim.*

Nous ne devons pas auſſi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le ſang qui coule après l'accouchement, ſoit un ſang mauvais & corrompu, & ſeulement le réſidu du meilleur que l'enfant a pris pour ſa nourriture, comme auſſi qu'il ſoit reſté vers ces lieux durant tout le tems de la groſſeſſe ; car c'eſt un ſang qui ſortant immédiatement des vaiſſeaux, qui ſont pour lors ouverts par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, eſt tout ſemblable à celui qui eſt au reſte du corps, auquel il ne ſe remarque incontinent après l'accouchement aucun changement, ſi ce n'eſt par autant d'altération que lui peut cauſer la diſpoſition du lieu d'où il ſort, & ſelon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il eſt mêlé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce tems, ou qu'il fait de

séjours dans la Matrice, après être hors de ses vaisseaux. S'il étoit ainsi resté autour de la Matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle, sans avoir eu le mouvement circulaire pendant tout le tems de la grossesse, il est très-certain qu'il se seroit pourri par nécessité, de même que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, est infectée & corrompue: Mais il n'y a pas d'autre superfluité ou résidu de la nourriture de l'enfant, que ce sang grossier, dont toute la masse de l'arrierefaix est pleine.

Après avoir fait connoître la nature & la qualité de ces vuidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité, que du tems & de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de régle certaine & particuliere; car aucunes femmes en ont beaucoup, & long-tems; & d'autres fort peu, tant pour ce qui est de leur quantité, que pour leur durée. Cela se fait & arrive ordinairement selon la saison, la région, & l'âge, selon le tempérament plus ou moins chaud & humide, la maniere de vivre, l'habitude plus ou moins repléte, & selon que les vaisseaux restent plus ou moins long-tems ouverts; mais en général nous voyons que l'évacuation des vuidanges de la couche est ordinairement d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-tems, que l'enfant dont la femme est accouchée est gros; & que cette évacuation est le plus souvent achevée en quinze ou vingt jours, & plûtôt ou plus tard, selon les choses que nous venons de remarquer; & indifféremment tant pour les femmes qui sont accouchées d'un mâle, que pour celles qui ont fait une femelle; pendant que les vuidanges diminuent continuellement en quantité de jour en jour, jusques à ce qu'elles cessent tout-à-fait à la fin de ce tems; après lequel les lieux restent encore quelque peu humides, sans qu'il fluë manifestement aucune autre chose, sinon à celles qui sont fort sujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui usent du coït peu de jours après qu'elles sont accouchées, à cause que par son action toute la Matrice est agitée, & les humeurs y affluant pour ce sujet en grande abondance, empêchent que ces vaisseaux ne se puissent refermer si facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos: C'est ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges avec une grande pésanteur de la Matrice durant plus de six semaines ou deux mois entiers après leur accouchement, & même quelquefois encore plus long-tems, parce qu'elles ne s'abstiennent pas du coït comme elles devroient faire. Il n'est pas de même de la femme, que des femelles de certains animaux, qui souffrent le mâle & conçoivent, comme font

les lapines, dès le même jour qu'elles ont fait leurs petits ; car comme elle seule abonde plus en menstrues que tous les autres animaux, elle a aussi une plus copieuse & plus longue évacuation de vuidanges, & est plus de tems pour ce sujet, à se rétablir après son enfantement. Ce que nous avons dit, doit s'entendre des accouchemens à terme ; car ensuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* est petit, & que la femme est grosse de moins de tems, d'autant moins aussi a-t'elle ordinairement de ces vuidanges.

Les signes des bonnes & louables vuidanges sont, qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu à peu cette teinture de sang, pour devenir comme blanches ; qu'elles soient de consistance égale, sans aucuns caillots ni grumeaux ; qu'elles n'ayent aucune féteur ni mauvaise odeur, & soient sans acrimonie, & qu'elles fluent en une modérée quantité.

Nous disons premiérement, qu'il faut qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours ; parce qu'autrement elles ne seroient pas de véritables vuidanges, mais un pur flux de sang qui seroit très-dangereux ; & qu'elles perdent peu à peu cette couleur rouge pour devenir comme blanches : ce signe nous démontre que les vaisseaux qui avoient été ouverts, se referment peu à peu. Secondement, qu'elles soient de consistance égale, sans caillots ni grumeaux ; par ce moyen nous sommes assurés qu'il n'y a aucun mêlange d'autres matieres étranges, & qu'elles sont régies par la nature. Troisiémement ; qu'elles n'ayent aucune féteur ni mauvaise odeur, & qu'elles soient sans acrimomie : en ce cas nous connoissons qu'il n'y a pas danger de corruption, ni d'inflammation à la Matrice. Et enfin qu'elles fluent en une modérée quantité, afin que la seule superfluité des humeurs en soit évacuée ; car si les vuidanges fluoient en si grande abondance, qu'il en survint syncope & convulsion, la femme seroit en danger de la vie, comme nous assure *Hypocrate* en l'Aphor. 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulsio, & animi defectus superveniant, malum est.* Si, dit-il, aux flux des femmes, il survient défaillance de cœur & convulsion, c'est un mauvais signe : Et dans l'Aphorisme suivant il ajoûte : *Menstruis (sive lochiis) abundantibus morbi eveniunt, & subsistentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menstrues, ou vuidanges de la Matrice fluent trop abondamment, il arrive des maladies ; & si elles sont supprimées, cela provient des indispositions de la Matrice.

Les maladies qui arrivent lorsque les vuidanges fluent avec trop d'abondance, sont comme nous avons dit en ce premier Aphoris-

me, la convulsion, & la syncope, ou défaillance de cœur; & si la femme n'en meurt, elle en est très-affoiblie; elle amaigrit, elle reste long-tems avec les pâles couleurs, les jambes & les cuisses lui enflent, ensuite dequoi elle devient souvent toute bouffie. Et comme les vuidanges trop abondantes ont ordinairement beaucoup de rapport avec la perte de sang qui survient après l'accouchement, on y remédiera comme nous avons enseigné au 5. chap. de ce 3. Liv. Nous voyons néanmoins par expérience journaliere; que les femmes incontinent après leur accouchement supportent ordinairement une grande évacuation de sang par la Matrice, sans tomber en foiblesse; à cause que leur sang extraordinairement échauffé par l'agitation de leur travail, étant en plus grand mouvement, circule plus promptement; ce qui fait qu'elles peuvent pour lors perdre plus facilement dix ou douze palettes de sang, sans foiblesse, qu'elles n'en perdroient quatre en d'autres tems. Pour ce qui est des maladies qui viennent de la suppression des vuidanges, nous en ferons mention au chapitre suivant.

---

## CHAPITRE X.

### *De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.*

LA Matrice est abbreuvée de tant d'humidités pendant la grossesse, & il afflue de toutes parts une si grande abondance d'humeurs dans l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement; que s'il ne s'en fait ensuite une suffisante évacuation, la femme est en danger qu'il ne lui arrive plusieurs fâcheux accidens, & souvent même la mort. *Hypocrate* le déclare assez bien par ces paroles, au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partûs, morbus magnus ipsam corripiet, & periculum vitæ incurret, nisi citò curetur.* Parce que ses humeurs se corrompant par le séjour qu'elles y font, ne manquent pas d'y causer grande inflammation; c'est ce qui fait que la suppression des vuidanges est un des plus dangereux accidens qui puissent arriver à la femme après son accouchement; & principalement si dans les premiers jours (qui est le tems auquel elles devroient beaucoup fluer) elles viennent à s'arrêter entiérement & subitement; car pour lors il survient fiévre aiguë, grand mal de tête, douleur aux mamelles, aux reins & aux lombes, suffocation de Matrice, & une inflammation qui se communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient

devient fort tendu & enflé. Il arrive aussi une grande difficulté de respirer, des étouffemens, des palpitations du cœur, des syncopes, des convulsions avec délire, & souvent la mort; si la suppression continuë, ou si la femme en échappe, elle est en danger qu'il ne se fasse un abscès dans sa Matrice, & même quelque *cancer* ensuite, ou qu'il n arrive de grands apostêmes au bas-ventre, à cause de la proximité du lieu; comme aussi des gouttes sciatiques & des clodications, ou des inflammations & des abscès aux mamelles & à la poitrine, si les humeurs sont portées vers ces parties. C'est pourquoi *Galien* au 3. Comm. du 3. Liv. des Epid. a eu grande raison de dire, que la suppression des vuidanges qui doivent être évacuées après l'accouchement, étoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

Les causes de la suppression des vuidanges procédent, ou d'un grand flux de ventre, d'autant qu'il se fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait cesser celle des vuidanges, ou de quelques fortes passions de l'ame, telles que sont la grande peur & la tristesse, ou quelque fâcherie & saisissement; car ces choses concentrent, & font subitement retirer les humeurs au dedans; & par leur trop prompt & soudain retour, elles causent quelquefois la suffocation. Le grand froid arrête les vuidanges; parce qu'il resserre les vaisseaux & les pores de la Matrice, & faisant cailler le sang à leurs orifices, & même dans la substance de la Matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y étoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exsudent facilement; l'usage des choses astringentes produit encore le même accident, comme aussi le boire trop froid, d'autant que cela empêche que les humeurs qui en sont condensées & épaissies, ne coulent si aisément; & la forte & fréquente agitation du corps, en les épanchant & dispersant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles soient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vuidanges, il faut que la femme évite toutes ces fortes agitations d'esprit, qui en ont pû causer la suppression; qu'elle soit couchée sur le dos, ayant la tête & la poitrine un peu élevées, se tenant en grand repos, afin que les humeurs soient facilement portées en bas par leur pente naturelle; qu'elle observe un bon régime de vivre qui tende à chaleur & humidité; qu'elle use plûtôt de viandes bouillies que rôties, & de seuls bouillons avec un peu de gelée, si elle a la fiévre; qu'elle évite toutes choses astringentes; que sa ptisane soit faite avec celles qui

ſont un peu apéritives, comme ſont les racines de chicorée, de chiendent, & d'aſperges avec un peu d'anis & de houblon; & elle prendra de fois à autre dans un verre de cette ptiſanne, un peu de ſyrop de capilaires, & ſur tout elle ſe donnera garde de ne pas boire trop froid. On lui donnera auſſi des clyſteres qui puiſſent attirer les humeurs en bas; & on lui étuvera les parties baſſes d'une décoction émolliente & apéritive, faite avec les mauves, pariétaire, camomille, melilot, racines d'aſperges, & la graine de lin; de laquelle décoction on pourra auſſi faire injection dans la Matrice; & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuïre pour les paſſer à travers un gros tamis, on fera un cataplaſme, auquel on ajoûtera de l'huile de lis, ou axonge de porc, pour mette bien chaudement ſur le bas ventre, réchauffant de tems en tems ce cataplaſme dans ſa même décoction. Avec cela on lui fera de ſortes frictions tout le long des cuiſſes & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette décoction émolliente que nous venons de dire; on pourra même appliquer de grandes ventouſes ſur le haut des cuiſſes en leur partie interne. Il ne ſeroit pas encore mauvais de ſe ſervir pour ce ſujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, ſi ce n'eſt qu'il cauſe une péſanteur de tête, comme l'a remarqué *Hypocrate* en l'Aphoriſme vingt-huitiéme du cinquiéme Livre, où il dit, *ſuffitus aromatum muliebria educit : ſepius verò & ad alia utilis eſſet, niſi capitis induceret gravitatem.*

Mais durant qu'on met toutes ces choſes en uſage, on n'oubliera pas la ſaignée du pied, ou celle du bras, ſelon que les accidens cauſez par la ſuppreſſion des vuidanges le requierent; & il ne faut pas pour lors ſuivre aveuglément l'opinion de pluſieurs femmes, qui croyent que la ſaignée du bras eſt pernicieuſe en cette occaſion. Elles ont preſque toutes cette imagination ſi fortement enracinée dans leur tête, que ſi une accouchée vient à mourir après avoir été ſaignée du bras, elles ne manquent pas de dire & d'aſſûrer que cette ſaignée en a été la cauſe; mais elles font tels diſcours ſans aucune connoiſſance; car la ſaignée du bras doit être quelquefois préférée à celle du pied, & d'autres fois celle du pied ſe fait plus ſûrement que celle du bras : comme par exemple, ſuppoſons une femme fort replete d'humeurs, & principalement de ſang dans toute l'habitude, qui ait une ſuppreſſion de ſes vuidanges, cauſée par l'obſtruction des vaiſſeaux qui les devroient laiſſer écouler, pour raiſon de quoi une inflammation de Matrice lui ſoit ſurvenuë, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une grande difficulté de

respirer, ainsi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres : Il est très-certain que si on saignoit d'abord du pied cette femme, qui est extrêmement pléthorique, on attireroit vers la Matrice une si grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que son inflammation en seroit beaucoup augmentée, & par conséquent tous les accidens de la maladie : Mais il vaudroit bien mieux en ce cas, désemplir au plûtôt l'habitude par la saignée du bras premiérement, laquelle on réïtéreroit même deux ou trois fois s'il étoit nécessaire ; après quoi les plus pressans accidens étant en partie diminués, on pourroit fort à propos venir à celle du pied ; car par ce moyen la nature qui étoit presque accablée sous le faix de l'abondance des humeurs, en étant allégée d'une partie, domine & régit plus facilement le reste ; Mais au contraire, s'il y a suppression de vuidanges, sans apparence de grande plénitude au corps, & sans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la saignée du pied, si on le souhaite : Néanmoins je trouvérois souvent plus à propos qu'elle fût précédée de quelqu'une du bras, pour dégager par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particuliérement avoir égard en cette occasion. C'est pourquoi je ne suis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes suppressions de vuidanges on saigne toûjours d'abord la femme, du pied, & non pas du bras.

J'ai vû plusieurs femmes avoir très-peu de vuidanges dans tout le tems de leur couche, sans qu'il leur en arrivât aucun notable préjudice ; mais ces sortes de femmes étoient ordinairement beaucoup plus incommodées de l'abondance de leur lait, & d'une pésanteur de Matrice durant quelque tems, que celles qui ont leurs vuidanges en une raisonnable quantité ; & elles avoient aussi, au défaut de leurs vuidanges, des sueurs plus abondantes, & plus fréquentes que les autres ; par lesquelles sueurs la matiere des vuidanges étoit détournée, & en partie dissipée, & quelques autres avoient un flux de ventre qui causoit le même effet.

---

## CHAPITRE XI.

### *De l'inflammation qui survient à la Matrice après l'accouchement.*

LA suppression des vuidanges dont nous venons de parler, cause très-souvent, & principalement au commencement des cou-

ches, une inflammation à la Matrice, qui eſt une très-dangereuſe maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois auſſi à cauſe que la Matrice a été contuſe & bleſſée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir été trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne ſont pas experts en l'art; ou pour être tombée dehors enſuite; ou bien parce qu'il eſt reſté en elle quelque corps étrange, qui s'y corrompt; comme auſſi pour avoir été trop comprimée pendant les premiers jours, ſoit avec la main, ſoit avec ces groſſes compreſſes & ces ſerviettes roulées, que les Sagefemmes & les Gardes mettent ſur le ventre de l'Accouchée; afin (diſent-elles) d'en exprimer les vuidanges & de la tenir en état; ce qui arrive encore d'autant plûtôt que le ſang ému & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en plus grande abondance, & ſéjourne plus long-tems ſans évacuation. J'ai vû pluſieurs perſonnes qui croyent, que de jetter l'arrierefaix de la femme dans le feu, ou bien dans les aiſances, comme on fait ſouvent, cela eſt capable de lui cauſer enſuite, par une eſpéce de ſympatie, une inflammation de Matrice, pour lequel ſujet ils aiment mieux qu'on l'enterre, mais c'eſt une opinion qui eſt entiérement ſuperſtitieuſe, & qui n'eſt fondée que ſur une ſimple imagination.

On connoît l'inflammation de Matrice en ce qu'elle eſt très-douloureuſe, & beaucoup plus tuméfiée après l'accouchement qu'elle ne devroit; & la femme ſent une grande péſanteur au bas-ventre; il y ſurvient grande tenſion, & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il étoit avant qu'elle fût accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle, elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens; à cauſe que la Matrice preſſe l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle lui communique par proximité ſon inflammation auſſi-bien qu'à la veſſie; elle a toûjours pour lors outre cela une groſſe fiévre, avec grande difficulté de reſpirer; & il lui ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, délire, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a reçû quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la Matrice, eſt en grand danger qu'après l'inflammation (ſi elle n'en meurt) il ne s'y faſſe un abſcès, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſkirrheuſe durant un aſſez long-tems, & même par fois un *cancer* incurable, qui lui fera mener le reſte de ſes jours une vie miſérable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remédier à l'inflammation de Matrice

aussi-tôt qu'on s'en apperçoit ; ce qu'on fera en tempérant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire se pourra ; faisant premiérement l'extraction, ou procurant l'expulsion des choses étranges qui seroient retenues en la Matrice après l'accouchement, de la maniere que nous avons enseignée en son lieu ; & sur tout la traitant en ce tems avec très-grande douceur, sans user d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs seront tempérées par le régime de vivre, lequel doit être rafraîchissant, usant de viandes qui nourrissent peu, c'est pourquoi la femme se contentera pour toute nourriture de seuls bouillons, faits avec chairs de veau & de volaille, observant qu'ils ne soient pas trop forts de viande ; on y fera bouillir des herbes rafraîchissantes, comme laitue, pourpier, chicorée, bourroche, oseille, & autres : Elle s'abstiendra de vin, & boira de la ptisane faite avec racine de chicorée, fraisier, chiendent, orge & réglisse ; elle pourra encore user d'émulsions faites avec les semences froides & l'eau d'orge. La femme gardera aussi un grand repos dans son lit, elle n'aura le ventre serré d'aucun bandage, il lui sera tenu libre avec lavemens anodins simplement ; à cause que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui causeroient une extrême douleur à la Matrice enflammée ; & entre toutes les passions de l'ame elle évitera principalement la colere.

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la saignée, laquelle se doit faire, au commencement, du bras, & non du pied, pour la raison dite au précédent chapitre ; la réïtérant sans beaucoup perdre de tems (car l'accident est très-pressant) jusques à ce que la plus grande plénitude soit évacuée, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée ; après quoi on viendra à celle du pied. Il sera bon aussi de mettre sur le ventre une grande emplâtre de *Cerat* refrigérant de *Galien*, où d'y faire une embrocation d'huile d'amandes douces, mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra même faire quelques injections dans la Matrice, pourvû que ce ne soit avec aucune chose astringente, de peur qu'en faisant encore plus grande suppression des vuidanges, qui coulent toûjours très-peu en cette rencontre, on ne vînt à augmenter la maladie : C'est pourquoi on se servira seulement des remédes qui temperent sans aucune astriction, comme sont l'eau d'orge, ou le lait tiéde ; observant aussi pour le même sujet, de n'user d'aucune chose qui soit trop rafraîchissante, & d'éviter pareillement

toutes sortes de diurétiques ; car dans cette fâcheuse maladie il faut tenir un certain milieu pour sa cure, duquel si on s'écarte tant soit peu, on ne manque pas de l'augmenter ; parce que si on donne des remédes pour provoquer les vuidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il affluë d'humeurs à la Matrice ; & si on use de remédes rafraîchissans, la suppression des vuidanges qui avoit été cause de l'inflammation, est encore augmentée. C'est pourquoi le principal de la curation consiste à faire une bonne & ample évacuation par la saignée, afin de suppléer au défaut de celle qui se devroit faire par les vuidanges. Mais sur tout dans cette maladie on doit s'abstenir de toute sorte de purgatifs, comme aussi dans toutes les autres où la Matrice est travaillée de quelque fluxion considérable, & dans celles où elle souffre quelque douleur pour petite qu'elle soit ; car on doit observer qu'on peut presque toûjours saigner sûrement les femmes dans les maladies qui leur arrivent, même dans le tems de leurs menstruës, si cette évacuation naturelle ne fluë pas assez abondamment pour en pouvoir espérer un prompt soulagement ; mais il n'en est pas de même de la purgation ; car elles n'en doivent presque jamais user durant les trois ou quatre jours qui précédent l'évacuation menstruelle, ni dans tout le tems qu'elle dure, non plus que dans le tems des vuidanges de leur couche.

Quelquefois l'inflammation de Matrice se convertit en apostême, qui rend une grande abondance de matiere ; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cause de sa chaleur & de son humidité, qui en sont les principes, que parce qu'on n'y peut pas appliquer ni faire tenir facilement les remédes propres. C'est pourquoi n'y ayant pas lieu de faire autre chose, on est obligé de se contenter d'un bon régime, & d'injections déterfives, qui en puissent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en soit pas augmentée par son trop long séjour ; ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on mêlera du miel, ou du syrop d'absynthe, l'animant d'un peu d'esprit de vin, si la corruption étoit grande. Mais si l'apostême se convertit en ulcere chancreux, comme il arrive souvent ; alors quelques remédes qu'on puisse faire à cette fâcheuse maladie, elle durera jusques à la mort ; pour lequel sujet on doit seulement se contenter des choses paliatives avec un bon régime de vivre, & suivre en cela le précepte d'*Hypocrate* en l'Aphorisme 38. du *6.* Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius ; curati enim citius intereunt, non curati verò*

*longius vitam trahunt.* Il vaut mieux, dit-il, ne pas traiter les chancres occultes & cachez ; car si on les traite, les malades en meurent plûtôt, & ceux à qui on ne fait rien vivent plus long-tems. Or par chancre oculte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celui qui arrive à la Matrice.

## CHAPITRE XII.

### *Du skirre de la Matrice.*

COmme la Matrice est continuellement abbreuvée de la superfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, elle devient assez souvent skirreuse, à cause qu'il se fait obstruction aux voyes qui devroient laisser écouler ces superfluitez ; ce qui arrive souvent ensuite de l'inflammation qui n'a pas été résoluë, & qui n'a pas suppuré, quand la plus subtile partie des humeurs est seulement repoussée ou dissipée, la plus grossiere restant insinuée & retenuë dans la propre substance de la Matrice ; à quoi contribue l'usage des remédes trop froids & astringens ( soit qu'on les applique sur le ventre de la femme, ou qu'on les introduise dans la Matrice, en injection ou autrement ) ou bien de ceux qui sont trop résolutifs.

Il n'y a quelquefois que l'orifice interne de la Matrice qui est skirreux ; pour lors la Matrice n'est guerre plus grosse qu'à l'ordinaire ; mais d'autres fois tout son corps est endurci aussi-bien que son orifice interne, & extrêmement tumefié ; comme il arrive souvent ensuite d'une inflammation survenuë après l'accouchement ; ou bien en d'autres tems, ensuite d'un déréglement ou d'une longue suppression de menstruës.

Le skirre de la Matrice se connoît facilement par le toucher, soit en mettant la main sur le ventre de la femme, ou en introduisant le doigt dans le col de la Matrice ; car on sent le corps de la Matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté ; son orifice interne est aussi plus gros, plus dur, plus inégal & plus court, & il est sans douleur considérable, quand le skirre ne participe aucunement de l'inflammation, & qu'il n'est pas disposé à dégénerer en *cancer* ; car si cela étoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la Matrice skirreuse ressent une lassitude par tout le corps, une grande pésanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux aînes & aux cuisses, envie fréquente d'uriner,

& la douleur s'augmente quand elle veut rendre ſes excrémens, à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait à l'inteſtin droit, & à la veſſie, & les menſtrues ſont entiérement ſupprimées, ou coulent très-peu, & ſans aucune régle, à cauſe de l'obſtruction qui eſt en la partie, laquelle obſtruction fait que le ſang qui s'arrête dans tous les vaiſſeaux des parties voiſines de la Matrice, & de celles qui ont communication avec elle, cauſent ſouvent une grande douleur à toutes ces parties; tant à raiſon de l'exceſſive replétion de ces vaiſſeaux, qu'à cauſe de l'acrimonie que ce ſang y acquiert par un trop long ſéjour.

Comme la Matrice eſt une partie deſtinée à l'évacuation de toutes les humeurs ſuperfluës du corps de la femme, il eſt certain que le skirrhe qui y ſurvient eſt une maladie très-fâcheuſe, laquelle même eſt ſouvent ſuivie de pluſieurs autres qui ſont mortelles; parce que ces ſuperfluités ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluent en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la ſuite; & ces humeurs étant long-tems retenues en la ſubſtance de la Matrice, & venant à s'y fermenter, acquierent une qualité maligne, qui fait ſouvent dégénérer le skirrhe en un *Cancer* incurable: c'eſt pourquoi on y doit remédier le plûtôt qu'il ſera poſſible. *Aëtius* dit que le skirrhe de la Matrice ſe guérit facilement lorſqu'il n'eſt qu'en ſon orifice & en ſon col, & difficilement quand il eſt en ſon fond; mais cette maladie eſt ordinairement ſi rebelle aux remédes, qu'on ne peut pas véritablement dire que le skirrhe de l'orifice de la Matrice ſoit facile à guérir, ſi ce n'eſt en comparaiſon de celui qui eſt en ſon corps. J'ai vû néanmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice skirrheux durant plus de huit mois, enſuite d'un avortement qu'elle eut au cinquiéme mois de ſa premiere groſſeſſe, laquelle en guérit parfaitement, & même devint groſſe après ce tems, nonobſtant que ce skirrhe fût au commencement gros comme la tête d'un enfant, lequel ne diminua que peu à peu en groſſeur & en dureté. Ce skirrhe étoit ſi gros, qu'un certain Médecin qui fut mandé après moi, pour voir cette femme avec un de mes Confreres, croyant que ce fût un ſecond enfant qui étoit reſté en la Matrice, lui donna pluſieurs violens remédes qu'il lui fit prendre par la bouche, l'aſſûrant qu'ils étoient ſpécifiques pour chaſſer l'enfant mort, & qu'il la guériroit dans trois jours, en lui faiſant vuider ce qui étoit contenu en ſa Matrice; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé en

en son jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ses remédes, qui mirent la femme en grand danger de mort.

J'ai encore vû plusieurs autres femmes avoir durant trois ou quatre mois entiers, ensuite de leur accouchement, ou d'un avortement, des skirres phlegmoneux de tout un seul côté de la Matrice & des parties voisines de l'aîne, où elles ressentoient une extrême douleur, & néanmoins en guérir peu à peu parfaitement; ce qui n'arrive ordinairement à ces sortes de tumeurs, qu'après une longueur de tems assez considérable. J'ai aussi vû quelquefois de ces mêmes tumeurs apostumer au dehors: mais j'ai connu une Demoiselle qui avoit un skirre de toute la Matrice, presque indolent, de la grosseur de la tête d'un enfant nouveau-né, depuis plus de cinq ans entiers, qui lui étoit arrivé ensuite d'une perte de sang, qu'elle avoit euë continuellement durant une année, lequel je crus être entiérement incurable, & devoir enfin la faire mourir dans la suite, comme il lui est arrivé après avoir langui durant six années. J'ai rapporté l'Histoire en l'Observ. CXII. du Liv. de mes Observations.

De quelque nature que puisse être le skirre, on ne doit pas saigner du pied la femme, ni la baigner dans le commencement de la curation, comme plusieurs personnes font sans raison: car toute l'habitude du corps étant replete, les humeurs qui se porteroient vers la Matrice ne pouvant pas être évacuées, à cause de l'obstruction qui est à la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long séjour, pourroient même convertir le skirre en *cancer*. C'est pourquoi avant que de se servir de ces deux remédes, on vuidera suffisamment la plénitude du corps par la saignée du bras, & par de petites purgations très-douces; car les fortes ne manqueroient pas, par la même raison que je viens d'alléguer, d'augmenter encore davantage le skirre, comme je l'ai toûjours vû arriver, lorsqu'on s'est voulu servir de fortes médecines pour la guérison de cette maladie en cette partie. On usera aussi de remédes émolliens, tant de ceux qu'on peut appliquer sur le ventre, soit huiles, ou axonges, cataplasmes, ou fomentations, que ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée; lesquels ne doivent avoir aucune acrimonie; ensuite de quoi la femme pourra se servir du demi-bain, ou du bain entier, & on la saignera du pied après qu'elle aura usé des bains durant quelque jours: mais sur toutes choses qu'elle s'abstienne du coït, & qu'elle observe un bon régime de vivre durant tout ce temps,

qui tende entiérement à tempérer & à rafraîchir modérément les humeurs de toute l'habitude du corps; le lait clair & le lait d'âneſſe ſont pour cela très-convenables; mais l'uſage des eaux minérales eſt préférable à tous autres remédes pour cette maladie.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Du* Cancer *de la Matrice.*

LE *cancer* ſuccéde ſouvent au skirre dont nous avons parlé; ce qui arrive lorſque les humeurs, dont la ſubſtance de la Matrice étoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cauſe de leur trop long ſéjour en cette partie; après quoi ces mêmes humeurs acquiérent une acrimonie maligne qui ulcere la Matrice. Le *cancer* vient auſſi enſuite de l'inflammation, ou de l'apoſtême de la Matrice, qui arrivent quelquefois après l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps & à toutes ſortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & même aux filles, quoique très-rarement. Les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhées virulentes y peuvent auſſi beaucoup contribuer, par l'éroſion qu'elles font à la Matrice; & comme les femmes ne ſont ordinairement en parfaite ſanté, que lorſqu'elles ſont bien réglées comme il faut dans l'évacuation de leurs menſtruës, tant pour le temps auquel elles la doivent avoir, que pour la quantité de l'évacuation: le *cancer* arrive bien plutôt à celles qui n'ont pas réglément cette évacuation naturelle; mais principalement dans le tems que les femmes ſont en âge de la perdre tout-à-fait, qui eſt depuis quarante ans juſqu'à cinquante; à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice qui avoient coutume de ſervir réglément à cette évacuation, commençant pour lors à ſe fermer & à ſe réünir peu à peu, & les menſtruës étant ſupprimées, pour ce ſujet, durant pluſieurs mois, il s'amaſſe une grande abondance de ſang, dont toute la ſubſtante de la Matrice ſe remplit ſi extraordinairement, que ſouvent la nature qui n'eſt plus réglée fait un ſubit & violent effort pour s'en décharger; ce qui cauſe la ruption de quelques vaiſſeaux conſidérables de la Matrice; enſuite de quoi il arrive de grandes pertes de ſang, qui ſe renouvellent très-fréquemment; à cauſe que la fluxion continuelle des humeurs qui ſe fait ſur cette partie, empêche que l'ouverture de ces vaiſſeaux ne ſe puiſſe réünir, & y cauſe des ulceres qui deviennent malins dans la ſui-

te, & se convertissent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y ressent une douleur pongitive & aggravante, à cause de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cause du poids de la partie, qui est toûjours en même-temps skirreuse. Cette douleur se communique aux reins & aux aînes, & la femme sent une grande pésanteur au bas du ventre, & des lassitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il sort de la Matrice une sanie séreuse, fétide, virulente, noirâtre, & souvent sanglante; quelquefois le sang en sort tout pur en liqueur, & d'autres fois en caillots. Quand l'ulcere est à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent, on le sent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatoire; mais lorsqu'il est dans son fond, on le connoît par la sanie qui en sort, & par les autres accidens. Ces ulceres sont toûjours inégaux, sordides, & puants; & leur corruption est quelquefois si grande, qu'il s'y engendre des vers, ainsi que j'aï vû arriver à la femme d'un Fripier, laquelle mourut peu de temps ensuite, comme je lui avois bien prédit.

Quoique plusieurs Charlatans se vantent effrontément de guérir le *cancer* ulcéré de la Matrice, il est néanmoins entiérement incurable, tant à cause qu'il ne peut pas être extirpé comme celui des mamelles, que parce que la Matrice est une partie qui reçoit continuellement les superfluités de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobstant tous les remédes qu'on y puisse apporter, jusques à ce qu'il fasse enfin mourir misérablement les pauvres femmes qui en sont affligées, après leur avoir fait traîner une vie languissante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faisant périr toutes, comme je l'ai vû arriver à un très-grand nombre de femmes différentes, dont les unes n'ont vécû que cinq ou six mois ensuite de cette fâcheuse maladie; d'autres ont duré un an, & quelques autres ont langui pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel temps elles souhaitoient souvent de mourir, pour être délivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles sentoient. J'en ai rapporté beaucoup d'exemples très-considérables dans le Livre de mes Observations.

J'ai vû quelques Chirurgiens entreprendre de guérir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la même maniere qu'on fait les personnes qui ont la maladie Vénérienne; mais au

lieu d'en avoir un bon ſuccès, comme ils avoient vainement fait eſpérer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire accéléré la mort. Et ce qui mérite d'être bien obſervé par ceux qui s'appliquent à la curation de la maladie Vénérienne, eſt qu'ils peuvent bien guérir par le moyen de la ſalivation les mauvais ulceres, qui ne ſont qu'aux lévres externes de la vulve; mais qu'ils ſçachent que ceux qui ſont au propre corps de la Matrice, & ceux même qui ſont ſeulement à ſon orifice interne, dont il ſort une abondance de ſanie fétide, s'irritent davantage par ce remède, & qu'ils ſe rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'eſt pourquoi ſi le Chirurgien entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce ſoit ſeulement d'une cure paliative; afin d'appaiſer, autant qu'il eſt poſſible, les extrêmes douleurs que la femme reſſent; & cependant, qu'il faſſe connoître le danger de la vie où eſt la malade, afin qu'elle ſoit perſuadée que l'augmentation de ſa maladie vient de ſa malignité, & non pas de l'effet des remédes dont elle peut uſer. Mais de quelque nature que ces remédes puiſſent être, tant ceux que la femme peut prendre au-dedans du corps, que ceux dont elle ſe peut ſervir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer;* ce qui la feroit encore plûtôt mourir que ſi on ne lui avoit fait aucun remède, ainſi qu'*Hypocrate* nous enſeigne en l'Aphoriſme 30. du 6. Livre.

Or puiſque le *cancer* de la Matrice eſt abſolument incurable lorſqu'il eſt confirmé, qui eſt quand l'ulcere eſt ſordide & puant, & d'une grandeur conſidérable, ſoit qu'il ait ſon ſiége au-dedans du fond de la Matrice, ſoit qu'il n'occupe que ſon orifice interne, comme il arrive le plus ſouvent, on doit tâcher par toutes ſortes de voyes de préſerver la femme d'une ſi fâcheuſe maladie, lorſqu'elle y a quelque diſpoſition; à quoi ſont ſujettes les femmes qui ont leur Matrice skirrheuſe, & celles à qui il eſt ſurvenu quelque apoſtême, comme auſſi celles qui ont ſouvent des pertes de ſang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menſtruës, & qui ſont d'âge à les perdre entiérement; car c'eſt en ce temps, ainſi que j'ai dit ci-deſſus, que les femmes ſont beaucoup plûtôt affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus ſouverain remède dont la femme de cet âge puiſſe uſer pour s'en préſerver, & pour ſe garantir auſſi de beaucoup d'autres incommodités auſquelles elle eſt ordinairement ſujette en ce même temps, eſt la ſaignée du bras ſouvent réïtérée, afin de ſuppléer au défaut de l'évacuation menſ-

truelle, & d'empêcher que le ſang & les humeurs ne ſe portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit ſe ſervir de temps en temps de ce reméde durant quelques années, juſques à ce que la nature ait entiérement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le ſang vers la Matrice, pour l'évacuation des menſtruës, & que les vaiſſeaux qui laiſſoient écouler ce ſang, ſoient tout-à-fait réünis; & ſi la femme eſt ſujette à des pertes de ſang fréquentes, elle s'abſtiendra entiérement du coït, car il lui eſt extrêmement préjudiciable; parce que dans ſon action la Matrice étant échauffée & agitée, la perte de ſang en eſt très-ſouvent excitée. Elle uſera d'un régime de vivre rafraîchiſſant & humectant: elle évitera toutes choſes apéritives & diurétiques, comme auſſi tous violens purgatifs; & pour tempérer d'autant plus l'acrimonie des humeurs, après avoir pris quelque légere purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait, uſant auſſi par intervalles, & alternativement de boüillons de poulets, dans le corps deſquels on mettra cuire en même-temps un peu de ſemences froides.

Mais afin que le lait lui puiſſe apporter tout le ſoulagement qu'on peut eſpérer, on doit faire en ſorte que ce ſoit le lait d'une vache bien ſaine, qui ne ſoit point pleine, ni en chaleur, & n'ait pas trop recemment fait ſon veau, & qu'elle ſoit nourrie de bonne pâture; car autrement il lui ſeroit entiérement préjudiciable; à cauſe que le lait de tous les animaux correſpond, auſſi-bien que celui de la femme, à la bonne ou mauvaiſe habitude de leur corps, & retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent être nourris, comme eſt le lait de ces vaches que pluſieurs gens nourriſſent durant l'Hyver, du reſte des grains qui ont ſervi à faire de la bierre, & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faiſoit bien réfléxion à cela, on trouveroit que c'eſt-là ſouvent la cauſe pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui le prennent.

## CHAPITRE XIV.

### *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.*

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme grosse, auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit : C'est pourquoi nous nous contenterons de traiter succinctement en ce lieu-ci, du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée ; lequel procéde souvent de ce que les alimens qui étoient dans l'estomac, & les matieres des intestins, sont tellement agités & broüillés par les fortes compressions du ventre de la femme durant sont travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus régir, les laisse écouler en abondance, aussi-tôt qu'elle est accouchée ; ce qui est aidé de ce que l'enfant étant long-temps au passage, & faisant une compression du *rectum*, empêche que la femme ne puisse vuider ses excrémens ; lesquels étant retenus & grandement agités dans les intestins, les débilitent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquierent; ce qui cause très-facilement ensuite le flux de ventre ; à quoi contribuent aussi quelquefois les clysteres trop âcres qu'on avoit donnés à la femme, pour lui procurer les douleurs de l'accouchement, lesquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie étant restée dans les intestins, qui les échauffe & les irrite extrêmement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puisse être, & de quelque cause qu'il puisse procéder, il est toûjours très-fâcheux, & la met souvent en grand péril de la vie ; parce qu'il détourne, & empêche l'évacuation des vuidanges de la Matrice ; lesquelles étant supprimées causent toûjours de très-pernicieux accidens, & même très-souvent la mort. *Hypocrate* au 3. liv. des Malad. Popul. nous donne trois notables exemples de différentes femmes, dont deux moururent, le septiéme jour après avoir avorté, & la troisiéme dura jusqu'au quatorziéme jour après son accouchement, & mourut pareillement, ayant eu durant tout ce temps, aussi-bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres

exemples dans les Auteurs, pour prouver une chose que l'expérience nous fait connoître journellement. Ce qui est de plus fâcheux en cette maladie est, que tous le remédes qui seroient propres au flux de ventre, augmentent encore la suppression des vuidanges; & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vuidanges supprimées, sont entiérement contraires au flux de ventre: c'est pourquoi on n'ose pas faire prendre par la bouche à la malade aucune chose qui resserre, ni lui donner aucun clystere astringent; & même on ne peut pas la purger avec sûreté dans le commencement de sa couche; c'est ce qui fait que le flux de ventre s'augmente assez souvent, n'étant pas possible d'y remédier pour lors, de la maniere qu'on feroit en d'autres tems. Néanmoins il faut tâcher, autant qu'il est possible en ce tems, de faire quelques remédes convenables à cette fâcheuse maladie, ce qu'on fera en donnant à la malade de bons consommez, pour entretenir ses forces qui se diminuent beaucoup par le flux de ventre; on lui donnera aussi des clysteres anodins, composez d'une simple décoction de son, ou d'herbes rafraîchissantes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiser la douleur, & pour tempérer l'acrimonie des matieres qui sont dans les intestins; on pourra même lui faire prendre quelque grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf; & si ce flux de ventre est accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra saigner pour suppléer au défaut des purgations. Mais si on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne feroit pas la suppression des vuidanges, on lui fera tous les autres remédes dont on a accoûtumé de se servir dans les autres tems; & après que le flux de ventre sera entiérement arrêté, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vuidanges de la Matrice, qui avoient été supprimées; & on remédiera aux autres accidens par des remédes convenables à leur nature.

---

## CHAPITRE XV.

### *Des tumeurs du ventre, appellées* hernies-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur si prodigieuse durant la grossesse, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre, qui dans sa disposition naturelle n'étant pas capable de la contenir, est contraint de s'étendre à proportion que la grosseur de la Matrice vient à augmenter; ce qui se fait quelquefois si extraor-

nairement, & avec tant de violence, que le péritoine ne pouvant pas se dilater suffisamment, vient à se rompre; après quoi il se fait une séparation de muscles, & une tumeur au même lieu, dans laquelle l'intestin, ou l'épiploon, & par fois même la Matrice avec l'enfant tombent, comme je l'ai vû en une femme grosse de six mois & demi, qui avoit une *hernie-ventrale* si grande, que sa Matrice & son enfant étoient presque entiérement contenus dans cette tumeur, qui étoit éminente d'une prodigieuse grosseur, hors les bornes de son ventre.

Cette rupture du péritoine se fait quelquefois au-dessus, & d'autres fois au-dessous du nombril, entre les deux muscles droits; elle arrive aussi très-souvent à l'ombilic, ou vers les aînes, à cause que ces endroits sont les plus foibles parties du ventre. Elle est ordinairement causée par les grands efforts d'un mauvais travail, ou par ceux d'un violent vomissement, ou d'un fréquent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura reçû sur le ventre, ou par quelque chûte qu'elle aura faite, ou par autre chose capable de lui faire quelque subite violence; à quoi les femmes grosses contribuent beaucoup, en se serrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vêtemens, pour paroître de plus belle taille; ce qui fait que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous côtez, souffre un plus grand effort qu'il ne devroit, vers sa partie inférieure, où tout le fardeau de la grossesse est poussé.

Outre que cette maladie est très-difforme, elle est encore fort incommode aux femmes; car elle leur cause souvent de refroidissemens d'estomac, des indigestions, des vomissemens, des coliques très-douloureuses, & plusieurs autres accidens fâcheux, les mettant aussi quelquefois en péril de la vie; comme il arrive quand l'intestin, qui est tombé hors de la rupture du péritoine, ne peut être repoussé au dedans du ventre, sans faire incision à la partie, ainsi qu'on est obligé de faire au *bubonocel*, lorsque l'intestin est retenu en l'aîne. On a vû même quelquefois la Matrice être repoussée, comme j'ai dit, hors du ventre, au commencement de la grossesse, dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayant pas pû être remise, à été cause de la mort de la femme; parce que l'enfant ne laissant pas d'y prendre son accroissement, la tumeur devenoit d'une telle grosseur, qu'il étoit impossible de repousser, ni de réduire la Matrice dans sa situation naturelle. *Sennerte* au 9. ch. de la 1. Part. du 2. Liv. des Maladies, fait mention d'un semblable accident, arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de sa grossesse

grossesse, laquelle en aidant son mari à courber avec grande force une perche, reçut un violent coup de cette perche vers l'aîne gauche, qui lui causa une rupture du péritoine, après quoi il survint aussi-tôt une tumeur, qui en peu de tems s'augmenta tellement, qu'on ne put jamais repousser au-dedans du ventre, la Matrice qui étoit contenuë dans cette tumeur ; à cause de l'accroissement qu'y prenoit son enfant, qu'elle porta ainsi hors du ventre, comme dans un sac, n'étant recouvert que de la Matrice & la peau seulement ; jusques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement étant venu, on fut obligé de lui tirer cet enfant par la section Césarienne ; à cause de l'impossibilité qu'il y avoit de réduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette opération sauva bien la vie à l'enfant ; mais elle fut infructueuse à la mere, qui mourut quelque tems ensuite.

Les femmes peuvent se préserver de ces sortes de ruptures du ventre, si elles évitent durant leur grossesse tout ce qui peut leur causer quelque subit & violent effort ; laissant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous côtés. C'est pourquoi elles ne doivent avoir la poitrine ni le ventre aucunement serrés par leurs vêtemens durant tout le tems de leur grossesse ; & si nonobstant cette précaution, cet accident ne laissoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur reméde dont elles puissent user, est de porter un bandage propre, qui soit garni de compresses bien ajustées sur la tumeur du ventre, afin de repousser au-dedans les parties qui pourroient y tomber ; & si la rupture est en un lieu où la Matrice y puisse être entiérement poussée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçû, elle doit user d'une très-grande précaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher aussi que la rupture ne soit encore augmentée par la grossesse, comme il arrive presque toûjours ; c'est pourquoi il seroit bon qu'elle se tînt au lit durant tout le tems de sa grossesse, si elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

## CHAPITRE XVI.

### *De l'inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée.*

TOut le ſang & les humeurs ſont tellement échauffés & agités durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mamelles, qui ſont compoſées de corps glanduleux & ſpongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs qui y affluent de toutes parts, en ſont facilement enflammées, à cauſe que cette réplétion en fait une diſtenſion très-ſenſible & douloureuſe ; à quoi la ſuppreſſion des vuidanges de la Matrice, & la plénitude univerſelle du corps contribuent beaucoup. Cette inflammation vient auſſi quelquefois de ce que la femme s'eſt trop ſerrée le ſein, ou pour y avoir reçû quelque coup, ou pour s'être couchée deſſus, car ces choſes y font facilement contuſions ; comme encore pour avoir ceſſé de donner à tetter à l'enfant ; d'autant que par ce moyen, le lait qui eſt en grande quantité aux mamelles, n'en étant pas évacué, s'y échauffe & s'y corrompt par un trop long ſéjour.

Mais de quelque choſe que procéde l'inflammation des mamelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plûtôt y apporter les remédes convenables ; de peur qu'elles ne viennent à s'apoſtémer enſuite, ou bien que ne ſuppurant pas, il n'y reſte une dureté ſkirrheuſe, qui pourroit avec le tems dégénérer en *cancer*, qui eſt une très-pernicieuſe maladie, & le plus ſouvent incurable, quand elle eſt confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mamelles ne ſe convertiſſe en ces fâcheuſes maladies, il arrive ordinairement que la femme reſſent en ces parties, qui ſont très-ſenſibles, une extrême douleur, qui lui cauſe ſouvent des friſſons, auſquels ſurvient une fiévre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut preſque endurer aucune couverture ſur elle, & quand elle ſe découvre tant ſoit peu, & même pour tenir ſeulement ſes bras hors du lit, il lui arrive de nouveaux friſſons, qui augmentent encore enſuite la chaleur de la fiévre. On ne doit pas s'étonner ſi elle vient bien-tôt en cette occaſion ; car les mamelles par leur proximité du cœur, lui communiquent très-facilement leur inflammation, qui même quelquefois excite délire & frénéſie, ſi le

ſang ſe porte ſubitement vers elles, & s'y amaſſe en trop grande abondance, comme nous aſſure *Hypocrate* en l'Aphor. 40. du 5. liv. *Quibuſcumque mulieribus ad mammas ſanguis colligitur, furorem ſignificat.* Si le ſang (dit-il) ſe porte & eſt amaſſé en abondance aux mammelles, cela ſignifie délire, & frénéſie à venir.

Le principal & le plus aſſuré moyen d'empêcher, que les humeurs ne ſe portent en ſi grande abondance aux mamelles, & qu'il n'y ſurvienne pour ce ſujet inflammation, c'eſt de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la Matrice. C'eſt pourquoi ſi elles étoient ſupprimées, on les provoquera, comme il a été dit autre part ; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inférieures. On déſemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la ſaignée du bras ; après quoi, pour une plus grande diverſion, & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges, on viendra à celle du pied, & pendant cela, on n'oubliera pas les remédes topiques ſur les mamelles ; comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile d'amandes douces & de vinaigre mêlez enſemble, & d'y mettre enſuite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on mêlera le tiers de *populeum ;* ou bien on ſe ſervira d'un cataplaſme, fait avec la terre cimolée qui ſe trouve au fond de l'auge des Couteliers, l'huile, & un peu de vinaigre ; & ſi la douleut étoit grande, on fera un autre cataplaſme avec la mie de pain blanc & le lait, auquel on mêlera l'huile d'amandes douces & quelques jaunes d'œufs : On pourra auſſi mettre par deſſus toutes ces choſes des compreſſes trempées en oxycrat, ou en eau de plantain ; mais il faut bien obſerver, que les remédes qu'on appliquera ſur les mamelles, ſoient ſeulement refrigerans, & refrenans, ſans aucune grande aſtriction, car par ce moyen on y feroit venir une tumeur skirreuſe, qui y reſteroit long-tems, & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne ſe convertît en pire maladie.

Après que la plus grande fureur de l'inflammation ſera paſſée, comme auſſi la plus grande partie de l'humeur antécédente évacuée & détournée, on ſe ſervira de remédes un peu réſolutifs, pour digérer, réſoudre, & conſumer le lait qui eſt dans les mamelles en trop grande abondance, de peur qu'il ne s'y corrompe par ſon ſéjour. C'eſt pourquoi il doit être évacué, ou en le faiſant ſortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le ſucement d'une autre perſonne, ou bien par réſolution, ſinon il faudroit qu'il ſuppurât, s'il étoit en quantité. Il faut néanmoins tâcher de le réſoudre plûtôt

que de le tirer ainſi, quand la femme ne veut pas nourrir ſon enfant ; car le ſucement en attire d'autre à la partie, qui cauſeroit enſuite le même accident, s'il n'étoit encore évacué ; mais ſi le lait vient à s'écouler de ſoi-même des mamelles, on ne le doit pas empêcher ; parce que pour lors il s'en fait une évacuation ſans attraction. On le réſoudra en appliquant ſur les mamelles, un cataplaſme de miel tout pur ; ou bien on en frotera ſeulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant ſur le feu, & en ayant ôté toutes les groſſes côtes ; prenant bien garde auſſi à ne pas trop ſerrer le ſein, & qu'il n'y ait aucun linge deſſus qui ſoit dur & inégal, afin qu'il n'en ſoit froiſſé ni contus. Un fort bon remède encore pour cela, eſt de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle ſoit bien molle, & qu'il n'y ait preſque plus d'eau de reſte, après quoi on la pilera un peu en un mortier de bois ou de marbre, pour la faire paſſer en boüillie à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajoûté un peu de miel, & d'huile de camomille) on fera un cataplaſme pour mettre ſur les mamelles.

En pratiquant toutes ces choſes, la femme doit obſerver un régime de vivre rafraîchiſſant, & qui ſoit peu nourriſſant, pour n'engendrer pas trop de ſang & d'humeurs, dont il y a déja une exceſſive abondance ; elle doit avoir toûjours le ventre libre, afin que les humeurs puiſſent être portées d'autant plus en bas, & par conſéquent détournées des mamelles. Pendant tout le tems que durera l'inflammation des mamelles elle ſe tiendra au lit, couchée ſur le dos, afin qu'elle puiſſe mieux repoſer ; car étant levée, les mamelles qui ſont lourdes & péſantes, à cauſe de l'abondance d'humeurs dont elles ſont remplies, lui ſont une très-grande douleur, quand elles pendent en bas : elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra ; parce que les principaux muſcles qui les font mouvoir étant ſituez ſous les mamelles, ne peuvent faire leur action, ſans agiter le ſein qui eſt fort douloureux, quand il eſt enflammé ; & après le quinziéme jour de ſon accouchement, lorſqu'elle aura eu une aſſez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation ſera paſſé, n'ayant auſſi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, ſelon que la choſe le requerrera, pour évacuer les mauvaiſes humeurs, qui pourroient être reſtées en toute l'habitude. Mais ſi nonobſtant tous ces remédes les mamelles ne ſe déſenflent pas, & ſi elle y ſent toûjours beaucoup de douleur, & grande pulſation, avec dureté plus en un endroit

qu'en l'autre on peut être aſſuré qu'il ſe fait apoſtême en ce lieu : Nous en traiterons ci-après.

## CHAPITRE XVI.

### *Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite* le poil.

JUſqu'à préſent on a toûjours crû, que le ſang étoit la matiere dont le lait eſt fait aux mamelles : Mais il y a grande apparence que le chyle ſeul, & non le ſang, eſt deſtiné à ſa génération, auſſi-bien qu'il eſt la véritable matiere, dont tout le ſang du corps eſt fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, eſt la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine ſoûclaviere, trouvé heureuſement par M. *Pecquet*, Médecin de la Faculté de Montpellier, auquel toute la poſtérité ſera éternellement redevable, d'avoir lieu par-là, de ſe déſabuſer de pluſieurs notables erreurs, qui, faute d'une ſi belle & ſi néceſſaire connoiſſance, s'étoient gliſſées & entretenuës juſqu'à préſent dans la pratique de la Médecine. Néanmoins comme les vaiſſeaux qui peuvent porter pour ce ſujet une partie de ce chyle aux mamelles, ne ſont pas encore manifeſtement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere ſuivante la cauſe du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme, ſon lait n'eſt pas encore bien purifié, à cauſe de la grande émotion que tout ſon corps a reçûë pendant les efforts de l'accouchement ; & il eſt pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs, qui ſe portant en ce temps aux mamelles avec trop d'abondance, cauſent l'inflammation, dont nous venons de parler dans le précédent Chapitre ; mais quand l'enfant a déja tetté pendant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait ſeul y eſt contenu, ſans ce mélange d'humeurs ; cela étant, il arrive quelquefois qu'y étant retenu trop long-temps ſans évacuation, il s'y caille & grumele, & s'y échauffant, il cauſe auſſitôt cette maladie, que les femmes appellent entr'elles *le poil*, parce qu'elle cauſe à la femme une douleur de mamelles, ſemblable à celle qu'*Ariſtote* au Chap. 11. du 7. Liv. de l'Hiſt. *de Anim.* dit fabuleuſement procéder de quelque poil avalé par la femme en buvant, lequel étant enſuite facilement porté dans la ſubſtance fongueuſe des mamelles, y fait une très-grande douleur, qui ne s'appaiſe pas

devant qu'on en ait fait ſortir ce poil avec le lait, ſoit en preſſant les mamelles, ſoit en les ſuçant ; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une pareille croyance.

Pluſieurs Auteurs font diſtinction entre le caillement de lait, & une autre maladie, qui eſt appellée par eux *Caſeatio*, en laquelle le lait ſe convertit en fromage ; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faiſant réſolution de la partie la plus ſubtile du lait, celle qui eſt la plus groſſiere, vient à s'endurcir dans les glandes des mamelles ; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant eſt bien plus ordinaire. Ses ſignes ſont, que les mamelles qui étoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales & raboteuſes par tout, ſans aucune rougeur ; & on y ſent facilement la diſtinction, & la ſéparation de toutes leurs glandes, qui ſont remplies de ce lait caillé. Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient accoûtumé ; il leur ſurvient un friſſon, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles reſſentent comme un glaçon. Ce friſſon eſt ordinairement ſuivi d'une fiévre, qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins ; ſi ce n'eſt que le caillement de lait ſe convertiſſe en véritable inflammation des mamelles ; ce qui arriveroit indubitablement s'il n'en étoit évacué, ou diſſipé & réſolu.

Ce caillement de lait vient le plus ſouvent de ce que la femme n'eſt pas aſſez tirée ; ſoit pour en avoir une trop grande abondance, ſoit parce que ſon enfant eſt ſi petit, ou ſi foible qu'il ne peut pas tout ſucer, ſoit pour vouloir ceſſer d'être nourrice ; car pour lors le lait demeurant aux mamelles après ſa coction, ſans être évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raiſon du trop long ſéjour qu'il y fait, s'aigriſſant, il s'y caille & grumelle, ainſi que nous voyons que l'aigreur de la préſure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cet accident vient ſouvent auſſi de la femme, pour avoir ſouffert un grand froid, & pour avoir eu le ſein trop découvert ; parce que le lait venant à être trop refroidi ſe caille, & ſe tourne en grumeaux, comme nous voyons que le ſang fait.

De quelque cauſe que puiſſe procéder le caillement de lait, le plus prompt & le plus aſſuré reméde, eſt que la femme ſe faſſe au plutôt tetter, juſques à vuider & tarir les mamelles : Mais comme ſon enfant, s'il eſt petit ou foible, ne peut pas avoir le ſucement aſſez fort pour cela ( car le lait ainſi grumelé ne raye point au commencement ) elle ſe fera tirer par une autre femme, juſques à ce

que ses mamelles soient de facile trait ; après quoi elle redonnera à tetter à son enfant ; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour sa nourriture, elle usera de viandes peu nourrissantes, & se tiendra toûjours le ventre assez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas être nourrice, il est besoin de se servir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point de lait grumelé par le sucement des mamelles, car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toûjours, si derechef elles n'étoient évacuées ensuite : c'est pourquoi il sera nécessaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte davantage, & de résoudre & dissiper le lait qui y reste. Il faudra, pour ce sujet, évacuer la plénitude du corps, par la saignée du bras ; & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas, par clysteres un peu forts, & même par la saignée du pied, se servant aussi de la purgation si besoin est, & pour résoudre, digérer, & dissiper le lait grumelé aux mamelles, on mettra dessus les choses que nous avons dit être propres à le faire évader ; comme le cataplasme de miel tout pur, ou celui des quatre farines, cuites en décoction de sauge, menthe, hache & fenoüil, y mêlant de l'huile de camomille, dont on fera aussi une embrocation sur toutes les mamelles.

J'ai quelquefois vû des femmes, mettre sur leur sein en cette occasion, avec un succès assez heureux, des linges qui servent de couverture aux pots de beurre salé : c'est un reméde qui est dessicatif, propre pour absorber les humidités de ces parties, dont on peut se servir, après toutefois que ceux mentionnés ci-dessus en auront dégrumelé le lait : mais si nonobstant tout cela il ne peut être dissipé, ni résolu, il y a danger qu'y croupissant plus long-temps, il ne cause inflammation aux mamelles. Si la chose arrive ainsi, on y remédiera comme il a été dit au précédent Chapitre. Parlons maintenant des apostêmes des mamelles qui viennent souvent après leur inflammation.

---

## CHAPITRE XVIII.

### *Des apostêmes des mamelles de la femme accouchée.*

IL peut arriver en tout temps, aux filles aussi-bien qu'aux femmes des apostêmes aux mamelles, soit chauds, soit froids, la curation desquels n'a rien de particulier, comme dit *Guidon*, sinon

qu'on n'y doit pas mettre de forts repercuſſifs, à cauſe de leur proximité du cœur, & que la rétention des menſtrues ſert beaucoup à leur génération, & leur provocation à leur guériſon, comme auſſi la ſaignée des ſaphenes ; mais notre intention eſt ſeulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui ſuivent ordinairement l'inflammation des mamelles cauſée par la corruption du lait, & par la trop grande abondance de ſang & d'humeurs qui s'y portent.

Après donc qu'on aura fait tout ſon poſſible pour faire ceſſer cette inflammation, ſoit par les évacuations univerſelles du corps, tant par la ſaignée du bras & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, ſoit auſſi par le moyen des remédes repellans, & ſimples réſolutifs, appliqués ſur les mamelles, ſi la femme y reſſent toûjours une grande douleur & une forte pulſation, plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de moleſſe en ſon lieu, c'eſt ſigne qu'elles s'abſcederont. Pour lors on doit ceſſer l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remédes maturatifs de l'apoſtême, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire ſuppurer tout-à-fait, que de ſe ſervir davantage de repellans, & de réſolutifs ; de peur qu'on ne faſſe endurcir la matiere, en repouſſant, ou réſolvant ſeulement le plus ſubtil, le plus groſſier reſtant aux mamelles, qui cauſeroit une tumeur ſkirrheuſe, qui ſeroit après fort difficile à diſſiper ; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive quelquefois, ſe pourroit convertir en *cancer*.

Pour aider à la ſuppuration de l'apoſtême, on mettra ſur les mamelles un cataplaſme émollient & maturatif, compoſé de mauves, guimauves, oignon de lis, & graine de lin concaſſée, qu'on fera cuire tant que tout ſoit extrêmement mol, & qu'il puiſſe paſſer à travers un gros tamis, de peur qu'il ne reſte rien de dur, qui puiſſe froiſſer le ſein, qui pour lors eſt fort douloureux ; après quoi on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *baſilicum ;* & ſur le lieu où l'apoſtême démontre ſe vouloir plûtôt percer, on y mettra un petit emplâtre du même *baſilicum*, & ce cataplaſme par deſſus, le renouvellant douze heures après, ou au plus tard le lendemain, continuant tel reméde juſqu'à ce que l'apoſtême ſoit mûr : ou bien on ſe ſervira de l'emplâtre divin diſſous en une médiocre conſiſtance avec l'huile de lis, lequel emplâtre on doit préférer à toute ſorte d'autres, pour bien mûrir, & faire ſuppurer les apoſtêmes des mamelles.

Auſſi-tôt

Auſſi-tôt que l'apoſtême ſera mûr, on en fera l'ouverture, ſi elle ne s'étoit faite d'elle-même. On connoîtra qu'il eſt tems de la faire, quand la pulſation que la femme ſentoit auparavant aux mamelles eſt ceſſée, quand la douleur & la fiévre ſont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'apoſtême eſt un peu élevé en pointe, & eſt tout-à-fait amolli, & qu'on y ſent avec le doigt l'inondation de la matiere y contenuë.

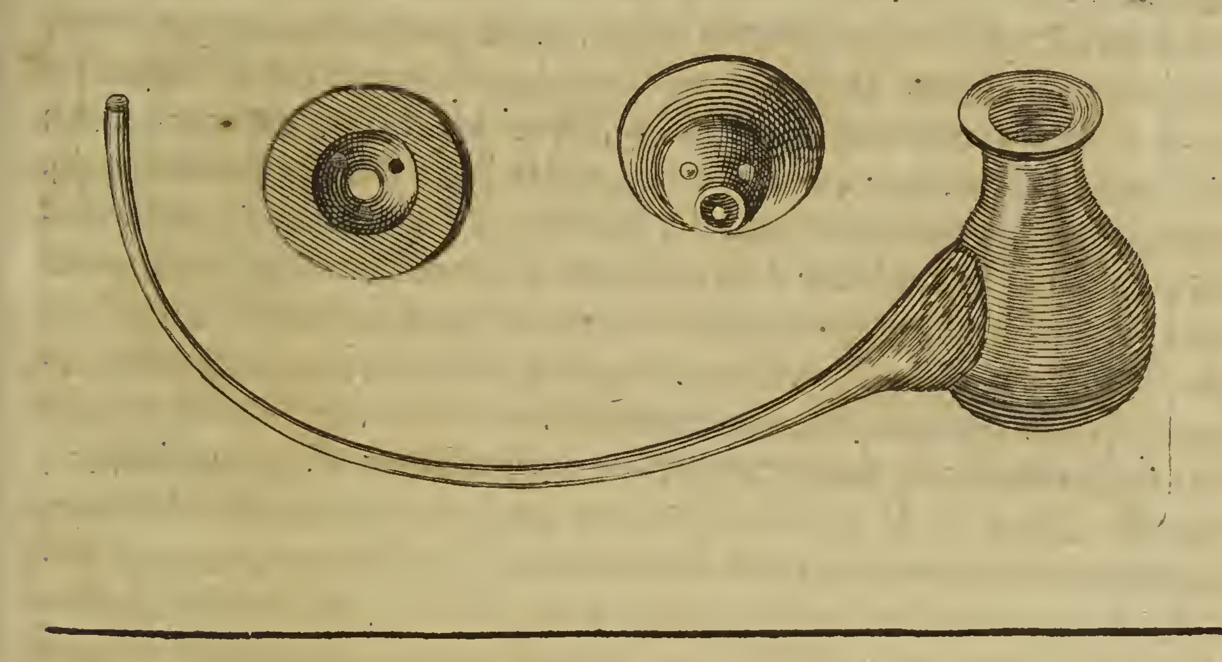
Quand donc ces ſignes apparoîtront, pour lors on fera ouverture de l'apoſtême au lieu le plus propre à donner iſſuë à la ſanie, prenant bien garde à ne le pas faire trop tôt, & la matiere n'étant pas encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mamelles ſont des parties extrêmement ſenſibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cauſe de leur ſubſtance rare & ſpongieuſe, tiſſuë d'une infinité de vaiſſeaux. C'eſt pourquoi on y laiſſera meurir la matiere, ſans toutefois l'y laiſſer trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faiſant aſſez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux préférer la lancette, d'autant qu'elle ne fait aucune perte de ſubſtance, & que la cicatrice n'en eſt pas ſi difforme, que celle qui ſuccéde après l'ouverture faite par le cautere; car les femmes ſont bien aiſes de conſerver en ſon entier, le plus qu'elles peuvent, une partie, qui par ſa ſeule beauté les fait ſouvent chérir & careſſer. *Guidon* veut qu'on faſſe cette ouverture en forme de Lune, c'eſt-à-dire, en figure de demi-croiſſant, pour ſuivre la figure ronde de la mamelle; mais importe peu de quelle façon elle ſoit faite, pourvû que ce ſoit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on ſe donne garde d'ouvrir quelques gros vaiſſeaux, les principaux deſquels ſont vers l'aiſſelle. Après qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourri qui s'y trouvent ſouvent, on détergera & mondifiera l'apoſtême en la maniere ordinaire, obſervant ſeulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues ni trop dures, mais ſeulement quelques tampons de charpie fort mollets, ſans les pouſſer trop avant, deſquels on liera le premier avec un fil, ſi beſoin eſt, pour le retirer plus facilement, à cauſe qu'ordinairement ces apoſtêmes ſont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf, ou en *baſilicum* mêlé avec le digeſtif, s'il y reſte encore quelque choſe à ſuppurer; enſuite de quoi on ſe ſervira de déterſifs & de mondificatifs, comme ſont le miel, le mondificatif d'ache, ou l'*apoſtolorum*, ſelon que le cas le re-

quiert, mettant par-dessus un emplâtre d'onguent divin, pour amollir & dissiper la dureté qui pourroit y être restée.

Quelquefois les mamelles n'abscédent pas seulement en un lieu, mais souvent chacune de leurs principales glandes viennent à suppurer, & à faire comme autant d'apostêmes; de telle façon qu'elles se percent par fois en cinq ou six endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuser à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous; mais il suffit d'en faire une bonne, ou deux aux lieux les plus déclives; car toute la matiere qui a aisément communication d'un endroit à l'autre par-dedans, à cause que les mamelles sont toutes spongieuses, s'évacuëra facilement; & une ou deux bonnes issuës faites ainsi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus sûr pour guérir les apostêmes des mamelles après l'évacuation de la matiere, & pour empêcher que leurs ouvertures ne soient long-temps fistuleuses, est d'en faire évader entierement le lait; ce qu'on fera de la maniere que nous avons enseignée en son lieu, non-seulement de la mamelle apostumée, s'il n'y en avoit qu'une qui le fût, mais de toutes les deux; parce qu'il y en resteroit toujours quelque communication; ce faisant les ulceres en seront bien plutôt, & plus facilement desséchez; & pour ce sujet le ventre de la femme sera tenu libre par clysteres qu'on lui donnera, si elle ne l'avoit ainsi naturellement; & elle sera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs superfluës, & pour les porter en bas, usant aussi d'un régime de vivre peu nourrissant.

Il faut observer qu'on ne doit pas laisser séjourner trop long-temps la matiere des abscès des mamelles, après sa maturité, comme font mal à propos la plûpart des femmes, qui aiment mieux laisser percer ces abscès d'eux-mêmes, que de souffrir un simple coup de lancette, pour donner issuë à la matiere qui y croupit; ce qui est cause que cette matiere étant retenuë trop long-temps, corrode & ronge la substance des propres glandes de la mamelle, & se communiquant par ce moyen jusques aux réservoirs du lait, fait que ces sortes d'abscès sont de très-longue guérison; à cause de l'écoulement du lait & des sérositez, qui ayant pris cours par les ouvertures de l'abscès, empêchent la consolidation de la partie, & principalement aux femmes, qui nonobstant cela ne laissent pas de nourrir quelquefois leur enfant de la mamelle saine, à cause de la mutuelle communication des vaisseaux des deux mamelles. C'est pourquoi il faut donner issuë à la matiere,

auſſi-tôt qu'elle eſt dans une parfaite maturité, & dans le temps qu'elle n'eſt encore contenue que dans les tégumens, ou dans les ſeules graiſſes de la mamelle ; ainſi faiſant, l'abſcès eſt bien plus promptement guéri, & d'autant plûtôt ſi la femme ceſſe d'être nourrice de ſon enfant, & qu'on lui faſſe uſer ſouvent de quelque ptiſane laxative, pour lui tenir le ventre libre.



---

## CHAPITRE XIX.

### *Des bouts des Mamelles écorchés & emportés.*

SOuvent les femmes qui ſont nourrices, & principalement quand c'eſt la premiere fois, ſont ſujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mamelles, qui ſont doüés d'un ſentiment très-exquis, parce que pluſieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir ; ce qui leur cauſe une extrême douleur, qui les fait ſouvent ſuer à groſſes gouttes, tant elle leur eſt inſupportable, quand, nonobſtant cette indiſpoſition, elles donnent à téter à leur enfant ; & d'autant plus que leurs mamelles ſont de difficile trait, comme il arrive lorſqu'elles veulent du commencement être nourrices ; auquel temps le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mamelons, qui ne ſont pas tout-à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour téter, que quand les mamelles rayent preſque d'elles-mêmes ; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle ſorte, par le continuel ſucement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entiérement le bout des mamelles ; après quoi la femme ne lui peut plus donner à téter, & il y reſte

un ulcére, qui est quelquefois de difficile guérison. Souvent aussi cela provient de ce que les enfans sont si altérés, & si affamés, qu'ils ne se donnent pas la patience de téter doucement; & sentant que le lait ne sort pas si promptement qu'ils le souhaitent, ils mordent & machotent si fort les bouts, croyant le faire venir plûtôt, soit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toûjours, les emportent tout-à-fait, comme nous disons. Il arrive aussi quelquefois que d'autres enfans ont la bouche tellement échauffée, que les bouts des mamelles viennent à s'en ulcérer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulcéres qu'on nomme *aphtes*, ou même, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie Vénérienne, laquelle ils peuvent aussi communiquer à leurs Nourrices; & pour lors les ulcéres qui en sont causés, ne cédent pas aux remédes ordinaires, mais au contraire ils vont toûjours en augmentant.

On doit remédier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raison de la grande douleur qu'elles causent à la femme, lorsqu'elle veut donner à téter à son enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne se convertissent en ulcéres malins. C'est pourquoi aussi-tôt qu'elles commenceront, il seroit à propos que la femme s'abstînt de donner à téter à son enfant, jusques à ce qu'elles fussent entiérement guéries (car par son continuel sucement il seroit bien difficile qu'il ne les fît encore croître en les irritant) pendant quoi on feroit évader pour un peu de tems son lait, de peur que n'étant plus tirée, il ne lui vînt une inflammation au sein, par sa trop grande abondance. Néanmoins s'il n'y avoit que le bout d'une seule mamelle de malade, elle lui en pourroit donner de l'autre. On mettra sur ces bouts ainsi écorchés un peu d'huile d'œuf, ou d'huile de cire neuve durant quelques jours; après quoi on se servira de remédes déssicatifs, comme sont l'eau alumineuse, & l'eau de chaux; ou on les bassinera seulement d'eau de plantain, mettant par-dessus de petits linges bien mollets, & trempés dans ces eaux; ou on se servira de quelque petit emplâtre de céruse, ou de blanc-raisin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon; mais sur-tout ce ne sera d'aucune chose qui puisse être trop désagréable au goût de l'enfant, ni lui porter aucun préjudice; c'est pourquoi beaucoup se contentent seulement d'y mettre un peu de miel rosat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de dessicatifs on se serve d'émolliens; mais il faut faire distinction; car les émolliens sont pro-

pres à préserver de telles fissures ; mais quand elles sont faites, il faut user de déssicatifs ; & pour empêcher que la femme ne soit blessée en ces parties qui sont douloureuses, & que les linges n'y adherent, on doit mettre sur le bout du mamelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb, pour être plus dessicatif, semblable à ceux qui sont représentés au commencement de ce chapitre ; lequel doit être percé de plusieurs trous, tant pour donner issuë à la sanie qui sort de ces petits ulcéres, qu'afin que le lait qui distile souvent du bout de la mamelle, se puisse écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mamelles, pour lors il faudroit faire perdre entiérement le lait, afin de pouvoir au plûtôt desſécher les ulcéres qui y restent ensuite ; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le tems ; & si l'enfant avoit la maladie vénérienne, en ce cas il seroit bien difficile qu'on pût guérir les ulcéres qu'il auroit fait venir aux bouts des mamelles de sa nourrice durant qu'il la tireroit : c'est pourquoi on lui en donnera une autre, à laquelle on fera les remédes préservatifs de cette maladie ; mais s'il avoit simplement de simples petits ulcéres à la bouche, sans aucune malignité, on la lui lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron ; & pour tempérer d'autant plus ses humeurs qui sont échauffées, la nourrice usera d'un régime de vivre rafraîchissant, afin que son lait puisse être de pareille nature, & elle sera saignée s'il est nécessaire.

Lorsque les bouts sont tout-à-fait emportés, il est bien difficile que la femme puisse encore nourrir son enfant à cause qu'il n'a plus de prise pour sucer le lait, comme aussi parce que les petits trous du mamelon se referment, à cause de l'ulcére. Si nonobstant cela elle désire le faire, il faut qu'une autre femme lui fasse peu à peu d'autres bouts, après que les ulcéres en seront guéris, laquelle en suçant avec sa bouche attirera au-dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportés ; ou se servant d'un instrument de verre propre à cela, tel que celui qui est figuré au commencement du présent chapitre, avec lequel la femme pourra aussi elle-même le faire cinq ou six fois le jour ; & pour figurer & tenir en état ce qui aura été attiré, de peur qu'il ne se renfonce dans la mamelle, elle y mettra par dessus un petit couvercle de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il est parlé ci-dessus. Ainsi faisant peu à peu, après que les bouts seront tout-à-fait formés, & débouchés, elle pourra donner à téter à son enfant.

## CHAPITRE XX.

### *De l'enflure des jambes & des cuisses de la Femme accouchée.*

J'AI vû plusieurs femmes après être accouchées assez heureusement, avoir les jambes & les cuisses toutes œdémateuses & extraordinairement grosses, quelquefois depuis l'aîne jusques à l'extrémité du pied, par fois d'un seul côté, & d'autres fois de tous les deux. Cet accident survient souvent ensuite d'une douleur sciatique causée par un reflux, qui se fait sur ces parties, des humeurs qui devroient être évacuées par les vuidanges, dont le gros nerf de la cuisse s'abreuve quelquefois tellement, qu'il en peut rester à la femme une claudication dans la suite, comme il est arrivé à une de mes tantes, qui, quoiqu'elle fût très-bien faite, & fort droite auparavant, est restée tout-à-fait boiteuse d'une jambe depuis trente-huit ans, par un semblable accident, ensuite d'une de ses couches.

Si ces enflures sont extraordinairement grandes & douloureuses, comme sont celles qui participent de l'inflammation, & qui procédent de la suppression des vuidanges, & qu'elles soient accompagnées de fiévre avec difficulté de respirer, & de grande tension & douleur de ventre, elles sont d'autant plus dangereuses, que ces accidens sont grands, & qu'ils se rencontrent plusieurs, ou tous ensemble; mais lorsqu'elles ne sont que médiocres, & qu'elles sont sans fiévre, elles se dissipent assez souvent facilement, en ouvrant les voyes de l'urine, par un régime de vivre propre à cela, & par la purgation dans le tems: car ces sortes d'enflures arrivent assez ordinairement à cause de quelque obstruction vers la région des reins, & c'est ce qui fait que l'excrétion de l'urine étant petite, les humidités superfluës du corps, qui ne sont pas bien purgées, refluënt sur les parties inférieures, qui en sont tuméfiées de la sorte. Pour ce sujet on tâchera de procurer à la femme une bonne & libre évacuation de ses vuidanges, de la maniere que j'ai ci-devant enseignée au 10 ch. de ce 3. Livre; & on lui ouvrira les voyes de l'urine par le moyen d'une ptisane apéritive, faite avec les racines de fenouil, de persil & de chiendent, dans laquelle on mettra un peu de cristal minéral; & dans un verre de cette ptisane, on lui fera prendre quelquefois par intervalles, une once de syrop de capillaires, avec cinq ou six goutes d'esprit de sel dulcifié, ou bien demie-

drachme de ſel polycreſte ; & ſi la femme eſt ſans fiévre, & qu'il y ait au moins quinze jours qu'elle ſoit accouchée, pour lors on ne ſera aucune difficulté de la purger.

---

## CHAPITRE XXI.

### *De la paſſion hyſterique, appellée vulgairement* Suffocation de Matrice.

COMME les femmes accouchées, auſſi-bien que celles qui ſont groſſes, & beaucoup d'autres, ſont aſſez ſouvent travaillées de la paſſion hyſterique, appellée vulgairement *Suffocation de Matrice*, à cauſe que la ſuffocation, ou difficulté de reſpirer, eſt l'accident le plus ordinaire qui arrive à celles qui en ſont ſurpriſes, j'ai jugé à propos d'examiner, le plus exactement que je pourrai, quelles en peuvent être les véritables cauſes, & d'enſeigner les moyens que j'ai trouvez par expérience les plus convenables pour y remédier.

Cette maladie eſt ordinairement accompagnée d'un ſi grand nombre de différens accidens, ſelon la diverſe diſpoſition des perſonnes qui en ſont affligées, & cauſe tant de différens changemens & de ſi grandes altérations aux fonctions du corps & de l'eſprit des femmes, qu'on la peut très-bien comparer au pouvoir que *Prothée*, ce Dieu marin de la Fable, avoit de ſe changer en toutes ſortes de différentes formes : car on voit qu'entre les femmes qui ſouffrent cette indiſpoſition, les unes ont le poulx élevé, les autres l'ont petit & retiré ; en d'autres, il eſt ſi foible qu'on ne le ſent preſque point ; les unes ſont pâles & demeurent froides & immobiles dans tout le tems de l'accès de la maladie, comme ſi elles étoient mortes, & les autres ont la couleur du viſage bonne, & s'agitent & ſe tourmentent extraordinairement, & d'autres ont en ce même tems des mouvemens convulſifs ; les autres reſpirent preſque inſenſiblement & ſans aucun mouvement manifeſte des muſcles de la reſpiration ; & les autres ne tirent l'air qu'avec une grande peine & une forte agitation & grande élévation de toute la poitrine ; les unes reſtent ſans connoiſſance juſques à ce que l'accès ſoit paſſé, après quoi elles ne ſe ſouviennent point de tout ce qu'elles ont dit & fait durant ce tems ; & les autres conſervent toujours la raiſon & le jugement, & ont mémoire de tout ; les unes ſont plus gayes qu'à l'ordinaire, & rient & chantent, & les autres ſont triſtes & pleurent ; & d'autres

souffrent dans les accès de cette maladie plusieurs autres différens symptômes, qui ne paroissent pas tous en toutes sortes de femmes, mais certains aux unes plûtôt qu'aux autres, suivant la diverse disposition de celles qui en sont attaquées. Ce mal a coûtume de prendre par des accès qui reviennent quelquefois fréquemment, & d'autres fois rarement; & ces accès durent quelquefois plusieurs heures, & souvent des jours entiers, & d'autres fois ils se dissipent & passent promptement, selon que les causes dont ils sont excitez subsistent plus ou moins de tems.

*Galien*, & la plûpart des Auteurs disent que les causes de la passion hysterique procédent de la semence & du sang menstruel de la femme, qui étant plus long-tems retenus se corrompent, & que ces humeurs ayant acquis une qualité maligne & veneneuse, il s'éléve de la Matrice & des lieux voisins, où séjournent ces humeurs corrompuës, des vapeurs, qui étant portées au cœur & au cerveau par des conduits cachez & imperceptibles, produisent ensuite tous les accidens dont cette maladie est accompagnée, selon la mauvaise qualité de l'humeur qui en est cause; c'est ce qui fait qu'on donne communément à cette passion hysterique le nom de *vapeur*. Mais il n'est pas besoin, ce me semble, d'aller chercher ces conduits cachez & imperceptibles qui pourroient donner passage à ces prétenduës vapeurs; puisque le mouvement circulaire du sang nous fait connoître manifestement que la malignité des humeurs corrompuës, & ces humeurs mêmes peuvent facilement être portées au cœur par le moyen des veines, qui y reportent le sang de toutes les parties, & successivement du cœur au cerveau, par le moyen des arteres.

Pour moi je croi que tous les différens accidens qui ont coûtume d'accompagner cette maladie, que l'on prétend procéder des vapeurs qui s'élévent de la Matrice, ne viennent, pour l'ordinaire, que de la sympathie des petits rameaux de nerfs qui se distribuent à la Matrice, qui ont communication avec les nerfs de la sixiéme paire de ceux qui naissent du cerveau, qui étant tiraillez & irritez par ce commun consentement, causent promptement divers accidens aux parties où ces mêmes nerfs se distribuent, & qui sont les plus disposez à souffrir de ce consentement: de sorte que les nerfs qui servent à faire la respiration, principalement ceux qui se distribuent au diaphragme & aux muscles internes du *larinx*, qui sont des portions de cette sixiéme paire, manquant à bien faire leur action, causent le plus commun accident de cette maladie, qui est

la

la suffocation ou difficulté de respirer; ceux qui vont au cœur lui causent des palpitations, & des mouvemens déréglés avec des syncopes; lesquels mouvemens déréglés du cœur augmentent encore de beaucoup la difficulté de respirer; à cause que pour lors le ventricule gauche du cœur ne pouvant pas pousser assez promptement dans la grande artere tout le sang qu'il contient, les poulmons se gonflent aussi-tôt de l'abondance de celui qu'ils reçoivent, & ne s'en pouvant plus dégager, ils s'enflent jusqu'à un tel excès, qu'ils ne laissent point de vuide dans la poitrine, & ne peuvent plus, pour ce sujet, recevoir l'air de la respiration; ce qui fait que la malade est travaillée pour lors d'une grande suffocation, & s'imagine avoir à la gorge un gros morceau qui l'étrangle, à cause du défaut de l'action des muscles internes du *larinx*: car comme le cœur & les poulmons ne se dégagent pas assez promptement de toute l'abondance du sang qu'ils reçoivent, les veines supérieures, & principalement les jugulaires, & celles de tous les muscles du col du *larinx* & du *pharinx* en demeurent extraordinairement gonflées, & les muscles souffrent pour lors une espéce de mouvement convulsif, qui fait paroître tout le col de la malade beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire; & les nerfs qui se distribuent à l'estomac compatissant par ce même consentement, causent des dégoûts, des nausées, des contractions de l'ésophage & du larinx, auquel il est adhérent; ou bien sont cause assez souvent, que les humeurs qui sont contenuës dans l'estomac venant à être agitées, & à se fermenter, engendrent beaucoup de ventosités, qui le gonflant extraordinairement, & poussant fortement le diaphragme vers la poitrine, augmentent encore la difficulté de respirer; & si l'affection se communique par la continuité des mêmes nerfs jusqu'au cerveau, il survient quelquefois des mouvemens convulsifs, des assoupissemens, des délires, & d'autres accidens, suivant les différentes dispositions des parties. Voila selon mon opinion de quelle maniere sont excités tous les divers symptômes qui accompagnent la passion hystérique.

On peut avec raison attribuer la cause de tous ces différens accidens à la Matrice, quand cette partie souffre quelque intempérie, soit à cause de la suppression des menstrues, soit pour une abondance de fleurs blanches malignes, soit à cause de quelque autre humeur, ou matiere corrompuë procédant de quelque ulcere en cette partie, ou de quelque corps étrange retenu en sa cavité; comme quelque faux germe qui s'y seroit converti en suppuration; par

toutes lesquelles choses les nerfs qui se distribuent à la Matrice étant irrités, excitent les autres qui ont communication avec eux, à faire faire aux parties où ils s'inserent, un mouvement irrégulier, qui cause des accidens, selon la nature de l'irrégularité de ce mouvement: comme par exemple, si le nerf du cœur, souffrant quelque affection par communication de celle qui est à la Matrice, fait faire au cœur une contraction extraordinaire des fibres de ses ventricules, le pouls de la femme sera pour lors petit & resserré, & produira des accidens conformes à cette affection. Au contraire, si ce même nerf compatissant d'une autre maniere fait dilater le cœur & la grande artere plus que de coûtume, le pouls en ce cas sera plus élevé; & s'il le fait mouvoir dereglément, il causera la palpitation, & rendra le pouls inégal. Suivant ce que je viens d'expliquer des accidens qui procédent des différentes façons dont le cœur se mût en ces occasions, on peut expliquer de la même maniere la cause de la lésion des différentes fonctions qui dépendent du cerveau, & ainsi de celle que souffrent toutes les autres parties qui compatissent à l'affection de la Matrice, qui pour cette raison peut être dite la cause de tous les différens accidens que les femmes souffrent dans l'accès de la passion hystérique, & même, suivant le dire d'*Hypocrate*, la cause de la plûpart des maladies des femmes.

Lorsque les testicules des femmes, ou les autres parties voisines de la Matrice, ont quelque notable vice de conformation, ou qu'ils souffrent une considérable intemperie, soit par la semence corrompue, pour y avoir été trop long-tems retenue, ou par un regorgement d'humeurs sur ces parties dans la suppression des menstrues, cette mauvaise disposition cause assez souvent les mêmes accidens que la Matrice mal affectée, pour les mêmes raisons que j'ai dites; parce que les nerfs de la Matrice & de ses ligamens, & ceux des testicules ont communication & compatissent tous les uns avec les autres.

On ne doit pas néanmoins toûjours attribuer la cause de tous les accidens, qui se remarquent en la passion hystérique, à la mauvaise disposition de la Matrice & des parties qui en dépendent, non plus qu'à la retention & corruption du sang menstruel & de la semense; car souvent une autre humeur corrompue venant à se fermenter dans les replis du mésentere, ou dans le *pancreas*, ou dans la rate, ou dans les reins, peut causer presque tous les mêmes accidens, par la même communication des nerfs de la sixiéme paire qui se distribuent dans toutes ces parties, sans que la Matrice soit

aucunement malade ; comme je l'ai vû arriver à une Dame de qualité, qui ayant un abſcès au rein, ſouffrit preſque tous les jours durant deux ans entiers de grandes ſuffocations, & de fréquentes foibleſſes & palpitations de cœur, de la même maniere que ſi leur cauſe eût procédé de la Matrice, laquelle par l'ouverture du corps de cette Dame après ſa mort, fut trouvée très-ſaine, auſſi-bien que toutes les parties qui en dépendent ; mais un des reins étoit tout pourri par un abſcès qui s'y étoit formé, au milieu duquel on trouva une groſſe pierre, qui avoit été cauſe de cet abſcès, qui fit enfin mourir la malade, qui avoit toûjours été traitée par pluſieurs Médecins, comme ſi elle eût été travaillée d'une continuelle ſuffocation de Matrice, quoiqu'elle n'eût aucune indiſpoſition en cette partie, comme je les en aſſûrai lorſque je fus appellé pour viſiter cette femme, quatre mois avant ſa mort ; leur ayant fait remarquer, que rendant quantité de pus dans ſes urines, il falloit attribuer la cauſe de tous les accidens dont elle étoit travaillée, à un abſcès qu'elle avoit indubitablement dans le rein, auquel lieu elle ſentoit une continuelle douleur fixe.

Ce qui prouve d'autant plus, que la rétention de la ſemence & du ſang menſtruel, n'eſt pas toûjours cauſe des ſuffocations qui arrivent aux femmes, c'eſt que l'on voit beaucoup de femmes veuves, qui, bien qu'elles n'uſent plus du coït, ainſi qu'elles avoient coûtume avant leur viduité, comme auſſi la plûpart des Religieuſes, qui vivent chaſtement, ne ſouffrent point ces ſortes de maladies ; & au contraire nous voyons ſouvent des femmes mariées, qui, quoiqu'elles uſent aſſez ſouvent du coït, & qu'elles ayent bien réglément l'évacuation de leurs menſtruës, ne laiſſent pas d'être fort ſujettes à ces indiſpoſitions, auſſi-bien que quelques vieilles, qui, quoiqu'elles n'ayent plus depuis beaucoup d'années de ſang menſtruel, ni de ſemence ſuperfluë, reſſentent néanmoins quelquefois de ſemblables accidens, qui arrivent même parfois à certains hommes, mais bien plus rarement qu'aux femmes, dont le ſang eſt naturellement bien plus diſpoſé que celui des hommes, à recevoir de tems en tems de certaines fermentations, qui contribuent beaucoup à la production de tous ces accidens ; & il n'eſt rien de plus commun que de voir des femmes ſouffrir, pour cette raiſon, de grandes ſuffocations, pour avoir ſeulement ſenti l'odeur du muſc, ou des roſes, ou d'autres bonnes odeurs ſemblables, qui par leurs qualitez excitent dans les poulmons des fermentations extraordinaires du ſang, qui cauſent auſſi-tôt des étouffe-

mens, des palpitations, & des mouvemens déréglez du cœur; outre que ces sortes de parfums bien odorans étant portez en même-tems au cerveau, & altérant & troublant les esprits qui se distribuent dans les nerfs qui vont au cœur, aident, pour cette cause, à produire d'autant plûtôt les mêmes effets; à quoi contribuent encore beaucoup la peur, le chagrin, la tristesse, la fâcherie, la colere, & autres passions violentes de l'esprit; ce que l'on voit souvent arriver aux femmes nouvellement accouchées, qui sont beaucoup plus incommodées de ces suffocations que les autres; parce qu'elles ont le cœur plus foible, à cause de la grande évacuation & des grandes douleurs qu'elles ont souffertes dans le tems de leur accouchement.

Les signes de la passion hysterique ne sont pas toûjours semblables en toutes sortes de femmes; car, comme j'ai dit, les accidens en sont souvent différens, suivant la diverse disposition des parties qui compatissent avec la Matrice; mais les plus ordinaires sont la difficulté de respirer, qui cause une suffocation avec étranglement, comme si la malade avoit un gros morceau dans la gorge qu'elle ne pût avaler, & qu'on lui serrât fortement le col avec la main, des foiblesses & palpitations de cœur, des dégoûts, des nausées, & quelquefois un écoulement d'eau & de sérositez de la bouche; lesquels accidens sont souvent précedez dans le commencement de l'accès de cette maladie, de fréquens bâillemens, de battemens d'arteres dans le ventre, de mouvemens en maniere de tressaillemens & contractions de la Matrice, d'un bruissement de ventositez dans les intestins & dans l'estomac, qui le gonflant extraordinairement, compriment & font élever le diaphragme vers la poitrine. Il survient aussi à quelques femmes dans les accès de cette maladie des délires, & des mouvemens convulsifs, qui ont coûtume d'être précedez de douleur, pésanteur, & tournoyement de tête, d'éblouïssement des yeux, d'un assoupissement, & d'une diminution de la mémoire, & d'autre lésion des fonctions animales.

Cette maladie cause ordinairement plus de terreur, qu'elle n'apporte de péril aux femmes qui ont coûtume d'en être attaquées: Néanmoins quelques-unes, après avoir été travaillées dans ces accès de mouvemens convulsifs très-violens, sont tombées en apoplexie mortelle, & d'autres sont restées ensuite paralytiques de la moitié du corps, durant des années entieres, comme je l'ai vû arriver, il y a environ quinze ans, à la femme de Monsieur *Delespine*, mon Allié, laquelle étant grosse seulement de deux mois, fut pour

lors surprise d'une passion hysterique si violente, qu'elle lui causa des convulsions, & une espéce d'apoplexie, qui se convertit en une paralysie de la moitié du corps ; nonobstant quoi elle ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher fort heureusement : Mais n'ayant été que médiocrement soulagée de sa paralysie par son accouchement, elle fut obligée d'aller ensuite prendre les eaux minérales de Vichy en Bourbonnois, par l'usage desquelles eaux elle fut délivrée de cette paralysie, dont elle avoit été fort incommodée durant une année entiere.

On doit observer deux choses pour la curation de la passion hysterique ; l'une qui est, qu'avant l'accès de cette maladie on préserve la femme d'en être attaquée ; & l'autre, que l'on remédie dans le tems même de l'accès aux accidens qui l'accompagnent.

Pour exécuter cette premiere intention, si les menstruës, ou bien les vuidanges de la femme en couche sont supprimées, on les provoquera par fomentations de toutes les parties voisines de la Matrice, lavemens de jambes, le demi-bain, la saignée du pied, clysteres, purgations, & autres remédes convenables à cela : Mais si la femme étoit grosse, on doit se contenter de la saignée du bras pour évacuer la plénitude du sang, & de lui tenir le ventre libre par simples clysteres. L'usage des eaux minérales est un des meilleurs & des plus convenables remédes aux femmes qui sont sujettes à de fréquentes passions hysteriques, pourvû qu'elles ne soient pas grosses pour lors ; & s'il y avoit quelque corps étrange, comme faux-germe, ou quelque morceau de l'arrierefaix, qui étant retenu dans la Matrice, venant à s'y corrompre, fût cause de la passion hysterique, on doit procurer le plûtôt qu'il sera possible, l'expulsion de ces corps étranges, ou en faire l'extraction de la maniere que nous l'avons enseignée en son lieu, & la femme doit éviter toutes sortes de parfums de choses bien odorantes, & tous alimens trop doux & sucrez, le chagrin, la fâcherie, la colere, & toutes autres violentes passions de l'esprit, & avoir soin de se tenir tous les jours réglément le ventre libre ; & si l'on jugeoit que la trop longue rétention de la semence contribuât quelque chose à la génération de cette maladie, ce qui arrive bien plus rarement pour cette cause, que pour la rétention des autres humeurs, qui ont coûtume de s'évacuer par la Matrice, si l'état de la femme ne lui permettoit pas de pouvoir user du coït, pour décharger les testicules & les réservoirs de la semence de leur trop grande plénitude, qui cause la passion, que l'on appelle proprement *fureur uterine*, elle observera un

régime de vivre rafraîchiſſant, & uſera de bains & d'émulſions, qui puiſſent tempérer & appaiſer le boüillonnement de cette ſemence, juſques à ce que la nature l'ait expulſée, comme elle a coûtume de faire d'elle-même, auſſi-bien que les excrémens, & toutes les autres humeurs ſuperfluës du corps.

La ſeconde intention que l'on doit avoir en la curation de cette maladie, conſiſte, ainſi que nous avons dit, à remédier dans le tems de l'accès aux accidens que la femme reſſent pour lors; mais comme ordinairement les plus preſſans ſont la difficulté de reſpirer avec un grand étouffement, des foibleſſes & palpitations de cœur, auſſi eſt-on obligé d'y remédier principalement. On a coûtume en ces occaſions de ſe ſervir de certains remédes que l'on croit être ſpécifiques contre cette maladie, comme de faire ſentir à la malade des choſes de très-mauvaiſe odeur, ainſi que ſont les plumes de perdrix brûlées, ou le cuir de quelque vieille ſavate; préjugeant apparemment, que puiſque les bonnes odeurs cauſent ces ſortes d'accidens aux femmes, les puantés doivent être propres pour y remédier. Pluſieurs jettent une dragme de camphre allumé dans un pot plein d'eau, & l'y laiſſent brûler juſques à ce qu'il s'éteigne, après quoi ils donnent de cette eau à boire à la malade; Les autres préferent trois ou quatre gouttes d'huile d'ambre, priſes dans un boüillon, ou dans de l'eau de fleurs d'orange, dont l'odeur, quoique ſuave, eſt reputée être propre à cette maladie: Mais j'ai vû beaucoup de femmes qui étoient auſſi incommodées de l'odeur de la fleur d'orange comme de celle du muſc, des roſes, & des autres fleurs trop odorantes; d'autres eſtiment fort la poudre de la corne du pied d'*Elan* priſe intérieurement, croyant qu'elle a une vertu particuliere pour la préſervation & pour la guériſon de la même maladie; recommandant outre cela que la femme ait ſoin de porter toûjours ſur ſoi un morceau de la corne du pied de cet animal: Mais l'expérience m'a ſouvent fait connoître, que tous ces remédes ne ſont pas ſi ſpécifiques qu'on le croit. C'eſt pourquoi conſidérant que les accidens les plus preſſans de cette maladie ſont, comme nous avons dit, des foibleſſes & palpitations de cœur, avec une grande difficulté de reſpirer, & des étouffemens, & que dans ces occaſions, il y a ſouvent beaucoup de ventoſitez dans l'eſtomac, qui le gonflant extraordinairement, empêchent que le diaphragme qui en eſt fortement pouſſé vers la poitrine, ne puiſſe ſe mouvoir librement, j'ai coûtume, après avoir promptement fait deſſerrer les vêtemens de la malade, ſi elle y étoit trop contrainte, de pre-

férer à tous ces remédes prétendus ſpécifiques, l'uſage de quelque cuillerée d'eau de canelle, ou de ſimple eau de vie; parce que je trouve que ce remede produit un bien meilleur effet, étant plus propre qu'aucun autre pour diſſiper les ventoſités contenuës dans l'eſtomac, qui cauſent les grands étouffemens que les femmes reſſentent dans les accès de cette maladie; & qu'outre cela il fortifie en même-tems l'eſtomac, & communique enſuite très-promptement ſa vertu juſques au cœur, qu'il recrée auſſi-tôt. C'eſt pourquoi je conſeille d'en uſer dans ces occaſions; comme auſſi de donner plûtôt aux femmes un demi-verre de vin pur, que de l'eau ſimple, comme j'ai ſouvent vû faire contre mon ſentiment. Il eſt bon auſſi de faire ſentir à la malade, de l'eſprit de vin; l'odeur duquel je préfere en cette indiſpoſition à celle de vinaigre, comme auſſi l'odeur du ſimple papier brûlé, ou bien celle de la méche d'un mouſquet, à celle des vieux cuirs ou des plumes de perdrix, & principalement ſi la femme étoit groſſe; car les odeurs trop fétides pourroient contribuer à exciter l'avortement. Il eſt encore utile de provoquer l'éternuëment à la femme qui n'eſt pas groſſe, avec la poudre de bétoine, ou avec celle du ſimple tabac, qui ne ſoit aucunement parfumé, ou bien avec autre choſe qui puiſſe produire le même effet; comme auſſi de mettre dans la bouche de la malade un gros grain de ſel pour lui aider à faire ſortir plus promptement les eaux & les ſéroſités, qui y affluent quelquefois avec abondance dans le tems de la paſſion hyſtérique.

L'on pourroit, ce me ſemble, mettre en doute, ſi la ſaignée convient dans le tems de l'accès de cette maladie, pour en faire plûtôt ceſſer les accidens; & au cas que l'on juge qu'elle y convienne, on pourroit encore douter ſi la ſaignée du pied eſt toûjours préférable à celle du bras. Pour réſoudre cette queſtion, il faut faire quelque diſtinction; car en toutes ſortes de femmes, ſi la paſſion hyſtérique & tous les accidens qui l'accompagnent, ont été précédés de grandes évacuations, comme de flux de ventre immodéré, de flux de ſang de la Matrice, ou d'un grand écoulement de fleurs blanches, ou bien d'une exceſſive abondance de vuidanges en une femme en couche, & que le pouls de la malade ſoit petit & languide, la couleur de ſon viſage pâle, & ſon corps froid, la ſaignée ne lui convient aucunement; mais au contraire, ſi la couleur de ſon viſage eſt bonne, ſi ſon pouls eſt plein & élevé, & que l'accès de la maladie ait été precedé de la ſuppreſſion des menſtruës, ou des vuidanges, ou ſi la femme a des mouvemens convulſifs, pour lors la ſai-

CHAPITRE

gnée lui eſt néceſſaire ; auquel cas je préférerois dans le commencement la ſaignée du bras à celle du pied ; parce que les principaux accidens de cette maladie procédant de la léſion des fonctions vitales & animales, comme le bras eſt plus proche de la poitrine & de la tête que le pied, la malade reçoit pour lors un bien plus prompt ſoulagement par la ſaignée du bras, que par celle du pied ; & la trop grande plénitude ayant été premierement vuidée par cette ſaignée du bras, on peut venir enſuite à celle du pied, qui autrement ne pourroit pas être ſûrement faite dans le commencement ; car aſſez ſouvent dans ces ſortes de paſſions hyſtériques, il y a en la Matrice quelque obſtruction, qui a été cauſe de la ſuppreſſion des menſtruës, ou des autres excrétions qui avoient coûtume de s'écouler par cette partie ; & cela étant, les voyes de la Matrice n'étant pas diſpoſées à donner paſſage au ſang & aux humeurs que la ſaignée du pied pourroit attirer ſur elle, ſon intempérie qui avoit excité tous les accidens de la paſſion hyſtérique pourroit pour ce ſujet s'augmenter dans la ſuite, ſi l'obſtruction qui eſt en la partie, continuoit à empêcher l'écoulement des humeurs qui y ſeroient affluées ; & ſi la femme étoit groſſe, il ne faudroit aucunement la ſaigner du pied, de peur de lui provoquer l'avortement.

Je m'imagine bien qu'étant difficile de concevoir les véritables cauſes de tant de différens accidens, qui ont coûtume d'être excités par la paſſion hyſtérique, ſuivant la diverſe diſpoſition des femmes qui en ſont attaquées, & qu'étant encore plus malaiſé de les bien expliquer nettement pour les faire concevoir à un chacun, ce que je viens de dire ſur cette matiere ne ſatisfera peut-être pas entiérement les plus curieux ; mais je crois que mes petites opinions que j'ai déclarées, pourront aider quelque autre plus ſçavant que moi à le mieux traiter, & à trouver & faire connoître de plus sûrs moyens que ceux que j'ai enſeignés pour guérir cette maladie, qui, entre toutes celles qui ont coûtume d'arriver aux femmes, ſemble avoir toûjours été une des plus connues par les accidens dont elle eſt accompagnée, mais qui en effet a été juſques à préſent la moins connue par les propres cauſes de la production de la plûpart de ces mêmes accidens ; qu'on a toûjours crû être excités par des prétendues vapeurs, qui s'élevant de la Matrice, & étant portées par des conduits cachés & imperceptibles juſques au cœur & au cerveau, cauſoient auſſi-tôt la léſion de la plûpart des fonctions vitales & animales.

## CHAPITRE XXII.

### *Des fleurs blanches des Femmes.*

LEs fleurs blanches des femmes ne ſont autre choſe qu'un écoulement déreglé d'humeurs hors de la Matrice, ſemblables en couleur & en conſiſtence à du lait trouble & ſéreux, lequel écoulement ſe fait ordinairement par les mêmes vaiſſeaux qui ſervent aux flux menſtruel; dont il eſt facilement diſtingué, en ce que les humeurs qui ſortent de la Matrice dans le flux menſtruel, ne ſont proprement qu'un véritable ſang ſuperflu, dont la nature ſe décharge réglément tous les mois durant quelques jours ſeulement; après quoi il diſtile ſouvent en pluſieurs femmes, non-ſeulement de ces mêmes vaiſſeaux qui ont ſervi à l'écoulement des menſtrues, mais auſſi de toute la ſubſtance intérieure de la Matrice, des ſéroſités blanchâtres appellées, pour ce ſujet, fleurs blanches. La couleur de ces humeurs les fait aſſez diſtinguer du flux menſtruel, mais non pas du flux d'humeurs corrompuës que l'on voit ſortir en la gonorrhée virulente, ni de celui qui vient des ulcéres de la Matrice; car les excrétions malignes qui procédent de ces deux dernieres indiſpoſitions, paroiſſent ſouvent blanchâtres auſſi-bien que les fleurs blanches; à quoi on doit bien prendre garde, pour éviter d'être trompé, ſoit par certaines femmes ruſées, qui ayant des gonorrhées virulentes les qualifient, pour couvrir leur honte, du nom de fleurs blanches; ſoit auſſi par d'autres, qui ayant des ulcéres en la Matrice, ſans le ſçavoir, croyent que la matiere qu'elles vuident continuellement par cette partie, n'eſt qu'un écoulement de ſimples fleurs blanches. J'ai vû trois petites filles, l'une âgée de neuf ans, & les deux autres de ſix ou ſept ans ſeulement, qui avoient toutes trois des gonorrhées virulentes, que leurs meres qualifioient de fleurs blanches, me diſant qu'elles étoient étonnées de ce que leurs filles avoient cette incommodité en un ſi jeune âge: mais ayant viſité ces petites innocentes en leur préſence, & ayant bien reconnu la nature de leur maladie, quoiqu'il ne parût aucune fraction manifeſte des parties extérieures de la Matrice, qui pût faire croire qu'elles euſſent ſouffert effectivement une introduction entiere du membre viril, je leur fis avoüer, avec bien plus grand étonnement de leurs meres, que des coquins de domeſtiques (qui

méritoient d'être brûlés pour un crime si énorme) avoient eu brutalement avec elles des attouchemens impudiques & impurs, qui leur avoient causé ces gonorrhées virulentes. Ces exemples que j'ai vû de mes propres yeux, me pourroient faire croire, que c'étoit peut-être plûtôt une semblable gonorrhée, que des fleurs blanches, que *Fernel* dit avoir vûes en une petite fille âgée de 8. ans.

La seule quantité de la matiere qui s'écoule de la Matrice, ne peut pas nous faire connoître bien distinctement la nature de ces différentes maladies; car on voit souvent des gonorrhées virulentes & des ulceres de la Matrice, d'où il s'écoule une aussi grande abondande de matiere que par les fleurs blanches; mais la qualité de cette matiere, le lieu d'où elle sort, & les propres accidens qui accompagnent l'indisposition, nous démontrent manifestement l'espéce de la maladie. Car la matiere des fleurs blanches est moins fétide, plus blanche, & plus séreuse, principalement si elle est abondante; & ces fleurs blanches fluent ordinairement sans douleur, & distilent de la substance intérieure de la Matrice, & des mêmes vaisseaux qui servent à l'évacuation des menstrues, & ne paroissent qu'après que cette évacuation naturelle est finie: mais la matiere de la gonorrhée virulente est plus fétide & plus épaisse, jaunâtre, ou verdâtre, & s'écoule, non du fond de la Matrice, comme les fleurs blanches, ni des vaisseux spermatiques, comme la plûpart des Auteurs qui nous ont précedé l'ont crû abusivement; mais d'un certain corps glanduleux situé en maniere de prostate vers le conduit de l'urine, & tout le long du col de la vessie, lequel pour lors se tuméfie & s'enflâme par l'acrimonie de cette matiere, de telle sorte que la femme rendant son urine, sent une cuisson avec ardeur des parties voisines qui paroissent à l'aspect toutes enduites d'une vilaine matiere visqueuse & verdâtre, qui est quelquefois si âcre, qu'elle ulcere ces parties, & qui ne cesse point de fluer dans le tems des menstrues, comme font les fleurs blanches, mais qui continue devant, durant, & après ce tems; & la matiere qui sort des ulceres qui sont au corps de la Matrice, ou à son orifice interne, est toûjours extrêmement fétide; & quoiqu'elle soit quelquefois blanchâtre, comme sont les fleurs blanches, elle ne demeure pas long-tems de la sorte; car assez souvent elle devient de tems en tems rougeâtre, par le mêlange d'une sérosité sanglante, qui sort en abondance des vaisseaux de la partie ulcérée; & pour lors l'évacuation des menstrues n'est plus modérée, ni réglée, comme elle devroit être; au lieu de quoi il survient parfois des pertes de

ſang aſſez conſidérables, qui étant un peu appaiſées ſe convertiſſent auſſi-tôt en un écoulement d'une ſéroſité ſemblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair crue ; & l'on voit ſouvent dans la ſuite ſortir par ces excrétions putrides de petits grumeaux de ſang noirâtre & corrompu. Outre ces ſignes la femme qui a un ulcere en la Matrice, ne peut ſouffrir la compagnie de ſon mari, ſans ſentir une grande douleur, & aſſez ſouvent l'action du coït provoque un renouvellement de la perte de ſang ; ce qui n'arrive pas dans le ſimple écoulement des fleurs blanches ; & l'ulcere ſe connoît facilement par l'attouchement du doigt, quand il eſt à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus ſouvent. La matiere des fleurs blanches eſt ordinairement différente ſelon le tempérament & la diſpoſition du corps de la femme ; car cette matiere eſt quelquefois ſans féteur, blanche & ſéreuſe comme la ſimple ſéroſité du lait, & d'autres fois elle eſt plus épaiſſe, jaunâtre, fétide, & ſi âcre, qu'elle cauſe une grande ardeur & cuiſſon aux parties génitales de la femme.

La principale cauſe des fleurs blanches n'eſt pas toûjours en la Matrice ; car ſouvent les viſceres maléficiés ſe déchargent de leurs humeurs corrompues ſur cette partie, qui n'eſt pas ſeulement deſtinée pour la génération, mais auſſi pour ſervir d'égoût à toute l'habitude du corps de la femme : néanmoins la mauvaiſe diſpoſition de la Matrice contribue beaucoup à l'augmentation de cette maladie ; ſoit pour avoir ſouffert quelque violence dans un fâcheux accouchement, ou bien parce qu'y ayant obſtruction aux vaiſſeaux de cette partie, qui devroient laiſſer écouler le ſang menſtruel, il n'en ſuinte que l'humeur la plus ſéreuſe, qui ſe convertit en fleurs blanches. Les femmes qui ont eu des enfans ſont bien plus ſujettes à cette maladie, que les filles ; à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice, qui durant la groſſeſſe ſont devenus beaucoup plus gros qu'ils n'avoient coûtume d'être, ne ſe referment pas enſuite ſi exactement après l'évacuation des menſtrues, comme ils ſont aux filles. Beaucoup de femmes en ſont plus incommodées quand elles ſont groſſes, qu'en d'autres tems ; à cauſe des menſtrues qui étant ſupprimées, ſe convertiſſent en ces fleurs blanches, qui ne coulent pas pour lors du fond de la Matrice, mais ſeulement des vaiſſeaux qui aboutiſſent à ſon orifice interne. Cette infirmité eſt ſi commune aux femmes, qu'il y en a très-peu qui en ſoient tout-à-fait exemptes ; mais les une en ſont beaucoup plus incommodées que les autres, comme ſont celles dont la Matrice a été débilitée par un fâcheux accou-

chement, & la plûpart de celles qui n'ont pas bien réglément leurs menſtrues; celles qui ont les entrailles fort échauffées, & qui ont le ventre reſſerré; celles qui ſont d'un tempérament pituiteux, & qui ont la chair mollaſſe, & les pâles couleurs, & qui ménent une vie triſte & ſédentaire; mais les jeunes filles n'y ſont par ordinairement ſujettes, devant qu'elles ayent atteint l'âge de puberté, & qu'elles ayent eu leurs menſtrues; avant lequel tems elles peuvent toutefois être infectées de quelque gonorrhée virulente, que l'on pourroit abuſivement qualifier de fleurs blanches, comme il étoit arrivé à ces trois petites filles dont j'ai rapporté ci-deſſus l'exemple.

Les femmes ſe portent ordinairement d'autant mieux, qu'elles ſont bien réglées dans l'évacuation naturelle de leurs menſtrues, & qu'elles ont moins de fleurs blanches, dont la grande abondance débilite tellement la Matrice, que la femme en eſt ſouvent rendue ſtérile; tant parce que ces mauvaiſes humeurs corrompent la ſemence auſſi-tôt qu'elle y eſt reçûe; que parce qu'elles l'entraînent avec elles hors de la Matrice, qui en eſt rendue ſi humide & ſi gliſſante, qu'elle n'y peut être retenue. Ces fleurs blanches étant abondantes, affoibliſſent auſſi beaucoup tout le corps de la femme; ſon viſage en devient tout pâle & décoloré, ſes jambes ſe tuméfient, elle perd l'appétit, elle ſent ſouvent de grandes douleurs de reins; & quelquefois des foibleſſes, des palpitations de cœur, & des ſuffocations hyſtériques; & ſi ce flux d'humeurs continue longtems en abondance, il émacie de telle ſorte tout le corps de la malade, qu'elle en devient étique. Ce même flux cauſe encore aſſez ſouvent des relaxations & des deſcente de Matrice, qui rendent les femmes qui en ſont affligées ſi déplaiſantes à elles-mêmes, & ſi dégoutantes à leur mari, qu'elles en ont une triſteſſe continuelle, qui eſt d'autant plus augmentée, en quelques-unes, qu'elles n'oſent pas par honte déclarer leur infirmité aux perſonnes qui les en pourroient ſoulager; de ſorte que la celant quelquefois trop longtems, il leur ſurvient des ulceres en la Matrice, qui ſe convertiſſent dans la ſuite en un *cancer* incurable, comme il arrive à celles dont les fleurs blanches ont quelque malignité, ſoit qu'elle procéde ſeulement du mauvais tempérament de la femme, ſoit qu'elle vienne d'une virulence, qui lui aura été communiquée par ſon mari, ou par un autre homme infecté de la maladie vénérienne.

Pour la curation des fleurs blanches, on ne doit pas ſuivre le mauvais conſeil de beaucoup de Sageſemmes ignorantes, qui ſe

ſervent d'abord fort mal à propos d'injections & d'autres remédes aſtringens, pour arrêter le cours des humeurs qui coulent par la Matrice ; car ces humeurs corrompuës, que la nature vouloit expulſer par cette voye, étant retenues en cette partie par le trop ſubit reſſerrement de ſes vaiſſeaux, & ſe gliſſant dans ſa propre ſubſtance, y cauſent ſouvent une intempérie très-conſidérable, ou une tumeur skirrheuſe qui eſt de très-difficile guériſon ; ou bien ces humeurs s'amaſſant en abondance dans la propre cavité de la Matrice par la contriction de ſon orifice interne, pourroit cauſer une eſpéce d'hydropiſie utérine, comme il arriva, pour le même ſujet, à la femme de *Boëtius*, dont *Galien* rapporte l'exemple au 8. chapitre de ſon Livre *de præcognitione ad Poſthumum.* C'eſt pourquoi il ne faut pas ſe ſervir pour la curation des fleurs blanches d'aucuns remédes aſtringens, avant que la plénitude de tout le corps ait été ſuffiſamment évacuée par la ſaignée, purgations, & autres remédes convenables, & que les parties principales, qui peuvent contribuer à la génération des humeurs qui cauſent les fleurs blanches, ayent été bien tempérées & fortifiées, tant par un bon régime de vivre, que par des remédes propres à la guériſon de leur indiſpoſition.

Pluſieurs ignorans croyent, que l'uſage des bains ne convient aucunement aux femmes qui ſont incommodées de fleurs blanches; parce que les bains relâchent (diſent-ils) encore la Matrice ; & ouvrant ſes pores & ſes vaiſſeaux, ils ſeroient cauſe (à ce qu'ils s'imaginent) que l'indiſpoſition augmenteroit, au lieu de diminuer ; mais comme il arrive ſouvent que les fleurs blanches de beaucoup de femmes ne procédent que d'une très-grande chaleur d'entrailles, & d'un trop grand reſſerrement de leur ventre, qui fait que la Matrice s'échauffant, à cauſe de la proximité des gros excrémens trop long-temps retenus, attire à ſoi beaucoup d'humeurs ſuperflues du corps, qui, faute d'avoir été évacuées par le ventre, ou par les ſueurs ; ou par les urines, coulent en abondance vers cette partie, il eſt certain que les bains ſont très-propres à ces ſortes de femmes ; tant pour tempérer la trop grande chaleur de leurs entrailles, que pour faciliter la tranſpiration des humeurs ſuperflues de toute l'habitude, & ouvrir les voyes de l'urine ; obſervant néanmoins avant leur uſage, d'évacuer premierement la plus grande plénitude du corps, par quelques ſaignées & purgations convenables ; après leſquels bains la femme ne peut uſer d'aucun meilleur remede que la boiſſon des eaux minérales froides, comme ſont cel-

les de Forges ou autres de ſemblable nature : mais pour les femmes qui ſont d'un tempérament fort pituiteux, & d'une chair molaſſe, je préférerois l'uſage des eaux minérales chaudes, comme ſont celles de Bourbon & de Vichy; ou bien l'uſage d'une décoction ſudorifique faite avec la racine de ſquine & de ſalſepareille, après leur avoir fait prendre auparavant, tous les jours durant douze ou quinze jours, un verre de ptiſanne laxative & diurétique, faite avec les herbes capillaires, & les racines de chiendent, d'aſperge, d'ache, & de fenoüil, dans laquelle on fera infuſer à froid durant toute la nuit, une dragme de ſené, y ajoûtant de trois en trois jours, quatre ou cinq gouttes d'eſprit de ſel dulcifié, ou bien une demie dragme de ſel polycreſte ; & obſervant durant tout ce tems un bon régime de vivre, & s'abſtenant auſſi pour lors du coït, & évitant tout chagrin & triſteſſe, car ces ſortes de paſſions alterent fort le bon tempérament de tout le corps, contribuent beaucoup à la génération des mauvaiſes humeurs, dont les parties principales ſe déchargent aſſez ſouvent ſur la Matrice. Le temps le plus propre pour commencer l'uſage de ces remédes eſt immédiatement enſuite de l'évacuation des menſtruës.

Or après que l'on aura évacué de la ſorte la plénitude du corps, & que la femme aura été bien purgée, comme je viens de le dire, elle pourra, ſi elle veut, ſe ſervir de quelque injection d'eau aſtringente, telle qu'eſt l'eau de plantain mêlée avec moitié d'eau de myrte ; pourvû qu'elle obſerve de n'en pas uſer pendant les cinq ou ſix jours qui précédent le temps ordinaire à l'évacuation des menſtruës, & durant tout le temps qu'elles fluent ; afin de ne point empêcher par ce reméde que la nature ne faſſe librement cette évacuation : car ſi elle s'en ſervoit mal à propos, croyant ſe délivrer de l'incommodité que lui peuvent cauſer les fleurs blanches, elle tomberoit en quelqu'autre pire maladie, qui ne manqueroit pas de lui arriver par la ſuppreſſion de ſes menſtruës ; & ſi ce n'étoit que la plûpart des femmes ont une forte inclination à ſe ſervir de ces injections d'eaux aſtringentes, pour retreſſir autant qu'elles peuvent l'entrée de leur Matrice, afin d'en être plus agréables aux hommes dans l'action du coït, je leur conſeillerois de s'abſtenir entiérement de ces ſortes de remédes, dont l'uſage leur eſt ſouvent préjudiciable : car ainſi que nous verrions que le trou de l'égoût d'une cuiſine qui ſeroit bouché, & ne donneroit plus paſſage aux immondices qui s'en devroient écouler, ne manqueroit pas d'être cauſe de l'infection de toute la cuiſine ; de même les pores & les

conduits de la Matrice, qui devroient donner une libre issuë aux mauvaises humeurs qui y affluent en abondance, étant retressis & bouchés par ces injections astringentes, il arriveroit que ces mauvaises humeurs étant retenuës dans la substance de cette partie, y causeroient, comme j'ai dit, une intempérie considérable, & même une tumeur skirrheuse; & les visceres conséquemment ne pouvant pas se décharger par d'autres voyes de leurs humeurs corrompues, retiendroient en eux ces mêmes humeurs, qui s'y accumulant en grande abondance, seroient cause de plusieurs accidens très-fâcheux. Mais les femmes qui sont sujettes à des fleurs blanches malignes, qui sont si âcres qu'elles leur causent une ardente cuisson à toutes les parties qu'elles abreuvent en passant, peuvent en toutes sortes de temps, hors de celui de la purgation des menstruës, user de simples injections faites avec l'eau d'orge, ou le petit lait, ou avec de simple eau tiéde; afin de tempérer un peu, en lavant deux ou trois fois le jour ces parties, la cuisson qu'elles y ressentent, quoi faisant, & toute l'habitude du corps étant cependant vuidée, purgée & tempérée de la maniere que nous avons dite, & n'envoyant plus d'humeurs superflues à la Matrice, cette partie se fortifiera beaucoup mieux ensuite de soi-même, que par l'usage des injections astringentes, que je conseille très-rarement, pour les incommodités qui en peuvent arriver, quand on s'en sert hors du temps convenable. La source des fleurs blanches ayant été entiérement épuisée, ou beaucoup diminuée par les remédes que j'ai prescrits, il ne faut pas croire qu'elle se puisse toûjours entiérement tarir par ces moyens, & principalement si la maladie est invéterée; car si la femme ne recommence de temps en temps l'usage de ces mêmes remédes, & aussi souvent qu'il est nécessaire pour se tenir toûjours le corps net de toutes impuretés, la maladie ne manque pas après quelque temps de recommencer comme auparavant; parce que c'est le propre de la Matrice de recevoir les superfluités des humeurs de toute l'habitude du corps, & d'autant plûtôt que la femme néglige d'observer un bon régime de vivre.

Ce que nous avons dit jusques à présent dans ce troisiéme Livre, doit suffire pour le traitement des femmes accouchées, comme aussi pour la connoissance & la curation des maladies qui leur viennent le plus ordinairement, sur lesquelles il n'est pas besoin de nous étendre davantage; car s'il leur en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention, & qui ne soient pas du fait du Chirurgien, le Médecin sera mandé pour y remédier en la maniere ac-

coûtumée, selon que l'art le requiert. Passons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons aussi ses maladies les plus ordinaires.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *Du traitement de l'enfant nouveau-né, & premiérement de la maniere de lui lier, couper & bander l'ombilic.*

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a souvent besoin lorsqu'il est au ventre de sa mere, de la bonne conduite & de la dextérité du Chirurgien, ou de la Sagefemme pour le délivrer & le faire sortir heureusement de ce cachot, ou il a été si long-temps enfermé, leur assistance ne lui est encore pas moins nécessaire, aussi-tôt qu'il en est dehors; tant pour remédier à quelques indispositions qu'il apporte quelquefois en naissant, que pour le garantir de plusieurs infirmités à quoi la foiblesse de son âge & la tendresse de son corps le rendent sujet. Nous avons fait voir assez particuliérement dans tout le précédent Livre de quelle maniere il doit être aidé dans l'accouchement, il nous reste maintenant d'enseigner ce qu'il lui faut faire après sa naissance. Pour ce sujet nous montrerons premiérement comment il lui faut lier, retrancher, & bander le condon de l'ombilic.

Aussi-tôt que l'enfant est hors de la Matrice, quelques Sagefemmes lui lient & retranchent l'ombilic, avant que de délivrer la femme de son arrierefaix : mais il faut toûjours (si faire se peut, sans attendre trop long-temps) différer jusqu'à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix, car la Matrice qui est extrêmement ouverte après la sortie de l'enfant, seroit en danger d'être bien refroidie par l'air extérieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'ombilic; outre que son orifice se refermant un peu, la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il est requis, la Sagefemme s'y comportera de cette façon. Aussi-tôt donc qu'elle aura délivré l'accouchée, elle lui mettra au-devant de sa Matrice un linge plié en plusieurs doubles pour la boucher, comme nous avons dit en son lieu; ensuite de quoi ayant posé l'enfant dans une couche chaude, elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune ou environ, noüé d'un simple

nœud à chacune de ses extrêmités, de peur que les différens bouts s'écartant les uns des autres, ne s'entremêlent en faisant la ligature; & de ce fil ainsi accommodé (que la Sagefemme doit avoit apprêté avant l'accouchement, comme aussi être munie de bons ciseaux, pour ne pas perdre aucun tems) elle liera le cordon de l'ombilic, à un travers de doigt près du ventre, en faisant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au côté opposite de ces premiers nœuds, elle en fera encore autant, réïtérant, derechef la chose, s'il est besoin, pour une plus grande sûreté; après quoi, elle retranchera l'ombilic à un autre doigt plus bas que la ligature, du côté de l'arrierefaix; de sorte qu'il restera seulement du cordon la longueur de deux travers de doigt, au milieu de quoi la ligature aura été faite, comme nous disons; laquelle doit être si serrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de sang hors des vaisseaux; mais elle ne doit pas aussi l'être trop, de peur qu'ils n'en soient presque coupés. C'est pourquoi il faut que le fil soit un peu gros pour ce sujet, & qu'il soit serré avec quelque sorte de médiocrité; toutefois il vaut bien mieux qu'il le soit plus que moins; car il s'est vû quelquefois des enfans perdre misérablement la vie avec tout leur sang, avant qu'on s'en apperçût, pour ne leur avoir pas bien noué l'ombilic. Or afin de ne pas être cause d'un si grand malheur, on prendra bien garde après qu'il est coupé, s'il n'en suinte point de sang; & si cela étoit, on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le serrer exactement avec le reste du fil, qu'on doit pour ce sujet avoir laissé un peu long; ce qu'étant fait, on enveloppera le bout de cet ombilic ainsi lié, & coupé, avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge sec, & oint d'un peu de beurre frais, ou trempé en huile rosat, si on veut; puis ayant mis un autre petit linge en double sur le ventre de l'enfant, vers sa partie supérieure, on y couchera & posera l'ombilic, enveloppé comme il est dit, afin qu'il ne le touche pas à nud, sur lequel on mettra encore une petite compresse; après quoi il sera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir sujet, de peur que vacillant trop, & qu'étant continuellement agité de côté & d'autre, par les mouvemens du ventre, il ne vînt à tomber avant que les vaisseaux fussent tout-à-fait réunis.

Il faut bien observer de coucher comme nous disons, le bout restant du cordon de l'ombilic vers la partie supérieure du ventre; afin que si par cas fortuit les vaisseaux n'étoient pas assez serrés, le sang ne s'en écoulât pas si-tôt qu'il feroit si on le couchoit en

bas ; car il se rencontre quelquefois que ce cordon est si gros à certains enfans, que bien qu'il ait été lié fort serré dans le premier abord, néanmoins venant après à se flêtrir & à se dessecher, la ligature en est rendue plus lâche, au moyen de quoi le sang ne laisse pas de s'écouler ensuite, si on n'y prend garde. Cet accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un flux de sang de la sorte, quoique la Sagefemme m'eût protesté qu'elle lui avoit bien exactement lié les vaisseaux ; & s'étonnant comment cela s'étoit pû faire, elle me dit qu'il falloit bien assurément (ce qui en effet étoit vrai) que la ligature s'en fût relâchée de cette maniere, à mesure que l'ombilic s'étoit flétri : c'est pourquoi afin de n'être pas cause d'un tel malheur, il faudra le serrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuera l'enfant, si on juge qu'il en soit besoin ; mais pour une plus grande sureté, on fera d'abord une double ligature à ces sortes de gros cordons.

L'ombilic ainsi lié, se desséche de jour en jour, & se sépare près du ventre au bout de six ou sept jours ordinairement, quelquefois même plûtôt, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme jour. On le doit toûjours laisser tomber de soi-même, sans l'exciter à cela, de crainte que venant à se séparer trop-tôt, & avant que les vaisseaux soient entiérement fermés & réunis, il n'arrive un flux de sang qui seroit bien dangereux, comme il est dit, ou bien qu'il n'y reste un ulcere de très-difficile guérison.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont assez de superstition touchant la ligature de l'ombilic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, selon la différence du sexe ; & qu'aux garçons il est mieux qu'elle soit de deux bons doigts distante du ventre, afin qu'ils puissent avoir la verge plus longue ; & qu'aux filles il la faut faire plus proche ; parce que retirant par ce moyen la Matrice, elle en reste plus profonde, & son col plus étroit ; mais c'est un pur abus ; car en quelque endroit qu'on puisse lier ce cordon, soit proche, soit loin, quand même ce seroit un demi-pied de longueur, il se sépare toûjours au même endroit, qui est tout joignant le ventre ; parce que c'est une partie qui reste entiérement inanimée après que l'enfant est hors de la Matrice ; outre que cette ligature ne peut pas relâcher, ou retirer ni la verge du mâle, ni la Matrice de la femelle ; d'autant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant ; car il est certain qu'aucun ligament ne va de la Ma-

trice dans cet ombilic ; il eſt bien vrai ſeulement que l'*ouraque*, qui eſt attaché au fond de la veſſie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, ſe porte, comme il fait auſſi en la femelle, au nombril, pour ſervir de ſuſpenſoire à la veſſie ; mais au *fœtus* humain, il ne le traverſe en aucune façon, & ne ſe rencontre pas dans le cordon : C'eſt pourquoi cette croyance étant très-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un travers de doigt de diſtance du ventre, comme il eſt dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il eſt aſſez à propos de parler en ce lieu d'une choſe de très-grande conſéquence, qui eſt quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés, ſans qu'on en ſçache preſque la caúſe ; c'eſt d'une fort mauvaiſe coûtume qu'ont quelques Sagefemmes, qui avant que de faire la ligature de l'ombilic, repouſſent dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il eſt foible. Mais le contraire arrive ; car auſſi-tôt que les vaiſſeaux ſont tant ſoit peu refroidis, le ſang qu'ils contiennent perd ſes eſprits, & ſe coagule à demi dans le même moment ; ce qui fait qu'étant ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant, il eſt capable de lui cauſer beaucoup de grands accidens ; non point par ſon abondance, mais parce qu'ayant tout-à-fait perdu ſa chaleur naturelle, il eſt enſuite très-promptement corrompu, & altere & gâte celui de l'enfant, avec lequel il vient à être mêlé. Elles uſent ordinairement, comme il eſt dit, de cette mauvaiſe pratique, quand les enfant ſont débiles ; mais ils en ſont d'autant plûtôt ſuffoqués : car s'ils avoient beſoin de ſang pour leur donner de la vigueur, ce ſeroit d'un ſang bon, loüable, & non de celui-là qui eſt pour lors à demi caillé, & deſtitué de toute ſa chaleur naturelle. C'eſt pourquoi, que l'enfant ſoit fort, ou qu'il ſoit foible, on ſe donnera bien garde ( ſi on ne veut le mettre en danger de ſa vie, ou du moins lui cauſer de grandes oppreſſions, & de grandes douleurs & tranchées ) de ne pas repouſſer ainſi au-dedans de ſon corps, ce ſang qui ſe rencontre dans le cordon de l'ombilic. Or après l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera auſſi-tôt tout le corps de l'enfant, pour l'emmaillotter enſuite comme nous allons faire connoître.

## Chapitre XXIV.

### *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être nettoyé de ses excrémens, comme aussi la maniere de le bien emmaillotter.*

Quand la Sagefemme aura accommodé l'ombilic de l'enfant en la maniere enseignée au précédent chapitre, l'ayant porté ensuite auprès du feu, il faudra qu'elle le nettoye aussi-tôt des excrémens qu'il apporte en naissant, dont les uns sont au-dedans de son corps, comme l'urine qui est dans la vessie, & le *meconium* qui se rencontre dans les intestins; & les autres sont au-dehors, qui sont certaines crasses blanchâtres & onctueuses, qui procédent du limon de ses eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps si couvert, qu'on diroit qu'ils auroient été frottés de fromage mou; & certaines femmes de légere croyance, s'imaginent bonnement que c'est pour en avoir souvent mangé durant leur grossesse, que leurs enfans sont ainsi pleins de cette crasse blanche, qui ne ressemble pas mal en couleur & en consistance à du fromage blanc. Quoique cette croyance soit ridicule, elle est néanmoins fondée sur l'autorité d'*Aristote*, qui dit à la fin du 4. chap. du 7. liv. de l'Histoire des anim. que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la mere a mangés; & qu'il sort tout couvert de moisissure morveuse (qui peut être cette crasse blanche) si la femme usoit du coït au huitiéme mois de sa grossesse: Mais les moindres apprentifs en l'art sçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice, & que les membranes qui enveloppent l'enfant, empêchent (quand même la Matrice seroit ouverte, comme elle commence quelquefois à l'être un peu au huitiéme mois) que la semence de l'homme & celle de la femme ne puissent être portées jusques sur le corps de l'enfant, pour en former cette crasse, qui procéde seulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans lesquelles il est contenu.

L'enfant sera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour lui en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui se rencontre principalement à la tête, à cause des cheveux, & aux plis des aînes & des aisselles; lesquelles parties on décrassera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiéde. Si cet excrément étoit si adhérent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux, on

l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amande douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les essuyant ensuite. On décrassera aussi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé le dedans des oreilles & des narines ; pour les yeux, on lui doit nettoyer avec un linge doux, qui soit sec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas causer cuisson & douleur. *Galien* au 10. Chap. du 1. Liv. de la conservation de la santé, réfute très-bien la coûtume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide, aussi-tôt qu'il étoit né, croyant par-là lui donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau ; & il déclare assez en ce lieu de quelle conséquence étoit cette mauvaise coûtume ; car, comme il dit, on ne doit pas faire une telle constriction des pores du cuir, que la transpiration du corps en soit empêchée. C'est pourquoi il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or après qu'il aura été lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barbouillé, on prendra garde à toutes ses parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompues, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur la tête, & si les os n'en sont point de côté, si le *scrotum* (en cas que ce soit un mâle) n'est pas bouffi & tuméfié, bref s'il n'a souffet aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & dûement conformes, afin d'y remédier suivant la nature des indispositions qui s'y rencontreroient : Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au-dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excrémens retenus au-dedans ; c'est pourquoi on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siége bien ouverts ; car il s'est vû des enfans naître sans être percés, lesquels sont morts faute de vuider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre, en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent aussi-tôt qu'ils sont nés, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne se croupît plus long-temps en son ventre, & qu'il ne lui causât de très-douloureuses tranchées, on lui mettra dans le siége quelque petit suppositoire, pour l'exciter à s'en décharger,

on se servira pour ce sujet d'une amande couverte de sucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de savon blanc frotté de beurre frais, on lui fera aussi prendre par la bouche à ce dessein une dragme de casse mondée, ou bien un peu de syrop de capillaires ou de roses, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée sans feu, lui frottant encore le ventre de cette même huile, ou avec le beurre frais. On connoîtra que l'enfant aura tout vuidé son *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le siége auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troisiéme jour, en perdant peu à peu cette teinture, à mesure qu'il s'engendre de nouveaux excrémens du lait, lesquels se mêlent en ce temps avec ce premier.

Il est assez à propos d'examiner ce que c'est, & d'où peut provenir le *meconium*, qui est un excrément semblable en consistance & en couleur à la moëlle de casse, lequel se rencontre dans les intestins de l'enfant, lorsqu'il vient au monde : C'est pourquoi sans m'arrêter à l'explication différente des Auteurs, touchant sa génération, j'en dirai ingénuement ma pensée; qui est qu'il provient du sang superflu, qui se décharge journellement, comme il se fait en toutes personnes & en tous âges, par le moyen du canal hépatique, qui sortant de la partie cave du foye, va décharger dans l'intestin *duodenum* ce sang superflu dont est formé ce *meconium*, qui sert après cela pour tenir les intestins du *fœtus* ouverts & dilatés, afin qu'ils puissent bien faire leur action après sa naissance : Et pour faire connoître qu'il est vrai que cela se fait ainsi, & que le superflu du sang est continuellement déchargé par ce canal hépatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'est qu'il se voit des gens, qui à l'âge de quatre-vingt ans, n'ont jamais été saignés, ni n'ont point perdu de sang extérieurement, qui néanmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de nécessité l'avouer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils suffoqueroient bien-tôt par sa trop grande abondance. Je sçai bien que plusieurs me pourroient dire, qu'il est bien plus croyable que cette décharge se fait par les rameaux de la veine porte, qui se distribuent par tout le mésentere, mais ceux qui connoissent le mouvement circulaire du sang, sçavent bien que cela ne se peut pas naturellement; & je crois qu'ils seront plûtôt de mon sentiment, s'ils y font bien réflexion.

Il ne suffiroit pas pour réfuter ma pensée, de m'objecter que si la superfluité du sang se vuidoit ainsi journellement, on seroit toûjours les selles sanglantes; car on sçait bien que cette portion de

ſang ſuperflu, (qui eſt très-petite en comparaiſon des autres excrémens des inteſtins avec leſquels elle eſt mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'altération, & l'eſpéce de coction qui s'y fait, d'où procéde qu'on ne s'en apperçoit pas ſi viſiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* étant ſans aucun mêlange, en retient plus la couleur, comme étant engendré du ſeul ſang qui a été ſéparé comme inutile à ſa nourriture, & expulſé de cette façon : & comme il y a peu de ſang ſuperflu au corps de l'enfant, quand il eſt dans la Matrice, parce qu'il en conſume beaucoup pour ſa nourriture & pour ſon accroiſſement, outre qu'il a déja été purifié par la mere, avant que de lui être envoyé, auſſi s'engendre-t'il peu de *meconium*, durant tout le tems de la groſſeſſe, duquel pour ce ſujet l'enfant ne ſe vuide pas, quand il eſt dans la Matrice, mais bien quand il eſt né : car pour lors il prend les alimens par la bouche, deſquels il ſe fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors ; & quoique le *meconium* ait reſté dans les inteſtins de l'enfant, pendant tout le temps qu'il a été au ventre de ſa mere ; néanmoins (ce qui eſt admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une ſi mauvaiſe odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche, après qu'il eſt né, bien qu'ils n'y ſéjournent que très-peu de tems, & qu'ils s'en déchargent journellement.

Auſſi-tôt donc que la Sagefemme aura levé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de ſon corps, elle l'emmaillottera dans des langes & couvertures, commençant premierement à lui couvrir la tête d'un petit béguin de toile, & d'un bonnet de laine par deſſus, ayant auparavant mis ſur la fontaine une compreſſe de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts ; laquelle pour ne vaciller pas, doit être attachée au béguin, avec une petit épingle miſe par dehors, afin qu'elle ne puiſſe pas piquer l'enfant ; cette compreſſe ſert à défendre, tant du froid que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'eſt pas pour lors couvert d'os en cet endroit. Elle lui entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'abſorber la craſſe qui s'y engendre ordinairement : cela fait, elle lui mettra encore d'autres linges ſur la poitrine, & aux plis des aiſſelles & des aînes ; après quoi elle le bandera, l'ayant enveloppé dans des couches & des langes bien chauds.

Il n'eſt pas beſoin de décrire préciſément comme elle s'y doit comporter ; car il n'y a pas de femme qui ne ſçache une choſe qui

eſt ſi commune ; mais nous dirons ſeulement en général que l'enfant ne doit pas être trop ſerré dans ſes langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'eſtomac ; afin qu'il puiſſe reſpirer plus librement ; & pour éviter qu'il ne ſoit obligé par cette compreſſion, de vomir ſouvent le lait qu'il aura tetté, a cauſe que l'eſtomac ne pourroit pas s'étendre aſſez pour le contenir, ce qui quelquefois par ſucceſſion de temps, convertiſſant ce vomiſſement en habitude, eſt d'un grand préjudice à l'enfant ; c'eſt pourquoi on y prendra bien garde. Ses bras & ſes jambes ſeront enveloppés de ſa couche, & étendus en droite ligne, puis bandés pour les tenir en cet état ; ſçavoir les bras le long de ſon corps, & les jambes l'une proche de l'autre également ſituées, avec un peu de la couche entre deux, de peur qu'elles ne s'échauffent en ſe touchant & frottant à nud ; enſuite de cela on lui tiendra la tête ſtable & droite, avec un linge vulgairement appellé têtiere, qu'on attachera d'un côté & d'autre à ſon lange, enveloppant après l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit être ainſi emmaillotté, afin de donner à ſon petit corps la figure droite, qui eſt la plus décente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoutumer à ſe tenir ſur ſes deux pieds ; car ſans cela il marcheroit peut-être à quatre pattes, comme la plûpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant ; reſté dans l'eſtomac, des ſuperfluités de ſes membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour lui aider on lui fera prendre avec une petite cuilliere un peu de vin ſucré, qu'on lui fera avaler, en lui tenant la tête un peu élevée, réitérant la choſe deux ou trois fois le premier jour, auquel on lui doit donner à tetter devant que tout ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait été évacuée, ou digérée & conſumée par l'eſtomac ; de peur que le lait étant mêlé avec cette humeur viſqueuſe n'en ſoit corrompu, comme il arriveroit, ſi on lui donnoit à tetter d'abord. Quelques-uns lui donnent pour le même ſujet, de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec un peu de ſyrop de capillaires. Les Juifs ont coûtume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu près le même effet, & font cela pour ſuivre ce qui eſt dit au 7. Chap. d'Iſaïe ; *Une Vierge concevra & enfantera un fils, & ſera appellé Emmanuël : il mangera beurre & miel, afin qu'il ſçache réprouver le mal, & élire le bien.* Mais le vin eſt encore meilleur, d'autant qu'il inciſe & détache mieux cette pituite, & qu'il aide auſſi à cuire & digérer celle qui reſte

reste, & le sucre sert à la purger & à adoucir l'acrimonie du vin. Or lui ayant fait prendre un tel reméde, on le mettra doucement reposer, couché sur le côté, afin que ses excrémens soient plus facilement évacués & rejettés par la bouche; car si l'enfant étoit sur le dos, il y auroit danger que restant dans sa bouche, il n'en tombât une partie sur sa poitrine, dont il pourroit être suffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner après cela.

---

## CHAPITRE XXV.

### *Du régime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.*

L'Enfant, qui lorsqu'il étoit au ventre de sa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le sang qu'il en recevoit par les vaisseaux ombilicaux, a besoin à son défaut, quand il en est sorti, de la prendre par la bouche, en suçant le lait de ses mamelles: néanmoins il n'est pas bon de lui donner à téter aussi-tôt qu'il est né, pour éviter qu'un changement si subit, tant à l'égard de la différence de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne soit cause de quelque altération de sa santé. Il faut premierement lui faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'estomac, en lui donnant, comme nous avons dit au chapitre précédent, durant le premier jour un peu de vin & de sucre, pour les incifer & détacher; afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre ensuite, ne soit corrompu, étant mêlé avec cette pituite visqueuse; c'est pourquoi il vaut mieux attendre dix ou douze heures pour le faire téter; afin qu'elle soit tout-à-fait évacuée, ou digérée & consumée, auquel temps on lui peut présenter la mamelle.

Il seroit à souhaiter qu'on ne lui donnât celle de sa propre mere, qu'après le huitiéme jour de son accouchement, pour le plûtôt, & même de laisser passer quinze ou vingt jours, afin que toutes les humeurs de son corps étant bien tempérées & remises de l'agitation qu'elles ont reçûe dans le travail, comme aussi leurs superfluités ayant été entiérement repurgées par le moyen des vuidanges, son lait en fût d'autant plus purifié; outre cela, c'est que les petits trous du mamelon n'étant pas encore bien débouchés, les mamelles sont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on lui feroit téter une autre femme. Mais souvent les pauvres gens n'ont

pas moyen d'uſer de tant de précaution, & telles meres ſont obligées de nourrir elles-mêmes leurs enfans dès le premier jour, il s'en rencontre auſſi quelquefois qui ne veulent pas ſouffrir que d'autres qu'elles le faſſent. En ce cas elles ſe feront un peu dégorger les mamelles par le ſucement d'une grande perſonne, ou par un autre enfant qui ſera déja fort, ou elles ſe les tireront elles-mêmes avec une tétine de verre, ſemblable à celle qui eſt figurée au commencement du chapitre dix-neuviéme de ce troiſiéme Livre ; après quoi elles donneront à téter au leur, quand le lait ſera un peu en train de couler, & continueront à le faire juſques à ce qu'elles ſoient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée lui eſt plus propre dans le commencement, que s'il étoit purifié, & qu'il ſert à lui lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des inteſtins ; la nature n'ayant pas manqué ( à ce que je croi ) d'imprimer au lait de la femme nouvellement accouchée certaines qualités convenables à l'enfant nouveau-né.

Quant à ce qui eſt du temps auquel on doit préſenter la mamelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit être qu'après dix ou douze heures, pour les raiſons que nous en avons dites ; & pour l'exciter à la prendre ( car il y en a quelquefois qui ne le veulent pas faire pendant deux ou trois jours ) il faut que ſa nourrice lui raye auparavant quelque peu de ſon lait dans la bouche, & ſur les lévres, pour le lui faire ſavourer petit à petit ; après quoi elle lui donnera ſa mamelle encore toute dégoutante, qu'elle preſſera un peu de ſa main, lorſqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en ſorte plus facilement, & que l'enfant, qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & ſucer ; faiſant ainſi peu à peu, juſques à ce qu'il ſoit accoûtumé à bien téter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à ſon enfant durant les deux premiers mois, tout au moins. Les animaux nous font bien voir que le lait ſeul eſt ſuffiſant pour nourrir l'enfant, puiſqu'ils en nourriſſent cinq & ſix de leurs petits, & quelquefois même davantage, ſans qu'ils prennent que long-temps après d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit téter l'enfant, elle doit être proportionnée à ſon âge & à ſes forces. Dans les premiers jours on ne lui en donnera pas tant, ni ſi ſouvent, afin que ſon eſtomac, qui n'eſt pas encore accoûtumé d'en faire la coction, le puiſſe mieux digérer ; enſuite de quoi on ira toûjours peu à peu en augmentant, juſques à ce

qu'on lui en donne pleinement ; pour ce qui est du tems & de l'heure, il n'en doit point avoir de limités pour ce sujet ; car ce sera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce soit plûtôt peu & plus souvent, que de lui en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que son petit estomac le puisse mieux cuire & digérer, sans le rejetter & vomir, comme il fait souvent quand il ne le peut facilement contenir. Néanmoins il est bon de régler l'enfant, si on peut, à ne téter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne lui donner la mamelle pendant la nuit que quand il s'éveille de lui-même.

Après que l'enfant aura été nourri du seul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, selon qu'on verra qu'il aura besoin de plus grande nourriture, on lui donnera de la bouillie, faite avec la farine de pur froment, & le lait de vache ; observant de lui en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne soit trop épaisse, de peur que son estomac n'en soit surchargé tout à coup, pour n'être pas accoûtumé à telle chose. Or afin qu'elle soit de plus facile digestion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine après qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la dessécher également. La bouillie faite de telle farine, outre qu'elle est bien plûtôt cuite, est bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle est beaucoup pesante, plus visqueuse & plus indigeste à l'estomac ; car étant faite avec la farine cruë, il est bien difficile qu'on puisse lui donner une bonne cuisson sans consumer la meilleure partie du lait, après quoi il en reste seulement la plus grossiere, & qu'à force de bouillir longtems, on ne lui fasse perdre son goût & sa bonté. Il faut aussi observer que le lait avec lequel on fera cette bouillie soit le plus récemment trait de la vache qu'on pourra ; car il y a au lait certains esprits subtils qui s'évaporent quand il est vieux trait, comme font aussi les esprits des eaux minérales, lorsqu'il y a long-tems qu'elles sont sorties de leur source. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la bouillie ainsi faite, dont on ne lui donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, sa nourrice le fera un peu téter, afin qu'étant délayée par le lait dans son estomac, la digestion en soit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent la bouillie aux enfans nouveau-nés dès les premiers jours ; les nourrices qui ont peu de lait en usent ordinairement de la maniere, pour les empêcher de crier comme ils font quand ils ont faim ; mais quelquefois cela

ſeul eſt capable de les faire mourir, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture; laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueuſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomac & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ni dilatés, pour lequel ſujet il arrive aux enfans de grandes oppreſſions & difficultés de reſpirer, des tranchées, des douleurs & enflures de ventre, des convulſions & ſouvent la mort: c'eſt pourquoi on ne lui en peut donner qu'après un ou deux mois pour le plûtôt, & même quand on ſeroit trois ou quatre mois entiers ſans lui en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pourvû que ſa nourrice ne manquât pas de lait.

Lorſque l'enfant aura tetté ſuffiſamment, la nourrice le mettra repoſer & dormir dans un berceau, & non pas avec elle dans le même lit où elle couche, de peur que ſans y ſonger elle ne vînt à l'étouffer en s'endormant deſſus, comme je l'ai vû arriver à une pauvre femme qui fit ainſi mourir ſon enfant, ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en être délivrée, ſoit que ce fût innocemment; elle ſeule en pouvoit ſçavoir la vérité. Quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la tête de ce pauvre enfant, qui avoit été ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçûe, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un très-bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours après être né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir, & depuis ce tems-là j'ai auſſi été témoin du regret mortel qu'eut la femme d'un Procureur au Châtelet, d'avoir vû ſon enfant unique, dont je l'avois accouchée le jour précédent, étouffé de la ſorte par ſa nourrice; ce qui lui cauſa une douleur d'autant plus ſenſible, que ſa joye avoit été grande, d'être accouchée fort heureuſement de cette enfant vivant, qui étoit un garçon qui ſe portoit très-bien, après avoir déja eu deux autres enfans morts en ſon ventre, dans ſes deux premieres groſſeſſes précédentes; ce qui avoit obligé ſon mari de me prier d'accoucher ſa femme cette troiſiéme fois, dans la croyance qu'il avoit, à ce qu'il me dit, que je la ſecourerois bien mieux que n'avoit pas fait un autre Chirurgien qui l'avoit accouchée ces deux premieres fois. Ces exemples, & pluſieurs autres ſemblables que j'ai encore vûs, font aſſez connoître la néceſſité qu'il y a de prendre garde à une choſe de ſi grande importance.

Mais pour éviter un tel accident, la nourrice ne doit jamais

donner à téter à l'enfant durant la nuit, qu'elle ne soit bien éveillée, pour quoi faire il faut qu'elle soit à son séant durant tout le tems qu'elle lui donne la mamelle, de crainte que s'endormant insensiblement durant que l'enfant tete, elle ne l'étouffe ainsi; & elle couchera l'enfant dans un berceau proche de son lit, au-dessus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poser quelque couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure sur son visage, & qu'il ne voye le trop grand jour procédant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui seroient dans la chambre. Il sera couché sur le dos en telle sorte qu'il ait la tête un peu élevée par un oreiller, sur lequel elle sera posée; & pour lui exciter d'autant plûtôt le sommeil, sa nourrice le bercera doucement par un petit mouvement égal, sans trop grande agitation, d'autant qu'empêchant la digestion du lait qui est en son estomac, elle le provoqueroit à le rejetter en vomissant; ce qui se fait de même qu'aux personnes qui étant sur la Mer vomissent, non tant à cause de l'odeur de son eau salée, que pour l'ébranlement & l'agitation du Navire où ils sont; ce qui arrive même à beaucoup de femmes pour aller seulement en carrosse, quand elles n'y sont pas accoutumées. Mais pour éviter qu'on soit obligé à la sujettion de bercer ainsi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il est bon de ne lui en pas faire prendre l'habitude, si l'on peut, dans le commencement, & de lui laisser venir le sommeil naturellement.

On ne doit pas avoir de tems certain & limité pour son repos; car il est bon qu'il dorme à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il se porte mieux. Toutefois si on voit que son dormir excéde une médiocrité raisonnable, on l'en distraira tant soit peu, pour quoi faire sa nourrice le prendra entre ses bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agréable, & lui montrant quelque chose reluisante qui lui réjouisse la vûe, & l'agitant un peu pour le réveiller de son assoupissement; car par le trop long dormir la chaleur naturelle est tellement tirée au-dedans, qu'elle y est comme ensevelie, au moyen de quoi tout le corps, & principalement le cerveau est tellement refroidi, que les sens de l'enfant en sont tout hébétés, & leurs fonctions languissantes & assoupies.

Lorsqu'il sera couché, il faut que ce soit en telle sorte qu'il soit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant directement en face, il ne soit obligé de regarder continuellement de côté; car le faisant souvent, sa vûe se

pervertiroit tant qu'il en deviendroit louche. C'eſt pourquoi pour le plus sûr, on mettra ſur l'archet de ſon berceau quelque couverture, comme nous avons dit, pour l'empêcher de voir la lumiere, d'autant que par ce moyen ſa vûe étant arrêtée ſans vaciller de côté & d'autre, ſera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ſes excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, ſans être embarraſſés d'aucunes enveloppes, ils ſe déchargent facilement de leurs excrémens, ſans en être ſalis ni gâtés; & ils ne les ont pas plûtôt vuidés de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux-mêmes) s'en appercevant, les rejettent d'abord hors du lieu où ils ſont couchés, ou au moins les rangent en un endroit où ils ne leur peuvent nuire; mais il n'en eſt pas de même des enfans, qui pour être liés & garottés de bandes & de langes, comme on eſt obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui eſt ſeule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens, qu'ils n'en ayent en même-temps le corps tout barbouillé; dans leſquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir, à cauſe de ces enveloppes) ils demeurent ſouvent juſques à ce que leur mauvaiſe odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge par les cris & les pleurs de l'enfant, qui eſt incommodé de leur humidité & de leur acrimonie. C'eſt pourquoi on le doit emmaillotter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & même quelquefois la nuit, s'il en eſt beſoin, afin de le nettoyer de ſes excrémens, en le changeant de nouvelles couches, leſquelles doivent être blanches de leſſive, & non pas ſeulement relavées par pluſieurs fois, comme ont coûtume de faire la plûpart des nourrice à gages; ce qui cauſe une grande démangaiſon & cuiſſon au corps de l'enfant, pour raiſon d'un certain ſel, qui provenant de ces excrémens, ne ſe diſſout pas tout-à-fait quand les langes en ſont une fois imbus, qu'en les mettant à la leſſive. Le temps le plus propre pour remuer l'enfant, eſt incontinent après qu'il a rendu ſes excrémens, ſans le laiſſer croupir plus long-temps dedans, que juſques à ce qu'il ſoit éveillé, s'il dormoit pour lors. Or comme il les peut rendre à toute heure indifféremment, on ne peut auſſi limiter d'autre temps auquel il le faille faire, que celui de cette néceſſité; c'eſt-à-dire, que ce doit être tant de fois, & auſſi ſouvent qu'il eſt requis pour le tenir toûjours nettement.

Il faut que l'enfant ſoit remué auprès du feu, & que les couches

ſoient bien chaudes, & bien ſéches, avant que de le mettre dedans, de peur que leur froideur & humidité ne lui cauſaſſent quelque colique & des tranchées. Sa nourrice aura pareillement ſoin de lui mettre de temps en temps de petits linges derriere les oreilles & ſous les aiſſelles, pour en deſſécher les humidités qui s'y rencontrent, prenant bien garde pendant les premiers jours à ne pas faire tomber trop-tôt le bout reſtant du cordon de ſon ombilic, & avant que les vaiſſeaux en ſoient tout-à-fait réunis. Elle verra auſſi à chaque fois qu'elle le remuera, ſi le ſang n'en ſort point, pour n'avoir pas été bien noué la premiere fois, ou à cauſe que la ligature s'en eſt relâchée; & après que ce bout de cordon ſera tout-à-fait tombé, elle lui bandera encore le nombril durant quelque temps, en y laiſſant toûjours une compreſſe par deſſus juſqu'à ce qu'il ſoit bien cicatriſé, & qu'il ſoit tout-à-fait déprimé & retiré en-dedans. Outre cela elle lui mettra à l'endroit de la fontaine de la tête, par-deſſous ſon béguin, une autre compreſſe, tant pour tenir le cerveau chaudement, que pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement bleſſer, à cauſe de la molleſſe qui eſt en ce lieu, où il n'eſt recouvert d'aucun os. C'eſt ce qui fait que les enfans nouveau-nés ſont très-ſujets à s'enrhumer par le moindre froid qu'ils ſentent en cette partie, comme je l'ai ſouvent vû arriver par la ſeule froideur de l'eau dont on les baptiſe, auquel temps en leur procurant la vie ſpirituelle par le Baptême, on leur fait quelquefois perdre la corporelle, ſans y ſonger, en leur verſant en hyver avec trop d'abondance l'eau exceſſivement froide ſur la fontaine de la tête. J'en ai rapporté un exemple très-conſidérable en l'Obſerv. CDXXII. du Livre de mes Obſervations.

La nourrice aura auſſi grand ſoin de ne pas laiſſer trop crier ſon enfant, & principalement pendant les premiers jours, de peur que ſon nombril n'en ſoit pouſſé en-dehors, & qu'il ne lui arrive par ſa dilatation une *exomphale*, comme auſſi qu'il ne ſe faſſe quelque deſcente de l'inteſtin de l'aîne; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il ſoit néceſſaire de laiſſer crier quelquefois l'enfant pour lui décharger le cerveau. Les deux meilleurs moyens de l'appaiſer quand il crie, ſont de lui donner à téter, & de le remuer pour le nettoyer de ſes excrémens; elle doit auſſi lui préſenter quelque choſe d'agréable à la vûe pour le réjouir, & détourner ce qui peut lui donner de la peur, ou lui cauſer quelque chagrin.

J'ai vû pluſieurs enfans nouveau-nés avoir des tumeurs dou-

loureuſes des mamelles, procédant ſouvent de ce que les Gardes d'Accouchées leur tirent ou leur ſucent les bouts du mamelon, prétextant d'en faire ſortir le lait, ou plûtôt un peu de ſéroſité qui y eſt contenue, & de rendre les bouts mieux faits aux filles; mais c'eſt une très-mauvaiſe méthode, qui y cauſe ſouvent ces inflammations douloureuſes qui y ſurviennent, leſquelles ſe diſſipent néanmoins peu de temps enſuite, ſi on s'abſtient de leur tirer & ſucer ainſi les mamelles, y mettant deſſus un petit linge trempé en huile roſat & vinaigre, & prenant garde que l'enfant ne ſoit pas trop ſerré en ſon maillot vers cette partie.

Toutes les choſes que nous avons dites en ce préſent Chapitre, touchant le régime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent être ſeulement entendues pour celui qui eſt en bonne ſanté; car s'il lui arrive quelque indiſpoſition, il ſera traité ſelon que les accidens le requerreront. C'eſt ce qu'il nous faut à préſent examiner dans toute la ſuite de ce Livre.

---

## CHAPITRE XXVI.

### *Des indiſpoſitions des petits enfans; & premierement de la foibleſſe des nouveau-nés.*

A Peine les jeunes arbres ſe ſont-ils élevés du ſein de la terre qui eſt leur mere, que ſouvent pluſieurs meurent incontinent après, d'autant que leurs petits troncs, pour raiſon de la tendreſſe de leurs ſubſtances, reçoivent facilement altération, & ne réſiſtent qu'avec peine à la moindre choſe qui leur eſt contraire, juſques à ce qu'ils ſoient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines : de même auſſi voyons-nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans avant qu'ils ayent ſeulement deux ans, tant pour la délicateſſe & débilité de leur corps, que parce qu'ils ne peuvent en ce foible âge exprimer autrement que par leurs cris les incommodités qu'ils reſſentent au-dedans; & même pluſieurs meurent de convulſion, ou d'autre maladie, devant le ſeptiéme jour, comme *Ariſtote* a bien remarqué au 11. Ch. du 7. Liv. de l'Hiſtoire des Anim. C'eſt ce qui faiſoit que de ſon temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au ſeptiéme jour. Nous avons montré ci-devant comme ils doivent être gouvernés dans les commencemens pour les conſerver en bonne ſanté, &

maintenant

maintenant nous allons parler des indiſpoſitions auſquelles ils ſont ſujets, particulierement depuis leur naiſſance, juſques à ce qu'ils ayent ſept ou huit mois. Faiſons premierement mention de quelques-unes avec leſquelles ils naiſſent, après quoi nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, eſt la foibleſſe dans laquelle ſont pluſieurs enfans, quand ils viennent au monde; ce qui arrive ſouvent, non pas qu'ils ſoient tels de leur nature, mais à cauſe de la violence d'un mauvais travail, ou à cauſe de ſa longueur, pendant quoi ils ont tant ſouffert, que quelquefois après qu'ils ſont nez ils ſont ſi débiles, qu'à peine peut-on reconnoître d'abord s'ils ſont vivans, ou s'ils ſont morts, à cauſe qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel eſt auſſi par fois ſi bleu & ſi livide, principalement par la face, qu'on croit qu'ils ſont tout-à-fait ſuffoquez; & quelquefois après avoir été des heures entieres en cet état, ils reviennent peu à peu de leur foibleſſe, comme s'ils reſſuſcitoient & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'eſt pas effectivement mort (quoiqu'il le paroiſſe en quelque façon dans ce premier inſtant) ſi la femme l'a ſenti remuer avec vigueur peu de tems avant que d'accoucher, ſi elle n'a pas eu une trop grande perte de ſang, & ſi elle n'a pas été extraordinairement travaillée; mais on ſera tout-à-fait certain qu'il eſt encore vivant, quoiqu'il ne jette aucun cri, & qu'il ne remuë aucune partie de ſon corps après qu'il eſt né, ſi mettant la main ſur ſa poitrine on ſent le mouvement de ſon cœur, & ſi touchant le cordon de l'ombilic proche du ventre, on ſent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes ſortes de moyens de le faire revenir de cette foibleſſe.

Or afin de lui donner le ſecours neceſſaire, on le mettra au plûtôt dans une couche chaude pour le porter auprès du feu, où étant, la Sagefemme ayant pris du vin dans ſa bouche, lui en ſoufflera un peu dans la ſienne, réïterant la choſe par pluſieurs fois, s'il en eſt beſoin; elle lui mettra auſſi ſur le ventre & ſur la poitrine des compreſſes trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce ſujet; elle lui laiſſera le viſage découvert, & prendra garde qu'il n'ait pas le col contraint, afin qu'il puiſſe reſpirer plus facilement, & pour lui aider d'autant plus, elle lui tiendra la bouche un peu entre-ouverte, & lui nettoïera les narrines avec de petites tentes de linge trempées auſſi dans du vin, pour lui en faire flairer l'odeur, elle lui échauffera toutes les parties de ſon corps pour y rappeller

le ſang & les eſprits, qui pour s'être tous retirez au dedans par la foibleſſe, le mettent en danger d'être ſuffoqué. Ainſi faiſant peu à peu, l'enfant reprenant ſes forces, viendra comme inſenſiblement à mouvoir ſes membres les uns après les autres, enſuite de quoi il jettera au commencement quelques petits cris languiſſans, qui s'augmenteront & ſe fortifieront après, d'autant plus qu'il reſpirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui ſans doute ſont les meilleurs & les plus ſûrs, pour les foibleſſes des enfans nouveaunés) les Sagefemmes en ont encore d'autres dont elles ſe ſervent ordinairement, leſquels je n'approuve pas, non ſeulement parcequ'ils ſont inutiles, mais à cauſe qu'aucuns d'eux ſont très-dommageables à l'enfant. La plûpart coupent un morceau d'oignon & le mettent auſſi-tôt contre le nez de l'enfant, croyant que ſon odeur ait la vertu de le faire revenir de ſa foibleſſe, en quoi elles s'abuſent; car ſi l'enfant reprend vigueur après cela, ne n'eſt point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plûtôt par celui de l'air dont il avoit beſoin, qu'il commence pour lors à reſpirer. C'eſt pourquoi il vaut bien mieux lui laiſſer une entiére liberté de reſpirer un air pur & net, qui ne ſoit pas ainſi infecté de l'odeur âcre de cet oignon qui bien loin de lui être utile, peut au contraire être prejudiciable à la delicateſſe de ſon cerveau. Quelques-unes lui mettent tout chaudement l'arrierefaix ſur le ventre, & l'y laiſſent juſqu'à ce qu'il ſoit refroïdi. J'ai déja dit autre part que l'arrierefaix pour raiſon de ſa chaleur lui pourroit bien ſervir, néanmoins à cauſe de ſa peſanteur, étant ainſi mis ſur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun ſoûtien en eſt facilement comprimé, il lui empêche beaucoup la reſpiration, qui eſt la choſe qui lui eſt pour lors la plus néceſſaire. D'autres jettent cet arrierefaix dans le feu avant que de le ſéparer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éléve des vapeurs de ce vin, qui ſe portant par les vaiſſeaux ombilicaux, ſont capables de lui donner quelque vigueur; mais comme toute cette maſſe charnuë & ces vaiſſeaux ſont des parties mortes d'abord qu'elles ſont hors de la Matrice, il n'y reſte auſſi aucun eſprit qui ſe puiſſe communiquer à l'enfant: c'eſt pourquoi ſi on uſe d'une telle pratique, ce doit être plûtôt pour ſatisfaire à la coûtume, que pour l'eſperance que cela puiſſe profiter.

Si telles choſes ne font aucun bien, auſſi ne font-elles pas grand mal; mais celle qui ſuit eſt capable de cauſer la ſuffocation ſoudai-

ne de l'enfant. C'est que quelques autres repoussent & font rentrer en son corps le sang qui est dans les vaisseaux ombilicaux, croyant que cela soit propre pour le fortifier & le faire revenir de sa foiblesse. Je sçai bien qu'on peut appuyer cette mauvaise pratique sur l'autorité d'*Aristote*, qui la recommande au 10. chap. du 7. liv. de l'Hist. des anim. disant que les plus habiles Sagefemmes de son temps repoussoient ainsi le sang de l'ombilic au dedans du corps de l'enfant qui étoit foible, après quoi ses forces se rétablissoient aussi-tôt. Mais nous avons déja fait connoître en un autre lieu, que le sang contenu en ces vaisseaux perd ses esprits aussi-tôt que l'arrierefaix est separé & sorti de la Matrice, & qu'il y est même incontinent après à demi congelé. Or s'il vient pour lors à être ainsi repoussé dans le foie de l'enfant débile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns esprits, dont il est tout-à-fait destitué, & au lieu de lui donner de nouvelles forces, il accable le peu qu'il lui en reste, & il acheve d'éteindre sa chaleur naturelle languissante. Pour éviter cela, on se donnera bien garde de repousser ce sang de la sorte au ventre de l'enfant ; outre que dans ses foiblesses ( à moins qu'elles ne soient causées de la grande perte de sang que la femme pourroit avoir euë avant que d'accoucher ) il n'y en a toûjours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il est en grande abondance ; & au lieu de lui en envoyer davantage, il le faut retirer vers les extrêmités, afin que ces ventricules étant un peu dégagez, il puisse avoir ensuite son mouvement plus libre, pour renvoyer les esprits à toutes les parties du corps qui en sont privées dans la foiblesse. C'est pourquoi puisque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaisseaux ombilicaux après sa naissance, on en fera la ligature aussi-tôt, pour le traiter comme nous avons dit

Plusieurs fois aussi les enfans qui sont foibles en naissant, sont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils sont éloignez du temps le plus ordinaire, qui est la fin du neuviéme mois, & aussi qu'ils ont été engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas il est bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre chose à faire que de les bien nourir & gouverner selon qu'il a été dit ; mais difficilement peut-il arriver que ces enfans soient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indisposition qui survient à leur foiblesse naturelle.

## CHAPITRE XXVII.

### *Des contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.*

LE corps des petits enfans est, comme nous avons dit, si tendre & si délicat, qu'il est facilement contus & meurtri, & que même par fois quelques-uns de ses membres sont disloqués ou rompus dans les fâcheux accouchemens ; soit parce qu'ils restent long-tems dans une posture contre nature, ou à cause qu'ils sont maniés trop rudement dans le tems de l'opération.

La contusion la plus ordinaire & la plus fréquente, est celle qui se fait au-dessus de leur tête, où quelquefois ils ont en naissant une tumeur aussi grosse que la moitié d'un œuf, & par fois encore plus, comme il se voit principalement dans les premiers accouchemens ; ce qui arrive d'autant plûtôt que les femmes sont pour lors plus avancées en âge ; parce que l'orifice interne de leur Matrice, appellé *le couronnemeut*, étant plus calleux, se dilate avec beaucoup plus de difficulté ; pour raison de quoi la tête de l'enfant venant à être pressée contre lui, & en étant ceinte comme d'une couronne en sa partie superieure, qui se presente naturellement la premiere au passage, est enflée & tumefiée, à cause du sang & des humeurs qui tombent & sont retenuës en cette partie par la grande compression qu'en fait circulairement cet orifice interne, & principalement quand elle commence d'être poussée fortement, & qu'elle reste ainsi trop long-tems sans qu'elle se puisse faire voye, après que les eaux qui la soutenoient un peu, ont été écoulées ; à quoi peut aussi contribuer la Sagefemme, si elle la touche trop souvent & trop rudement avec les doigts, lorsqu'elle se presente au passage ; mais on l'en accuse souvent à tort en cette occasion, où ordinairement la seule compression que fait cet orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la tête de l'enfant, est la cause de ces sortes de tumeurs contuses.

Cette partie se tumefie pour lors de la même maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui sont trop fortement comprimées, liées ou serrées ; car par ce moyen le sang, qui ne peut avoir son mouvement circulaire, étant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tuméfier ; & par la réplétion qu'il en fait, la rend livide comme si elle étoit contuse : Or cette com-

pression est bien plus grande à l'égard des veines (qui sont toûjours plus extérieures, lesquelles doivent reporter le sang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen desquelles il l'envoye à toutes les parties ; car outre que les arteres sont situées plus profondément, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y glisse toûjours un peu de sang ; c'est ce qui fait que dans toutes les compressions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne soient extrêmes) le sang y est facilement apporté par les arteres, & en est difficilement remporté par les veines ; ce qui est cause que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoye, & qu'elle n'en consume pour sa nourriture, est obligée de se tuméfier de la maniere par réplétion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien réfléxion à ce que je viens de dire, quand l'occasion s'en présentera, (laquelle arrive assez souvent) ils connoîtront que ces sortes de bosses ou tumeurs, que plusieurs enfans ont sur la tête en naissant, ne procédent ordinairement d'autre cause que de celle que j'ai expliquée.

Ces tumeurs sont quelquefois si grosses, & si élevées, qu'elles peuvent (la femme n'étant pas accouchée, & n'ayant pas encore l'orifice interne de sa Matrice tout-à-fait dilaté) empêcher de reconnoître facilement la partie que l'enfant présente la premiere, & elles sont cause quelquefois que la Sagefemme ne pouvant sentir avec le doigt aucun os de la tête, s'imagine que ce soit quelque épaule de l'enfant, ou bien une partie ; & par fois même quelques-unes ne sçavent ce que ce peut être, que telle chose qu'elles sentent ainsi tuméfiée : mais on le connoîtra facilement en ce que ces tumeurs qui paroissent toutes charnuës en les touchant, sont néanmoins plus dures que si c'étoit une épaule, ou quelque fesse de l'enfant ; lesquelles parties ont toûjours beaucoup plus de mollesse, & on n'y sent point aussi de poil, comme on fait à la tête, les os de laquelle on sentira encore facilement, si ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne ; car les parties de la tête qui sont au-dedans de la Matrice ne sont pas tuméfiées ; il n'y a seulement que celle qui se présente à son orifice, & qui en est pressée, ceinte & serrée, comme il est dit. Si l'enfant présente quelqu'autre chose que la tête, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long-tems pressées au passage, & en postures bien contraintes, ou qu'elles en soient sorties, elle se tuméfient par la même raison.

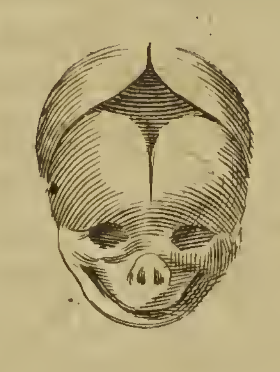
Il faut non-seulement remedier à telles bosses ou meurtrissures de la tête des petits enfans, mais on doit aussi tâcher de les prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne soient si grosses. Le moyen de les prévenir, c'est de procurer l'accouchement le plûtôt qu'on pourra, afin que la tête de l'enfant ne reste ainsi trop long-temps arrêtée & serrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice, lequel sera bien oint & graissé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à sa dilatation, qu'afin que la tête puisse plus promptement & plus facilement passer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que si ces tumeurs arrivoient par la cause que j'ai dite, elles devroient disparoître aussitôt que l'enfant est né, puisque pour lors ( sa tête n'étant plus pressée ) rien n'empêche que le sang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant son mouvement libre; mais ils doivent sçavoir que par le trop long séjour qu'il fait en une partie, il perd ses esprits qui y sont étouffés, desquels étant destitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'étant extravasé hors de son lieu naturel, comme il fait quand les vaisseaux qui le contiennent en sont trop pleins, il se glisse dans tous les petits vuides de la partie ; ce qui fait qu'il ne peut plus ensuite retourner par les voyes ordinaires ; c'est pourquoi il est nécessaire en cette occasion, ou d'en faire la résolution à travers la partie, ou qu'il vienne à suppuration, s'il y croupit plus long-temps ; laquelle on évitera néanmoins le plus qu'il sera possible, étant très-dangéreuse à la vie de l'enfant à cause de la proximité du cerveau, qui aux enfans nouveau-nés n'est pas recouvert des os du crâne à l'endroit des sutures qu'ils ont toujours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la tête.

Pour résoudre ces tumeurs & ces meurtrissures, aussi-tôt que l'enfant sera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compresse pour la mettre dessus. La plûpart des Sagefemmes n'y mettent qu'une compresse trempée en huile & vin mêlez ensemble, d'autres en huile rosat seule, les ayant premierement étuvées avec le vin. Mais si nonobstant cela elles viennent à suppuration, on n'y laissera pas séjourner trop long-tems la matiere, de peur que les os de la tête, qui sont fort tendres & très-minces aux enfans nouveau-nés, n'en soient alterez & cariez. En ce cas on fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, selon que l'art le requiert, y mettant après l'emplâtre de *betoine* par dessus. Si quelque jambe, ou un bras étoit ainsi tumefié, on l'enveloppera pareillement de compresses trempées en vin,

dans lequel on aura fait boüillir des roſes de Provins, & des fleurs de camomile & de melilot. Quelques fois les enfans mâles ont la bourſe du *ſcrotum* fort enflée, ce qui leur peut arriver ſoit pour des eaux qui ſont contenuës en ſes membranes, ſoit pour avoir été contuſe & maniée trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sagefemme dans l'accouchement. Pour lors les compreſſes trempées dans le vin avec les roſes ſont propres en l'une & l'autre occaſion.

Mais le plus grand mal eſt quand le Chirurgien, pour n'être pas expert & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou diſloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la choſe arrive ainſi, il y remediera enſuite, en remettant les parties & les contenant avec bandages propres en leur ſituation naturelle, à ce qu'elles y ſoient bien affermies & fortifiées.



---

## CHAPITRE XXVIII.

### *De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & de ſes ſutures trop ouvertes.*

SOuvent les enfans qui ſont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme auſſi ceux qui ſont debiles de leur nature, ont la fontaine de la tête & les ſutures ſi ouvertes par la diſtance & ſeparation des os les uns des autres, qu'elle en eſt toute molle & preſque ſans ſoûtien, parce que ſes os vacillent aiſément de tous côtez. Ces enfans ne ſont pas ordinairement de longue vie; & il ne faut pas prétendre pour lors en rapprocher les os les uns contre les autres, en les ſerrant fortement; car ainſi faiſant, on comprimeroit tellement le cerveau qui eſt très-

mol, qu'on causeroit pire maladie en lui ôtant la liberté de son mouvement, pour raison dequoi les fonctions seroient depravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la suite. Il faut seulement se contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laisser le reste à l'œuvre de nature, qui joindra peu à peu ces sutures, en achevant d'engendrer, & de dessécher & affermir les os de la tête, qui n'avoient pas encore été entierement formez.

Le lieu où vient aboutir la suture sagittale au milieu de la coronale, qu'elle separe toûjours en deux à tous les enfans, se continuant jusqu'à la racine du nez, est appellé *la fontaine* de la tête, parce que c'est son endroit le plus mol & le plus humide, equel se desséche & referme pour ce sujet le dernier. Sa figure est representée en la tête qui est mise au commencement de ce Chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte jusqu'à trois ans, & même encore après ce tems; ce qui est grand témoignage de la foiblesse de leur chaleur naturelle. Elle est ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plûtôt ou plûtard, selon que les enfans sont plus ou moins humides, & qu'ils sont aussi plus ou moins robustes. Jusqu'à ce que ces os soient entierement affermis, on doit mettre dessus cet endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compresse de linge en plusieurs doubles, pour défendre le cerveau, tant du froid, que des autres injures externes. Quelques femmes y laissent long-tems une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie d'avantage cette partie; mais il n'importe pas de quoi on se serve, pourvû que ce soit chose qui tienne chaudement le cerveau, & l'empêche d'être blessé en ce lieu, qui n'est pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la tête soient assez larges pour se joindre de toutes parts, s'ils n'en étoient empêchez, ils sont néanmoins grandement distans les uns des autres à l'endroit des sutures, à cause de quantité d'eaux qui sont contenuës entr'eux & la dure mere. Cette maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait plusieurs sortes, selon que les eaux sont plus proches ou distantes du cerveau, ou même qu'elles sont contenuës dans ses ventricules. Lorsque ces eaux sont entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, si la tumeur n'est pas trop grande, en resolvant les eaux, ou en faisant ouverture pour les évacuer; mais si elles sont en grande abondance au dessous des os, entr'eux & la dure mere, les poussant ainsi en dehors, & élargissant

ſant les ſutures, les enfans n'en peuvent pas réchapper ; ce qui eſt encore d'autant plus impoſſible, ſi ces eaux ſont contenues entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

---

## CHAPITRE XXIX.

### *Du fondement clos des enfans nouveau-nés.*

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naiſſent avec le fondement clos & bouché, pour raiſon de quoi ils ne peuvent rendre ni vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent du lait qu'ils tétent, que le *meconium* qui s'étoit amaſſé dans les inteſtins pendant qu'ils étoient au ventre de la mere ; de laquelle maladie ils meurent certainement, ſi on n'y remédie promptement. Il s'eſt vû auſſi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laiſſoient pas de vuider les excrémens des inteſtins, par une ouverture que la nature pour ſuppléer à ſon défaut, avoit faite par dedans le *vagina*, ou col de la Matrice.

Or le fondement eſt clos en deux manieres ; car c'eſt ou par quelque ſimple membrane, comme par la ſeule peau, au travers de laquelle on voit quelque veſtige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus ; & en touchant du doigt, on ſent une molleſſe au-dedans, à l'endroit où il devroit être percé ; ou bien il eſt tout-à-fait clos & bouché par une épaiſſeur de chair, en telle ſorte qu'il ne paroît aucune choſe au-dehors, qui puiſſe dénoter ſa véritable ſituation.

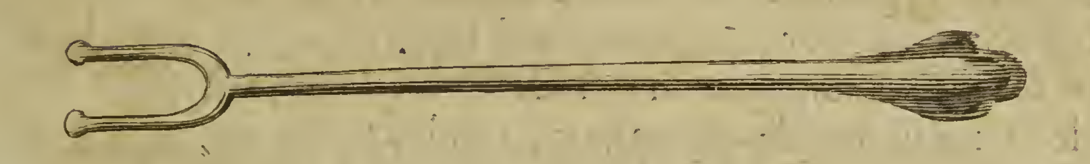
Quand il n'y a que la ſeule peau qui fait ſa clôture, l'opération eſt très-facile ; & les enfans en peuvent échapper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit biſtoury, la faiſant en figure de croix, plûtôt que ſimple & longitudinale, afin de lui donner la forme ronde, & que le lieu ne ſe puiſſe rejoindre après, prenant bien garde à ne pas bleſſer le *ſphincter* du *rectum*. L'inciſion ayant été ainſi faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir iſſue ; mais ſi pour le long ſéjour qu'ils auroient fait au ventre, s'y étant deſſéchés, l'enfant ne les vuidoit point, on lui donnera quelque petit clyſtere, pour les délayer, & attirer au-dehors ; après quoi on mettra une tente de linge dans le ſiége nouvellement fait, de peur qu'il ne ſe reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel roſat, & ſur la fin, de quelque onguent propre à deſſécher & cicatriſer, com-

me eſt l'*album raſis* ou le *pompholix* ; obſervant de nettoyer l'enfant de ces excrémens , & de le panſer auſſi-tôt , & à chaque fois qu'il les aura rendus , de peur qu'y croupiſſant long-tems , l'ouverture qu'on a faite ne ſe convertiſſe en un ulcére malin.

Si le fondement eſt tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en ſente aucune trace ni apparence , pour lors l'opération eſt beaucoup plus difficile ; & quoi qu'on la faſſe, c'eſt un grand hazard ſi l'enfant en réchappe. C'eſt pourquoi ſi c'étoit une fille qui vuidât ſes excrémens par la vulve ( ce qui s'eſt vû quelquefois , comme j'ai dit ) en ce cas il n'y faudroit pas toucher , de peur que voulant ſeulement guérir une incommodité , on ne causât la mort à l'enfant ; mais ſi les matieres n'ont iſſuë par aucun lieu , on eſt obligé d'en venir à l'opération ( bien que très-périlleuſe ) ſans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire , encore qu'on ne voye au-dehors aucune trace du lieu propre , à cauſe de l'épaiſſeur des chairs qui ſont par deſſus l'inteſtin , le Chirurgien introduira juſques dans le vuide un petit biſtoury tranchant d'un ſeul côté, mettant le dos de l'inſtrument au-deſſous & à demi doigt du croupion de l'enfant , qui eſt le lieu où il ne manquera pas de trouver l'inteſtin , & le pouſſant ſi avant qu'il en ſoit aſſez ouvert pour donner libre iſſuë aux matieres qui y ſont contenuës , & conſervant toûjours le plus qu'il ſera poſſible le *ſphincter* , après quoi la playe ſera panſée & médicamentée comme il eſt dit ci-deſſus , ayant égard aux accidens qui ſurviendront.

Lorſqu'il arrive ( comme cela ſe peut encore ) que le conduit de l'urine tant au mâle qu'à la femellle , eſt clos & bouché , on y fera pareillement ouverture pour donner iſſuë à l'urine contenue en la veſſie ; enſuite de quoi on y introduira une petite tente de plomb, cannullée , afin de tenir le paſſage ouvert , juſques à ce que la ponctions & inciſion qu'on y aura faite avec la lancette ſoit cicatriſée ; mais comme il eſt bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans , qui pour être trop courte , ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre , on ne s'en mettra pas beaucoup en peine ; car l'urine qu'ils rendent preſqu'à toute heure , empêchera bien que l'ouverture ne ſe rebouche.



## CHAPITRE XXX.

### *Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.*

LA langue eſt naturellement liée d'un aſſez fort ligament, qui vient s'attacher juſtement au-deſſous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus ſujette, & d'être comme un pivot ſur lequel étant appuyée, elle puiſſe faire de côté & d'autre tous ſes différens mouvemens. Ce ligament doit lui laiſſer la liberté d'être portée & appuyée en tous les endroits de la bouche ; pourquoi faire, il ne doit pas être ſi court, ni s'attacher qu'à une notable diſtance de ſon extrêmité, qui doit être entiérement libre de tous côtés ; mais ſouvent les enfans nouveau-nés ont au-devant de lui une petite production membraneuſe, appellée ordinairement le *filet*, qui ſe continue preſque juſques au bout de leur langue, laquelle leur ôtant la liberté de ſon mouvement, les empêche de pouvoir facilement téter ; d'autant que la langue étant retenue en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il ſeroit néceſſaire, pour preſſer avec elle contre ſon palais le bout de la mamelle, & le ſucer afin d'en faire ſortir le lait, ni auſſi la mouvoir commodément pour en faire enſuite la déglution.

Pour remédier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles ; car on y pourroit faire venir un ulcére qui ſeroit après de difficile guériſon ; mais l'enfant doit être porté au Chirurgien, qui le coupera tant & ſi peu qu'il jugera être néceſſaire, avec des ciſeaux bien tranchans par la pointe, prenant garde de ne pas faire inciſion du propre ligament de la langue, comme auſſi de ne pas ouvrir les vaiſſeaux qui ſont au-deſſous, comme fit il y a quelques années un Chi-

rurgien, qui voulant couper le filet à un enfant, lui ouvrit en me temps par inadvertance les vaisseaux de dessous la langue, dont il sortit une si grande abondance de sang, que le pauvre enfant mourut le même jour, au très-grand regret du pere & de la mere, qui en furent d'autant plus inconsolables que la joye qu'ils avoient eûë de la naissance de cet enfant, qui leur étoit unique, avoit été grande auparavant. Mais il me paroît que la seconde faute que fit ce Chirurgien, de n'avoir pas eu l'industrie d'arrêter cette hémorragie, fut plus grande que la premiere, qu'il pouvoit facilement réparer, en faisant seulement chauffer le bout d'une simple sonde, pour en cautériser les vaisseaux ouverts; moyennant quoi il auroit arrêté avec sureté dans le même moment ce flux de sang, qui fit ainsi misérablement périr ce pauvre enfant, sans que ce Chirurgien le crût seulement en danger; à cause qu'il ne voyoit pas que l'enfant rejettât par la bouche une quantité de sang bien considérable: mais il ne prenoit pas garde qu'à mesure que le sang sortoit des vaisseaux ouverts, l'enfant en avaloit une partie, qui se caillant dans son estomac, & une autre partie distillant dans sa poitrine, fut cause qu'il en fut suffoqué le même jour.

Pour bien faire cette opération, le Chirurgien doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ses doigts, il les mettra au-dessous & à côté d'elle, afin qu'il puisse voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont souvent la bouche si petite, qu'il est difficile de leur pouvoir ainsi lever la langue avec les doigts lesquels étant dedans, empêchent aussi de voir clair à ce qu'il faut faire, il se servira pour ce sujet d'un instrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'est celui qui est représenté au commencement de ce chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent être mousses à leur extrêmité) par dessous le milieu de la langue, aux deux côtés du filet qui en sera embrassé; où étant, il la soulévera de droite ligne, & la tiendra facilement sujette, au moyen de quoi il fera aussi plus commodément & plus surement son opération. Cet instrument qui est petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui sont trop gros. Après que le filet aura été ainsi coupé adroitement, la nourrice de l'enfant lui passera deux ou trois fois par jour son doigt bien net par dessous la langue, afin qu'il ne se reprenne pas, le faisant assez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y survînt inflammation qui empêcheroit encore davantage l'enfant de téter, & qu'elle ne se convertît en ulcere fâcheux.

## CHAPITRE XXXI.

### *Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans.*

PLusieurs enfans ſont tellement travaillés de tranchées, qu'ils ne ceſſent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en reſſentent, dont aucuns ſont auſſi tant fatigués & tourmentés, qu'ils en meurent enſuite. C'eſt aſſez ſouvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans après leur naiſſance; laquelle procéde ordinairement de la ſubite mutation de leur nourriture; d'autant que l'ayant toûjours reçûe par l'ombilic pendant qu'ils étoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non-ſeulement la maniere de la recevoir, mais auſſi ſa nature & qualité, lorſqu'ils en ſont dehors; car au lieu du ſeul ſang purifié, qui leur étoit porté par le moyen de la veine ombilicale, ils ſont obligés à ſon défaut de ſe nourrir du lait des mamelles de leur mere, qu'ils ſucent avec la bouche, duquel ſont engendrés beaucoup d'excrémens qui cauſent ces tranchées, tant pour n'être pas ſi purifié que le ſang, dont ils étoient nourris étant dans la Matrice, que parce que l'eſtomac & les inteſtins n'en peuvent pas faire une bonne digeſtion, ni une facile diſtribution, dans le commencement qu'ils ne ſont pas encore accoûtumés à cette nouvelle nourriture.

Les cauſes particulieres de ces tranchées, ſont comme ſi le *meconium* qui avoit été amaſſé durant tout le tems de ſa groſſeſſe, n'eſt évacué peu après la naiſſance de l'enfant, & que par ſon trop long ſéjour dans les inteſtins, il acquiert une acrimonie, dont ils ſont picotés, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puiſſe vuider, ni les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours. C'eſt auſſi quelquefois à cauſe que ne pouvant facilement téter, il avale, en ſuçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui étant retenus dans l'eſtomac, & ſe gliſſant dans les inteſtins, en font une diſtenſion douloureuſe. Ces vents ſont d'autres fois cauſés de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digérer, ou de ſa mauvaiſe qualité: le froid que l'enfant aura ſouffert en peut encore être cauſe. Mais très-ſouvent c'eſt pour lui donner trop tôt de la boüillie, comme auſſi pour ne la pas faire aſſez cuire; parce que cette nourriture qui eſt groſſiere & viſqueuſe, ne peut pas facilement

être digérée par les enfans nouveau-nés, qui n'y ont pas encore l'estomac accoûtumé ; & les vers qui s'engendrent dans les intestins, par leurs remuemens, & par leurs picotemens, les tourmentent beaucoup. Outre ces choses, nous avons déja ci-devant dit, que la Sagefemme peut aussi causer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, si elle y repousse le sang refroidi & caillé qui est dans le cordon de l'ombilic, avant que de le lier.

Pour bien remédier à ces douleurs de ventre que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de *tranchées*, on doit avoir égard à leur différente cause. Quant à ce qui est de la cause générale, que nous avons dit être la trop soudaine mutation de nourriture, pour l'éviter on ne fera pas téter l'enfant aussi-tôt qu'il est né; mais on attendra cinq ou six heures, ou même jusques au lendemain, de peur que le lait étant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'estomac, n'en soit corrompu ; & on lui en donnera peu au commencement, jusques à ce qu'il soit accoûtumé d'en faire bonne digestion. Si c'est le *meconium* des intestins, qui par son trop long séjour lui cause des tranchées, pour lui aider à s'en décharger, on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons ci-devant dit, une dragme de casse mondée, ou bien un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de syrop de roses ; & pour l'y exciter encore davantage, on lui mettra dans le siége quelque petit suppositoire, fait d'une côte de poirée, dorée de miel ; ou on se servira d'une amande couverte de sucre, & trempée pareillement en miel commun ; ou bien même on lui donnera un petit clystère.

Si l'enfant ne peut téter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche ; car si c'est le filet de la langue, on lui coupera, comme il a été dit ; & si c'est parce que sa nourrice a les mamelles de difficile trait, on lui en donnera une autre, de laquelle le lait sera bien purifié, & il la tétera plûtôt peu & souvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que son petit estomac n'en peut facilement contenir & digérer à la fois ; & surtout pendant que l'enfant aura des tranchées, on ne lui donnera point de bouillie ; parce que cette nourriture cause facilement, pour sa viscosité, des obstructions, desquelles s'ensuit génération de vents, qui augmentent de telle sorte la douleur des tranchées, qu'elle cause de mortelles convulsions à plusieurs enfans.

S'il a des vers, on lui mettra sur le ventre un linge trempé en huile d'absinthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplasme

fait de poudre de rhuë, d'absinthe, de colloquinte, d'alloës, & de semence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins; & pour les attirer & les pousser d'autant plus en bas, si le petit enfant peut prendre quelque chose par la bouche, on lui donnera une legere infusion de rhubarbe, ou une demie-once de syrop de chicorée composé, lui ayant fait prendre auparavant un petit clystere de lait sucré: car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des médicamens, & qui recherchent la douceur du lait, seront aisément rejettez par le siege.

Lorsque ces tranchées sont causées par des vents, comme il arrive assez ordinairement, ou bien par quelques humeurs âcres, contenuës dans les intestins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix & de camomille, mêlées ensemble, après les avoir fait chauffer, desquelles on trempera aussi un linge pour le mettre dessus; ou on fera une petite aumelette avec deux œufs & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera; & on lui donnera quelque petit clystere anodin, ou carminatif, selon qu'on connoîtra la cause des tranchées, tenant au surplus toujours l'enfant bien chaudement.

---

## CHAPITRE XXXII.

### *De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.*

LEs cris continuels que les petits enfans font, à raison des douleurs & des tranchées qu'ils ressentent dans les commencemens, leur causent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'ombilic venant pour ce sujet à tomber trop tôt, & avant qu'il soit entierement réuni & cicatrisé, il y survient inflammation & ulceration; d'autres fois aussi pour la même cause, quoiqu'il soit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'étant pas en dedans, il se dilate & est poussé en dehors de la grosseur d'un petit œuf, ou quelquefois même d'avantage, c'est ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent, quand il s'enflâme & s'ulcere ainsi, que c'est parce que le cordon a été lié trop proche du ventre, ce qui cause une grande douleur, & l'inflammation ensuite; d'autres disent que la nature ayant accoutumé de décharger l'urine par cet endroit durant que l'enfant étoit au ventre de sa mere, l'y envoye

encore pendant les premiers jours, & qu'elle cause cet accident par son acrimonie, à quoi il n'y a aucune raison; car il est impossible que l'urine regorge de la vessie au nombril par l'ouraque; d'autant qu'il n'est pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoître autre part: & tant proche du ventre, & serrée que puisse être la ligature du cordon de l'ombilic (à moins qu'on n'eût lié aussi quelque portion du veritable cuir qui est sensible) elle ne peut causer aucune douleur à l'enfant; d'autant que c'est une partie morte & inanimée, aussi-tôt qu'il est hors du ventre de sa mere & qui même est toûjours insensible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y distribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainsi que j'ai dit) de ce que l'enfant ressentant de grandes douleurs & tranchées du ventre, fait continuellement des cris, par lesquels l'ombilic est empêché de se réünir: elle peut aussi être causée par une violente & fréquente toux; d'autant que par ses efforts le sang est poussé dans le bout restant de la veine ombilicale, qu'il tient toûjours dilatée, & se corrompant par le séjour qu'il y fait, il ne manque pas de causer inflammation au nombril; & ce qui a été lié venant à tomber avant que la réünion soit faite, il y demeure un ulcere très fâcheux, auquel survient parfois une grande perte de sang, & même la mort.

La principale chose qu'on doit observer pour la curation de cette maladie, est d'appaiser la toux & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en est cause, à moins de quoi elle s'augmenteroit toûjours; & s'il y avoit des tranchées, on y remediera comme il a été dit au chapitre précedent. Quant au surplus, si le nombril est enflâmé, on mettra dessus un emplâtre de *cerat* de *Galien* mêlé avec moitié de *populeum*, ou une petite compresse trempée en huile rosat avec un peu de vinaigre: L'onguent rosat & l'*album rasis* mêlez ensemble y sont aussi fort bons. Si le nombril reste ulceré après que la ligature en est tombée, on mettra dessus des remedes dessicatifs & astringens, tels que sont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne sont pas bien fortes, ou en l'eau de plantain dans laquelle on aura fait dissoudre un peu d'alun. Si l'ulcere est petit, on se servira seulement d'un plumaceau de charpie sec. Plusieurs personnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choses sont meilleures à ce sujet que les emplâtres, lesquels ne sont jamais si dessicatifs, à cause des huiles ou graisses qui entrent en leur composition. Si néanmoins on s'en veut servir, on prendra celui de ceruse, ou le dessicatif rouge, ou le *pompholix*, observant sur

tout

tout de mettre une bonne compresse de linge par-dessus ces remédes, avec un bandage pour la tenir, jusques à ce que l'ombilic soit entiérement affermi, de peur qu'outre son ulcération il ne fût poussé en-dehors, & que ses vaisseaux ne vinssent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les tranchées causent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui est de l'éminence du nombril des petits enfans, de quelque grosseur ou petitesse que puisse être la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par le bandage & par compresses, qu'on appropriera bien à cet usage, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raisonnable ; auquel temps si la maladie n'a pas été guérie par le bandage, on y pourra faire l'opération, si on le souhaite ; mais si ensuite de l'inflammation du nombril il s'y est formé un apostême qui cause cette éminence, & que la tumeur soit fort grosse, pour lors les enfans en meurent toûjours. Si on en fait l'ouverture, à la vérité on donnera bien issue à la matiere ; mais il y a grand danger qu'avec elle les intestins ne sortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant ; ce qui pourroit ensuite faire croire à ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, que cet accident seroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raison *Ambroise Paré* conseille de n'y pas toucher, & de laisser plûtôt mourir l'enfant sans lui rien faire, ainsi qu'il dit s'être comporté envers celui d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occasion. Il récite même l'histoire d'un Chirurgien de son temps, nommé Maître *Pierre de la Roque*, lequel fut en très-grand danger de sa vie, pour avoir fait ouverture d'un apostême de l'ombilic à l'enfant de Monsieur *de Martigues ;* ce qu'ayant fait, les intestins sortirent par l'ouverture ; ensuite de quoi survint la mort de l'enfant, de laquelle les serviteurs du logis le disoient être la seule cause, & pour ce sujet (quoique sans raison) ils le vouloient tuer, si ledit sieur *de Martigues* ne les en eût empêchés ; mais je crois que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils lui en firent, & une telle disgrace, s'il eût auparavant fait un bon prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où étoit l'enfant ; car peut-être que ressemblant à beaucoup de gens de notre temps, qui n'étant que simples hommes, assurent qu'ils sont capables de miracles, il avoit promis de guérir en bref l'enfant, de cette maladie qui étoit incurable, pour (sous une si belle espérance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction ; car si l'apostême étoit petit, & les forces de l'enfant

bonnes ; on ne laisseroit pas (après toutefois avoir fait un bon prognostic) d'y faire ouverture ; parce que lorsqu'il y a quelque espérance, tant petite soit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laisser le malade dans un désespoir assuré.

## CHAPITRE XXXIII.

### *De la cuisson, rougeur & inflammation des aines, des fesses, & des cuisses des petits enfans.*

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches chaque fois & aussi-tôt qu'il a rendu ses excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de lui causer des rougeurs & des cuissons aux aînes, aux fesses & aux cuisses, ensuite de quoi, pour la douleur qu'il en ressent, ces parties s'enflammeront ; ce qui arrive facilement à cause de la tendresse & délicatesse de son cuir, duquel l'épiderme est à la fin séparé & enlevé, si on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indispositions consiste en deux choses principales ; la premiere, à tenir l'enfant nettement ; & la seconde, à tempérer ses urines, afin qu'elles ne soient pas si âcres. Pour ce qui est de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ses excrémens aussi-tôt qu'il les aura rendus, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de lessive ; à l'égard de la seconde chose à observer, qui est de tempérer les urines de l'enfant, afin qu'elles ne soient point si âcres, elle ne se peut exécuter que par le moyen du régime de vivre de la nourrice, lequel doit être rafraîchissant, afin que son lait ait la même qualité ; c'est pourquoi elle s'abstiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outres ces deux choses générales, on appliquera sur les parties enflammées des remédes qui soient rafraîchissans & déssicatifs. Pour ce sujet, chaque fois que l'enfant sera nettoyé de ses excrémens, on lui bassinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & si la douleur étoit bien grande, on les étuvera seulement avec le lait tiéde. Beaucoup de femmes ont coûtume, pour les dessécher, de se servir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent dessus. L'*album rosis* ou le *pompholix* étendus sur de petits linges en forme d'emplâtre, y sont encore convenables ; & sur tout en re-

muant l'enfant, la nourrice aura grand ſoin de lui envelopper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à ſe frotter à nud les unes contre les autres, la cuiſſon & les douleurs n'en ſoient augmentées.

## CHAPITRE XXXIV.

### *Des ulceres de la bouche des petits enfans.*

ASſez ordinairement le lait de la nourrice ( tel que ſeroit celui d'une femme rouſſe, ou de celle qui ſeroit ſujette au vin, ou bien amoureuſe par excès ) peut par ſa chaleur & par ſon acrimonie, faire venir de petits ulcéres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement *chancres* ; quelquefois auſſi, quoique le lait n'ait aucune mauvaiſe qualité de ſoi, il ne laiſſe pas de ſe corrompre dans l'eſtomac de l'enfant, à cauſe de ſa débilité, ou de quelque autre indiſpoſition, dans lequel acquérant une acrimonie, au lieu de ſe bien digérer, il s'en éléve des vapeurs mordicantes, leſquelles venant à former une craſſe viſqueuſe, qui s'attache comme une eſpéce de ſuye blanche par toute la bouche, y cauſent & engendrent facilement ces petits ulcéres, à cauſe de ſa tendreſſe & délicateſſe. C'eſt ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulcéres viennent le plus ſouvent aux enfans pour la malice du lait, & pour ſa mauvaiſe digeſtion.

Quelques-uns de ces ulcéres ſont ſimples, comme ceux qui ſont cauſés de la ſeule chaleur du lait de la nourrice, ou du ſang & des humeurs de l'enfant qui ſont un peu trop échauffés, comme pour avoir eu quelque petit accès de fiévre. Pour lors ils ſont fort ſuperficiels, & de peu de durée, cédans facilement aux remédes, & les autres ſont malins, tels que ſont ceux qui ſont cauſés par un *virus* vénérien, ou qui viennent enſuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, leſquels ſont putrides, corroſifs & ambulans, & n'occupent pas ſeulement la ſuperficie de la membrane qui revêt le dedans de la bouche & toute la langue, mais faiſant des eſcâres profondes, ils ſe communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme ſont principalement ceux qui ſont cauſés par la groſſe vérole, leſquels ne peuvent pas être guéris par les remées ordinaires, mais veulent être traités avec leurs ſpécifiques, à moins de quoi ils vont toû-

jours en augmentant, & causent aisément la mort aux petits enfans, qui sont souvent trop foibles pour pouvoir supporter les remédes qu'il leur conviendroit faire pour leur guérison.

Les ulceres de la bouche, selon *Galien*, sont de difficile guérison, à cause qu'ils sont situés en lieux chauds & humides, dans lesquels s'augmente promptement la pourriture & la corrosion; outre que les remédes appliqués n'y peuvent pas arrêter, parce qu'il sont aussi-tôt détrempés de sa salive.

Pour guérir ces ulceres, lorsqu'ils sont petits, & sans aucune malignité, il faut faire ensorte de tempérer & rafraîchir le lait de la nourrice, lui faisant observer un régime de vivre rafraîchissant, la saignant même & purgeant pour ce faire, s'il est besoin. La bouche de l'enfant sera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel rosat, ou syrop de roses séches, y mêlant un peu de verjus, ou du jus de citron, tant pour mieux détacher & nettoyer les humeurs visqueuses qui s'attachent au-dedans de la bouche de l'enfant, que pour lui rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mais au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce reméde, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne faire pas trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne survînt une inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit être assez libre, afin que les humeurs étant portées vers les parties inférieures, il ne s'en éléve tant de vapeurs, comme il se fait ordinairement, quand les excrémens du ventre sont trop long-temps retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra user de remédes topiques, qui fassent leur opération promptement, & presque en un instant, pour corriger la mauvaise qualité de l'humeur qui les cause, & faire en sorte qu'ils n'augmentent pas davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps sur ces parties, leur effet & leur vertu seroient empêchés, ou beaucoup diminués par les humidités de la bouche. Ces remédes doivent être de ceux qui font quelque escâre. Pour ce sujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau seconde, mêlée avec eau de plantain, ou bien avec un peu d'esprit de vitriol; prenant bien garde à faire en sorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le reméde sera d'autant plus fort & âcre, que les ulceres seront profonds & malins. Aussi-tôt qu'on les aura cautérisés de la sorte, en les touchant simplement une ou deux fois, selon leur largeur & profondeur, & selon leur corruption (de peur que quelques se-

rosités âcres ne distillent sur les lieux non ulcérés, & même dans la gorge de l'enfant) on lui lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec décoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat ; réïtérant de toucher & laver les ulceres tant qu'il sera jugé à propos & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces médicamens âcres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne lui puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cautériser ces ulceres avec de petites tentes de linge, trempées en huile bouillante, laquelle étant avalée ensuite ne lui peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en lui faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie-once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* vénérien, tous ces remédes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque temps ; mais ils ne guériront point, si on ne se sert de ceux qui sont spécifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

---

## CHAPITRE XXXV.

### *De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion.*

LES dents qui étoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à sortir, non pas toutes à la fois, mais les unes après les autres, vers le cinquiéme ou le sixiéme mois, parfois plûtôt, & quelquefois aussi plus tard, pour quoi faire elles percent les gencives dont elles étoient recouvertes. Pour lors à cause du sentiment exquis de ces parties, il survient de si grandes douleurs aux enfans, que beaucoup, qui s'étoient au reste fort bien portés jusques-là, sont en danger de leur vie, & meurent souvent, pour raison de plusieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aph. 25. du 3. liv. *In progressu verò quum jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & eis præsertim pueris, qui crassissimi sunt, & alvos duras habent.* Dans le temps, dit-il, que les dents commencent à pousser aux enfans, il leur arrive une démangeaison de gencives, fiévres, convulsions, flux de ventre, & principalement à la sortie

des dents canines, particuliérement à ceux qui sont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur & serré. Toutefois le même *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulsions quand les dents leur percent, ne meurent pas, & que plusieurs en réchapent. Il dit aussi que ceux à qui elles percent durant l'hyver en sont plûtôt délivrés qu'en d'autres tems, si on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgairement *les œilleres*, causent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres ; parce qu'elles ont une racine très-profonde, & un petit nerf plus considérable, qui a communication avec celui qui fait mouvoir l'œil ; & comme dit aussi *Hypocrate*, les enfans qui sont très-gros, & qui ont le ventre dur, sont pour ce sujet en bien plus grand danger que les autres ; parce que la douleur en ceux-là cause une bien plus grande fluxion d'humeurs sur la partie malade, leur corps en étant toûjours fort replet, quand le ventre est dur & resserré. Les dents qui sortent les premieres sont les incisives, tant à cause qu'elles sont bien plûtôt parfaites, que parce qu'étant plus petites, & plus aiguës & tranchantes, les gencives en sont plus facilement percées ; comme aussi avec moins de douleur, que par les autres qui sont plus molles dans le commencement, & qui, pour être plus grosses & plus larges, ne peuvent pas si-tôt se faire voye, & que ce ne soit avec des efforts bien plus grands.

Les signes que les dents de l'enfant veulent sortir, sont que ses gencives & ses joues sont enflées. Il y sent une grande chaleur, avec une démangeaison qui lui fait souvent porter les doigts dans sa bouche pour se les frotter, de laquelle il distille beaucoup d'humidités qui y affluent, à cause de la douleur qu'il ressent ; la nourrice en lui donnant à téter la sent aussi-bien plus chaude, & il est plus altéré que de coûtume ; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu, en ce temps ; & on sent, & on voit les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroissent minces, & blanches par le dessus, & fort enflées & rouges par les côtés, & si les dents sont long-temps sans pouvoir sortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphorisme susdit, & que ne cessant en bref, il n'en meure, comme il arrive assez souvent, & principalement aux enfans qui ont la tête trop grosse.

On doit en cette occasion avoir égard à deux choses ; la premiere, à préserver l'enfant des fâcheux accidens qui lui pourroient

arriver à raiſon de la trop grande douleur ; & la ſeconde à faire en ſorte d'aider au plûtôt à la ſortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-mêmes les gencives.

Pour préſerver l'enfant de ces accidens, il faut que ſa nourrice obſerve pour lors un bon régime de vivre, & qu'elle uſe de toutes choſes qui pourront rafraîchir & tempérer ſon lait, de peur que la fiévre ne ſurvienne à la douleur des dents ; & pour empêcher que les humeurs ne ſe portent avec trop d'abondance ſur ſes gencives enflammées, on lui tiendra toûjours le ventre libre, afin de les évacuer par bas ; pour lequel ſujet on lui donnera de petits clyſteres s'il étoit reſſerré ; mais ſouvent les enfans n'en ont pas beſoin, parce qu'il leur ſurvient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui eſt de la ſeconde choſe, qui conſiſte à aider à la ſortie des dents, cela ſe fera par la nourrice, qui de temps en temps paſſera ſon doigt bien net ſur les gencives de l'enfant, en appuyant médiocrement deſſus, afin qu'en étant rarefiées, elles ſoient plus facilement pénétrées & inciſées par les dents qui ſont prêtes à ſortir ; à quoi l'enfant pourra auſſi aider lui-même, ſi on lui donne à mâchoter un petit bâton de régliſſe, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle eſt fort propre pour amollir la gencive. On ſe ſert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites ſonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il reſſent pour lors dans lequel eſt enchâſſée une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de criſtal. Il ne faut pas croire néanmoins que ces choſes ayent quelque propriété particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent ; mais ſi elles ſont utiles à cela, c'eſt à cauſe de leur matiere ſolide, unie & polie ; car l'enfant preſſant ſes gencives contre, pour ſe ſoûlager de la démangeaiſon qu'il y reſſent, il en diminue peu à peu l'épaiſſeur, & tant, qu'à la fin elles ſoit inſenſiblement percées par les dents qui ſont au-deſſous. Si ces choſes ne ſervent de rien, à cauſe que les gencives ſont trop dures & trop épaiſſes, pour ne pas tant laiſſer ſouffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raiſon de la grande douleur qu'il reſſent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé ci-deſſus, on fera une petite inciſion avec la lancette ſur la gencive qui ſera diſpoſée à percer. Les nourrices ont coûtume de faire cette opération avec leurs ongles ; mais l'inciſion faite avec la lancette doit être préférée, parce qu'elle n'eſt pas ſi douloureuſe.

Il y a encore beaucoup de remédes que pluſieurs perſonnes aſſu-

rent avoir quelque propriété particuliere pour aider à la ſortie des dents, comme de frotter les gencives de lait de chienne, de cervelle de liévre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiſeries de pareille nature; mais comme ce ſont choſes fondées plûtôt ſur la ſuperſtition que ſur aucune raiſon, je ne m'y veux pas arrêter, pour en faire un plus ample récit, qui ſeroit inutile.

Pour ce qui eſt de la convulſion, c'eſt le plus mortel accident qui puiſſe arriver aux petits enfans, dont les deux plus communes cauſes ſont les tranchées du ventre, deſquelles nous avons traité ci-devant au chapitre 31. & la douleur que cauſe la ſortie des dents, dont nous venons de parler; à quoi les enfans ſont d'autant plus ſujets, qu'ils ont la tête groſſe, & le ventre reſſerré.

Si ce ſont les tranchées du ventre qui cauſent la convulſion, comme il arrive aſſez ordinairement dans les premiers jours de la naiſſance de l'enfant, on y remédiera comme nous avons enſeigné au ſuſdit chapitre 31. Mais ſi c'eſt la douleur que cauſe la ſortie des dents, il n'y a pas de plus ſalutaire reméde que de faire ouverture de la gencive avec un petit biſtoury, juſques à ce que l'on ſente avec la pointe de l'inſtrument les dents qui ſont diſpoſées à percer, & de faire un cautere au derriere de la tête des enfans qui l'ont fort groſſe; comme auſſi de lâcher le ventre de ceux qui l'ont reſſerré, leur retranchant encore entiérement la bouillie pour quelque temps. On peut quelquefois auſſi pour prévenir ce fâcheux accident, tirer une palette de ſang du bras aux enfans que l'on voit en être menacés par leur plénitude, & même leur faire prendre quelque ſyrop purgatif, & leur oindre avec l'huile de lys tout le derriere du col, la nourrice uſant toûjours cependant d'un bon régime de vivre.

---

## CHAPITRE XXXVI.

### *Du flux de ventre des petits enfans.*

AUſſi-tôt que les petits enfans ont la moindre indiſpoſition, le flux de ventre leur arrive aſſez ordinairement, à quoi contribue fort ſon humidité, qui leur eſt naturelle, comme il eſt enſeigné dans l'Aphor. 53. du 2. Livre. *Quicumque alvos humidas habens, ſi quidem juvenes fuerint, melius degunt his qui ſiccas habent.* Ceux, dit *Hypocrate*, qui ont le ventre humide dans la jeuneſſe, ſe portent mieux que ceux qui l'ont ſec. Mais outre que tous les enfans

fans ſont d'une nature humide, c'eſt qu'ils n'uſent auſſi pendant qu'ils tétent que d'alimens fort liquides & fluides, leſquels s'écoulent facilement & promptement de l'eſtomac & des inteſtins.

Le plus ſouvent le flux de ventre leur arrive à cauſe de la grande douleur qu'ils reſſentent à la ſortie de leurs dents ; car toutes les humeurs en ſont tellement échauffées, qu'ils ont pour lors une grande altération ; ce qui fait que tâchant de l'éteindre, ils tétent beaucoup plus de lait que leur eſtomac n'en peut digérer, dans lequel ſe corrompant, il ne manque pas après de leur cauſer le flux de ventre. Il peut auſſi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui eſt trop échauffé.

Si le flux de ventre de l'enfant n'eſt accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne ſera pas à craindre à cauſe que c'eſt une indiſpoſition convenable à ſa nature & à ſon habitude humide, comme auſſi les alimens dont il eſt nourri. *Hypocrate* nous l'aſſûre ainſi dans l'Aphor. 34. du 2. Liv. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, ſont moins en danger, deſquels la maladie eſt plus familiere & convient mieux à leur nature, ou à l'âge, ou à la coûtume de vivre, ou au temps, que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choſes. Néanmoins s'il continuoit bien long-tems, il ſera bon d'y remédier, de peur que l'enfant qui eſt compoſé d'une ſubſtance tendre & molle, facile pour ce ſujet à être, s'il faut ainſi dire, fondue, n'en fût trop affoibli, à raiſon de la grande diſſipation des eſprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce ſujet on lui fera téter un lait bien purifié, ne lui en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puiſſe mieux digérer ; & pour purger ſon eſtomac, & ſes inteſtins de quelques mauvaiſes humeurs, qui pour être contenues en eux, empêcheroient encore d'autant plus la digeſtion, on lui fera prendre une petite infuſion de rhubarbe, ou un peu de ſyrop de chicorée compoſé : on lui donnera auſſi quelques petits clyſteres anodins, faits avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat ; & après qu'il aura été purgé, ils feront faits avec eau de plantain. On pourra auſſi mêler pour lors quelques jaunes d'œufs dans ſa bouillie s'il en mange ; lui faiſant prendre outre cela un peu de ſyrop de coins, ou de celui de grenades ; & le ventre lui ſera frotté avec huile de coins, & on lui mettra deſſus l'eſtomac des compreſſes trempées en vin aſtrin-

gent, dans lequel on aura fait cuire des roſes de Provins, ayant au ſurplus toûjours égard aux différentes cauſes du flux de ventre & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & ſe ſervant de remédes convenables à leur nature.

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *Du vomiſſement des petits Enfans.*

ON ne s'étonne pas du vomiſſement des petits enfans, parce que c'eſt un accident qui leur eſt plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre ; & on ne ſe met pas auſſi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne ſoit continuel, & avec un peu trop d'excès ; auquel cas il ſeroit néceſſaire d'y remédier, pour empêcher qu'il ne fût ſuivi de quelque plus fâcheuſe maladie.

Le vomiſſement vient ordinairement aux enfans, à cauſe qu'ils prennent ſouvent plus de lait que leur petit eſtomac n'en peut facilement contenir & digérer, duquel étant ſurchargé, il eſt obligé de le rejetter. Il leur arrive quelquefois auſſi pour ſa mauvaiſe qualité. Les efforts d'une toux violente leur cauſent encore la même choſe ; ce que font pareillement les ſauts & les ſecouſſes que leur donnent leurs nourrices, en les faiſant danſer trop rudement entre leurs bras ; comme auſſi en les berçant trop fort, d'autant que par ces mouvemens, le lait étant trop agité & brouillé dans l'eſtomac, il n'en peut pas être bien digéré ; mais très-ſouvent auſſi c'eſt pour n'y pouvoir pas être facilement contenu, à cauſe que l'enfant a le ventre trop comprimé & ſerré avec les bandes & les langes dans leſquels il eſt emmaillotté ; ce qui fait qu'il eſt obligé de le laiſſer regorger, à cauſe de la douleur qu'il en reſſent. La douceur & la tiédeur du lait dont l'enfant eſt nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces cauſes.

Quand le vomiſſement eſt trop fréquent, il eſt néceſſaire de l'arrêter ; de peur que l'enfant rejettant continuellement ſes alimens, ne fût extrêmement débilité par le défaut de nourriture, & que l'action de l'eſtomac n'en fût ſi pervertie, qu'elle ne pût être que difficilement rétablie, après que cet accident ſe ſeroit converti en habitude.

Pour la curation du vomiſſement, on aura égard à ce qui le peut cauſer ; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne lui en faut, ſa nourrice ne lui donnera pas tant à téter ; & que ce ſoit

peu à chaque fois, afin que son estomac puisse plus facilement contenir & digérer ce qu'il aura reçû ; si c'est par la mauvaise qualité du lait, la nourrice sera changée, pour lui en donner une qui lui soit convenable ; si c'est par la toux, on y remédiera en lui donnant des choses propres pour l'appaiser, selon les différentes causes dont elle peut être excitée. Sa nourrice ne le fera pas sauter si rudement, & ne le bercera point si fort après qu'il aura teté, pour ne pas empêcher par ces agitations la digestion du lait. On prendra garde aussi qu'il ne soit pas trop pressé & serré de ses bandes au droit de son estomac, afin de lui laisser la liberté de s'étendre, selon la quantité du lait qu'il aura reçû ; & outre toutes ces choses, si quelques mauvaises humeurs y étoient contenues, il sera fort à propos de purger l'enfant, lui faisant prendre demie-once de syrop de chicorée composé ; & après qu'il aura été ainsi purgé, s'il est jugé à propos, on lui fera prendre un peu de syrop de coins, pour fortifier son petit estomac, mettant aussi sur sa région pour ce sujet, des compresses trempées en vin astringent, dans lequel on aura fait infuser des roses de Provins, de la canelle & des clous de gerofle.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *Des hernies, ou descentes des petits enfans.*

AFin de ne pas nous éloigner trop de notre intention, qui est seulement d'observer quelques particularités qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traiter à fond de toutes les différentes espéces d'hernies, mais nous nous contenterons simplement d'examiner légérement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complette aux enfans aussi-bien qu'aux hommes, ce qui arrive quand l'intestin tombe jusqu'au fond du *scrotum ;* & d'autrefois incomplette, lorsqu'il ne passe pas l'aîne : Ce peut être aussi quelquefois (mais plus rarement) *l'épiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de même que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontre ensemble.

Les causes les plus fréquentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier & à tousser, à quoi contribue fort l'humidité & la mollesse de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot ; d'autant que

ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à tousser, il est fortement poussé en bas, au moyen de quoi se font facilement ces hernies ou descentes.

Il faut remédier à cette maladie aussi-tôt qu'on s'en apperçoit; car plus elle est négligée, d'autant plus elle se rend de difficile curation; à cause que par la continuelle chûte de l'intestin, le lieu par où il tombe se dilate toûjours de plus en plus : Mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans, à cause de la mollesse de leurs corps, aussi en guérissent-ils plûtôt que les personnes âgées; parce que la réunion des parties dilatées est aisément faite, tant à raison de leur tendresse, qu'à cause que l'intestin étant réduit & contenu en son lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroissement avec l'âge, grossit à proportion de toutes les autres parties du corps, le lieu de la dilatation s'étrecit peu à peu, & se raffermit par la compression du bandage bien appliqué dessus.

Pendant que les enfans sont au maillot, on ne doit tenter la curation des vraies hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel seul est capable de remédier, tant aux complétes qu'aux incomplétes. Il sera fait avec la bande roulée, mettant une compresse au droit de la dilatation, après avoir premiérement bien réduit l'intestin, & l'*epiploon* pareillement, s'il étoit tombé, dans leur situation naturelle. Pour quoi faire, il faudra coucher l'enfant la tête basse, puis des deux mains on fera peu à peu la réduction, poussant de l'une tout doucement la tumeur, & faisant rentrer l'intestin de l'autre, mise au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui sera rentré, pour empêcher qu'il ne ressorte, faisant ainsi jusques à ce que la réduction soit entiérement faite; après quoi on mettra une compresse assez épaisse sur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette sorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la grosseur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en fasse trois ou quatre tours; on posera d'abord le premier bout sur le ventre de l'enfant, vers le côté opposite de celui de l'hernie, ensuite de quoi la bande sera menée par dessous la fesse de celui qui est malade, puis conduite en relevant de bas en haut par dessus la compresse apposée; où étant, on la fera passer par dessous les reins du même côté, pour lui faire faire le tour du corps : après cela elle sera reconduite comme la premiere fois, continuant tous les autres tours jusques à la fin, observant toûjours que les circonvolutions qui passent sur l'aîne, se fassent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher tou-

tes avec de petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il sera plus à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de lui la maniere de réduire la descente, & de bien faire ce bandage; au lieu duquel on lui peut mettre aussi un petit brayer, qui sera le même effet, sans qu'on soit obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée; pour lequel sujet il doit être ciré de tous côtés, de peur qu'il ne soit pourri par les excrémens de l'enfant. Or si on veut que tels bandages puissent promptement guérir l'hernie, il faut que l'enfant reste couché au moins durant quarante jours ou davantage, selon la grandeur de la dilatation, & qu'on fasse aussi ensorte qu'il ne crie ni ne tousse, s'il y a moyen, & que le ventre ne lui soit comprimé en son maillot, de peur que ces choses n'excitent de nouveau l'intestin à sortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, bassinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra rupturam*; mais cela sert peu en cette rencontre, où le seul bandage peut suffire, pourvû qu'il soit bien appliqué.

Outre ces vraies hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vraies, lesquelles ne se font point par la chûte d'aucune partie; mais seulement par la distension des membranes du *scrotum*, & de celles des testicules, causées par quelques matieres qui s'y sont amassées, tant pour la débilité naturelle de ces parties, que pour avoir été contuses & pressées pendant un mauvais travail; entre lesquelles l'aqueuse & la venteuse arrivent le plus souvent; car la charnue & la variqueuse ne se rencontrent jamais, ou très-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuse, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle est faite par des eaux contenues dans les membranes, soit communes, ou propres des testicules, on mettra sur la tumeur des remédes qui puissent résoudre les eaux qui sont dedans, & en dissiper les vents; après quoi on fortifiera ces parties. On les résoudra avec fomentations d'eau-de-vie, ou de décoction de camomille, mélilot, ruë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera aussi des compresses pour mettre dessus; & on les desséchera avec eau de chaux, où sera fondu un peu d'alun; & après la résolution & dessication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres en y mettant des compresses trempées en gros vin qui aura boüilli avec les roses & l'alun, ayant toûjours égard à la chose qui peut avoir causé l'hydrocelle, &

à celle dont elle eſt entretenuë. Mais ſi les remédes ont été faits en vain, & que la tumeur ſoit extrêmement groſſe, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la ſeule ponction de la lancette, dont on ſe doit contenter aux petits enfans, qui pour la foibleſſe de leur âge, & la délicateſſe de leurs corps, & pour n'avoir pas l'uſage de la raiſon, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande opération pour la curation de l'hyrocéle; & même ſi la tumeur n'eſt que médiocrement groſſe, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ai ſouvent vû qu'elle ſe diſſipe & ſe guérit d'elle-même avec l'âge, comme dit *Hypocrate* au Livre *De aer. aqu. & loc. Pueris hydropes inteſtibus fiunt, quandiu parvi fuerint : deinde ætatis progreſſu evaneſcunt.*

## CHAPITRE XXXIX.

### *Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans.*

NOus prétendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui ſont cauſées de la ſeule ſuperfluité de quelques humeurs, qui pour être ſimplement échauffées, ſont facilement portées à la tête & au viſage de l'enfant, où étant, elle y font des puſtules humides, dans leſquelles ces humeurs ſéjournant, ſe corrompent & ſe divertiſſent en ſanie, qui ronge enſuite & ulcére la ſimple ſuperficie du cuir; après quoi cette ſanie en découle, laquelle venant à ſe deſſécher autour du lieu d'où elle ſort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement *galles;* dont il ſe voit des enfans avoir la tête & le viſage ſi couverts de tous côtés, qu'ils paroiſſent avoir une callote, & un maſque tout d'une piéce, au travers duquel on ne leur voit ſeulement que les yeux & le bord des lévres qui en ſoient exempts.

Beaucoup de perſonnes veulent que ces galles, auſſi-bien que la rougeole & la petite vérole, ſoient ordinairement cauſées de quelques ſuperfluités, & du réſidu du ſang menſtruel, dont l'enfant ſe purge après qu'il eſt né, lequel, pour ne pouvoir être bien rectifié, eſt ainſi chaſſé au-dehors, afin d'être rejetté comme inutile; mais c'eſt ſouvent pour la mauvaiſe nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digérer, comme auſſi à cauſe de ſa mauvaiſe qualité, pour raiſon de quoi ſont engendrées quantité d'humeurs vicieuſes & corrompues qui cauſent cette galle, laquel-

le vient le plus ſouvent à la tête & à la face ; parce que ce ſont des parties qui abondent plus en humidités, principalement aux enfans, qu'aucune autre qui ſoit au reſte du corps.

On connoîtra que les galles ne ſont pas malignes, ſi elles ſont ſuperficielles, ſi elles ſont humides, & de couleur jaunâtre, & ſi leurs croûtes étant levées, le cuir paroît rouge & vermeil, ſans être ulcéré profondément.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en les repouſſant au-dedans ; parce que leur évacuation garantit les petits enfans de pluſieurs fâcheuſes maladies ; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'eſt long-tems purgé de telles ſuperfluités, s'en portent beaucoup mieux, après qu'ils ont jetté toute cette eſpéce de gourme ; & comme *Guidon* dit fort à propos, bien que comme ſigne, la galle ſoit mauvaiſe, toutefois comme cauſe elle peut être bonne ; parce que la nature a coûtume de purger ainſi le corps de l'enfant, en pouſſant au-dehors ces excrémens. C'eſt pourquoi on ſe contentera ſeulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaiſes humeurs, pour lequel ſujet on lui donnera une nourrice bien ſaine, dont le lait ſoit parfaitement purifié & bien rafraîchi ; le ventre de l'enfant ſera toûjours tenu libre, & purgé ſi beſoin eſt, avec un peu de ſyrop de roſes, ou de chicorée, afin que les humeurs ne ſe portent pas en ſi grande abondance vers la tête ; de peur que la ſanie qui eſt retenue ſous les galles, venant à ronger & à coroder le cuir, ne faſſe des ulcéres profonds, il ſera bon auſſi de faire tomber toutes les croûtes, afin qu'elle puiſſe avoir libre iſſue ; pourquoi faire on ſe ſert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, enſuite de quoi on met par deſſus des feuilles de chou ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humidités que ces choſes attirent & font ſortir. On doit continuer ces remédes juſques à ce que l'enfant ſoit tout-à-fait guéri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup ſuppurer les galles ; car ils n'attirent ſeulement que les humeurs ſuperflues, qu'on ne doit aucunement retenir au-dedans, de crainte qu'une pire maladie n'arrive ; après l'évacuation deſquelles le lieu ſe deſſéchera & ſe guérira de ſoi-même. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent être attachées, de peur que venant à ſe grater, & à écorcher ces galles à cauſe de la démangeaiſon qu'il y reſſent ordinairement; il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant, par le

moyen de laquelle il y affluëroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

## CHAPITRE XL.

### *De la petite vérole, & de la rougeole des enfans.*

LA petite vérole est une maladie contagieuse des petits enfans, qui arrive aussi quelquefois (mais plus rarement) aux personnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de pustules toutes semblables, venir à toute la superficie de la peau, engendrées de l'impureté du sang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire universel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Médecins, aussi-bien que plusieurs modernes, attribuent la cause de cette maladie au résidu du sang menstruel, dont l'enfant a été nourri au ventre de sa mere, lequel après qu'il est né, venant à être échauffé & à boüillonner dans ses vaisseaux, est séparé de toute la masse du sang qui a été engendré depuis, & est répandu vers toute la superficie du corps, pour en être ainsi entiérement rejetté & expulsé. Ce raisonnement, selon mon sens, n'est pas bien vrai-semblable; car nous voyons tous les jours plusieurs hommes & femmes, qui quoique bien âgés, n'ont jamais eu cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évitée, si elle procédoit des restes de ce sang menstruel dont un chacun sans exception est nourri au ventre de la mere. Ceux qui sont de cette opinion répondent, que si on voit des personnes exemptes de cette maladie, c'est que leur nature forte & robuste a pû digerer, & consumer telles superfluités, ou même le purger par d'autres voyes, comme par quelques flux de ventre, ou par d'autres manieres insensibles. Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce sang menstruel ne pourroit pas demeurer caché & assoupi au corps, pendant des trente, quarante & cinquante années après la naissance, sans produire ses effets, comme nous voyons quèlquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cet âge: Mais il est bien plus croyable, que la cause de la petite vérole est la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le sang des enfans & des jeunes gens, qui y sont plus disposés que ceux qui sont plus avancés en âge, à cause de la tendresse & mollesse de leur corps, & plus en certaines années & en

en quelques saisons, qu'en d'autres, comme il est aisé de le reconnoître journellement ; car en temps pestilentieux, la petite vérole est bien plus commune au Printemps & en Eté, que sur la fin de l'Automne & en Hyver.

La petite vérole differe de la rougeole, quoiqu'elles soient toutes deux si semblables dans leur commencement, qu'il est souvent difficile de reconnoître distinctement l'une d'avec l'autre, qu'après le deuxiéme ou le troisiéme jour ; auquel temps la vérole, qui ne paroissoit être que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en pustules, qui après blanchissent & mûrissent de jour en jour. La rougeole est causée d'un sang bilieux & échauffé, qui fait seulement des taches rouges par toute la peau, sans aucune élévation, ou très-petites, qui viennent plus promptement, comme des erysipelles, & principalement au visage ; mais la vérole est faite d'une matiere sanguine & pituiteuse, qui étant plus crasse & plus visqueuse, produit plusieurs pustules qui s'élévent en pointe, & qui peu à peu deviennent blanches & mûrissent, après quoi elles se convertissent en croûtes par la dessication de leur matiere.

Des signes de la vérole, les uns précédent la sortie des pustules & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précédent, sont la fiévre, étourdissement, tournoyement & douleur de tête, l'urine fort trouble, lassitude & douleur aux reins & aux lombes, nausées & vomissemens, difficulté de respirer, baillemens fréquens, éternuëment, prurit & démangeaison de nez, rougeur des yeux, & lassitude de tout le corps ; mais lorsque la vérole commence à sortir, on voit le troisiéme ou le quatriéme jour beaucoup de pustules qui s'élévent par tout, lesquelles croissent & s'augmentent tant en grosseur qu'en nombre, jusques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoi elles mûrissent & blanchissent peu à peu ; la tête & le visage s'enflent, les yeux se ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez se bouche par les excrémens qui s'y desséchent, les malades ont la voix enroüée, une toux séche, douleur de gorge, & grande difficulté de respirer ; & pour lors toutes les parties du corps sont tellement tuméfiées par la quantité de pustules, qu'il en paroît tout bouffi, & en est rendu tout monstrueux.

On peut faire de deux espéces de petite vérole, selon qu'elle est plus ou moins maligne ; la premiere est celle qui n'est accompagnée que d'une simple émotion de fiévre, excitée de la seule ébullition de sang & des humeurs, qui cesse dès les premiers jours sans aucuns fâcheux accidens, laquelle mûrit, suppure & guérit faci-

lement, & promptement: les pustules de celle-là sont élevées en pointe, & leur matiere est blanche, égale & bien cuite, & les enfans en réchappent aisément, s'ils en sont bien traités. Mais l'autre espéce de vérole qui est totalement maligne, est celle qui est causée de quelque humeur contagieuse, & pestilentieuse, dont les pustules sont plates, brunes, obscures ou livides, ayant de petites taches noires en leur milieu; elles sortent plus lentement, & ne sont suivies d'aucune suppuration, ou s'il s'en fait, elle est mauvaise, sanieuse, séreuse & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, frénesie, grande difficulté de respirer, sincope, dysenterie & d'autres qui causent très-souvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la vûe, défigurement & grande difformité du visage, ou estropiement de quelque membre, selon les lieux où ces humeurs vicieuses sont portées & retenues. Ces ravages sont causés par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la vérole; lequel n'est autre chose que plusieurs pustules, qui par leur proximité, & par leur grosseur se joignent toutes ensemble, & font un mêlange de leur matiere; laquelle étant amassée en grande quantité en un même lieu, ronge & corrode bien plus profondément la partie, que si elle avoit été épanduë & dispersée en plusieurs pustules séparées; pour raison de quoi les cavités en demeurent beaucoup plus creuses, & les cicatrices plus difformes, à cause de la grande perte de substance qui s'y fait ordinairement; & se faisant un dépôt, ou transport de cette vilaine matiere sur les os, ou sur d'autres parties, elle les carie, & y cause d'autres accidens, comme nous avons dit.

Le prognostic de la petite vérole se tire selon sa nature différente que nous venons d'expliquer; car si la fiévre est légere, & qu'elle cesse à proportion que les pustules sortent, si ces pustules ne sont pas en trop grande quantité, & qu'elles mûrissent & blanchissent en peu de temps, c'est un bon signe; mais si la fiévre est forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de respirer & autres accidens à mesure que les pustules sortent, si elles sont en grand nombre, noires, plates, séches & sans suppuration, c'est signe de mort. Mais les enfans ne sont pas en un si grand danger dans cette maladie que les personnes âgées; d'autant qu'elle est convenable à leur âge & à leur nature, & qu'ils ont aussi le cuir plus rare & plus mol, au travers duquel cette matiere est plus facilement expulsée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & les pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'eſt jamais ſi dangereuſe que la verole, à cauſe que la matiere pour ſa ſubtilité s'évapore plus facilement & plus promptement. Elle ſe termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin deſquels la verole ſurvient quelquefois; c'eſt ce qui fait que ſouvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel tems elles paroiſſent preſque ſemblables.

La guériſon de la petite verole, dépend principalement de la force & vertu de la nature, qui tâche à faire expulſion de ces humeurs malignes; c'eſt pourquoi il faut lui aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puiſſe venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend; ſe donnant bien garde de ne la pas détourner de ſon opération, par aucune ſaignée faite hors de tems, ou par médecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premiérement obſerver à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit être tel qu'il n'uſe d'aucuns alimens ſolides durant ce tems, mais qu'il en pronne ſeulement de liquides, comme ſont les boüillons faits avec chair de veau & volailles; on lui pourra auſſi donner un peu de bonne gelée. Son boire ſera de ptiſanne faite avec orge mondée, racine de chiendent, & regliſſe, dans laquelle on peut mettre boüillir quelque raiſins de damas. Si l'enfant eſt à la mammelle, on ne lui doit donner aucune boüillie, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement guéri; & comme pour lors, à cauſe de ſon jeune âge, il ne peut aſſez ſouvent prendre aucun remede, ni autre aliment par la bouche, que le lait de ſa nourrice, elle obſervera elle-même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le tiendra dans une chambre bien cloſe, en laquelle il n'ait ni trop chaud, ni trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrêmement, en faiſant grande reſolution & diſſipation des eſprits; & l'air froid repouſſe les humeurs au dedans du corps, & empêche la ſortie de la verole. On recommande qu'il ſoit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cauſe que cette couleur émeut ordinairement les humeurs du dedans au dehors, mais elle nuit ſouvent aux yeux, & les enflamme par ſa vivacité, auſquels il ſurvient toujours une grande fluxion dans cette maladie, c'eſt pourquoi je crois qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puiſſe être devroit être preferée; mais l'uſage le veut ainſi. Le dormir de l'enfant doit être moderé, afin que par ſon moyen les humeurs étant mieux cuites & digerées, la ſortie des puſtules ſe faſſe plus aiſément; il ne doit pas aller juſ-

ques à un trop profond assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablée; le ventre lui sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y étoient trop long-temps retenus.

Mais lorsque la vérole est accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal reméde est la saignée, bien que la plûpart des femmes, qui ne se connoissent pas à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la vérole de sortir; & quand il arrive que les enfans ausquels on s'en est servi, meurent, quoique ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuer la cause à la saignée; mais il est très-certain que ce reméde est très-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plénitude en étant évacuée, la nature régit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit pas servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son opération; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit être demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causât du dégât.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autres de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces eaux Theriacales, dont on se sert ordinairement, qui sont plûtôt propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ni de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaises, qu'on croit superstitieusement, & sans aucune raison, avoir des facultés spécifiques à ce sujet. L'exemple d'un jeune Prince de très-grande espérance, décédé à la premiere fleur de son âge, nous prouve bien cette vérité; lequel mourut de la petite vérole, après avoir pris quantité de ces sortes de drogues, appellées sans raison *remédes spécifiques*, en quoi on avoit inutilement une telle confiance, qu'on négligea de lui faire les remédes qui lui auroient été vraisemblablement salutaires, & principalement la saignée. Mais les véritables & les plus salutaires cardiaques, sont premierement la respiration d'un air sain & pur, & les bons alimens, avec l'usage modéré des choses qui sont agréables à l'estomac, & qui le réjoüissent & le confortent, en résistant à la pourriture des humeurs, comme sont le jus d'orange & les syrops de Limon & de

Grenade, mêlés avec la ptisanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui est le meilleur de tous les cardiaques, si la fiévre n'est pas grande ; & si c'est un enfant à la mamelle, le seul lait lui doit suffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remédes appliqués au-dehors, c'est-à-dire au traitement des pustules, afin qu'elles se puissent mûrir plus facilement ; aussi-tôt qu'elles commencent à paroître, qui est vers le troisiéme ou quatriéme jour, on les oindra toutes, & principalement celles du visage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans ; quelques-uns y mêlent un peu de crême, d'autres ne se servent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par plusieurs fois en eau de rose, & bien battu en un mortier de marbre, de quoi ils les graissent jusques à parfaite guérison ; & quand les pustules sont bien mûres, ce qu'on reconnoît par leur blancheur, & par la démangeaison qui y survient, qui arrive ordinairement vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus grosses, pour en faire sortir la matiere, de peur que par son trop long séjour, elle ne vînt à ulcérer & corroder trop profondément les parties. Cela se fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciseaux ; après quoi pour les dessécher, on frottera le visage d'un liniment fait de crême récente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce reméde jusques à ce que les croûtes soient tout-à-fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au soir ; ou on le fera avec onguent rosat, dans lequel on mêlera un peu de céruse bien pulvérisée.

Pour empêcher que la vérole ne fasse venir trop grande fluxion sur les yeux, il est bon d'user au commencement de quelque reméde rafraîchissant, qui en repoussant modérément, la puisse empêcher. On se sert ordinairement d'eau rose, & de celle de plantain mêlées ensemble, avec quoi on les bassine de temps en temps ; la plûpart des femmes y ajoûtent un peu de safran qu'elles font détremper dedans ; mais à cause de la forte odeur, j'aimerois mieux me servir des eaux toutes seules ; le lait de la nourrice est pareillement fort bon pour en appaiser la douleur. On aura soin aussi de temps en temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puisse plus facilement respirer ; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge ; & pour adoucir sa gorge, qu'il a toûjours enrouée, il pourra user d'un peu de syrop violat mêlé avec sa ptisanne ; & pour inciser les phlegmes qui s'y attachent, on lui donnera un peu de celui de Limon ou de Grenade ; mais le seul lait suffira pour le petit enfant. Faisons

voir maintenant la maniére avec laquel il doit être traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée *la grosse verole*, pendant qu'il est encore à la mammelle.

---

## CHAPITRE XLI.

### *De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.*

SI la petite verole dont nous venons de parler, est une maladie contagieuse, elle ne l'est ordinairement qu'à l'égard des enfans ; car difficilement vient-elle aux grandes personnes par fréquentation ; mais il n'en est pas de même de la grosse verole, dont le venin est si pernicieux & si susceptible, qu'un seul enfant qui a ce mal, est capable de le communiquer (comme il s'est vû bien des fois) à des familles entiéres, & aussi bien aux vieux qu'aux jeunes. C'est une chose digne de grande compassion, de voir de pauvres petits innocents à la mammelle affligez d'une si fâcheuse maladie ; qui outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils ne sont pas coupables, elle les fait encore assez souvent abandonner d'un chacun, & délaisser même de leur propre mere dans un état si déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un si jeune âge, ou ils l'ont apporté en naissant, l'ayant dès le ventre de leur mere ; ce qu'on reconnoît si elle en étoit infectée, & si en venant au monde ils avoient des pustules, & des ulceres en plusieurs parties de leur corps, & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuisses, comme aussi à la tête ; ou bien ils l'ont gagné depuis, & l'ont prise de leur nourrice qui en est pareillement gâtée ; pour lors les premiéres impressions paroîtront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cause de l'acrimonie du mauvais lait qu'il téte, lequel lui servant de nourriture, ne manquera pas de communiquer ensuite ce venin à toutes les autres parties de son corps. On doit néanmoins observer, que l'on voit souvent des enfans qui tétent le lait d'une nourrice fort échauffée, avoir pour cette seule cause, quantité de pustules aux fesses, & au dedans des cuisses, qui donnent quelquefois lieu de les soupçonner d'être infectez de la maladie venerienne ; mais on peut juger que ces pustules, quoique grosses & élevées, sont simples & sans malignité, si elles ne sont accompagnées d'aucun autre accident ; auquel cas il faut seulement pour leur guérison donner à l'enfant une autre nourrice,

dont le lait ſoit bien temperé, & qu'elle ait ſoin de tenir toûjours l'enfant bien nettement.

Il eſt très - difficile que les enfans qui ſont nés avec la maladie venerienne en puiſſent guérir ; & ils meurent preſque toûjours très-peu de tems après ; parce que toute leur ſubſtance ne peut pas ſe rétablir , ayant eu pour fondement un ſi mauvais principe , qu'eſt le ſang de la mere infectée d'un tel venin ; dont ils ont été engendrez , formez & nourris : mais à l'égard de ceux qui l'ont priſe de leur nourrice ſeulement, il y a beaucoup plus d'eſpérance & de facilité à leur guériſon ; parce que le venin du mauvais lait ne ſe communiquant pas d'abord avec toute la ſubſtance du lait dans les vaiſſeaux du corps de l'enfant , n'y fait pas tant de dégât qu'en l'autre occaſion , où le ſang dont il eſt ſeulement nourri pendant qu'il eſt au ventre de la mere , lui eſt porté , & s'épanche tel qu'il eſt dans toutes les parties de ſon corps ; car il n'y a ſeulement que le plus pur de ce lait verolé, ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant été changé en chyle dans l'eſtomac, & repurgé par les inteſtins de la plus grande partie de ſes excrémens , peut en ſe mêlant après avec le ſang , l'alterer & le corrompre , par la mauvaiſe qualité qui lui reſte toûjours , nonobſtant les différentes préparations qu'il a reçues : néanmoins l'enfant qui a pris le mal de ſa nourrice , n'en guérira jamais tant qu'il la tettera ; d'autant que ſon lait eſt toûjours infecté de cette qualité veneneuſe ; & le pire eſt que lui en donnant une autre , comme on eſt obligé de faire pour le guérir , c'eſt un grand hazard s'il ne lui communique cette contagieuſe maladie.

On peut dire en général, que la curation de la groſſe verole eſt très-difficile à tous les petits enfans qui ſont à la mammelle ; à cauſe que pour la foibleſſe de leur âge , ils ne peuvent prendre pour lors , ni ſupporter , qu'avec grand danger de leur vie , les remedes qui y conviennent : c'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaitter , que par une cure palliative on pût différer à les traiter tout - à - fait juſques à ce qu'ils euſſent trois ou quatre ans ; mais comme il s'en rencontre beaucoup , qui periront avant que de pouvoir ſeulement atteindre la premiére , ou la deuxiéme année , d'autant que cette méchante maladie va toûjours en augmentant , & que ſes accidens ſont bien plus facilement impreſſion ſur leur corps , à cauſe de ſa délicateſſe & molleſſe , que ſur celui de ceux qui ſont plus avancez en âge , on eſt obligé quelquefois dans ce tems d'en entreprendre la curation , quoique l'enfant ſoit encore à la mammelle. Cet-

te entreprise est à la vérité bien périlleuse pour lors ; mais on est contraint de s'y résoudre, quand il n'y a aucune apparence, ni espérance qu'il puisse réchapper autrement. Or voici le moyen qu'il faut tenir pour ce sujet.

On doit premiérement changer la nourrice de l'enfant, si elle étoit infectée de pareil venin, pour lui en donner une dont le lait soit bien purifié ; & s'il n'étoit ainsi, elle seroit saignée & purgée pour ce faire, selon qu'il seroit requis. La plûpart veulent, afin qu'il soit médicamenteux, qu'elle use durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau thériacale, & d'une décoction sudorifique ; mais outre que je croi que telles choses auroient peu d'effet, je craindrois que lui échauffant le lait, elles ne portassent préjudice à l'enfant, au lieu de lui profiter ; c'est pourquoi j'aimerois mieux qu'elle observât seulement de sa part un régime de vivre, qui le pût tempérer & rafraîchir ; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-même, il sera bon qu'elle lave le bout de sa mamelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à téter à l'enfant, & qu'elle se purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net, & moins disposé à recevoir cette infection.

Mais souvent ces pauvres petits enfans ainsi affligés, sont si malheureux qu'il ne se trouve aucune nourrice, qui veuille en leur donnant la mamelle s'exposer au risque de gagner la maladie : en ce cas, il faudroit en choisir une qui eût du lait en abondance, & dont les mamelles rayassent facilement, afin qu'en les pressant seulement, il en tombât suffisamment dans la bouche de l'enfant pour sa nourriture ; ou en ayant tiré dans un verre, elle lui en fera prendre & avaler avec une petite cuillere, ou en ayant mis dans un entonnoir, à l'extrêmité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle lui mettra dans la bouche ; ou bien elle lui donnera souvent un petit linge trempé dedans, qu'elle lui fera sucer ensuite : mais pour le plus sûr, afin que l'enfant ne puisse gâter aucune nourrice, & pour s'éxempter d'une telle sujettion, il sera mieux de lui faire teter une jeune chévre, nourrie exprès de bonnes herbes, & d'autres choses convenables, afin que son lait en soit meilleur.

Pour ce qui est de l'enfant, il est certain qu'il ne guérira jamais de la vérole qui est confirmée, que par l'usage des remédes dans la composition desquels entre le mercure, qui jusques à présent a été reconnu pour le vrai antidote du venin de cette maladie : c'est pourquoi après l'avoir saigné & purgé avec syrop de roses ou de chicorée,

chicorée, on lui fera (si ses forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on lui frottera seulement les pustules & les ulceres ; quoi faisant peu à peu, en réïtérant ces onctions, on lui provoquera un petit flux de bouche, qui doit être presque insensible, de peur que les humeurs émûës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fissent trop enfler, & n'y causassent de fâcheux ulceres, qui l'empêcheroient de pouvoir téter. Il faut pour ce sujet que l'onguent ne soit que légerement chargé de mercure ; car il vaut mieux être plus long-temps à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, après avoir usé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abstiendra durant cinq ou six jours, pour reconnoître jusques à quel dégré l'enfant en pourra être émû ; après quoi on jugera par l'effet des premieres, s'il est nécessaire de les réïtérer, & avec quelle dose, laquelle ne se peut véritablement décrire ; parce que toutes les habitudes des enfans sont aussi différentes que celles des hommes, entre lesquels aucuns cracheront plûtôt pour une simple friction, que d'autres pour six consécutives ; mais en ce cas il n'y a pas si grand danger à pécher au moins qu'au plus ; car on réïtere & on augmente bien plus facilement la dose, quand elle n'a pas été assez forte la premiere fois, qu'on ne retient son effet quand elle excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée légerement de mercure, & même lui faire prendre quelques grains de mercure doux, qu'on mêlera parmi sa boüillie ; & quant à ce qui est des ulceres qui lui viendront à la bouche, sa nourrice lui lavera avec eau d'orge & d'aigremoine, y mêlant un peu de miel rosat, ou du syrop d'absynthe avec vin blanc, lui nettoyant souvent par ce moyen la baye qui s'y amasse. Pour la lui faire vuider plus facilement, il doit être couché sur le côté, & non sur le dos, de peur que ces glaires lui tombant dans l'estomac, ou sur la poitrine, ne vînssent à le suffoquer. Il sera aussi tenu bien chaudement, sans le porter à l'air, veillant au surplus à l'effet du remede, qui ne doit être conduit en cette occasion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laissé à la discretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, est de prendre demie-once de mercure, qu'on nettoyera bien de sa crasse, en le faisant passer plusieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois, après quoi on l'agitera dans un mortier, avec quatre onces d'axonge de porc, tant & si longuement qu'il y soit tout-à-

fait bien incorporé ; ce qu'étant fait, on prendra deux drachmes de cet onguent pour chaque friction ; & plus ou moins selon que l'enfant paroît fort, & disposé à être émû, dont on oindra principalement les pustules & les ulceres, comme il a été dit. *Pigray* assûre même qu'il a vû des enfans guérir, pour avoir été frottez de la seule axonge agitée & battuë en mortier de plomb ; mais c'est toujours à raison du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

---

## CHAPITRE XLII.

### *Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, bossus, ou boiteux.*

LE corps des petits enfans, pour raison de sa tendresse, est comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres ausquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le commencement ; c'est pourquoi on doit soigneusement prendre garde en ce temps, que la bonne conformation de leurs petits membres ne soit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'étant, elle puisse être réduite en l'état naturel par le soin qu'on en prendra. Or entre autres choses, on tâchera que l'enfant ne devienne louche, tortu, bossu ou boiteux, & de redresser au mieux qu'il sera possible celui qui le sera.

On empêchera qu'il ne devienne louche, si on lui donne une nourrice qui ait la vûe stable & droite, afin qu'il ne prenne pas cette mauvaise habitude par son exemple, si elle l'étoit ; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toûjours que son berceau soit situé en telle sorte qu'étant couché il puisse voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu ; de peur qu'étant de côté, il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoi faisant il y auroit grand danger qu'il ne devînt louche. *Paul Eginette & Paré*, veulent qu'on redresse & affermisse la vûë de l'enfant louche, en lui mettant au visage un masque, où soient seulement deux petits trous au droit des yeux, par lesquels il puisse voir : ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous, il sera obligé de la tenir toûjours vers ce lieu, par le moyen de quoi les yeux s'affermiront en une situation directe, & quitteront peu à peu la mauvaise habitude qu'ils avoient prise de regarder de côté. Ce conseil semble être bon en apparence ; mais je crois que l'usage de ce masque seroit bien incommode à l'enfant ;

outre que pour le peu qu'il feroit remué, ou vacilleroit de quelque côté que ce fût, les petits trous ne correfpondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la vûe en feroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu, & boffu, ou boiteux, la nourrice en doit emmailloter le corps en une fituation bien droite, lui étendant également les bras & les jambes, & tournant fes bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; de peur que le bandant toûjours d'une même maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il fera couché dans fon berceau, il doit être fitué directement fur le dos, fans être courbé, ni porter à faux, & furtout quand la nourrice le tiendra entre fes bras, elle le portera tantôt fur l'un & tantôt fur l'autre; car lui ferrant toûjours les jambes contre elle d'un même côté, ce feroit un grand hazard, fi elle ne les rendoit à la fin tortuës; & c'eft fouvent le feul fujet pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à quoi la plûpart des nourrices ne prennent pas garde, ce qui eft néanmoins de très-grande conféquence.

Quand ces parties auront quelque mauvaife conformation dans leur figure, elles feront racommodées avec bandes & compreffes mifes aux endroits néceffaires, pour les tenir en état pendant que l'enfant eft au maillot; après quoi étant un peu plus grand, on fe fervira de petites botines d'un cuir un peu fort, ou d'autres machines propres à cet ufage, avec lefquelles on lui redreffera les jambes, fi leur défaut étoit bien confidérable, à moins de quoi on ne doit pas s'en mettre fort en peine; car j'ai très-fouvent vû qu'à des petits enfans qui paroiffoient avoir les jambes toutes courbées en dedans au droit du genoüil, lors qu'ils commençoient à marcher, à l'âge de deux ans, ces parties fe font redreffées d'elles-mêmes naturellement, à proportion qu'elles fe fortifioient avec l'âge, fans aucun ufage de botines, ni d'autres machines, qui font fouvent plus incommodes en ces occafions qu'elles ne font utiles; & fi ce n'étoit que le pied qui fût tourné plus d'un côté que de l'autre, on fe contentera de fouliers qui font plus hauts de femelles vers les endroits néceffaires, afin de le faire pancher & retourner du côté oppofite. Quand la poitrine, ou l'épine du dos feront contrefaites, le vice fera raccommodé, fi faire fe peut, ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente, & le défaut fera caché, en garniffant les vêtemens de l'enfant avec cartons, bâtons de ba-

leine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redresser les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant jusques ici fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'est pas nécessaire d'en faire en ce lieu une plus ample description; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifféremment à toutes sortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoissance, que pour leur curation, si ce n'est à raison de la tendresse & délicatesse de leur corps: c'est pourquoi il nous reste seulement, pour mettre fin à notre entreprise, de faire connoître les conditions nécessaires au choix d'une bonne nourrice.

## CHAPITRE XLIII.

### *Les conditions requises au choix d'une bonne nourrice.*

C'Est avec grande raison qu'*Aulus Gellius* au 1. chapitre de son 12. livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demi-meres, lesquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant aussi-tôt qu'elles l'ont mis au monde, lui déniant le lait de leurs mamelles, lorsqu'elles le voyent vivant em implorer amoureusement l'assistance par ses larmes dignes de compassion, après avoir nourri de leur propre sang dans leur ventre un je ne sçai quoi qu'elles ne voyoient ni ne connoissoient pas. Disons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requises à une bonne nourrice, est d'être la mere propre de l'enfant, tant à cause du rapport du tempérament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour lui, elle en prend un bien plus grand soin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement son nourrisson que d'un amour feint & simulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement que l'espérance de la récompense qu'elle attend de ses peines par un loyer mercenaire. C'est pourquoi la véritable mere, quoi qu'un peu moins bonne, sera toûjours préférée à l'étrangere. Mais comme il se rencontre souvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir son enfant, soit pour se conserver en son embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plûpart des Bourgeoises, soit aussi parce que son mari ne voudra pas lui-même souffrir, ni voir un

tel embarras, ou bien pour être ſi incommodée & indiſpoſée, qu'elle n'en eſt pas capable; pour lors on ſera obligé de lui ſubſtituer une autre nourrice pour ſuppléer à ſon défaut, laquelle on choiſira la plus convenable à l'enfant qu'il ſera poſſible.

Or ainſi que nous voyons que des arbres quoique de même eſpece, & nés en même lieu, étant après tranſplantés en différentes terres, produiſent des fruits de très-différent goût, à raiſon de la nourriture qu'ils en tirent; de même la ſanté des enfans, & ſouvent même leurs mœurs, dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens; car chacun ſçait que la ſanté du corps correſpond aux humeurs dont toutes les parties ſont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toûjours de la nature des alimens, dont elles ont été engendrées. Pour ce qui eſt des mœurs, elles ſuivent ordinairement le tempérament, lequel procede auſſi de la qualité des humeurs; par cette conſéquence, telle que ſera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle; & en la tettant il ſuccera avec le lait les vices de ſon corps & de ſon eſprit. Cela ſe reconnoît très-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étrangere; car ils participent toûjours quelque choſe de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foibleſſe du corps; ce qui ſe remarque par l'exemple des jeunes lions, qu'on apprivoiſe en les faiſant tetter quelque animal domeſtique, comme une vache, ou une âneſſe, ou quelque chevre; & au contraire le chien ſera bien plus furieux & farouche, s'il eſt nourri par une louve: & nous pouvons croire avec aſſez de raiſon que l'agilité du corps que nous remarquons en la plûpart des Baſques, vient de ce qu'en leur Province toutes les femmes nourriſſent elles-mêmes leurs enfans, & que celles qui ne peuvent pas le faire, pour leurs indiſpoſitions, ou pour autre cauſe, leur font tetter des chevres, qui ſont fort communes en ce pays, & généralement toutes n'uſent que du même lait de chévre pour faire la boüillie des enfans; ce qui contribuë beaucoup à rendre légers & bien diſpos de leur corps toute les perſonnes de cette contrée.

Les conditions néceſſaires à une bonne nourrice ſe tirent ordinairement de ſon âge, du temps & de la maniere qu'elle eſt accouchée, de la bonne conſtitution de toutes les parties de ſon corps, & particulierement des mamelles, de la nature de ſon lait, & enfin de ſes bonnes mœurs.

Quant à ce qui eſt de ſon âge, le plus convenable eſt depuis vingt-cinq ans juſques à trente-cinq ans, d'autant que durant cet eſpace de temps la femme eſt plus ſaine, plus forte & plus vigoureuſe; elle n'y eſt pas ſi propre au-deſſous de vingt-cinq ans; parce que ſon corps n'ayant pas encore alors acquis toutes ſes dimenſions, ne peut être ſi robuſte; & au-deſſus de trente-cinq ans, n'ayant pas du ſang en ſi grande abondance, elle ne peut auſſi avoir aſſez de lait pour la nourriture de l'enfant: toutefois aucunes femmes ſont paſſablement bonnes nourrices dès leur vingtiéme année, & d'autres juſques à la quarantiéme, mais plus rarement au-deſſus & au-deſſous de ces deux âges.

Pour le tems & la maniere en laquelle elle eſt accouchée, on veut ordinairement qu'il y ait pour le moins un mois ou ſix ſemaines, afin que ſon lait ſoit tout-à-fait purifié; d'autant que pour lors ſon corps eſt repurgé des vuidanges qui ſuivent l'accouchement, & les humeurs ne ſe reſſentent plus de l'émotion qu'il leur avoit cauſée; qu'il n'y ait pas auſſi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puiſſe achever de nourrir l'enfant, ſans qu'on ſoit obligé après quelque temps de lui en donner une autre; elle ne doit pas avoir avorté, mais elle doit être accouchée à terme, & on veut ordinairement que ce ſoit d'un enfant mâle vivant,& bien ſaïn, car c'eſt un indice d'une bonne conſtitution; & que ce ſoit ſon deuxiéme, ou ſon troiſiéme enfant; afin qu'elle ſoit mieux ſtilée à gouverner ſon nourriſſon, par l'expérience qu'elle a de la choſe. Mais pour moi, ſans avoir égard à la coûtume; comme je préférerois le lait de la propre mere à celui de toute autre femme, auſſi préférerois-je un lait nouveau de douze ou quinze jours à celui de trois ou quatre mois; & ſi c'étoit pour nourrir une fille, je préférerois auſſi la nourrice qui ſeroit accouchée d'une fille à celle qui auroit fait un garçon, afin que toutes les diſpoſitions de la nourrice empruntée étant plus conformes à celles de la propre mere de l'enfant qu'on lui veut donner à nourrir, ſon lait puiſſe mieux convenir à l'âge & au tempérament du petit nourriſſon.

A l'égard de la bonne conſtitution de ſon corps, c'eſt d'elle que dépend le principal, & preſque tout le reſte. Il faut en général qu'elle ſoit bien ſaine, & de bonne habitude, ſans être ſujette à aucune maladie; qu'elle ſoit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins, ou en la veſſie; point ſujets aux gouttes, aux écroüelles, à l'épilepſie, ou à quelque autre maladie héréditaire; qu'il n'y ait en elle aucune tache, ni même le moindre ſoupçon

de la maladie vénérienne ; qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ni autre vilenie de cette nature ; qu'elle ſoit robuſte, afin de veiller & ſolliciter l'enfant en tout ce qui lui ſera néceſſaire, qu'elle ſoit de ſtature médiocre, c'eſt-à-dire, ni grande ni petite, ni trop graſſe, ni trop maigre ; parce que le corps qui eſt d'une telle ſymmétrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ſes fonctions ; & comme on dit ordinairement, *in medio conſiſtit virtus.* Mais ſur tout elle ne doit point être groſſe d'enfant ; elle ſera d'un tempéremment ſanguin ; ce qu'on connoîtra par ſa couleur vermeille, non ſi rouge, mais tirant à blancheur, & d'une chair ferme ; elle n'aura point auſſi ſes menſtruës, parce que ce ſeroit un ſigne que ſon ſang ſeroit trop échauffé, ſoit à cauſe de ſon tempérament qui eſt ainſi, ou par quelque paſſion amoureuſe, ou autrement ; elle ne ſera pareillement ſujette aux fleurs blanches, d'autant que telles ſuperfluités ſont indice d'une mauvaiſe habitude, elle ne ſera point rouſſe, ni marquée de taches de pareille couleur ; mais elle doit être de poil noir ou châtain ; elle ſera bien faite de corps, propre en ſes vêtemens, & belle de viſage, ayant l'œil gai & riant, la vûë droite, les dents ſaines & blanches, ſans en avoir aucune gâtée ni pourrie, de peur que ſa bouche ne ſoit de mauvaiſe odeur ; ſon ton de voix doit être agréable, afin de réjoüir l'enfant ; elle doit auſſi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne lui donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne ſente point mauvais, comme font ordinairement celles qui ſont rouſſes, & parfois mêmes quelques-unes qui ſont très-noires de poil & fort blanches de peau ; car leur lait eſt chaud, âcre & puant, comme auſſi de très-méchant goût ; elle n'aura point l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelque dents gâtées, ainſi que nous avons dit ; parce que la nourrice qui baiſe continuellement l'enfant, lui infecteroit les poulmons, en lui faiſant ſouvent reſpirer ſon haleine corrompuë ; elle doit avoir les mamelles aſſez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une ſuffiſante quantité de lait, ſans être toutefois groſſes avec excès ; elles doivent être entieres & ſans cicatrices provenant de quelques apoſtêmes qu'elle y auroit eus ; il faut qu'elles ſoient médiocrement fermes & charnuës, & non trop mollaſſes & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en ſoit plus forte. La poitrine de la nourrice doit être large, à cauſe qu'étant ainſi, le lait a plus d'eſpace pour être bien préparé & digéré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale ; pour ce qui eſt des bouts

des mamelles, elle les doit avoir bien faits, c'eſt-à-dire, point trop gros, ni durs, ni calleux, ni trop enfoncés ; mais qu'ils ſoient un peu elevés, & de groſſeur & fermeté médiocre, bien perforés de pluſieurs petits trous, pour être de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire ſortir le lait, en les ſuçant & les preſſant avec ſa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualités que nous venons de réciter en ce qui concerne toutes les parties de ſon corps, il y a tout ſujet de préjuger que ſon lait doit être bien conditionné ; ce qu'on connoîtra premierement à ſa quantité, qui doit être telle qu'elle puiſſe ſuffire pour la nourriture de l'enfant ; elle n'en doit pas auſſi avoir par excès, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à ſe grumeler, ou à ſe corrompre aux mamelles, y ſéjournant trop longtemps ; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins ; car elle pourra bien faire tetter le ſurplus à un autre enfant; il doit être de ſubſtance & conſiſtance médiocre, c'eſt-à-dire ni trop aqueux, ni trop épais, on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes ſur la main ; ſi en la penchant tant ſoit peu il s'écoule auſſi-tôt, c'eſt ſigne qu'il eſt trop aqueux, & qu'il n'eſt pas aſſez cuit ; mais ſi les gouttes demeurent attachées ſans couler par le panchement de la main, c'eſt indice qu'il eſt trop groſſier & trop viſqueux. Le bon eſt celui qui eſt entre deux conſiſtances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laiſſant la place d'où il s'écoule un peu teinte. Quant à ſa couleur, la plus blanche eſt la meilleure, & il eſt d'autant plus mauvais qu'il en eſt éloigné ; il doit être d'une odeur douce & agréable, car c'eſt un témoignage de ſa bonne température, le contraire ſe reconnoît aux rouſſes, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante & mauvaiſe ; & pour être parfait en toutes bonnes qualités, il doit être de bon goût, c'eſt-à-dire, de ſaveur douce & ſucrée, ſans aucune acrimonie, ni aucun goût étrange, & qu'il ne ſoit pas trop chaud.

Il ne faut pas auſſi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui conſiſte aux bonnes mœurs ; c'eſt pourquoi elle ſera vigilante & ſoigneuſe à nettoyer l'enfant auſſi-tôt qu'il en aura beſoin ; elle ſera ſage & prudente, & ne ſera point ſujette à la colere, ni querelleuſe : tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaiſes impreſſions à l'enfant, que parce que cette paſſion échauffe extraordinairement le lait ; elle ne ſera point mélancolique, mais joyeuſe & gaillarde, riant ſouvent & modérément,

dérément, afin de le divertir; elle sera sobre, nullement sujette au vin, & encore moins à l'excès de Venus; mais elle pourra user avec médiocrité du premier, & ne s'abstiendra pas tout-à-fait du second, si son naturel le requiert, pourvû que ce soit avec son mari; laquelle permission lui est volontiers octroyée par *Joubert*, au chapitre septiéme du cinquiéme Livre de ses Erreurs populaires, fondé sur l'expérience de toutes les pauvres femmes, qui ne laissent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & sur la sienne propre, alléguant que sa femme avoit fort bien nourri tous ses enfans, quoiqu'il n'ait pas laissé pour cela de coucher toûjours avec elle, & de lui faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidéle mari: Car en effet la semence trop long-temps retenuë (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'user ordinairement du coït) s'échauffant trop, faute d'évacuation, leur cause une telle démangeaison, & une si grande envie de s'en décharger, que s'en abstenant par force, elle ne manqueroit pas de se corrompre dans ses vaisseaux; après quoi elle causeroit une grande agitation, tant des humeurs du corps, que des passions de l'ame; d'autant qu'il n'y a point (comme chacun sçait) de plus violente, ni de pire rage que celle de l'amour. C'est-pourquoi il n'y aura aucun danger que la nourrice use modérément du coït avec son mari, & que ce soit seulement pour décharger & vuider la trop grande plénitude, & non pour autre cause; quoi faisant, elle observera seulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent après cet exercice; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laisser reposer pendant ce temps toutes les humeurs de son corps, qui ont été agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de spécifier, tant à l'égard de sa personne, qu'en ce qui concerne ses mœurs, & qu'elle se maintienne en cet état, par un régime de vivre accommodé au tempérament de l'enfant, & qui ne soit pas contraire au sien, il y a pour lors tout sujet d'espérer qu'elle est capable de faire une très-bonne nourriture, & d'élever en parfaite santé le fils d'un Prince.

Enfin, mon cher Lecteur, je crois maintenant m'être acquité de mon devoir envers le Public, en vous communiquant les connoissances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes grosses & accouchées. Je le prie, lui qui est l'unique source de toute science, qu'il vous veuille enseigner

les véritables moyens pour les bien ſecourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faiſant encore mieux concevoir les choſes que je ne vous les ai exprimées, & que le tout ſoit à jamais pour ſa plus grande gloire.

*.... Si quid noviſti rectius iſtis,*
*Candidus imperti; ſi non, his utere mecum.*

---

## AVERTISSEMENT.

*EN reliſant avec attention les Ouvrages que j'ai donnés au* **Public**, *qui ſont ce préſent Livre, & celui de mes Obſervations, j'ai jugé à propos d'en extraire moi-même les plus conſidérables préceptes, dont j'ai compoſé les Aphoriſmes ſuivans, pour former plus facilement une vraie idée de l'Art des Accouchemens à tous ceux qui voudront le pratiquer, & qui auront deſſein de s'employer premiérement à la guériſon des maladies des femmes.*



# APHORISMES, TOUCHANT LA GROSSESSE, L'ACCOUCHEMENT, LES MALADIES, & autres indiſpoſitions des Femmes.

## *Maladies des Femmes.*

1. L'INTELLIGENCE de ces Aphoriſmes rendant l'Art des accouchemens moins long, l'expérience moins périlleuſe, le jugement moins difficile, fera que la curation des maladies des femmes en ſera d'autant plus facile.
2. Pour bien connoître les maladies des femmes, & y bien remédier, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la Matrice & de toutes les parties qui en dépendent.
3. Le déreglement des fonctions de la Matrice, eſt cauſe de la plus grande partie des maladies des femmes.
4. La condition des femmes eſt très-malheureuſe; puis qu'elles ſont ſujettes, non-ſeulement à toutes les indiſpoſitions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes ſont exempts.
5. La curation des maladies des femmes differe beaucoup de la curation de celles des hommes.
6. Comme la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes, le traitement des infirmités des femmes groſſes ne differe pas moins de celui qui peut convenir aux maladies des femmes qui ne ſont pas groſſes.
7. Les maladies des femmes ſont bien plus dangereuſes dans le temps de la groſſeſſe; parce qu'on ne peut pas pour lors leur faire tous les remedes qui leur pourroient convenir en d'autre temps.
8. Si la femme groſſe a une maladie qui demande quelque opération de Chirurgie de haut appareil, comme celle qui convient à la pierre en la veſſie à la fiſtule à l'*anus*, ou autre, il faut autant qu'on le peut, differer cette opération juſques après ſon accouchement.
9. Les femmes ſouffrent ordinairement tant d'incommodités durant tout le

tems de la grossesse, qu'on l'appelle vulgairement avec raison, une maladie de neuf mois.

10. Les femmes sont le plus souvent malades quand elles sont grosses, à cause de la suppression de leurs menstruës; mais au contraire la plûpart des autres animaux qui n'ont point de menstruës, paroissent presque toujours en bonne santé durant qu'ils portent leurs petits au ventre.

11. Dans toutes les maladies des femmes grosses, on doit empêcher, autant qu'il est possible, qu'elles n'accouchent durant que la nature est trop occupée par la grandeur de la maladie, pour pouvoir bien régir l'évacuation des vuidanges qui doit suivre l'accouchement.

12. Les femmes qui avortent ou accouchent dans le temps qu'elles ont une fiévre continuë sont en très-grand danger de la vie, & principalement celles dont la fiévre est accompagnée de fluxion sur la poitrine.

13. Le *Quinquina* se peut donner aussi sûrement aux femmes grosses, pour la guérison de la fiévre, qu'à d'autres personnes.

14. Les femmes sont ordinairement soulagées par l'accouchement, des incommoditez & des maladies que la grossesse leur avoit causées; mais leurs autres indispositions qui n'ont aucun rapport à la grossesse, ont coûtume d'augmenter après l'accouchement, quand il arrive dans un état maladif.

15. L'on voit quelquefois des femmes très-valétudinaires & infirmes faire des enfans assez sains; parce que l'enfant a en soi un principe de vie particulier, qui purifie souvent la mauvaise nourriture qu'il reçoit de la mere, comme nous voyons que la greffe rectifie & adoucit l'austérité de la séve de l'arbre sauvage sur lequel elle est entée.

## *Dispositions différentes de la Matrice.*

16. Comme la Matrice doit servir d'égoût à toute l'habitude du corps de la femme, il ne faut jamais user d'injections astringentes en cette parie, si une excessive perte de sang n'y oblige.

17. Les femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ont toujours l'orifice interne de la Matrice assez petit, & d'une rondeur égale; mais celles qui en ont eu, l'ont ordinairement plus gros & plus inégal que les autres.

18. L'orifice interne de la Matrice est toûjours d'une substance beaucoup plus molle dans le tems de la grossesse qu'en tout autre.

19. L'ouverture de l'orifice interne de la Matrice d'une femme grosse, n'est pas toûjours un signe assuré qu'elle soit en travail; car on en voit quelquefois à qui cet orifice est ouvert à introduire le doigt, un mois devant que d'accoucher.

20. La Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, à la différence de celle de beaucoup d'autres animaux qui ont plusieurs cellules en cette partie.

21. La génération de l'enfant peut bien se faire vers un des coins de la Matrice, où aboutit le vaisseau déferent éjaculatoire appellé *Tuba*; mais il est impossible qu'elle se fasse dans ce vaisseau même.

32. Il y a des femmes qui rendent quelquefois des vents de la Matrice avec

aussi grand bruit que si c'étoit de l'*anus* ; ce qui toutefois ne leur cause aucune autre incommodité, que l'indécence de ce bruit extraordinaire.

23. Tous les vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, lorsque les femmes ont leur menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir ; & ils deviennent encore d'autant plus gros en toutes les femmes grosses, que le terme de leur grossesse est avancé.

24. Plus la substance du corps de la Matrice se dilate dans le temps de la grossesse, plus elle devient mince & déliée, son épaisseur étant consumée en ce temps par sa grande extention.

25. La Matrice est si mince dans les derniers mois de la grossesse, qu'elle se créve quelquefois, ne pouvant souffrir la grande extention que la grosseur de l'enfant lui fait en ce temps.

## *Des Menstrues.*

26. Les femmes ne sont ordinairement en bonne santé, que lorsqu'elles sont bien réglées comme il faut, & quand il faut dans l'évacuation de leurs menstrues : ainsi l'on peut dire que la Matrice est l'horloge de leur santé.

27. Quelque maladie qu'une jeune femme ait, lorsque cette maladie est causée ou accompagnée d'une suppression des menstruës, il faut la saigner du bras ou du pied, selon que les accidens le requerent, au moins une fois le mois, pour suppléer au défaut de cette évacuation naturelle.

28. Dans toutes les maladies des femmes qui ont suppression de leurs menstruës, la saignée leur est si utile, qu'elle convient même aux femmes hydropiques.

29. Les jeunes femmes ne deviennent presque jamais grosses devant que d'avoir eu au moins une fois leur menstrues, & il est très-rare que celles qui sont accouchées le redeviennent devant qu'elles ayent eu de rechef cette évacuation menstruelle ensuite de leur couche.

30. Les excrétions sanglantes de la Matrice ne doivent pas être qualifiées du nom de menstrues après l'âge de cinquante-huit ou soixante-ans ; car ces sortes d'excrétions sont pour lors symptomatiques, & très-souvent signes avantcoureurs d'ulceré carcinomateux & de la mort qui les suit.

31. Les femmes qui ont leur évacuation menstruelle moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres.

32. On voit mourir beaucoup plus de femmes depuis l'âge de quarante cinq ans jusques à cinquante ans, ou environ, qu'en aucun autre âge de leur vie ; à cause que la nature commence pour lors d'être privée de l'évacuation menstruelle qui leur étoit salutaire.

33. Le sang menstruel des femmes bien saines ne différe presque pas en couleur, en constance, & en autre qualité, de celui qui reste dans les vaisseaux.

34. La simple suppression des menstrues cause quelquefois aux filles vierges des dégoûts, des nausées, & des vomissemens, comme il en arrive ordinairement aux femmes grosses.

35. On peut bien voir quelques femmes avoir dans la suppression de leurs

menstrues quelques simples serosités qui sortent de leurs mamelles, mais non pas du véritable lait, si elles ne sont point grosses, & qu'elles n'ayent jamais eu d'enfans.

36. Le temps qui précéde l'évacuation des menstrues, ni celui auquel elles fluent, n'est point propre à purger les femmes; c'est pourquoi il faut toûjours attendre autant qu'on le peut, que cette évacuation soit finie, pour purger celles qui en ont besoin.

37. Le flux menstruel que l'on voit quelquefois paroître en certaines femmes dans les premiers mois de leur grossesse, vient dans le temps ordinaire, sans aucun accident; mais les pertes de sang viennent dans un tems extraordinaire, & sont toûjours accompagnées de quelques accidens, qui sont d'autant plus à craindre, que ces pertes de sang sont grandes.

38. Les femmes qui avant que de devenir grosses étoient valétudinaires, à cause de la petite évacuation de leurs menstrues, se portent mieux ordinairement après être accouchées; parce que les vaisseaux qui servent à cette évacuation menstruelle en sont rendus plus libres.

39. On voit beaucoup de femmes incommodées de rhumatismes, quand elles ont quelques déréglement ou suppression de leurs menstrues; mais il est très-rare d'en voir qui ayent la goutte.

40. La premiere évacuation des menstrues qui arrive aux femmes accouchées quelques mois après leur accouchement, est presque toûjours beaucoup plus abondante qu'à l'ordinaire : elle est néanmoins sans aucun danger.

41. Les filles de treize ou quatorze ans qui sont valétudinaires, & qui n'ont pas encore eu aucune évacuation menstruelle, ne commencent à se bien porporter, qu'après que cette évacuation leur est arrivée avec l'âge.

42. Lorsque les femmes sont dans le tems de l'évacuation de leurs menstrues, & dans tout celui des vuidanges de leurs couches, elles doivent s'abstenir d'aller en toutes voitures secouantes, pour éviter que cette évacuation ne soit excessive, & que la Matrice qui est en fluxion n'en soit blessée.

## *Perte de sang dans le temps de la grossesse.*

43. Les femmes à qui on voit paroître quelque évacuation de sang par la Matrice durant les premiers mois de leur grossesse, doivent se faire saigner du bras, se tenir de repos, & s'abstenir entiérement du coït, si elles veulent conserver leur grossesse.

44. Les grandes & excessives pertes de sang qui arrivent quelquefois à la femme grosse, viennent presque toujours du détachement entier ou en partie de l'arrierefaix d'avec la Matrice; & ces sortes de pertes de sang ne cessent jamais entiérement que la femme ne soit accouchée.

45. Le cordon de l'umbilic qui est naturellement trop court, & qui par accident est embarassé autour de quelque partie de l'enfant au ventre de la mere, est souvent cause que l'enfant ne pouvant se remuer librement sans tirailler ce cordon, dont il est bridé, fait détacher prématurément l'arrie-

refaix d'avec la Matrice, & cause en même-temps une grande perte de sang.

46. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes grosses sont toûjours d'autant plus dangereuses que le terme de la grossesse est plus avancé.

47. Les pertes de sang qui sont accompagnées de fréquentes syncopes, sont très-souvent mortelles aux femmes grosses & à leur enfant.

48. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes dans les deux ou trois premiers mois de leur grossesse, ne sont presque jamais mortelles quelque abondantes qu'elles soient; mais ceux qui leur arrivent dans les deux derniers mois, leur sont très-souvent funestes & à leur enfant.

49. Entre les femmes grosses qui ont une excessive perte de sang qui oblige d'accélérer leur accouchement, celles dont l'orifice interne de la Matrice est fort épais & dur, son beaucoup plus en danger de mourir que celles qui ont ce même orifice mince & mollet.

50. Les grandes pertes de sang qui sont accompagnées de convulsion, sont presque toujours mortelles aux femmes grosses.

51. La saignée du bras est utile aux femmes grosses, pour les préserver de pertes de sang, quand elles y sont sujettes; elle convient aussi à celles qui en ont de petites ou médiocres; mais on ne la doit point pratiquer pour les pertes excessives.

52. L'arrierefaix qui se présente devant l'enfant au passage, cause toujours une excessive perte de sang à la mere, & très-souvent la mort, aussi-bien qu'à son enfant, si on y remédie au plutôt par l'accouchement.

53. De quelque tems qu'une femme soit grosse, quand elle a une perte de sang si excessive qu'elle en tombe en de fréquentes syncopes, l'accouchement est le plus salutaire reméde qu'on lui puisse donner & à son enfant, s'il est encore vivant.

54. Dans les pertes de sang des femmes qui sont en travail, il faut toujours rompre les membranes des eaux de l'enfant le plutôt qu'on le peut faire, afin de lui donner lieu de s'avancer au passage, sans pousser ces membranes, qui étant agitées par l'impulsion des douleurs, augmenteroient encore la perte de sang, en augmentant le détachement de l'arrierefaix où elles tiennent, qui l'avoient causée.

55. Quoique l'accouchement soit le plus salutaire reméde qu'on puisse donner aux femmes grosses qui ont une excessive perte de sang, il leur est souvent inutile, si l'on differe trop long-temps à leur donner ce secours.

56. Quand il arrive une perte de sang à une femme grosse, si le sang vient du fond de la Matrice, il est toujours suivi de l'avortement : mais lorsqu'il ne s'écoule que du col de la Matrice, l'on peut encore esperer la conversation de la grossesse : l'une & l'autre disposition se connoissent par l'ouverture ou par la clôture de la Matrice.

57. Les fréquentes foiblesses, le tintement des oreilles, la vûe éblouie & égarée sont tous signes presques certains de mort, quand ils procedent d'une grande perte de sang en une femme grosse de six mois & au-dessus, & principalement si cette perte de sang a été causée par quelque blessure.

## *Perte de sang après l'accouchement.*

58. Les femmes qui accouchent de gros enfans sont fort sujettes à de grandes pertes de sang aussi-tôt qu'elles sont accouchées ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaisseaux sont fort amples, ausquels ceux de la Matrice sont toujours proportionnez.

59. Les femmes qui sont sujettes à de grandes pertes de sang après leur accouchement, doivent être saignées du bras deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse, & même encore une fois dès qu'elles commencent d'être en travail.

60. Les femmes qui ont eu une très-grande perte de sang dans leur accouchement, sont ensuite sujettes à être incommodées durant plusieurs jours d'un très-grand mal de tête avec fiévre, qui procede d'une espece de fermentation qui se fait au sang nouvellement engendré, semblable à celle qui se fait au vin nouveau ; & elles restent long-temps avec les pâles couleurs & les jambes enflées.

61. Les femmes qui ont eu une perte de sang excessive dans leur accouchement doivent s'abstenir du coït durant trois mois, & se tenir de repos au lit, lorsque la premiere évacuation de leurs menstrues se fera.

## *Stérilité des Femmes.*

62. Les femmes qui ont la Matrice intempérée, soit en excès de chaleur & sécheresse, soit en froideur & humidité, sont ordinairement stériles.

63. Les femmes stériles sont pour l'ordinaire bien plus valétudinaires que les autres.

64. La stérilité vient le plus souvent du défaut personnel qui se rencontre dans les femmes, car on voit ordinairement plus de trente femmes stériles pour un homme impuissant.

65. Les femmes steriles ont ordinairement l'orifice interne de leur Matrice plus petit & plus grêle que les autres.

66. Il y a certaines femmes qui ne sont stériles que pour un temps seulement, & qui changeant de temperament avec l'âge, deviennent enfin fécondes.

67. La génération d'un faux-germe en une femme qui avoit été auparavant stérile, est pour l'ordinaire un signe avant-coureur de fécondité pour l'avenir.

68. Le bain d'eau tiéde & l'usage des eaux minerales ensuite, sont très-convenables aux femmes stériles, pour débarrasser & lever les obstructions de la Matrice qui peuvent causer leur stérilité.

69. Outre que les filles qui naissent imperforées de la Matrice sont stériles tant que cette mauvaise disposition subsiste, elles mouroient indubitablement dans la suite, si on ne leur faisoit une ouverture à la vulve, capable de servir à l'évacuation de leurs menstrues dans le temps.

70. Les femmes qui cessent durant deux ou trois ans d'être fécondes, comme elles

elles étoient auparavant, & acquerent un embonpoint extraordinaire, deviennent assez souvent après cela entiérement stériles.

71. Certaines femmes qui par la contrariété de leur tempérament avoient paru être stériles avec des hommes qui n'étoient pas impuissans, deviennent fécondes avec d'autres hommes, dont le tempérament a plus de conformité avec le leur.

72. Les femmes qui ont l'évacuation menstruelle en très-petite quantité, conçoivent difficilement; mais celles qui sont entiérement privées de cette évacuation, sont tout-à-fait stériles.

73. La naissance du premier enfant d'une femme qui avoit été stérile durant un long-temps, lui donne souvent dans la suite plus de disposition à faire d'autres enfans qu'elle n'avoit auparavant, à cause que les vaisseaux, qui servent à l'évacuation des mois, étant devenus plus amples dans la grossesse, restent plus libres après l'accouchement.

## *Conception de l'enfant.*

74. Les femmes conçoivent plus facilement dans les cinq ou six premiers jours qui suivent l'évacuation de leurs menstruës qu'en tout autre temps.

75. La conception se fait toûjours dans le même moment de la réception & retention des semences prolifiques dans la Matrice bien disposée.

76. La conception se fait quelquefois sans aucune introduction du membre viril, par la seule éjaculation de la semence au droit de l'ouverture de la Matrice, comme l'ont assez prouvé les exemples de plusieurs femmes, qui n'étant perforées que d'un simple petit trou, n'ont pas laissé de concevoir.

77. Si la forte imagination d'une femme grosse peut imprimer quelque tache sur le corps de l'enfant, comme on le croit, ce n'est que durant les premiers jours de la conception; car lorsque l'enfant est tout-à-fait formé, & un peu fortifié, l'imagination ne lui peut plus changer sa premiere figure.

78. Tout le corps du *fœtus* est formé dès le premier jour de sa conception, & n'est pas pour lors plus gros qu'un petit grain de millet, tout le reste du temps de la grossesse ne servant seulement qu'à lui donner l'accroissement nécessaire, & à le fortifier.

## *Proportions différentes de l'enfant.*

79. Un enfant qui naît à neuf mois complets, & qui est d'une bonne proportion, pese ordinairement environ onze ou douze livres de seize onces chaque livre; celui de huit mois n'en pese que sept ou huit; celui de sept mois que quatre ou environ; & le *fœtus* de trois mois ne pese au plus que trois onces, celui d'un mois environ une demie drachme, & celui de dix jours un demi-grain; de sorte qu'on peut facilement connoître par cette démonstration, que le *fœtus* dans le premier jour de sa conception, n'est pas plus gros qu'un petit grain de millet.

## *Des semences de l'homme & de la femme.*

80. Il y a dans la semence des hommes & dans celle des femmes un principe matériel également capable d'engendrer des enfans de l'un & de l'autre sexe.
81. La moindre goutte de la semence contient en elle l'idée & la forme de toutes les parties du corps.
82. Le sexe de l'enfant est déterminé dès le premier jour de sa conception suivant la diversité des qualités matérielles des deux semences.

## *Différens temps de la grossesse.*

83. Quelques femmes grosses sentent leur enfant se mouvoir dès le premier mois accompli ; beaucoup d'autres ne le sentent pas devant six semaines ou deux mois ; mais la plûpart le sentent à trois mois ou environ ; quelques-unes toutefois ne le sentent bien manifestement qu'à quatre mois.
84. La diversité du sexe de l'enfant ne contribue point à son plus prompt ou tardif mouvement dans le temps de la grossesse.
85. Beaucoup de femmes ayant ignoré leur grossesse dans le commencement, à cause de quelque évacuation menstruelle dans les deux premiers mois, croyent ensuite accoucher à huit mois, ou à sept mois seulement, quoiqu'elles soient pour lors effectivement grosses de neuf mois entiers.
86. Les femmes portent le plus ordinairement leur enfant dans le ventre neuf mois entiers ; quelques-unes le portent même encore plusieurs jours par-delà ce terme ; mais on n'en voit point qui passent entiérement le dixiéme mois.
87. Les enfans qui naissent après le terme de neuf mois entiérement accomplis sont toûjours plus gros qu'à l'ordinaire.
88. Les enfans qui naissent sont toûjours d'autant plus gros & robustes, & d'autant plus viables par conséquent, qu'ils approchent du terme le plus parfait, qui est la fin du neuviéme mois de la grossesse de leur mere.

## *Enfant né à sept mois.*

89. Il est si rare de voir vivre un enfant dans la suire qui est véritablement né à sept mois, que de mille à peine s'en rencontre-t'il un seul qui échappe.

## *Enfant né à huit mois.*

90. Plus de la moitié des enfans nés à huit mois complets vivent dans la suite, si on leur donne une bonne nourrice qui en ait bien du soin.

## *Cause du sexe de l'enfant.*

91. Ce n'est pas la bonne ou la mauvaise santé du pere & de la mere qui dé-

termine le ſexe de l'enfant qui en eſt engendré ; car on voit tous les jours des hommes & des femmes de complexion très-délicate & infirme, faire des garçons, & d'autres au contraire qui ſe portent très-bien, qui ne font que des filles.

92. Comme on voit des femmes groſſes porter leurs enfans mâles au côté droit, on en voit d'autres auſſi qui y portent leurs filles ; de ſorte que le côté droit ni le côté gauche de la Matrice ne contribuent en rien à déterminer le ſexe de l'enfant, qui ne dépend que de la diſpoſition particuliere des ſemences.

93. Si l'influence des différens aſpects de la Lune contribuoit à déterminer le ſexe de l'enfant lors de ſa conception, comme quelques-uns le croyent, on ne verroit pas tous les jours naître des jumeaux de différent ſexe, qui ont été conçûs dans le même temps.

94. La naiſſance des jumeaux de différent ſexe fait bien connoître qu'on ne peut pas prédire certainement de quel ſexe eſt l'enfant qui eſt au ventre de la mere.

95. Les femmes qui ont déja eu pluſieurs enfans, peuvent mieux que tout autre conjecturer de quel ſexe eſt l'enfant dont elles ſont groſſes, en conférant les diſpoſitions où elles ſe trouvent avec celles de leurs précédentes groſſeſſes.

## *Signes qui dénotent qu'une femme eſt groſſe de pluſieurs enfans.*

96. Les femmes qui ſont groſſes de pluſieurs enfans ſont beaucoup plus incommodées durant tout le temps de leur groſſeſſe, & accouchent ordinairement au moins quinze jours ou trois ſemaines devant la fin du neuviéme mois, & elles ont preſque toûjours les jambes enflées juſques aux cuiſſes dans les derniers mois, & ont même auſſi quelquefois les deux lévres de la vulve toutes tuméfiées.

## *Signes qui diſtinguent la fauſſe groſſeſſe de la vraye.*

97. Les femme qui ont une fauſſe groſſeſſe ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtés ; mais celles qui ſont groſſes d'enfant l'ont toûjours plus éminent vers le devant.

98. Dans les ſoupçons douteux de groſſeſſe avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, ſi l'on trouve que le nombril de la femme ſoit enfoncé, & l'orifice de ſa Matrice petit & dur, on peut être aſſuré qu'elle n'eſt pas groſſe d'enfant.

99. Les faux ſoupçons de groſſeſſe arrivent ordinairement aux femmes qui ne ſont pas bien réglées dans l'évacuation de leurs menſtruës ; mais principalement aux femmes de trente-cinq ou quarante ans ou environ.

100. La relation que la femme fait des incommodités qu'elle reſſent, ſi elle eſt fidéle, peut beaucoup contribuer à faire connoître ſa groſſeſſe ; mais il ne faut pas toûjours s'y fier ; car beaucoup de femmes ſont ſujettes à ſe tromper elles-mêmes, ou à tromper les autres ; & quelques-unes croyent

être grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, & d'autres le sont, & ne le croyent pas.

## *Superfétation.*

101. La superfétation ne peut pas se faire durant les six premiers jours de la conception; car il se feroit pour lors une confusion de la seconde semence avec la premiere reçûe, qui n'est pas encore munie d'une membrane assez forte pour l'en pouvoir préserver.

102. Si la superfétation étoit possible, elle ne le seroit que depuis le septiéme jour de la conception jusques au trentiéme tout au plus.

## *De la Mole & du faux-germe.*

103. Dans la vraie grossesse l'enfant a de soi un mouvement de totalité & de partialité; mais dans la fausse grossesse la Mole n'a qu'un simple mouvement de décidence, ou par accident celui d'un certain tréssaillement convulsif, qui arrive quelquefois à la Matrice qui en est irritée.

104. La Mole n'est proprement qu'un gros faux-germe, qui étant resté dans la Matrice après le temps auquel la nature a coûtume d'expulser ces sortes de corps étranges, y a pris un plus grand accroissement.

105. Les femmes n'engendrent jamais de Moles ni de faux-germes, si elles n'ont usé du coït.

106. La Mole ne s'engendre que dans la Matrice dans la femme, & ne se rencontre jamais ou très-rarement dans celle des autres animaux, qui n'usent ordinairement du coït qu'en certain temps, lorsque la nature les a disposés à une véritable conception.

107. La Mole n'a point d'arrierefaix ni de cordon qui lui soit attaché, comme l'enfant a toûjours; elle est ordinairement elle-même, aussi-bien que le faux-germe, une espéce d'arrierefaix de *fœtus* avorté dès les premiers jours de la conception.

108. Comme les véritables Moles ne sont que de gros faux-germes, toutes ces sortes de corps étranges ne restent jamais dans la Matrice après le terme de l'accouchement passé.

109. Il est très-rare que les simples faux-germes demeurent plus de trois mois dans la Matrice sans en être expulsés.

## *Régime des femmes grosses.*

110. Si les alimens quoique moins bons, dont les femmes grosses usent avec appétit, sont d'un commun usage à la nourriture, ils sont préférables aux autres meilleurs dont elles n'useroient qu'avec répugnance.

111. La boisson trop froide, comme celle qui est à la glace, cause une si grande colique à la femme grosse, que l'avortement en peut être excité.

112. Les femmes grosses qui sont incommodées d'aigreurs d'estomac, doivent s'abstenir de toutes sortes d'acides, & de manger des fruits crus, de la sa-

lade, du ſucre, & même de boire du vin ; car le vin fait aigrir ces ſortes d'alimens dans l'eſtomac, & y contracte auſſi réciproquement la même aigreur.

113. La femme qui eſt ſujette à des avortemens, doit auſſi-tôt qu'elle s'apperçoit d'avoir conçû, s'abſtenir entiérement du coït, ſi elle veut conſerver ſa groſſeſſe.

114. La femme doit ſe tenir plus de repos qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de ſa groſſeſſe, parce que c'eſt environ ce temps-là que l'enfant a coûtume de ſe tourner pour prendre la ſituation naturelle ; de ſorte que ſi la femme vient à faire pour lors quelque exercice extraordinaire, l'enfant au lieu de ſe tourner en droite ligne, ſe tourne de travers.

115. Comme il eſt très-conſtant que de dix fauſſes couches ou avortemens qui arrivent aux femmes, il y en a neuf qui leur arrivent avant la fin du troiſiéme mois de leur groſſeſſe, il eſt plus utile de les ſaigner par précaution dans les deux premiers mois, que d'attendre, comme l'on fait ordinairement, qu'elles ſoient groſſes de quatre mois & demi.

116. Si l'on veut purger plus ſûrement une femme groſſe qui en a beſoin, il faut la ſaigner du bras quelques jours auparavant.

117. Les femmes groſſes qui ont quelque long voyage à faire, doivent ſe faire ſaigner une fois du bras quelques jours avant que de ſe mettre en chemin, afin de ſe mieux préſerver d'être bleſſées par l'agitation qu'elles peuvent recevoir de leur voyage.

118. Il ne faut pas ouvrir les varices des jambes aux femmes groſſes pour en tirer du ſang, car cette évacuation feroit pour lors le même effet que la ſaignée du pied, qui ne doit point être pratiquée dans le temps de la groſſeſſe.

119. Il faut ſaigner du bras les femmes groſſes qui ont des hémorrhoïdes douloureuſes, à quelque terme qu'elles ſoient de leur groſſeſſe.

120. La violente & fréquente toux des femmes groſſes, peut facilement leur cauſer de grandes pertes de ſang, & l'avortement dans la ſuite.

121. La groſſeſſe & l'action du coït ſont toûjours très-contraires aux femmes qui ſont ſujettes à cracher du ſang.

122. La ſaignée du bras, le lait, la boiſſon tiéde, le parler peu, la liberté du ventre & l'abſtinence du coït, conviennent fort aux femmes groſſes qui ſont travaillées d'une violente toux, & principalement à celles qui crachent du ſang.

123. Il ne faut jamais purger les femmes groſſes ni autres qui ont un crachement de ſang, ou la toux & la poitrine échauffée, ni celles qui ont la Matrice en fluxion.

## *Flux de ventre de la femme groſſe.*

124. Le flux de ventre provoque ſouvent l'avortement aux femmes groſſes, & principalement s'il eſt dyſenterique.

125. Le flux dyſenterique qui fait avorter une femme, & qui lui continue

plus de quatre jours après son avortement, lui est ordinairement funeste.

## *Descente de Matrice.*

126. On ne doit point faire promener ni tenir debout les femmes en travail, qui étoient sujettes avant leur grossesse, à une descente de Matrice, & il est plus sûr de les accoucher étant couchées au lit, que situées dans une chaise.

127. La descente & la chûte de la Matrice peuvent bien arriver en tout temps à toutes sortes de femmes, & quelquefois même aux filles; mais il n'arrive jamais de renversement entier de cette partie qu'immédiatement après l'accouchement.

128. La plus fréquente cause des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui vient des violens accouchemens.

129. Le renversement entier du fond de la Matrice, qui ne peut pas être réduit, s'il ne fait pas mourir la femme dès le premier jour que cet accident lui arrive, il lui est toûjours funeste dans la suite par une perte de sang continuelle.

130. La femme qui a une descente de Matrice, ne doit point comprimer son ventre avec un bandage, ni porter, ni lever aucun pesant fardeau, & doit s'assujettir à porter un pessaire lorsque la descente est invétérée.

131. Si le pessaire est bien fait, la femme qui le porte actuellement ne laisse pas de pouvoir bien concevoir, la semence étant reçûe dans la Matrice à travers le trou du pessaire.

## *Hydropisie de Matrice.*

132. Les eaux qui s'engendrent quelquefois dans la Matrice, ne sont jamais enveloppées d'aucune membrane, si la femme n'a point usé du coït.

## *Hydropisie du ventre.*

133. L'hydropisie du ventre qui a précédé de long-temps la grossesse d'une femme, s'augmente encore souvent après qu'elle est accouchée.

134. L'hydropisie du ventre vient ordinairement aux femmes, par la privation ou entiere cessation, ou à tout le moins par une grande diminution de leurs menstrues.

## *De l'avortement.*

135. Si avec de grandes douleurs de reins on voit sortir de la Matrice dans le temps de la grossesse quelques excrétions qui n'avoient pas coûtume de paroître, la femme est pour lors en grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétions sont teintes de sang.

136. Il est impossible qu'une femme ayant avorté d'un des enfans qu'elle auroit conçûs, puisse conserver l'autre jusques à terme.

137. La femme qui avorte eſt en bien plus grand danger que la femme qui accouche à terme.

138. L'avortement eſt toujours funeſte à l'enfant, ou dans le temps même de l'avortement, ou peu de tems enſuite.

139. Les avortemens ſont preſque toûjours accompagnés d'une grande perte de ſang.

140. Les femmes nouvellement mariées ſont ſujettes aux avortemens, à cauſe de la violente émotion que les trop ardens & fréquens coït leur cauſent.

141. Il arrive dix fois plus d'avortemens dans les deux ou trois premiers mois de la groſſeſſe que dans tous les autres.

142. Il y a des femmes, qui, comme elles conçoivent facilement, auſſi avortent-elles aiſément ſans aucune cauſe manifeſtè.

143. La trop grande abondance de ſang noyant aſſez ſouvent en certaines femmes leur conception récente, les fait avorter.

144. Les violentes agitations de l'eſprit cauſent ſouvent des avortemens aux femmes, comme font celles du corps, & principalement la ſubite peur & la colere.

145. L'écoulement d'eaux teintes de ſang de la Matrice d'une femme groſſe qui n'eſt pas à terme, eſt un ſigne avant-coureur ordinaire de l'avortement.

146. La femme qui avorte eſt ſouvent plus difficilement délivrée de l'arrierefaix, que celle qui accouche à terme.

147. Les femmes qui avortent ayant la petite vérole, meurent preſque toûjours peu de temps après.

148. Dans les avortemens au-deſſous de quatre ou cinq mois, il ne faut pas beaucoup ſe mettre en peine de réduire en une bonne figure les enfans qui ſe préſentent mal; car en quelque poſture que ces avortons ſoient, la nature les expulſe aſſez facilement, à cauſe de leur petiteſſe.

149. Comme dans les avortemens qui ſe font dans les deux ou trois premiers mois de la groſſeſſe, la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petiteſſe du *fœtus*, il arrive aſſez ſouvent, que l'arrierefaix dont le volume eſt beaucoup plus gros, eſt retenu au-dedans durant quelque temps.

150. La groſſeur des *fœtus* avortons morts, ne correſpond pas toûjours au temps de la groſſeſſe; car ils n'ont ordinairement, quand ils ſont expulſés de la Matrice, que la groſſeur qu'ils avoient lorſque leur principe de vie a été détruit.

151. Les femmes qui ſont ſujettes à de fréquens avortemens, doivent avant que de ſe mettre en état de concevoir, être cinq ou ſix mois ſans coucher avec leur mari, & s'abſtenir entiérement du coït, & ſe tenir en repos dès qu'elles ſe connoîtront être groſſes.

152. Les arrierefaix ſkyrrheux ſont ſouvent cauſe de l'avortement quand l'enfant devient un peu grand; parce que ces ſortes d'arrierefaix ne peuvent pas fournir une ſuffiſante ni convenable nourriture à l'enfant.

153. Les enfans avortons qui ſont expulſés vivans, n'ont pas ordinairement de voix durant la fin du troiſiéme mois, leur poulmon n'ayant pas en-

core la force de pousser l'air avec assez d'impétuosité pour former aucun cri.

154. L'avortement que les femmes se procurent volontairement, les met en plus grand péril de la vie, que celui qui leur arrive de soi-même sans l'exciter.

155. Il y a des femmes grosses si délicates & si foibles, qu'elles avortent pour le moindre faux pas qu'elles fassent, ou seulement pour lever trop les bras.

156. On voit beaucoup de femmes avoir des avortemens dans les premiers mois de leur grossesse, par le seul effet de leur tempérament trop sanguin.

157. Les avortemens sont toûjours d'autant plus dangereux que la cause qui les procure est violente, soit qu'ils soient causés par mauvais remédes pris intérieusement, ou qu'ils viennent de quelque blessure extérieure.

## *Signe de l'enfant mort en la Matrice.*

158. Les mamelles & le ventre de la femme grosse dont l'enfant est mort, diminuent au lieu d'augmenter de jour en jour.

159. Les excrétions fétides & cadavéreuses de la Matrice, ne sont pas toûjours un signe certain de la mort de l'enfant qui y est contenu; car ces excrétions peuvent être telles par la seule corruption de quelque caillot de sang qui y aura séjourné trop long-temps.

160. La tête de l'enfant mort & corrompu, étant devenue molasse, & n'ayant plus de fermeté, ne peut pas si bien faire le passage des épaules dans le temps de l'accouchement, que quand l'enfant est vivant.

161. L'enfant mort en la Matrice, rend presque toûjours l'accouchement long & fâcheux.

162. Les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre continue, meurent ordinairement peu de jours après leur accouchement.

163. L'enfant mort en la Matrice, acquiert une corruption plus grande & plus fétide en deux ou trois jours après l'écoulement de ses eaux, qu'il ne fait en un mois, quand ses eaux n'en sont pas écoulées.

164. Quand la tête d'un enfant reste long temps engagée au passage, sans que la partie qui s'y présente se tuméfie, c'est ordinairement un signe qu'il est mort.

## *Maladie Vénérienne de la Femme grosse.*

165. Les femmes grosses infectées de la maladie Vénérienne, peuvent bien en être traitées durant les cinq ou six premiers mois de la grossesse; mais il vaut mieux différer d'en traiter les autres, jusques à ce qu'elles soient accouchées.

166. Les ulceres vénériens qui ne sont qu'aux lévres externes de la vulve, peuvent bien être guéries par la salivation; mais ceux qui sont au propre corps de la Matrice, ou à son orifice interne, sont toûjours incurables.

167. Les

167. Les enfans qui naissent infectés de la maladie venérienne que leur mere leur avoit communiquée, périssent presque tous peu de temps après qu'ils sont nés.

## *Situations differentes de l'enfant.*

168. La situation naturelle de l'enfant au ventre de la mere tant aux garçons qu'aux filles, c'est d'avoir la tête en haut regardant en devant, & les pieds en bas, dans les sept ou huit premiers mois de la grossesse ; & tout au contraire la tête en bas regardant le derriere de la mere, & les pieds en haut, dans les derniers mois.

169. L'enfant tourne ordinairement sa tête en bas vers le neuviéme mois de la grossesse, & quelquefois même dès le huitiéme mois.

170. Lorsque l'enfant se tourne vers le dernier mois de sa grossesse, il excite souvent par ce mouvement extraordinaire de fausses douleurs, qui étant quelquefois suivies des vrayes, déterminent ainsi le travail prématurément.

171. La posture naturelle de l'enfant dans le temps de l'accouchement est de présenter la tête, ayant la face en dessous ; toutes les autres postures sont mauvaises & contre nature, entre lesquelles celle des pieds est la moins mauvaise, celle du bras & de l'épaule sont les plus fâcheuses, celle du cul tient le milieu, aussi bien que celles des pieds & des mains ensemble.

## *Des eaux de l'enfant.*

172. Les eaux de l'enfant qui est au ventre de sa mere ne viennent point de son urine ; car il ne la rend point par la verge, ni par l'ouraque, ni aucun autre excrément du ventre, durant tout le temps qu'il est en une disposition naturelle dans la Matrice.

## *Du Meconium.*

173. L'enfant ne rend jamais le *Meconium* dans le ventre de sa mere, si ce n'est par extrême foiblesse, ou par trop grande compression de son ventre, quand il est en une mauvaise situation.

## *Ecoulement des eaux de l'enfant.*

174. Une partie des eaux de l'enfant peut bien quelquefois s'écouler sans que la femme soit en travail ; mais non pas toutes.

## *Membranes de l'enfant.*

175. Les membranes de l'enfant ne sont que deux, sçavoir le *corion* & l'*amnios* lesquelles sont tellement jointes & contiguës, qu'elles ne composent qu'une même enveloppe qui contient les eaux de l'enfant qui sont toutes d'une même nature.

176. Les enfans jumeaux ont toujours chacun leurs membranes & leurs eaux particulieres, & ne sont jamais dans une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adhérans l'un à l'autre, ce qui est très-rare & monstrueux.

177. Les membranes de l'enfant qui sont trop fortes, ou trop foibles, regardent l'accouchement; les fortes tardant trop à se rompre, empêchent l'enfant de s'avancer au passage, & les foibles se rompant prématurément, font que les eaux s'écoulant devant que la Matrice soit suffisamment dilatée, l'enfant y demeure à sec.

## *De l'Accouchement.*

178. Les femmes au-dessus de quinze ans accouchent d'autant plus facilement qu'elles sont jeunes.

179. Lorsque les eaux que vuide une femme en travail, qui d'abord avoient été simples & maigres, commencent à devenir glaireuses, elles accelerent pour lors l'accouchement.

180. Les os *pubis* ni ceux des hanches ne se séparent point dans le temps de l'accouchement; il n'y a que le *coccix* dont l'articulation est mobile, qui se recule un peu en arriere.

181. La saignée du bras faite à la femme qui a un laborieux travail, lui est très-utile pour la faire accoucher plus promptement & plus heureusement, & pour la préserver de trop grande perte de sang ou de convulsion.

## *Accouchemens laborieux.*

182. Les femmes dont les enfans ont la tête grosse & les épaules larges, souffrent plus que les autres en leur travail, & principalement celles qui accouchent pour la premiere fois.

183. L'écoulement prématuré des eaux de l'enfant, sa grosseur excessive, l'embarras de son cordon autour de son col, ou autour de quelque autre partie, & la situation de sa face en dessus prolongent toujours beaucoup l'accouchement, & le rendent laborieux.

184. Dans les difficiles & laborieux accouchemens la nature travaille, mais dans les accouchemens contre nature où un gros enfant est en mauvaise situation, tous les efforts de la nature sont inutiles.

185. Dans tous les accouchemens contre nature qui procédent seulement de la mauvaise situation de l'enfant, il faut attendre pour le tirer de la Matrice, que son orifice interne soit passablement ouvert, & assez préparé & amolli, pour y pouvoir introduire la main sans trop de violence.

186. Dans la plûpart des plus mauvaises postures ausquelles l'enfant se présente, il vaut souvent mieux le tirer par les pieds, que d'essayer à le réduire en la posture naturelle; c'est pourquoi cet accouchement doit servir de regle à bien pratiquer les autres.

187. Lorsqu'il est impossible de sauver la mere & l'enfant dans le temps de

l'accouchement, la vie de la mere doit toujours être préférable à celle de l'enfant.

188. Quand on veut retourner un enfant dans la Matrice, pour le tirer ensuite par les pieds; il faut que le Chirurgien glisse sa main au dedans des membranes de l'enfant, afin que par leur interposition la Matrice ne soit pas si facilement offensée dans le temps de l'opération.

189. La petitesse des femmes grosses contribue souvent à faire venir leurs enfans en mauvaise posture, à cause qu'ils n'ont pas une entiere liberté de se bien tourner en la Matrice.

190. Les femmes dont les enfans sont extraordinairement gros, ont des douleurs plus lentes dans le commencement de leur travail, à cause que ces sortes d'enfans trop gros ont de la peine à descendre & à être poussés dans le passage.

191. Le premier accouchement des femmes est presque toujours beaucoup plus laborieux que ceux qui suivent.

192. Les femmes contrefaites & les boiteuses accouchent bien plus difficilement que les autres, & principalement les bossues, à cause de la foiblesse & de la mauvaise disposition de leur poitrine, qui les met en grand danger de mourir par la fluxion qui s'y fait ensuite de leur accouchement.

193. Lorsqu'il est nécessaire de retourner un enfant en la Matrice pour en faire extraction, le Chirurgien doit, autant qu'il peut, en travaillant se mettre dans une situation commode, afin de conserver ses forces qui lui sont très-nécessaires pour bien conduire son opération.

## *Vomissement de la femme grosse.*

194. Les excessifs & violens vomissemens des femmes, les mettent d'autant plus en danger d'avorter que le terme de leur grossesse est avancé.

## *Vomissement de la femme en travail.*

195. Le vomissement qui survient à la femme qui est en travail lui est toujours salutaire quand il est modéré.

## *Gouvernement de la femme en travail.*

196. Si la femme qui commence d'être en travail n'a pas eu depuis quelques jours la liberté du ventre, on doit pour lors lui donner un clystere, pour la lui procurer en rendant par ce moyen la voye de l'enfant plus libre.

197. Si la femme qui est en travail de son premier enfant est d'une habitude replette, il est très-salutaire de la saigner du bras, dans le temps que son pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail.

198. La respiration libre contribue beaucoup, en augmentant la force de l'impulsion des douleurs, à faciliter l'accouchement.

199. A quelque temps de la grossesse que puisse être une femme, lorsque l'on sent les eaux se former, c'est-à-dire, se présenter & être poussées au-devant de la tête de l'enfant dans le temps de la douleur, c'est un signe certain que la femme est en travail.

200. Il ne faut jamais rompre les membranes de l'enfant dans le temps du travail d'une femme, que la Matrice ne soit suffisamment dilatée pour pouvoir espérer un prompt accouchement, à moins qu'il n'y ait quelque pressant accident qui y oblige, comme celui d'une perte de sang ou de quelque convulsion.

201. Il ne faut pas réïtérer trop souvent les onctions de beurre dans le temps du travail d'une femme; parce qu'ainsi faisant, on consume les humidités glaireuses de la Matrice, qui y font une onction naturelle, qui est souvent bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

202. La femme qui est en travail ne doit user d'aucun aliment ni de boisson qui la puisse trop échauffer.

## *Du Cordon de l'ombilic de l'enfant.*

203. Le cordon de l'ombilic au *fœtus* humain n'est composé que de trois vaisseaux, qui sont une seule veine & deux arrêtés, qui sont tous trois contenus dans une enveloppe commune.

204. Tout le cordon de l'ombilic de l'enfant est insensible, parce qu'il n'a point de nerf qui s'y distribue.

205. L'enfant ne tire aucune nourriture, par la bouche durant qu'il est au ventre de la mere, n'étant pour lors vivifié que du seul sang qu'il reçoit par la veine ombilicale.

206. Les cordons qui sont froncés, quelque gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour délivrer la femme de son arriere-faix, que les autres.

207. Il y a des enfans qui ont le cordon de l'ombilic si gros, que bien qu'on y fasse une ligature fort serrée, néanmoins venant après à diminuer de grosseur en se flétrissant, la ligature en est rendue plus lâche; ce qui fait que le sang ne laisse pas de s'en écouler ensuite, si on n'y prend bien garde.

208. On voit quelquefois des enfans naître avec le cordon de l'ombilic noué d'un véritable nœud, qui s'y est fait par la grande longueur de ce cordon, dont il s'est fait un cercle dans lequel l'enfant a passé en se remuant au ventre de sa mere.

## *Accouchement de la femme qui est grosse de plusieurs enfans.*

209. La Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors un des enfans jumeaux; ne se referme jamais, que le second n'en ait été expulsé ou tiré.

210. Celui des enfans jumeaux qui sort, ou est tiré le premier de la Matrice, doit toujours être réputé pour l'aîné, nonobstant l'opinion qu'on

pourroit avoir touchant la superfétation.

211. Après qu'on a tiré un enfant de la Matrice, s'il y en reste encore quelque autre, il faut toujours l'en tirer devant que de délivrer la femme de l'arrierefaix du premier sorti.

212. L'un des enfans jumeaux peut être vivant au ventre de la mere, quoique l'autre y soit mort depuis un mois ou deux.

213. Aussi-tôt que la femme est accouchée du premier des enfans jumeaux, il faut toujours rompre les membranes des eaux du second, afin d'en accélérer la sortie durant que la Matrice est ouverte par la sortie du premier.

214. Lorsque la femme est grosse de plusieurs enfans, il ne faut pas la délivrer de l'arrierefaix qu'après la sortie du dernier enfant; parce qu'autrement on lui causeroit une grande perte de sang en détachant ainsi l'arrierefaix prématurément.

215. En délivrant une femme de l'arrierefaix des enfans jumeaux dont elle est accouchée, soit qu'il soit unique, ou qu'il y en ait plusieurs, il faut toujours tâcher en retirant les différens cordons, de faire précéder l'extraction de l'arrierefaix du premier enfant sorti.

216. Il faut toujours porter la main sur le ventre d'une femme incontinent après l'avoir accouchée d'un enfant, pour reconnoître s'il n'y en a pas encore un second, & principalement si on voit que l'enfant qui est sorti n'est que de médiocre grosseur, comme tous les jumeaux sont ordinairement.

## *De l'arrierefaix.*

217. Les arrierefaix qui sont fort épais, & principalement ceux qui sont comme skyrrheux, sont bien plus difficilement tirés de la Matrice que ceux dont l substance est molle, & qui n'ont qu'une médiocre épaisseur.

218. On voit ordinairement en l'arrierefaix des marques de la mauvaise disposition du corps de la femme, soit en sa couleur, soit en sa substance.

219. Ce n'est pas tant l'adhérence de l'arrierefaix qui le retient quelquefois au dedans de la Matrice, que c'est la seule contraction de l'orifice interne qui n'est pas assez dilaté pour l'en laisser sortir.

## *Extrait de l'arrierefaix resté en la Matrice.*

220. Il vaut mieux préférer l'extraction de l'arrierefaix par l'opération de la main, autant qu'il est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion par des remedes purgatifs & diuretiques.

221. Lorsque l'arrierefaix est resté dans la Matrice après l'avortement d'un enfant, si elle n'est assez ouverte pour en faire facilement l'extraction, le danger est moins grand d'en commettre l'expulsion à la nature, que de faire trop de violence pour le tirer.

## *Sortie du cordon de l'ombilic.*

222. La sortie du cordon de l'ombilic avant l'enfant le fait souvent mourir en très-peu de tems au ventre de la mere, comme fait aussi la forte compression de ce même cordon qui se présente avec la tête au passage.

223. En touchant le cordon de l'ombilic qui est sorti, on connoît si l'enfant qui est encore dans la Matrice est vivant, par le battement des arteres que l'on y sent; ou mort, par l'entiere privation de ce même battement.

224. Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'ombilic fort long, sont sujettes à la sortie de ce même cordon devant l'enfant, lorsque les eaux viennent à s'écouler subitement par la rupture de leurs membranes.

## *Enfant hydropique.*

225. L'enfant qui est hydropique du ventre ou de la tête, s'il ne meurt pas dès le ventre de sa mere, comme il arrive le plus souvent, il meurt toujours très-peu de temps après être né, aussi-bien que celui qui est monstrueux ayant deux têtes ou deux corps.

226. Si l'enfant au temps de l'accouchement ayant la tête entiérement hors du passage, est fortement arrêté au droit des épaules qui ne sont point trop larges, il est ordinairement hydropique du ventre, ou monstrueux par l'adhérence de son corps à celui d'un autre enfant.

227. L'enfant qui est hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que l'enfant monstrueux; car il suffit de faire une simple ponction aux parties qui sont hydropiques, pour en évacuer toutes les eaux qui en faisoient l'excessive grosseur.

## *Convulsion de la femme grosse ou accouchée.*

228. La convulsion met la femme grosse & son enfant en danger de la vie, qui est toujours d'autant plusgrand, que la femme ne revient pas à connoissance dans l'intervale des accès de la convulsion.

229. Les femmes qui sont en travail de leur premier enfant sont beaucoup plus sujettes à la convulsion, que les autres ont déja eu d'autres enfans.

230. La femme grosse qui est surprise de convulsion est bien plus en danger de la vie que celle qui est accouchée, à qui le même accident arrive.

231. La convulsion qui arrive à une femme grosse ou accouchée d'un enfant mort & corrompu, la met en bien plus grand danger de la vie, que celle dont l'enfant est vivant, qui est surprise du même accident.

232. L'émétique est pernicieux aux femmes grosses ou nouvellement accouchées qui sont surprises de convulsion; & la saignée est pour lors le meilleur remede que l'on puisse faire aux unes & aux autres, si la convulsion n'a pas été causée par une grande perte de sang.

### *Convulsions de l'enfant.*

233. Les femmes qui font des enfans qui ont la tête trop grosse, les voyent ordinairement mourir de convulsion à la sortie de leurs dents.

### *Enfans qui présentent les pieds.*

234. Lorsque l'enfant ne présente qu'un pied, il faut bien considéret si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se présente, car ces reflexions feront facilement connoître de quel côté est l'autre pied, afin de l'aller chetcher avant que de tirer l'enfant.
235. Lorsqu'on voit deux pieds d'enfans l'un droit & l'autre gauche se présenter, il faut bien prendre garde avant de les tirer, s'ils sont tous deux d'un même enfant, & non de différens jumeaux.
236. En tirant de la Matrice un enfant par les pieds, il faut toujours prendre garde avant que d'en tirer la rête, que la face soit tout-à-fait en dessous.

### *Enfant dont la tête est trop grosse.*

237. Les enfans qui restent la tête engagée au passage dans le premier accouchement des femmes, sont presque toujours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles ont ordinairement la tête plus grosse & les épaules plus larges.
238. Les femmes dont les maris ont la tête grosse & les épaules fort larges, engendrent ordinairement de gros enfans qui leur ressemblent.
239. Dans le premier accouchement des femmes, si la tête de leur enfant est très-grosse, elle reste quelquefois engagée dans le passage après y avoir été poussée, principalement aux femmes avancées en âge; mais cet accident n'arrive point dans les auttes accouchemens, lorsque le ptemier enfant est venu à terme, & qu'il a été d'une juste proportion.

### *Tête de l'enfant restée en la Matrice.*

240. Lorsque la tête d'un enfant est restée seule dans la Matrice, qui n'est plus assez ouverte pour lui donnet passage, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature, que d'en tenter l'extraction avec trop de violence.

### *Enfans se présentans en mauvaise posture.*

241. Lorsque quelque partie de l'enfant se présente dans le temps de l'accouchement avec sa tête, c'est ordinairement une de ses mains; ou toutes les deux plutôt qu'aucune autte.
242. Lorsqu'un enfant se présente en quelque mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, il ne faut jamais le tirer par le bras; car l'accouche-

ment eſt toujours rendu d'autant plus difficile que le bras qui ſe préſente ſort plus avant.
243. Tous les enfans qui ſe préſentent le cul devant dans le temps de l'accouchement rendent toujours le *Meconium* dans le ventre de la mere, à cauſe de la grande compreſſion que leur ventre reçoit en cette mauvaiſe ſituation.

## *Opération Céſarienne.*

244. Comme l'opération Ceſarienne cauſe toujours très-certainement la mort à la femme, on ne la doit jamais entreprendre durant qu'elle eſt encore en vie.
245. Comme l'enfant, outre la vie commune dont il jouit avec ſa mere, a encore en ſoi un principe de vie qui lui eſt particulier, l'on trouve quelquefois des enfans vivans au ventre de leur mere morte, ſi l'on en fait ouverture auſſi-tôt qu'elle eſt expirée.

## *Des inſtrumens pour l'extraction de l'enfant mort.*

246. Il ne faut jamais ſe ſervir d'inſtrumens pour faire extraction d'un enfant mort, lorſque les mains ſeules peuvent ſuffire.
247. Les crochets dont on ſe peut ſervir pour faire extraction de l'enfant mort en la Matrice, ne doivent avoir aucune aſpérité ou inégalité dans toute leur longueur, afin que les parties de la femme n'en ſoient point bleſſées.
248 Devant que de ſe réſoudre à tirer un enfant du ventre de la mere avec les inſtrumens, il faut bien prendre garde à ne pas traiter un enfant vivant comme s'il étoit mort.

## *Gouvernement de la femme accouchée.*

249. C'eſt une très-mauvaiſe coûtume que celle d'empêcher durant quelque temps les femmes de dormir après qu'elles ſont accouchées; car il n'y a rien qui puiſſe mieux rétablir les forces abbatues, & calmer les accidens cauſés par la grande agitation du travail, que le dormir naturel.
250. Il ne faut jamais faire aucune lotion aſtringente aux parties naturelles de la femme durant les quinze premiers jours après ſon accouchement.
251. Le bandage du ventre des femmes accouchées ne doit être que ſimplement contentif durant tout le temps qu'il s'écoule quelque vuidange de la Matrice.

## *Tranchées qui ſuivent l'accouchement.*

252 Les femmes accouchées ne ſont pas ordinairement tant travaillées de douloureuſes tranchées après leur premier accouchement, que dans les ſuivans.
253. La cauſe la plus ordinaire des tranchées que les femmes ſouffrent après leurs

leur accouchement, vient des caillots de sang formez & retenus en la Matrice, le sang ne sortant pas en liqueur hors de cette partie aussi-tôt qu'il s'est écoulé de ses Vaisseaux.

## *Des vuidanges de la couche.*

254. Le sang qui sort de la Matrice immédiatement après l'accouchement est beau & vermeil, & se caille promptement, si la femme est saine, ne differant en rien de celui qui demeure au reste du corps.

255. C'est une erreur de croire que le lait des mamelles s'évacuë veritablement par la Matrice d'une femme accouchée, n'y ayant aucun conduit de communication entre ces parties qui le puisse permettre.

256. L'évacuation des vuidanges de la couche est d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-temps, que l'enfant dont la femme est accouchée ou avortée est gros, soit que ce soit une garçon, soit que ce soit une fille.

257. La femme qui use du coït trop tôt après l'accouchement, a coûtume de prolonger le tems de l'évacuation des vuidanges de sa couche, en entretenant, par la commotion que cette action cause, la Matrice en fluxion.

258. La totale & subite suppression des vuidanges dans les premiers jours après l'accouchement met la femme en grand danger de la vie, si on n'y remedie au plûtôt, car ces humeurs supprimées restent dans les vaisseaux de la Matrice, ne manquent pas de causer inflammation en cette partie, & beaucoup d'autres pernicieux accidens.

259. La suppression des vuidanges qui doivent être évacuées de la Matrice après l'accouchement, est beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaire.

260. Dans la suppression des vuidanges de la couche qui est accompagnée d'une inflammation de la Matrice, la saignée du bras est préferable à celle du pied.

261. Le chagrin n'est jamais plus pernicieux aux femmes que dans le tems de leurs couches, auquel tems il leur cause une dangereuse suppression de leurs vuidanges.

## *Inflammation de Matrice.*

262. L'inflammation de la Matrice met la femme en grand danger de la vie, mais principalement quand elle arrive dans les premiers jours après un fâcheux accouchement

263. Tous les remedes purgatifs, sont pernicieux à la femme qui a une inflammation de Matrice.

264. Le hoquet, le vomissement, la convulsion, le délire & l'extrême tension du ventre en une femme accouchée qui a une inflammation de Matrice, sont tous signes avant-coureurs de sa mort prochaine.

265. Quand la Matrice souffre inflammation, son orifice est pour lors si dur & resserré, qu'il ne peut pas permettre l'expulsion ni l'extraction des corps étranges qui sont retenus en cette partie.

## *Schyrre de la Matrice.*

266. Le schyrre de la Matrice est une maladie très rebelle, qui est très-souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles ; à cause que les humeurs superfluës ne peuvent pas avoir leur évacuation ordinaire assez libre par cette partie où il y a une grande obstruction.

267. Tous les forts purgatifs sont pernicieux au schyrre de la Matrice.

268. Le schyrre de la Matrice dégénere souvent en un cancer incurable.

269. Le schyrre de la Matrice rend toûjours la femme sterile & valetudinaire durant tout le temps qu'il subsiste.

270. Les tumeurs doûloureuses qui arrivent quelquefois aux femmes après leur accouchement vers l'un des côtez de la Matrice proche l'aîne, sont toûjours de très-longue guérison ; & si elles viennent à abscеder, elles mettent la femme en grand danger de la vie.

## *Cancer de la Matrice.*

271. Les ulceres qui viennent de cause interne au propre corps de la Matrice ou à son orifice interieur, se convertissent toujours dans la suite en un cancer incurable.

272. Le cancer de la Matrice fait toûjours mourir misérablement les femmes qui en sont affligées, après leur avoir fait traîner une vie languissante & pleine de continuelles douleurs durant des années entieres.

273. Comme les femmes depuis l'âge de quarante ans, jusques à celui de quarante huit-ans ou environ, commencent à n'être plus reglées dans l'évacuation de leurs menstruës comme auparavant, elles sont pour lors bien plus sujettes aux ulceres carcinomateux de la Matrice, qu'en tout autre âge de leur vie,

274. Il n'arrive presque jamais aux femmes qui ont passé soixante ans, de perte de sang après l'entiere privation de leurs menstrues durant un long-temps, que ces pertes ne procedent, ou ne soient suivies de quelque ulcere carcinomateux, qui les fait toujours mourir dans la suite.

275. On voit très-rarement le *cancer* arriver à la matrice des filles qui n'ont jamais usé du coït.

## *Fleurs blanches.*

276. Il ne faut pas se servir d'aucun remede astringent pour la curation des fleurs blanches, avant que la plenitude du corps ait été suffisamment évacuée par saignées, purgations & autres remedes convenables.

277. On voit quelquefois de petites fillles de sept ou huit ans infectées de gonorrhées véneriennes, qu'on croit abusivement être simples fleurs blanches.

## *Suffocation de Matrice.*

278. La suffocation de Matrice vient bien plus souvent des menstruës ou des vuidanges retenuës & corrompues, que de la superfluité de la semence.
279. Toutes les odeurs suaves sont pernicieuses aux femmes qui sont sujettes aux suffocations de Matrice, & principalement à celles qui sont nouvellement accouchées.

## *Tumeurs & apostémes des mamelles.*

280. Les remedes astringens dont les femmes accouchées se servent ordinairement pour la décoration de leur sein, quand elles ne veulent pas être nourrices, y causent souvent dans la suite des tumeurs douloureuses & des apostêmes, en empêchant la libre transpiration des humeurs.
281. Il ne faut pas laisser trop séjourner la matiere des apostêmes des mamelles après sa parfaite maturité, de crainte que cette matiere y croupissant trop long-temps, ne corrode la propre substance des glandes & des reservoirs du lait.
282. Les tumeurs schyrreuses des mammelles qui sont fort adhérentes aux côtes, deviennent ordinairement carcinomateuses dans la suite..
283 La fiévre de lait qui arrive aux femmes accouchées vers le troisiéme jour, est très-ardente ; mais elle est semblable à un feu de paille, qui s'éteint presque aussi-tôt qu'il est allumé.

## *Fistule du col de la vessie.*

284. S'il arrive quelque mortification aux parties de la femme après un violent accouchement, il y a grand danger que le col de la vessie n'en soit interessé, & qu'il ne s'y fasse ensuite une fistule.
285. L'issue involontaire de l'urine causée par une fistule qui s'est faite au col de la vessie après le violent accouchement d'une femme, est ordinairement incurable si elle dure plus de trois mois.



# TABLE

## Des principales Matieres contenuës dans les Aphorifmes.


A

Accouchemens, *Voyez l'Aphorifme*, 178
Accouchemens laborieux, *Aphor.* 182
Accouchemens de la femme groffe de plufieurs enfans, 209
Apoftêmes & tumeurs des mamelles, 281
Arrierrefaix, 217
Avortement, 135

C

*Cancer* de la Matrice, *Aphor.* 271
Conception de l'enfant, 74
Convulfion de la femme groffe ou accouchée, 228
Convulfions des enfans, 233
Cordon de l'ombilic de l'enfant, 203
Cordon de l'ombilic forti, 222

D

Defcente de Matrice, *Aphor.* 126
Difpofitions differentes de la Matrice, 16

E

Eaux de l'enfant, *Aphor.* 172
Ecoulement des eaux de l'enfant, 174
Enfant né à fept mois, 89
Enfant né à huit mois, 90
Enfant qui préfente les pieds, 234
Enfant dont la tête eft trop groffe, 237
Enfant dont la tête eft reftée en la Matrice, 240
Enfant qui fe prefente en mauvaife pofture, 242
Extraction de l'arrierefaix refté en la Matrice, 220

F

Fiftule du col de la veffie, *Aphor.* 285
Fleurs blanches, 276
Flux de ventre de la femme groffe, 124

G

Gouvernement de la femme en travail, 197
Gouvernement de la femme accouchée, 249

H

Hydropifie de Matrice, *Aphor.* 132
Hydropyfie du ventre, 133
Hydropifie de l'enfant, 225

I

Inflammation de Matrice, *Aphor.* 262
Inftrument à faire extraction de l'enfant mort, 246

M

Maladies des femmes, *Aphor.* 1.
Maladie venerienne de la femme groffe, 165
*Meconium* de l'enfant, 173
Membranes de l'enfant, 175
Menftruës, 26
Mole & faux germe, 103

O

Operation Céfarienne, *Aphor.* 244

P

Perte de fang dans le temps de la groffeffe, 43
Perte de fang après l'accouchement, 58
Proportions differentes de l'enfant, 79

R

Regime des femmes groffes, *Aphor.* 113

S

Schyrre de la Matrice, *Aphor.* 266
Semences de l'homme & de la femme, 80
Sexe de l'enfant, fa caufe, 91
Signes qu'une femme eft groffe de plufieurs enfans, 96
Signes qui diftinguent la fauffe groffeffe de la vraye, 98
Signes de l'enfant mort en la Matrice, 158
Situation differentes de l'enfant, 168
Sterilité des femmes, 62
Suffocation de Matrice, 279
Superfetation, 101

T

Temps differens de la groffeffe, *Aphor.* 83
Tranchées qui fuivent l'accouchement, 252

V

Vomiffement de la femme groffe, *Aphor.* 194
Vomiffement de la femme en travail, 195
Vuidanges de la couche, 254



# TABLE
## DES PRINCIPALES MATIERES
### Contenuës en tout ce Livre.

A


ABus de la plûpart des Anatomistes, qui croyent sans raison que la substance de la Matrice devient d'autant plus épaisse qu'elle se dilate dans le remps de la grossesse. 19. 361.

Abus de ceux qui croyent qu'il se rencontre au milieu du col de la Matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 38

Abus de quelques Auteurs, qui disent qu'une femme peut concevoir après la mort de son mari, 63

Abus d'*Aristote*, qui veut que la femme n'ait pas de semence, 64. 77.

Abus de la plûpart des Auteurs, & de toutes les Sagefemmes, qui veulent que la femme grosse fasse plus d'éxercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de sa grossesse, 122 197

Abus de ceux qui croyent que pour une saignée d'élection, il faut toûjours attendre que la femme soit grosse à demi terme, 126. 133

Abus des Sagefemmes, qui font avaler à la femme grosse qui s'est blessée, de la soye rouge cramoisy, ou de la graine d'écarlate, 195

Abus notable d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de huit mois ne peut pas vivre, comme celui de sept mois, 203. 204

Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* se séparent dans le temps de l'accouchement, pour laisser sortir l'enfant, 207

Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par l'*ouraque*, dans le temps qu'il est dans la Matrice, 218

Abus de *Fernel* qui dit que les enfans mâles ont la face tournée en dessous, lorsqu'ils naissent, & que les femelles l'ont en dessus, 234

Abus insigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a vuidé son *meconium*, durant qu'il est dans la Matrice, c'est un signe certain & indubitable de sa mort, 278

Abus des Gardes qui bandent extrêmement fort le ventre de l'accouchée, pour en retenir mieux la Matrice, & en exprimer les vuidanges, 376

Abus des Gardes qui donnent trop à manger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont qu'il faut remplir leur ventre, qui est tout vuide après l'accouchement, 379

Abus insigne de *Rousset*, qui veut que le pessaire dont on se sert pour la descente de Matrice, s'introduise dans la propre cavité du fond de la

Matrice, & non pas dans le *vagina* 396
Abus de ceux qui croyent que le lait des mamelles s'évacuë par la Matrice aux femmes nouvellement accouchées, 412
Abus d'*Aristote*, qui dit que la maladie des mamelles, vulgairement dite *le poil*, vient de quelque poil avalé par la femme en buvant, 437
Abus d'*Aristote*, qui dit que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la femme a mangez, & plein d'une moisissure morveuse, si la femme use du coït au huitiéme mois de sa grossesse, 468
Abus de certaines nations qui plongent tout-à-fait en l'eau froide l'enfant nouveau-né, croyant par là le rendre plus fort, 469
Accidens qui précedent l'avortement, 192
Accidens qui surviennent aux vuidanges de la Matrice qui coulent en trop grande abondance, 416
Accidens qui surviennent à la suppression des vuidanges, 416.
Accidens qui se remarquent en la passion hysterique, que l'on croit être causez par vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne sont ordinairement excitez que par la sympathie & communicatton des nerfs de la Matrice, avec ceux de la sixiéme paire, 447
Accouchée, comment doit être traitée incontinent après l'accouchement naturel, 372
Accouchée, quel régime doit observer durant tout le temps de sa couche, 378.
Accouchement, ce que c'est, ses differences, & ses differens termes, 201, 202
Accouchement, comment est distingué de l'avortement, 187
Accouchement naturel, quatre conditions, sont requises, 202. 243
Accouchemens laborieux, difficiles, & contre-nature, leurs causes, leurs differences, & le moyen d'y remedier, 259
Accouchement contre-nature est la plus difficile & laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les operations de Chirurgie, 268. 271
Ame, sçavoir si elle est actuellement, ou seulement en puissance dans la semence, 84
Ame, en quel temps est introduite au corps de l'enfant, & d'où elle procede, 83. 84
*Amnios*, est une des membranes de l'enfant, sa description, 217
Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, & les maladies des femmes, 531
Apostêmes des mamelles, on n'y doit pas laisser séjourner trop long-tems la matiere après sa parfaite maturité, de peur que les propres reservoirs du lait n'en soient corrodez, 442
Apostêmes des mamelles, comment doivent être ouverts, 441
Apostêmes des mamelles requierent pour leur guerison qu'on en fasse évader entierement le lait, 442
Apostême qui suit l'inflammation de la Matrice se convertit souvent en *cancer* incurable, 422
Appétits étranges des femmes grosses leur causent ordinairement le flux de ventre, à cause des alimens de mauvais suc dont elles usent, 150
Arrierefaix, délivre, ou *placenta*, ce que c'est, 224
Arrierefaix est tout à fait inutile à l'enfant aussi-tôt qu'il est entiérement séparé de la Matrice, 362
Arrierefaix détaché de la Matrice cause toujours de grandes pertes de

ſang à la femme groſſe, qui la met tent en très-grand danger de la vie, ſi elle n'eſt très-promptement accouchée, 159 331
Arrierefaix s'abbreuve facilement des mauvaiſes humeurs qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice, 227
Arrierefaix ne doit être tiré de la Matrice devant que tous les enfans enſoient dehors, quand il arrive que la femme en a pluſieurs, 247
Arrierefaix reſté dans la Matrice après que le Cordon en eſt rompu ; comment en doit être tiré. 251
Arrierefaix épais & ſchyrreux eſt difficilement tiré de la Matrice, 252
Arrierefaix eſt ſouvent retenu dans la Matrice, non pas tant par ſon adhérence, que par la contraction de l'orifice interne, 253
Arrierefaix reſté dans la Matrice fait continuer les douleurs de l'accouchement, juſques à ce qu'il en ſoit ſorti, 255
Arrierefaix de la femme qui avorte eſt plus difficilement expulſé, ou tiré de la Matrice, que celui de la femme qui accouche à terme, 256
Artéres portent ſeules aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, à quoi les veines ne contribuënt aucunement, 43
Avortement, ce que c'eſt, & ſes differentes cauſes, 186
Avortement cauſé par la ſeule odeur d'une chandelle mal éteinte, 118
Avortement cauſé par la vapeur du charbon, 118
Avortement cauſé à l'Imperatrice, pour avoir bû à la glace, 120. 187
Avortement, & l'effluxion des ſemences peuvent être cauſez par toutes choſes ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, parce qu'elles provoquent les menſtruës, 120
Avortement volontaire doit être en horreur à tous les Chrétiens, 191
Avortement cauſe ſouvent la mort aux femmes qui ſe le provoquent volontairement, 192
Avortement eſt plus dangereux que l'accouchement, 192
Avortement arrive plûtôt dans la premiere quarantaine de la groſſeſſe, que dans les autres temps, ſelon *Hyp.* 193
Avortement qui arrive à la femme qui a la fiévre continuë, la fait preſque toûjours mourir très-peu de tems après, 196

B

BAIN tout-à-fait contraire aux femmes groſſes, 126. 183
Bain ne convient point au commencement de la curation du ſchyrre de la Matrice, 425
Bains conviennent à quelques femmes incommodées de fleurs blanches, 461
Bandage du ventre de la nouvelle accouchée, doit être peu ſerré durant les premiers jours, 376
Berceau de l'enfant, comment doit être ſitué, pour empêcher qu'il ne devienne louche, 522
Boüillie de l'enfant nouveau-né, comment doit être faite, pour être de facile digeſtion, 475
Boüillie ne doit pas être donnée à l'enfant nouveau né, qu'après un ou deux mois pour le plûtôt, 476
Boüillie ſa mauvaiſe cuiſſon cauſe ſouvent des tranchées du ventre aux petits enfans, 493

C

CANCER de la Matrice, ſes cauſes, & ſes ſignes, 426

*Cancer* de la Matrice est incurable, 427
*Cancer* de la Matrice fait toûjours mourir la femme miserablement, après lui avoir fait traîner une vie languissante durant un long-temps, 427
Cardiaques, quels sont les veritables, 25. 5
Caroncules myrtiformes de la Matrice, ce que c'est, & comment peuvent être marques de la virginité, 31. 38
Cause pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement de leur premier enfant, que les jeunes, 210. 260
Causes de l'accouchement contre nature, 260
Causes de la rétention de l'arrierefaix dans la Matrice, 251
Causes de la difficulté de l'accouchement, 260
Causes de la suppression des vuidanges, 416
Causes de la génération des moles en la Matrice, 110
Cause du *cancer* en la Matrice, 426
Causes de la suffocation de Matrice, 448
Cause originaire des fleurs blanches n'est pas toujours en la Matrice, 459
Cause des accidens qui se marquent en la passion hystérique ne doit pas toûjours être attribuée à la mauvaise disposition de la Matrice, ni à la rétention & corruption du sang menstruel & de la semence, 450
Chute de Matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le temps de son accouchement, 291
Chûte de Matrice qui causa la mort à une femme, une heure & demie après être accouchée, pour n'avoir pas été reduite, 392
Chute de Matrice, *voyez* Descente de Matrice.
*Chorion*, est une des membranes de l'enfant, 216
Circulation du sang, comment se fait au corps de l'enfant, durant le temps qu'il est au ventre de sa mere, 230
*Clytoris*, cette partie est le siége du plaisir & de l'appétit vénerien aux femmes, 29
*Clytoris* est tellement gros & long en quelques femmes, qu'elles en peuvent abuser avec d'autres femmes, 29
Coït, femmes qui en usent sont plus saines que celles qui n'en usent pas, 25
Coït ne cause pas toûjours épanchement de sang à la femme, la premiere fois qu'elle en use, 31
Coït, quel temps y est le plus propre pour la conception, 61
Coït, femmes qui en usent journellement sont sujettes à se tromper au temps de leur grossesse, 93
Coït doit être défendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçu, afin d'empêcher l'écoulement des semences, 121
Coït doit être défendu durant les deux derniers mois de la grossesse, 123
Coït est préjudiciable aux personnes qui ont la poitrine foible & malade, 143
Coït, son trop fréquent usage peut causer l'avortement, 190
Coït prolonge de beaucoup la durée de l'evacuation des vuidanges aux femmes qui en usent peu de jours après leur accouchement, 414
Coït, son usage est contraire à la femme qui a la Matrice schyrreuse, 425
Col de la Matrice sa description, 35

Col de la Matrice est le siége des gonorrhées, 37
Col de la Matrice s'accommode toûjours à la figure de la verge de l'homme, 37
Col de la Matrice n'a aucun *hymen* en son milieu, 38
Col de la vessie suppure quelquefois entiérement, après un fâcheux accouchement, ce qui cause ensuite à la femme une issuë involontaire de son urine, 402
Conception, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises, 62
Conception arrive quelquefois aux femmes sans avoir jamais eu de menstruës, 54
Conception se fait dans le même temps que la semence est reçûë & retenuë dans la Matrice, 63
Conception peut quelquefois se faire sans aucune introduction du membre viril, 64
Conception se fait quelquefois en la femme sans aucun sentiment de volupté, 68
Conception récente est souvent noyée par l'abondance de sang, 194
Conception est d'autant plus stable que la femme étoit éloignée du temps qu'elle devoit avoir ses menstruës, quand elle a conçû, 97
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, 268
Conditions requises en l'accouchement naturel, 202. 243
Conditions nécessaires au choix d'une bonne nourrice, 524
Conditions d'un bon lait, 525
Contusions & déchiremens des parties externes de la Matrice, causez par l'accouchement & le moyen d'y remédier, 399
Contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, leurs causes & le moyen d'y remédier, 484
Convulsion met la mere & l'enfant en très-grand danger de la vie, quand elle arrive dans le temps de l'accouchement, 335
Convulsion est le plus funeste accident qui puisse arriver aux petits enfans, 504
Cordon de l'ombilic de l'enfant est composé seulement de trois vaisseaux, 227
Cordon de l'ombilic, quelle est sa longueur & sa grosseur, 228
Cordon de l'ombilic sortant devant l'enfant dans le temps de l'accouchement, est souvent cause de sa mort, 328
Cordon de l'ombilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant, cause quelquefois de grandes pertes de sang, par le détachement qu'il fait de l'arrierefaix, qui est tiraillé dans le temps de l'accouchement, 159. 332
Cordon de l'ombilic de l'enfant nouvellement né, comment doit être lié & retranché, 464
Cordon de l'ombilic a été trouvé noüé d'un véritable nœud aux enfans de plusieurs femmes accouchées par l'Auteur, 228
Cordon de l'ombilic qui est au dehors étant refroidi, & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant qui reste trop longtemps au passage, l'y peut faire périr promptement, 284
Cornes de la Matrice, ce que c'est, 41
Cotiledons, ce que c'est, 42. 226
Cotiledons ne se rencontrent pas en la Matrice de la femme, 42
Couronnement de la Matrice, ce que c'est, 243. 245
Curation de la maladie vénérienne de la femme grosse peut être entreprise durant sa grossesse, 181

Curation de la maladie vénérienne des petits enfans, comment se doit faire, 518

D

DELIVRE, *voyez* Arrierefaix.
Dents, leur douleur cause souvent flux de ventre aux petits enfans, 501
Descente, ou relaxation de Matrice, ses différences, ses causes & ses remédes, 172. 390
Descente de Matrice peut arriver à toutes sortes de femmes, & même aux filles, mais non point le renversement, qui ne peut jamais arriver qu'immédiatement après l'accouchement, 392
Différence des os du squelete d'une femme d'entre les os de celui d'un homme, 209
Difficulté d'uriner de la femme grosse, d'où elle procéde, 138
Difficulté de respirer de la femme grosse, ses causes, 141
Difficultez de l'accouchement, d'où procédent, 260
Diuretiques doivent être évitez, quand il y a inflammation de Matrice, 422
Dormir modéré fortifie toutes les fonctions naturelles, 121
Douleurs de ventre & de reins ne sont pas toûjours signes que la femme grosse est en travail d'enfant, 96
Douleur du dos, des reins, des hanches & des aînes, qui arrivent aux femmes grosses, d'où elles sont causées, 134
Douleur des mamelles des femmes grosses, ses causes, 137
Douleurs de l'accouchement cessent ordinairement dans les grandes pertes de sang, 161
Douleurs véritables de l'accouchement comment sont distinguées de celles qui sont fausses, 211
Douleurs de l'accouchement sont communes aux femmes & aux autres animaux, 237
Douleurs de l'enfantemenr sont plus grandes aux femmes qu'aux autres animaux, à cause que l'homme entre tous a la tête plus grosse, à proportion de son corps, 237
Douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, comment on y doit remédier, 502
Douleur des dents cause souvent flux de ventre aux petits enfans, 603

E

EAUX de l'enfant, leur origine, & leur nature, 212. leur usage, 220
Eaux de l'enfant ne procédent aucunement de son urine, 219
Eaux de l'enfant ne lui servent pas de nourriture dans le temps qu'il est dans la Matrice, comme quelques-uns croyent, 221
Eaux de l'enfant, leur grop grande abondance contribuë beaucoup à faire sortir le cordon de l'umbilic devant l'enfant, dans le temps de l'accouchement, 330
Eaux minérales sont très-propres pour les hydropisies de Matrice, 179
Eaux minérales sont très-convenables aux femmes qui sont sujettes à de fréquentes suffocations de Matrice, 453
Eaux minérales conviennent très-bien aux femmes qui sont incommodées de fleurs blanches, 461
Enfant, quelles parties de son corps sont formées les premieres, 81
Enfant, en quel temps est tout-à-fait formé, 81
Enfant, en quel temps est animé, 83
Enfant mâle n'est pas plûtôt formé que la femelle, 18
Enfans jumeaux ne laissent pas de vi-

vre, quoiqu'ils ſoient de différent ſexe, 105
Enfans jumeaux, comment peuvent être diſtinguez de ceux qui pourroient avoir été engendrez par ſuperfétation, 108
Enfans jumeaux, celui qui naît le premier doit avoir le droit d'aîneſſe, 247
Enfans qui naiſſent au huitiéme mois, vivent encore plûtôt que ceux qui naiſſent au ſeptiéme, 204
Enfans ſont d'autant plus robuſtes en naiſſant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt le neuviéme mois, 204. 236
Enfans qui naiſſent à ſix mois, & tous ceux qui naiſſent au deſſous de ce terme ne peuvent pas reſter long-temps en vie, 206
Enfant n'urine aucunement durant tout le temps qu'il eſt dans la Matrice, 219
Enfans, s'ils ſont pluſieurs, chacun d'eux eſt contenu en ſes membranes, & en ſes eaux ſéparément, 220. 226
Enfant change ordinairement ſa premiere ſituation vers le huitiéme mois de la groſſeſſe, 234
Enfans, s'ils ſont pluſieurs dans la atrice, ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs différens mouvemens, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le temps de l'accouchement, 236
Enfant mort en la Matrice, peut en être tiré autrement que le vivant, 271
Enfant mort en la Matrice, ſes ſignes, 274
Enfant mort peut quelquefois reſter en la Matrice durant des ſemaines entiéres ſans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de ſes eaux, 276
Enfant qui ſe préſente en mauvaiſe poſture dans le temps de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puiſſe être, depuis les épaules juſques aux pieds, doit être tiré par les pieds, 315
Enfant mort eſt quelquefois mis hors de la Matrice devant celui qui eſt vivant, & quelquefois auſſi le contraire arrive, ſans qu'il y ait aucune régle certaine pour cela, 325
Enfant hydropique eſt bien plus facilement tiré de la Matrice que celui qui eſt monſtrueux en groſſeur, 341
Enfant nouveau-né, comment doit être traité, 464
Enfant nouveau-né, comment doit être nettoyé de ſes excrémens, & la maniere de le bien emmaillotter, 468
Enfant nouveau-né ne doit être couché dans le même lit de ſa nourrice, de peur qu'elle ne le ſuffoque en s'endormant deſſus, 476
Enfans, comment peuvent être préſervez de devenir louches, tortus, boſſus, ou boiteux, 522
Enflure variqueuſe des jambes & des cuiſſes des femmes groſſes, quelle en eſt la cauſe, 144
Enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe, ſes cauſes, 179
Enflure de la partie honteuſe de la femme groſſe, ſont très-dangéreuſes, ſi elles procédent de l'inflammation qui eſt à la Matrice, 180
Enflure œdemateuſe des jambes, & bouffiſſure de tout le corps, arrivent ſouvent aux femmes nouvellement accouchées qui ont eu de grandes pertes de ſang, 388
Erreur, *voyez* Abus.
Eryſipele de la Matrice eſt mortel, 180

Excrétions fétides & cadavereuses, qui sortent quelquefois de la Matrice, ne sont pas toûjours signes que l'enfant qui est dedans, soit mort, 277

Exemples admirables de deux femmes, dont l'une fut saignée quarante-huit fois durant une seule grossesse, l'autre quatre-vingt-dix fois, & qui n'ont pas laissé d'accoucher heureusement à terme d'enfans qui se portoient bien, 127

Exemple d'une femme qui avoit quatre ou cinq enfans vivans, & qui avoit eu en toutes ses grossesses ses menstruës jusques au sixiéme mois, 155

Exemple d'une femme accouchée à terme d'un enfant qui se portoit assez bien, quoiqu'elle eût eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de sa grossesse, 151

Exemples de plusieurs femmes grosses qui sont mortes de perte de sang, avec leur enfant, pour n'avoir pas été accouchées, 162

Exemples de plusieurs femmes grosses qui avoient des descentes de Matrice, 174

Exemples de plusieurs femmes, qui ayant avorté dans le temps qu'elles avoient la fiévre, sont mortes très-peu de temps après, 196

Exemple de plusieurs femmes qui sont devenuës grosses, quoiqu'elles portassent dans ce temps un pessaire, 395

Exemple, *voyez* Histoire.

Exercice violent cause souvent l'avortement, 122

Extraction ou expulsion du faux germe est d'autant plus difficile que le corps étrange qui est contenu dans la Matrice, est petit, 349

Extraction de l'arrierefaix resté dans la Matrice, après que le cordon en est rompu, comment doit être faite, 251

Extraction de l'enfant mort en la Matrice, comment doit être faite, 342

Extraction de l'enfant mort ne doit être differée à cause de l'inflammation de la Matrice, 343

Extraction de l'enfant mort, ne doit être faite avec les crochets par le Chirurgien, que quand ses mains ne sont pas suffisantes, 346

Extraction de la mole & du faux germe, comment doit être faite, 347

F

FAUX-GERMES, comment sont distinguez des moles, 111

Faux-germes, ont été de vrais germes dans les premiers jours de la conception, 112. 347

Faux-germes sont effectivement de petits arrierefaix, 112. 347

Faux-germe, comment doit être tiré de la Matrice, 347

Faux-germes causent souvent à la femme de grandes pertes de sang, 158. 319

Fécondité, ses signes, 52

Fécondité miraculeuse arrivé à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extrême vieillesse, 55

Femmes sont sujettes à toutes les indispositions des hommes, & à une infinité d'autres dont ils sont exempts, 51

Femmes ne sont ordinairement en parfaite santé, que lorsqu'elles sont bien réglées en l'évacuation naturelle de leurs menstruës, 49. 426. 460

Femmes sont beaucoup plus incommodées dans le temps de leur grossesse que les autres animaux, 117

Femmes grosses ont quelquefois leurs menstruës, 72. 155

Femme grosse, comment se doit gouverner durant tout le cours de sa grossesse, 117
Femme qui a descente de Matrice ne doit être serrée dans ses habits, 175
Femmes stériles sont toujours plus valetudinaires que les autres, 58
Femmes stériles ont l'orifice interne de la Matrice plus petit & plus grêle que les autres, 177
Femmes grosses sont très-sujettes à faire de faux pas, à cause de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds. 194
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est à terme, 197
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est en travail, 237
Femme, comment doit être aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou plusieurs enfans, 243
Femmes qui usent du coït peu de jours après être accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-temps que celles qui s'en abstiennent, 414
Femmes qui accouchent de garçons, endurent ordinairement plus de mal que celles qui font des filles, 227
Femmes qui n'ont pas réglément leurs menstruës, & celles qui ont souvent des pertes de sang, sont en danger qu'il ne leur vienne quelque *cancer* à la Matrice, 226. 428
Figure de l'enfant en la Matrice, *voyez* Situation de l'enfant,
Filet de la langue des enfans nouveau-nez, le moyen de le bien couper, 491
Filet mal coupé peut causer une hémorragie mortelle à l'enfant, 492
Filles peuvent avoir des descentes de Matrice aussi-bien que les femmes, 392. 397
Filles n'ont pas ordinairement de fleurs blanches avant l'âge de puberté; mais elles peuvent quelquefois avoir avant ce temps des gonorrhées virulentes, 460
Fleurs blanches ce que c'est: leurs causes, leurs signes, 457
Fleurs blanches, comme sont distinguées de la gonorrhée virulente & du flux d'humeurs qui vient des ulceres de la Matrice, 457
Fleurs blanches, très-peu de femmes en sont tout à fait exemptes, 459
Fleurs blanches invétérées, leur source, quoi qu'épuisée pour un temps, ne se peut pas toûjours entiérement tarir, 463
Fleurs blanches procédent du propre corps de la Matrice, 37
Fleurs blanches sont souvent cause de la stérilité de la femme, 58. 460
Fleurs blanches requiérent pour leur curation l'usage des remédes généraux, avant l'application des particuliers à la Matrice, 61
Fleurs blanches peuvent être cause de la génération des moles, des faux-germes, & des hydropisies de Matrice, 65
Fleurs blanches sont quelquefois cause de l'avortement, 190
Flux de ventre de la femme grosse, ses causes, 149
Flux de ventre met la femme grosse en grand danger d'avorter, 150. 188
Flux de ventre dure quelquefois deux ou trois mois à la femme grosse, sans la faire avorter, & se guérit incontinent après l'accouchement, 151
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ses causes, 430
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cause suppression des vuidanges, 430
Flux de ventre des petits enfans, ses

causes, & les remédes qui y conviennent, 504
Flux menstruel arrive quelquefois à la femme grosse jusques au cinquiéme mois de sa grossesse, 155
Flux menstruel de la femme grosse, en quoi est différent de la perte de sang, 156. 158
Flux menstruel, *voyez* Menstruës.
Flux de sang, *voyez* Sang.
Flux muliébre, *voyez* Fleurs blanches.
*Fœtus*, quelles parties de son corps sont les premiéres formées, 81
*Fœtus*, en quel temps est entiérement formé, 81
*Fœtus*, en quel temps est animé, 83
*Fœtus* avortons, pour quelles causes ils sont quelquefois beaucoup plus petits qu'ils ne devroient être au temps que les femmes les rendent, 80
*Fœtus*, voyez Enfant.
Foiblesse des enfans nouveau-nés, ses causes, & le moyen d'y remédier, 480
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remédier, 489
Fontaine de la tête de l'enfant nouveau-né, ce que c'est, 487
Formation de l'enfant, en quel temps est tout-à-fait achevée, 81

G

GALLES qui viennent à la tête & à la face des petits enfans, leur cause, & le moyen d'y remédier, 510
Galle de la tête des petits enfans est mauvaise comme signe, mais elle peut être bonne comme cause, 511
Génération, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises, 75
Génération successivement réïtérée, rend les animaux immortels, 75
Génération, de quelle maniere elle se fait, 77
Géniture, ce que c'est, 78
Germe, *voyez* Faux-germe,
Gonorrhée virulente, les signes qui la font distinguer, 458
Grossesse, ce que c'est, ses signes, & les différences de la vraye & de la fausse, 91
Fausse grossesse, ses différentes causes, 91
Fausses Grossesses arrivent principalement aux femmes qui ne sont pas bien réglées en l'évacuation de leurs menstruës, 95

H

HEMORRHOÏDES qui arrivent aux femmes grosses, leur cause, 147
Hemorrhoïdes qui arrivent aux femmes accouchées, leur remède, 399
Hernies du ventre, arrivent quelquefois aux femmes pour se serrer trop le corps dans leurs habits durant le temps de leur grossesse, 126
Hernies du ventre qui restent quelquefois aux femmes après l'accouchement, leurs causes, & les remédes qui y conviennent, 431
Hernie du ventre, la Matrice, & l'enfant y peuvent être poussez dans le temps de la grossesse, 432
Hernie, comment peut être distinguée de certaines tumeurs qui viennent quelquefois aux lévres de la vulve des femmes, 180
Hernie charnuë ne se rencontre pas aux petits enfans, ni la variqueuse, 509
Hernie aqueuse des petits enfans se guérit ordinairement avec l'âge, 509
Histoire d'une femme qui porta son enfant hors de son ventre dans une hernie ventrale durant tout le temps de sa grossesse, lequel on tira

ensuite par l'opération césarienne, 432
Histoire d'un homme boiteux de naissance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui nâquirent aussi tous trois boiteux, 44
Histoire notable d'une fille de dix-sept ans, qui n'étoit aucunement perforée, à laquelle l'Auteur fit l'opération convenable à ce vice de conformation, 60
Histoire de la naissance de l'Auteur, qui est venu au monde ayant la petite vérole, 66
Histoire de plusieurs femmes, qui après avoir été penduës, ont été trouvées grosses d'enfant, contre le sentiment de ceux qui les avoient visitées avant qu'elles eussent été exécutées à mort, 71
Histoire de plusieurs femmes qui ont été traitées comme hydropiques par des Médecins, quoiqu'elles fussent seulement grosses d'enfant, 73
Histoire très-remarquable de la femme de Monsieur *Duvieux* Maître Chirurgien Juré à Paris, qui nonobstant qu'elle ait été hydropique pendant neuf ans entiers, n'a pas laissé de devenir grosse durant ce temps par quatre fois, & d'accoucher heureusement à terme d'enfans vivans, 73
Histoire d'une femme qui après avoir crû être grosse durant dix mois entiers, ne vuida seulement au bout de ce temps que des eaux, & quelques vents, qui étoient enfermez en sa Matrice, 74
Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva après sa mort un petit *fœtus* de trois mois, qu'on prétendoit avoir été engendré dans le *tuba uteri*, 86
Histoire de Madame la Présidente de *Nesmond*, qui eut une fausse grossesse durant un an & demi, 94
Histoire d'une femme grosse de six mois, qui avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extrêmité du doigt, & qui ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher assez heureusement, 96
Histoire d'une autre femme grosse, qui un mois entier avant que d'accouher, avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce, 214
Histoire de plusieurs hommes, qui n'ayant que le testicule gauche, n'ont pas laissé d'engendrer des enfans mâles aussi-bien que des femelles, 101
Histoire de plusieurs femmes qui ont fait plusieurs enfans à la fois, & d'une Comtesse d'Hollande qui en fit 365. en une seule fois, 103
Histoire de quelques femmes qui étant grosses de moles, ressentoient des mouvemens extraordinaires dans le ventre, 113
Histoire de plusieurs enfans monstrueux qui n'avoient point de cerveau ni de col, 114. 115
Histoire d'une femme, qui par une subite frayeur qu'elle eut de la mort inopinée de son mari, accoucha au terme de huit mois d'un enfant, auquel il est resté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere lorsqu'elle accoucha de lui, 125
Histoire d'une femme grosse de six mois, qui eut plusieurs accidens fâcheux causez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la Matrice, par un faux pas qu'elle fit, 135
Histoire de la femme d'un Avocat, qui ensuite d'une violente colique

néphrétique, accoucha au septiéme mois de sa grossesse d'un enfant mort, 136

Histoire d'une femme qui ne croyant pas être grosse, à cause qu'elle avoit ses menstruës, obligea son Médecin de lui ordonner plusieurs remédes pour quelque incommodité qu'elle ressentoit, lesquels la firent avorter d'un enfant de mois en mois, 155

Histoire remarquable de la sœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de sang, pour n'avoir pas été accouchée d'assez bonne heure, 162

Histoire de plusieurs femmes qui avoient des hydropisies de Matrice, 178

Histoire de plusieurs femmes grosses, qui ayant des hydropisies de Matrice, ont vuidé beaucoup d'eau tout d'un coup, plusieurs mois devant que d'accoucher, 178

Histoire d'une vieille Dame Lorraine qui avoit depuis vingt-cinq ans une tumeur grosse comme les deux poings à la lévre gauche de sa vulve, laquelle lui fut ouverte avec heureux succès, 181

Histoires de plusieurs femmes qui ont été heureusement traitées de la maladie vénérienne durant leur grossesse, 184. 185. 186

Histoire d'une femme qui eut de très-grands accidens, causez par la rétention de l'arrierefaix dans la Matrice, ensuite d'un avortement, 256

Histoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un étoit mort, & l'autre étoit vivant; ce qui avoit donné sujet de contestation entre cette femme, qui assuroit que l'enfant qu'elle portoit en son ventre étoit vivant, à cause des mouvemens qu'elle y sentoit, & sa Sagefemme qui soûtenoit le contraire, à cause des excrétions fetides & cadavereuses qui sortoient de la Matrice de cette femme lesquelles procédoient de l'autre enfant qui étoit mort, 277

Histoire d'une femme qui eut une extraordinaire chûte de Matrice, dans le tems de son accouchement, 291

Histoire remarquable de la mort de la femme de Monsieur *Poupar*, Maître Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas été secouruë assez à temps comme il étoit requis, dans son accouchement, où son enfant se présentoit par le côté de la tête, 299

Histoire d'un enfant qui étoit extraordinairement hydropique dans le ventre de sa mere, & la maniere dont il fut tiré, 304

Histoire d'une femme qui mourut en convulsion avec deux enfans dans le ventre, en la présence de son propre pere & de son mari, qui, quoiqu'ils fissent tous deux profession particuliere des accouchemens, la laisserent mourir sans la secourir par l'accouchement, 337

Histoire d'une femme qui étant réduite à l'agonie par de violentes convulsions, fut préservée de la mort par l'accouchement, 338

Histoire de Madame de *Saint Ju*, qui mourut en convulsion, pour n'avoir pas été secouruë assez à temps dans son accouchement, 338

Histoire d'une femme qui assuroit faussement qu'on lui avoit tiré son enfant du ventre par l'opération césarienne, 355

Histoire d'Edoüard IV. Roi d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de sa mere vivante par l'opération césarienne, dont elle mourut ensuite, 359

Histoire pitoyable d'une pauvre femme

me miſérablement tué par un ignorant Chirurgien, en lui voulant tirer ſon enfant hors du ventre, 369
Hiſtoire d'une femme nouvellement accouchée, qui penſa mourir d'une grande perte de ſang, qui n'étoit entretenue que par une grande colique, cauſée de la retention de quantité d'excrémens endurcis, & de beaucoup de vents qui étoient dans les inteſtins, 386
Hiſtoire d'une femme qui mourut une heure & demie après être accouchée, pour n'avoir pas promptement remédié à une chûte de Matrice qui lui arriva incontinent après ſon accouchement, 392
Hiſtoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui lui avoit tiré fortement le corps de la Matrice, dont elle avoit une deſcente, penſant que ce fût un corps étrange qu'il vouloit extirper, 393
Hiſtoire d'une femme qui eut durant quatre ans une iſſue involontaire de l'urine, enſuite d'un mauvais accouchement, & qui mourut au bout de ce tems, 403
Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'un avortement eut la Matrice ſchyrreuſe, & d'une groſſeur prodigieuſe durant plus de huit mois, laquelle ne laiſſa pas d'en guerir parfaitement, 424
Hiſtoire de pluſieurs femmes qui furent heureuſement délivrées de faux-germes, qui les avoient miſes en grand danger de la vie, 351, 352
Hiſtoire très-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de ſeize ans juſques à celui de vingt-trois, a continuellement porté ſa Matrice chûte d'une groſſeur prodigieuſe, 397
Hiſtoire d'une Dame qui ayant un abſcès aux reins, ſouffrit preſque tous les jours durant deux ans entiers de grandes ſuffocations, de la même maniere que ſi leur cauſe eut procede de la Matrice, 451
Hiſtoire d'une femme, qui quoiqu'elle fût ſurpriſe au ſecond mois de ſa groſſeſſe, d'une ſi forte paſſion hyſterique & de convulſions, qu'elle en tomba une eſpéce d'appoplexie qui dégenera en paraliſie, porta néanmoins ſon enfant vivant juſques à terme, & en accoucha très-heureuſement, 452
Hiſtoire de trois petites filles qui avoient chacune une gonorhée virulente que leurs méres qualifioient de fleurs blanches, 457
Hiſtoire de pluſieurs enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormies ſur eux en leur donnant à teter, 476
Hiſtoire d'un enfant qui mourut de flux de ſang le même jour qu'un Chirurgien lui eut imprudemment coupé le filet de la langue, 492
Hiſtoire d'un enfant qui mourut après l'ouverture d'un apoſtême de l'ombilic, 497
Hydrocelles des petits enfans ſe gueriſſent ordinairement avec l'âge, 509
Hydrocephale, ce que c'eſt, 488
Hydropiſie de Matrice, ce que c'eſt, 185. ſes différences, ſes cauſes & ſes ſignes, 176
Hydropiſie de Matrice ſurvient quelquefois à la femme groſſe d'enfant, 177
Hydropiſie de Matrice peut bien ſucceder à la génération de l'enfant: mais non point la génération de l'enfant à l'hydropiſie de Matrice, 178.
Hydropiſie du ventre de l'enfant empêche quelquefois ſa ſortie de la

Matrice, 303
Hymen, 38

I

INFLAMMATION de la Matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cause, 342
Inflammation des lévres externes de la vulve est souvent un effet & une communication de celle qui est au dedans de la Matrice, laquelle est très-dangereuse, 180
Inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée, ses causes & le moyen d'y remedier, 434
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ses causes, le moyen d'y remédier, 495
Inflammation des aînes & des cuisses des petits enfans, sa cause & le moyen d'y remedier, 498
Injections d'eaux astringentes dans la Matrice sont souvent nuisibles aux femmes qui ont des fleurs blanches, si elles usent mal à propos de ces injections, 462
Instrumens propres à faire l'extraction de l'enfant mort ne doivent être mis en usage par le Chirurgien que quand ses mains ne sont pas suffisantes, 346
Instrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas être mis en la main d'un ignorant, 368
Instrumens nommé *Tire-tête*, inventé par l'Auteur, pour faire extraction de l'enfant mort, la maniere de se servir de cet instrument, 365
Jumeaux ne laissent pas de vivre, quoique de different sexe, 105
Jumeaux comment peuvent être distinguez des enfans qui pourroient avoir été engendrez par superfetation, 108
Jumeaux sont séppares l'un de l'autre dans la Matrice, par le moyen de leurs membranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier, 220. 226.

L

LAIT au mamelles de la femme n'est pas toujours un signe certain qu'elle est grosse ou accouchée, 92
Lait des mamelles ne se peut évacuer par la Matrice, 412
Lait est fait de chyle & non de sang, 437
Lait seul suffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois, 474
Lait nouveau de douze ou quinze jours est preferable à celui de trois ou quatre mois pour nourrir l'enfant nouveau-né, 526
Lait recemment trait a en soi certains esprits subtils qui s'évaporent quand il est vieux, 475
Lait échauffé de la nourrice peut causer des pustules aux fesses & aux cuisses de l'enfant, & donner à cause de cela quelque soupçon de malignité venerienne, 518
Lait de vache convient au flux dysenterique, 154
Ligamens de la matrice sont quatre, 25
Ligamens ronds de la Matrice causent quelquefois les stupeurs & douleurs que les femmes sentent aux aînes & aux cuisses, durant la grossesse, 26

M

MALADIES des femmes different grandement de celles des hommes, 52
Maladie venerienne des femmes grosses, comment se communique à leur enfant, 181
Maladie venerienne de la femme gros-

se ; la nature ne peut pas perserver l'enfant de la malignité de ce venin, quoyqu'elle puisse corriger d'autres défauts des peres & meres, 182
Maladie venerienne est toute d'une même espece dans son escence, & n'est distinguée que par ses differens degrez, 182
Maladie venerienne, sçavoir si la femme en peut être traitée durant la grossesse, 183
Maladie venerienne des petits enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier, 518
Maladie aigue qui survient à la femme grosse la met en grand danger d'avorter, ou même de mourir, comme il est arrivé à l'Imperatrice, 187
Mamelles, leur inflammation, 434
leurs apostêmes, 439
Mamelles dont les bouts sont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier, 443
Mamelles de la bonne nourrice, comment doivent être, 527
Maniere de secourir la femme grosse qui a une grande perte de sang, 158
Maniere de secourir la femme quand elle commence d'être en travail d'enfant, 237
Maniere de secourir la femme en son accouchement, quand elle a un ou plusieurs enfans, 243
Maniere de delivrer la femme de son arrierefaix en l'accouchement naturel, 248
Maniere de tirer l'arrierefaix resté dnns la Matrice, après que le cordon est rompu, 251
Maniere de secourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celui qui est contre nature, 259
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente un ou deux pieds les premiers, 280
Maniere de mettre la tête de l'enfant dans une bonne situation, quand on le tire par les pieds, 283
Maniere de tirer la tête de l'enfant séparée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice, 285
Maniere d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le corps de la Matrice en dehors, 285
Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la tête la premiere il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment, 292
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête, comme aussi en celui où il vient la face la premiere, 297
Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entierement sortie, 302
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant presente une ou deux mains avec la tête, 307
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente une ou deux mains seules, 309
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente les pieds & les mains ensemble, 313
Maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux, 316
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente l'épaule, le dos, ou le cul, 318
Maniere d'accoucher la femme, dont l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le côté, 321

Maniere d'accoucher la femme, quand il y a plusieurs enfans qui se presentent en mauvaise posture, 324
Maniere d'accoucher la femme, quand le cordon de l'umbilic sort devant l'enfant, 328
Maniere d'accoucher la femme, quand l'arrierefaix se presente le premier, ou est tout-à-fait sorti, 331
Maniere de secourir la femme en l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion, 334
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique & monstrueux, 339
Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la matrice, 342
Maniere de faire extraction de la mole & du faux-germe, 347
Maniere de faire l'opération cesarienne après que la femme est morte, 360. 361
Maniere de remedier aux contusions & déchirures des parties exterieures de la matrice, causées par l'accouchement, 399
Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né, 490
Marques rouges du visage, avec lesquelles plusieurs enfans naissent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eu de boire du vin, comme on croit ordinairement, 65
Matrice est cause de la plûpart des maladies des femmes, 1
Matrice, sa description, 17
Matrice est l'égout de toutes les impuretez du corps de la femme, 26
Matrice est très-mince dans les derniers mois de la grossesse, 19. 20
Matrice, sa membrane propre est la plus épaisse de toutes celles des autres parties du corps, quand la femme n'est pas grosse, 24
Matrice, sa substance devient si mince dans la grossesse, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crévée, à cause de sa trop grande distension, 23
Matrice reçoit du sang des arteres seulement, & non pas des veines, 24
Matrice selon *Platon*, est semblable à un animal sans raison, 25
Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, 41. 102. 233
Matrice de la plupart des autres animaux est partagée en deux parties, & en plusieurs cellules, 41. 102. 233
Matrice embrasse toujours très étroitement ce qu'elle contient, & ne laisse jamais aucun vuide dans sa capacité, 107
Matrice ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité après l'accouchement, 408
Matrice a été entierement extirpée à quelques femmes sans en mourir, au rapport d'*Aëtius*, & de *Paul Æginette*, 393
*Meconium*, ce que c'est, 470
Membrane *allantoïde* ne se trouve jamais au *fœtus* humain, 217
Membranes de l'enfant, sont seulement deux, qui sont contiguës l'une à l'autre, sçavoir le *chorion* & l'*amnios*, 216
Membranes de l'enfant, leur description, 215. 216
Membranes de l'enfant se rompent toujours au devant de la tête en l'accouchement naturel, 203
Membranes de l'enfant ne sont rompues en l'accouchement naturel par le pietinement de ses pieds, comme on croit ordinairement, 203
Membranes de l'enfant resistent à l'attouchement, & paroissent au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs de l'accouchement sont plus ou moins fortes, 213

Membranes de l'enfant se presentent les premieres au passage dans le tems de l'accouchement, 216
Menstrues ou sang menstrüel, ce que c'est, 46
Menstrues, qui paroissent quelquefois à la femme grosse, viennent des vaisseaux qui se terminent à l'orifice interne de la matrice, 24. 160
Menstrues ne paroissent qu'à la femme & non aux autres animaux, excepté certaines guenons, 46
Menstrues n'ont aucune malignité, si la femme est saine, 47. 54
Menstrues, différentes opinions touchant leur évacuation periodique, 48.
Menstrues, de quels vaisseaux elles procedent quand la femme n'est pas grosse, 47
Menstrues paroissent quelquefois aux femmes grosses, 72. 155
Menstrues sont entierement supprimées, ou coulent très-peu, & sans regle, quand la matrice est schyrreuse, 424
Mois, *voyez* Menstrues.
Mole ce que c'est, 109. ses signes, 112
Mole ne peut être engendrée sans l'usage du coït, 109
Moles procedent toujours de faux germes, 94. 347
Moles restent très-rarement en la matrice après le terme de l'accouchement, 94
Moles sont appellées faux germes, quand la matrice s'en décharge avant le deuxiéme ou le troisiéme mois, 94
Moles ne s'engendrent que dans la matrice de la femme, 111
Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la matrice, & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une même chair avec la substance de la matrice, 117. 349
Mole, comment son extraction doit être faite, 347
Mouvement de l'enfant, en quoi est différent de celui de la mole, 92. 113
Mouvement de l'enfant se sent quelquefois dès le deuxiéme mois de la grossesse, & même encore plûtôt, 92
Mouvement de l'enfant mâle ne se sent pas plûtôt que celui de la femelle, 93
Mouvement circulaire du sang, comment se fait aux parties inferieures du corps, 144
Mouvement violent, de telle nature qu'il soit, est capable d'exciter l'avortement à la femme grosse, 189
Moyen, *voyez* Maniere.
Mules engendrent par fois, quoique très-rarement, 53

N

NAISSANCE de l'enfant au septiéme mois participe plus de l'avortement que de l'accouchement naturel, 205
Nature peut bien corriger quelques défauts des peres & des meres, & en preserver leurs enfans, mais non point du venin de la maladie venérienne, 182
Nature ne peut être assujettie aux loix que les hommes peuvent faire, pour limiter les différens termes de l'accouchement, 206
Nimphes de la matrice, ce que c'est, 30
Nombril, *voyez* Umbilic, & cordon de l'umbilic.
Nourrice, quelles conditions lui sont nécessaires, 510
Nourrice peut user du coït, pourvû que ce soit avec son mari, & très-moderément, 529

O

OBSERVATIONS que le Chirurgien doit faire avant que d'entreprendre les accouchemens contre nature, 270
Observation nécessaire touchant la maniere de secourir la femme en son accouchement où l'arrierefaix se presente le premier, 333
Observation nécessaire touchant la maniere de faire extraction de la tête de l'enfant mort, 293
Observation particuliere pour connoître si la femme grosse dont l'orifice interne de la Matrice paroît quelque peu dilaté, est veritablement en travail, 213
Observation considerable pour bien delivrer la femme dont l'arrierefaix est resté dans la Matrice après que le cordon en est rompu, & pour l'extraction des faux-germes, 254. 351.
Observation necessaire sur l'usage des remedes dont on se sert ordinairement mal-à-propos, pour procurer l'expulsion de l'arrierefaix, ou de l'enfant mort, ou du faux-germe resté dans la Matrice, 258. 342. 351
Observation particuliere touchant l'extraction de l'enfant mort, qui presente la tête de côté, 345
Observation nécessaire pour faire en sorte que le lait puisse profiter aux malades qui en usent, 429
Onction de beurre trop souvent réiterée, nuit plus qu'elle ne sert à l'accouchement, 245
Operation césarienne ne se doit jamais pratiquer qu'après la mort de la femme, 352
Orifice interne de la Matrice, sa description, 39
Orifice interne de la Matrice exactement fermé, sans dureté, & dans un bonne situation, est signe de grossesse, 69. 91
Orifice interne de la Matrice est mollet, & dans une disposition naturelle aux femmes grosses, mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, 70
Orifice interne de la Matrice de la femme grosse, s'ouvre quelquefois sans que la femme soit en travail d'enfant, 213
Orifice interne de la Matrice, de quelle maniere il est disposé, selon les differens tems de la grossesse, 97
Orifice interne de la Matrice, est bien plus petit & plus grêle aux femmes steriles qu'aux autres, 177
Orifice interne de la Matrice épais & dur, est d'un mauvais presage dans les pertes de sang de la grossesse, 170
Os de la femme, en quoi sont differens de ceux de l'homme, 209
*Ouraque* n'est qu'un simple ligament, qui n'est jamais percé, & qui ne sort pas hors du nombril de l'enfant, 218. 229. 496

P

PARFUMS mettent la femme grosse en grand danger d'avorter, 183
Parties de la femme qui servent à la generation, 1
Partie honteuse, sa description, & celle des autres parties qui s'y rencontrent, 28
Parties du corps de l'enfant, quelles sont les premieres formées, 81
Passion hysterique, *voyez* Suffocation de Matrice.
Passions de l'ame font souvent avorter la femme grosse, quand elles sont violentes, 190
Pertes de sang, *voyez* Sang.
Pessaires peuvent être utilement por-

tez par les femmes grosses, qui ont des descentes de Matrice, 174
Pessaires propres pour retenir la Matrice en sa situation naturelle, leurs differences, 389. 394
Pessaires n'empêchent pas la femme d'user du coït, ni même de devenir grosse, quand sont bien faits, 395
Pessaires se doivent introduire dans le col de la Matrice seulement, autrement dit le *vagina*, & non pas dans la propre cavité de son fond, comme veut *Rousset*, 396
*Placenta*, voyez Arrierefaix.
Poil, maladie des mamelles, ce que c'est; ses signes, ses causes & les remedes qui y conviennent, 437
Posture contre nature dans lesquelles l'enfant se peut presenter pour venir au monde, sont quatre en general, 167
Posture de l'enfant, *voyez* Situation.
Precipitation de Matrice n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses, 173
Precipitation de Matrice, *voyez* Descente de Matrice.
Proportions differentes du corps de l'enfant selon les differens tems de la grossesse, 85
Pucelage de la femme ne peut pas être connu par la seule effusion du sang dans le premier coït, 31
Pucelage des femmes ne peut être connu que par conjecture, tirée de la disposition des caruncules mirtiformes, 38
Purgatifs violens provoquent l'avortement, 128. 131
Purgatifs violens ne conviennent point au schyrre de la Matrice, 425
Purgatifs ne conviennent point lors que la Matrice est travaillée de fluxion ou douleur, 422
Purgatifs ne conviennent point aux femmes près le tems de leurs menstrues, 382
Pustules qui viennent aux fesses & au dedans des cuisses des petits enfans donnent soupçon de malignité venerienne, 518

R

REFUTATION de la principale raison sur laquelle on pourroit établir la prétendue necessité de faire l'opération Cesarienne durant que la femme est vivante, 257
Regime que la femme grosse doit observer, 117
Regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le tems de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, 378
Regime de vivre de l'enfant nouveau-né, 473
Relaxation de Matrice, *voyez* Descente de Matrice.
Remedes generaux doivent toujours preceder l'application des particuculiers à la Matrice pour la curation des fleurs blanches, 61
Remedes convenables aux parties basses, au ventre & aux mamelles de la nouvelle accouchée, 374
Remedes propres à faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices, 382
Remedes convenables à la grande perte de sang de la femme accouchée, 384
Remedes convenables pour procurer l'évacuation des vuidanges de la femme nouvellement accouchée, 417
Remedes qui sont propres au flux de ventre de la femme accouchée, sont contraires à la suppression des vuidanges, & ceux qui conviennent à cette suppression ne sont pas bons pour le flux de ventre, 431

Remedes appliquez sur les mamelles où il y a une inflammation, ne doivent avoir aucune astriction, 435
Renversement entier de la Matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent après l'accouchement, 392
Rougeole des petits enfans, sa cause, & le moyen d'y remédier, 512

S

SAGEFEMME doit laisser percer les eaux de l'enfant d'elles-mêmes, quand l'accouchement est naturel, 241
Sagefemmes doivent faire secourir par le Chirurgien le plûtôt qu'elles pourront la femme dans son accouchement, quand l'enfant se presente en toute autre posture que dans la naturelle, 242
Saignée, sçavoir si elle convient à la femme qui a une suffocation de Matrice, 455
Saignée est le principal reméde pour l'inflammation de Matrice, 422
Saignée du bras est preférable à celle du pied pour l'inflammation de Matrice, 419
Saignée est très-convenable aux femmes qui sont sujettes à tomber en convulsion dans le tems de leur accouchement, & doit être faite aussi-tôt qu'elles commencent d'être en travail, 339
Saignée seroit souvent plus utile aux femmes dans les premiers mois de la grossesse, que d'êtte differée, comme on fait ordinairement, jusqu'après le quatrieme mois, 126
Saignée est souvent très-utile à la femme qui est en travail d'enfant, 239
Saignée est très-utile à la femme grosse qui s'est blessée, 295
Saignée du pied n'est pas convenable dans le commencement de la curation du schyrre de la Matrice, 425
Sang menstruel, ce que c'est, 46
Sang menstruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celui qui est au reste du corps de la femme, si elle est saine, 47. 54
Sang menstruel, la cause de son évacuation periodique, 48
Sang menstruel, quels vaisseaux servent à son évacuation, quand la femme n'est pas grosse, 47
Sang menstruel qui paroît quelquefois à la femme grosse, de quels vaisseaux il sort, 24. 158
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, en quoi differe du flux menstruel, 156. 158
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, ses causes, & le moyen d'y remedier, 158
Perte de sang de la femme grosse la fait souvent avorter, 189
Perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ses causes, & les remedes qui y conviennent, 384
Caillots de sang venant à être expulsésde la Matrice après y avoir fait quelque séjour, sont souvent pris par les Gardes ignorantes pour des faux-germes ou pour des portions de l'arrierefaix, 408
Sang des vaisseaux ombilicaux ne doit jamais être repoussé dans le ventre de l'enfant nouveau-né, 467. 483
Sang superflu est journellement déchargé dans l'intestin *duodenum* par le canal hepatique, 470
Sang menstruel, son residu n'est pas cause de la petite verole des petits enfans comme quelques uns croyent, 515
Sang des femmes est plus sujet à se fermenter de tems en tems que celui des hommes, 415
Schyrre de la Matrice degenere souvent

vent en *cancer*, ses causes, ses signes, 423
Section cesarienne ne doit jamais être faite qu'après la mort de la femme 352. 359.
Semence, ce que c'est, 42
Semence est cause par sa qualité de la génération des différens sexes, 41
Semence masculine & féminine se rencontre en homme & en la femme, 41
Semence & sang menstruel, comment sont principes de la génération, 42
Semence est engendrée du seul sang des arteres, & non de celui des veines, 43. 100
Semence procéde de toutes les parties du corps selon Hypocrate, 43
Semence contient en elle par puissance la forme & l'idée de toutes les parties du corps, 43. 65
Semence est plus abondante en l'homme, à proportion de son corps, qu'en tous les autres animaux, 45
Semence n'est pas un excrément, 45
Semences sont souvent corrompues par une trop grande abondance de sang menstruel, qui en cause l'effluxion ou la génération d'un faux-germe, 79
Sexe de l'enfant n'est point déterminé dans le tems de la conception par l'influence de la Lune, 100
Sexe de l'enfant ne peut pas être connu lorsqu'il est au ventre de la mere, 101
Sexes, leur diversité est requise en toute génération parfaite, 76
Signes de la fécondité & de la stérilité des femmes, 52
Signes de la conception, 67
Signes pour connoître les différens tems de la grossesse, 95
Signes pour connoitre que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a plusieurs enfans, 98
Signes pour connoître & distinguer les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir été engendrés par superfétation, 108
Signes de la mole, 109. 112
Signes pour connoître si le sang qui sort quelquefois de la Matrice de la femme grosse, vient de quelque évacuation menstruelle, ou si c'est une véritable perte de sang, 155. 158.
Signes pour connoître l'hydropisie de Matrice, 177
Signes pour connoître l'avortement prochain, 192
Signes qui précédent, & qui accompagnent l'accouchement naturel, 211.
Signes de l'accouchement contre nature, 280
Signes qui font distinguer le corps de l'arrierefaix d'avec celui de la Matrice, quand il arrive qu'il y est resté après l'accouchement, à cause que le cordon en est rompu, 252
Signes qui font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice, 273
Signes qui font connoître que l'enfant se doit certainement présenter en quelque mauvaise posture dans le tems de l'accouchement, 280
Signes de bonnes & louables vuidanges de la Matrice, 415
Signes du Schyrre de la Matrice, 423
Signe du *cancer* de la Matrice, 427
Signes de la suffocation de Matrice, 452.
Signes qui font connoître que les dents des petits enfans sont prêtes à percer, 502
Signes de la petite vérole, 513
Signes qui font connoître si l'enfant qui a la maladie venérienne, l'a apportée en naissant, ou si c'est sa nour-

rice qui la lui a communiquée, 518.
Situation de l'enfant dans la Matrice, selon les différens tems de la grossesse, 223. 232
Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde, 206
Situation mauvaise de l'enfant est la cause la plus fréquente de la difficulté de l'accouchement, 280
Situation premiere de l'enfant est ordinairement changée vers le huitiéme mois de la grossesse, 123. 234
Situation que doit avoir la femme lorsqu'elle est prête d'accoucher, 244.
Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'opération de la main, 272
Sortie de l'enfant doit être laissée à l'œuvre de nature bien reglée. 122
Sortie du cordon de l'ombilic avant l'enfant le met en grand danger de la vie, 328
Sortie de l'arrierefaix avant l'enfant est souvent cause de sa mort, 331.
Sterilité de la femme, ses signes & ses causes, 52
Sterilité de la femme est beaucoup plus fréquente que l'impuissance de l'homme, 52
Sterilité rend la femme très-souvent valétudinaire, 58
Sterilité est quelquefois guérie par le moyen de l'âge qui change le tempéramment de la femme, 58
Sterilité naturelle est incurable, si le défaut est grand, 59
Suffocation de la Matrice, ce que c'est, 447. ses véritables causes, 448
Suffocation de Matrice a coutume de revenir par accès, 448
Suffocation de Matrice cause plus de peur qu'elle n'est dangereuse, 452
Suffocation de Matrice se peut très-bien comparer à la puissance que *Prothée* avoit de se changer en plusieurs différentes formes, 447
Superfétation, ce que c'est, 105. ses signes, 108
Superfétation peut bien être évitée, mais non pas la génération des jumeaux, 109
Suppression d'urine qui arrive à la femme grosse, sa cause, 138
Suppression des menstrues ne peut pas souvent faire reconnoître précisément le tems de la grossesse de la femme, 205
Suppression des vuidanges, quels accidens elle cause à la femme nouvellement accouchée, 416
Suppression des vuidanges qui doivent être évacuées après l'accouchement, est beaucoup plus préjudiciable à la femme que la suppression des menstrues ordinaires, 417
Suppression des vuidanges, quelles sont ses causes, 417
Substance de la Matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la grossesse, 19

T

TEMPS de la grossesse de la femme n'est pas toujours connu par la grande tumeur de son ventre, 97
Temps de la grossesse de la femme ne peut pas être certainement connu par la seule suppression de ses menstrues, 205
Tems de l'accouchement, ses différences, 204. 205
Tête de l'enfant nouveau-né dont les sutures sont trop ouvertes, ne doit pas être trop comprimée, 487
Tête de l'enfant mort doit être tirée toute entiere, sans la dépecer, autant qu'il est possible, 294
Tête de l'enfant mort ne fait pas si bien le passage des autres parties de

son corps, à cause de sa mollesse, que quand l'enfant est vivant, 302
Testicules des femmes, leur composition différente de ceux des hommes, 9
Testicule gauche est aussi disposé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle, 100
Testicule droit d'une femme morte ensuite d'une hydropisie de Matrice, trouvé d'une grosseur prodigieuse, 11
Testicules des femmes sont pleines de petits œuf, dont l'enfant est engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'est de l'œuf d'une poule, 10
Testicules des femmes ont souvent quelque vice de conformation, 11
Toux qui arrive à la femme grosse, ses différentes causes, 141
Toux violente fait souvent avorter la femme grosse, 141
Tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leurs différentes causes, & les remédes qui y conviennent, 404
Tranchées & douleurs de ventre qui viennent aux enfans nouveau-nés, leurs causes & les moyens d'y remédier, 493
Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, appellée *exomphale*, sa cause, & le moyen d'y remédier, 495
Tumeur qui est quelquefois au-dessus de la tête de l'enfant qui vient de naître, sa cause, & le moyen d'y remédier, 484

V

VAGINA, *voyez* Col de la Matrice,
Vaisseaux spermatiques, appellés préparans, leur description, 7
Vaisseaux déferans, autrement dits éjaculatoires, leur description, 11
Vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le tems de la grossesse, 9. 384.
Vaisseaux de la Matrice qui sont ouverts dans le tems de l'accouchement, ne se referment point qu'après qu'elle a été vuidée de tout ce qu'elle contenoit, 159. 327. 332
Vaisseaux ombilicaux, leur nombre, 227.
Varices qui arrivent aux jambes & aux cuisses des femmes grosses quelle en est la cause, 144
Veines ombilicale est unique au cordon de l'enfant, 227
Veine ombilicale n'a point de valvules, 230
Ventre des femmes devient plus ridé après leur accouchement qu'il ne feroit, quand elles se serrent trop le corps dans leurs habits durant la grossesse, 125
Ventre de la femme ne doit être aucunement serré par ses vêtemens, dans le tems de l'accouchement, 238.
Ventre de la femme qui a une descente de Mattice, ne doit être comprimé pat aucun bandage, 398
Ventosités contenues dans l'estomac augmentent beaucoup la difficulté de respirer en la suffocation de Matrice, 449
Verole grosse, *voyez* Maladie vénerienne.
Petite verole des enfans, ses causes, & le moyen d'y remédier, 512
Vers s'engendrent quelquefois dans la Matrice, où il y a ulcére chancreux, 427
Vessine de l'urine devient épaisse à mesure qu'elle se contracte en se vuidant, comme fait la Matrice, 20
Vuidanges qui coulent de la Matrice après l'accouchement, ce que c'est,

d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises, 410
Vuidanges coulent toujours très-peu quand la Matrice souffre inflammation, 421
Vie de la mere est préférable à celle de l'enfant, 296. 357
Vin est le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques, 255
Vin émetique est pernicieux aux femmes qui sont en convulsion dans le tems de l'accouchement, 336
Virginité de la femme ne peut être connue que par conjecture, 38
Ulceres de la bouche des petits enfans, leurs causes, leurs différences, & le moyen d'y remédier, 499
Ulceres chancreux de la Matrice sont toujours inégaux, sordides & puants, 427
Ombilic, *voyez* Cordon de l'ombilic,
Vomissement qui arrive à la femme grosse, ses causes, 128
Vomissement qui vient à la femme sur les derniers mois de sa grossesse, ne cesse pas pour l'ordinaire qu'elle ne soit accouchée, 130
Vomissement violent & fréquent est cause d'avortement, 188
Vomissement qui arrive à la femme qui est en travail, aide à la femme les douleurs de l'accouchement, 212.
Vomissement des petits enfans, ses causes & le moyen d'y remédier, 506.
Urine n'est aucunement la matiere des eaux qui sont avec l'enfant dans la matrice, 218

FIN.





